VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

SUR LA CORVETTE

LA FAVORITE

PENDANT LES ANNÉES 1830, 1831 ET 1832.

SE TROUVE A PARIS :

CHEZ ARTHUS-BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

Q115
.L36
1835
V.4

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

PAR LES MERS DE L'INDE ET DE CHINE

EXÉCUTÉ SUR LA CORVETTE DE L'ÉTAT

LA FAVORITE

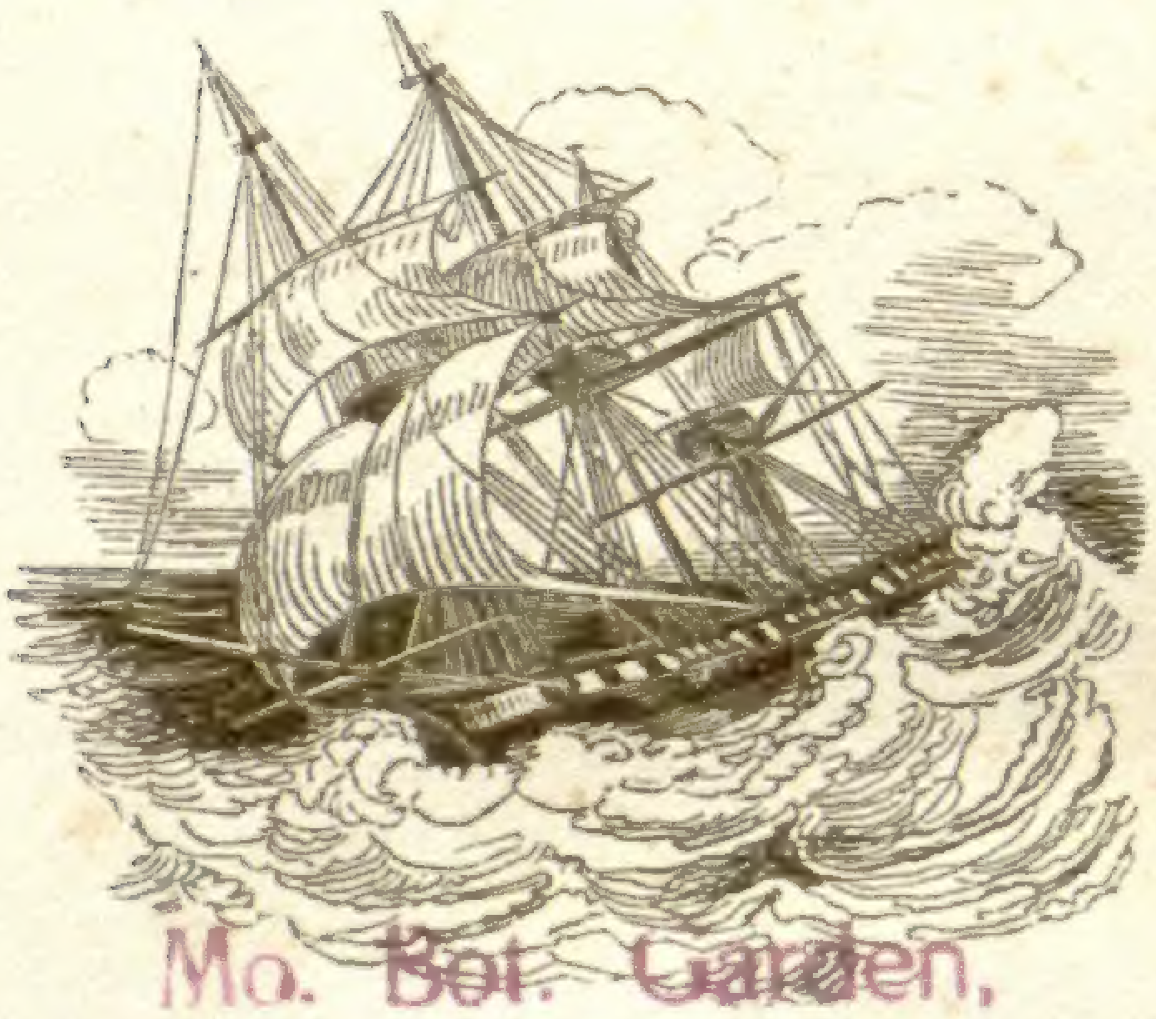
PENDANT LES ANNÉES 1830, 1831 ET 1832

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. LAPLACE
CAPITAINE DE FRÉGATE;

PUBLIÉ
PAR ORDRE DE M. LE VICE-AMIRAL COMTE DE RIGNY
MINISTRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

TOME IV.



Mo. Bot. Garden,
1897.

PARIS.
IMPRIMERIE ROYALE.
M DCCC XXXV.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

PAR LES MERS DE L'INDE ET DE CHINE

SUR LA CORVETTE

LA FAVORITE

PENDANT LES ANNÉES 1830, 1831 ET 1832.

CHAPITRE XVI.

TRAVERSÉE DE PORT-JACKSON A LA BAIE DES ILES.—DESCRIPTION DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE. — MOEURS ET COUTUMES DE SES HABITANTS. — DÉPART POUR LE CHILI. — ARRIVÉE A VALPARAISO.

L'immense Océan du Sud s'ouvrait encore une fois devant nous : *la Favorite* devait franchir plus de deux mille lieues avant d'arriver au Chili, où je comptais faire notre dernière relâche dans l'hémisphère austral. Comme une aussi longue navigation au milieu de mers orageuses pouvait ne pas être sans inconvénients pour la santé de beaucoup de nos hommes, à peine rétablis de la dyssenterie, je me décidai à toucher à la Nouvelle-Zélande, afin d'y renouveler nos rafraîchissements et de procurer à l'équipage quelques jours de repos

que je jugeais absolument nécessaires pour le mettre en état d'entreprendre le restant de la traversée.

La saison des vents pluvieux de S. et de S. E. finissait, et cédait la place à celle des brises d'O. et de N. O. qui soufflent parfois avec une extrême violence, et entretiennent le ciel de l'Australie dans une constante sérénité. Je pouvais donc espérer de traverser promptement le canal, large de quatre cents lieues, qui nous séparait de notre destination. En effet les premiers jours du voyage justifièrent mon attente; mais bientôt les brises devinrent faibles et contraires, et nous n'avançâmes plus que lentement.

Cette mer qu'en louvoyant nous sillonnions de nos grands bords était alors calme et tranquille : aucun banc, aucun rocher, ne nous donnait d'inquiétudes pendant la nuit; mais la grosse houle et un vent assez froid venant du S. nous annonçaient assez que les ouragans qui règnent dans les régions glacées du pôle se font souvent sentir où nous étions, tandis que les bouffées d'un air doux et chaud que nous recevions du N., et la vapeur légère qui offusquait l'horizon dans cette partie, nous indiquaient la proximité du tropique, et de cette mer *de corail* où les marins ont bien moins à craindre les mauvais temps que les innombrables récifs dont elle est parsemée. Il n'est pas dans ces parages une seule île, un seul rocher, que les coraux ne ceignent d'une muraille constamment assiégée par des lames en fureur. Telle est la redoutable barrière qui semblait avoir condamné la petite île Norfolk à rester éternellement déserte, malgré la fertilité de son terroir, sa forêt d'arbres

précieux et ses riantes campagnes arrosées de mille ruisseaux; mais ni ses brisants que recouvre sans cesse une effrayante nappe d'écume, ni le naufrage du premier bâtiment qui, envoyé de Sidney, tenta de l'approcher, ne purent empêcher les Européens d'en prendre possession. Les Anglais s'y fixèrent presque en même temps qu'à la Nouvelle-Galles du Sud, dont les colons, dans les temps de disette, eurent plus d'une fois recours à ses récoltes. Norfolk prit ainsi de l'importance sous le double rapport des cultures et de la population; mais cette prospérité diminua peu à peu à mesure que s'accrut celle de l'Australie; ses habitants, dégoûtés de leurs propriétés dont les produits ne se vendaient plus, et fatigués de l'isolement où les tenait la difficulté des communications par mer, se retirèrent sur le continent, et elle demeura entièrement abandonnée.

Ce fut précisément cette difficulté qui décida l'administration de Sidney à déporter dans l'île de Norfolk plusieurs centaines de convicts, l'horreur et l'effroi de leurs compagnons mêmes, et dont le caractère indomptable avait résisté à tous les genres de châtiment employés dans les établissements de correction.

Tout ce que l'imagination pourrait se figurer de plus repoussant et de plus hideux serait encore au-dessous de l'épouvantable tableau que présente cette atroce réunion de scélérats: malgré une très-forte garnison, malgré une discipline d'airain et des supplices rigoureux, chaque jour amène de nouveaux crimes et de nouvelles révoltes. La dissolution des mœurs est poussée si loin parmi ces misérables, que des soldats et même des sous-officiers

surpris par eux ont été victimes de leur brutalité. Et croirait-on, après cela, qu'une des plus jolies personnes de Sidney, la femme du gouverneur de cette prison, dont les règlements bannissent tout à fait son sexe, ose y résider auprès de son mari, et braver ainsi des dangers qu'il est plus facile de comprendre que d'exprimer?

Les verrous, de hautes murailles, une surveillance très-sévère, et les terribles brisants qui bloquent l'île de toutes parts, ne sont pas toujours capables d'arrêter la désertion des détenus : tantôt ces coquins dérobent les bateaux de l'état; tantôt ils parviennent, à force de patience et d'adresse, à construire dans quelque lieu écarté une chétive et informe embarcation sur laquelle ils ne craignent pas de s'exposer, le plus souvent sans vivres et sans boussole, à la merci des vagues et des vents. Quelquefois, poussés par les brises d'E., ils atteignent sains et saufs les côtes de la Nouvelle-Hollande, et attaquent alors les caboteurs qu'ils peuvent aborder, avec une audace incroyable, dont au reste les *bush-rangers* leur donnent de fréquents exemples (1). Malheur au petit bâtiment qui, mouillé dans une des baies de l'Australie, ne se garde pas nuit et jour avec soin! car son équipage est surpris et égorgé au moment où, sans défiance, il se livre au repos; et les capteurs, mettant ensuite à la voile, vont brigander dans les archipels de la Polynésie, jusqu'à ce que, à la suite d'un naufrage ou d'un combat, ils soient mangés par les anthropophages, ou que rencontrés par un bâtiment armé et conduits au Port-Jackson, ils périssent sur l'échafaud.

Nous aurions bien voulu toucher à l'île de Norfolk,

mais ce n'était pas à gagner au N. ou au S. que tendaient nos efforts; nous voulions nous élever dans l'E., et malheureusement la brise ne variait pas du S. E.: aussi faisions-nous si peu de chemin, que le 24 septembre, à midi, nous n'étions encore que par 36° 41′ de latitude et 132° 42′ de longitude orientale, lorsque, à notre grande satisfaction, les vents tournèrent successivement au N. E., au N. et à l'O., le temps se mit à grains, la mer grossit subitement, et une multitude d'albatros gris et de damiers au plumage alterné de blanc et de noir volèrent autour de la corvette, ce qui semblait nous annoncer la continuation de ces chances favorables. Mais il n'en fut rien: le ciel s'éclaircit, les oiseaux disparurent, la brise revint peu à peu au S. E., et les courants qui jusque-là avaient porté au S. se dirigèrent vers le N.; nous recommençâmes donc à louvoyer afin de prendre connaissance de la Nouvelle-Zélande, que nous aperçûmes enfin le 29 à la chute du jour.

Avec quelle impatience nous attendîmes le lendemain pour voir une terre dont les anthropophages habitants ont taché de sang les relations de la plupart des célèbres navigateurs qui abordèrent, pendant les deux derniers siècles, à ses rivages inhospitaliers! Tasman qui le premier leur fit connaître les Européens, fut aussi le premier qui éprouva leur perfidie: il perdit à la Nouvelle-Zélande quatre de ses matelots, que les naturels dévorèrent après les avoir traîtreusement massacrés. Plus malheureux encore que l'explorateur hollandais, dont il suivait cent ans plus tard les traces presque oubliées, Cook perdit de la même manière l'équipage entier d'un canot de sa

conserve, commandée par le capitaine Furneaux; et deux ans après ce nouveau désastre, le Français Marion et dix-sept de ses gens, victimes de la plus exécrable trahison, subirent le même sort.

Cette terre si fatale aux marins, et où bien d'autres voyageurs ont également perdu la vie d'une façon non moins tragique, se compose de deux îles séparées par le détroit de Cook, à peine large de quelques milles dans plusieurs endroits. L'une, nommée *Tavaï-Pounamou*, a soixante et dix lieues de long du N. E. au S. O., est fort étroite vers le milieu et s'arrondit comme une poire à son extrémité méridionale. Ses côtes sont généralement hautes, coupées à pic, battues continuellement par des lames terribles, et n'offrent aucun bon ancrage aux navires qui visitent cette partie S. de la Nouvelle-Zélande. L'autre, au contraire, qui gît sous une latitude moins élevée, et que sa forme triangulaire et allongée vers le N. O. rend d'un facile abord, possède une foule de ports magnifiques, où se jettent des rivières navigables pour les plus gros bâtiments. Son nom est *Ika-na-Mawi* (2). Tant d'avantages devaient naturellement faire préférer par les Européens cette dernière à sa voisine; aussi les Anglais, qu'attirent dans ces pays le commerce ou le besoin de provisions, fréquentent-ils principalement ses rivages, et en particulier la baie des Iles, située à l'E. et à peu de distance de sa pointe la plus septentrionale.

Ce fut vers cette excellente relâche que je dirigeai *la Favorite;* mais nous étions destinés à éprouver d'une manière désolante, avant d'y parvenir, la constance des

brises molles et variables de S. E., et à ne les voir refoulées par l'impétueux vent d'O., qu'au moment où celui-ci deviendrait à son tour un obstacle à notre navigation.

Au point du jour, la terre que nous avions approchée durant la nuit attira toute notre attention ; mes compagnons, et moi-même peut-être, dont l'imagination, échauffée par les pompeuses descriptions des voyageurs, se représentait d'avance chaque objet comme enveloppé, pour ainsi dire, d'une teinte de merveilleux, nous restâmes bien désappointés, en n'apercevant qu'une côte déserte, blanchâtre, dépouillée de verdure, et que la houle du S. O. prolongeait avec un bruit sourd et monotone. Au large, trois îlots d'inégale grandeur, frappés de stérilité par les vents et la mer, complétaient la triste perspective que nous eûmes pendant deux jours devant nous. Enfin, une petite brise favorable ayant permis à la corvette de doubler l'extrémité N. de la Nouvelle-Zélande, elle commença, dans l'après-midi du 2, à côtoyer le bord d'Ika-na-Mawi exposé au N. E.

Quoique ce bord, qu'une chaîne de mornes garantit des vents de S. O. et de N. O., n'ait pas la même apparence que le côté opposé auprès duquel nous avions passé précédemment, il n'en porte pas moins l'empreinte rude et sauvage naturelle aux contrées australes.

Le soir nous n'étions qu'à deux milles du rivage : pas un nuage n'obscurcissait le ciel ; le soleil venait de se coucher derrière les montagnes, et déjà les vapeurs de la nuit, après avoir voilé leurs épaisses forêts, descendaient lentement au fond des gorges et sur les noirs

rochers qui bordent la côte. Une nuance plus sombre marquait les divers enfoncements, que des feux d'un aspect lugubre, répandus çà et là sur les hauteurs, nous aidaient à reconnaître au milieu de l'obscurité. Sur notre droite le mont Ohoura signalait la vaste baie de Nanga-Ounou; plus près de nous, une large ouverture, que garnit, de chaque côté, un groupe de petites îles, nous indiquait le havre Oudou-Oudou, dans lequel les premiers explorateurs de la Nouvelle-Zélande trouvèrent un abri; enfin, sur la gauche, nous distinguions l'étroite entrée de la baie de Wangaroa, qui est si spacieuse que toutes les flottes du monde pourraient y mouiller en sûreté. Chacun de ces noms nous rappelait des massacres suivis d'horribles festins, dont les relations lamentables présentes à notre mémoire, prêtaient encore quelque chose de plus imposant et de plus curieux aux divers points de vue qui se succédèrent sous nos yeux durant toute la nuit; car poussés par une jolie brise de terre, nous rangeâmes de très-près la côte jusqu'au lendemain matin.

Étonné de la solitude où nous laissaient les insulaires, qui d'après les récits des voyageurs s'empressent d'accourir, sur leurs pirogues, à bord des navires européens, j'espérais être plus heureux l'après-midi; mais mon attente fut de nouveau déçue, et quoique le calme nous retînt vingt-quatre heures à l'ouvert de la baie des Iles, pas une pirogue ne se montra.

Ne sachant pas encore que ces rivages, autrefois si peuplés, manquent aujourd'hui d'habitants, et combien les Nouveaux-Zélandais sont hardis à la mer, j'attribuai

le peu d'empressement de ces sauvages à la crainte d'être surpris au large par le mauvais temps. Tout semblait, en effet, confirmer cette opinion, car l'horizon se chargeait au N. E., et les vents de cette partie font lever parfois dans la mer des lames tellement fortes, qu'ils la rendraient impraticable, même pour les bâtiments européens, si les îles dont elle est parsemée ne formaient avec les inégalités de la côte d'excellents mouillages, entre autres celui qu'abrite la longue et étroite presqu'île Tapeka sur laquelle est bâti Korora-Reka, l'un des plus importants villages des environs. Ce fut là qu'après un pénible louvoyage à travers des roches et des bancs, nous laissâmes tomber l'ancre le 4 octobre à trois heures du soir.

La foule assemblée sur la plage de Korora-Reka pendant que nous manœuvrions pour atteindre la rade, me fit d'abord appréhender que je n'eusse bientôt à souffrir de sa curiosité, et que mon bord ne fût continuellement assiégé par des visiteurs, que leur esprit remuant et leur penchant au vol rendent fort incommodes aux navigateurs. Mais intimidés sans doute par les canons et le nombreux équipage de la corvette, ou inquiétés, comme je l'appris plus tard, par de perfides suggestions, les naturels ne nous fréquentèrent que fort peu pendant la relâche, et laissèrent à leurs chefs le soin de nous faire les honneurs du pays.

A chaque moment j'étais obsédé par de prétendus grands personnages qui, pour appuyer leurs droits à mes libéralités, se paraient de titres et de noms plus baroques les uns que les autres. Ils affluaient à bord, avec leurs

femmes, de tous les cantons d'alentour, s'installaient sans façon sur le gaillard d'arrière, et y demeuraient jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu, par leur importunité, de la poudre, des balles, ou quelques galettes de biscuit; puis ils s'en allaient après m'avoir toutefois prévenu officiellement de leur prochain retour.

C'est en vain que je cherchai à reconnaître dans ces mendiants suspects, couverts de haillons infects et remplis de vermine, ces princes, ces nobles guerriers ou *rangatiras*, dont les voyageurs nous racontent les visites avec tant de complaisance. Cependant la plupart des rois ou des héros qui figurent si brillamment dans les plus récentes relations se trouvaient parmi mes hôtes, et un Anglais établi à Korora-Reka m'en fit la biographie détaillée. Les uns avaient pris une part très-active aux épouvantables massacres commis pendant les dernières guerres; les autres plus jeunes, mais non moins féroces, se disposaient à venger leurs pères ou leurs oncles rôtis et mangés par l'ennemi. Tous, vétérans ou conscrits, me donnaient une bien triste idée de ceux qui n'existaient plus. Combien de fois n'ai-je pas reçu, à mon grand chagrin, la visite de Bomaré, neveu d'un fameux chef que les habitants de la rivière Tamise, canton naguère très-florissant et situé au S. de la baie des Iles, avaient dévoré avec ses deux fils l'année précédente! Ce sauvage, déjà redouté pour son courage et ses inclinations sanguinaires, pouvait être considéré comme le véritable type du rangatira.

En effet, sa taille élevée, sa large poitrine, ses membres pleins, musculeux et terminés par de larges pieds

et de grosses mains, dénotaient une vigueur peu commune : un front haut et découvert; des yeux jaunâtres, enfoncés, à demi ouverts, et qui lançaient des regards inquiets et sinistres ; un nez aquilin dont les ailes servaient pour ainsi dire de point d'appui à deux spirales tatouées en noir, qui après avoir fait le tour des joues et des yeux, se réunissaient au milieu du front, tandis qu'un ornement semblable entourant la bouche en guise de moustaches, et cachant le menton ainsi qu'une partie du cou, faisait ressortir un dentier d'une blancheur éclatante; enfin une chevelure longue et malpropre, et quelque chose de mobile et de traître dans l'ensemble des traits, achevait de rendre effrayante la physionomie de ce Bomaré. Son habillement, de même que celui de ses compatriotes, se composait de deux grossiers pagnes de phormium dont la couleur, jadis blanchâtre, avait disparu sous la saleté. L'un de ces pagnes, fixé par une ceinture au milieu du corps, ne dépassait pas les genoux; l'autre, plus épais et bariolé de couleurs rouges et noires symétriquement disposées, était attaché autour du cou et pendait par derrière jusqu'aux talons. Si à ce magnifique habillement on ajoute des pendants d'oreilles et un collier de dents d'animaux, une petite figure plate de jade vert, suspendue sur la poitrine au moyen d'un cordon, et presque aussi bien modelée que les bons-hommes de pain d'épice dont chez nous se régalent les enfants, plus un casse-tête de pierre très-dure, couleur émeraude, espèce de hachoir long de dix-huit pouces, et tranchant des deux côtés; on aura une idée de la mine, de la tournure et du costume d'un grand seigneur nouveau - zélandais.

La détestable réputation de celui-ci parmi les Européens, et que son air ne justifiait que trop, m'engagea dès le premier abord à le traiter, ainsi que son Pilade Rewi-Rewi, vieux chef aussi méchant et plus rusé que lui, avec une défiance qui, au grand désappointement des deux princes et de leurs adhérents, restreignit beaucoup ma générosité à leur égard.

Heureusement que l'*eppah* (village fortifié) où commandaient ces deux hommes dangereux était éloigné de la presqu'île Tapeka; car autrement j'aurais eu à craindre pour les hommes de l'équipage qui allaient à terre se promener, les effets non-seulement de leur ressentiment contre moi, mais encore de la jalousie qu'ils portaient à Rewa, chef de Korora-Reka, un des plus belliqueux rangatiras de la baie des Iles, dont nous reconnaissions les bons procédés envers nous par de nombreux présents. J'avais rencontré précédemment ce chef à Hobart-Town lorsque, après un court séjour dans cette ville, il se disposait à retourner chez lui. Nous renouvelâmes donc connaissance; et après les visites d'étiquette, auxquelles ces insulaires tiennent singulièrement, et qui furent accompagnées, suivant l'usage, de dons mutuels, nous devînmes d'autant plus inséparables que chacun de nous y trouvait son intérêt : je tirais de Rewa des notions curieuses sur sa patrie, et lui de son côté obtenait de moi ce qui est plus précieux que tout aux yeux d'un Nouveau-Zélandais, des fusils et de la poudre pour faire la guerre à ses ennemis. Ces munitions ne pouvaient lui arriver plus à propos; car il préparait alors une formidable expédition contre les tribus de la rivière

Tamise, qui ne s'étaient pas contentées de manger, quelques mois auparavant, une centaine de pillards partis de Korora-Reka, mais avaient promis d'en faire autant aux amis et aux parents des victimes s'ils osaient venir demander satisfaction.

Quelle expression de haine et de vengeance se peignait sur la figure de Rewa et de ses compagnons, quand je les questionnais touchant leurs combats passés ou leurs projets futurs! Dans un instant ce flegme, cet air impassible ordinaire aux Nouveaux-Zélandais s'évanouissait : leurs membres, leurs traits semblaient agités d'un mouvement convulsif, leurs yeux brillaient d'une ardeur féroce, leur main droite saisissait le redoutable casse-tête. Je pouvais alors comprendre ce que sont de pareils hommes, lorsque entièrement nus, barbouillés de la tête aux pieds d'huile et d'ocre rouge, la figure renversée par les plus hideuses contorsions, ivres de rage et hurlant leur chanson de guerre, ils se précipitent sur l'ennemi. Nos batailles ne ressemblent nullement à ces furieuses mêlées. La lance garnie d'arêtes de poisson, le javelot plus court mais non moins meurtrier, la terrible hache d'armes dont le large tranchant et le long manche sont faits de la même pièce de bois, jonchent bientôt le champ de bataille de morts ou de blessés, que les femmes des vainqueurs achèvent à coups de poignard, traînent ensuite en un lieu écarté et préparent pour l'horrible festin qui suivra le combat.

Mais comment se représenter sans frémir l'épouvantable spectacle que doit offrir, pendant la nuit, la réunion de ces cannibales groupés autour d'immenses bra-

siers, où cuisent les cadavres des vaincus tués durant l'action, et ceux des captives choisies pour augmenter la pâture de ces abominables monstres? Le reste de ces infortunées créatures, ainsi que les enfants destinés comme elles à un éternel esclavage ou bien à satisfaire plus tard l'appétit de leurs nouveaux maîtres, sont entassés pêle-mêle à peu de distance, et entendent avec effroi les chants de triomphe de leurs bourreaux.

Quelques moralistes misanthropes, ou mécontents de la société, ne se bornant pas à vanter le sauvage aux dépens de l'homme policé, ont prétendu que notre espèce est sortie bonne et inoffensive des mains de la nature, et que la civilisation seule l'a corrompue: pour mieux soutenir cette opinion, ils récusent le témoignage des navigateurs qui éprouvèrent tant de fois la perfidie des insulaires de la Polynésie, et dont les désastres constatèrent trop bien la coutume qu'ont ces sauvages de manger de la chair humaine, non pas seulement à la suite d'une lutte sanglante, et par vengeance ou par besoin, mais au sein de la paix, du repos et de l'abondance. Que ces misanthropes parcourent les archipels de la mer du Sud, qu'ils viennent à la Nouvelle-Zélande, et ils verront si les natifs y avaient attendu l'exemple des Européens pour se livrer à la superstition et à tous les genres d'iniquités! Ils trouveront les plus exécrables usages établis parmi eux de temps immémorial: une multitude de malheureux sacrifiés au génie du mal, puis dévorés en cérémonie; les mères obligées souvent de détruire elles-mêmes leurs filles nouveau-nées ou leurs fils contrefaits, comme des êtres égale-

ment à charge à la famille ; le meurtre presque toujours impuni ; le droit du plus fort tout à fait consacré ; enfin les indigènes partagés en deux classes bien distinctes, dont l'une exclusivement adonnée à la guerre et au pillage, maîtresse du sol et des priviléges, tient l'autre dans une dure servitude, lui fait cultiver les terres, l'assujettit aux plus pénibles travaux, et la traite, en un mot, comme dans l'Europe du moyen âge les barbares du Nord traitaient les vaincus.

Cette différence entre les habitants de la Nouvelle-Zélande est-elle le résultat des institutions ou d'une ancienne conquête qui aurait soumis les premiers possesseurs de l'île à un joug étranger ? Les savants qui soutiennent ce dernier système se fondent sur ce que les *waris* ou esclaves n'ont ni la haute taille, ni les formes athlétiques, ni le caractère belliqueux des rangatiras. Mais dans quelle nation divisée par castes, les individus des dernières classes peuvent-ils être comparés sous ces différents rapports à ceux des rangs supérieurs ? quelle ressemblance y a-t-il entre le paria et le brame ? ou pour établir un rapprochement plus analogue aux mœurs et aux habitudes des Nouveaux-Zélandais, quelle similitude existait-il, chez nos ancêtres les Gaulois, entre les fiers leudes exercés dès l'enfance au métier des armes et le misérable reste de la population ?

Cependant, il faut l'avouer, l'air humble du wari, ses membres grêles ainsi que sa laide figure privés de l'honneur du tatouage et noircis par le soleil, ses inclinations basses et abjectes, tout, jusqu'à son habillement, composé de deux paillassons dont l'un couvre ses épaules,

tandis que l'autre cache à peine le reste de son corps, dénote qu'il est d'une autre race que le rangatira. Celui-ci, en effet, paraît né pour lui commander : son attitude martiale, les dessins bizarres mais élégants qui décorent sa figure et sa poitrine, des traits prononcés, un regard assuré et une haute opinion de lui-même, annoncent l'homme libre qui ne connaît d'autre joug que celui de la nécessité. Aussi est-il orgueilleux, violent, susceptible, inconstant, jaloux de toute espèce de supériorité, et capable de se porter par vengeance aux atrocités les plus révoltantes.

Quelques voyageurs, entraînés par leur imagination, ou désireux de faire valoir leurs amis de la Nouvelle-Zélande, prétendent que les rangatiras rachètent ces défauts, conséquences naturelles, disent-ils, de l'état sauvage, par du désintéressement, de la loyauté, de la délicatesse, et cent autres belles qualités que les marins qui les fréquentent ne leur accordent certainement pas. Quant à moi, je demanderai si c'est par désintéressement que ces insulaires, non contents de dérober tout ce qui leur tombe sous la main à bord des navires où ils sont bien accueillis, en égorgent et dévorent les équipages, quand ils le peuvent, puis s'emparent de la cargaison? si c'est par loyauté qu'ils calomnient lâchement leurs rivaux auprès des capitaines des bâtiments armés, afin de satisfaire leur animosité sans aucun risque? enfin, si c'est par délicatesse que la plupart d'entre eux vendent sans hésiter aux Européens les faveurs de leurs filles pour de la poudre et des fusils? Ne pouvant disconvenir de ces faits, les prôneurs des Nouveaux-Zélandais cherchent

à nous persuader que chez eux du moins les femmes mariées sont d'une fidélité à toute épreuve et ne se livrent jamais aux étrangers ; sur ce point encore je ne suis pas davantage de leur avis, et je crois que la fidélité des Nouvelles-Zélandaises provient non d'un excès de retenue, mais tout bonnement de la difficulté de trouver des chalands. Tout observateur impartial qui verrait ces prétendus dragons de vertu avec leurs figures tatouées, leur énorme bouche ornée d'une pipe et leurs regards sans expression ; qui examinerait de près leur gorge flétrie, pendante et sillonnée, de même que les autres parties du corps, de profondes cicatrices ; et qui, de plus, sentirait l'odeur insupportable d'huile de poisson qu'exhalent leurs pagnes ; cet observateur, dis-je, conviendrait sans peine de ce que j'avance ; et l'aristocratie femelle de la baie des Iles lui paraîtrait, j'en suis certain, comme elle a paru à mes plus intrépides jeunes gens, tout à fait à l'abri de la séduction.

Ces vilaines créatures, cependant, pouvaient passer dans leur jeunesse pour d'assez jolies filles ; leur taille, il est vrai, était courte et ramassée, mais elle n'était pas sans grâces, et elle avait même un air de volupté que rendaient plus attrayant encore des seins bien placés et moelleusement arrondis, ainsi que de petites mains et des pieds bien tournés ; leurs traits réguliers, leurs yeux doux et caressants, une bouche bien meublée, leur donnaient une physionomie fort avenante : alors elles étaient sûres de plaire, surtout lorsqu'au temps des chaleurs les bains avaient restitué à leur peau sa fraîcheur et son velouté, et que, nouvelles Sirènes, débarrassées de tout

vêtement superflu, elles allaient par troupes, à la nage, visiter les navires depuis le soir jusqu'au matin.

Mais comment ces charmes auraient-ils résisté, je ne dirai pas aux travaux pénibles, partage du sexe le plus faible chez les peuples barbares, mais seulement aux cruelles privations qui, d'après les coutumes des Nouveaux-Zélandais, précèdent et suivent l'enfantement? Reléguée, durant sa grossesse, loin de ses amies et de ses parents, sous une hutte temporaire que le vent et la pluie percent de toutes parts, la pauvre femme attend ainsi plusieurs semaines le moment de sa délivrance, et ne recouvre la liberté que lorsque son nouveau-né, réchauffé sur son sein, a bravé pendant quelques jours les intempéries de la saison. Que d'enfants doivent succomber à ces épreuves! Quelles souffrances, quels tourments pour celles qui leur donnent le jour! Et doit-on s'étonner que plusieurs d'entre elles renoncent au bonheur d'être mères, et se dérobent, par des moyens violents, aux suites de leur fécondité!

Cette coutume, ainsi que beaucoup d'autres qui tiennent aux croyances religieuses, telles que le *tabou*, dont je parlerai plus bas, existe également dans la plupart des archipels de la Polynésie, et semblerait prouver d'anciennes relations entre leurs habitants. Mais de quelle manière eurent lieu ces relations? Ne serait-il pas possible que cette multitude innombrable d'îles et de rochers qui remplissent la mer du Sud, et qui sont visiblement des crêtes de montagnes, eussent fait partie autrefois d'un immense continent que la mer aurait englouti au moment qu'elle découvrait l'Amérique et la

Nouvelle-Hollande? hypothèse d'où il s'ensuivrait que les aborigènes du continent envahi par les eaux, retirés sur les plus hautes terres pour échapper à l'inondation, auraient transmis à leurs descendants quelques-unes de leurs traditions, qui se seraient ainsi perpétuées de génération en génération à travers la succession des siècles. Ou bien faut-il adopter l'opinion de savants distingués, qui admettant les émigrations par mer comme solution de la question, prétendent que des colonies de Malais, parties de l'extrémité occidentale du grand archipel d'Asie, se seraient emparées successivement des îles de la Polynésie habitées par la race cuivrée? Ce dernier système est plausible, tant qu'on se borne à l'appliquer aux populations des terres situées dans les parages tranquilles de l'équateur, parce que les distances qui les séparent ne sont pas tellement considérables, que ces populations n'aient pu aisément les franchir sur leurs frêles embarcations. Mais la Nouvelle-Zélande, où l'on retrouve également la race cuivrée; cette île si reculée vers le pôle antarctique, et dont la position au milieu d'un Océan orageux, rend l'abord si difficile même à nos plus gros navires, n'a pu certainement être peuplée par la même voie que les groupes des Amis ou de la Société; à moins que l'on ne suppose un de ces événements extraordinaires, assez communs, du reste, dans les annales des nations maritimes. Ainsi, par exemple, une grande pirogue appartenant à quelqu'une des îles que je viens de citer, entraînée fort loin dans le S. par des vents du N. de longue durée, aura été jetée sur les côtes septentrionales de la Nouvelle-Zélande, et son équipage s'y sera établi.

Mais, en considérant cet événement comme possible, une autre difficulté reste à résoudre : Ika-na-Mawi avait-elle des habitants lorsque les étrangers y débarquèrent, et ces habitants étaient-ils noirs comme ceux de Van-Diémen? Quelques voyageurs prétendent que oui, et que les waris sont des vaincus qui, par leur mélange avec les conquérants, ont subi de fortes modifications dans leurs traits et leur couleur. Cette supposition n'est guère admissible; car on aura peine à croire qu'une poignée de malheureux échappés au naufrage aient asservi des tribus assez nombreuses; et dans le cas même où avec le temps ils y seraient parvenus, on devrait découvrir quelques restes des aborigènes, sinon dans l'intérieur d'Ika-na-Mawi, du moins à Tavaï-Pounamou, sur laquelle ils se seraient naturellement réfugiés, et dont la population actuelle est clair-semée et semblable en tout à celle de sa voisine.

Si, abandonnant le vaste champ des conjectures, où l'on ne marche pas longtemps sans s'égarer, nous cherchons à vérifier seulement ce qu'était la Nouvelle-Zélande lorsque les navigateurs européens la visitèrent pour la première fois, nous reconnaîtrons que les naturels, attirés vraisemblablement par un climat tempéré, par des terres fertiles qui produisent en quantité des racines de fougère et des ignames, et par les avantages que leur offraient pour la navigation plusieurs rivières dont les bords sont garnis d'arbres magnifiques très-propres à la construction des pirogues; nous reconnaîtrons, dis-je, que les naturels avaient préféré l'île d'Ika-na-Mawi à celle de Tavaï-Pounamou, beaucoup

moins favorisée de la nature. Ils étaient partagés en tribus et occupaient principalement les rivages de la mer, d'où ils tiraient facilement, au moyen de la pêche, une subsistance abondante et d'autant plus précieuse pour eux, que les forêts d'Ika-na-Mawi ne renferment d'autres quadrupèdes que le rat et une sorte de chien. Peut-être faut-il attribuer à cette rareté des animaux qui, dans les autres contrées, servent à la nourriture de notre espèce, l'horrible passion que ces insulaires montrent pour la chair humaine. Cette passion est si violente, qu'ils ne guerroient continuellement les uns contre les autres, ne sacrifient aussi souvent des victimes au mauvais génie et ne commettent les plus atroces vengeances que dans le seul but de l'assouvir. Avec de pareilles dispositions, les Nouveaux-Zélandais devaient être nécessairement de mœurs belliqueuses. Aussi les rangatiras faisaient-ils des combats leur unique occupation; ils renonçaient volontiers au repos et même à l'indépendance pour se ranger sous les ordres d'un chef renommé par son courage, et entreprendre quelque expédition : le rapt d'une jeune fille que ses ravisseurs avaient rôtie et mangée, la possession d'une baleine échouée sur la côte, ou une rivalité de puissance entre les tribus, était ordinairement le prétexte de leur agression. Alors commençait une série de dévastations et de massacres : les flottes, chargées quelquefois de plusieurs milliers de combattants, se rencontraient, s'attaquaient à l'abordage; et les vaincus se retiraient en toute hâte dans leurs eppahs, que ne tardait pas à bloquer le parti victorieux.

Du haut de ces espèces de citadelles, construites

au sommet de mornes couronnés de retranchements qui servaient de refuge aux non-combattants, les assiégés assistaient à l'incendie de leurs cases, de leurs pirogues de pêche et de leurs moissons. Lorsque le siége traînait en longueur, les conquérants, fatigués, décimés par des luttes meurtrières qui avaient coûté la vie à leurs plus braves guerriers, abandonnaient l'entreprise jusqu'à l'année suivante, et retournaient veiller à leurs semailles. Mais si, par surprise ou à la suite d'un assaut heureux, ils parvenaient, malgré les pierres, les lances et une résistance opiniâtre, à forcer les retranchements, ni les femmes, ni les enfants ne trouvaient grâce devant eux; après s'être gorgés de leurs chairs pendant plusieurs jours, et avoir préservé de la corruption les têtes des chefs tués dans l'action, en les vidant et les exposant ensuite à la fumée, ils remontaient sur leurs pirogues où étaient jetés pêle-mêle les restes à demi brûlés des derniers festins, et les prisonniers destinés à l'esclavage ou à leur servir de nourriture pendant la traversée.

Quoique ces épouvantables guerres fussent continuelles, la population de la Nouvelle-Zélande, et particulièrement celle d'Ika-na-Mawi, était pourtant assez considérable à l'époque de la fondation de Sidney : mais, depuis lors, l'affluence des bâtiments européens à la baie des Iles, et l'introduction des armes à feu parmi les indigènes, ont eu des résultats effrayants. Les tribus du N., pourvues de bonne heure de ces redoutables moyens de destruction, ne mirent plus de bornes à leurs vengeances, et n'accordèrent aucune trêve aux habitants

des cantons du S., qui, ne pouvant plus leur résister, virent leurs eppahs les plus inaccessibles jusque-là, enlevés presque sans coup férir, et tombèrent eux-mêmes aux mains d'un ennemi altéré de leur sang. C'est ainsi que les parties autrefois les plus florissantes d'Ika-na-Mawi sont transformées aujourd'hui en solitudes ; que les beaux villages qui couvraient les bords de la baie Shouraki et de la rivière Tamise, ainsi que la plupart des autres points de la côte orientale dont les relations de Cook vantent la riante apparence, ont presque totalement disparu. Les dévastateurs eux-mêmes, épuisés par des expéditions sans cesse renouvelées et par des divisions intestines, quittent leurs anciennes habitations, et laissent leurs terres en friche. Partout dans ces campagnes désolées, et principalement aux environs de la baie des Iles, on remarque les traces des dégâts qu'ont occasionnés leurs sanglants démêlés avec leurs voisins et surtout avec les naturels de la pittoresque et fertile baie de Wangaroa. La lutte entre deux peuplades également puissantes, également approvisionnées de fusils et de poudre par les blancs, ne pouvait manquer d'être longue et acharnée ; aussi dura-t-elle plusieurs années, et ne finit que par l'entière destruction de l'une d'elles. Ce fut le chef de Kidi-Kidi, rangatira redouté de ses ennemis et admiré de ses compatriotes pour ses talents militaires, qui accomplit, après bien des chances diverses, cette œuvre d'extermination.

Shongui voyait tous les guerriers de la baie des Iles se ranger à l'envi sous ses ordres, et chaque année, au retour du printemps, ses flottilles, conduites par lui-

même ou par ses lieutenants, portaient la désolation chez ses ennemis. La seule tribu de Wangaroa lui tenait tête et lui avait même fait éprouver des revers. La victoire devait rester au parti qui posséderait le plus de fusils et de munitions. Poussé par le besoin de s'en procurer une quantité suffisante, Shongui prend le parti d'aller en Europe, et, cachant son projet sous le spécieux prétexte de s'instruire dans la civilisation afin de policer à son tour ses sujets, il obtient facilement l'appui des missionnaires anglais, qui tout fiers d'une aussi importante conversion, donnent dans le panneau, et s'empressent d'envoyer à Londres leur prétendu néophyte. Le farouche Zélandais ne témoigne aucune émotion en paraissant devant le souverain de la Grande-Bretagne : ni les prodiges des arts, ni les chefs-d'œuvre de l'industrie, ne semblent l'intéresser; les troupes et les évolutions militaires attirent seules son attention, comme les armes et l'argent monnayé excitent uniquement ses désirs; et quand il croit avoir épuisé la générosité de tous ses puissants protecteurs de cour, il se hâte de repartir pour la Nouvelle-Galles du Sud avec leurs magnifiques présents qu'il échange à Sidney contre des fusils, et rapporte enfin à ses compagnons, après une année d'absence, les moyens de venger leurs défaites passées.

Son retour est le signal des massacres. Trois mille guerriers s'embarquent avec lui, vont ravager les environs de la baie Shouraki, de la rivière Tamise, du détroit de Cook, et dévorent ou réduisent en esclavage presque tous les habitants de ces cantons populeux. Après avoir ainsi essayé leurs forces contre des tribus

peu redoutables, ils déclarent la guerre à celle de Wangaroa et la défont dans plusieurs rencontres : la lutte se termine enfin par la mort de Shongui qu'une balle arrête au milieu de ses triomphes, et par l'extinction totale de la peuplade vaincue. Ce traitement, tout épouvantable qu'il était, ne parut aux Européens qu'une juste représaille de l'horrible perfidie que les sauvages de Wangaroa avaient montrée en 1820 à l'égard de l'équipage du navire anglais *le Boyd.*

Ce navire allait partir de Sidney pour se rendre directement en Europe, lorsque sur les pressantes sollicitations d'un nommé George, fils d'un chef de la baie de Wangaroa, et qui, après avoir servi plusieurs années sur les baleiniers du Port-Jackson, désirait retourner dans sa patrie, le capitaine se décida à faire échelle à la Nouvelle-Zélande afin d'y prendre des bois de construction que son passager lui assura être très-communs et fort beaux dans les possessions de sa famille. Malheureusement ces bonnes dispositions du Nouveau-Zélandais se changèrent pendant le trajet en une soif immodérée de vengeance, par suite du honteux châtiment qui lui fut imprudemment infligé pour un vol dont on l'accusa, dit-on, injustement. Le rangatira dissimula son ressentiment le reste de la traversée sous un air si gai, si ouvert, que tout le monde, à bord, croyant qu'il avait oublié entièrement le passé, arriva sans défiance au lieu de la relâche.

Mais à peine George est-il au milieu de ses compatriotes, que ceux-ci, excités par ses plaintes et par l'espoir du pillage, forment le complot, durant la nuit

même qui suivit l'arrivée des Européens, de les égorger tous sans exception, et l'exécutent avec une astuce diabolique. Au point du jour le capitaine du bâtiment, accompagné de vingt-cinq de ses gens pourvus de haches, descendit à terre, et, laissant ses embarcations sur le rivage, il entra dans le bois pour y choisir les arbres que, moyennant un prix convenu, les naturels devaient abattre et transporter au bord de la mer. Ceux-ci accourent en foule, trompent leurs hôtes par les démonstrations les plus bienveillantes, et les attirent peu à peu, sous différents motifs, assez avant dans la forêt. Là, saisissant le moment favorable, George attaque le capitaine par derrière, et lui fend la tête d'un coup de massue. A ce signal, les Zélandais se jettent sur les blancs, qui séparés les uns des autres et ne se doutant de rien, sont assommés tous à la fois. Après les avoir dépouillés pour se travestir avec leurs habits, les assassins abandonnent aux femmes le soin de porter les cadavres au village, et de les disposer pour le festin, retournent à la plage, s'emparent des embarcations et se dirigent vers *le Boyd*, dont les matelots, croyant revoir leurs camarades, les laissent monter sans opposition. Cette erreur des Anglais leur devient fatale: en un clin d'œil, officiers, matelots, passagers, tout est massacré. Deux femmes et un petit mousse que George prit sous sa protection échappèrent seuls comme par miracle à cet effroyable désastre, qui n'était pourtant que le prélude d'une scène plus effroyable encore. La nuit avait à peine étendu ses voiles, que la grève se couvrit de grands feux autour desquels les naturels

des cantons voisins vinrent attendre l'instant où les corps des soixante-huit victimes seraient cuits et prêts à être mangés. Les danses, les hurlements des hommes et les chants des femmes se prolongèrent jusqu'au lever du soleil : alors commença le pillage du *Boyd.* Mais le ciel ne voulut pas sans doute que de pareilles atrocités restassent impunies; car au moment où la plupart des meurtriers se trouvaient réunis à bord du navire pour le partage des dépouilles, et que la poudre, principal objet de leur convoitise, tirée sans ménagement des barils, était éparpillée sur les ponts inférieurs, un chef, essayant le fusil qui lui était échu pour sa part du butin, fit sortir de la batterie des étincelles dont le contact alluma les particules de poudre répandues dans l'air, qui communiqua le feu aux barils. L'explosion fut terrible, et les sauvages rassemblés sur la plage reçurent au milieu d'eux la mâture, les agrès et les morceaux du *Boyd*, confondus avec les membres déchirés de leurs compagnons.

Ces abominables cannibales ont cependant une religion; mais elle est aussi barbare, aussi sanguinaire qu'eux, et a quelque analogie avec celle des anciens Scandinaves. De même que le sectateur d'Odin, le Nouveau-Zélandais adore un dieu cruel, vindicatif, n'aimant que le carnage, inexorable pour les lâches et les vaincus, et réservant aux mânes des vainqueurs un lieu de délices où ils livrent des combats toujours heureux, boivent le sang et se rassasient des chairs de leurs ennemis dans un banquet éternel où les patates douces ne manquent jamais. Mais si ce dieu, que les

Nouveaux-Zélandais nomment *Atoua*, traite aussi généreusement les morts, il s'en dédommage sur les vivants ; car, tantôt déguisé sous l'apparence de la fièvre, il leur dévore les entrailles, et menace du même sort tout profane qui oserait tenter de guérir le malade ; tantôt il exige, par la voix de ses prêtres ou *arikis*, que les âmes des chefs décédés ne se présentent devant lui qu'escortées de celles d'un certain nombre d'esclaves sacrifiés en cérémonie, et dont les parents et amis du défunt se partagent les cadavres.

Une croyance accréditée parmi les nobles zélandais, c'est qu'ils héritent des bonnes qualités d'un ennemi, lorsqu'ils mangent certaines parties de son corps après l'avoir tué. Heureux cent fois le rangatira qui peut se régaler de la cervelle et des yeux de son rival : il s'approprie sa force et son courage, et acquiert en outre la certitude qu'un esprit de l'autre monde ne viendra pas le tourmenter dans celui-ci. D'autres superstitions règnent également parmi les waris. Les songes, les pressentiments, les sorcelleries, la peur du diable, règlent jusqu'aux moindres actions de ces ignorants sauvages ; et comme chez eux la passion de la vengeance et celle des combats fermentent sans cesse, il s'ensuit que les mauvais sorts ne sauraient être conjurés que par des massacres ou des dévastations. Cette malheureuse population, ainsi soumise à une foule de coutumes plus atroces les unes que les autres, aurait déjà disparu depuis longtemps si une institution religieuse et politique, le tabou, ne la garantissait un peu de ses propres fureurs. Le tabou, en effet, constitue,

entre les mains des arikis, un moyen fort respecté de suspendre les horreurs de la guerre et de mettre des bornes au droit du plus fort. Cette institution ressemble assez à l'usage qui s'était introduit aux neuvième et dixième siècles, en France comme en Angleterre, parmi les seigneurs trop faibles pour défendre leurs biens contre des voisins puissants, de les mettre sous la protection de Dieu en se reconnaissant vassaux de l'Église. Sans doute qu'à la Nouvelle-Zélande le tabou n'a pas autant d'efficacité et ne défend pas d'aussi importants intérêts; mais il n'en rend pas moins de très-grands services sous plusieurs rapports. Il garantit les champs de toute espèce de déprédations durant la saison des semailles et des récoltes; il protége les femmes enceintes jusqu'au moment de leur délivrance; il assure la conservation des animaux et des plantes nécessaires à la subsistance de l'homme, et dont une consommation désordonnée détruirait l'espèce; enfin il préserve des animosités particulières ou de la rapacité, les restes du malheureux mort de maladie et les ustensiles qui lui ont appartenu. Ainsi placés sous la sauvegarde de la divinité, tous les objets quelconques deviennent sacrés, et, suivant la croyance des Nouveaux-Zélandais, l'Atoua ferait immanquablement expirer dans les plus cruelles souffrances celui d'entre eux qui oserait y toucher. Cette sauvegarde pourtant ne s'étend pas jusqu'à la famille et aux propriétés d'un chef décédé, car à peine a-t-il fermé les yeux, que les peuplades des environs accourent pour dévaliser ses cases, ses provisions de patates, et même pour tuer ou réduire en esclavage les membres

de sa famille; aussi la mort d'un guerrier redouté entraîne-t-elle souvent la dispersion de sa tribu.

On pense bien que les prêtres, armés d'une telle influence, en profitent pour étendre leur pouvoir et leurs priviléges. Ce sont eux, en effet, qui décident de la paix ou de la guerre, sacrifient les prisonniers après la victoire, ou les victimes dans les solennités religieuses, et jugent, en mangeant à part les meilleurs morceaux, si l'Atoua est satisfait. Cette influence des prêtres, toutefois, ne suffirait peut-être pas pour contenir des êtres aussi féroces et habitués à n'obéir qu'à leurs caprices, si la plupart des chefs importants ne la partageaient avec eux et n'étaient investis du titre sacré d'ariki. Ayant ainsi le tabou à leur disposition, ces derniers se font craindre des rangatiras, soit en frappant les plus turbulents d'une sorte d'excommunication, soit en suspendant pour un temps indéterminé la pêche ou l'usage des denrées les plus nécessaires à la vie, soit en interdisant les échanges entre les naturels et les Européens.

Telles sont les institutions que les Nouveaux-Zélandais ont conservées jusqu'ici sans y apporter aucun changement qui dénote le moindre progrès dans la civilisation, quoique depuis plus de vingt années les missionnaires anglicans se soient établis dans les cantons les plus populeux et les plus fertiles d'Ika-na-Mawi. Ce n'est pas que ces missionnaires aient manqué de zèle dans les travaux qui avaient pour objet d'y répandre l'instruction; mais ils n'ont pas fait usage des moyens qu'employèrent avant eux les missionnaires catholiques pour apprivoiser les tribus

sauvages du N. et du S. de l'Amérique, non moins belliqueuses, non moins sanguinaires que celles de la Nouvelle-Zélande. Ces derniers s'enfoncèrent au cœur des forêts, et renonçant pour toujours aux douceurs de la vie policée, ils allèrent prêcher à ces hommes farouches la paix, l'oubli des injures, et leur offrir des exemples de la plus touchante philanthropie. Ils partageaient les misères des malheureux, les consolaient dans leurs peines, opposaient un front serein aux menaces des puissants, et déployaient au milieu des supplices une constance, une résignation qui achevaient de convertir leurs bourreaux. S'ils obtenaient la couronne du martyre, ils étaient bientôt remplacés par d'autres ecclésiastiques non moins dévoués à leur saint ministère, et qui le plus souvent terminaient à force de patience la tâche si noblement commencée par leurs prédécesseurs.

Une route aussi épineuse ne pouvait convenir aux ministres protestants, qui généralement ne sont doués ni de ce désintéressement, ni de cette charité dont les prêtres catholiques ont donné tant de preuves dans le nouveau monde. Celle qu'ils suivent présente bien moins de dangers, et n'est pas vraisemblablement la meilleure, puisque le véritable but de leur mission, l'amélioration des indigènes, a été totalement manqué. Mais aussi je le demande, quelle vénération peuvent inspirer aux naturels des gens presque tous spéculateurs dont le premier soin est d'acheter les plus belles terres au meilleur marché possible, et de les faire défricher par les misérables esclaves qu'ils ont convertis? Les chefs, d'ailleurs, voyant les prêtres anglicans s'adonner

au commerce de même que tous les autres Européens, exigent également d'eux de la poudre et des fusils en échange de leurs denrées et en payement de leurs bons offices; et comme ceux-ci, auxquels ce genre de trafic est expressément défendu par les règlements, refusent de satisfaire à leurs demandes, les rangatiras ne cessent de les tracasser et de mettre obstacle à leurs prédications. Ce n'est pas, j'en conviens, une mesure dépourvue de sagesse et de prévoyance, que d'envoyer aux sauvages, pour leur prêcher le travail et leur enseigner les arts mécaniques, des gens capables de joindre l'exemple au précepte; mais dans la bouche de ces prêtres-artisans la parole de Dieu devait nécessairement rester sans effet sur les fiers rangatiras, qui considèrent toute espèce de travail manuel comme déshonorant et dévolu exclusivement aux esclaves. Aussi les missionnaires, malgré tous leurs efforts pour se donner de l'importance, sont-ils dédaignés par la classe des guerriers, et ne font que très-peu de prosélytes parmi les waris, qui règlent leur conduite d'après celle de leurs maîtres, ou craignent d'encourir leur mécontentement en changeant de religion. Enfin un événement dont il était facile de prévoir les suites fâcheuses, et que pourtant par une vanité mal entendue ils secondèrent avec ardeur, est venu détruire presque entièrement le peu d'influence qu'ils avaient acquis dans le pays.

Nous avons déjà vu comment Shongui voulant se procurer des armes pour abattre ses ennemis, parvint à tromper les missionnaires, qui, de leur côté, en l'envoyant à Londres, se promettaient bien de profiter

pour leurs propres intérêts de la haute idée que, suivant eux, il prendrait indubitablement dans son voyage des Anglais en général et de leur congrégation en particulier; mais la première partie seulement de ce calcul de leur amour-propre se réalisa. Le chef zélandais, présenté à la cour, démêla au premier coup d'œil les attributions de l'aristocratie et reconnut parfaitement qu'elle possédait tous les emplois, tous les honneurs militaires, qu'elle était vouée au métier des armes et laissait au peuple les travaux de la terre ou de l'industrie. On concevra sans peine les rapprochements que l'orgueilleux sauvage établit sur-le-champ, et les conclusions que par analogie il tira de ses remarques : aussi s'empressa-t-il, en remettant le pied à la baie des Iles, d'apprendre à ses compatriotes qu'en Angleterre, de même qu'à la Nouvelle- Zélande, les rangatiras faisaient la guerre, ne travaillaient pas, et que les missionnaires étaient des waris.

Une semblable découverte eut, comme on le pense bien, les plus funestes conséquences pour ces derniers; ils tombèrent dans le mépris des chefs qui les avaient respectés jusqu'alors, et dont les exigences s'accrurent chaque jour. Shongui lui-même ne leur témoigna plus la même bienveillance; et pendant les guerres sanglantes qui signalèrent son retour, ils furent expulsés de plusieurs cantons et obligés d'abandonner, à leur grand désespoir, les habitations commodes, les bonnes récoltes et la vie confortable que, dans ses bénédictions, le Seigneur leur avait accordées.

Si on les en croit, ce sont les marins européens, et

principalement les baleiniers, qui empêchent les indigènes de faire des progrès dans la civilisation et les excitent contre eux, soit en leur donnant de mauvais exemples et des conseils pires encore, soit en les exaspérant par des injustices, des meurtres ou des trahisons, soit en leur fournissant de la poudre et des fusils pour s'entre-détruire plus facilement. J'avoue que ces griefs sont fondés en partie; que les baleiniers n'ont pas, en fait de mœurs et de religion, des principes bien arrêtés; que leur caractère grossier, leur penchant à la débauche et à l'ivrognerie sont peu propres à édifier leurs hôtes, et à leur inspirer de louables sentiments. Mais les matelots, à leur tour, se plaignent de ces hommes de Dieu; ils leur reprochent d'être égoïstes, durs et fanatiques envers eux; ils les accusent de prendre plus de soin de leurs propres intérêts que de la conversion des indigènes, et de n'apporter aucun dévouement à l'exercice de leurs saintes fonctions (3). Quelque impartialité que je mette à garder la neutralité entre les deux partis, je suis forcé de convenir que ces récriminations, toutes fortes qu'elles sont, ne manquent pas de fondement; car j'ai eu lieu d'observer par moi-même, après tant d'autres navigateurs (4), que les missionnaires de la baie des Iles sont défiants, personnels, parcimonieux au sein de l'abondance, et qu'ils ne montrent ni la charité évangélique dont s'honorent les prêtres de toutes les religions, ni cette obligeance noble et généreuse ordinaire à leurs compatriotes. Mes offres, mes sollicitations à l'effet d'obtenir d'eux quelques rafraîchissements pour nos malades, furent complétement infruc-

tueuses, et j'eus bientôt acquis la conviction que ces apôtres de l'Évangile, supposant à notre séjour dans ces parages un but politique, cherchaient à troubler la bonne harmonie qui régnait entre nous et les naturels, en leur insinuant que j'étais venu pour m'emparer de la baie des Iles et pour venger sur eux la mort de Marion, assassiné par leurs pères vers la fin du siècle dernier.

Les missions anglaises, malgré les désastres qu'elles avaient éprouvés durant les années précédentes, n'en possédaient pas moins, en 1831, deux établissements assez considérables : l'un à Kidi-Kidi, gros bourg construit sur les rives d'un canal qui communique à la mer dans la partie occidentale de la baie des Iles ; l'autre à Paheha, village bâti sur les bords de la rivière de Kawa-Kawa, à deux milles et vis-à-vis de Korora-Reka.

Les terrains situés autour de ces deux établissements, et défrichés sous la direction des missionnaires par les nouveaux chrétiens, sont assez fertiles ; ils rapportent des grains et des légumes, et pourraient nourrir de nombreux troupeaux si le respect superstitieux des insulaires pour les champs *taboués* n'opposait un obstacle insurmontable à la multiplication des bestiaux et même de la volaille.

On peut donc, sans crainte d'errer, considérer ces missionnaires comme les éclaireurs des légions de colons australiens qui tôt ou tard envahiront la Nouvelle-Zélande, dont la malheureuse population, affaiblie par ses propres fureurs, serait dès à présent incapable de leur résister. Ces colons trouveront dans Ika-na-Mawi un territoire favorable à toutes sortes de cultures, des

ports admirablement placés pour le commerce et la navigation, soit au fond de baies magnifiques, soit auprès de rivières bordées d'arbres excellents pour les constructions navales, et des collines qui renferment, à ce qu'on prétend, des mines de fer, de houille et de soufre; ils y trouveront encore le phormium, espèce de chanvre indigène à la Nouvelle-Zélande, et dont l'usage commence à se répandre en Europe.

Cette espèce de chanvre se tire d'une plante assez semblable au cardon de nos jardins, et portant des feuilles aiguës, longues et étroites, dont le tissu, dépouillé de sa pulpe épaisse et couleur d'émeraude, et exposé à la rosée, donne des fils blancs qui servent également bien à fabriquer des toiles très-fines et des cordages extrêmement forts.

Pour mettre le phormium en état d'être employé, les femmes, que ce genre de travail regarde exclusivement, coupent les feuilles en lanières très-minces, et les font ensuite passer plusieurs fois entre le tranchant d'une coquille de moule qu'elles tiennent fortement dans la paume de leur main droite et le pouce de cette même main.

Ainsi préparée, cette denrée est vendue aux caboteurs de Sidney et d'Hobart-Town pour des couvertures de laine, des ustensiles de fer, de la quincaillerie, du tabac, et surtout pour de la poudre et des fusils, sorte de marchandise sans laquelle il est presque impossible de conclure aucun marché avec les Nouveaux-Zélandais.

Ce commerce a lieu principalement dans le détroit de Cook, et procure aux naturels de cette partie d'Ika-na-

Mawi une aisance dont ceux de la partie N. sont d'autant plus envieux que non-seulement ils ne récoltent pas chez eux le phormium, mais qu'ils voient les espars qui forment leur principale branche d'échange avec les Européens, diminuer rapidement par suite de la destruction des bois sur les bords des rivières et aux environs de la mer, où ils ne peuvent plus les transporter qu'avec des peines infinies.

Cette pénurie de bois paraissait vivement affecter mon ami Rewa, un jour que nous examinions sous un vaste hangar deux superbes pirogues qu'il préparait pour une expédition contre les naturels de la baie d'Abondance, qui avaient attrapé, rôti et mangé sa nièce, pendant qu'elle courait les champs avec un Lovelace de sa tribu. Il m'énumérait d'un air chagrin les dépenses énormes où l'avait entraîné la confection de ces pirogues; puis passant tout à coup, avec la mobilité naturelle aux Nouveaux-Zélandais, à un autre sujet de conversation, il me parlait tantôt en riant, tantôt en fronçant d'une manière sinistre son front tatoué, de combats, de festins et de filles ravies à leurs mères. De là je conclus que le désir de piller et de tâter un peu de la chair humaine avait beaucoup plus de part à ses dispositions belliqueuses, que celui de venger son sang. Ces détails ne flattaient pas beaucoup ma curiosité, mais je lui prêtai une oreille attentive quand il m'expliqua comment la plus belle de ses embarcations, qui portait cinquante guerriers, s'était brisé l'éperon en abordant, l'année précédente, une de celles de l'ennemi.

Cette pirogue avait quatre-vingt-six pieds de long

sur quatre au plus de large vers le milieu : elle était relevée aux deux extrémités : des bas-reliefs assez bien sculptés décoraient celle de l'arrière ; à l'autre figurait une statue de bois de trois pieds environ de hauteur, qui représentait un homme hideusement laid, avec des yeux de nacre, une bouche fendue jusqu'aux oreilles et donnant passage à une langue monstrueuse. Tous ces ornements peints en rouge produisaient un bizarre effet. Mais ce qui méritait réellement de fixer l'attention d'un navigateur, c'étaient la carène de l'embarcation, les prodigieuses dimensions de l'arbre qui l'avait fournie, et l'installation ingénieuse du léger tillac destiné à couvrir les munitions de guerre ou de bouche, et à supporter les pieds des rameurs que deux larges planches, cousues verticalement de bout en bout aux plats-bords, garantissaient parfaitement du clapotis de la mer. Que de temps, que de patience il fallait autrefois aux sauvages pour achever une pareille œuvre avec leurs grossiers outils de talc ! Aujourd'hui qu'ils en ont de fer, ils travaillent plus facilement et plus vite, mais ils ne font pas mieux pour cela ; il paraît au contraire que leur industrie dégénère au lieu de se perfectionner. Je n'ai rien vu, du moins, à la Nouvelle-Zélande que l'on pût comparer aux superbes cases, ou aux monuments funèbres dont parlent les navigateurs qui attérirent à cette île dans le cours du siècle dernier. Le palais du chef de Korora-Reka était tout bonnement construit en argile mêlée de paille et avait la forme d'une moitié de cylindre, longue de dix pieds et haute de six ; la porte d'entrée, pratiquée à l'une des extrémités, et où je ne parvins à passer qu'en me traî-

nant sur les mains et sur les genoux, se fermait au moyen d'un épais châssis. Au-dessus de cette façade que surmonte une statue de bois absolument semblable à celle de la pirogue, et servant, comme cette dernière, d'insigne de commandement, se projette un toit à l'abri duquel Rewa, mollement étendu pendant le jour sur une couche de sable fin, donnait audience, recevait des visites et prenait ses repas : une litière de fougère sèche, quelques vases de bois rouge assez bien façonnés, des sabres et des fusils, composaient tout l'ameublement de l'intérieur.

Les femmes mêmes ne parviennent que très-difficilement au fond de ce sanctuaire où le chef tient ses trésors et couche toujours seul : elles logent au centre d'un enclos, dans plusieurs cases disséminées autour de la demeure de leur maître, sur un sol inégal, rocailleux, et couvert d'immondices. Lorsque je visitais cet enclos, j'étais comme asphyxié par la puanteur infecte qu'exhalaient de gros poissons suspendus à des pieux, ou aveuglé par la fumée épaisse des brasiers sur lesquels de jeunes filles faisaient cuire des coquillages ou des racines de fougère qu'elles battaient ensuite avec un morceau de bois, afin d'en détacher l'écorce et de les apprêter pour le repas. Mes regards rencontraient partout l'image de la plus horrible misère. Souvent, lorsque l'atmosphère était froide et pluvieuse, je voyais ces malheureux sauvages grelottants sous leurs mauvaises cahuttes, que le vent et la pluie pénétraient de toutes parts, ou accroupis auprès du feu pour réchauffer leurs membres engourdis. Combien de fois M. Ey-

doux n'a-t-il pas essayé de consoler ou de soulager de pauvres femmes consumées par une fièvre ardente, et qui, à peine recouvertes d'une mauvaise natte, gisaient étendues en plein air sur les cailloux! A son approche elles ouvraient des yeux éteints, changeaient péniblement de position et retombaient dans l'affaissement.

Ce n'était pas assez des malheurs de la guerre, des ravages de la famine sa compagne ordinaire, et des maladies endémiques de poitrine causées par les rigueurs de l'hiver : il fallait que la discorde entre voisins et surtout l'habitude du vol vinssent encore aggraver le sort de ces insulaires. Chaque propriétaire est obligé de veiller attentivement, pendant la nuit, à la garde de son bien, sans quoi on le lui ravirait fréquemment. Ces attentats à la propriété amènent nécessairement des collisions, et les catastrophes qui s'ensuivent ne sont pas rares, autant que j'ai pu en juger à l'air indifférent dont un rangatira me faisant voir un jour un petit tas de pierres qui recouvrait les restes d'une femme et d'une fille de Rewa, me racontait comment elles furent tuées par le vieux Rewi-Rewi, au moment que profitant de l'obscurité, elles se disposaient à lui voler sa poudre et ses fusils. Ce fut à la suite de ce meurtre que Rewi-Rewi, son digne acolyte Bomaré, et tous leurs adhérents avec eux, bannis du village par les arikis, transportèrent leurs pénates sur les bords de la rivière Kawa-Kawa, dans un eppah abandonné.

Les exilés ne laissèrent pas sans de vifs regrets leurs cases et leurs champs à des rivaux que l'intervention divine favorisait. Aussi essayèrent-ils plusieurs fois d'as-

sassiner Rewa et de s'emparer, par surprise, de Korora-Reka, en l'attaquant pendant la nuit de concert avec une tribu des environs ; mais les confédérés échouèrent toujours dans leurs tentatives.

Dans la dernière attaque qui eut lieu peu de mois avant notre passage à la baie des Iles, les assaillants dirigèrent tous leurs efforts sur l'enclos de Rewa, qui, malgré leur acharnement, les battit à plate couture. L'affaire fut très-chaude, et les vaincus ne cédèrent le champ de bataille qu'après avoir perdu une quarantaine des leurs et soutenu une vive fusillade, dont les palissades qui ceignent les groupes de cases voisins de la plage et en font autant de petites citadelles, portent encore de nombreuses traces.

Avant l'introduction des armes à feu parmi ces insulaires, Korora-Reka n'aurait opposé aucune résistance, parce qu'au lieu d'être situé sur un des points les plus hauts du pays, il l'est dans sa partie la plus basse, autour d'une crique dominée de tous côtés par des collines. Les pentes de ces collines sont bien cultivées et couvertes de choux, d'oignons, de pommes de terre et de plusieurs autres légumes de nos climats, que les naturels ne consomment point, mais qu'ils vendent fort cher aux bâtiments.

Vu de la rade, ce village présente une perspective assez pittoresque : sur la droite, s'élève une montagne aride et pelée, qui sert d'asile aux femmes, aux enfants et aux esclaves, quand à l'approche de l'ennemi, les guerriers se préparent au combat. A gauche et auprès du rivage, se groupent les monticules qui, partant de là,

et ondulant vers l'O., vont former l'extrémité inégale et rocailleuse de la presqu'île Tapeka.

C'était principalement de ce côté que nous dirigions nos promenades. Un joli ravin ombragé d'arbres, et au fond duquel roule avec bruit, sur des blocs de granit, un ruisseau dont l'eau excellente attire les embarcations des navires en relâche, nous servait de chemin pour gagner le sommet d'une hauteur d'où nous jouissions chaque fois avec un nouveau plaisir d'un panorama magnifique. Au N. E., se déployait la vaste baie des Iles, avec ses deux caps avancés, ses petits archipels et ses chaînes de roches qu'assiégent incessamment des lames furieuses. Dans le N., nous apercevions Tapouna et plusieurs autres villages dont les nombreuses pirogues, débouchant dans la baie par le canal de Kidi-Kidi, semblaient, à la distance où nous en étions, autant de compagnies d'oiseaux aquatiques sillonnant la surface tranquille de la mer. Enfin, après avoir contemplé la grande houle du large couvrant d'écume à nos pieds la côte déchirée de la presqu'île Tapeka, nos yeux se tournaient vers le point où le soleil se lève au milieu des bruyères du cap Brett, et s'arrêtaient sur la baie Rawitti. C'est dans cette baie que, tout près de l'eppah de Koro-Kawa, l'infortuné Marion auquel on doit la découverte de ces parages, périt avec dix-sept de ses compagnons, sous les coups des Nouveaux-Zélandais.

Depuis un mois, ces navigateurs étaient en relâche dans la baie Rawitti, et par les soins aussi prudents que philanthropiques du commandant de l'expédition et de ses officiers, la bonne harmonie semblait chaque jour

se fortifier davantage entre les sauvages et les Français. Ceux-ci vivaient sans défiance au milieu de leurs nouveaux amis, et les comblaient de présents; mais tant de témoignages de bienveillance ne purent contre-balancer chez ces perfides insulaires le désir de dépouiller et de dévorer une proie qui se livrait ainsi à eux sans précaution.

Un matin, peu d'instants après le lever du soleil, Marion, accompagné des équipages de deux canots, débarque sur la plage devant Koro-Kawa, dans l'intention de jeter la seine. Les naturels accourent, suivant leur coutume, pour tirer sur les cordes et partager le poisson pris dans les filets, ils se mêlent parmi les blancs, et sans aucune raison de plainte, sans la moindre provocation, les assomment à coups de massue.

A peine cette affreuse nouvelle est-elle parvenue à bord des bâtiments, que les Français, furieux de la perte de leur chef et de leurs camarades, prennent les armes, descendent à terre sous la conduite de leurs officiers, et marchent au village où s'étaient retranchés les assassins. Ni les rochers escarpés qu'il fallut gravir, ni un large fossé garni de plusieurs rangs de gros pieux, ni la difficulté de franchir une entrée tortueuse que dominait une plate-forme défendue par une foule de guerriers, n'arrêtèrent l'élan de nos compatriotes. Ils forcèrent tous les passages, et malgré la résistance opiniâtre des assiégés, entrèrent dans les retranchements. Alors commença la vengeance : les Français passèrent les vaincus au fil de l'épée, incendièrent leur village, et rasèrent leurs fortifications. Les naturels ne les ont pas re-

bâties, et l'eppah de Koro-Kawa n'est plus aujourd'hui qu'une solitude, objet de terreur pour les habitants des environs (5).

Après la victoire, les vainqueurs cherchèrent les restes de Marion et des autres victimes, pour leur rendre les honneurs de la sépulture; mais dès la veille du combat les naturels avaient transporté les cadavres de l'autre côté de la presqu'île, dans la rivière de Kawa-Kawa, pour les y manger avec sécurité. J'ai visité la petite anse où eut lieu le festin; sa position écartée, l'ombrage ténébreux des arbres qui l'entourent, ajoutaient encore à l'horreur du souvenir qu'elle me retraçait.

J'étais sous l'influence de ces tristes émotions lorsque je parcourus la rivière de Kawa-Kawa, et ma tristesse se reflétant sur les objets extérieurs, donnait à tous les sites qui passaient devant nous une teinte uniforme et presque lugubre. Aussi, quoique l'air fût parfaitement calme autour de nous, et que les vallons et les collines qui s'étendent jusqu'au bord de l'eau offrissent la plus belle végétation, je ne pensais pas même à les admirer. L'isolement de ces lieux, dont le bruit monotone de nos avirons troublait seul le silence; l'aspect de ces pointes coupées à pic, et surmontées de fortifications en ruine, seuls restes d'eppahs autrefois renommés pour le nombre et le courage de leurs défenseurs, me faisaient éprouver un sentiment pénible qui s'accrut encore durant ma visite à la résidence de Bomaré et de Rewi-Rewi.

Il est impossible, en effet, de voir un lieu habité d'un aspect plus repoussant qu'Ootouijou. Ce repaire de coquins couronne le sommet d'une petite presqu'île aride,

et qui ne tient à la terre ferme que par une étroite langue de sable. De fortes palissades en défendent tous les endroits accessibles, à l'exception d'un sentier tortueux qui me conduisit à travers les rochers depuis la grève jusqu'au village, où je remarquai, bien plus encore qu'à Korora-Reka, l'image de la misère et de la malpropreté réunies. Sur un terrain blanchâtre, pierreux et souillé d'ordures, étaient semées, sans aucune symétrie, de mauvaises cahuttes, auprès desquelles dormaient des hommes couverts de haillons dégoûtants, tandis que des femmes au teint hâve et au corps étique, assises à côté d'eux, tâchaient à les débarrasser, en la croquant, de la vermine qui les tourmentait.

Les Nouvelles-Zélandaises partagent ce goût singulier avec les Cochinchinoises; et non moins attentives que ces dernières pour leurs époux, elles se chargent, avec empressement, du soin de purger leurs vêtements d'insectes incommodes. Elles étendent, pour cela, ces vêtements faits de tissu de phormium, au-dessus d'un feu de bois vert, et les tiennent exposés à la fumée, jusqu'à ce que le gibier, contraint de fuir jusqu'à l'extrémité des fils, tombe au pouvoir de ses avides ennemies.

Un pareil tableau n'avait rien d'assez gracieux pour me retenir longtemps; aussi, quand j'eus gratifié de quelques livres de poudre et de verroteries Bomaré et Rewi-Rewi qui étaient venus, en grand costume, me recevoir à mon débarquement, et que j'eus fait mes libéralités aux misérables dont la tourbe se pressait sur mes pas, je me hâtai de retourner à la corvette, et après le dîner

nous descendîmes à terre, suivant notre coutume, mes officiers et moi, pour nous promener aux environs de Korora-Reka, tandis qu'une partie de l'équipage s'y rendait aussi pour pêcher.

Ce moment de la journée était toujours attendu avec une égale impatience à bord de *la Favorite* et sur le rivage : d'un côté, arrivaient nos matelots beaucoup plus empressés de rejoindre leurs connaissances qu'à jeter la seine; de l'autre, toutes les jeunes filles de l'endroit, dans un négligé galant, la chevelure ornée de morceaux de papier colorié ou de chiffons, et le cou garni de cordons de rassades obtenues la veille, accouraient au-devant de nous. (Pl. 65.) Bientôt, sur la plage qui sépare les cases de la mer, se succédaient les scènes les plus singulières : ici, nos jeunes gens, séduits très-facilement par les Sirènes, abandonnaient furtivement le filet, disparaissaient avec elles derrière les buissons, puis revenaient d'un air penaud recevoir les sévères remontrances de mon brave lieutenant, qui, chargé de surveiller la pêche ainsi que la morale publique, et assailli lui-même de propositions très-équivoques, désespérait d'attraper du poisson et de sauver les mœurs. Plus loin, les princesses qui, par leur naissance et surtout par leurs charmes, avaient droit de prétendre à des choix moins obscurs, s'acheminaient doucement vers un ruisseau dont les rives ombragées de bosquets solitaires, convenaient parfaitement à d'amoureux rendez-vous. Enfin, les papas et les mamans, accroupis sur le sable, paraissaient enchantés de ce qui se passait, et attendaient tranquillement le partage du produit de la pêche, en fu-

mant les cigares que, par leurs obsessions, ils nous avaient arrachés.

Cependant mes compagnons rencontraient quelquefois des cruelles qui empochaient très-bien leurs cadeaux, mais ne leur accordaient rien : ce qui les chagrinait d'autant plus qu'elles étaient les plus jolies et les moins sales de la troupe. A leur chemise blanche, à leurs cheveux proprement arrangés, à la richesse de leurs colliers, à leur petit air doux et réservé, on reconnaissait en elles les favorites des capitaines ou des officiers baleiniers, que l'hiver suivant devait ramener à la baie des Iles. Ceux-ci, à leur départ, avaient fait prononcer, par l'ariki, le redoutable tabou sur leurs belles, dont la fidélité, grâce à cette précaution, devenait l'affaire de l'Atoua, et, si j'en juge par ce que j'ai vu, était scrupuleusement gardée. Malheureusement pour nous pauvres marins, condamnés à courir le monde, cette belle institution protectrice des absents, non-seulement n'est pas connue dans notre patrie, mais ne pourrait, je crois, y prendre racine que bien difficilement.

Il est à présumer qu'à la Nouvelle-Zélande les prêtres, de peur de compromettre leur autorité, ne lancent pas souvent le tabou contre les amours, car je trouvais toutes les femmes à qui je faisais des cadeaux prêtes à m'offrir en échange une monnaie qu'elles supposaient devoir être de mon goût. Mais je n'avais garde de mettre leur bonne volonté à profit; et cette prudente continence qu'elles ne comprenaient sans doute pas, semblait détruire à leurs yeux tout le mérite de ma générosité.

Parmi ces créatures si complaisantes, quelques-unes pourtant n'étaient pas à dédaigner : une voix douce, des regards expressifs, une bouche bien meublée, des formes fraîches et arrondies, de la gaieté, de l'entraînement au plaisir, et même un grain de coquetterie, auraient dû me séduire. Mais j'étais rebuté par leurs agaceries mêmes, autant que par l'immodestie dont elles me donnaient assez de preuves dans les scènes mimiques qui, chaque soir, après leurs fréquentations avec nos hommes d'équipage, marquaient l'instant de la séparation. Dès que le jour baissait, toutes ces filles se plaçaient sur une ligne les unes derrière les autres, et commençaient en chantant et en battant des mains une espèce de danse lubrique qui, s'échauffant par degrés, finissait par des contorsions et des mouvements dont l'obscénité, quoique révoltante, excitait tellement, je dois l'avouer, la sympathie de l'assemblée, qu'à peine les bayadères, haletantes, avaient-elles pris sur le sable quelques moments de repos, que pour céder aux instances des amateurs, elles formaient de nouvelles danses tout aussi lascives que les premières, et non moins applaudies. (Pl. 66.) Ces distractions, fort peu édifiantes, s'étaient prolongées plus tard encore que de coutume le jour de mon excursion dans la rivière de Kawa-Kawa, et j'avais tout lieu de penser que nos hommes ralliés enfin à bord y resteraient, du moins jusqu'au lendemain, à l'abri des séductions des belles dames de Korora-Reka : mais celles-ci me préparaient un nouveau tour dont, en historien consciencieux, je rendrai compte, dût mon indulgence pour mes jeunes gens en-

courir le blâme des lecteurs. Depuis deux heures les factionnaires, chargés d'annoncer à l'officier de garde l'approche des embarcations, avaient pris leur service, et les lointains accents des Sirènes troublaient seuls le profond silence qui régnait sur *la Favorite*, lorsque plusieurs pirogues, trop petites pour donner de l'inquiétude, et que les voix claires et bruyantes de leurs nombreux passagers firent promptement reconnaître pour amies, abordèrent la corvette par tous les côtés à la fois. Cette surprise était d'autant plus difficile à éviter, que l'ennemi, déployant une agilité qui mettait aisément en défaut la surveillance suspecte des matelots de quart, escalada les porte-haubans, et, guidé par des complices, eut en un clin d'œil envahi les parties basses du bâtiment. Dans une conjoncture aussi critique, M. Verdier montra une activité et une sévérité de principes dignes d'un meilleur succès; mais la trahison avait corrompu tous les cœurs. Moi-même, dont on invoqua l'autorité, je me rendormis pour ne pas voir un pareil scandale; et lorsque le lendemain matin je voulus, peut-être un peu tard, garantir la vertu de mon équipage, la cohorte féminine avait déguerpi.

J'ordonnai cependant des mesures de précaution afin de prévenir le retour de pareils désordres, mesures qui, du reste, demeurèrent inutiles, grâce à l'horreur que les événements dont nous fûmes témoins le lendemain, inspirèrent à tout mon monde pour les belles Zélandaises et leur pays.

Le soleil touchait presque à l'horizon quand nous aperçûmes au large de la pointe Tapeka cinq grandes

Mo. Bot. Garden.
1897.

pirogues qui se dirigeaient avec lenteur, et en pagayant, vers Korora-Reka. Je pensai d'abord que les guerriers de la rivière Tamise venaient surprendre ceux de la baie des Iles alors occupés des préparatifs d'une formidable expédition contre eux : en effet, nos amis paraissaient en proie à la plus vive inquiétude; les femmes, les enfants, réfugiés au sommet de la montagne, observaient dans un morne silence les manœuvres de la flotte inconnue, tandis que les hommes, munis de leurs armes, se rassemblaient auprès du rivage. Déjà nous nous disposions à être spectateurs d'un combat, lorsqu'au signal que fait la pirogue de tête avec un pavillon bleu, fixé à l'extrémité d'un long bâton, la scène change tout à coup, l'air retentit de mille acclamations auxquelles les nouveaux arrivants répondent en forçant de rames et par de nombreuses décharges d'armes à feu. Les femmes, les enfants, si effrayés un instant auparavant, accourent au bord de la mer pour recevoir leurs parents et leurs amis, qui, après avoir passé en ligne de bataille à petite distance de la corvette, sans proférer un seul cri, débarquent devant le village et laissent à la foule le soin de haler leurs embarcations sur le sable.

Nous eûmes bientôt par notre interprète l'explication de tout cela. Cette flotte rapportait plusieurs centaines de guerriers partis depuis quatre mois de la baie des Iles pour aller guerroyer dans le S. Ils revenaient victorieux, après avoir tué soixante de leurs rivaux, dont les cadavres, déjà en partie dévorés, devaient servir au banquet du retour. Dès le même soir, en effet, la plage se couvrit de feux destinés à éclairer la fête. Les sauvages se mi-

rent ensuite à chanter et à danser, s'arrêtant et s'asseyant quelquefois pour se gorger de chair humaine; et à la lueur des flammes nous distinguâmes parfaitement nos visiteuses de la veille, qui, dans les intervalles des chants et des danses, prenaient part à cet horrible festin.

Les réjouissances durèrent jusqu'au jour : alors la plupart des vainqueurs se rembarquèrent pour retourner chacun chez eux; mais avant de quitter la rade, ils nous régalèrent, probablement par déférence, d'une parade de leur façon.

Aucune description ne saurait dépeindre l'affreuse mine de ces abominables coquins. Leurs corps absolument nus, et bariolés de rouge, de blanc et de noir; leurs cheveux ébouriffés et saupoudrés d'ocre jaune, leurs attitudes baroques et leurs grimaces effrayantes, leur donnaient l'apparence de démons. Debout sur l'avant de leurs pirogues, les uns étalaient devant nous, au bout de perches teintes de sang, les têtes des chefs ennemis tués dans le combat; les autres, brandissant leurs armes, exécutaient des danses que de vieilles mégères, accroupies au fond des pirogues, accompagnaient de leurs battements de mains. Tous hurlaient des chansons de guerre et cherchaient à se surpasser en extravagance dans leurs contorsions. Je voudrais bien savoir ce qu'eût dit, s'il avait assisté à ce spectacle, un de ces philosophes qui considèrent le sauvage comme un modèle d'innocence et de bonté. Pour nous, qui avions pu, depuis près de deux ans, tantôt au milieu de tribus féroces, tantôt chez des peuples policés, envisager la question

sous tous les points de vue, une pareille scène ne contribua pas faiblement à nous dégoûter de cette contrée barbare, et à nous inspirer le désir de la quitter le plus tôt possible. Mais malheureusement le temps ne seconda pas notre vœu : car après les vents d'E., qui avaient soufflé violemment pendant la première partie de notre relâche, ceux du N. O., entièrement opposés à notre appareillage, s'étaient déclarés avec non moins de force et tenaient le ciel toujours nébuleux.

Chaque jour je remettais le départ au lendemain, espérant que les vents changeraient ou molliraient, et chaque matin les vents trompaient mon attente. Ces retards m'impatientaient d'autant plus que tous nos préparatifs étaient terminés, et que M. Paris avait achevé, avec son zèle ordinaire, le plan de la rivière de Kawa-Kawa (6). Enfin, le 11 novembre au lever du soleil, le temps paraissant moins mauvais que la veille, je me décidai à en profiter; et lorsque j'eus reçu les adieux de Rewa, qui m'apporta comme un dernier souvenir de son amitié quelques paniers de pommes de terre et deux cochons, nous levâmes l'ancre pour doubler la pointe Tapeka et sortir de la baie.

La première de ces deux opérations était la plus difficile à exécuter dans ce moment : il fallait louvoyer au milieu d'un passage à peine large d'un mille, bordé d'un côté par les rochers de la presqu'île, et de l'autre par un banc de sable extrêmement dangereux. A peine étions-nous sous voiles que la brise de N. O. fraîchit considérablement; le ciel prit un aspect sinistre, les nuages s'abaissèrent sur les monticules de la côte et les

voilèrent complétement. Plus la corvette avançait, plus elle rencontrait des lames dures et courtes, qui après l'avoir inondée allaient se dérouler en écumant sur les écueils dont elle était entourée. Les obstacles se multipliaient devant nous, et notre position pouvait devenir beaucoup plus fâcheuse encore si je persistais à sortir. Mais j'avais trop souvent éprouvé, dans des circonstances bien autrement périlleuses, les excellentes qualités de *la Favorite* et le dévouement de son équipage, pour ne pas tenter l'entreprise avec l'espoir de réussir. Tout le monde, sans exception, se rangea sur les manœuvres afin d'accélérer les virements de bord : M. Paris, qui avait sondé ces parages, monta au sommet du mât de misaine; je fis tenir une ancre prête à mouiller en cas de malheur, et nous donnâmes hardiment dans le canal. (Pl. 67.) A mesure que nous dépassions les dangers, nous ressentions de plus en plus la mer du large que le vent poussait vers le fond de la baie : une seule fausse manœuvre eût suffi pour jeter la corvette sur les brisants, et nous livrer sans défense aux mains des sauvages qui, rassemblés aux extrémités des caps, nous regardaient sortir. Cet état d'anxiété, que les marins seuls comprendront, dura longtemps : onze fois *la Favorite* effleura tour à tour la lisière du banc de sable et les écueils de la pointe Tapeka; enfin, ayant doublé celle-ci et courant des bords plus longs, elle laissa en peu d'instants derrière elle les îles orientales de la baie, puis le cap Brett; et à midi, malgré les vents contraires, le mauvais temps et la grosse mer, nous étions au large des terres et gouvernions pour le Chili.

Cette relâche que nous abandonnions sans regret est pourtant très-bonne pour les navires, surtout s'ils mouillent devant Korora-Reka; car dans presque toutes les autres parties de la baie, la côte manque d'habitants : aussi est-ce là que de novembre en mai se rendent les navires baleiniers qui ont besoin d'eau, de bois ou de rafraîchissements. A cette époque les insulaires ayant achevé la récolte, et la belle saison commençant à faire sentir sa douce influence, les capitaines qui leur apporteront du tabac à fumer, quelques outils de charpenterie ou d'agriculture, des couvertures de laine et surtout de la poudre et des fusils, obtiendront aisément en échange des cochons excellents, des pommes de terre renommées même à Sidney, plusieurs espèces de légumes d'Europe, beaucoup de poissons de mer, enfin des bois de mâture et de construction propres à la réparation des avaries les plus considérables.

Ils y jouiront également d'une plus grande sécurité que partout ailleurs, à cause du voisinage de la mission anglaise de Paheha, qui en impose toujours un peu aux naturels. Ils ne sauraient trop se défier néanmoins du caractère susceptible et avide de ces derniers, qui, par vengeance ou dans l'espoir de se procurer des munitions de guerre, sont capables des plus atroces perfidies. Ils devront aussi redouter les suites des bonnes grâces des belles Zélandaises : nos matelots, il est vrai, n'en conservèrent que peu de cuisants souvenirs, mais ce fut un heureux hasard; car les maladies honteuses que Cook et Marion s'accusent mutuellement d'avoir introduites à Ika-na-Mawi, y sont, dit-on, très-communes et très-

difficiles à guérir. Ainsi ces deux explorateurs, qui dotèrent la Nouvelle-Zélande, l'un d'une race de cochons tirée de la Polynésie, l'autre de plusieurs plantes potagères de nos climats, ont vendu bien cher ces bienfaits à sa population en lui communiquant le plus cruel des fléaux qui désolent l'espèce humaine.

Les vents, contre lesquels nous avions lutté le matin pour sortir de la baie des Iles, protégèrent notre navigation quand nous fûmes en dehors; et nous n'étions pas encore hors de vue des terres qu'oubliant suivant notre habitude le passé pour ne penser qu'à l'avenir, nous franchissions déjà en idée les trois mille lieues qui séparent la Nouvelle-Zélande de Valparaiso. L'expérience de nos précédentes navigations nous avait pourtant assez appris que l'orageux et inconstant Océan du Sud se plaît à déranger les calculs des marins et à leur faire acheter les courtes traversées par des gros temps presque continuels. Mais quelle crainte pouvaient inspirer les coups de vent d'O. et les fortes mers à des hommes qui, impatients de revoir leur patrie, n'avaient d'autre désir que de gagner à l'E.? Aussi gouvernâmes-nous d'abord pour atteindre, puis ensuite de manière à suivre la bande de mer comprise entre le 33me et le 40me degré de latitude, quoique je m'attendisse à y rencontrer des bourrasques violentes d'O. et de S. O. Peut-être moins loin du pôle les chances auraient été encore plus favorables; mais je redoutais le froid et la grande humidité pour nos malades et nos convalescents.

Mon attente ne fut pas tout à fait remplie; car pendant la majeure partie du trajet, nous reçûmes alterna-

tivement des tourmentes d'O. et des coups de vent du côté opposé. Les premiers jours, nous avançâmes rapidement, à la faveur de la brise de N. O. qui régna sans interruption en augmentant progressivement d'intensité; mais le 14 elle souffla avec une telle fureur durant quelques heures avant de tourner au S. E., puis à l'E., que nous éprouvâmes plusieurs avaries. Les lames étaient si grosses que, nonobstant la précaution que j'eus de conserver une forte voilure, afin qu'en faisant le plus grand sillage possible, le navire pût leur échapper, une de ces lames enleva le canot major et l'engloutit à nos yeux. (Pl. 68.) Nous regrettâmes cette embarcation, que nous avions déjà deux fois perdue et recouvrée : l'une à la pointe d'Yvi, où les pêcheurs indiens nous la rapportèrent à moitié démolie; l'autre à Hobart-Town, où, après avoir causé, en chavirant, la mort des matelots qui l'amarraient à l'arrière du bâtiment, elle fut retrouvée sur les rochers; mais cette fois, elle disparut pour toujours.

Nous eûmes, quelques jours après, une seconde preuve de l'inconstance du vaste Océan que nous traversions, et nous acquîmes en même temps la triste certitude que toutes les bourrasques ne nous pousseraient pas en bonne route. En effet, le 17 au matin, après une brise de S. E. molle et variable qui nous avait arrêtés pendant plusieurs jours, les nuages s'amoncelèrent à l'horizon, la mer grossit, les baromètres oscillèrent brusquement; les albatros, les pétrels bruns ou ferrugineux, ainsi que les damiers, volèrent en foule autour de nous; et dans l'après-midi, il se déclara un coup de vent d'E. N. E.,

qui nous força de capayer jusqu'au lendemain que la brise ayant passé en faiblissant, d'abord au N., puis au N. O., nous permit de gouverner de nouveau à l'E.

C'est ainsi que, tantôt fuyant devant des tourmentes d'O., tantôt battus par de terribles rafales d'E. et ballottés par une mer houleuse qui déferlait à chaque instant sur nos ponts, nous avions vu s'écouler le mois d'octobre. Au 1er novembre, nous étions par 36° de latitude et par 120° de longitude occidentale, également éloignés de la Nouvelle-Zélande et de l'Amérique. Au S. de nous se déployait l'immense mer australe, avec ses terres douteuses enceintes de glaces éternelles qui en ont défendu jusqu'ici l'abord aux plus intrépides explorateurs. Ces parages sombres et orageux, où les vagues, sans cesse irritées, ne laissent jamais aux marins un moment de repos, sont pourtant fréquentés par les pêcheurs, qui durant l'été y poursuivent les baleines, et qui, lorsque l'hiver a rendu ces affreuses régions impraticables, descendent vers le N. pour y chercher une autre proie au milieu des archipels voisins de l'équateur, contrées favorisées de la nature, vers lesquelles se portait ardemment notre imagination. Ce n'était pas la Nouvelle-Calédonie ni les îles Viti et de Salomon, avec leurs peuples anthropophages (7), qui excitaient notre curiosité déjà rassasiée de scènes d'horreurs; mais nous désirions visiter ces riants archipels de la Société et des Amis, où les navigateurs du dernier siècle reçurent un accueil si hospitalier. Nous n'y aurions plus trouvé, il est vrai, ces naturels de Taïti aux formes si belles, au caractère

si doux, aux mœurs à la fois si libres et si innocentes, dont les compagnons du grave Cook et le spirituel Bougainville nous ont tracé des portraits trop séduisants pour n'être pas un peu flattés. Ces fleurs d'une civilisation pour ainsi dire primitive ont été fanées par le contact de la race blanche, et le voyageur qui aborderait aujourd'hui ces lieux, autrefois enchantés, serait navré de leur triste état. En vain il chercherait ces jolies cases, abritées du soleil par des bouquets d'arbres fruitiers; ces champs cultivés avec soin et séparés par de légères clôtures; ces hommes si confiants, si affectueux, ces femmes si gracieuses, si attrayantes, et habillées avec autant de goût que de propreté : il ne verrait que des campagnes presque désertes, déboisées et en friche; des misérables adonnés au vol, à la débauche, et à tous les excès de l'ivrognerie; des filles souillées de toutes sortes de maladies impures, suites de leurs liaisons avec les matelots européens; enfin des missionnaires anglais ou américains, régissant en maîtres les restes de cette population infortunée dont les travaux assurent leur fortune et les font vivre dans une sainte oisiveté. Tel est le tableau que présentent la plupart des archipels de la Polynésie : les îles Sandwich sont aujourd'hui une véritable colonie britannique; et celles des Amis, envahies également par les ministres anglicans, ne tarderont pas à devenir une succursale de la Nouvelle-Galles du Sud.

Un îlot à peine couvert de quelques arbres et que les lames assiégent de toutes parts, semblait, par sa position isolée de toute terre, devoir cacher à jamais l'exis-

tence de ses habitants ; mais quel rocher, quel récif peut échapper aux recherches des hardis baleiniers de Sidney, ou de cette foule de caboteurs employés au commerce de la nacre ou du bois de sandal! Un de ces derniers ayant attéri à l'île Pitcairn, son équipage fut bien étonné de recevoir la visite d'une pirogue montée par des insulaires qui parlaient anglais fort distinctement, et qui pour les traits de la figure, la prestance, la couleur de la peau et des cheveux, ressemblaient tout à fait aux hommes du Nord. Un spectacle non moins imprévu attendait le capitaine sur le rivage, où le reçut un vieillard qu'entouraient avec respect une trentaine de jeunes gens, de filles et d'enfants, tous blancs, frais, robustes et costumés à la mode des Taïtiens. La case dans laquelle on le conduisit était bâtie à peu près comme nos maisons d'Europe : elle occupait le centre d'un groupe de petites habitations très-propres, et environnées de plantations de légumes et de maïs. Aux questions empressées de son hôte, le vieillard répondit d'abord d'un air embarrassé; puis ayant fait éloigner tous les assistants, il lui avoua en versant des larmes qu'il était Anglais, et qu'il avait appartenu à l'équipage du navire *le Bounty*.

Je raconterai ici en peu de mots l'histoire de ce navire, dont le second nommé Christian et la plupart des matelots, exaspérés par la conduite dure et arbitraire de leur chef (ce même capitaine Blight, qui, nommé depuis gouverneur de Sidney, fut arrêté et renvoyé en Europe par ses administrés), le mirent dans la chaloupe avec dix-neuf hommes restés fidèles, et les ayant aban-

donnés en pleine mer, retournèrent aux îles de la Société qu'ils avaient quittées depuis peu de jours seulement. Mais les indigènes, bientôt fatigués de l'inconduite et de la turbulence des révoltés, les forcèrent à se rembarquer. Alors les Anglais prirent différentes directions : les uns brigandèrent dans l'archipel jusqu'à ce que, ramassés par une corvette de leur nation et menés à Londres, ils y furent tous pendus; les autres montés sur *le Bounty*, et ayant Christian à leur tête, se réfugièrent dans la petite île Pitcairn, découverte quelques années auparavant par le capitaine Carteret; arrivés dans ce lieu désert, ils détruisirent le bâtiment afin que rien n'y pût trahir leur présence. La bonne harmonie ne dura pas longtemps entre les exilés : les sauvages qu'ils avaient amenés avec eux, et qu'ils traitaient imprudemment en esclaves, les assassinèrent presque tous, et subirent à leur tour le même sort par les mains des veuves de leurs victimes; de sorte que de tous les hommes qui composaient primitivement la colonie, il ne resta plus qu'un Européen avec les femmes et les enfants (8).

Cet homme, qui n'avait, dit-on, figuré que d'une manière passive dans la révolte de l'équipage du *Bounty*, déploya, quand il se trouva ainsi livré à lui-même, autant de prudence que de sagesse; il s'efforça d'inspirer aux enfants des principes religieux, leur apprit à lire et à écrire; et lorsque sa retraite fut découverte, comme on vient de le voir plus haut, par un caboteur de Sidney, il gouvernait une peuplade dont les mœurs, vraiment patriarcales, firent l'admiration des nouveaux arrivants.

Mais bientôt les relations des navigateurs avec cette innocente population, eurent de malheureuses conséquences : à la concorde succédèrent les dissensions; les mœurs si pures jusque-là se relâchèrent peu à peu. Enfin, en 1830, quelques habitants se plaignirent que l'eau douce manquait dans l'île; et l'administration de Sidney, prenant ces plaintes particulières pour les vœux de la majorité, envoya deux bâtiments qui transportèrent tous les colons à O-Taïti. Le commandant de la corvette qui remplit cette mission, m'a souvent raconté les pleurs et le désespoir de ces malheureux, quand ils quittèrent leurs foyers. Ils ont obtenu, depuis, la permission d'y retourner; mais déjà le séjour d'O-Taïti leur était devenu funeste, car la majeure partie d'entre eux avaient contracté les affreuses maladies qui déciment les naturels de l'archipel de la Société.

Toutes ces terres étaient beaucoup trop loin de notre route pour qu'il nous fût permis d'aller les visiter. Tout au plus aurions-nous pu, en nous écartant de trois cents lieues au N., relâcher à l'île de Pâques. J'avouerai même que ce fut un instant mon dessein; car j'aurais vivement désiré d'y toucher pour voir ses monuments cyclopéens, derniers vestiges, sans doute, des travaux d'un peuple anciennement englouti par la mer, et pour observer ses habitants, qui, dit-on, ne boivent que de l'eau salée, et forment une race qui n'a rien de commun avec celle des insulaires répandus dans les autres terres de l'Océan austral. Mais la déplorable santé de nos malades, dont plusieurs succombèrent aux attaques de la dyssenterie, engendrée à bord derechef par l'humidité

excessive, conséquence nécessaire des tempêtes qui nous assaillaient depuis un mois, me força de renoncer à ce projet, et je ne pensai plus qu'à gagner Valparaiso le plus promptement possible afin d'éviter de nouveaux malheurs.

Le 8 novembre, nous nous trouvions par 37° 21′ de latitude et 91° 13′ de longitude occidentale; c'est-à-dire, à quelques centaines de lieues seulement de l'Amérique, dont le voisinage influait déjà sur les vents, qui au lieu de se déchaîner, comme les jours précédents, avec impétuosité, lorsqu'ayant tourné successivement au N. et au N. E., ils tombaient à l'E., continuaient doucement leur mouvement vers le S., puis revenaient se fixer pour plusieurs jours à l'O. et au N. O.

Ces anomalies des vents qui nous étaient avantageuses, me décidèrent à remonter dans le N., où d'ailleurs les courants nous portaient depuis une semaine; et le 13, après une lutte de quarante-huit heures contre des brises de S. E. aussi faibles que variables, nous aperçûmes l'île Masafuero, située à cent cinquante lieues du continent, et le lendemain sa voisine Juan-Fernandez apparut devant nous.

La première de ces deux îles est fort élevée, et n'offre à la vue aucune verdure; cependant elle nourrit beaucoup de cabris, auxquels les équipages des baleiniers vont quelquefois faire la chasse, malgré la difficulté de débarquer sur une côte escarpée et qui ne possède aucun bon ancrage. L'autre, quoique un peu plus étendue et extrêmement fertile, n'a été longtemps occupée que par des troupeaux de chèvres provenant

de celles qu'y ont déposées jadis, en passant, des capitaines espagnols.

Le premier habitant de Juan-Fernandez, fut un matelot écossais que son capitaine y laissa, soit par accident, soit peut-être dans l'intention de s'en débarrasser. Ce malheureux, dont les aventures ont fourni, à ce qu'on prétend, le sujet de l'ingénieux roman de *Robinson Crusoé*, qui a inspiré le goût de notre métier à tant de jeunes gens, y vécut pendant plusieurs années dans une profonde solitude; enfin un bâtiment que le hasard conduisit au lieu de son exil, le reçut à bord et le ramena dans sa patrie. Au commencement du dernier siècle, des bergers s'y établirent pour élever des bestiaux que venaient annuellement acheter des caboteurs du continent. Plus tard, lorsque les Espagnols commencèrent à craindre pour leur puissance dans l'Amérique du Sud, les gouverneurs du Chili exilèrent dans l'île de Juan-Fernandez les hommes dont les opinions libérales leur donnaient des inquiétudes. Aujourd'hui que ces contrées ont conquis leur liberté et sont agitées par des révolutions continuelles, chaque parti, lorsqu'il parvient au pouvoir, y confine les principaux membres du parti vaincu.

Les fréquents séjours que les navires de guerre des diverses stations européennes dans la mer du Sud font à Juan-Fernandez, où ils trouvent une rade parfaitement abritée des vents et de la mer, un climat aussi sain que tempéré et des rafraîchissements pour leurs malades, ont contribué à lui donner une certaine importance, qui probablement augmentera à mesure que

le commerce et la population du Chili prendront de l'accroissement.

Après les brises molles et inégales d'E., qui depuis le 12 retardaient la marche de la corvette, soufflèrent enfin les vents du S., qui règnent sur les côtes O. de l'Amérique méridionale depuis septembre jusqu'en mars, et cèdent la place, à cette époque, aux brises de N. Favorisés par un temps aussi propice, nous avançâmes rapidement vers notre destination. Dès le 13, nos yeux cherchaient à l'horizon les cimes neigeuses des Andes, que les marins peuvent distinguer de quarante lieues, lorsque le ciel est clair. Mais la brume qui les voilait, quand nous attérîmes, était si épaisse, qu'à 11 heures du soir, quoique nous ne fussions qu'à six lieues de terre, les vigies n'avaient encore rien aperçu. Nous jugeâmes donc à propos de courir au large pour attendre le lever du soleil.

La brise, toujours très-forte dans cette saison pendant le jour, avait beaucoup faibli le soir; mais la mer ne tombait pas, et un banc de brume enveloppait l'horizon du côté de l'O., présage certain, à ce qu'on assure, d'une bourrasque de S. E., mais qui cette fois, heureusement pour nous, ne se réalisa pas; au point du jour la brise se releva aussi fraîche que la veille, et nous prîmes de très-bonne heure connaissance du cap Coroumilla, qui forme l'extrémité méridionale de la baie de Valparaiso. Cette partie de la côte est aride, montueuse, rougeâtre et bordée d'écueils que les lames blanchissent constamment de leur écume; la corvette rangea successivement toutes les pointes, doubla le

cap d'Entrée, et vint enfin jeter l'ancre auprès de deux bricks de guerre français, dont les commandants et les états-majors nous accueillirent avec la bienveillance et l'empressement que nous devions attendre de compatriotes et d'amis.

HOMME DU PEUPLE A VALPARAISO.

CHAPITRE XXII.

CONSIDÉRATIONS SUR LE COMMERCE DES EUROPÉENS AVEC LES ÉTATS DE LA COTE OCCIDENTALE D'AMÉRIQUE, PRINCIPALEMENT AVEC LE PÉROU ET LE CHILI. — DESCRIPTION DE VALPARAISO. — DÉPART POUR LE BRÉSIL. — TRAVERSÉE. — ARRIVÉE A RIO-JANEIRO.

Notre voyage d'exploration se terminait à Valparaiso: nous étions là dans une contrée que son commerce et ses révolutions ont fait parfaitement connaître à l'ancien monde, et nous voyions avec un plaisir difficile à exprimer notre pavillon national flotter sur des bâtiments de guerre et sur des navires marchands; cette espèce d'isolement moral où nous vivions depuis le départ de Bourbon avait enfin cessé. Notre patrie était encore bien éloignée, mais nous parlions d'elle avec des concitoyens et des amis. Combien est douce à l'oreille d'un exilé la langue de son pays! elle a pour lui une harmonie, une expression de sentiments que ne lui offre aucun autre idiome. Avec quelle satisfaction j'écoutais le récit des événements qui s'étaient passés en France durant notre campagne! Tout m'intéressait dans la conversation de mes compatriotes, je recherchais constamment leur compagnie, et heureux de pouvoir déposer pour quelques

semaines la responsabilité qui pesait sans relâche sur ma tête depuis tant de mois, je goûtais chaque jour un nouveau plaisir dans l'aimable société de M. Villeneuve, capitaine de vaisseau, chef de notre station, et dans celle de mon ancien compagnon d'armes, le capitaine de frégate du Petit-Thouars, commandant le brick *le Griffon*, dont un an plus tard les canons protégèrent d'une manière aussi efficace que brillante les intérêts de nos armateurs contre l'avidité des autorités du Pérou.

Guidé par les renseignements que m'ont fournis ces deux excellents officiers, et par ceux que je dois aux plus recommandables négociants européens établis à Valparaiso, j'essayerai de donner une idée générale du commerce européen avec le Chili et les autres parties occidentales de l'Amérique du Sud; je n'entrerai dans quelques détails sur la topographie de ces divers états, je ne parlerai de leur situation politique actuelle qu'autant que je le croirai nécessaire pour me faire comprendre des lecteurs. Tracer une histoire complète de la république chilienne, serait une tâche non-seulement au-dessus de mes forces, mais hors de proportion avec le cadre étroit de cet ouvrage, qui ne doit renfermer que les résultats de mes propres observations.

Longtemps encore après que les contrées qui entourent le golfe du Mexique ou bordent la Plata, eurent secoué le joug espagnol, le Chili obéissait à ses anciens maîtres; ses ports, dont l'approche était sévèrement interdite aux navires étrangers, ne s'ouvraient que pour des navires gardes-côtes chargés d'exécuter les mesures oppressives d'un gouvernement ombrageux, ou pour

des galions qui venus les uns de Cadix par le cap de Horn, les autres de la Chine et des Philippines par la mer du Sud, échangeaient leurs cargaisons, avec des bénéfices énormes, contre du cuivre, de l'or et de l'argent. La population chilienne recevait aussi de Buenos-Ayres ou de Monte-Video, villes bâties à l'embouchure de la Plata, une petite quantité de marchandises d'Europe apportées par des caravanes qui traversaient les Cordilières. Mais la cour de Madrid, redoutant sans doute l'influence des provinces orientales de l'Amérique du Sud sur celles de l'O., qu'elle tenait pour ainsi dire en chartre privée, s'opposa toujours à ce que cette voie fût beaucoup fréquentée ; et il faut convenir que ses craintes n'étaient pas sans fondement, car c'est par là que les troupes de la république argentine accoururent, sous les ordres de San-Martin, pour aider les Chiliens à conquérir leur liberté. Les Espagnols, ne pouvant leur résister, allèrent se joindre aux défenseurs du Pérou, qui attaqués eux-mêmes par les libérateurs du Chili, succombèrent après plusieurs années d'une guerre acharnée, à la sanglante bataille d'Ayacucho, où expira la puissance espagnole dans le nouveau monde.

Les marchands européens n'avaient pas attendu la fin de ces événements pour venir exploiter une mine aussi riche : leurs bâtiments, protégés par de fortes stations, affluèrent sur les rades de Callao et de Valparaiso. Il serait difficile d'évaluer les gains que firent les armateurs dans une contrée où à cette époque les ustensiles de ménage, même les plus communs, étaient d'argent, et dont les indigènes, riches sans s'en douter,

et ignorant les moindres douceurs de la vie, ouvraient pour la première fois les yeux à l'éclat séduisant d'un luxe qu'ils avaient regardé, jusque-là, comme l'apanage exclusif des plus hauts rangs de la société. Les négociants de Londres et de Paris reçurent une quantité prodigieuse de lingots en payement des belles étoffes, de la bijouterie, des modes, des meubles et de la quincaillerie qu'ils expédiaient annuellement pour le Pérou et le Chili. Dans la concurrence que les circonstances amenèrent entre l'Angleterre et la France, celle-ci eut d'abord un avantage marqué : la plupart des produits de nos fabriques étant plus gracieux, plus brillants et moins chers que ceux de nos rivaux, obtinrent partout la préférence; mais ces derniers, plus prévoyants que nous, s'attachèrent tout de suite à connaître les besoins des classes inférieures, auxquelles leurs manufactures fournirent bientôt les objets d'habillement et les instruments de travail. Qu'est-il arrivé? l'or et l'argent sont épuisés; les habitants, en proie à des révolutions continuelles, ont abandonné les mines et ne peuvent acheter aujourd'hui que les objets de première nécessité; de sorte que notre commerce est réduit à rien, tandis que celui des Anglais se soutient encore et doit même espérer des chances plus heureuses pour un avenir peu éloigné.

En effet, un pays aussi beau, aussi fertile que le Chili, situé sous un climat tempéré qui permet d'y cultiver toutes les productions de l'Europe, ne peut rester longtemps dans l'état de langueur où l'ont jeté les commotions violentes dont la guerre de l'indépendance a été accompagnée et suivie. Déjà la population s'est consi-

dérablement accrue; les cultures prennent un essor vigoureux; les vignes et les oliviers, que les autorités espagnoles faisaient arracher, dans l'intention de favoriser la vente des vins et des huiles de l'Andalousie, couvrent maintenant le penchant des collines, tandis que les plaines nouvellement défrichées produisent beaucoup d'excellent blé.

En même temps que ce pays voit augmenter à l'intérieur sa prospérité agricole, il établit peu à peu avec ses voisins des relations pacifiques qu'il ne connaissait guère autrefois.

Depuis la conquête des Espagnols, les Araucaniens, tribus sauvages dont les montagneuses possessions confinent au Chili vers le S., depuis la mer jusqu'aux Cordilières, avaient fait aux Chiliens une guerre acharnée, et porté plusieurs fois leurs déprédations jusqu'aux environs mêmes de Valparaiso.

Ces Araucaniens, quoique montés sur des chevaux à peine domptés, dont tout le harnachement consiste en une lanière de cuir au lieu de bride et un morceau d'étoffe grossière en guise de selle, ont toujours conservé l'avantage sur la cavalerie chilienne, renommée cependant pour son courage et son agilité. Aux sabres et aux armes à feu ils n'opposent que des flèches et une longue lance, mais ils s'en servent avec une redoutable dextérité; leur sobriété, une constance inébranlable dans les fatigues, une bravoure à toute épreuve, en font des hommes incomparables dans le métier de partisans. Il n'y a point de troupes au monde qui s'entendent mieux qu'eux à préparer une surprise ou à dresser une embus-

cade; tantôt ils franchissent comme un éclair des distances prodigieuses, et tombant tout à coup sur leurs antagonistes pris au dépourvu, ils les égorgent sans pitié; tantôt, suspendus sous le ventre de leurs coursiers, qu'ils conduisent parmi les chevaux sauvages errant en liberté dans les forêts, ils échappent ainsi aux recherches des troupes envoyées contre eux, et dont bientôt après ils pillent les bagages et massacrent les traînards.

L'Araucanien ternit ces précieuses qualités par un naturel féroce, par l'amour du pillage, et surtout par une passion de vengeance que rien ne peut assouvir : à la moindre offense que les Espagnols commettaient envers leur nation ou seulement envers un de leurs caciques, les guerriers des diverses tribus se rassemblaient, élisaient un chef temporaire investi d'une autorité absolue, et attaquaient sous sa direction le territoire chilien; ils saccageaient les villes et les villages sans défense, massacraient même les enfants, puis entraînaient chez eux les jeunes femmes et les filles blanches ou métisses, pour qui ils montraient un goût si prononcé que jamais ces pauvres victimes ne pouvaient être recouvrées par leurs parents.

Mais ces ravages ne se renouvellent plus que très-rarement aujourd'hui, grâce au terrible châtiment que l'armée de la république chilienne, commandée par un colonel français, infligea il y a quelques années aux Araucaniens. Ceux-ci ayant profité des troubles civils de leurs voisins pour recommencer leurs dévastations, s'attirèrent enfin l'ennemi sur les bras, et virent à leur tour

leurs foyers livrés au fer et aux flammes. Depuis cette époque, soit que leurs principaux combattants aient succombé sous les coups de l'infanterie disciplinée à l'européenne, qu'on leur a opposée avec succès; soit que cette dernière manière de combattre, nouvelle pour eux, ait refroidi leur ardeur belliqueuse, ils paraissent assez disposés à la paix et au commerce. Ils fréquentent Valdivia, gros bourg fondé par les Espagnols à l'embouchure d'une rivière qui se décharge dans une vaste baie parfaitement abritée de tous les vents, et y troquent des bestiaux, du blé, des chevaux très-estimés, des peaux de bœufs séchées ou salées, et des bois de construction magnifiques, contre des étoffes de laine, du fer et de la quincaillerie. Ils viennent aussi à la Conception, ville construite auprès de la mer, sous le 37^{e} degré de latitude, à égale distance de Valdivia et de Valparaiso; cette ville, qui n'était autrefois d'aucune importance, et qu'une rivière, défendue par des forts, pouvait à peine protéger contre les incursions fréquentes de ces montagnards, a pris, depuis peu d'années, un accroissement considérable sous le double rapport des cultures et de la population. Les navires arrivant d'Europe y touchent souvent pour embarquer des provisions de toute espèce, et surtout des farines dont ils se défont fort avantageusement au Pérou; ils y prennent aussi des espars et du bois à brûler destinés pour Valparaiso, qui en manque totalement. Ces divers objets se payent ordinairement avec des instruments aratoires, des outils, de gros draps, des pièces de toiles imprimées et des marchandises de luxe, le tout en fort petite quantité, attendu

qu'à la Conception il n'y a que très-peu d'habitants aisés.

Il entre aussi dans le port de cette ville une multitude de caboteurs qui viennent charger les vins que malheureusement pour notre commerce son terroir commence à fournir abondamment, surtout depuis que le gouvernement chilien, voulant favoriser ce genre d'industrie, a imposé des droits énormes sur les vins étrangers. Celui de la Conception est léger, de mauvais goût, mal préparé, et ne se conserve pas ; mais comme tous ces défauts ne tiennent qu'à l'inexpérience des propriétaires de vignobles, et aux procédés défectueux employés par eux dans la vendange, ils disparaîtront à mesure que l'agriculture fera des progrès au Chili : ce qui arrivera immanquablement dès que ce pays sera régi par une administration plus stable, moins ignorante, et offrant quelque garantie de sécurité aux étrangers, qui n'attendent que ce moment pour aller s'y fixer. Alors aussi les autres provinces méridionales, restées en friche jusqu'ici faute de bras, changeront tout à fait de face, et chacun de ces ports, aujourd'hui solitaires, dont la ligne se prolonge depuis la Conception jusqu'au delà de l'île Chiloé, deviendra le chef-lieu d'un canton riche et populeux. Alors encore les Araucaniens, fortement contenus par la présence des garnisons répandues sur les frontières, subiront peu à peu le joug de la civilisation, et leurs possessions actuelles serviront à former de nouveaux états.

Le Chili ne peut espérer une prospérité aussi prochaine pour ses provinces de l'E., lesquelles tarderont plus longtemps que les autres à se policer, à cause de

leur éloignement de la mer et du voisinage des Pampas, plaines immenses qui s'étendent depuis le pied des Cordilières jusqu'aux bords de l'Atlantique, et que traversent, de l'O. à l'E., plusieurs grands fleuves, entre autres la Plata dont les eaux baignent les murailles de Buenos-Ayres et de Monte-Video. Au fond de ces vastes solitudes vivent des hordes d'Indiens qui sont ennemis irréconciliables des blancs et n'ont jamais voulu se soumettre à aucune espèce de frein ; quand ils ne ravagent pas les cantons habités par les Européens, leur unique occupation est de poursuivre les bœufs et les chevaux sauvages qui ont multiplié d'une manière inconcevable dans les pâturages que renferment les Pampas : les peaux de ces animaux sont employées par les Indiens à faire les toits, les cloisons et les portes de leurs mauvaises cahuttes, ainsi que des ustensiles de ménage ; et les chairs, découpées en longs filaments, puis séchées au soleil, composent toute leur nourriture.

A la chasse, au combat, l'indigène des Pampas n'a pour frapper sa proie ou son ennemi que sa lance et le large coutelas toujours pendu à sa ceinture ; mais pour les terrasser il emploie un moyen qu'on pourrait dire irrésistible. Identifié en quelque sorte avec son coursier, il tient dans sa main droite, réunies par le bout en un seul nœud, trois lanières de cuir longues de plusieurs pieds et terminées par une boule de plomb. Lorsqu'il veut en faire usage, il leur imprime, en élevant le bras au-dessus de sa tête, un mouvement horizontal de rotation très-rapide ; et arrivé à cent pas de l'animal sauvage ou de son adversaire, il leur envoie sans s'arrêter

les terribles *bolas*, qui en les enveloppant comme d'un réseau, les livrent, l'un ou l'autre, à une mort certaine.

En vain les autorités de Buenos-Ayres ont cherché à leur inspirer des dispositions plus pacifiques, en encourageant chez eux le commerce des peaux de bœuf, ou bien en réprimant avec sévérité leurs brigandages : le premier moyen n'a pas réussi, et le second n'est guère plus efficace; car à peine les troupes, fatiguées de les poursuivre inutilement à travers les forêts ou des plaines marécageuses, sont-elles rentrées dans leurs cantonnements, que les incursions recommencent sur plusieurs points à la fois. Ces maraudeurs ne respectent pas davantage les frontières du Chili; aussi les deux républiques avaient-elles formé d'un commun accord le projet de les attaquer à la fois par l'E. et par l'O., et de les exterminer : mais les troubles politiques et la pénurie de fonds ont contraint les deux états d'ajourner une aussi juste vengeance. Il est vrai que leurs relations par mer étant à présent plus suivies et beaucoup moins dispendieuses que celles qui ont lieu par la voie de terre, cette dernière ne sert plus qu'à un petit nombre de voyageurs et aux courriers des deux gouvernements. Ces courriers, choisis ordinairement parmi les *guaços*, cavaliers renommés pour leur infatigable activité, exécutent ce trajet difficile avec une promptitude extraordinaire; ni le mauvais état des chemins, ni la crainte des brigands, ni les énormes distances qui séparent les points habités, ne peuvent les arrêter : arrivé à une station, le *guaço* quitte sa monture expirant de fatigue, et se rend à l'enclos où paissent des chevaux indomptés. Là, faisant

tourner rapidement autour de sa tête un long cordon de cuir terminé par un nœud coulant, il le jette contre le coursier qu'il a choisi, l'atteint, le saisit, lui couvre les yeux de son manteau, le force à recevoir le mors et la selle, monte dessus et triomphant de sa résistance désespérée, il continue sa route jusqu'à ce qu'il lui fasse subir le même sort qu'au précédent.

Ce mode de communication entre les deux rivages opposés de l'Amérique du Sud prendra vraisemblablement plus d'importance à mesure que la tranquillité renaîtra dans ces contrées : alors le Chili verra sa population envahir peu à peu les Pampas, et ses frontières se reculer vers l'E. Mais il ne trouvera pas les mêmes avantages du côté N. où des montagnes inaccessibles le séparent de la Bolivie, avec laquelle il ne peut avoir de rapports que par mer; il est vrai que ces rapports sont très-animés, surtout depuis que la Bolivie est parvenue à attirer le commerce étranger à Cobija, bourg situé sous le 22ᵉ degré de latitude, et le seul point abordable qu'elle possède sur la mer du Sud. Auparavant les marchandises se débarquaient encore plus au N., dans le petit port d'Arica, appartenant au Pérou, et qui offre un des moins mauvais mouillages de cette partie de la côte, qu'une mer toujours très-houleuse rend extrêmement incommode pour les bâtiments. Mais quoique cette route, pour parvenir dans l'intérieur du continent, fût moins longue et moins pénible que celle que l'on prend à présent, la république bolivienne, fatiguée des exigences et des exactions du gouvernement péruvien, l'abandonna et déclara Cobija port franc.

Ce bourg, qui renferme aujourd'hui huit cents habitants, n'était à cette époque qu'un assemblage de cahuttes; cependant il avait brillé antérieurement d'un certain éclat. A l'avénement de Philippe V au trône d'Espagne, des armateurs de Saint-Malo osèrent débarquer leurs cargaisons et même s'établir sur plusieurs endroits de ces rivages; ils se fixèrent de préférence à Cobija : mais bientôt ce commerce interlope éveilla l'attention de la cour de Madrid, qui donna l'ordre d'expulser les marchands malouins. Ce que des Français tentèrent alors, d'autres Français l'ont accompli de nos jours : l'affreuse aridité du sol, que recouvre une épaisse couche de cendres volcaniques, et le manque absolu d'eau potable sous un climat brûlant, ne les ont pas empêchés de se confiner dans ce triste lieu. Leurs bénéfices sont bien moins considérables que ceux qui attirèrent jadis leurs devanciers : ils vendent pourtant chaque année aux trafiquants indigènes une assez forte quantité d'objets de luxe, tels que modes, étoffes fines imprimées, soieries ouvrées, horlogerie, glaces, instruments de musique, et quelques caisses de vins de Champagne ou de Bordeaux. Ces marchandises, et plusieurs autres moins précieuses, que les Anglais apportent aussi à Cobija, sont transportées sur des mulets à travers des chaînes de mornes escarpés et des forêts immenses, jusqu'aux villes de l'intérieur, dont les habitants les payent avec de l'or et de l'argent monnayés ou en lingots, avec du *matté* (herbe du Paraguay) et du quinquina.

C'est principalement au Pérou que les affaires de nos marchands ont eu le plus d'activité; mais là, comme dans

les autres états de l'Amérique méridionale, elles sont considérablement tombées. On pourrait en donner plusieurs raisons : les nombreuses fautes de notre commerce, dont j'aurai occasion de parler plus bas; la concurrence des Anglais; et les débats des différents partis qui, dans ces contrées, se disputent le pouvoir, c'est-à-dire la faculté de s'enrichir au moyen des plus criantes concussions. Les présidents de ces prétendues républiques, hommes presque tous dépourvus d'énergie et de talents, apparaissent un moment au timon des affaires, sont renversés par leurs compétiteurs, et vont attendre dans l'exil, avec leurs adhérents, l'occasion favorable de ressaisir l'autorité. Pendant ces révolutions, les troupes, mal soldées, pillent les provinces et se mutinent contre leurs chefs, qui eux-mêmes trahissent le gouvernement; les mines, principales richesses du pays, se remplissent d'eau et finissent par être délaissées; les terres cultivées restent en friche; les classes inférieures, livrées à la plus affreuse misère, peuplent les grandes routes et les cités de voleurs et d'assassins; tandis que les notabilités de la société ne rougissent pas de se procurer les moyens de satisfaire leur amour du luxe, par d'insignes friponneries et la plus effrontée dissolution. Tel est le tableau que Lima présente aujourd'hui au voyageur qui cherche des traces de son ancienne magnificence : cette capitale au sein de laquelle coula, pendant plus de trois siècles, la majeure partie des trésors du nouveau monde, possède maintenant moins de métaux précieux que les plus petits états de l'Europe; et comme sa population n'ayant aucune industrie, ne peut payer qu'a-

vec de l'or ou de l'argent les marchandises que lui apportent les Européens, il arrive que ceux-ci ne trouvant plus d'acheteurs solvables, se retirent et l'abandonnent à son malheureux sort.

Ce qui reste de ce commerce naguère si important est en grande partie aux mains de nos rivaux, qui approvisionnent le Pérou, ainsi que le Chili, de toutes les marchandises de première nécessité. Ils ne s'en tiennent pas là, et s'efforcent de nous enlever la fourniture des objets de luxe, et surtout des soieries que les femmes de Lima emploient beaucoup pour leur habillement. Mais ils n'y parviendront pas aisément; car il n'est point de Limanienne, même parmi le petit peuple, qui, pour faire ressortir la petitesse de son pied ou la finesse de sa taille, ne préfère nos bas de soie ou les étoffes de Lyon. Nous devons pourtant redouter cette concurrence; car si les soieries anglaises ont moins de brillant et coûtent plus cher que les nôtres, elles durent aussi plus longtemps, qualité que les consommateurs commencent à apprécier.

Outre les bâtiments européens qui apportent des chargements à Lima et à Valparaiso, il y a un grand nombre de petits navires employés au cabotage entre les ports du Chili et ceux du Pérou, où ils troquent des farines, du bétail, des chevaux et des bois de construction, contre des peaux de bœufs et du quinquina.

Toutes ces branches de commerce pourraient prendre de l'extension; mais elles diminueront au lieu d'augmenter, tant que les droits de douanes seront aussi changeants, dans les états d'Amérique, que les

gouvernements qui les imposent. La contrebande y sera très-forte, nuira beaucoup aux marchands, ou compromettra le crédit de ceux qui s'y adonneront.

Cette plaie des nations mal gouvernées, et chez qui le bien-être des masses est sacrifié à des exigences particulières, affaiblit également les revenus de la petite république de la Colombie et de celle du Centre ou de l'Équateur. Des guerres civiles sanglantes, où les partis ont déployé une rage et une détermination dignes des descendants de Pizarre et d'Almagro, continuent à déchirer ces malheureux pays; de sorte que les armateurs européens naviguant dans la mer du Sud ne peuvent guère se promettre de placer leurs cargaisons avec bénéfice, soit à Guayaquil, soit à Panama, soit dans les ports occidentaux du Mexique. Les navires marchands, du reste, fréquentent fort peu ces derniers, parce que les révolutions ont tellement ruiné cette partie de l'Amérique septentrionale, que l'or et l'argent sont devenus rares même à Acapulco, d'où partaient autrefois les galions.

Si l'on remonte davantage vers le N., on trouve à l'entrée du golfe de Californie, que l'on peut considérer comme la limite ordinaire du commerce européen sur les côtes O. du nouveau monde, la ville de San-Blas, ville que des chaleurs excessives, des nuées de moustiques et des torrents de pluie condamnent à devenir une solitude profonde pendant six mois de l'année. Dès le commencement de l'hivernage, les habitants désertent leurs maisons, se retirent dans les terres, et ne retournent au logis qu'après la mauvaise saison.

Malgré ces inconvénients, San-Blas est le centre d'un trafic assez actif, auquel participent surtout les Anglais, qui pourvoient sa population, ainsi que celle des provinces environnantes, d'étoffes communes et de quincaillerie. La quantité d'objets de luxe que les Français y vendent est très-bornée, et elle diminue annuellement par suite de la concurrence des marchandises chinoises qu'on y apporte de Canton sur nos propres bâtiments.

Les armateurs anglais ou français y prennent en retour des peaux de bœufs séchées ou salées, du cuivre, et principalement des matières d'or et d'argent, fort abondantes encore dans ce petit pays, qui était à peu près inconnu avant le jour où les Espagnols l'évacuèrent.

Il n'y a point, au N. du golfe de Californie, d'autres échelles dignes d'être citées; car si on en excepte quelques anciens comptoirs espagnols, maintenant en ruine, tels que San-Diego, Monterey et San-Francisco, placé sous le 38^{e} degré de latitude septentrionale, on ne rencontre plus jusqu'aux établissements fondés par les Russes sur la côte N. O. de l'Amérique, que des huttes de sauvages qui, pour des couvertures de laine, de la quincaillerie commune, des liqueurs fortes et du tabac, cèdent des fourrures de loutre, de castor et de plusieurs autres animaux vivant dans les lacs ou dans les forêts.

Autrefois on portait ces pelleteries à la Chine, où elles trouvaient de nombreux acquéreurs; mais depuis environ quinze ans ce trafic est tout à fait anéanti, et les caboteurs expédiés des comptoirs moscovites de

Noutka et de Sitka, sont aujourd'hui les seuls bâtiments qui parcourent ces parages isolés.

C'est ainsi que la puissance des Czars s'étend sans bruit sur trois parties du monde, cherche à les enlacer de ses longs bras, et s'apprête à remplir sur terre le même rôle que l'Angleterre prétend jouer sur mer.

En effet, pendant que celle-ci fait trembler la Chine, convoite les îles de la Sonde, s'approprie toute la Nouvelle-Hollande, colonise la Nouvelle-Zélande ainsi que les principaux archipels de la Polynésie, et conduit à son gré toutes les républiques de l'Amérique du Sud, les Russes marchent à la domination de l'hémisphère opposé; ils règlent les destinées du nord de l'Europe et s'avancent sans interruption vers le midi, soumettant à leurs vues les cours de Téhéran et de Constantinople et menaçant les provinces britanniques dans l'Inde; enfin ils sont venus prendre une position formidable sur les côtes N. O. du nouveau monde, au moment où l'indépendance des colonies espagnoles, l'affluence des Européens aux Terres Australes, et l'ouverture probable d'un canal à travers l'isthme de Panama, annoncent que ces mers, à peine explorées il y a un siècle, deviendront avant peu d'années le théâtre de grands événements.

De leurs nouvelles possessions, qui sont déjà très-peuplées, et où se construisent dans de superbes arsenaux des navires de guerre et de commerce, ils planent, pour ainsi dire, nonobstant les vives réclamations des États-Unis, sur le N. O. de l'Amérique septentrionale,

et commandent l'étroit canal qui sépare ce continent de la Chine et du Japon.

Quelle facilité une semblable position ne leur donnera-t-elle pas pour lier des relations commerciales avec ces deux dernières contrées, lorsqu'elles seront forcées d'étendre leurs rapports avec les Européens! ce qui ne saurait tarder, car la cour de Saint-Pétersbourg, devançant les autres puissances maritimes, a déjà obtenu, bon gré, mal gré, de l'empereur du Japon, la propriété d'une île très-voisine des états de ce défiant souverain.

Dans ce partage de richesses et de puissance, où se feront admettre bien certainement les États-Unis, et auquel l'Espagne même voudra participer, lorsqu'ayant renoncé tout à fait à l'espérance de reconquérir ses colonies, elle se contentera d'exercer sur elles l'influence du langage, des mœurs et d'une ancienne domination, quelle part s'est réservée la France, qui en Europe sert de contre-poids à la Russie, et peut rivaliser sur mer avec l'Angleterre? Elle ne paraît même pas y avoir songé : ses hommes d'état trouvent ces régions trop lointaines pour s'en occuper; ils les dédaignent parce qu'ils ne les connaissent pas : comme si la Nouvelle-Galles du Sud et Van-Diémen, dont les progrès rapides les étonnent, étaient moins ignorées à Paris au commencement du siècle, que ne le sont aujourd'hui les archipels de la Polynésie ou le N. O. de l'Amérique.

Au lieu de s'emparer, dans les mers de la Chine ou dans l'Océan austral, d'un point qui puisse offrir par la suite un débouché à ses manufactures et un abri à

ses escadres, elle se borne à faire doubler le cap Horn ou celui de Bonne-Espérance par quelques bâtiments armés, trop peu nombreux pour paraître dans tous les lieux où l'intérêt de son commerce exigerait leur présence, et trop faibles pour inspirer du respect à des peuples en proie aux révolutions et à peine sortis de la barbarie. Dans quel coin du globe sont nos établissements militaires ou commerciaux? Sur quelle terre, ou seulement sur quel rocher, flotte le pavillon tricolore, au milieu de cette immense mer du Sud, parsemée d'îles presque toutes occupées actuellement par les nations maritimes nos rivales, qui, plus prévoyantes que nous, se préparent à une lutte commerciale et politique beaucoup moins éloignée que l'on ne croit généralement?

Quand cette lutte commencera, la France se trouvera sans moyens de défense, comme sans aucun moyen d'agression, dans l'Océan Pacifique. Au premier bruit d'une guerre maritime, ses stations, privées d'un lieu de relâche ou de ravitaillement, seront obligées, pour échapper aux croisières ennemies, de fuir précipitamment vers l'Europe, en laissant nos négociants à la merci des autorités locales.

Depuis la paix de 1814, le mal a augmenté continuellement, et vingt années de tranquillité semblent n'avoir diminué en rien l'inexpérience de nos gouvernants en fait de commerce; les intérêts de nos armateurs sont sacrifiés à la politique intérieure du moment, ainsi qu'à la crainte de mécontenter les propriétaires fonciers et les manufacturiers; des discours prononcés légèrement

à la tribune, et dont probablement les suites n'ont pas été calculées, jettent l'inquiétude parmi nos concitoyens trafiquant en pays étranger, ébranlent leur crédit, et parfois le ruinent complétement. D'un autre côté le gouvernement, toujours restreint dans ses dépenses même les plus nécessaires, et ne pouvant assurer aucun avenir financier à ses projets, est obligé de réduire chaque année les armements de la marine militaire, et de renoncer à la formation d'aucun établissement d'outre-mer.

Cette pénurie d'armements est cause que les côtes de la presqu'île de l'Inde, celles de la Chine, le grand archipel d'Asie, Van-Diémen et la Nouvelle-Galles du Sud, toutes contrées que fréquentent nos marchands ou qu'ils fréquenteraient si des traités leur en ouvraient l'accès, ne sont visitées qu'à de longs intervalles par les bâtiments de l'état. Il y a même des points sur ces côtes, tels que San-Blas et les autres ports d'Amérique au N. de Panama, où bien rarement notre station du Pérou et du Chili a pu étendre sa surveillance.

Un tel état de choses est extrêmement fâcheux, et s'il se prolonge plus longtemps, nos relations maritimes et notre influence sur les peuples d'Asie et d'Amérique tomberont tout à fait. Mais il faut espérer que les chambres adopteront enfin, à l'égard de notre commerce, les mesures d'amélioration dont presque toutes les puissances leur donnent l'exemple, et qu'elles abandonneront ce principe exagéré d'égoïsme national qui en empêchant d'établir un bon système d'échange avec les autres pays, nuit considérablement à la prospérité

de nos provinces frontières. Alors si elles comprennent bien leur mission, elles n'hésiteront pas d'accorder les fonds nécessaires au développement de ce système, et le gouvernement sera ainsi à même de remplir dignement ses obligations envers les armateurs, non-seulement en leur procurant les moyens de débiter leurs cargaisons, mais encore en entretenant sur toutes les mers des forces imposantes qui, présentes partout au moment du danger, repousseront l'ennemi, ou qui succombant avec honneur, répandront sur le nom français un éclat bien préférable au prix de quelques frégates qu'une excessive prudence aura conservées.

Que l'on ne s'attende pas cependant à voir notre commerce maritime se relever aussitôt que ces changements seront accomplis; il lui faudra du temps pour en recueillir le fruit, et ses futurs succès dépendront surtout de lui-même. En effet les escadres, les comptoirs, les traités et de meilleures lois de douanes pourront bien ouvrir un champ plus vaste à ses opérations, mais non lui inspirer cet esprit d'ordre et d'économie, cette probité dont il manque entièrement et sans lesquels il ne fleurira jamais. Tel je l'ai vu dans l'Inde et à la Chine, tel je l'ai retrouvé à Valparaiso et à Lima, où pourtant les produits de notre sol et de nos manufactures se vendent en plus grande quantité que partout ailleurs : aussi la plupart des Français qui trafiquent sur les côtes occidentales du nouveau monde, n'inspirent que fort peu de confiance aux habitants et aux étrangers. Ce sont généralement des pacotilleurs que de mauvaises affaires, ou l'inconduite, forcent à quitter l'Europe, et

qui, pourvus de quelques ballots de marchandises achetées le plus souvent à crédit et par conséquent à des prix exorbitants, comptent, dans leur inexpérience, les vendre en Amérique avec des bénéfices assez élevés pour remplir sans peine leurs onéreux engagements. Mais à peine sont-ils arrivés à leur destination que leurs beaux projets subissent peu à peu des modifications notables: d'abord ils éprouvent mille difficultés à placer leur pacotille, ensuite ils la livrent beaucoup au-dessous du prix d'achat; pour se consoler de tant de désappointements, nos brocanteurs courtisent les belles Limaniennes, Sirènes bien dangereuses pour la bourse des jeunes Européens, et oublient auprès d'elles leurs créanciers: puis quand ils sont complétement ruinés, de dupes qu'ils étaient peut-être, ils deviennent de déterminés fripons. D'autres, plus sages ou plus heureux, courent de port en port, de ville en ville, pour débiter leurs marchandises, et font assaut de ruse et de mauvaise foi avec les marchands indigènes; lorsqu'enfin à force de peine ils ont réalisé leurs capitaux, ils retournent en France, et un second voyage les coule à fond ou en fait des personnages importants.

Heureusement que tout notre commerce avec le Pérou, et principalement avec le Chili, n'est pas en de pareilles mains, et qu'à Lima comme à Valparaiso il existe plusieurs maisons françaises très-estimées; mais elles ne peuvent, sous aucun rapport, soutenir la concurrence de celles que gèrent les Anglais.

En effet, le débit des objets de luxe ayant diminué à mesure que les métaux précieux sont devenus plus rares

dans les deux états, et nos rivaux possédant exclusivement toutes les autres branches de commerce, les affaires de nos marchands sont tombées dans la plus triste décadence, et (chose déplorable) les manufacturiers ne veulent rien faire pour les ranimer.

En vain les armateurs engagent ces derniers à travailler pour le goût des peuples qu'ils veulent approvisionner : trop gênés pour faire de fortes avances, ou trop timides pour oser innover dans leurs fabrications, les manufacturiers refusent d'étendre les limites de leur industrie. C'est ainsi que les draps anglais, quoique moins bons que les nôtres, obtiennent la préférence parce qu'ils ont plus d'apprêt; c'est ainsi encore que nos toiles imprimées, si prisées ailleurs, trouvent peu de chalands au Chili et au Pérou, parce que nous ne savons pas nous y prendre aussi bien que nos voisins, qui mettent les plus jolis dessins sur les tissus inférieurs, de façon à leur donner le double avantage de l'éclat et du bon marché; c'est ainsi enfin que, malgré des essais heureux, les manufactures de Rouen ne confectionnent plus de ces toiles de coton écrues, appelées *tocouillos* en Amérique, où elles servent à l'habillement des basses classes, et dont les Anglais et les négociants des États-Unis se partagent le monopole à peu près également.

D'un autre côté, les armateurs français, n'ayant aucune suite dans leurs opérations, ne peuvent compter que sur des gains très-modiques. Combien néanmoins faudrait-il que ces gains fussent considérables, pour les mettre en état de lutter contre les Anglais, puisqu'on a calculé que, par suite des frais énormes de commission,

de fret, d'assurance, etc., les marchandises françaises expédiées au Pérou et au Chili, reviennent, au moment d'être vendues, à 25 p. o/o plus cher que si elles eussent été fabriquées en Angleterre et apportées sur bâtiments anglais! Et comment pourrait-il en être autrement? Nos navires marchands sont taillés pour la course et non pour le transport; leurs hautes mâtures exigent de forts équipages; la nourriture du capitaine et de ses nombreux officiers est très-dispendieuse; les matelots reçoivent en ration du vin qui coûte extrêmement cher, et dont l'approvisionnement, à bord, occupe un emplacement précieux; enfin, ces navires visitant le plus souvent à l'aventure les divers ports de cette côte, y restent longtemps avant que leurs cargaisons soient vendues et payées. Les bâtiments anglais, au contraire, sont parfaitement construits pour leur destination; ils marchent lentement, il est vrai, mais ils arrivent toujours à temps, et apportent chaque année de forts chargements à des consignataires attitrés. Le capitaine et son petit équipage vivent très-sobrement, ne boivent que du rhum, et ne font qu'un très-court séjour dans le port d'arrivée. Cette observation s'applique également aux marins de l'Union, qui surpassent même ceux de la Grande-Bretagne en activité et en parcimonie.

Répéterai-je encore ce que j'ai dit si souvent à propos de nos rapports avec l'Inde, la Chine et Manille, que les cargaisons des bâtiments français sont généralement composées du rebut des magasins de nos grandes villes; que la plus odieuse mauvaise foi ou la plus coupable négligence président souvent au choix et à l'em-

ballage des marchandises; et que les pacotilleurs, par leurs tromperies, achèvent de décréditer notre commerce sur tous les marchés de l'Asie et de l'Amérique?

J'ai exposé avec une franchise sévère les torts de nos marchands : j'ai profité, pour leur dire d'utiles vérités, de la dernière occasion qui se présentera de parler d'eux dans cet ouvrage; mais sans espoir, je l'avouerai, d'être plus heureux que les chefs de nos stations, dont les réclamations sans cesse renouvelées n'ont pu faire ouvrir les yeux aux négociants de nos ports sur les dangereuses conséquences de leur système. Je n'en continuerai pas moins toutefois jusqu'à la fin le rôle d'observateur impartial, et je signalerai avec la même franchise les abus qui, leur causant un notable préjudice, les forcent en quelque sorte de courir, pour le réparer, après des bénéfices illicites ou exagérés. J'ai entendu, par exemple, les subrécargues se plaindre des dépenses onéreuses où les entraînent les frais de chancellerie des consulats et la redevance, souvent assez forte, que les consuls exigent d'eux pour chaque signature. Ces taxes sont licites, j'en conviens, puisqu'elles ont été approuvées par le ministre des affaires étrangères, et que leur produit sert à défrayer les agents français, ainsi que leurs employés : mais est-il digne d'une grande nation d'entretenir ses mandataires aux dépens d'un commerce languissant, et de les exposer à de malveillantes insinuations qui tendent à détruire le respect dont ils doivent être entourés? car, chez notre nation, les seules apparences de l'intérêt personnel suffisent pour déconsidérer un fonctionnaire.

Ces frais de chancellerie sont d'autant plus pesants

pour les armateurs qui fréquentent la mer du Sud, que leurs navires éprouvent souvent des avaries majeures en traversant les parages orageux du cap Horn, et qu'ils stationnent ensuite des années entières sur les rades du Pérou et du Chili, en attendant un chargement, lequel ne se compose la plupart du temps que de peaux de bœufs, de cuivre, de quinquina, de salpêtre, ou même de nacre qu'ils vont pêcher, au risque de se perdre mille fois, dans les archipels de la Polynésie (9). Les Anglais évitent les inconvénients du retard en repartant le plus ordinairement sur leur lest : quant aux Américains, qui fournissent Valparaiso et Lima de meubles, de rhum, de tabac, de toiles de coton écrues, de bois de mâture, et d'approvisionnements pour la marine, ils y prennent en échange des piastres et une grande quantité de cuivre qu'ils portent à la Chine.

D'après tout ce que je viens de dire, on aura une bien triste idée de ce qu'était le commerce français au Chili, à l'époque de notre relâche à Valparaiso; il ne faisait alors que de sortir d'une terrible épreuve, et tel était l'état de langueur où l'avait jeté la secousse produite par les événements de 1830, que les arrivages d'Europe avaient été suspendus pendant dix-huit mois : cependant les affaires reprenaient un peu, et l'on pouvait d'autant mieux espérer qu'elles se ranimeraient, que le Chili commençait à jouir enfin de la tranquillité sous le gouvernement du général Prieto, qui, en 1829, à la sanglante bataille de *Cail*, avait arraché le pouvoir des mains du général Freyre. Le nouveau président de la république, ou pour mieux dire le vice-président

Portalès, homme de talents et d'un caractère entreprenant et absolu, a rétabli l'ordre en se débarrassant de ses ennemis par toutes sortes de moyens, et en gouvernant le pays militairement. Il a disséminé sur les frontières des Araucaniens les troupes dont il se défiait, envoyé en exil les officiers étrangers, qui ne l'aimaient pas, et organisé une garde nationale imposante, composée de ses partisans, pour veiller dans la capitale sur le parti vaincu. Tout n'est pas encore, il est vrai, régulièrement ordonné : les finances délabrées, les intérêts de la dette publique mis à l'arriéré, les employés de l'état non soldés, l'impôt territorial mal établi, et par là même improductif, accusent encore les vices du régime d'où l'on est sorti. Mais les routes, naguère infestées de brigands, offrent à présent plus de sûreté ; les terres, après avoir resté longtemps en friche, se couvrent de moissons ; le commerce renaît et répand un commencement de bien-être parmi les classes inférieures, qui jusqu'ici n'avaient connu de la liberté que ses orages. Des mines s'ouvrent de toutes parts, et procurent des bénéfices d'autant plus grands, qu'on les exploite, non en dépensant des sommes immenses, comme l'ont fait les compagnies anglaises du Mexique et du Pérou, mais avec la plus stricte économie de bras et de capitaux : ainsi au lieu de ces somptueuses usines où vivent grassement de nombreux administrateurs, de ces vastes excavations que l'eau menace toujours, et de ces machines à vapeur si peu appropriées au territoire montagneux et souvent impraticable du nouveau monde, le propriétaire chilien ne construit que des abris tem-

poraires et se contente de pratiquer, aux endroits que son expérience lui indique comme les meilleurs, des trous étroits, obliques, et garnis de marches à peine tracées, qui servent aux mineurs pour remonter chaque soir, dans des hottes, le minerai détaché pendant la journée. Ses ouvriers, habitués au travail et aux privations, ne vivent que de légumes secs; mais ils puisent dans l'infusion de matté un excitant favorable à leur santé. Cependant, malgré des procédés si économiques, les mines d'or et d'argent ne rapportent presque rien et causent même la ruine de presque tous les entrepreneurs, soit indigènes, soit étrangers, qui tentent de les exploiter. On attribue ces mauvais résultats à la rareté des filons, qui ne se rencontrent qu'à de grandes profondeurs, et à la difficulté de purifier le métal des matières étrangères dont il est mêlé.

En récompense les mines de cuivre sont très-abondantes, et leurs produits forment, pour les provinces septentrionales du Chili, une branche d'exportation très-lucrative, dont la capitale, San-Yago, recueille principalement les fruits.

Cette ville, peu importante du temps de ses anciens maîtres, a pris, depuis leur expulsion, et malgré les révolutions qui l'ont agitée, un accroissement extraordinaire. Elle est d'un abord difficile, à cause de sa position sur le penchant des Cordilières, au sommet d'un plateau élevé; et le voyageur qui pour s'y rendre part de Valparaiso, est obligé de suivre, pendant trente lieues, une route percée à travers des montagnes arides et escarpées; mais le spectacle dont il jouit en arrivant lui fait

oublier les fatigues du trajet. Au milieu d'une superbe plaine couverte de champs et de plantations, qu'une multitude de ruisseaux entretiennent toujours verts, il découvre une cité charmante entrecoupée de rues bordées de jardins et de jolies maisons qui forment un contraste singulièrement agréable avec les enceintes mornes et désertes des couvents, uniques vestiges apparents de la domination espagnole. Les hôtes de ces saintes retraites vivent aujourd'hui dispersés et méprisés; la population a secoué leur joug, mais elle est demeurée ignorante et superstitieuse comme auparavant. Elle ne connaît pas encore ces principes d'honneur et de délicatesse qui, en Europe, chez les hautes classes, remplacent l'influence de la religion; il lui est arrivé ce qui arrivera toujours aux nations appelées trop tôt à l'indépendance : elle s'est affranchie du pouvoir salutaire des antiques institutions religieuses avant d'avoir acquis assez de lumières pour s'en passer : aussi le Chili souffre-t-il déjà beaucoup de cette émancipation prématurée; les lois y manquent de force, et les tribunaux d'équité; la bonne foi, la loyauté, y sont à peu près inconnues; si un pouvoir arbitraire n'y gouvernait avec une verge de fer, les riches habitants aussi bien que les étrangers s'y trouveraient sans protection, et la capitale verrait à tout moment se renouveler les scènes de meurtre et de pillage qui l'ont épouvantée il y a peu d'années. Cependant le contact des Européens que le commerce ou l'espérance d'employer leur industrie ont attirés à San-Yago a déjà opéré des améliorations sensibles dans les mœurs et les habitudes des sommités de la société, et surtout parmi

les femmes, que leur douceur et la finesse de leur tact mettent plus à même que les hommes de sentir le prix de l'urbanité. Les jeunes gens que leurs parents ont envoyés en Europe pour y recevoir une bonne éducation, ne sont pas plutôt de retour au sein de leurs familles qu'ils se laissent entraîner par le mauvais exemple, et deviennent, pour la plupart, joueurs, débauchés et paresseux, comme leurs compatriotes des villes. Les filles, au contraire, profitent avec une étonnante facilité des leçons qu'elles reçoivent dans plusieurs pensionnats fondés par des institutrices françaises; établissements d'où sont déjà sorties une foule de femmes charmantes, qui soutiennent avec avantage la réputation de grâce et de beauté dont les dames de San-Yago jouissent dans toute l'Amérique du Sud.

Jamais réputation ne fut mieux méritée, car ces dames unissent à une partie des appas de nos femmes du Nord les piquants attraits des Andalouses, c'est-à-dire un teint de lis et de roses, une taille élancée et des formes arrondies, de grands yeux d'un noir velouté, de longs cheveux couleur de jais, une petite bouche ornée de dents blanches comme la neige, enfin une tournure voluptueuse et des pieds mignons. Les dames de San-Yago doivent sans doute ces attraits séduisants au délicieux climat de leur patrie : là jamais de froids piquants, jamais de chaleurs excessives; une végétation toujours nouvelle, un air léger et sain entretiennent la gaieté et la santé. Mais si, laissant derrière soi les hautes Cordilières qui se développent à l'E. comme un rideau argenté, le voyageur reprend la route

de Valparaiso, la scène change rapidement : les bois, les champs et les habitations font place à des montagnes déboisées d'où les regards attristés errent en s'abaissant d'étage en étage jusqu'au bord de la mer, et vont se perdre dans l'immense horizon toujours embrumé qui termine le tableau. Cette solitude se prolonge sans interruption jusqu'auprès du port ; parfois seulement on aperçoit, au fond des gorges que traverse le chemin, un misérable hameau dont les hôtes mesurent ordinairement leur bonne volonté sur le nombre et les moyens de défense des visiteurs, lesquels, d'ailleurs, peu séduits par un semblable gîte, pressent leurs montures et parviennent enfin, après une course pénible, sur les collines pelées et rougeâtres qu'entoure Valparaiso.

Combien de fois dans mes promenades, après le coucher du soleil, n'ai-je pas été m'asseoir au sommet de ces collines, dernier gradin d'un immense amphithéâtre de montagnes qui semblent descendre du ciel ! Devant moi se déployait la baie de Valparaiso avec ses bords monotones et désolés où le marin, ennuyé d'une traversée longue et pénible, cherche en vain à reposer sa vue sur des traces de verdure, mais où du moins il n'a plus rien à craindre de la fureur des éléments. Je me représentais l'arrivée dans cette baie des premiers navigateurs espagnols ; je me figurais quelle joie ce dut être pour eux de trouver, après des dangers et des fatigues inouïs, un abri pour leurs frêles navires contre les terribles vents de S. et des mers plus terribles encore. Il faut qu'ils en aient ressenti une bien vive, puisqu'ils donnèrent le nom de *Vallée du Paradis* à ce triste

lieu qui, même aujourd'hui, ne mérite sous aucun rapport un titre aussi pompeux. (Pl. 69.)

A mes pieds s'étendait la ville, vers laquelle conduisaient plusieurs ravins larges et creux dont les bords en pente et taillés de main d'homme forment de petites esplanades sur lesquelles s'élèvent des cases de terre et de brique. Ces ravins, appelés *quebradas* dans le pays, aboutissent tous à la baie, que ceignent deux rangs de belles maisons, séparées du bord de l'eau par plusieurs établissements de marine groupés auprès d'un assez commode débarcadère construit en bois. Un mauvais fort, voisin du cap d'Entrée, derrière lequel les bâtiments vont chercher un abri pendant la saison des vents de N., termine à l'O. cette ceinture, qui s'arrête vers l'E. au pied d'un rocher noir et sombre que les montagnes projettent sur la plage, où il ne laisse qu'un étroit passage pour communiquer de la ville au faubourg de l'Almendral.

Ce faubourg, que l'on peut considérer comme le plus beau quartier de Valparaiso, est formé de plusieurs larges rues, parallèles au rivage, et bordées de riantes habitations appartenant pour la plupart aux négociants étrangers.

Lorsque le crépuscule couvrant déjà d'une légère teinte de clair-obscur les pointes avancées au large, laissait à peine distinguer les blanches voiles des navires, qui après avoir louvoyé pendant la journée contre le vent de S. E., profitaient du calme du soir pour gagner la rade; lorsque les nombreux canots des bâtiments de guerre mouillés sous l'Almendral amenaient à terre les

officiers des diverses stations, alors je descendais lentement par les sentiers capricieux frayés à travers les *quebradas* et prenais plaisir à observer tous les objets qui s'offraient à mes regards; ils n'avaient rien de bien saillant, ni même de curieux, mais ils me donnaient une idée des mœurs et du genre de vie des pauvres gens qui habitent ces lieux. Quelquefois le désir de regarder de plus près une jeune fille assise à la porte de sa case, me portait à franchir le petit pont branlant suspendu au-dessus du ravin qui me séparait d'elle; et presque toujours la vue d'une jolie créature aux yeux noirs, aux belles dents et à la physionomie avenante me récompensait de ma témérité : seulement j'aurais désiré que sa taille légère fût serrée par l'étroite et courte *saya* andalouse, au lieu d'être empêtrée dans une robe à falbala, faite probablement en France, car, malgré son délabrement, cette robe rappelait les anciennes modes de Paris. Ce mélange singulier de luxe et de pauvreté que l'on remarque à chaque pas au Chili, me suggérait des réflexions pénibles sur le genre de notre commerce avec ce pays; réflexions auxquelles je m'abandonnais d'ordinaire en continuant mon chemin, car soit coquetterie, soit timidité, mon aimable objet, dès que je l'approchais, se voilait la tête de sa mantille et rentrait chez elle. L'habillement des hommes que je rencontrais achevait encore de me prouver combien le commerce anglais s'est montré mieux avisé que le nôtre en s'emparant, dans ce pays, du monopole des marchandises nécessaires au peuple : en effet, leur chapeau de feutre noir en forme de cône tronqué; leur *puncho*, espèce de

vareuse sans manches, faite d'un tissu grossier de laine brune; leur pantalon, confectionné de la même étoffe, et qui forme un bourrelet autour de la jambe depuis le pied jusqu'au genou; enfin leur chemise blanche que presse négligemment autour du cou un mouchoir de différentes couleurs, tout était de manufacture britannique. Du reste, ce costume n'a rien d'attrayant, surtout pour le passant isolé qui trouve en son chemin un de ces honnêtes gens monté, suivant l'usage, sur un fort cheval, avec l'escopette pendue derrière le dos et un énorme sabre au côté. (Pl. 70.)

Une pareille rencontre est d'autant moins rassurante que ces hommes sont généralement emportés, vindicatifs, pillards, et se livrent sans scrupule au métier de voleurs de grands chemins; une chevelure en désordre, des traits prononcés, un teint fort brun, des yeux d'où jaillit un feu sombre, leur donnent une physionomie peu propre à inspirer la confiance. On les dit braves, sobres, infatigables et très-vigoureux : ils paraissent pourtant plus agiles que forts; et si l'habitude d'être constamment à cheval, même dans les villes, en fait d'excellents cavaliers, elle leur donne, quand ils marchent, la tournure lourde et embarrassée.

Les maisonnettes au milieu desquelles je circulais avaient presque toutes quelque chose de gai; les meubles en étaient grossiers, mais fort propres, surtout le lit, que décorait toujours un couvre-pied bien blanc.

Le grand nombre de ces maisonnettes perchées sur des rochers dont les crêtes ont été nivelées à force de travail, présente un coup d'œil singulièrement pitto-

resque : les sentiers rocailleux qui les lient entre elles, montent en serpentant le long des flancs déchirés des collines, et conduisent aux délicieuses habitations que plusieurs consuls et de riches négociants ont fait construire sur ces lieux élevés pour y jouir du magnifique point de vue de la mer, et se soustraire à la chaleur étouffante que l'abri des montagnes cause dans les bas quartiers.

Ces quartiers forment cependant la plus belle partie de la ville, ou pour mieux dire presque toute la ville moderne ; car les édifices publics dont celle-ci est embellie, et même les élégantes maisons entourées de galeries et surmontées de toits en terrasse, que les particuliers ont fait bâtir, ne datent que de peu de temps. A la place de ces cafés, de ces hôtelleries, de ces bazars où le nouveau débarqué trouve non sans étonnement les mêmes ressources qu'en France et en Angleterre ; à la place de ces magasins remplis des produits de l'Inde, de la Chine et de l'Europe, on ne voyait, il y a vingt ans, que de chétives boutiques plus que suffisantes pour les besoins de quatre mille habitants, pauvres et misérables. Le couvent de moines et l'église, bâtis sur les côtés d'une petite place contiguë au fort dont j'ai déjà parlé, ainsi que l'hôtel de la douane, situé auprès du débarcadère, existaient du temps des Espagnols, et ont subi des fortunes bien différentes; car les deux premiers de ces édifices sont beaucoup déchus de leur ancienne importance, tandis que le troisième, autrefois si solitaire, est aujourd'hui constamment assiégé par une foule de marchands de toute nation, empressés

de payer les droits des cargaisons qu'ils vont débarquer sur les quais d'alentour, et dont une bonne partie sert à la consommation des trente mille âmes que renferme à présent Valparaiso.

Mais c'est principalement à l'Almendral que l'on peut juger de l'accroissement extraordinaire qu'a pris la ville depuis l'expulsion des Espagnols. Ce côté de la baie qui ne communique, comme je l'ai déjà expliqué, avec l'ancien Valparaiso, que par un passage auquel son aspect ténébreux, et les événements tragiques dont les cavernes voisines recelèrent souvent les auteurs, ont fait donner par les marins le nom redouté de *Cap Horn*, était presque désert avant l'époque où les étrangers obtinrent la permission de résider au Chili : une épaisse couche de sable qui recouvre le sol, et l'aspect désolé des monticules d'alentour, en avaient jusque-là éloigné ceux qui auraient voulu y bâtir. Aujourd'hui, malgré ces deux inconvénients, il est garni de maisons construites à l'européenne, somptueusement ornées à l'intérieur, et communiquant avec la rade au moyen de petites jetées que peuvent approcher d'assez fortes embarcations. Les rues que forment ces maisons mènent à des villages et à des jardins publics où, dans la saison des fruits, les habitants aisés vont faire des parties de plaisir.

Si l'aridité des campagnes et les chaleurs excessives rendent pendant l'été le séjour de Valparaiso fort triste pour les étrangers, en récompense dès que l'hiver est commencé, on y forme chaque soir des réunions où les dames étalent à l'envi leurs grâces et leur coquetterie.

Pour nous qu'un heureux hasard avait amenés dans cette ville au moment que l'hiver allait faire place au printemps, nous jouissions des agréments des deux saisons.

Les plaisirs bruyants des fêtes et des bals, les attraits paisibles de la campagne, embellie déjà de fraises et de cerises, les douceurs de l'intimité que nous goûtions auprès de nos camarades de la station, tout concourait à nous charmer; mais nous désirions trop vivement de revoir la France pour prolonger notre relâche, et la nouvelle de la rupture entre la Belgique et les Pays-Bas, que nous apporta un bâtiment hollandais, m'engagea encore à presser le départ. Les discours prononcés inconsidérément à la tribune par quelques députés annonçaient une guerre générale; et telle était l'inquiétude où ces discours jetaient le commerce, que le capitaine d'un trois-mâts de Bordeaux, en partance pour l'Europe, me pria de le convoyer jusqu'au Brésil. Le retard occasionné par cette dernière circonstance me procura le singulier plaisir d'être témoin d'un tremblement de terre, dont les effets, quoique bien faibles, me donnèrent une effrayante idée de ces convulsions souterraines qui anéantissent fréquemment des villes entières en Amérique.

Depuis quelques jours les Cordilières étaient voilées d'une brume épaisse : au large, l'horizon se distinguait à peine; la mer déferlait à grand bruit sur les grèves; la température, variable et humide, engendrait des maladies de poitrine, qui attaquaient également les indigènes et les étrangers; enfin tous les habitants s'atten-

daient à un tremblement de terre. En effet, le 30 novembre, à cinq heures de l'après-midi, le sol oscilla violemment, et l'on entendit un roulement sourd comme le tonnerre lointain; nous sentîmes à bord, pendant plusieurs secondes, une suite d'assez brusques ébranlements accompagnés d'un bruit semblable à celui que produirait une chaîne filée rapidement. Sur le rivage, les hommes, les femmes et les enfants fuyaient hors de leurs maisons en jetant des cris confus et en invoquant tous les saints du calendrier; mais le danger s'étant dissipé en peu d'instants, avec lui s'évanouit leur frayeur et probablement leur dévotion: la terre redevint muette et immobile; et à l'exception de quelques cases tombées au fond des *quebradas* avec les rochers qu'elles couronnaient, tout resta dans le même état qu'auparavant.

Ces tremblements de terre qui ont ruiné, depuis quelques années, les plus opulentes cités du Mexique et du Pérou, ne se renouvellent que trop souvent sur les côtes occidentales du nouveau monde. Parfois le sol s'entr'ouvre et vomit des flammes; des collines disparaissent et font place à des lacs d'une eau bitumineuse, ou à des plaines couvertes de cendres et de scories. Dans ce dernier cas, les mouvements ne sont pas horizontaux, mais ils suivent une espèce d'ondulation tellement forte, que les hommes comme les animaux, frappés de stupeur, chancellent et souffrent les angoisses d'un affreux mal de mer.

Ces catastrophes qui prouvent au marin quels terribles dangers on peut courir sur terre, atténuent à ses

yeux l'inconstance de l'élément sur lequel il passe sa vie, et le disposent à aimer encore davantage son aventureux métier. Aussi, malgré la perspective peu rassurante des tempêtes que *la Favorite* essuierait probablement en doublant le cap Horn, attendions-nous avec impatience que notre conserve fût prête à partir. Enfin, le 10 décembre au matin, tous ses préparatifs étant achevés, je lui signalai de mettre sous voiles; la corvette appareilla également, et, après avoir échangé avec nos amis du *Nisus* et du *Griffon* des adieux mêlés de regrets, nous fîmes route pour sortir de la baie. La brise de S. qui s'éleva dans l'après-midi força les deux bâtiments de gouverner à l'O., et le lendemain matin la côte d'Amérique ne paraissait plus.

La corvette était parfaitement disposée pour tenir la mer : les avaries éprouvées dans la traversée précédente avaient été réparées, malgré le peu de ressources qu'offre Valparaiso en bois de mâture et de construction; une jolie baleinière achetée à un capitaine anglais, remplaçait le canot major; nous avions embarqué des vivres pour quatre mois, et d'abondantes provisions assuraient au moins pour plusieurs semaines des rafraîchissements aux malades que cette relâche n'avait point rétablis. Le nombre malheureusement n'en était que trop grand; car, soit que le printemps ne fût point assez avancé, soit que l'hiver se prolongeât plus que de coutume, nous n'avions eu que fort peu de beaux jours pendant notre séjour à Valparaiso, et les brusques variations de l'atmosphère avaient beaucoup nui à nos convalescents. Lorsque les vents de S. E. soufflaient

sur la ville, on respirait un air embrasé depuis neuf heures du matin jusqu'au soir, et durant la nuit la température était froide et humide ; quand au contraire, ce qui arrivait assez souvent, la brise prenait au N. ou à l'O., les montagnes se chargeaient de nuages, l'horizon s'embrumait, et le temps se mettait à la pluie. Aussi les nationaux, et même les Européens, ressentaient-ils de violents maux de gorge qui en emportèrent beaucoup. Toutefois, ces changements continuels dans les brises et la température ne sont pas ordinaires sur la côte du Chili, où l'année est partagée en deux saisons bien distinctes.

L'une, celle des vents de N. et de N. O., commence en mai et finit en octobre. Alors les chaleurs sont étouffantes, le ciel constamment sombre, les Cordilières se cachent derrière un épais rideau de vapeurs, et des bourrasques furieuses soulèvent sur les rivages de la baie de Valparaiso des vagues si terribles, surtout devant l'Almendral, que les bâtiments quittent la rade précipitamment, et vont chercher plus au N. de moins mauvais abris.

Pendant les six autres mois, les brises de S. et de S. E. entretiennent le ciel toujours clair et brillant ; les montagnes de l'intérieur se laissent voir dans toute leur majestueuse grandeur; parfois seulement l'horizon est chargé au large, phénomène qui annonce une forte brise, laquelle prend ordinairement vers midi et meurt au coucher du soleil : alors commence à tomber une rosée abondante, et l'air devient frais et léger, de très-chaud qu'il était auparavant.

A mesure que l'on s'éloigne du continent, ces différences s'effacent peu à peu ; et à soixante lieues au large, les vents variables, et particulièrement ceux de la partie de l'O., règnent sans interruption. C'est pourquoi nous faisions tous nos efforts pour atteindre à cette distance de la côte ; mais les brises molles ou contraires, et la grosse mer, ne nous permirent de reconnaître Juan-Fernandez que le 17 dans l'après-midi. Le temps était magnifique; de longues couleuvres d'eau, aux couleurs brillantes, étonnées du sillage de la corvette, montraient leur tête à fleur d'eau, puis s'enfuyaient rapidement; une multitude de baleines se jouaient par couples autour de la corvette : tantôt elles nous présentaient leurs têtes arrondies et percées au sommet de deux orifices d'où s'échappaient deux jets d'eau; tantôt elles plongeaient lentement, en déroulant à nos yeux leur dos arqué, noir, tacheté de coquillages, et que termine une queue garnie de deux larges nageoires échancrées.

Ces énormes cétacés, qui pouvaient avoir de trente à quarante pieds de long, me semblèrent de l'espèce des baleines appelées par les Anglais *fin-back*, baleines dont les mouvements sont tellement brusques, que les pêcheurs n'osent les harponner qu'avec les plus grandes précautions; car si elles ne sont que légèrement blessées, elles reviennent avec fureur sur les embarcations, et les brisent à coups de queue.

Les albatros et les damiers attiraient aussi notre attention; mais c'était *l'Ernestine* que cherchaient toujours nos regards, tantôt avec plaisir, tantôt avec anxiété,

suivant qu'elle se tenait auprès de la corvette, ou que s'éloignant de nous, elle disparaissait dans la brume.

Quoique nous fussions séparés ordinairement de notre conserve par des espaces considérables et par une mer agitée, nous ne laissions pas de communiquer avec elle. Pendant le jour, des signaux nous servaient d'interprètes pour échanger les résultats de nos observations; et la nuit, des fusées, des amorces brillantes ou des fanaux hissés au sommet des mâts guidaient *l'Ernestine*, dont bientôt après nos vigies distinguaient à travers l'obscurité le feu rouge et incertain; parfois encore, quand le temps était calme, le capitaine et quelques-uns des passagers de ce trois-mâts, que nous avions connus à Valparaiso, venaient fêter le dimanche en dînant chez moi, puis à l'approche de la nuit retournaient à leur bord; alors les canots étaient rembarqués, les navires se couvraient de voiles, et tout rentrait dans le repos accoutumé.

Ces distractions paraîtront sans doute bien insignifiantes à l'habitant des villes, que les amusements les plus variés sauvent à peine de l'ennui; mais elles suffisent au marin, dans les courts intervalles de repos que lui laissent les caprices d'un élément terrible. Le temps qui s'écoule si lentement au gré du citadin, s'enfuit pour le marin avec une inconcevable rapidité, et le présent est presque nul à ses yeux. Combien de fois l'officier de quart et moi, au milieu des plus violentes tempêtes, lorsque des lames furieuses assaillaient la corvette de toutes parts, avons-nous abrégé les longues heures de nuit, en causant de la France, de nos souvenirs et de

nos projets pour le retour! Les matelots de service, groupés entre les canons à l'abri du plat-bord, imitaient notre exemple : comme nous, ils veillaient à la manœuvre, au salut du bâtiment; et comme nous aussi, ils songeaient à leurs familles et à leur patrie.

Grâce à d'heureuses circonstances, j'avais avec moi deux passagers dont l'agréable compagnie faisait diversion aux soucis que devait nécessairement me causer une difficile navigation. L'un était M. Dent, négociant recommandable par son expérience dans les affaires ainsi que par sa réputation de loyauté, et chef d'une des premières maisons de commerce anglaises établies à la Chine : il voyageait pour s'instruire, et je m'estimai heureux de pouvoir reconnaître, en lui offrant ma table et la moitié de mon appartement depuis Valparaiso jusqu'à Toulon, les procédés généreux que lui et son frère avaient eus à Canton pour des armateurs français malheureux. L'autre, jeune Anglais d'une famille distinguée d'Hobart-Town, m'accompagnait depuis notre départ de Van-Diémen : prévenu par le rare assemblage de qualités physiques et morales que possédait ce charmant enfant, j'avais moi-même proposé à ses parents de le transporter en Europe, pour qu'il pût y achever son éducation; et George était devenu mon compagnon de voyage : sa gaieté animait ma solitude, et il payait mes soins paternels de la plus tendre affection.

Cette société, quelque agréable qu'elle fût, ne m'empêchait pas de souhaiter ardemment, ainsi que tout mon équipage, de doubler ce cap Horn qui dérobait, pour ainsi dire, l'Europe à nos yeux : mais plus nous

gagnions vers le S., plus nous ressentions les effets de l'inconstance du temps, si ordinaire dans l'hémisphère austral : le ciel était pluvieux, les grains et le calme se succédaient tour à tour en peu d'heures; de façon que souvent, au coucher du soleil, nous restions exposés sans appui à une houle fatigante, soulevée par la bourrasque du matin. Le 26 décembre, nous nous trouvions par 49° 39′ de latitude et 84° 22′ de longitude occidentale : poussée par un gros vent de N. O., la corvette avançait rapidement au S. E., lorsque les vigies aperçurent un brick dans nos eaux; et comme nous fûmes obligés de diminuer de voiles pour attendre *l'Ernestine*, qui marchait d'une manière inférieure vent arrière, il nous eut bientôt approchés; la vue de son pavillon tricolore nous surprit agréablement : ce petit bâtiment venait de Lima et allait à Bordeaux; je lui donnai la longitude des montres, et il s'éloigna.

Appuyés sur le bastingage de la corvette, nous le regardions monter doucement au sommet des lames monstrueuses qui venaient du S., puis se cacher derrière ces montagnes liquides, pour reparaître, quelques minutes après, plus élevé qu'auparavant. Ses huit hommes d'équipage étaient aussi tranquilles que nous, qui les plaignions, et semblaient s'inquiéter fort peu des vagues écumantes qui, à chaque instant, inondaient leur pont étroit et à peine exhaussé de quelques pieds au-dessus de l'eau.

En les voyant serrer paisiblement leurs voiles à mesure que la brise augmentait, et interroger sans crainte l'horizon, qui présentait tous les indices d'un coup de

vent de N. O. prochain, le voyageur peu familiarisé avec le spectacle de la mer aurait pu concevoir l'audace dont les campagnons de Magellan étaient animés lorsqu'ils vinrent les premiers explorer ces parages. Le brick, pour lequel nous redoutions la nuit suivante, était bien petit sans doute; mais une construction solide et des formes élancées lui assuraient, contre la mer et le vent, des ressources dont les premiers navigateurs espagnols n'avaient pas même l'idée. Ces hommes, au corps et à l'âme de fer, montés sur de chétives embarcations, mal construites, à moitié démolies par les ouragans, et dépourvues de toute espèce d'approvisionnements, parcouraient depuis deux années des côtes hérissées d'écueils et ignorées jusque-là, quand ils entrèrent dans le détroit qui porte le nom de leur illustre chef. De quelle admiration n'étions-nous pas frappés nous-mêmes, qui affrontions mille périls au milieu des tempêtes du pôle S., sur un navire, véritable chef-d'œuvre de génie et d'industrie, en réfléchissant que quatre siècles plus tôt, dans l'enfance de la navigation, d'autres marins, sans cartes, sans instruments, guidés seulement par des boussoles très-imparfaites, osèrent traverser, du S. E. au N. O., l'immense Océan austral, dont ils ignoraient les limites et l'étendue.

Cent années plus tard, les flibustiers, plus instruits et non moins intrépides que Magellan et ses compagnons, doublèrent le cap Horn sur des chaloupes pontées, se précipitèrent comme un torrent sur les côtes occidentales de l'Amérique, et exercèrent tant de cruautés sur les maîtres du Mexique et du Pérou, qu'ils leur

semblèrent des démons sortis de l'enfer pour les punir de leur barbarie envers les malheureux Indiens. Cette poignée de conquérants réduisit en cendres, presque sans combattre, les principales villes maritimes de ces contrées; puis, gorgés de sang et de butin, les vainqueurs reprirent, pour retourner à Saint-Domingue, la même route qu'ils avaient suivie pour aller surprendre leurs ennemis, et achevèrent ainsi la plus extraordinaire entreprise qu'aient jamais fait tenter la soif de l'or et la passion de la vengeance.

Aujourd'hui que l'extrémité S. du nouveau monde est parfaitement connue, une foule de navires la contournent en toute saison; quelques-uns seulement aiment mieux passer par le détroit de Magellan, parce qu'ils y sont moins exposés aux tourmentes de S. O.; mais les calmes et les brises contraires qui règnent dans les longs canaux formés par le continent et la Terre de Feu, retardent quelquefois beaucoup leur traversée. Longtemps on crut que le cap Horn faisait partie d'une grande île; mais on sait à présent, grâce aux travaux hydrographiques du capitaine anglais King, que la Terre de Feu est un amas d'îles, contenant des ports et des baies où les bâtiments en détresse peuvent se réfugier.

Cook trouva sur cette terre de désolation une race d'hommes assez semblable à celle des Eskimaux, mais rabougrie, connaissant à peine l'usage de la parole, et descendue au niveau des plus imparfaits ouvrages de la création.

Le brick aperçu le matin était encore en vue que déjà le mauvais temps avait commencé; pendant la nuit

il redoubla de violence. Nous fîmes bonne route jusqu'au 29 au matin que, le vent ayant tourné au S. sans mollir, nous mîmes à la cape. L'atmosphère était froide et humide, la mer se soulevait en lames énormes qui tenaient nos ponts constamment mouillés et nous ballottaient en tous sens; cependant au milieu de ces pénibles contrariétés, nous nous amusâmes à observer la manière aussi adroite que singulière dont s'y prenaient nos mousses pour attraper les monstrueux albatros blancs qui, nageant sur la surface de l'eau, se disputaient les immondices jetées du bâtiment. Nos pêcheurs filaient du bord une ligne très-fine, garnie de liége, et armée d'un hameçon que recouvrait un morceau de biscuit ou de viande salée, autour duquel se hâtaient d'accourir les pauvres oiseaux affamés. Malheur à celui qui avalait la perfide amorce! accroché par le gosier, il avait beau battre des ailes pour se dégager; malgré sa résistance, il tombait aux mains de ses ennemis. Quinze albatros furent ainsi capturés en quelques heures; on conserva leurs dépouilles comme curiosités, et leur chair huileuse servit au souper de nos mangeurs les moins délicats. Je rendis cependant la liberté à l'un des captifs, mais après qu'on lui eut mis au cou un collier de cuivre portant le nom de *la Favorite*, notre latitude et le quantième du mois : il s'envola sans peine, quoique un peu embarrassé de son nouvel ornement.

Ces amusements finirent avec la bourrasque, qui, suivant l'ordinaire, fut de courte durée; la brise faiblit en variant vers l'E., le ciel s'éclaircit peu à peu, la température devint plus douce, la mer s'apaisa, et nous com-

mençâmes à louvoyer en attendant les chances favorables pour doubler le cap Horn, dont nous n'étions plus éloignés.

Telles étaient les circonstances où nous trouva le 1er janvier 1832. L'année qui venait de s'écouler n'avait pas été si heureuse que la précédente ; nous avions à déplorer la mort d'un grand nombre de nos compagnons. Le tribut de regrets que nous payâmes à leur souvenir, attrista le dîner que, pour la troisième fois depuis le départ d'Europe, je donnai à mon état-major à l'occasion du jour de l'an. Je n'osai cependant accuser la destinée, quand je vis autour de moi mes officiers au complet, tous en bonne santé et aussi attachés les uns aux autres et à leur commandant, après deux années de navigation, qu'ils l'étaient au moment de quitter la France.

Le 3 janvier, nous rencontrâmes encore notre petit brick, il n'avait besoin d'aucun secours : je lui confiai des lettres pour l'Europe, et nous nous séparâmes d'autant plus vite que peu d'instants après le retour de notre canot à bord, il se déclara une nouvelle tempête de N. O. Heureusement que nous n'étions pas loin du cap Horn ; nous le doublâmes le 6, à vingt lieues au S., et *la Favorite* entra dans l'Océan Atlantique.

L'horizon se chargeait de brume, la neige tombait à gros flocons, un froid piquant nous glaçait le visage : cependant nous étions au cœur de l'été de ces régions, le soleil demeurait presque toujours visible, et à peine avions-nous deux heures d'obscurité. Ces frimas déconcertaient singulièrement nos matelots, à qui les longs jours et les chaleurs avaient semblé jusque-là deux phé-

nomènes inséparables. Mais leur étonnement se dissipa peu à peu ; car, poussés par le vent et par des lames d'une grosseur prodigieuse, nous remontions rapidement vers l'équateur où nous attendaient une température plus douce et des jours plus égaux. Nous laissâmes sur la droite, à grande distance, plusieurs groupes de petites îles revêtues de glaces éternelles, que les oiseaux et les phoques peuvent seuls aborder ; enfin, le 9 janvier, l'archipel des Malouines nous restait à vingt lieues seulement dans l'O.

Ces îles, quoique placées sous le 52e degré de latitude S., ont eu plus d'une fois des habitants, à qui d'excellents ports, une pêche abondante, des terres cultivables et propres à nourrir des bestiaux, assuraient une existence, sinon agréable, du moins facile. A la fin du siècle dernier, un Français dont le nom figure honorablement parmi nos plus illustres explorateurs, le capitaine Bougainville, y conduisit des marins et des cultivateurs normands ou bretons, hommes actifs, industrieux, et habitués aux privations. Déjà la colonie florissait, lorsque les vives réclamations de la cour de Madrid, qui comptait les Malouines au nombre de ses possessions, forcèrent celle de Versailles d'ordonner l'évacuation de l'archipel, où il ne resta plus que des bœufs et des chevaux, qui, devenus sauvages, s'y multiplièrent par milliers. Les Malouines cependant étaient trop avantageusement situées pour que les Anglais ne cherchassent pas à leur tour à s'en emparer : en effet, ils y ont formé, en 1832, un établissement, malgré les représentations du gouvernement de Buenos-Ayres : cet essai n'a pas

réussi, il est vrai, par suite de l'inconduite des colons, qui se sont enfuis après avoir égorgé le gouverneur et la garnison; mais cet échec ne rebutera certainement pas nos rivaux, et l'on peut compter qu'avant peu les Malouines offriront une très-bonne relâche aux bâtiments que les tempêtes du cap Horn auront maltraités, et aux navires baleiniers qui fréquentent les côtes de la Patagonie. Ce dernier pays, dont l'intérieur est à peu près inconnu aux Européens, s'étend depuis la Terre de Feu jusqu'auprès de l'embouchure de la Plata. Jadis les sauvages qui l'habitent, passaient pour des géants anthropophages; mais aujourd'hui on ne croit plus à toutes les fables absurdes débitées par les anciens explorateurs espagnols, fables qu'ils propagèrent à l'envi les uns des autres, soit qu'ils fussent étonnés de trouver dans l'Amérique méridionale des hommes plus belliqueux et plus grands que les faibles aborigènes du Mexique et du Pérou, soit que par ce moyen ils espérassent écarter les navigateurs des autres nations d'un continent dont ils considéraient la propriété comme dévolue exclusivement à leur patrie.

Les anciens maîtres de Buenos-Ayres avaient établi sur les côtes septentrionales de la Patagonie quelques postes militaires, bien plus dans l'intention de les mettre à couvert contre les prétentions des puissances maritimes d'Europe, que pour y protéger le commerce espagnol; car ces côtes, quoique fertiles, couvertes de belles forêts, et pourvues de plusieurs bons ports, sont presque désertes.

Un jour viendra sans doute que le superflu des popu-

lations européennes, profitant des moyens de transport plus rapides et moins dispendieux qu'à cette époque l'industrie aura probablement inventés, s'écoulera vers les immenses solitudes baignées par les eaux de la Plata. Alors la race blanche s'étendra peu à peu vers le S., comme elle l'a fait dans l'Amérique septentrionale, et formera de nouveaux états dans la Patagonie. Sera-ce l'Angleterre qui en donnera l'exemple? Tout porte à le croire : car déjà, feignant d'oublier les droits qu'une ancienne prise de possession donne à la France sur les Malouines, elle s'empare de cet archipel; et bientôt, telle qu'un polype qui, fixé à un rocher, étend au loin ses longs bras, elle plantera son pavillon sur les meilleurs points maritimes de la Patagonie, où dès à présent ses baleiniers abordent en grand nombre pour se procurer des bœufs et des moutons, qu'ils payent avec de grossières étoffes de laine, de la quincaillerie, du rhum et du tabac; souvent même ils y élèvent des espèces d'usines temporaires pour extraire l'huile et la mettre en barils, quand ils font la pêche à peu de distance des terres; car autrement ils accomplissent cette opération à bord de leurs bâtiments, ainsi que nous en eûmes la preuve le 14 janvier au soir. Le ciel était couvert, la mer forte et la nuit très-sombre, lorsque les vigies avertirent qu'elles apercevaient un feu sous le vent à nous. Présumant que ce ne pouvait être qu'un navire courant vers le S., je n'y donnais pas grande attention, lorsque ce feu répandit une clarté de plus en plus intense et prit l'apparence d'un incendie. Alors je laissai arriver afin de porter du secours aux malheureux que je

supposais être aux prises avec un élément plus dangereux encore pour les marins que le vent et la mer; mais en peu d'instants mon inquiétude se dissipa, quand nous passâmes tout près d'un baleinier paisiblement occupé à faire de l'huile dans un énorme fourneau construit sur le pont.

Le spectacle dont nous fûmes témoins avait quelque chose de vraiment extraordinaire : les flammes, en s'élevant par tourbillons, répandaient au loin une teinte rougeâtre qui rendait encore plus profonde l'obscurité dont nous étions environnés, et donnait l'air de spectres aux hommes qui entouraient la chaudière. Leurs ombres agissantes se répétaient de mille manières, plus bizarres les unes que les autres, sur les voiles blanches du baleinier auquel les vagues imprimaient de violents roulis. Les acteurs de cette étrange scène, éblouis vraisemblablement par la clarté brillante que faisaient jaillir du foyer les morceaux de graisse jetés dans le feu pour l'alimenter, ne s'aperçurent seulement pas de notre présence, et continuèrent tranquillement leur travail : aussi remîmes-nous en bonne route sur-le-champ; et tandis que mes officiers et moi nous regardions ce brasier dont l'éclat lugubre s'affaiblissait insensiblement à l'horizon à mesure que la corvette s'éloignait, nous éprouvions de la commisération pour les pauvres gens condamnés à pratiquer un si pénible et si dégoûtant métier.

Ainsi que toutes les autres branches de la navigation, la pêche de la baleine a subi bien des changements avant d'atteindre le degré de perfection où elle est aujourd'hui parvenue. Le Nord fut son berceau; et les Norwégiens,

les Danois et les Hollandais l'exploitèrent seuls jusqu'à ce que la découverte de l'Amérique septentrionale eût initié les Anglais et les Français à ce genre de navigation. Les colonies fondées sur cette terre nouvelle étaient encore dans l'enfance, que déjà nos villes maritimes et celles de la Grande-Bretagne y expédiaient annuellement de nombreux baleiniers; expéditions dont le nombre s'accrut encore quand New-York, Boston et surtout Long-Island commencèrent à rivaliser d'importance commerciale avec leur métropole, et que la France eut envoyé dans le Canada une population aussi brave qu'industrieuse : ce fut alors que de Terre-Neuve, du golfe Saint-Laurent et de la Nouvelle-Angleterre il sortit des nuées d'audacieux pêcheurs qui, après avoir exterminé, dans l'Atlantique du N., la majeure partie des baleines et contraint le reste à fuir au milieu des glaces du pôle boréal, allèrent en chercher d'autres, d'abord dans les mers du Brésil, ensuite auprès de l'embouchure de la Plata, puis enfin sur les côtes de la Patagonie, les poursuivant de rivage en rivage, à mesure qu'elles se retiraient vers le S. Leurs bâtiments étaient généralement de moyen tonnage, ne s'écartaient que peu au large, et venaient déposer leur capture sur les côtes, à des sortes de comptoirs appelés *armaçaos* par les Portugais.

Ce genre de pêche, que nos compatriotes n'avaient pas faiblement contribué à perfectionner avant la guerre malheureuse qui nous coûta le Canada, était encore le seul en usage à la fin du siècle dernier. A cette époque, l'indépendance des États-Unis, la coloni-

sation de la Nouvelle-Hollande, et plus tard la faculté qu'eurent les marins de toutes les nations de relâcher dans les ports occidentaux de l'Amérique espagnole, lui imprimèrent un mouvement extraordinaire : de gros navires montés de forts équipages, pourvus de vivres et d'approvisionnements pour plusieurs années, doublèrent les extrémités méridionales de l'Afrique et de l'Amérique, et s'élancèrent dans les mers de l'Inde et dans l'Océan Pacifique. Ce fut à peu près vers ce même temps que les pêcheurs anglais, à qui le cap de Bonne-Espérance, ainsi qu'une multitude de comptoirs sur les rivages de l'Indostan, de l'Afrique, de la Nouvelle-Galles du Sud et de Van-Diémen, assuraient dans l'Océan Indien et dans les mers australes d'excellentes relâches pour faire de l'eau, du bois et des rafraîchissements, cessèrent de fréquenter la partie de l'hémisphère boréal comprise entre le nouveau monde et les groupes d'îles qui forment le grand archipel d'Asie, et en laissèrent, on peut le dire, l'exploitation à leurs rivaux les Américains des États-Unis. Ce partage s'est maintenu jusqu'aujourd'hui. Ainsi tandis que les Anglais fouillent les parages du pôle antarctique, d'où ils ne sortent que lorsque les ouragans et les glaces les forcent d'aller chercher vers l'équateur un climat moins dur et des havres pour relâcher, les Américains pêchent sur les côtes du Kamtschatka et dans le voisinage du détroit de Behring, qu'ils abandonnent également, à l'approche de la mauvaise saison, pour aller hiverner dans les ports de la Californie ou dans les îles situées près de la ligne.

Quelle force de caractère, quelle vigueur de consti-

tution, quelle habitude de la fatigue et des privations doivent avoir les hommes qui exercent un aussi rude métier ! Souvent ils passent neuf mois, une année même sans toucher terre, au milieu des mers les plus orageuses du globe, et sous une température d'airain. Quand ils ont pris une baleine, ils remorquent leur capture le long du bâtiment, la dépècent, et en précipitent les morceaux dans une énorme chaudière posée au-dessus d'un fourneau maçonné sur le pont; le résidu des chairs remplace presque entièrement le combustible; et les barriques destinées à contenir l'huile ayant été remplies d'eau douce au départ, procurent la facilité d'attendre longtemps, loin de toute relâche, les occasions de compléter le chargement; ce qui arrive quelquefois au bout de deux mois, mais ce qui exige souvent l'intervalle entier des deux ans, durée ordinaire du voyage. Les chances ne dépendent guère que du hasard; car, suivant une coutume aussi sage que prudente, tous les individus de l'équipage n'ayant, outre les six mois de solde qu'ils reçoivent à leur départ, d'autres bénéfices à espérer que ceux auxquels les résultats plus ou moins heureux de l'entreprise leur donnent des droits réglés d'avance, l'armateur peut être certain que ni peines ni soins ne seront épargnés pour faire réussir l'expédition. Du reste, tout considérables que sont ces bénéfices, les matelots les dissipent en un clin d'œil; puis ils retournent s'exposer à de nouveaux périls. Voués dès leur enfance à l'état de baleiniers, leurs mœurs, leur caractère doivent naturellement se ressentir d'un pareil genre de vie. Aussi forment-ils une classe particulière

parmi les marins anglais ou américains : un corps de fer, une audace sans bornes, une confraternité à toute épreuve, leur donnent une grande supériorité sur ces derniers; mais toutes ces qualités sont ternies par une grossièreté révoltante, par la passion des liqueurs fortes, et par un naturel dur et féroce qui les rend la terreur des pays où ils relâchent. Ils ne reconnaissent d'autre prééminence entre eux que celle du courage et de l'expérience dans leur difficile profession. Le capitaine, avant de parvenir au pouvoir, a passé par tous les rangs inférieurs; et pour prouver qu'il est digne du commandement, il doit harponner la première baleine capturée pendant le voyage : heureux encore quand à ce prix il obtient le respect de ses indociles compagnons!

Tels sont les hommes à qui l'Angleterre et les États-Unis sont redevables d'une branche de commerce florissante que la France a perdue depuis bien longtemps, et que sans doute elle ne recouvrera jamais. Nous pouvons armer de superbes navires, les pourvoir à grands frais de tout le matériel nécessaire à la pêche de la baleine, aller même emprunter de l'autre côté de la Manche des capitaines pour les commander; mais ce qui nous manquera toujours, ce sont des matelots pour les conduire à travers les glaces du pôle S., ou sur l'Océan orageux qui baigne les côtes N. O. de l'Amérique. On vient de voir comment, chez nos voisins, cette pépinière d'hommes précieux s'est formée peu à peu durant deux siècles : d'abord le long des terres, puis un peu plus au large, puis enfin dans toutes les mers du globe. Les débuts seraient maintenant trop pé-

nibles pour des commençants : nos baleiniers iront bien glaner sur les rivages du Brésil et de la Patagonie, s'aventureront même jusqu'au N. du golfe de Californie; mais jamais leurs équipages, quelque bien composés qu'ils soient, ne supporteront les fatigues de la pêche dans les parages où les baleines se sont réfugiées. Et comment les supporteraient-ils, puisque aujourd'hui qu'ils n'entreprennent encore que de courtes croisières, ils n'en ont pas fait la moitié, qu'ils tombent dans le découragement et se mutinent contre leurs chefs, qui sont ainsi forcés de circonscrire leurs opérations, et même de rentrer sur les rades pour demander protection contre eux aux bâtiments armés.

Plusieurs expéditions ont réussi, j'en conviens; mais dirai-je qu'elles n'ont rapporté que de l'huile de baleine franche, bien inférieure à celle du cachalot, la seule dont les Anglais et les Américains fassent cas? Dirai-je encore que nos baleiniers se contentent quelquefois de parcourir les îles et les côtes désertes du nouveau monde, afin d'y prendre des phoques et des éléphants de mer, desquels ils tirent la quantité d'huile absolument nécessaire pour obtenir l'énorme prime d'encouragement accordée par l'état?

Je répéterai ici de nouveau ce que j'ai observé bien souvent dans le cours de cette longue relation : autant une grande liberté est favorable à notre commerce extérieur, autant les exceptions et les primes d'encouragement lui sont nuisibles en s'opposant à ce qu'il retourne aux principes de loyauté dont il a malheureusement dévié. Il faut que les droits soient calculés uniquement

dans l'intérêt de la masse des consommateurs, et que les négociants perdent tout espoir d'arracher à l'état des faveurs dont ils abusent presque toujours; autrement nos frontières seront continuellement assiégées par les contrebandiers, et nos ports marchands livrés aux spéculations hasardeuses, à la cupidité, et par conséquent à la mauvaise foi.

Le 19 janvier, nous avions dépassé l'embouchure de la Plata; et quoique nous ne fussions que par 26° de latitude, les vents alisés de S. E. commençaient à se faire sentir, mais d'une manière incertaine et variant parfois jusqu'au N. E. A peine échappés aux tourmentes du cap Horn, nous jouissions avec délices d'une température douce et du repos que nous laissait goûter une mer rarement agitée. Les oiseaux aquatiques qui vivent dans les régions polaires avaient déjà cessé de se faire voir, à l'exception des albatros qui se montraient encore en assez grand nombre, mais qui nous semblèrent moins gros que ceux de la Terre de feu : comme si la nature avait jugé que les forces prodigieuses nécessaires à cet oiseau pour lutter contre les tempêtes, lui étaient inutiles pour vivre sous un climat moins rigoureux. Les albatros eux-mêmes nous quittèrent, à mesure que nous avançâmes vers de plus chaudes latitudes; et quand nous atteignîmes le tropique, les seuls pétrels bruns volaient autour de la corvette pour attraper les poissons volants que son sillage forçait à sortir de l'eau.

La santé de l'équipage se soutenait parfaitement, et pas un convalescent ne manquait aux exercices du canon et de la mousqueterie, que nous avions repris dès

le retour des beaux temps. *La Favorite*, après deux années de navigation, et quoiqu'elle n'eût reçu aucune espèce de réparations pendant ce long voyage, était aussi solide, aussi bien armée que jamais. Aussi tout le monde à bord désirait-il ardemment rencontrer un de ces pirates qui infestent, dit-on, les parages que nous traversions, et dont nous avions si souvent entendu parler, à Sidney, par les capitaines des bâtiments marchands; malheureusement nous n'aperçûmes que des navires bien lourds et bien inoffensifs, chargés vraisemblablement pour les ports du Brésil : car les uns se dirigeaient vers Sainte-Catherine, établissement portugais très-fréquenté autrefois par les baleiniers, comme l'indiquent les *armaçaos* en partie abandonnés que l'on y voit encore; et les autres paraissaient gouverner, comme nous, pour Rio-Janeiro, dont nos vigies découvrirent les hautes terres le 21 janvier au coucher du soleil. Durant trente-six heures *la Favorite* et sa conserve louvoyèrent à l'ouvert de la baie, perdant, pendant la nuit, par l'effet du calme et des courants de S. O., ce qu'elles avaient gagné pendant le jour, à l'aide de la brise. Tantôt nous allions virer de bord au pied de la Gabia, montagne très-haute, dont la crête tailladée d'une manière singulière, représente, à ce qu'on prétend, un homme couché sur le dos; tantôt, pour nous distraire un peu et afin de perdre de vue un moment cet éternel Pain de Sucre à la robe blanchâtre et au sommet pointu, qui annonce de loin la rade aux marins, nous poussions nos bordées jusqu'auprès des jolis villages dont le rivage est bordé du côté opposé à la Gabia.

Enfin, le 23, à onze heures du matin, la brise de S. E. vint à notre secours, et nous donnâmes au milieu des îles qui précèdent au large l'entrée de Rio, sur l'une desquelles s'élève le superbe phare qui nous avait guidés les deux nuits précédentes. Ce phare n'était ni aussi solide ni aussi brillant, lorsque, il y a quelques années, un corsaire de la république de Buenos-Ayres, alors en guerre avec le Brésil, ruina la tour et emporta le fanal. L'empereur don Pedro fit reconstruire l'une d'après un plan plus vaste, et remplacer l'autre par un feu tournant; l'ennemi, de son côté, installa sa prise sur une île située à l'embouchure de la Plata, dont l'attérage est beaucoup moins difficile depuis cette époque : de façon que, pour la première fois peut-être, la guerre aura profité aux deux partis.

Poussés rapidement par la brise, contre laquelle louvoyaient un grand nombre de navires qui sortaient du port, nous passâmes bientôt entre ces batteries que Duguay-Trouin écrasa du feu de sa flotte. En lisant la relation de cette expédition, l'on est porté à croire que l'amiral français n'eut pas grand'peine à forcer l'entrée de Rio; mais quand on a vu les trois rangs de canons de la batterie Santa Cruz, que surmonte une citadelle construite à la cime d'un morne, et les nombreuses embrasures du fort Villegagnon, bâti sur un îlot situé au milieu de la passe, l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, du courage et de la présence d'esprit de l'amiral français, ou de la confiance qu'il sut inspirer aux commandants de ses vaisseaux, dans cette affaire mémorable.

Mais déjà nous distinguions les pavillons tricolores qui flottaient sur plusieurs bâtiments mouillés devant la ville ; je donnai donc la liberté à *l'Ernestine*, après quoi *la Favorite* alla jeter l'ancre auprès de la frégate de 60 canons *l'Herminie*, commandée par M. Villeneuve de Bargemont, capitaine de vaisseau, et chef de la station française au Brésil.

RIO-JANEIRO.

CHAPITRE XXIII.

RELACHE A RIO-JANEIRO. — TRAVERSÉE DU BRÉSIL JUSQU'EN FRANCE. — ARRIVÉE A TOULON.

Plus *la Favorite* approche du terme de sa campagne, plus ma tâche devient difficile, et moins je conserve l'espérance d'intéresser la curiosité des lecteurs. Jusqu'ici, j'ai mis sous leurs yeux des régions à peine connues en France, et embellies, pour ainsi dire, de tout l'attrait de la nouveauté ; à présent, il faut que je parle de pays dont les gazettes et une foule de voyageurs donnent journellement la description. Qui ne connaît, chez nous, l'histoire de ces petites républiques formées des lambeaux de la puissance espagnole ou portugaise en Amérique ? Comment mes récits véridiques, mais sans pompe ni ornements, pourraient-ils plaire et attacher, après les morceaux de prose poétique si fraîche, si brillante, dans lesquels plusieurs de nos hommes de lettres distingués ont dépeint la magnifique position de Rio-Janeiro et la beauté sauvage de ses environs ? (Pl. 71.) Aussi mon intention est-elle de ne donner qu'un aperçu

de l'état politique et commercial du Brésil, et principalement de sa capitale.

Sous le règne de l'empereur don Pedro, cette colonie jouissait, à ce qu'il paraît, de la tranquillité intérieure et d'une grande prospérité; Rio-Janeiro surtout était florissante : elle exerçait sans opposition, comme siége du gouvernement, son influence sur les autres parties de l'empire, et voyait chaque année les beaux-arts et l'industrie concourir de plus en plus à sa puissance et à son éclat. Mais depuis la révolution qui renversa du trône le père de dona Maria, cette capitale est bien déchue; les factions la déchirent, et les principales villes du Brésil, agitées elles-mêmes de dissensions intestines, ne reconnaissent presque pas sa suprématie. Le souverain actuel est un enfant, véritable mannequin dirigé par des hommes ambitieux, qui déjà probablement l'auraient fait disparaître, s'il ne leur était nécessaire pour imposer aux partis, dont heureusement les rivalités ont empêché jusqu'ici une nouvelle révolution.

Parmi ces partis, les trois principaux se désignent entre eux sous les noms de républicains, de fédéralistes et de Portugais européens. Les premiers, qui ont à leur tête les plus opulentes familles du pays, veulent s'emparer du pouvoir afin de l'exploiter à leur profit, et de conserver l'unité de l'empire; les seconds, au contraire, ont la prétention de partager le Brésil en plusieurs états séparés, dont Rio, Bahia et Fernambouc seraient les principaux chefs-lieux; enfin les troisièmes, qui sont les plus faibles, craignant pour leurs vies et leurs fortunes, si le gouvernement actuel subissait quelque commotion, s'ef-

forcent de maintenir la balance égale entre les deux autres; mais beaucoup parmi eux se réfugient en Europe et désertent une cause qu'ils considèrent comme désespérée; manière de voir fondée en raison, et justifiée par l'état des choses. Depuis le moment, en effet, que don Pedro, intimidé par les factieux, eut la faiblesse de consentir au licenciement des régiments étrangers, seul appui de sa couronne, le pouvoir est resté sans forces militaires et n'a pour soutien que les gardes nationales qui se sont organisées dans la capitale et les grandes villes de l'empire. Mais quelle garantie peuvent offrir, pour la tranquillité publique, des milices sans discipline, presque sans courage, et divisées elles-mêmes par des dissentiments politiques? Elles s'étaient pourtant relevées un peu dans l'opinion publique en comprimant, peu de mois avant notre arrivée, une émeute redoutable que les fédéralistes, secondés par le bas peuple, avaient tentée à Rio-Janeiro : quoique, au dire de bien des gens, cet heureux succès dût bien moins être attribué à leur bonne contenance qu'à des circonstances fortuites et au peu d'accord des conspirateurs.

Fernambouc et Bahia auraient déjà probablement secoué le joug d'un gouvernement aussi dépourvu des moyens de se faire obéir, et dont les finances sont dans le dernier désordre, si elles n'avaient elles-mêmes tout à craindre d'un bouleversement. Elles courent, en effet, un danger bien plus imminent que la capitale, où les blancs et les mulâtres n'ont à contenir qu'une petite quantité de nègres, méchants, il est vrai, enclins au meurtre et au pillage, mais tirés de différentes contrées

d'Afrique, et par conséquent incapables d'aucun accord; tandis qu'elles renferment une race noire nombreuse, homogène, déterminée, intelligente, et redoutable surtout par la parfaite union de tous ses membres, qui, libres ou esclaves, obéissent aveuglément aux plus opulents de leur caste. Cette union, cimentée par les rapports naturels qu'établissent entre les nègres une même origine (10), un même langage et une même religion, est d'autant plus dangereuse pour les habitants, que ces nègres ne s'allient qu'entre eux, et que leurs femmes ne se livrant qu'avec peine aux Européens, les métis, auxiliaires naturels de ces derniers, sont en très-petit nombre. On concevra facilement, d'après cela, que la moindre secousse politique pouvant faire tomber le pouvoir aux mains de cette population noire, qui n'est que trop disposée à s'en saisir, produirait immanquablement, à Bahia et à Fernambouc, la plus épouvantable anarchie. Plusieurs soulèvements partiels qui ont déjà eu lieu, et que l'on n'a étouffés qu'avec peine, devraient éclairer les colons sur les dangers de leur position, et les engager à suspendre leurs rivalités; mais comme la prudence et les passions politiques s'allient rarement ensemble, il faut s'attendre qu'au Brésil la lutte entre les blancs et les noirs ne tardera pas à commencer.

Au milieu de ces débats entre les diverses provinces de l'empire, celle de *las Minas*, située à quatre-vingts lieues environ au N. O. de Rio, et qui tire son nom des mines d'or et de pierres précieuses qu'elle renferme, est restée jusqu'ici parfaitement tranquille, quoique la plupart de ses habitants tiennent pour la fédération. Il faut

que la crainte les ait retenus; car encouragés, pour ainsi dire, à la rébellion par l'extrême difficulté des communications entre leur chef-lieu *Ouro-Preto* et la capitale, ils n'ont fait aucune tentative pendant et depuis la dernière révolution pour se rendre indépendants. Ceux des provinces du S. ne se montrent pas moins sages; du reste, pauvres, clair-semés, occupés uniquement du soin de garder leurs troupeaux et de les défendre contre les déprédations des tribus sauvages qui les environnent, quel intérêt peuvent-ils prendre aux changements politiques?

Rio-Janeiro devait perdre, et a perdu réellement, à l'expulsion de don Pedro, plus que toutes les autres villes du Brésil; aussi n'est-elle aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle était autrefois. La présence de ce souverain y attirait une foule de riches Portugais; une cour nombreuse et brillante donnait de l'activité au commerce et de la valeur aux propriétés. L'empereur avait mis l'armée et la marine militaire sur un pied respectable: il encourageait principalement la culture des terres; ce fut sous ses auspices que des Suisses et des Allemands fondèrent plusieurs colonies sur les bords des rivières qui se jettent dans la baie. Depuis 1830, tout a changé de face: le commerce a disparu avec la cour, l'armée n'existe plus, et les nouveaux établissements, pressurés par d'avides autorités, redeviennent des solitudes. Il y avait dans l'arsenal, à l'époque de mon passage, un vaisseau, une frégate, plusieurs corvettes et trois bateaux à vapeur complétement abandonnés: de beaux hangars, d'élégantes cales couvertes, de vastes magasins, tombaient en ruine et ne servaient plus qu'aux travaux de

réparations des bâtiments de guerre étrangers mouillés sur la rade. Les revenus de l'état sont considérablement diminués, et le peu qu'il en reste devient en grande partie la proie des premiers fonctionnaires publics : enfin, les possesseurs des propriétés, craignant une catastrophe prochaine, se hâtent de les vendre pour émigrer. La suppression de toute espèce de force armée, et la faiblesse des tribunaux, enhardissent les mauvais sujets; de sorte que les meurtres et les vols se multiplient avec une effrayante rapidité. A une heure un peu avancée de la nuit, les rues et les quais se remplissent de malfaiteurs qui attaquent le passant isolé ou marchant sans précaution. Plus exposé encore est celui qui, pressé de passer de l'autre côté de la baie, s'embarque seul, le soir, sur un bateau de passage : si son extérieur ou d'autres indices dénotent une capture de quelque valeur, les matelots noirs l'assassinent, et son cadavre disparaît pour toujours dans les flots. Moins malheureux, mais tout aussi à plaindre peut-être, est le nouvel arrivant qui laisse imprudemment, pendant la nuit, les fenêtres de son appartement ouvertes pour y laisser pénétrer la fraîcheur : des voleurs nègres, que la couleur de leur peau cache dans l'obscurité, et qui d'avance ont eu la précaution de se frotter d'huile, afin d'échapper plus aisément aux mains qui voudraient les saisir, s'introduisent chez lui avec une inconcevable hardiesse, et le lendemain il se réveille complétement dévalisé.

Rio-Janeiro, du reste, est comparable à nos plus belles cités du second ordre, pour la grandeur des monuments publics et l'apparence des maisons. On est d'abord

étonné, en débarquant sur les quais du port, du coup d'œil que présentent la cathédrale, le palais de l'empereur et d'autres édifices remarquables. (Pl. 72.) On ne l'est pas moins si l'on entre dans l'intérieur de la ville, à la vue de plusieurs places très-spacieuses bordées d'habitations élégamment construites, et où aboutissent les principales rues, entre autres celle d'*Ovidor* habitée presque exclusivement par les marchands français. C'est là que chaque soir se rassemblent les étrangers, soit pour se rafraîchir dans les cafés, soit pour lorgner, en se promenant, les minois éveillés qui ornent les boutiques et les magasins, dont l'aspect rappelle un peu notre rue Vivienne et les environs du Palais-Royal. Ce quartier, sous le règne de don Pedro, était très-riche et très-vivant : les modes nouvelles de Paris, les objets de luxe pour la table et les appartements, les marchandises précieuses en tout genre, y brillaient alors de toutes parts, et faisaient passer aux mains de nos armateurs une bonne partie de l'or et des diamants du Brésil : mais aujourd'hui ces branches de commerce sont à peu près anéanties, et la rue d'Ovidor se ressent, comme le reste de Rio, de la misère dans laquelle tombent de plus en plus toutes les classes de la population brésilienne.

Ces rues que parcouraient naguère une multitude de riches équipages et de trafiquants affairés sont à présent presque désertes, surtout loin des bords de la mer. On y retrouve pourtant encore une teinte européenne : ces postes remplis de bruyants gardes nationaux en uniforme, avec la casquette sur l'oreille, et nonchalamment assis à l'ombre ; ces blancs qui, malgré la

chaleur excessive du soleil, circulent à pied dans les rues, vous retracent fidèlement l'image de votre pays, et vous font douter si vous êtes réellement sur les rivages du nouveau monde. La vue des opulentes demeures des négociants anglais vient encore aider à l'illusion, et témoigner en même temps de la richesse du commerce britannique au Brésil. Ces négociants n'y vendent pas, comme les nôtres, ce que le luxe des capitales a fait inventer de plus somptueux; mais, suivant ici la même méthode qu'ils pratiquent au Pérou et au Chili, ils fournissent la population de toutes les marchandises de première nécessité, et lui inspirent une considération dont les Français fixés à Rio semblent fort peu jaloux. Aussi les secousses politiques qui ont ruiné la plupart de nos compatriotes, ont à peine ébranlé leur crédit; et ils peuvent attendre d'autant plus aisément des temps meilleurs, qu'ils font beaucoup d'affaires dans les autres provinces, parmi lesquelles je citerai Bahia et Fernambouc, où ils débitent assez avantageusement, et toujours au détriment de nos manufactures, leur quincaillerie, leurs approvisionnements de marine et principalement leurs étoffes, non pas fabriquées, comme chez nous, dans l'intention de tromper l'acheteur, mais avec le désir de flatter ses goûts et de capter sa confiance.

Moins peuplées et moins cultivées que les provinces de Bahia et de Fernambouc, celles de Rio et de las Minas exportent beaucoup moins de produits; il ne sort de l'une que des cuirs verts, quelques balles de café, du sucre peu estimé des raffineurs; l'autre ne

fournit que de l'or et des pierres précieuses : aussi le nombre des navires marchands mouillés dans la baie est-il ordinairement très-borné, et donnerait une bien pauvre idée de l'importance du Brésil, si la rade n'était constamment garnie de frégates et de corvettes appartenant aux stations des puissances maritimes. Ces bâtiments de guerre animent la baie et offrent à chaque instant du jour un spectacle on ne peut plus agréable : tantôt remorqués par les canots réunis des escadres française et anglaise, ils sortent lentement des passes avec la marée et le calme du matin pour aller protéger le commerce de leur nation sur les côtes de l'Amérique : tantôt ils arrivent de la mer avec la brise du large qui souffle dans l'après-midi. Aperçus de loin, ou annoncés par les signaux établis sur les montagnes, leur apparition donne lieu à bien des conjectures différentes, jusqu'au moment où ils arborent leur pavillon et se font reconnaître; puis ils jettent l'ancre, et de leurs sabords entr'ouverts s'échappent en tourbillonnant la flamme et la fumée des salves d'artillerie, auxquelles répondent les batteries de terre et les vaisseaux amiraux.

Cependant la nuit approche; le soleil vient de se coucher derrière les sombres nuages amoncelés sur les sommets du Pain de Sucre et du sourcilleux Corcovado que la foudre aime tant à sillonner; une douce température succède à la chaleur étouffante de la journée : alors de chaque bâtiment de guerre s'élancent des embarcations chargées de promeneurs; les uns descendent devant la ville, et se dirigent vers le jardin public, où ils espèrent trouver quelques distractions, mais où le

plus souvent ils ne rencontrent personne, car les dames brésiliennes sortent peu, n'aiment pas les étrangers, et les fuient même, à ce qu'on assure; les autres mettent pied à terre de l'autre côté de la rade, à Santo-Domingo, joli bourg construit sur la lisière d'une plaine assez bien cultivée. C'était de ce côté que les officiers de *la Favorite* et moi, nous allions souvent prendre l'air après dîner: nous parcourions au hasard la campagne, cherchant si derrière les jalousies des habitations éparses çà et là au milieu des champs et des plantations, nous ne découvririons pas des figures féminines un peu avenantes. Quelquefois, par bonne fortune, nous en apercevions qui pouvaient paraître assez jolies, quoique plus que brunes, à des hommes absents d'Europe et surtout de France depuis deux années: j'avouerai pourtant qu'en dépit de mes excellentes dispositions à trouver chez les dames de Rio la grâce réunie à la beauté, elles m'ont semblé généralement ne posséder ni l'un ni l'autre de ces avantages; mais lorsque, par prudence ou économie, on a renoncé aux Sirènes de la rue d'Ovidor, je conçois très-bien que de belles dents, de grands yeux noirs au regard de feu et une taille assez bien prise soient capables de faire transiger sur ce qu'ont de peu attrayant un nez épaté, des traits rarement agréables, un teint sans fraîcheur, un air tant soit peu sauvage, et une toilette à laquelle le bon goût ne préside pas toujours. Il est probable que ces maisons aux murs élevés, aux petites fenêtres et aux portes plus étroites encore, dont il n'est pas permis à un étranger, du moins publiquement, de franchir le seuil; il est probable,

dis-je, que ces maisons renferment des beautés bien supérieures au portrait que je viens de tracer : mais comme pour vérifier le fait il eût fallu s'exposer à la brutale jalousie de maris soupçonneux, et qu'on prétend peu scrupuleux sur le choix des moyens de vengeance, j'ai laissé à des observateurs plus ardents que moi le soin de s'en assurer.

Au reste, les hommes n'ont guère mieux profité que les femmes du contact habituel des Européens ; car non-seulement ils refusent de les imiter, mais dans leur ignorance et leur grossièreté, ils se montrent, à leur égard, ombrageux et méchants. Les Portugais mêmes sont l'objet de leur animosité, et doivent s'attendre, en cas d'un changement politique, soit dans le sens républicain, soit en faveur du fédéralisme, à une expulsion générale. Nous avions donc le soin d'éviter, dans nos excursions, tout ce qui pouvait déplaire à des hôtes aussi susceptibles, et de ne pas trop nous éloigner du rivage, où nous revenions ordinairement pour remonter sur nos canots et retourner à bord, peu d'instants avant le commencement de l'orage, qui éclate presque chaque soir à Rio-Janeiro, depuis janvier jusqu'en avril, et répand dans l'atmosphère une fraîcheur qui dure toute la nuit.

Ces délassements, les seuls à peu près qu'offre aux marins la capitale du Brésil, n'eussent pas suffi pour nous y faire attendre patiemment notre prochain départ, si nous n'en avions trouvé de plus réels dans la société des officiers de nos navires de guerre, et si, pour ma part, je n'avais passé de fort agréables moments auprès de M. Villeneuve de Bargemont, qui

me témoignait la plus aimable bienveillance. Un autre genre de satisfaction me portait encore à séjourner volontiers quelques jours de plus à Rio-Janeiro : c'est que notre escadre y luttait avantageusement, sous le double rapport du nombre et de la tenue des bâtiments, avec celle des Anglais, qui, malgré cette rivalité, n'en rendaient pas moins une éclatante justice à la conduite aussi sage que noble du commandant de *l'Herminie* envers eux, et vivaient dans la plus parfaite harmonie avec les états-majors et les équipages français : nous éprouvâmes nous-mêmes les heureux effets de ces relations amicales, et aucune relâche, sous ce rapport, ne nous a laissé d'aussi bons souvenirs.

Le 9 février au matin, tous les préparatifs étant achevés, *la Favorite* mit sous voiles pour l'Europe, après avoir salué de neuf coups de canon le guidon de commandement de *l'Herminie*, et elle fut remorquée lestement en dehors des passes par les canots des escadres étrangères mouillées sur la rade. Pendant ce trajet, que le calme et les courants contraires rendent toujours assez pénible, la musique du vaisseau amiral anglais *le Warspite* joua nos airs nationaux; et la corvette était parvenue à l'ouvert de la baie, les canots l'avaient même quittée, que nous entendions encore les sons des instruments; mais la brise s'étant élevée, ils ne parvinrent bientôt plus jusqu'à nous, et à midi la tour blanche du phare s'enfonçait à nos yeux sous l'horizon.

Si les vents généraux de S. E. qui soufflent au large des côtes orientales de l'Amérique du Sud, régnaient également sur les côtes du Brésil, les navires qui sortent

de Rio-Janeiro pour aller en Europe pourraient, quand ils ont doublé à bonne distance le cap Frio, gouverner facilement au N. : mais malheureusement le voisinage des terres rend le temps si orageux, que les marins, afin d'échapper à ces contrariétés et au courant rapide qui porte sur les rivages dangereux bornés au S. par le cap Frio et au N. par les bancs de Fernambouc, sont obligés de courir plusieurs centaines de lieues dans le S. E. Nous ne tardâmes pas à ressentir les effets de cette influence des terres sur l'atmosphère; car à peine commencions-nous à jouir, en dehors des îles, d'une température supportable relativement à celle de Rio, que le temps, si beau le matin, se gâta tout à fait; la brise faiblit et varia du S. à l'O., le ciel se couvrit, et la pluie tomba par torrents jusqu'au lendemain matin; après quoi le vent se fixa à l'E., et vers le soir fit place au calme. Telles furent à peu près les circonstances qui signalèrent notre navigation jusqu'au 23 février : nous n'étions encore, ce jour-là, que par 29° de latitude méridionale et 25° 21′ de longitude O.; la corvette naviguait au milieu d'une solitude profonde; pas un navire ne se montrait à l'horizon; pas un oiseau, pas un poisson ne venait faire diversion à l'impatience qui nous dévorait. Chacun de nous interrogeait le ciel, la course des nuages, et croyait y découvrir les indices d'un changement prochain dans les vents; mais les jours, les semaines s'écoulaient sans que le pronostic se réalisât : nous finîmes néanmoins par nous résigner et attendre tranquillement qu'il plût au ciel de nous favoriser.

Je me sentais d'autant mieux disposé à cette résigna-

tion philosophique, que je n'avais plus d'inquiétudes sur la santé de nos convalescents : le chirurgien-major ne redoutait plus pour eux cette nostalgie fatale qui nous avait enlevé peut-être plus d'hommes que la cruelle dyssenterie. Les lettres de France reçues à Rio, et la certitude de revoir bientôt leur patrie, étaient pour nos jeunes gens encore malades un sûr remède contre les rechutes. Les chants et les jeux égayaient de nouveau les soirées, comme dans la première année du voyage; et lorsque l'heure du sommeil avait ramené le calme sur la corvette, les hommes de quart, groupés çà et là sur le pont, ou se promenant d'un air animé, causaient de leurs parents qu'ils devaient bientôt embrasser, et formaient des projets pour l'instant du retour.

Les vents qui tournèrent peu à peu à l'E. et au S. E., nous permirent enfin de mettre le cap au N. Le 24, *la Favorite* franchit le tropique avec une bonne brise, et coupa pour la première fois la route qu'elle avait suivie en allant dans l'Inde, vingt-trois mois auparavant. Notre tour du monde ainsi achevé heureusement nous porta bonheur, car, malgré les calmes qui règnent dans ces mers, nous atteignîmes assez vite la latitude de l'île Sainte-Hélène, dont le nom à peine connu lorsque j'y touchai en 1810, vaut aujourd'hui une histoire tout entière, et peu de jours après l'île de l'Ascension resta également derrière nous. Cette île, que j'avais visitée dans ma jeunesse, et dont la surface montagneuse, dénuée d'eau douce et couverte de cendres volcaniques, ne nourrissait pas d'autres habitants que des chèvres sauvages, des tortues et des oiseaux de mer, est maintenant

occupée par des Anglais, qui sont venus à bout de suppléer à tout ce qui lui manque, en conservant l'eau des pluies dans de vastes citernes, en tenant les tortues captives dans des parcs, et en y cultivant avec succès les végétaux des tropiques; de façon que les navires trouvent aujourd'hui à l'Ascension les secours et les rafraîchissements nécessaires après une longue traversée. Combien de peines et de dépenses n'a-t-il pas fallu pour accomplir de semblables prodiges sur un rocher isolé au milieu de l'Océan! Mais la Grande-Bretagne avait décidé que ce point pouvait être utile à son commerce et à ses escadres, ou dangereux pour elle s'il tombait aux mains de ses rivaux; dès lors tous les obstacles ont cédé. C'est ainsi que cette puissance plante son pavillon au delà des mers, partout où elle le croit avantageux à ses intérêts, sans tenir compte des distances ni des sacrifices; tandis que la France paraît embarrassée de la possession d'une contrée riche et fertile, qu'un étroit canal sépare à peine de ses bords.

La brise continuant à nous être favorable, le 4 mars *la Favorite* coupa l'équateur pour la quatrième fois et entra dans l'hémisphère boréal; nous fûmes bientôt délivrés des calmes et des orages qui rendent ces parages si désagréables aux marins, car la corvette ne cessa pas un seul jour d'avancer vers sa destination. Les vents généraux de N. E. qui nous prirent par 6° de latitude, chassèrent les fortes chaleurs ainsi que l'humidité, et je retrouvai ces belles et paisibles nuits des tropiques dont j'avais joui avec tant de plaisir durant le premier mois de notre campagne, quoique

je fusse alors sous la pénible influence des regrets du départ et que l'avenir m'inspirât de bien sérieuses réflexions. Mais aujourd'hui cet avenir était devenu le passé, un passé honorable pour mes compagnons et pour moi; j'avais rempli une mission difficile, je ramenais sains et saufs *la Favorite* et son équipage, je touchais enfin au terme de mes fatigues et de mes soucis : combien je me sentais heureux! Dans quelles douces rêveries, le soir, quand presque tout le monde dormait à bord, me jetaient le calme profond qui m'entourait et le bruit monotone du navire sillonnant mollement la mer, qui au moindre choc se couvrait d'une brillante nappe d'argent! Mes yeux cherchaient à reconnaître, parmi les millires d'étoiles dont la voûte du ciel étincelait, cette grande Ourse, reine des planètes de l'hémisphère N., et qui signale au navigateur européen l'approche de sa patrie. Elle ne se montrait encore qu'à demi au-dessus de l'horizon, et montait chaque jour trop lentement au gré de mon impatience.

Cette navigation paisible ne pouvait pas durer longtemps : à mesure que nous approchions des îles du cap Vert, nous trouvions des brises inégales et une brume épaisse, que remplacèrent, quand nous eûmes perdu l'abri de ces îles, un temps clair, une mer houleuse, et le vent de N. E. dans toute sa force. Mais déjà nous remarquions les divers phénomènes qui annoncent les vents variables; le ciel se chargeait dans le S. O., et la houle venait de ce côté; les nuages chassaient vers l'E., et les baromètres descendaient peu à peu au-dessous de 28 pouces. Ce ne fut pourtant qu'a-

près avoir doublé les Canaries que nous pûmes gouverner sur le détroit de Gibraltar, à l'ouvert duquel *la Favorite* arriva le 11 avril au soir. Dès la veille elle était environnée de navires qui attendaient aussi la brise d'O. pour entrer dans la Méditerranée. Comme nous, ils se tenaient pendant la nuit près des côtes d'Espagne, que font reconnaître facilement le phare de Cadix ou le cap Trafalgar, nom malheureusement trop célèbre dans nos fastes maritimes, et pendant le jour ils longeaient les rivages sablonneux de l'Afrique, sur lesquels le marin naufragé ne rencontre que l'esclavage ou la mort. Autrefois ces bords fourmillaient de pirates qui, montés sur de grandes chaloupes légères à la rame, allaient surprendre au large les navires trop faibles pour leur résister, puis les emmenaient à Tétuan ou à Tanger. Mais la puissance de ces régences barbaresques a bien décliné avec le temps : aujourd'hui les Maures se contentent d'appeler de tous leurs vœux, et de hâter par toutes sortes de moyens, la perte des bâtiments qui viennent attendre, à l'abri du cap Spartel, la fin des vents d'E. Ils semblent même avoir oublié leur ancien goût pour la navigation, car on n'aperçoit pas une seule embarcation devant leurs villages : il en résulte qu'ils ont journellement le chagrin de voir des bateaux espagnols ou portugais relever impunément, à leurs yeux, des filets remplis de poissons excellents. Ces filets attirèrent d'abord mes regards; et j'avais d'autant plus d'envie d'acheter aux Maures leur poisson, que dans la pénurie où nous étions de provisions fraîches, le regarder sans y toucher, c'était souffrir le supplice de Tantale; mais comme je

craignais de faire quarantaine en arrivant à Toulon, j'étais obligé de refuser à chaque instant les offres séduisantes des pêcheurs qui accostaient à l'envi la corvette pour nous offrir leur marchandise.

Une aussi rigoureuse continence était bien difficile pour des hommes condamnés depuis plusieurs semaines à un régime plus que sévère, et nous aurions peut-être succombé à la tentation, si la brise d'O. qui se déclara le lendemain dans l'après-midi, ne nous avait poussés de l'autre côté du détroit.

Le temps était magnifique, quand nous franchîmes la partie la plus étroite du canal : le soleil se couchant sans nuages, nous éclairait de ses derniers rayons; sur la gauche, les montagnes verdoyantes de la Péninsule descendaient par gradins jusqu'au rivage, que rangeaient une foule de caboteurs; sur la côte d'Afrique, au contraire, tout nous offrait l'image de la tristesse et de l'isolement : on y voyait des pointes sombres et arides, que nous dépassions rapidement à l'aide du courant bien plus que de la brise; et au fond des anses de sable qui les séparent, on ne distinguait aucun bateau, aucun vestige d'habitations : le mont aux Singes, déjà couvert des ombres de la nuit, projetait son ombre au loin sur la mer; et dès que ses flancs garnis de bois épais furent entièrement enveloppés de ténèbres, on aurait dit qu'il bouchait le détroit.

Au point du jour, le morne de Gibraltar ne paraissait plus : nous longions doucement, à petite distance, les terres d'Espagne; nos yeux ne pouvaient se rassasier de l'aspect de cette végétation si riche, si brillante du

midi de l'Europe. A chaque moment nous découvrions des sites plus gracieux les uns que les autres. La côte était bordée de jolis villages adossés contre des collines, au sommet desquelles s'élevait quelquefois un monastère dont les blanches murailles tranchaient sur la verdure des vignes et des bois d'orangers qui se déroulaient comme un tapis jusqu'au bord de la plage. Avec quel délice notre imagination, fatiguée des souvenirs de pays lointains et sauvages, se reposait sur ces tableaux enchanteurs! Ce n'était pas encore la France; mais les villes et les ports auprès desquels passait la corvette, les caps et les îles qu'elle doublait, s'offraient à nous comme d'anciennes connaissances, et après un si long voyage, nous semblaient des amis. Ni les rochers, ni les écueils du rivage ne nous causaient d'inquiétudes; et chaque soir nous venions attendre, presqu'à les toucher, la brise de terre qui s'élevait ordinairement avant minuit: nous profitions alors de cette brise pour gouverner en bonne route jusqu'au matin, que la brise du large prenant à son tour, nous ramenait sur la côte, mais toujours plus près de notre destination.

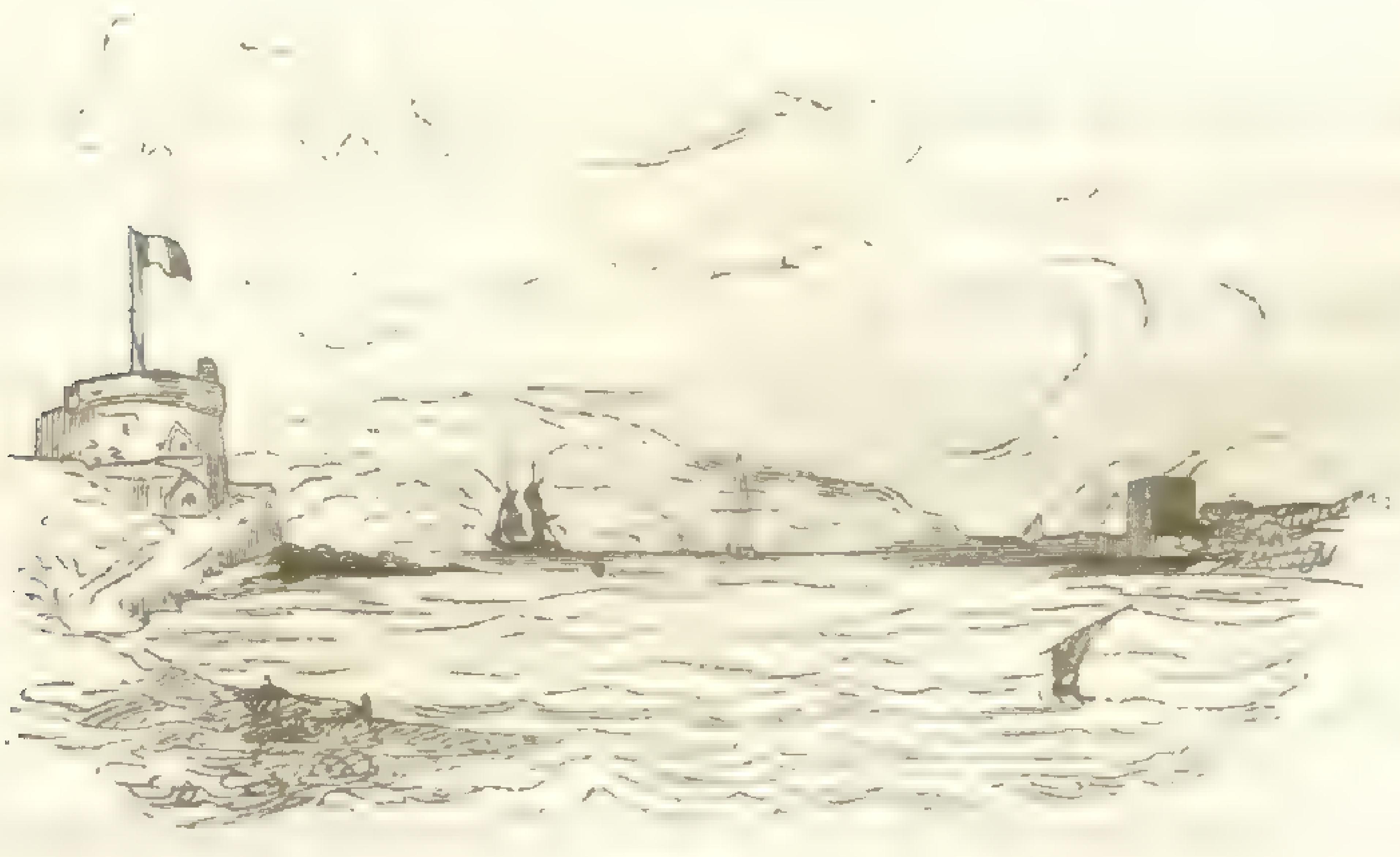
C'est ainsi que nous parvînmes à dépasser, avec des brises variables autant que faibles, les îles Baléares et tous ces caps que l'Espagne projette vers le S.: enfin le 21 avril au point du jour, les vigies apercevaient encore les cimes neigeuses des Pyrénées, et nous entrions dans le golfe de Lyon, lorsque le mistral, ce tyran de la Provence, se déclara subitement. Poussée par un vent aussi violent et aussi favorable, *la Favorite* volait sur la mer: à deux heures nous distinguions déjà par-

faitement les côtes de France. Ces côtes sont blanchâtres, arides et pelées; mais elles parurent à mes compagnons plus belles que la terre promise : beaucoup d'entre eux avaient entrevu les clochers de leurs villages; quels mots, quels accents pourraient exprimer leurs transports de joie, en reconnaissant des lieux si chers à leurs cœurs, et dont ils étaient éloignés depuis si longtemps! Ces émotions redoublèrent à mesure que nous approchâmes de l'entrée de Toulon, mais elles devaient prendre bientôt un autre cours, car une dernière contrariété nous attendait au terme de notre voyage. La brise mollit dans l'après-midi, et nous restâmes en calme sous le cap Sicié, au commencement de la nuit. On n'imagine pas combien ce contre-temps nous désola; heureusement qu'une petite brise s'éleva et nous permit de reprendre enfin, à 9 heures du soir, le même mouillage d'où *la Favorite* avait levé l'ancre le 30 décembre 1829.

Le lendemain les ponts de la corvette étaient presque déserts. Officiers et matelots rendus à la liberté et au repos, entourés de leurs parents ou de leurs amis, racontaient les événements de notre aventureuse expédition : ils avaient déjà obtenu presque tous du gouvernement le prix de leurs bons services : quant à moi, je trouvai celui de mes soins pour leur conservation et leur bien-être, dans l'attachement affectueux qu'ils me témoignèrent au moment de notre séparation, lorsque, après le désarmement de *la Favorite*, je les quittai pour aller à Paris rendre compte de ma mission.

Là finissait la tâche de l'officier de marine, ici se

terminé celle de l'historien. Je les ai remplies l'une et l'autre avec le même zèle et le même dévouement. Pendant vingt-huit mois de navigation, j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour protéger nos marchands et honorer le nom français dans toutes les parties du monde; pendant le même espace de temps je me suis livré sans relâche à un travail opiniâtre et étranger à mes habitudes, pour rédiger par écrit mes observations. J'en présente sans crainte au public le résultat, persuadé que la franchise de l'homme de mer fera excuser l'inexpérience et le peu de talent de l'écrivain : mon seul but a été d'ouvrir les yeux à mes concitoyens sur l'abaissement du commerce maritime de la France, en même temps que de leur démontrer la nécessité d'encourager et d'augmenter notre marine militaire : je me croirai, si je l'atteins, assez récompensé de mes fatigues et de mes veilles, et je n'aurai plus rien à désirer.



TOULON.

NOTES.

Note 1, p. 4.

Je citerai à l'appui de ce que j'avance, touchant le caractère atroce et déterminé des convicts, le fait suivant, arrivé en Australie deux mois après notre départ de Port-Jackson.

(Extrait d'un journal anglais.)

« Le 1er décembre 1831, *le Calédonien*, brick du commerce appartenant à des armateurs de Sidney, était mouillé devant l'établissement pénitentiaire de Moreton-Bay, lorsqu'il fut abordé par onze *bush-rangers*, qui, s'étant emparés de l'équipage, le débarquèrent sur la côte, à l'exception du capitaine, M. Browning, estimable et intelligent jeune homme. Alors ils hissèrent les voiles, prirent le large, et ordonnèrent au capitaine de les conduire à quelque île de la mer du Sud fréquentée par les navires anglais, en témoignant leur intention formelle de retourner en Angleterre. M. Browning refusa d'abord de se charger d'une pareille tâche, prétextant son incapacité; mais les pirates lui ayant dit qu'ils avaient pris d'avance des renseignements sur son caractère et sa capacité, et qu'ils étaient décidés à le tuer s'il ne se rendait pas à leurs désirs, il prit le commandement du brick et gouverna vers le S. Peu de temps après le départ, les six plus méchants convicts complotèrent d'égorger les cinq autres, et mirent bientôt leur projet à exécution. Quatre de ces derniers furent dépêchés en un tour de main, mais le cinuqième essaya d'échapper à la mort par toutes sortes de moyens; d'abord il se fit poursuivre autour du navire, puis il monta dans les haubans; enfin, serré de près, il se réfugia sur le beaupré et demanda grâce, mais en vain. Plusieurs de ces monstres l'y poursuivirent en brandissant leurs coutelas : alors ce malheureux se laissa glisser après une corde ;

et pendant qu'il s'y tenait suspendu par les deux mains, il implorait d'une manière lamentable la pitié de ses compagnons; ceux-ci coupèrent la corde en se moquant de lui, et il disparut au fond de la mer. Après un pareil exemple, M. Browning comprenant qu'il était absolument nécessaire pour son salut de gagner la confiance du reste de ces misérables, s'empressa de conduire le bâtiment à une des petites îles qui se trouvaient sur sa route, et dont les habitants reçurent avec bienveillance les nouveaux arrivants. Ce fut alors qu'ayant découvert le complot formé par les convicts de l'assassiner, afin d'assurer par ce moyen leurs propres vies s'ils étaient repris, il se mit sous la protection du chef de l'île. Les coquins se trouvant ainsi hors d'état de conduire le brick, supplièrent M. Browning de revenir; mais celui-ci refusa positivement de s'embarquer avec eux. Sur ces entrefaites, arriva sur la côte de l'île un baleinier anglais, dont le capitaine, prévenu de ce qui se passait, envoya une partie de ses gens pour saisir les meurtriers; mais ceux-ci s'enfuirent dans l'intérieur des terres. Redoutant leur vengeance, et malgré les sollicitations des sauvages qui désiraient le conserver parmi eux, M. Browning s'embarqua sur le baleinier, qu'il quitta ensuite pour passer sur un bâtiment américain se rendant à Sidney, où enfin il mit pied à terre le 14 mai, au grand étonnement de ses amis et des armateurs du *Calédonien*, qui le regardaient comme perdu. »

Note 2, p. 6.

Fidèle à mon système de ne parler que de ce que j'ai vu ou de ce que j'ai étudié sur les lieux mêmes, et de ne jamais m'approprier des descriptions faites par d'autres voyageurs, je n'ai pu donner que des renseignements très-imparfaits sur la topographie de la Nouvelle-Zélande et sur les mœurs de ses habitants. Mais si le peu que j'en ai dit a excité la curiosité des lecteurs, je les engage à prendre connaissance des détails intéressants que renferme sur ces contrées le voyage de la corvette *l'Astrolabe*, commandée par le capitaine Dumont d'Urville, qui, dans cette expédi

tion, où il a déployé un courage et une persévérance incontestables, a surpassé tous nos explorateurs modernes, et s'est placé, comme marin hydrographe, à côté des Lapérouse et des d'Entrecasteaux.

Note 3, p. 34.

En m'exprimant avec autant de sévérité sur le compte des missionnaires anglicans établis à la Nouvelle-Zélande et dans plusieurs autres îles de l'Océan Pacifique, je n'ai voulu que blâmer le caractère et la conduite de quelques individus isolés, sans prétendre attaquer une corporation qui renferme beaucoup d'hommes recommandables par leurs talents et par leurs vertus évangéliques. Loin de moi l'intention de déprécier les travaux apostoliques des missionnaires protestants; je me serais, au contraire, estimé heureux, si l'occasion s'en fût présentée, de vanter le dévouement, la charité, la douceur que plusieurs d'entre eux ont déployés dans la conversion des barbares habitants de ces pays lointains. J'aurais cité principalement le révérend M. Marsden, chef des missions anglaises de la Nouvelle-Hollande, qui, par son zèle admirable à civiliser les aborigènes de la Nouvelle-Galles du Sud ainsi que de la Nouvelle-Zélande, et à plaider leur cause auprès des gouverneurs de Sidney, a mérité d'être surnommé le las Casas de la Polynésie.

Je n'ai jamais confondu la classe moyenne du clergé anglican, si instruite, de mœurs si douces et si pures, avec cette troupe de gens de toute profession, qui, en sollicitant la mission difficile d'aller prêcher la parole de Dieu aux insulaires des archipels de la mer du Sud, n'ont d'autre but que de se procurer une subsistance facile pour eux et leurs familles; mon intention n'a été, je le répète, que de montrer combien de pareils choix entraînent de fâcheuses conséquences.

Note 4, p. 34.

Voici comment le capitaine anglais Dillon s'exprime sur le

compte des missionnaires ses compatriotes établis à Paheha (baie des Iles), dans la relation de son *Voyage à la recherche de Lapérouse*, tom. II, pag. 253.

« Il y avait dans le voisinage de la baie plusieurs de nos compatriotes employés comme missionnaires pour convertir et instruire les naturels ; mais bien qu'ils possédassent de nombreux troupeaux de bétail, ils étaient trop occupés de leurs travaux spirituels pour songer qu'ils avaient ainsi le moyen de nous procurer d'utiles secours. Absorbés tout entiers dans les théories sublimes du christianisme, ils oubliaient la pratique de ses préceptes les plus essentiels, comme de secourir les nécessiteux et de visiter les malades. Je leur aurais, de grand cœur, payé, à quelque prix que ce fût, une provision journalière de viande fraîche pour nos malades, mais je ne pus l'obtenir. Le capitaine Duke (armateur d'un baleinier anglais), par un sentiment d'humanité qui lui fait honneur, nous envoya à bord deux moutons gras, six poules, et de plus une douzaine de bouteilles de vin. A ce présent, dont l'opportunité centuplait le prix, il joignit une assez bonne épigramme contre les saints prédicateurs d'une doctrine qu'ils refusaient de mettre en pratique. « Ceci est peu, m'écrivait le capitaine « Duke, mais des pêcheurs comme nous n'ont qu'une bien faible « part aux biens de ce monde, qui sont réservés pour les élus. » On peut juger du service que nous rendit ce charitable fils de Neptune : tous mes officiers, à l'exception d'un seul, étaient alités, et la liste du docteur contenait vingt-deux personnes. »

Note 5, p. 43.

Le massacre de Marion et de ses compagnons formant un des plus effroyables épisodes de l'histoire des trahisons tramées par les Nouveaux-Zélandais contre les Européens, je ne puis résister au désir d'en transcrire ici la relation, que j'ai prise dans le voyage du capitaine Crozet, rédigé par l'abbé Rochon.

« Lorsque nous fûmes à deux lieues de distance dudit cap (le cap Brett), nous eûmes connaissance de trois pirogues qui venaient à

nous. Il ventait peu et la mer était belle. Une des pirogues s'approcha de notre vaisseau ; elle contenait neuf hommes. On les engagea par signes à venir à bord ; on leur envoya diverses bagatelles pour les y déterminer. Ils y vinrent avec un peu de difficulté et parurent, en montant dans le vaisseau, n'être pas sans crainte. M. Marion les fit entrer dans la chambre du conseil, et leur offrit du pain. Il en mangea le premier, et ils en mangèrent aussi. On leur présenta de la liqueur ; ils en burent avec répugnance. On les engagea à se dépouiller de leur pagne, et on leur fit présent de chemises et de caleçons, dont ils parurent se laisser habiller avec plaisir. On leur fit voir différents outils, tels que haches, ciseaux et erminettes. Ils se montrèrent extrêmement empressés de les avoir ; ils s'en servirent dans le moment, pour nous faire voir qu'ils en connaissaient l'usage. On leur en fit présent. Ils s'en allèrent peu de temps après, très-satisfaits de notre réception. Dès qu'ils furent un peu éloignés du vaisseau, nous les vîmes quitter leurs chemises et leurs caleçons pour prendre leurs premiers vêtements et cacher ceux qu'ils avaient reçus de nous. Ils abordèrent ensuite les deux autres pirogues, dont les sauvages n'avaient pas osé s'approcher du vaisseau : ils parurent les rassurer et les engager à venir aussi nous voir. Ils vinrent effectivement et montèrent sur le vaisseau, sans témoigner ni crainte ni défiance. Il y avait parmi eux des femmes ; on leur donna du biscuit et quelques autres bagatelles.

« Le soir, le vent étant augmenté, les pirogues se retirèrent à terre. Cinq ou six de ces sauvages restèrent de leur bonne volonté à bord du vaisseau. On leur fit donner à boire et à manger ; ils soupèrent même avec nous, et mangèrent de tous nos mets avec beaucoup d'appétit ; ils ne voulurent boire ni vin ni liqueur. Ils couchèrent dans le vaisseau. On leur arrangea des lits dans la grande chambre ; ils dormirent bien, sans marquer la moindre défiance. Cependant on les veilla toute la nuit. Parmi ces sauvages était le nommé Takouri, un de leurs chefs, dont on aura occasion de parler dans la suite, lequel témoignait beaucoup d'inquiétude toutes les fois que le vaisseau s'éloignait un peu de la côte pour

courir des bordées, en attendant le bateau que nous avions envoyé le matin à terre.

« Ce bateau revint vers les onze heures du soir. L'officier nous rapporta avoir trouvé une baie dans laquelle il y avait un village considérable et un enfoncement très-étendu, où il paraissait y avoir un beau port, des terres cultivées, des ruisseaux et des bois.

« Le 4 mai, nous mouillâmes entre des îles et nous y restâmes à l'ancre jusqu'au 11 dudit mois, que nous mîmes de nouveau sous voiles pour entrer dans un port beaucoup plus assuré. C'est celui que M. Cook avait nommé Port des Iles.

« Le 12 mai, le temps étant fort beau et les vaisseaux en sûreté, M. Marion envoya établir des tentes sur une île qui était dans l'enceinte du port, où il y avait de l'eau et du bois, et qui présentait une anse très-abordable vis-à-vis des vaisseaux; il y fit transporter les malades, et y établit un corps de garde. Les naturels nomment cette île Motou-Aro.

« A peine fûmes-nous mouillés, qu'il nous vint à bord une quantité de pirogues, qui nous apportèrent du poisson, ils nous témoignèrent l'avoir pêché exprès pour nous. Nous ne savions quel langage parler à ces sauvages. J'imaginai par hasard de prendre le Vocabulaire de l'île de Taïti, que nous avait remis l'intendant de l'Ile-de-France. Je lus quelques mots de ce vocabulaire, et je vis avec la plus grande surprise que les sauvages m'entendaient parfaitement. Je reconnus bientôt que la langue du pays où nous étions était absolument la même que celle de l'île de Taïti, éloignée de plus de six cents lieues de la Nouvelle-Zélande. A l'approche de la nuit, les pirogues se retirèrent et nous laissèrent à bord huit ou dix sauvages qui passèrent la nuit avec nous, comme si nous étions leurs camarades et que nous fussions connus d'eux de tout temps.

« Le lendemain, le temps étant très-beau, il nous vint beaucoup de pirogues remplies de sauvages, qui nous amenaient leurs enfants et leurs filles. Ils vinrent sans armes et avec la plus grande confiance. En arrivant dans le vaisseau, ils commençaient par

crier *Taro*: c'est le nom qu'ils donnent au biscuit de mer. On leur en donnait à tous de petits morceaux et avec une certaine économie, car ils étaient grands mangeurs, et en si grand nombre que, si on leur en eût donné suivant leur appétit, ils eussent bientôt achevé nos provisions: ils nous apportaient du poisson en très-grande quantité, et nous le donnaient en troc de quelques verroteries et de morceaux de fer. Dans ces premiers jours, ils se contentaient de vieux clous de deux à trois pouces; par la suite, ils devinrent plus difficiles, et demandaient, en échange de leurs poissons, des clous de quatre ou cinq pouces. Leur objet, en demandant ces clous, était d'en faire de petits ciseaux pour travailler le bois. Dès qu'ils avaient obtenu un petit morceau de fer, ils allaient aussitôt le porter à quelque matelot, et l'engageaient par signes à le leur aiguiser sur la meule; ils avaient toujours soin de ménager quelques poissons pour payer à ce matelot le service qu'il leur rendait. Les deux vaisseaux étaient pleins de ces sauvages; ils avaient un air fort doux et même caressant. Peu à peu ils connurent tous les officiers des vaisseaux et les appelaient par leur nom. Nous faisions entrer dans la chambre du conseil les chefs seulement, les femmes et les filles. Les chefs étaient distingués par des plumes d'aigrettes ou d'autres oiseaux aquatiques, plantées dans leurs cheveux au sommet de la tête.

« Les femmes mariées se reconnaissaient à une espèce de tresse de jonc qui leur liait les cheveux au sommet de la tête. Les filles n'avaient point cette marque distinctive; leurs cheveux tombaient naturellement sur le cou, sans aucune tresse pour les attacher. C'étaient les sauvages eux-mêmes qui nous avaient fait connaître ces distinctions, en nous faisant entendre par signes qu'il ne fallait pas toucher aux femmes mariées, mais que nous pouvions en toute liberté nous adresser aux filles. Il n'était pas possible en effet d'en trouver de plus faciles.

« Dès que nous eûmes connaissance de ces distinctions, on en fit passer l'avis dans les deux vaisseaux, afin que chacun fût circonspect à l'égard des femmes mariées, pour conserver la bonne intelligence avec des sauvages qui nous paraissaient si aimables,

et ne pas les indisposer contre nous. La facilité d'avoir des filles fit que nous n'eûmes jamais le moindre reproche de la part des sauvages au sujet de leurs femmes, pendant tout le temps que nous vécûmes avec ces peuples.

« Lorsque nous eûmes bien fait connaissance avec eux, ils nous invitèrent à descendre à terre et à venir les visiter dans leur village; nous nous rendîmes à leur invitation. Je m'embarquai avec M. Marion dans notre chaloupe, bien armée, avec un détachement de soldats. Nous parcourûmes d'abord une partie de la baie, où nous comptâmes vingt villages composés d'un nombre suffisant de maisons pour loger quatre cents personnes; les plus petits pouvaient en contenir deux cents.

« Nous abordâmes à plusieurs de ces villages. Dès que nous mettions pied à terre, les sauvages venaient au-devant de nous sans armes, avec leurs femmes et leurs enfants. Nous nous fîmes des amitiés réciproques; nous leur offrîmes de petits présents auxquels ils parurent très-sensibles. Des chefs de quelques-uns de ces villages nous faisaient des instances très-pressantes pour nous engager à monter avec eux. Nous les suivîmes.

« Peu de jours après notre arrivée dans le port des Iles, M. Marion fit diverses courses le long des côtes et même dans l'intérieur du pays, pour chercher des arbres propres à faire des mâts pour le vaisseau *le Castries*. Les sauvages l'accompagnaient partout. Le 23 de mai, M. Marion trouva une forêt de cèdres magnifiques, à deux lieues dans l'intérieur des terres et à portée d'une baie éloignée d'environ une lieue et demie de nos vaisseaux.

« Nous fîmes aussitôt un établissement en cet endroit; nous y envoyâmes les deux tiers de nos équipages, avec les haches, les outils et tous les appareils nécessaires, non-seulement pour abattre les arbres et faire les mâts, mais encore pour aplanir les chemins sur trois petites montagnes et un marais qu'il fallait traverser pour amener les mâts au bord de la mer.

« Nous établîmes des baraques de correspondance et de communication sur le rivage le plus voisin de l'endroit où était notre atelier: c'était à ce poste que nos vaisseaux envoyaient tous les

jours leurs chaloupes, avec les provisions pour les travailleurs, qui étaient cabanés à deux lieues dans l'intérieur du pays.

« Par ce moyen, nous avions trois postes à terre, l'un sur l'île Motou-Aro, au milieu du port, où étaient nos malades sous des tentes, notre forge où l'on forgeait les cercles de fer destinés à la nouvelle mâture du vaisseau *le Castries,* enfin toutes nos futailles vides avec nos tonneliers ; car c'était sur cette île que nous faisions notre eau. Ce poste était gardé par un officier avec dix hommes armés et les chirurgiens destinés au service des malades. Un second poste était sur la grande terre, au bord de la mer, à une lieue et demie des vaisseaux, pour servir d'entrepôt et de point de communication avec notre atelier de charpentiers, établi à deux lieues plus loin dans le milieu des bois. Ces deux derniers postes étaient également commandés par des officiers, ayant sous eux des hommes armés pour la garde de nos effets.

« Les sauvages étaient toujours parmi nous dans ces différents postes et sur nos deux vaisseaux ; ils nous fournissaient, en échange de clous, du poisson, des cailles, des pigeons ramiers et des canards sauvages ; ils mangeaient avec nos matelots, ils les aidaient dans leurs travaux : et toutes les fois qu'ils mettaient la main à l'œuvre, on s'en apercevait bien, car ils sont généralement forts, et leur aide soulageait beaucoup nos équipages.

« Nos jeunes gens, attirés par les caresses des sauvages et par la facilité de leurs filles, parcouraient tous les jours les villages, faisaient même des courses dans les terres pour aller à la chasse des canards, et en menant avec eux des sauvages qui les portaient, dans les marais et au passage des rivières, avec la même facilité qu'un homme fort porterait un enfant. Il leur est arrivé quelquefois de s'écarter fort loin, de parvenir chez des sauvages d'un autre canton, d'y trouver des villages beaucoup plus considérables que ceux qui étaient dans notre port. Ils y ont trouvé des hommes plus blancs qui les ont bien reçus, et sont revenus pendant la nuit au travers des forêts, accompagnés d'une troupe de sauvages qui les portaient lorsqu'ils étaient fatigués.

« Malgré ces preuves d'amitié de la part des sauvages, nous

étions toujours un peu sur nos gardes, et nos bateaux n'allaient jamais à terre que bien armés; nous ne laissions pas aborder nos vaisseaux par les sauvages avec leurs armes. Mais enfin la confiance s'établit au point que M. Marion ordonna de désarmer les chaloupes et les canots, lorsqu'ils iraient à terre. Je fis tout ce qui dépendit de moi pour faire rétracter cet ordre; et, malgré les caresses des sauvages, je n'oubliai jamais que notre devancier, Abel Tasman, avait nommé baie des Meurtriers celle où il avait attéré dans la Nouvelle-Zélande. Nous ignorions que M. Cook l'eût visitée depuis, et reconnue tout entière; nous ignorions qu'il y avait trouvé des anthropophages, et qu'il avait failli être tué dans le même port où nous étions mouillés.

« Il est bien étonnant que ces sauvages qui, l'année précédente, avaient vu un vaisseau français et un vaisseau anglais, qui avaient traité avec eux, et devaient nécessairement avoir eu de ces vaisseaux du fer, des toiles et autres effets d'Europe, ne nous aient jamais rien laissé apercevoir de tout cela, et ne nous aient pas donné à comprendre qu'ils avaient déjà vu d'autres vaisseaux que les nôtres; il est vrai que les effets même que nous leur donnions tous les jours ne reparaissaient plus, et que nous n'en trouvions jamais aucunes traces en parcourant leurs villages et en visitant leurs maisons.

« M. Marion, parvenu à la plus grande sécurité, faisait son bonheur de vivre au milieu de ces sauvages. Quand il était dans le vaisseau, la chambre du conseil en était toujours pleine; il les caressait, et, à l'aide du Vocabulaire de Taïti, il tâchait de se faire entendre d'eux; il les comblait de présents. De leur côté, ils connaissaient parfaitement M. Marion pour le chef des deux vaisseaux: ils savaient qu'il aimait le turbot, et tous les jours ils lui en apportaient de fort beaux. Dès qu'il témoignait désirer quelque chose, il les trouvait toujours à ses ordres. Lorsqu'il allait à terre, tous les sauvages l'accompagnaient avec un air de fête et des démonstrations de joie; les femmes, les filles, les enfants même, venaient lui faire des caresses: tous l'appelaient par son nom.

« Le nommé Takouri, chef du plus grand des villages du pays,

lui avait amené sur le vaisseau son fils, âgé d'environ quatorze ans, qu'il paraissait aimer beaucoup, et l'avait laissé passer la nuit dans le vaisseau.

« Trois esclaves de M. Marion avaient déserté dans une pirogue qui submergea en arrivant à terre : Takouri fit arrêter ceux qui ne s'étaient pas noyés, et les ramena à M. Marion.

« Un sauvage était entré un jour par le sabord de la sainte-barbe, et avait volé un sabre : on s'en aperçut; on le fit monter à bord, on le dénonça au chef, qui le réprimanda beaucoup, et pria de le mettre aux fers comme un matelot qui y était. On le renvoya sans correction.

« Nous étions si familiers avec ces hommes, que presque tous les officiers avaient parmi eux des amis particuliers qui les suivaient et les accompagnaient partout. Si nous étions partis dans ce temps-là, nous eussions rapporté en Europe l'idée la plus avantageuse de ces sauvages; nous les eussions peints dans nos relations comme le peuple le plus affable, le plus humain, le plus hospitalier qui existe sur la terre.

« Le 8 juin, M. Marion était descendu à terre, toujours accompagné d'une troupe de sauvages. Il y fut accueilli avec des démonstrations d'amitié plus grandes encore que de coutume : les chefs des sauvages s'assemblèrent, et, d'un commun accord, le reconnurent pour le grand chef du pays; ils lui placèrent au sommet de la tête, dans les cheveux, les quatre plumes blanches qui distinguaient les chefs. Il revint sur son vaisseau plus content que jamais de ces bons sauvages.

« Dans le même temps, le jeune sauvage que j'avais pris en affection, qui venait me voir tous les jours et me témoignait beaucoup d'attachement, vint me visiter : c'était un jeune homme beau, bien fait, d'une physionomie douce et toujours riante; il avait ce jour-là un air de tristesse que je ne lui avais pas encore vu. Il m'apporta en présent des armes, des outils et des ornements d'un très-beau jade que je lui avais témoigné désirer. Je voulus les lui payer par des outils de fer et des mouchoirs rouges que je savais devoir lui faire plaisir : il les refusa. Je voulus lui faire reprendre

ses jades, il ne le voulut pas. Je lui offris à manger : il refusa encore, et s'en alla fort triste. Je ne l'ai plus revu.

« Quelques autres sauvages, amis de nos officiers, accoutumés à venir les visiter tous les jours, disparurent de même. Nous ne fîmes pas d'attention à cette singularité. Il y avait trente-trois jours que nous étions dans le port des Iles, et que nous vivions dans la meilleure intelligence avec les sauvages, qui nous paraissaient le meilleur peuple qu'on pût voir; nous nous répandions tous les jours dans les campagnes pour reconnaître le pays, étudier les productions, et chercher si nous ne découvririons pas quelques métaux ou autres objets de commerce. M. Marion avait fait des courses très-éloignées dans son canot, et avait visité différentes baies, habitées par d'autres sauvages qui tous l'avaient bien accueilli.

« Enfin, le 12 juin, à deux heures apres midi, M. Marion descendit à terre dans son canot, armé de douze hommes, emmenant avec lui deux jeunes officiers, MM. de Vaudricourt et le Houx, un volontaire et le capitaine d'armes du vaisseau, en tout dix-sept personnes. Le nommé Takouri, chef du plus grand village, un autre chef et cinq ou six sauvages qui étaient sur le vaisseau, accompagnèrent M. Marion, dont le projet était d'aller manger des huîtres, et donner un coup de filet au pied du village de Takouri.

« Le soir, M. Marion ne vint point, à son ordinaire, coucher à bord du vaisseau. On ne vit revenir personne du canot : on n'en fut pas inquiet; la confiance dans l'hospitalité des sauvages était si bien établie parmi nous qu'on ne se defiait point d'eux. On crut seulement que M. Marion et sa suite avaient couché à terre dans nos cabanes, pour être à portée de voir le lendemain les travaux de l'atelier qui était à deux lieues dans l'intérieur du pays, occupé à la mâture du vaisseau *le Castries*. Cette mâture était fort avancée, et une partie des matériaux était déjà transportée assez près du rivage. Les sauvages nous aidaient tous les jours à ces transports très-fatigants.

« Le lendemain, 13 juin, à cinq heures du matin, le vaisseau *le Castries* envoya sa chaloupe faire de l'eau et du bois pour la

consommation journalière, suivant l'usage établi entre les deux bâtiments qui envoyaient ainsi alternativement tous les jours pour la provision commune. A neuf heures, on aperçut à la mer un homme qui nageait vers les vaisseaux; on lui envoya aussitôt un bateau pour le secourir et l'amener à bord : cet homme était un des chaloupiers, qui s'était sauvé seul du massacre de tous ses camarades assommés par les sauvages. Il avait deux coups de lance dans le côté, et était fort maltraité. Il raconta que, lorsque la chaloupe avait abordé la terre, sur les sept heures du matin, les sauvages s'étaient présentés au rivage sans armes, avec leurs démonstrations ordinaires d'amitié; qu'ils avaient même, suivant leur coutume, porté sur les épaules, de la chaloupe au rivage, les matelots qui avaient craint de se mouiller; qu'ils s'étaient montrés à l'ordinaire bons camarades; mais que les matelots s'étant tous séparés les uns des autres pour ramasser chacun leur paquet de bois, alors les sauvages, armés de casse-têtes, de massues et de lances, s'étaient jetés avec fureur, par troupe de huit ou dix, sur chaque matelot, et les avaient massacrés; que lui, n'ayant affaire qu'à deux ou trois sauvages, s'était d'abord défendu et avait reçu deux coups de lance; mais que voyant venir à lui d'autres sauvages, et se trouvant plus près du bord de la mer, il s'était enfui et caché dans les broussailles; que de là il avait vu tuer ses camarades; que les sauvages, après les avoir tués, les avaient dépouillés, leur avaient ouvert le ventre, et commençaient à les hacher en morceaux, lorsqu'il avait pris le parti de tenter de gagner un des vaisseaux à la nage.

« Après un rapport aussi affreux, on ne douta plus que M. Marion et les seize hommes du canot, dont on n'avait aucune nouvelle, n'eussent éprouvé la même fin que les onze hommes de la chaloupe.

« Les officiers qui restaient à bord des deux vaisseaux s'assemblèrent pour aviser aux moyens de sauver les trois postes que nous avions à terre.

« On expédia aussitôt la chaloupe du *Mascarin*, bien armée, avec un officier et un détachement de soldats commandés par un ser-

gent. L'officier avait ordre d'examiner le long de la côte s'il ne découvrirait pas le canot de M. Marion et sa chaloupe; mais il lui était surtout commandé d'avertir tous les postes, et d'aller d'abord au débarquement le plus voisin de l'atelier des mâts, pour porter promptement à ce poste le plus nombreux et le plus important secours, avec l'avis de ce qui venait de se passer. L'officier découvrit en chemin la chaloupe du *Castries* et le canot de M. Marion échoués ensemble sous le village de Takouri, et entourés de sauvages armés de haches, sabres et fusils, qu'ils avaient pris dans les deux bateaux, après avoir égorgé nos gens.

« L'officier, pour ne rien compromettre, ne s'arrêta pas à cet endroit, où il aurait pu facilement dissiper les sauvages et reprendre les bateaux; il craignait de ne pas arriver à temps au poste de la mâture. Il se conforma à l'ordre qu'il avait reçu d'y porter promptement du secours, avec l'avis des événements tragiques de la veille et du matin.

« Je me trouvais heureusement au poste; j'y avais passé la nuit; je n'avais pas dormi; et sans savoir rien du massacre de M. Marion, j'avais fait faire bonne garde. J'étais sur une petite montagne, occupé à diriger le transport de nos mâts, lorsque, vers les deux heures après midi, je vis paraître un détachement marchant en bon ordre avec des fusils armés de baïonnettes, que je reconnus de loin, à leur éclat, pour n'être pas les armes ordinaires des vaisseaux.

« Je compris aussitôt que ce détachement venait nous annoncer quelque événement fâcheux. Pour ne point effrayer nos gens, dès que le sergent qui marchait à la tête fut à la portée de la voix, je lui criai d'arrêter et je m'approchai pour apprendre seul ce dont il pouvait être question. Lorsque j'eus entendu ce rapport, je défendis au détachement de parler, et je me rendis avec lui au poste.

« Je fis aussitôt cesser les travaux, rassembler les outils, les armes; je fis charger les fusils, et partager entre les matelots tout ce qu'ils pouvaient emporter. Je fis faire un trou dans une de nos baraques pour enterrer le reste; je fis abattre ensuite la baraque,

et donnai ordre d'y mettre le feu, pour cacher sous les cendres le peu d'outils et ustensiles que j'avais fait enterrer, faute de pouvoir les emporter.

« Nos gens ne savaient rien des malheurs arrivés à M. Marion et à leurs camarades; j'avais besoin, pour nous tirer d'embarras, qu'ils conservassent leur tête. J'étais entouré de sauvages armés, et je ne m'en étais aperçu qu'au moment où le détachement m'avait joint, et après que le sergent m'eut fait son rapport. Les sauvages, rassemblés par troupes, occupaient toutes les hauteurs.

« Je partageai mon détachement, que je renforçai de matelots armés de fusils, partie à la tête précédés du sergent, et partie à la queue; les matelots, chargés d'outils et d'effets, étaient au centre; je faisais l'arrière-garde. Nous partîmes au nombre d'environ soixante hommes; nous passâmes au travers de plusieurs troupes de sauvages, dont les différents chefs me répétaient souvent ces tristes paroles: *Takouri mate Marion,* c'est-à-dire, le chef Takouri a tué Marion. L'intention de ces chefs était de nous effrayer, parce que nous avons reconnu que, chez eux, lorsque le chef est tué dans une affaire, tout est perdu pour ceux qui le suivent.

« Nous fîmes ainsi près de deux lieues jusqu'au bord de la mer où les chaloupes nous attendaient, sans être inquiétés par les sauvages, qui se contentaient de nous suivre sur les côtés, et de nous répéter souvent que Marion était mort et mangé. J'avais dans le détachement de bons tireurs qui, entendant dire que M. Marion était tué, brûlaient d'envie de venger sa mort, et me demandaient souvent la permission de casser la tête à ces chefs qui semblaient nous menacer. Mais il n'était pas temps de s'occuper de vengeance; dans l'état où nous étions, la perte d'un seul homme était irréparable; et si nous en avions perdu plusieurs, les deux vaisseaux ne fussent jamais sortis de la Nouvelle-Zélande. Nous avions d'ailleurs un troisième poste, celui de nos malades, qu'il fallait encore mettre en sûreté. J'arrêtai donc l'ardeur de nos gens, et je leur défendis de tirer, leur promettant de donner carrière à leur vengeance dans un moment plus favorable.

« Lorsque nous fûmes arrivés à notre chaloupe, les sauvages

semblaient nous presser de plus près. Je donnai ordre aux matelots chargés de s'embarquer les premiers; puis, m'adressant à un chef des sauvages, je plantai un piquet en terre à dix pas de lui, et je lui fis entendre que si un seul sauvage passait la ligne de ce piquet, je le tuerais avec ma carabine, dont je fis la démonstration de vouloir me servir. Je leur dis d'un ton menaçant qu'ils eussent tous à s'asseoir. Le chef répéta docilement mon commandement aux siens, et aussitôt les sauvages, au nombre d'environ mille hommes, s'assirent tous.

« Je fis successivement embarquer tout le monde, ce qui fut assez long, parce qu'il y avait beaucoup de bagage à mettre dans la chaloupe; que ce bateau chargé tirant beaucoup d'eau ne pouvait accoster la terre, et qu'il fallait entrer dans la mer pour s'embarquer. Je m'embarquai enfin le dernier, et aussitôt que je fus entré dans l'eau, les sauvages se levèrent tous ensemble, forcèrent la consigne, jetèrent le cri de guerre, nous lancèrent des javelots de bois et des pierres qui ne firent mal à personne. Ils brûlèrent nos cabanes qui étaient sur le rivage, et nous menaçaient avec leurs armes qu'ils frappèrent les unes contre les autres en jetant des cris affreux.

« Aussitôt que je fus embarqué, je fis lever le grappin de la chaloupe. Je fis ranger tous nos gens de manière à ne pas embarrasser les rameurs. La chaloupe était si chargée et si pleine, que je fus obligé de me tenir debout à la poupe, la barre du gouvernail entre mes jambes. Mon intention était de ne pas faire tirer un coup de fusil, mais de rejoindre promptement le vaisseau, pour envoyer ensuite la chaloupe sur l'île Motou-Aro relever le poste de nos malades, notre forge et notre tonnellerie.

« A mesure que nous commençâmes à nous éloigner du rivage, les cris, les menaces des sauvages augmentaient, de sorte que notre retraite avait l'air d'une fuite. Les sauvages entraient dans l'eau, comme pour venir attaquer la chaloupe. Je jugeai alors, avec le plus grand regret, qu'il était important et nécessaire à notre propre sûreté de faire connaître à ces malheureux la supériorité de nos armes. Je fis lever les rames; je commandai à quatre

fusiliers de tirer sur les chefs, qui paraissaient plus agités et animaient tous les autres; chaque coup fit tomber un de ces malheureux. La fusillade continua ainsi pendant quelques minutes. Les sauvages voyaient tomber leurs chefs et leurs camarades avec une stupidité incroyable; ils ne comprenaient pas comment ils pouvaient être tués par des armes qui ne les touchaient pas, comme leurs casse-têtes et leurs massues. A chaque coup de fusil, ils redoublaient leurs cris et leurs menaces; ils s'agitaient horriblement sans changer de place; ils restaient sur le rivage comme un troupeau de bêtes. Nous les eussions détruits jusqu'au dernier, si j'avais voulu faire continuer la fusillade. Après en avoir fait tuer, malgré moi, beaucoup trop, je fis ramer vers le vaisseau, et les sauvages ne cessèrent de crier.

« Dès que je fus arrivé à bord du *Mascarin*, j'expédiai aussitôt la chaloupe pour aller relever le poste de nos malades. Je fis embarquer un détachement commandé par un officier, avec ordre de renvoyer à bord tous les malades, les officiers de santé et tous les ustensiles de notre hôpital, d'abattre les tentes, de faire autour de notre forge un retranchement pour la nuit, avec les pièces à l'eau; de poser une sentinelle avancée du côté du village qui était sur la même île; de veiller exactement et de prendre garde surtout aux surprises; car je me défiais de quelque entreprise de la part des sauvages sur l'établissement de notre forge, où nous avions des fers très-propres à les tenter. Je donnai en même temps à l'officier des signaux de nuit, avec promesse de lui envoyer promptement du secours au cas qu'il fût attaqué.

« Les malades furent heureusement ramenés sur les vaisseaux vers les onze heures de la nuit, sans aucun accident. Les sauvages rôdèrent toute cette nuit aux environs du poste; mais voyant que nos gens faisaient bonne garde, ils n'osèrent rien entreprendre, ayant essayé à les surprendre.

« Le lendemain, 14 juin, j'envoyai sur l'île un second détachement avec deux officiers. Nous n'avions point encore notre provision d'eau ni de bois pour continuer notre voyage. Après ce que nous venions d'éprouver de la part des sauvages, il y aurait

eu beaucoup de difficulté à faire cet approvisionnement sur la grande terre. L'île Motou-Aro, placée au milieu du port, à portée de nos vaisseaux, nous offrait du bois à discrétion, et un ruisseau d'eau douce assez commode pour remplir nos pièces; mais il y avait sur cette île un village de trois cents sauvages qui pouvaient nous inquiéter. Je donnai ordre à l'officier qui commandait ce poste de réunir tout son monde et d'attaquer le village de vive force, en cas que les naturels parussent disposés à nous inquiéter, de le brûler et de nettoyer entièrement l'île pour assurer notre aiguade.

« Après midi, les sauvages se présentèrent en armes assez près du poste et firent des démonstrations de menaces, comme défiant nos gens au combat. On se mit aussitôt en disposition de les recevoir; on marcha à eux sans tirer, la baïonnette au bout du fusil; ils s'enfuirent dans leur village; arrivés à la porte, ils y tinrent ferme et jetèrent des cris affreux.

« Le chef Malou, maître du village, qui était un de ceux avec lesquels nous avions vécu plus familièrement, était accompagné de cinq autres chefs de différents villages, ou guerriers principaux; ils s'agitaient prodigieusement, excitaient de la voix, et par le mouvement de leurs armes, les jeunes guerriers à avancer sur nous, mais ils n'osèrent.

« Nos gens, en ordre de combat, s'arrêtèrent à la portée du pistolet de la porte du village; là ils commencèrent la fusillade, tuèrent les six chefs; aussitôt tous les guerriers prirent la fuite au travers du village pour gagner leurs pirogues. Le détachement les poursuivit la baïonnette dans les reins en tua cinquante, culbuta une partie du reste dans la mer et mit le feu au village. Par ce moyen, nous restâmes maîtres de l'île; nous n'eûmes qu'un seul homme de blessé par un javelot, assez gravement, à la partie supérieure du nez, au coin de l'œil.

« Après cette expédition, nous rembarquâmes notre forge, nos fers, nos pièces à eau, et je fis retirer entièrement le poste. Je renvoyai ensuite couper les fougères qui étaient sur l'île, dans lesquelles les sauvages auraient pu se cacher pour nous surprendre;

car ces fougères étaient hautes de six pieds et fort épaisses. Je donnai ordre d'enterrer les sauvages tués dans le combat, avec l'attention de leur laisser à tous une main hors de terre, pour faire voir aux sauvages que nous n'étions pas gens à manger comme eux nos ennemis. J'avais recommandé à nos officiers de faire leurs efforts pour nous amener quelques sauvages vivants, de tâcher de prendre des jeunes gens des deux sexes ou des enfants; j'avais même promis aux soldats et aux matelots cinquante piastres pour chaque sauvage qu'ils pourraient amener vivant. Mais ces insulaires avaient eu soin de mettre en sûreté, avant le combat, leurs femmes et leurs enfants, qu'ils avaient fait passer sur la grande terre. Nos soldats tentèrent d'arrêter et de lier des blessés qui ne pouvaient fuir; mais ces malheureux étaient enragés et mordaient comme des bêtes féroces; d'autres rompaient comme des fils les cordes avec lesquelles on les avait liés; il n'y eut pas moyen d'en avoir un seul.

« Cependant, le vaisseau *le Castries* n'avait encore ni mât de beaupré, ni mât de misaine. Il n'était plus question d'aller chercher notre belle mâture de bois de cèdre que nous avions trouvée sur la grande terre, et qui nous avait coûté des travaux infinis pour la tirer de la forêt où nous l'avions abattue. Nous fîmes des mâts par un assemblage de plusieurs petites pièces de bois que nous trouvâmes dans nos vaisseaux, et nous remâtâmes enfin *le Castries*.

« Il nous fallait sept cents barriques d'eau et soixante-dix cordes de bois à feu pour les deux bâtiments; il ne nous restait qu'une seule chaloupe pour ces travaux : nous les achevâmes peu à peu dans l'espace d'un mois.

« J'envoyais tous les jours la chaloupe sur l'île pour faire alternativement un voyage à l'eau, et l'autre au bois. Je faisais escorter les travailleurs par un détachement qui revenait tous les soirs coucher à bord du vaisseau.

« Un jour que la chaloupe était restée à terre plus tard que de coutume, les sauvages y passèrent en nombre de la grande terre sur l'île, par un côté où ils ne pouvaient être aperçus. La senti-

nelle, qui était placée sur une hauteur, vit venir à elle un homme portant un chapeau et habillé en matelot, mais qui marchait comme un homme qui se glisse et ne veut pas être aperçu. La sentinelle lui cria d'arrêter : c'était un sauvage qui, ne comprenant rien à ses cris, continua de s'avancer. La sentinelle reconnut le déguisement, lui tira un coup de fusil et le tua. Aussitôt on vit paraître une multitude de sauvages ; le détachement s'avança, leur donna la chasse, et en tua plusieurs, qu'on trouva vêtus des habillements des officiers et des matelots qu'ils avaient tués précédemment ; les autres se rembarquèrent dans leurs pirogues, et depuis cette tentative inutile les sauvages ne parurent plus.

« Depuis le jour où M. Marion avait disparu, nous voyions des vaisseaux les mouvements continuels des sauvages qui s'étaient retirés sur les montagnes ; nous distinguions clairement leurs sentinelles placées sur les parties les plus élevées de ces montagnes, d'où elles avertissaient toute la troupe du moindre de nos mouvements. Ils avaient toujours les yeux tournés sur nous, et nous entendions parfaitement les cris de ces sentinelles qui se répondaient les unes aux autres avec des voix d'une force surprenante. Pendant la nuit, ils faisaient des signaux avec des feux.

« Lorsque les sauvages passaient en troupes à la portée de l'artillerie de nos vaisseaux, nous leur envoyions de temps en temps quelques coups de canon, surtout pendant la nuit, pour leur faire connaître que nous étions sur nos gardes ; mais comme ils étaient hors de la portée de nos canons, ils n'en éprouvaient jamais l'effet, et il était à craindre qu'ils ne s'enhardissent à mépriser notre artillerie.

« Une de leurs pirogues, dans laquelle il y avait huit ou dix hommes, passa un jour à portée du vaisseau *le Castries*, qui d'un coup de canon coupa la pirogue en deux, et tua quelques sauvages ; les autres gagnèrent la terre à la nage.

« Cependant nous n'avions pas de certitude sur le sort de M. Marion, des deux officiers qui l'avaient accompagné le 12 de juin à terre, et de quatorze matelots qu'il avait emmenés avec lui dans son canot, tant pour conduire ce bateau que pour donner un coup

de filet. Nous savions seulement, par le rapport du matelot échappé le jour suivant du massacre des chaloupiers, que les onze hommes tués dans cette horrible trahison avaient eu le ventre ouvert après leur mort, et que leurs corps avaient été partagés par quartiers et distribués entre tous les sauvages complices du massacre. Le matelot qui avait eu le bonheur d'échapper avait vu au travers des broussailles où il s'était caché cette scène d'horreur.

« Pour nous éclaircir sur le sort de M. Marion et sur celui des compagnons de son malheur, j'expédiai la chaloupe avec des officiers de confiance et un fort détachement, au village de Takouri, que les sauvages nous avaient dit avoir tué M. Marion, où nous savions qu'il avait été à la pêche, accompagné de ce même Takouri, et où nous avions vu son canot, ainsi que la chaloupe, échoués, portés à terre, et entourés de sauvages armés. Je donnai ordre aux officiers de faire les perquisitions les plus exactes, d'abord à l'endroit où l'on avait vu les jours précédents nos bateaux échoués; puis de monter dans le village, de le forcer s'il était défendu, d'en exterminer les habitants, de fouiller scrupuleusement toutes leurs maisons publiques et particulières; d'y ramasser tout ce qu'ils pourraient trouver avoir appartenu à M. Marion ou à ses compagnons d'infortune, afin de pouvoir constater leur mort par un procès-verbal; de finir leur expédition par mettre le feu au village, d'enlever les grandes pirogues de guerre qui étaient échouées au pied du village, de les amener à la remorque au vaisseau, ou de les brûler au cas qu'ils ne pussent les amener.

« La chaloupe partit bien armée de pierriers et d'espingoles. L'officier qui commandait aborda d'abord l'endroit où nous avions vu nos bateaux échoués. Ils n'y étaient plus; les sauvages les avaient brûlés pour en tirer le fer. Le détachement monta en bon ordre au village de Takouri. Les traîtres sont lâches à la Nouvelle-Zélande comme ailleurs : Takouri s'était enfui; on le vit de loin, et hors de la portée du fusil, portant sur ses épaules le manteau de M. Marion, qui était d'un drap d'Angleterre de deux couleurs, écarlate et bleu. Son village était abandonné; on n'y trouva que quelques vieillards qui n'avaient pu suivre leurs camarades fugi-

tifs, et qui étaient assis tranquillement à la porte de leurs maisons. On voulut les prendre captifs. Un d'eux, sans paraître beaucoup s'émouvoir, frappa un soldat avec un javelot qu'il avait à côté de lui. On le tua, et l'on ne fit aucun mal aux autres, qu'on laissa dans le village. On fouilla soigneusement toutes les maisons. On trouva dans la maison de Takouri le crâne d'un homme qui avait été cuit depuis peu de jours, où il restait encore quelques parties charnues, dans lesquelles on voyait les impressions des dents des anthropophages. On y trouva un morceau de cuisse humaine qui tenait à une broche de bois, et qui était aux trois quarts mangée.

« Dans une autre maison, on trouva le corps d'une chemise qu'on reconnut avoir été celle de M. Marion. Le col de cette chemise était tout ensanglanté, et on voyait trois ou quatre trous également tachés de sang sur le côté. Dans différentes autres maisons, on trouva une partie des vêtements et les pistolets du jeune M. de Vaudricourt, qui avait accompagné M. Marion à la fatale partie de pêche. Enfin, on trouva des armes du canot et un tas de lambeaux des hardes de nos malheureux matelots.

« Après avoir fait une visite exacte dans ce village, et avoir rassemblé toutes les preuves de l'assassinat de M. Marion et de ses camarades, ainsi que les armes et effets abandonnés par les sauvages, on mit le feu à leurs maisons, et le village entier fut réduit en cendres.

« Dans le même temps, le détachement s'aperçut que les insulaires évacuaient un autre village voisin, beaucoup mieux fortifié que les autres. Le nommé Piki-Ore en était le chef. Nous avions de forts soupçons que ce Piki-Ore était complice de Takouri. Le détachement se transporta aussitôt à ce village, qu'on trouva entièrement abandonné. On en visita toutes les maisons. L'on y trouva, comme au premier, beaucoup d'effets provenant de nos bateaux, et des lambeaux des hardes de nos gens massacrés. On trouva entre autres, dans la maison de Piki-Ore, des entrailles humaines, bien reconnues telles par un de nos chirurgiens, lesdites entrailles nettoyées et cuites. On réduisit en cendres ce village.

« En descendant, pour se rembarquer, nos gens poussèrent à

l'eau deux pirogues de guerre, les mirent à la traîne derrière la chaloupe, et les emmenèrent à bord du vaisseau. Nous en tirâmes les planches et les bois qui pouvaient nous être utiles. Le corps de ces pirogues étant d'environ soixante pieds de longueur, ne put être embarqué : on les brûla.

« Le 14 juillet 1772, les vaisseaux *le Castries* et *le Mascarin*, commandés par MM. Duclesmeur et Crozet, quittèrent la Nouvelle-Zélande pour continuer leur voyage dans la mer du Sud. »

Note 6, p. 52.

DESCRIPTION HYDROGRAPHIQUE DE LA RIVIÈRE KAWA-KAWA, PAR M. PARIS.

La baie des Iles, située sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Zélande, renferme de nombreux mouillages qui sont plus ou moins fréquentés par les Européens. Le vaste port de Manawa, où relâchèrent les premiers navigateurs qui visitèrent cette baie, est devenu une solitude, surtout depuis que les missionnaires anglais se sont établis dans la rivière de Kawa-Kawa, et ont contribué, par leur présence dans cette partie de la baie, à y réunir les débris des tribus nombreuses que Cook et l'infortuné Marion avaient trouvées répandues sur toutes les côtes voisines.

La rivière de Kawa-Kawa, où mouilla *la Favorite*, étant située dans la partie occidentale de la baie des Iles, il sera peut-être utile de dire un mot sur l'attérage de cette baie et sur les divers points de reconnaissance qu'elle présente. Parmi ces derniers la *Sentinelle* est incontestablement le meilleur. Cet îlot se voit à grande distance du large et ne peut être confondu avec les terres du fond. Son isolement, sa forme, à peu près semblable à celle d'une bouée, et sa couleur noirâtre, le rendent très-reconnaissable. Aussi je crois que c'est le point qu'il faut venir reconnaître pour donner dans la baie des Iles.

L'aridité, l'aspect sauvage de la côte, auprès du cap Brett et de la pointe Pocock, servent d'autant mieux, ainsi que la grande ou-

verture comprise entre ces deux dernières terres avancées au large, à faire distinguer l'entrée de la baie des Iles, que plus au N. les rivages sont boisés et n'offrent aucune coupure un peu profonde; tandis qu'au S., le sommet dénudé et les flancs blanchâtres du cap Brett s'aperçoivent de plusieurs lieues.

Tout le vaste bassin de la baie des Iles est sain; le fond, quoique assez grand, y est bon; et un navire pourrait au besoin y attendre un bon vent pour prendre la mer, pourvu toutefois qu'il se mît à l'abri entre les îles auxquelles la baie doit son nom.

La rivière de Kawa-Kawa est un long canal irrégulier, qui contient plusieurs bons mouillages : ce n'est même, à vrai dire, qu'un bras de mer qui s'avance dans l'intérieur des terres. *Motou-Roa* et les *Ilots Noirs* la garantissent des vents de N. On pourrait mouiller dans le S. de ces îles et y être en bonne position pour appareiller avec les vents de la partie du N., mais les endroits où l'on fait l'eau seraient à trop grande distance.

Les deux pointes qui forment l'entrée de la rivière de Kawa-Kawa sont sur une ligne N. et S., et distantes l'une de l'autre de mille toises environ, à partir de l'extrémité du banc de roches de la pointe Wayhihi.

La partie occidentale de la rivière est exposée aux vents de N. O., et les caboteurs seuls peuvent aller mouiller à l'abri de l'île *Motou-Maire*, située devant Paheha où est l'établissement des missionnaires anglais. Aussi les gros navires jettent-ils l'ancre sur la côte orientale, que la pointe Mangui-Manguinoui défend contre les vents du large. Ce mouillage est excellent; le fond y varie de 20 à 30 pieds, vase; et l'on fait aisément de l'eau à une aiguade voisine, et des provisions au village de Korora-Reka. On pourrait encore mouiller plus au S. E. au milieu de l'anse Kidi-Kidi, mais on serait plus loin de l'aiguade et hors de portée des embarcations envoyées au rivage.

Au S. de Motou-Maire la rivirèe est resserrée entre l'îlot Motou-Rangui et la petite presqu'île Toké-Toké, qui ne sont qu'à une encâblure l'une de l'autre : plus haut, la rivière forme un bassin où l'on trouve au milieu 5 à 6 brasses vase, et près des bords

de petits fonds. Cependant entre Toké-Toké et la pointe Oopaa-Noui la côte est beaucoup plus accore que du côté de l'O.

Pour donner dans la rivière de Kawa-Kawa, on doit laisser la Sentinelle derrière soi, en la conservant au N. N. O.; et une fois qu'on a dépassé du côté de l'O. l'embouchure de la rivière Kidi-Kidi, et de celui de l'E. le port de Manawa, on est sur le point d'arriver aux Ilots Noirs, ainsi nommés probablement à cause de leur couleur.

Au S. E. s'avance la pointe Wayhihi, promontoire élevé, rocailleux, hérissé de rochers hors de l'eau, sur lesquels les lames se déroulent sans cesse avec fureur. On peut, on doit même l'approcher jusque par 5 ou 6 brasses, c'est-à-dire à une encâblure, quand on entre dans la rivière ou qu'on en sort; il serait même possible de ranger au besoin la pointe Mangui-Manguinoui, à moins de 50 toises; mais la côte occidentale n'offre pas la même sécurité, et son air morne semble prévenir les marins que non loin de là il y a un écueil redoutable. En effet la pointe Manawo-woroa est entièrement formée de marécages et de roches plates, dont une partie découvre à marée basse, et l'autre, qui s'avance par une pente insensible sous l'eau, se termine par le banc de sable dur auquel nous avons donné le nom de *la Favorite*.

Rien n'annonce l'approche de ce banc : la sonde ne commence à diminuer qu'à deux encâblures de l'accore, et tout à coup elle tombe de 40 pieds à 14 pieds fond de vase; aussi a-t-il été déjà funeste à plusieurs bâtiments européens.

Ce n'est guère pourtant que dans un louvoyage que le banc de la Favorite est dangereux pour les navires, parce qu'alors il contraint à courir des bordées très-courtes. Aussi lorsqu'à la fin d'un violent coup de vent du N., nous appareillâmes pour sortir de la rivière, allions-nous hardiment virer de bord au milieu des lames qui brisaient sur les écueils de la pointe Mangui-Manguinoui, tandis que nous n'approchions qu'avec crainte du banc, sur lequel la mer déferlait comme sur une barre.

Les meilleurs amers pour éviter le banc de la Favorite, sont l'ilot Kaïraro pris dans l'alignement de la pointe Mangui-Mangui-

noui, et la pointe Pocock par l'extrémité orientale des Ilots Noirs. On ne doit employer ces deux alignements que l'un après l'autre. Ainsi, par exemple, si on louvoie pour entrer dans la rivière Kawa-Kawa, on ne doit pas sortir vers l'O. du premier de ces deux alignements, qui du reste est facile à conserver, car l'îlot Kaïraro s'aperçoit aisément, et se détache très-bien du fond de l'anse Kidi-Kidi. Dès que l'on relèvera le milieu de Motou-Arohia par la pointe Wayhihi, il ne faudra pas tenir compte du premier amer, qui rendrait les bordées trop courtes, et onse guide ra alors sur l'alignement de la pointe Pocock par le plus oriental des Ilots Noirs. On pourra ainsi prolonger ses bords jusqu'à petite distance de la rive occidentale de la rivière Kawa-Kawa, où il n'existe aucun danger.

Si on courait assez à l'O. pour relever la Sentinelle par l'extrémité E. des Ilots Noirs, on serait beaucoup trop près du banc, dont on pourrait même franchir l'accore.

Les plus gros vaisseaux peuvent entrer dans la rivière de Kawa-Kawa. Devant Korora-Reka le fond est de 20, 30, 32 pieds, fond de vase près de la côte, et de gravier plus au large.

Le séjour de *la Favorite* à la baie des Iles a été assez long pour permettre de lever avec exactitude le plan de cette rivière. La base a été mesurée avec un micromètre, depuis la pointe Mangui-Manguinoui jusqu'à Motou-Maire, et une seconde fois de ce dernier point jusqu'à la corvette, pour servir de rectification. Les parties de la rivière qui n'ont pu être aperçues des premières stations, ainsi que les sondes, ont été déterminées d'une manière certaine par une suite d'angles pris sur des taches blanches qui sont très-communes sur la côte.

M. Serval établit son observatoire sur l'îlot Kaïraro, dont il a fixé la position ainsi :

Latitude S. . . . . 35° 15' 2"
Longitude E. . . . . 171° 48' 59"

La variation de l'aiguille aimantée a été trouvée de 11° 30' N. E. Une échelle placée sur le même îlot a donné pour l'établissement de la marée, $0^h\ 20'$.

La plus forte différence de niveau qui ait été observée dans les marées, a été de 6 pieds 6 lignes.

Note 7, p. 57.

L'aventure arrivée au capitaine Dillon pendant un de ses voyages aux îles Viti, et qu'il raconte dans la relation de son expédition à la recherche de Lapérouse, mérite de trouver place ici, non-seulement parce qu'elle intéressera les lecteurs, mais encore parce qu'elle peut contribuer à leur faire mieux connaître les mœurs des peuplades féroces de la Polynésie.

« Vers la fin de 1812, je m'embarquai, en qualité d'officier, sur le navire *le Hunter,* capitaine Robson, qui partit de Calcutta pour un voyage à la Nouvelle-Galles du Sud, aux îles Viti, communément appelées îles Fidji, et finalement à Canton. J'avais antérieurement visité les îles Fidji, et j'y avais séjourné pendant quatre mois. Durant ce séjour, j'avais beaucoup fréquenté les naturels et j'avais fait de grands progrès dans l'étude de leur langue. Le capitaine Robson s'était lui-même arrêté deux fois dans ces îles et avait acquis une grande influence sur l'esprit des habitants d'une partie de la côte de l'île du Sandal, en prenant part à leurs guerres et en les aidant à détruire leurs ennemis, qui avaient été rôtis et mangés en sa présence. Le chef avec lequel il était le plus intime était Bonassar, chef du village de Vilear et de ses dépendances, dans l'intérieur de l'île.

« Dans l'après-midi du 19 février 1813, *le Hunter* jeta l'ancre dans la baie de Vilear, à la distance d'environ un quart de mille de l'embouchure d'une petite rivière qu'il faut remonter pour arriver au village. Vilear est situé à environ un mille ou un mille et demi du mouillage, et les bords de la petite rivière ou ruisseau qui le baigne sont couverts d'une magnifique verdure. Des deux côtés, sur un terrain bas, d'épaisses forêts de mangliers s'étendent jusqu'à une petite distance du village, où le sol a un peu plus d'élévation et est entièrement déboisé.

« Nous n'avions pas encore jeté l'ancre, que le frère du chef de

Vilear arriva à bord pour féliciter le capitaine sur son retour. Bientôt après parut Bonassar lui-même avec plusieurs autres chefs secondaires, des prêtres et un lascar qui avait déserté *le Hunter* environ vingt mois auparavant. Le chef informa notre capitaine que, peu de temps après le départ du *Hunter* pour Canton, les habitants des villages qu'il avait conquis avec son assistance s'étaient révoltés, et, ayant été joints par les puissantes tribus qui habitaient les bords d'une grande rivière appelée Nanpacab, lui avaient fait une guerre cruelle.

« Bonassar chercha ensuite à nous persuader qu'il serait impossible de se procurer du bois de sandal, à moins que cette ligue formidable ne fût vaincue par la force de notre mousqueterie. En conséquence il pria notre commandant de se joindre à lui pour entreprendre une nouvelle campagne. Le capitaine Robson n'y acquiesça pas d'abord. Le chef de Vilear lui représenta le danger auquel ses sujets se trouveraient exposés pendant qu'ils seraient éparpillés dans les forêts et occupés à couper du bois de sandal pour nous. Leurs ennemis pourraient alors les épier et les enlever au moment où ils s'y attendraient le moins. Les choses en restèrent là pour le moment. Je descendis à terre avec le capitaine. Bonassar nous accompagna, et nous nous rendîmes au village, où nous fûmes parfaitement bien reçus. On nous apporta en présent un porc, des ignames et des cocos. Le lendemain, nous reçûmes à bord la visite de deux matelots anglais, nommés Terence Dun et John Riley. Le premier avait été congédié du *Hunter* au dernier voyage, et l'autre, à la même époque, d'un brick américain.

« Ces hommes nous apprirent qu'ils avaient résidé dans diverses parties des îles Fidji, et que partout ils avaient été extrêmement bien traités par les habitants; mais que d'autres Anglais, qui résidaient sur l'île voisine, nommée Bow, étaient devenus très-turbulents et fort importuns pour les insulaires. Leur conduite violente avait fini par les rendre si insupportables, que les naturels s'étaient un jour jetés sur eux et en avaient tué trois avant que le roi de Bow eût eu le temps d'interposer son autorité et d'arrêter le courroux de son peuple, qui voulait massacrer tout ce

qu'il y avait d'Européens dans l'île. En conséquence, Dun était d'avis qu'on empêchât les survivants de venir à bord de notre navire.

« Il est nécessaire d'expliquer comment il se faisait qu'un assez grand nombre de matelots de diverses contrées du globe résidassent dans ces îles. Dans l'année 1808, un brick américain, venant de la rivière de la Plata, fit naufrage près d'une des Fidji ; il avait à bord quarante mille piastres d'Espagne. L'équipage parvint à se sauver dans les embarcations du bâtiment, et une partie gagna un navire américain qui était alors à l'ancre dans la baie de Myanboor, sur la côte de l'île du Sandal ; le reste se réfugia dans une île voisine, celle de Bow, avec une aussi grande quantité de piastres qu'il avait été possible d'en loger dans l'embarcation. Peu de temps après ce naufrage, plusieurs bâtiments anglais, indiens, américains et nouveaux-gallois, vinrent aux Fidji pour y charger du bois de sandal. Les bruits de l'existence d'une aussi grande quantité d'argent dans une de ces îles causèrent une vive tentation aux marins de ces bâtiments. Dans le dessein de s'enrichir, quelques-uns désertèrent, d'autres se firent congédier par leur capitaine, et tous se rendirent au lieu qui recélait le trésor objet de leur convoitise. Quelques-uns d'entre eux, avec les piastres qu'ils parvinrent à se procurer, achetèrent des armes à feu et de la poudre. Maîtres de ces objets, ils furent à même de rendre d'importants services au roi de Bow et à ses sujets, dans leurs guerres. Ils prirent des femmes parmi eux, et menèrent une vie agréable jusqu'à l'époque où leur insolence et leur cruauté poussèrent les naturels à en massacrer une partie. On verra bientôt quel sort cruel éprouvèrent les autres, en conséquence de la conduite du capitaine Robson.

« Depuis notre arrivée jusqu'à la fin de mars, le bois de sandal nous fut fourni avec une extrême lenteur. A diverses reprises, les naturels du voisinage prièrent notre capitaine de les assister dans leurs guerres, promettant en récompense de compléter notre cargaison dans l'espace de deux mois, après que leurs ennemis auraient été vaincus. Le capitaine Robson finit par céder à leurs

instances. En conséquence, nous entreprîmes, le 1er avril, une expédition contre la petite île de Nanpacab, située à environ six milles au-dessus de l'embouchure de la rivière du même nom, et à quarante ou cinquante milles de notre mouillage. Cette expédition consistait en trois embarcations armées, portant vingt fusiliers, et une autre sur laquelle était monté un pierrier ou petit canon de deux livres. Nous étions accompagnés par quarante-six grandes pirogues, portant, à ce que je puis supposer, près d'un millier de sauvages armés. Trois mille autres se dirigeaient par terre vers le point sur lequel on devait agir. Le mauvais temps nous força de nous arrêter jusque dans la matinée du 4, à un îlot situé près de l'embouchure du Nanpacab. Nous entrâmes alors dans la rivière. L'ennemi, embusqué sur les deux rives, nous salua d'une grêle de flèches et de pierres lancées avec dextérité à l'aide de frondes. En approchant de la petite île de Nanpacab, nous la trouvâmes fortifiée. Après quelques décharges de notre pierrier, les défenseurs du fort l'abandonnèrent et se sauvèrent sur la grande terre, d'où ils furent bientôt chassés par notre mousqueterie. Il y eut, dans cette occasion, dix guerriers de Nanpacab qui furent tués. On mit leurs corps dans les pirogues de nos auxiliaires, à l'exception d'un qui fut expédié sur-le-champ, par une de ces pirogues, fine voilière, à Vilear pour y être dévoré. Après cette escarmouche, nous remontâmes la rivière jusqu'à quinze milles, et nous détruisîmes les villages et les plantations sur les deux rives. Dans la soirée, nous redescendîmes et nous arrêtâmes à un lieu où les insulaires se mirent à préparer un festin horrible de la manière que je vais décrire.

« Les cadavres de leurs ennemis furent étendus sur l'herbe et dépecés par un de leurs prêtres. Voici comment on procède à cette opération. L'on commence par séparer les pieds des jambes et les jambes des cuisses, puis on enlève les parties naturelles ; ensuite on détache les cuisses des hanches, les mains des avant-bras, les avant-bras des bras, et les bras des épaules ; finalement la tête et le cou sont séparés du tronc. Chacun de ces fragments du corps humain forme une pièce de viande, que l'on enveloppe soigneuse-

ment dans des feuilles de bananier vertes, et que l'on met au four pour la faire rôtir avec la racine de *tara*.

« Dans la matinée du 5, nous longeâmes la côte vers l'E. ; mais nous trouvâmes les villages, les forts et les plantations abandonnés. Le 8 au soir, nous rejoignîmes notre navire.

« Dans le commencement de mai, nous fûmes ralliés par notre allége, le cutter *l'Élisabeth*, commandé par M. Ballard, qui avait fait voile du Port-Jackson avant nous, pour se rendre aux îles Sandwich. Quelques jours après, nous reçûmes la visite des Européens qui résidaient à Bow. Le capitaine les engagea pour ramer dans nos embarcations, promettant de les payer à quatre livres sterling par mois, en coutellerie, verroterie, quincaillerie, etc., évaluées à un taux fixé; ils devaient retourner à Bow quand notre navire serait prêt à partir.

« Mai, juin, juillet et août s'écoulèrent, et nous n'avions encore pu nous procurer que cent cinquante tonneaux de bois de sandal, formant tout au plus le tiers de notre cargaison. Les insulaires nous déclarèrent alors qu'il leur était impossible de nous en fournir davantage, parce que les forêts avaient été épuisées par le grand nombre de bâtiments qui avaient fréquenté ces parages depuis quelques années.

« Les chefs et autres individus de quelque importance ne venaient plus à bord du navire, de peur qu'on ne les retînt comme otages, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli leur engagement de compléter notre cargaison. Le capitaine Robson était vexé de se voir joué de la sorte par un peuple barbare et rusé, et se promettait de tirer vengeance de ses anciens et fidèles alliés, qu'il avait si souvent aidés à se régaler de la chair de leurs ennemis.

« Au commencement de septembre, deux grandes pirogues de Bow, portant environ deux cent vingt ou deux cent trente hommes, vinrent auprès du navire pour réclamer et ramener chez eux les Européens qui nous avaient joints en mai avec leurs femmes. Vers ce même temps, le capitaine Robson, étant à soixante milles du navire, sur le cutter, attaqua une flottille de pirogues de Vilear et en prit quatorze. Dans cette occasion un naturel fut tué par un bis-

caïen. Le cutter ayant ensuite rallié le navire, le capitaine voulut abattre le premier en carène, pour réparer quelques dommages qu'il avait éprouvés dans ses fonds. Cependant il jugea prudent, avant d'entreprendre cette opération, de tâcher de s'emparer du reste des pirogues de Vilear, pour empêcher les sauvages d'attaquer nos gens pendant qu'ils seraient occupés à réparer le cutter, qu'il était nécessaire de haler à terre à marée haute.

« Dans la matinée du 6 septembre, tous les Européens appartenant au navire furent armés de fusils ainsi que tous les Européens de Bow, et expédiés sous les ordres de M. Norman, notre premier officier. Nous débarquâmes à un endroit nommé la *Roche noire*, à une petite distance à l'E. de la rivière ; les deux pirogues de Bow, dont j'ai parlé plus haut, y abordèrent un peu après nous. Nous fûmes bientôt ralliés par les chefs de Bow à la tête d'une centaine de leurs guerriers. Les deux pirogues et nos embarcations se retirèrent ensuite au large de la côte, précaution qu'il convenait de prendre pour les empêcher d'échouer à la marée descendante.

« Après que nous eûmes débarqué, les Européens commencèrent à se disperser en petites troupes de deux, trois et quatre hommes. Je représentai à M. Norman qu'il convenait mieux de les tenir tous réunis dans la crainte d'une attaque subite de la part des insulaires, mais notre commandant n'eut pas d'égard à cette représentation. Nous nous avançâmes sans obstacles par un étroit sentier sur une plaine assez unie, et nous arrivâmes près d'une colline dont nous gagnâmes le sommet, qui formait une espèce de plateau. Là quelques naturels se montrèrent et nous menacèrent par des cris et des gestes.

« M. Norman tourna sur la droite et s'engagea dans un sentier qui menait à travers un fourré vers quelques huttes. Je le suivis avec sept autres Européens, ainsi que les deux chefs de Bow avec un de leurs hommes. Bientôt quelques naturels voulurent nous disputer le passage. Nous tirâmes sur eux, nous en tuâmes un, et les autres s'enfuirent. M. Norman ordonna alors de mettre le feu à la cabane du chef et à quelques autres. Cet ordre fut exécuté sur-

le-champ, et, au bout de quelques secondes, les flammes s'élevèrent de tous côtés. Bientôt nous entendîmes des hurlements affreux qui venaient du chemin par lequel nous avions gagné le plateau. Les chefs de Bow comprirent à ces cris que quelques-uns des leurs ainsi que des Européens venaient d'être tués par les naturels de Vilear. Ces derniers, en effet, s'étaient tenus en embuscade jusqu'à ce que nous eussions atteint le plateau, et avaient ensuite attaqué nos hommes épars : ceux-ci, après avoir fait feu, avaient été enveloppés et massacrés avant d'avoir eu le temps de recharger leurs armes. D'autres, ainsi que je l'ai su après, se voyant sur le point d'être cernés par les sauvages, avaient jeté leurs fusils et s'étaient enfuis à toutes jambes vers nos embarcations. Dans le nombre, deux seulement parvinrent à s'échapper. La petite troupe de M. Norman ne se composait que de dix des nôtres, armés de fusils, et des deux chefs de Bow avec un de leurs hommes. Nous résolûmes de nous tenir pelotonnés, et de nous diriger ainsi vers nos embarcations, en nous ouvrant le chemin à l'aide de nos armes à feu.

« Nous nous hâtâmes de gagner le fourré sur le plateau. Il n'y avait là que trois insulaires qui, au milieu d'acclamations de joie, nous crièrent que plusieurs de nos gens avaient été tués, ainsi qu'un certain nombre de naturels de Bow, et que nous ne tarderions pas à éprouver le même sort. En arrivant au haut du sentier qui conduit dans la plaine, nous trouvâmes Terence Dun étendu par terre, le crâne fracassé d'un coup de massue.

« Nous vîmes alors toute la plaine qui nous séparait de nos embarcations, couverte de plusieurs milliers de sauvages armés et en furie. Au moment où nous allions descendre de ce côté, un jeune homme de notre troupe, nommé Graham, nous quitta et s'enfuit dans un fourré sur la gauche de la route. Les trois sauvages que nous venions de rencontrer l'y poursuivirent et le massacrèrent dans un instant. Ce jeune homme était le fils d'un aubergiste du Port-Jackson, et avait déjà beaucoup navigué. Il s'était embarqué deux ans auparavant sur un brick américain, en qualité d'interprète auprès des habitants des îles Fidji, et, après avoir procuré une cargaison à ce bâtiment, il avait demandé son congé

et était resté dans ces îles. Après ce triste événement, nous continuâmes à descendre la colline. Quand nous fûmes arrivés au bas, les sauvages se disposèrent à nous recevoir ; ils se tenaient réunis par milliers de côté et d'autre du sentier, brandissant leurs armes. Nous remarquâmes avec horreur qu'ils s'étaient frotté le visage et le corps avec le sang de nos malheureux compagnons.

« Dans ce moment, un sauvage, qui était descendu derrière nous sans être aperçu, lança à M. Norman un javelot qui pénétra par le dos et sortit par la poitrine. Cet officier fit encore quelques pas et ensuite tomba mort. Je tirai sur le sauvage qui venait de tuer notre chef, et je rechargeai mon arme aussi vite que possible. En me retournant, je m'aperçus que tous mes compagnons s'étaient enfuis de divers côtés. Profitant de l'absence des sauvages qui s'étaient mis à leur poursuite, je me mis à courir de toutes mes forces en suivant le sentier ; à quelques pas en avant, je trouvai le corps de William Parker étendu en travers du chemin, son fusil à côté de lui ; je m'emparai de cette arme et continuai ma retraite en courant avec une vitesse surnaturelle.

« Les sauvages m'aperçurent alors et se mirent à me poursuivre. L'un d'entre eux m'approchait tellement que je fus obligé de me débarrasser du fusil de Parker, ainsi que d'un pistolet fort lourd que j'avais à ma ceinture. Un moment après j'atteignis le pied d'un rocher escarpé qui se trouvait isolé dans la plaine. Voyant qu'il m'était impossible de percer la foule des sauvages, pour gagner nos embarcations, je criai à mes compagnons, dont quelques-uns se trouvaient sur ma droite : *Au rocher! au rocher!* Je parvins à en atteindre le sommet, où je ralliai cinq des nôtres : Charles Savage, Louis (Chinois), Martin Bushart, Thomas Dafny et William Wilson. Les trois premiers résidaient à Bow, et les deux derniers appartenaient à notre équipage. Les deux autres Européens de la troupe de M. Norman, Mick Maccab et Joseph Atkinson, avaient été tués ainsi que les deux chefs de Bow. Dafny, après avoir tiré son fusil, en avait brisé la crosse en se défendant contre les massues des sauvages. Il était blessé en plusieurs endroits et avait quatre flèches fichées dans le dos. La pointe d'une

lance lui avait percé l'omoplate et était sortie par devant sous la clavicule.

« Il se trouva, heureusement pour nous, que la hauteur que nous occupions était si escarpée qu'elle ne pouvait être gravie à la fois que par un petit nombre d'hommes ; elle était en même temps trop élevée pour que les sauvages pussent nous incommoder beaucoup avec leurs javelots et leurs frondes. Par un hasard non moins heureux, un vent très-fort détournait la grêle de flèches qu'ils nous lançaient. Notre chef ayant succombé, le commandement m'appartenait ; j'en profitai pour disposer mes compagnons de manière à défendre notre poste le plus avantageusement possible. Je ne permis pas qu'on tirât plus d'un coup de fusil à la fois, et j'employai notre blessé à charger nos armes. Plusieurs sauvages gravirent la hauteur jusqu'à quelques verges de nous. Nous les tuâmes à mesure qu'ils approchaient : le salut de notre vie en dépendait. Après avoir vu quelques-uns des leurs tués de la sorte, les sauvages renoncèrent à nous approcher. Comme il ne nous restait guère de munitions, nous les ménagions le plus que nous pouvions. D'un autre côté, pour ne pas augmenter la furie déjà assez violente des naturels, nous ne tirions qu'en cas de nécessité absolue. De la position élevée que nous occupions, nous apercevions nos embarcations à l'ancre, attendant notre retour, les deux pirogues de Bow et notre bâtiment. Quant à ce dernier, nous ne comptions guère le rejoindre jamais, bien que j'eusse une lueur d'espérance que le capitaine Robson ferait un effort pour nous délivrer en armant six soldats indiens qui étaient à bord, deux ou trois Européens et les hommes des pirogues de Bow, et se mettant à leur tête. Cette espérance s'évanouit complétement, quand je vis les pirogues de Bow mettre à la voile et se diriger vers leur île sans passer auprès du navire.

« La plaine, autour de notre position, était couverte de sauvages au nombre de plusieurs milliers, qui s'étaient rassemblés de toutes les parties de la côte et s'étaient tenus embusqués attendant notre débarquement. Cette masse d'hommes nous offrait alors un spectacle révoltant. On allumait des feux et l'on chauffait des fours

pour faire rôtir les membres de nos infortunés compagnons. Leurs cadavres, ainsi que ceux des deux chefs de Bow et des hommes de leur île qui avaient été massacrés, furent apportés devant les feux de la manière suivante. Deux des naturels de Vilear formèrent avec des branches d'arbres une espèce de civière qu'ils placèrent sur leurs épaules. Les cadavres de leurs victimes furent étendus en travers sur cette civière, de façon que la tête pendait d'un côté et les jambes de l'autre. On les porta ainsi en triomphe jusqu'auprès des fours destinés à en rôtir des lambeaux. Là, on les plaça sur l'herbe dans la position d'un homme assis. Les sauvages se mirent à chanter et à danser autour d'eux avec les démonstrations de la joie la plus féroce. Ils traversèrent ensuite de plusieurs balles chacun de ces corps inanimés, se servant pour cela des fusils qui venaient de tomber entre leurs mains. Quand cette cérémonie fut terminée, les prêtres commencèrent à dépecer les cadavres sous nos yeux. Les morceaux furent mis au four pour être rôtis et préparés comme je l'ai dit plus haut, et servir de festin aux vainqueurs. Pendant ce temps, nous étions serrés de près de toutes parts, excepté du côté d'un fourré de mangliers qui bordait la rivière. Savage proposa à Martin Bushart de s'enfuir de ce côté et de tâcher d'atteindre le bord de l'eau pour gagner ensuite le navire à la nage. Je m'y opposai, en menaçant de tuer le premier qui abandonnerait le rocher. Cette menace produisit pour le moment son effet. Cependant la furie des sauvages paraissait un peu apaisée, et ils commençaient à écouter assez attentivement nos discours et nos offres de réconciliation. Je leur rappelai que le jour de la capture des quatorze pirogues, huit des leurs avaient été faits prisonniers et étaient détenus à bord du navire. L'un d'eux était frère du *nambeau* ou grand prêtre de Vilear. Je fis entendre à la multitude que, si l'on nous tuait, ces huit prisonniers seraient mis à mort; mais que, si l'on nous épargnait, mes cinq compagnons et moi, nous ferions relâcher les prisonniers sur-le-champ. Le grand prêtre, que ces sauvages regardent comme une divinité, me demanda aussitôt si je disais la vérité et si son frère et les sept autres insulaires étaient vivants. Je lui en donnai l'assurance et proposai

d'envoyer un de mes hommes à bord inviter le capitaine à les relâcher, si lui, le grand prêtre, voulait conduire cet homme sain et sauf jusqu'à nos embarcations. Le prêtre accepta ma proposition.

« Thomas Dafny étant blessé et n'ayant pas d'armes pour se défendre, je le décidai à se hasarder à descendre pour aller joindre le prêtre et se rendre avec lui à notre embarcation. Il devait informer le capitaine Robson de notre horrible situation. Je lui ordonnai aussi de dire au capitaine que je désirais surtout qu'il ne relâchât que la moitié des prisonniers, et qu'il leur montrât une grande caisse de quincaillerie et d'autres objets qu'il promettrait de donner aux quatre derniers prisonniers avec leur liberté, au moment même de notre retour à bord du navire.

« Mon homme se conduisit comme je le lui avais ordonné, et je ne le perdis pas de vue depuis l'instant où il nous quitta jusqu'à celui où il arriva sur le pont du navire. Pendant ce temps, il y eut une suspension d'armes, qui se fût maintenue sans l'imprudence de Charles Savage. Divers chefs sauvages avaient monté et s'étaient approchés jusqu'à quelques pas de nous avec des prosternations en signe d'amitié, nous promettant toute sûreté pour nos personnes, si nous consentions à descendre parmi eux. Je ne voulus pas me fier à ces promesses, ni laisser aller aucun de mes hommes. Cependant je finis par céder aux importunités de Charles Savage. Il avait résidé dans ces îles pendant plus de cinq ans et en parlait couramment la langue. Persuadé qu'il nous tirerait d'embarras, il me pria instamment de lui permettre d'aller au milieu des naturels avec les chefs à qui nous parlions, parce qu'il ne doutait pas qu'ils ne tinssent leurs promesses, et que, si je le laissais aller, il rétablirait certainement la paix, et nous pourrions retourner tous sains et saufs à bord de notre navire. Je lui donnai donc mon consentement; mais je lui rappelai que cette démarche était contraire à mon opinion, et j'exigeai qu'il me laissât son fusil et ses munitions. Il partit et s'avança jusqu'à environ deux cents verges de notre poste. Là, il trouva Bonassar assis et entouré de ses chefs qui témoignèrent de la joie de le voir parmi

eux, mais qui étaient secrètement résolus à le tuer et le manger. Cependant ils s'entretinrent avec lui pendant quelque temps d'un air amical, puis ils me crièrent dans leur langage : « Descends, « Peter, nous ne te ferons pas de mal ; tu vois que nous n'en fai- « sons point à Charley ! » Je répondis que je ne descendrais pas que les prisonniers ne fussent débarqués. Pendant ce colloque, le Chinois Luis, à mon insu, descendit du côté opposé avec ses armes, pour se mettre sous la protection d'un chef qu'il connaissait particulièrement et à qui il avait rendu des services importants dans quelques guerres. Les insulaires, voyant qu'ils ne pouvaient me décider à me remettre entre leurs mains, poussèrent un cri effrayant. Au même moment, Charles Savage fut saisi par les jambes, et six hommes le tinrent la tête en bas et plongée dans un trou plein d'eau jusqu'à ce qu'il fût suffoqué. De l'autre côté, un sauvage gigantesque s'approcha du Chinois par derrière et lui fit sauter le crâne d'un coup de son énorme massue. Ces deux infortunés étaient à peine morts qu'on les dépeça et qu'on les fit rôtir dans des fours préparés pour nous.

« Nous n'étions plus que trois pour défendre la hauteur, ce qui encouragea nos ennemis. Nous fûmes attaqués de tous côtés et avec une grande furie par ces cannibales, qui néanmoins montraient une extrême frayeur de nos fusils, bien que les chefs les stimulassent à nous saisir et nous amener à eux, promettant de conférer les plus grands honneurs à celui qui me tuerait, et demandant à ces barbares s'ils avaient peur de trois hommes blancs, eux qui en avaient tué plusieurs dans cette journée. Encouragés de la sorte, les sauvages nous serraient de près. Ayant quatre fusils entre nous trois, deux étaient toujours chargés, attendu que Wilson étant un très-mauvais tireur, nous lui avions laissé l'emploi de charger nos armes, tandis que Martin Bushart et moi faisions feu. Bushart était natif de Prusse ; il avait été tirailleur dans son pays et était fort adroit. Il tua vingt-sept sauvages dans vingt-huit coups, n'en ayant manqué qu'un seul. J'en tuai et blessai aussi quelques-uns quand la nécessité m'y obligea. Nos ennemis, voyant qu'ils ne pouvaient venir à bout de nous sans

perdre un grand nombre des leurs, s'éloignèrent en nous menaçant de leur vengeance.

« La chair de nos malheureux compagnons étant cuite, on la retira des fours et elle fut partagée entre les différentes tribus, qui la dévorèrent avec avidité. De temps en temps les sauvages m'invitaient à descendre et à me laisser tuer avant la fin du jour, afin de leur épargner la peine de me dépecer et de me faire rôtir pendant la nuit. J'étais dévolu pièce par pièce aux différents chefs, dont chacun désignait celle qu'il voulait avoir, et qui tous brandissaient leurs armes en se glorifiant du nombre d'hommes blancs qu'ils avaient tués dans cette journée.

« En réponse à leurs affreux discours, je déclarai que si j'étais tué, leurs compatriotes détenus à bord le seraient aussi; mais que, si j'avais la vie sauve, ils l'auraient également. Ces barbares répliquèrent : « Le capitaine Robson peut tuer et manger les nôtres, « s'il lui plaît. Nous vous tuerons et nous vous mangerons tous « trois. Quand il fera sombre, vous ne verrez plus clair pour nous « ajuster, et vous n'aurez bientôt plus de poudre. »

« Voyant qu'il ne nous restait plus d'espoir sur la terre, mes compagnons et moi tournâmes nos regards vers le ciel et nous mîmes à supplier le Tout-Puissant d'avoir compassion de nos âmes pécheresses. Nous ne comptions pas sur la moindre chance d'échapper à nos ennemis, et nous nous attendions à être dévorés comme nos camarades venaient de l'être. La seule chose qui nous empêchait encore de nous rendre, était la crainte d'être pris vivants et mis à la torture.

« On voit en effet quelquefois, mais peu souvent, ces peuples torturer leurs prisonniers. Voici comment ils s'y prennent : ils enlèvent à leurs victimes la peau de la plante des pieds; puis ils leur présentent des torches de tous côtés, ce qui les oblige à sauter pour fuir le feu et leur cause des douleurs atroces. Une autre manière consiste à couper les paupières à leurs prisonniers et à les exposer ainsi la face tournée vers le soleil. On dit que c'est un épouvantable supplice. Ils leur arrachent aussi parfois les ongles. Au reste, il paraît que ces tortures sont très-rares, et qu'ils ne les in-

fligent qu'à ceux qui les ont irrités au dernier point. Nous étions dans ce cas, ayant tué un si grand nombre des leurs pour notre défense.

« Il ne nous restait plus que quinze ou dix-sept cartouches. Nous décidâmes alors qu'aussitôt qu'il ferait sombre nous appuierions la crosse de nos fusils à terre et le bout du canon contre notre poitrine, et que, dans cette position, nous lâcherions la détente, pour nous tuer nous-mêmes plutôt que de tomber vivants entre les mains de ces monstres.

« A peine avions-nous pris cette résolution désespérée, que nous vîmes notre embarcation partir du navire et s'approcher de terre. Nous comptâmes les huit prisonniers. J'en fus confondu. Je ne pouvais imaginer que le capitaine eût agi d'une manière aussi maladroite que de les relâcher tous, puisque le seul espoir que nous pussions conserver était de voir ceux des prisonniers qu'on eût relâchés intercéder pour nous, afin qu'à notre tour nous intervinssions pour faire rendre la liberté à leurs frères quand nous retournerions à bord du navire. Cette sage précaution ayant été négligée malgré ma recommandation expresse, toute espérance me parut évanouie, et je ne vis plus d'autre ressource que de mettre à exécution le dessein que nous avions formé de nous tuer nous-mêmes.

« Peu de temps après que les huit prisonniers eurent été débarqués, on les amena sans armes auprès de moi, précédés par le prêtre, qui me dit que le capitaine Robson les avait relâchés tous et avait fait débarquer une caisse de coutellerie et de quincaillerie pour être offerte, comme notre rançon, aux chefs, à qui il nous ordonnait de remettre nos armes. Le prêtre ajouta que, dans ce cas, il nous conduirait sains et saufs à notre embarcation. Je répondis que tant que j'aurais un souffle de vie je ne livrerais pas mon fusil qui était ma propriété, parce que j'étais certain qu'on nous traiterait, mes compagnons et moi, comme Charles Savage et Luis.

« Le prêtre se tourna alors vers Martin Bushart pour tâcher de le convaincre et de le faire acquiescer à ses propositions. En ce moment, je conçus l'idée de faire prisonnier le prêtre et de le

tuer ou d'obtenir ma liberté en échange de la sienne. J'attachai le fusil de Charles Savage à ma ceinture avec ma cravate, et cela fait, je présentai le bout du mien devant le visage du prêtre, lui déclarant que je le tuerais, s'il cherchait à s'enfuir ou si quelqu'un des siens faisait le moindre mouvement pour nous attaquer, mes compagnons et moi, ou nous arrêter dans notre retraite. Je lui ordonnai alors de marcher en droite ligne vers nos embarcations, le menaçant d'une mort immédiate s'il n'obéissait pas. Il obéit, et, en traversant la foule des sauvages, il les exhorta à s'asseoir et à ne faire aucun mal à Peter ni à ses compagnons, parce que, s'ils nous assaillaient, nous le tuerions, et qu'alors ils attireraient sur eux la colère des dieux assis dans les nuages, qui, irrités de leur désobéissance, soulèveraient la mer pour engloutir l'île et tous ses habitants.

« Ces barbares témoignèrent le plus profond respect pour les exhortations de leur prêtre, et s'assirent sur l'herbe. Le *nambeaty* (nom qu'ils donnent à leurs prêtres) se dirigea, comme je le lui avais ordonné, du côté de nos embarcations. Bushart et Wilson avaient le bout de leur fusil placé de chaque côté à la hauteur de ses tempes, et j'appuyais le mien entre ses deux épaules pour presser sa marche. L'approche de la nuit, et le désir si naturel de prolonger ma vie, m'avaient fait recourir à cet expédient, connaissant le pouvoir que les prêtres exercent sur l'esprit de toutes les nations barbares.

« En arrivant auprès des embarcations, le *nambeaty* s'arrêta tout court. Je lui ordonnai d'avancer, il s'y refusa de la manière la plus positive, me déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et que je pouvais le tuer si je voulais. Je l'en menaçai et lui demandai pourquoi il refusait d'aller jusqu'au bord de l'eau. Il répondit : « Vous voulez « m'emmener vivant à bord du navire pour me mettre à la torture. » Comme il n'y avait pas de temps à perdre, je lui ordonnai de ne pas bouger, et, nos fusils toujours dirigés sur lui, nous marchâmes à reculons et gagnâmes de la sorte un de nos canots. Nous n'y fûmes pas plutôt embarqués que les sauvages accoururent en foule et nous saluèrent d'une grêle de flèches et de pierres ; mais

bientôt nous nous trouvâmes hors de la portée de leurs arcs et de leurs frondes.

« Dès que nous nous vîmes hors de danger, nous remerciâmes la divine Providence, et nous fîmes force de rames vers le navire, que nous atteignîmes au moment où le soleil se couchait. »

Note 8, p. 60.

Le cadre étroit que je me suis tracé ne me permettant pas d'entrer dans de plus grands détails sur l'histoire des révoltés du *Bounty*, je crois faire quelque chose d'agréable aux lecteurs, en donnant ici ceux que M. le commissaire de marine Bajot a consignés dans les *Annales maritimes*, ouvrage rédigé par lui avec autant de talent que de succès.

« Le gouvernement anglais conçut en 1787 le projet de procurer aux colonies des Indes occidentales l'arbre à pain et quelques autres fruits et productions utiles de la mer du Sud. Au mois d'août de la même année, M. William Bligh, lieutenant de vaisseau, fut nommé au commandement du navire *le Bounty*, de 45 tonneaux, portant quatre canons de 6, quatre pierriers et quarante-six hommes d'équipage, compris le capitaine. Il part d'Angleterre au mois de décembre suivant, et arrive à Otaïti, le 26 octobre 1788.

« Après avoir séjourné près de six mois dans cette île délicieuse, y avoir rassemblé et embarqué dans le meilleur état tous les plants d'arbre à pain et autres qu'il pouvait désirer, Bligh appareille le 4 avril dans le plus grand ordre, son équipage en parfaite santé, bien pourvu et remplissant son service avec cette exacte subordination connue sur les vaisseaux de guerre anglais.

« Vingt-quatre jours après le départ d'Otaïti, la moitié de l'équipage se révolte contre son capitaine, soutenu, mais sans succès, par l'autre moitié. Ce complot, tramé et mûri dans le secret le plus absolu, par des hommes qui mangeaient, dormaient et faisaient le service avec ceux dont ils méditaient de se défaire, est mis à exécution le 28 avril 1789. Dix-huit hommes et le capitaine sont embarqués de force dans une chaloupe de vingt-deux pieds de

longueur qu'on lance à l'abandon et en dérive dans cette vaste mer, avec cent cinquante livres de biscuit pour toute nourriture. Alors s'opère en navigation un prodige de soumission de la part de l'équipage, de courage et de capacité de la part du chef, et de bonheur pour tous. Ils arrivent à Timor, sans perdre un seul homme, après avoir, en quarante-huit jours, parcouru douze cent six lieues marines.

« Pendant que la partie fidèle de l'équipage du *Bounty* terminait sa miraculeuse traversée et rentrait sur la terre civilisée, que devenaient les révoltés et quelles devaient être les suites d'une si étrange et si criminelle résolution? Écoutons de la bouche même de l'un d'eux, qui leur a tous survécu, le récit du fait et de tous ses résultats, quarante ans après son accomplissement :

Extrait de la relation du voyage du capitaine Beechey, commandant le bâtiment de S. M. B. LE BLOSSOM, *pendant les années* 1825, 1826, 1827 *et* 1828.

« L'intérêt qu'excita l'annonce que l'on apercevait du haut des mâts l'île de Pitcairn amena tout le monde sur le pont, et donna lieu à une suite de réflexions qui accrurent l'envie que nous avions de communiquer le plus tôt possible avec ses habitants, de voir et de partager les plaisirs de leur petite société, et de connaître d'eux toutes les particularités relatives au sort du *Bounty;* mais l'approche de la nuit nous força de remettre au lendemain l'accomplissement de nos désirs. Nous longeâmes alors le côté de l'île reconnu et sondé par le capitaine Carteret, avec l'espoir d'y mouiller; dans cette position nous eûmes la satisfaction d'apercevoir un bateau à la voile se dirigeant sur nous. Au premier abord, l'équipement complet de cette embarcation nous fit douter qu'elle fût la propriété des insulaires, et nous en conclûmes qu'elle devait appartenir à l'un des bâtiments baleiniers de la côte opposée; mais bientôt nous fûmes agréablement surpris par la singulière composition de son équipage. C'était le vieil Adams et tous les jeunes hommes de l'île.

« Les insulaires, avant de nous aborder, s'informèrent s'ils pou-

vaient être admis. Cette permission accordée, ils s'élancèrent à bord et serrèrent la main de chaque officier avec des sentiments non déguisés de bonheur et de plaisir.

« Le vieil Adams, moins leste que ses compagnons, ne parvint à bord que le dernier. C'était un homme de soixante-cinq ans, d'une force et d'une activité rares à cet âge, malgré l'inconvénient d'une corpulence énorme. Il portait une chemise de matelot, une culotte, un chapeau bas de forme, qu'il tenait continuellement à sa main jusqu'à ce qu'on désirât qu'il se couvrît. Il conservait malgré tout les manières d'un marin, inclinant la tête légèrement toutes les fois qu'un officier lui adressait la parole.

« C'était la première fois, depuis l'époque de la révolte, qu'il se trouvait à bord d'un bâtiment de guerre, et c'est ce qui produisait chez lui une espèce d'embarras, qui était encore augmenté par le souvenir des scènes relatives à l'enlèvement du *Bounty*, et par la familiarité avec laquelle l'entretenaient des personnes auxquelles il avait été accoutumé d'obéir. Il n'était d'ailleurs troublé par aucune appréhension pour sa sûreté personnelle : il avait reçu trop d'assurances des bons sentiments, tant du gouvernement britannique que de beaucoup d'autres personnes, pour entretenir la moindre crainte à ce sujet ; et comme chacun tâchait de le calmer et de le mettre à son aise, il revint bientôt à son état naturel.

« Les jeunes insulaires, au nombre de dix, étaient de haute taille, robustes et de bonne santé, et l'apparence d'un bon naturel répandu sur toute leur personne leur aurait procuré partout une réception amicale ; la simplicité de leurs manières et la crainte de faire quelque chose qui ne fût pas convenable auraient éloigné toute idée d'offense de leur part. Sans connaissance du monde, ils adressèrent diverses questions qui n'auraient dû être faites qu'à des personnes qui auraient été dans leur intimité, et qui ne les auraient quittés que depuis peu de temps, plutôt qu'à des étrangers. Ils nous demandèrent des nouvelles de bâtiments et de gens dont nous n'avions jamais entendu parler. Leurs costumes, qui provenaient de présents faits par des capitaines et des équipages de bâtiments marchands, formaient une caricature complète.

Quelques-uns d'eux n'avaient pour tout vêtement qu'un long habit noir et une culotte, d'autres des chemises sans habit, d'autres enfin, des gilets seulement; aucun d'eux n'avait ni souliers ni bas, et deux seulement possédaient des chapeaux, qui d'après leur état ne devaient pas leur durer longtemps.

« Ils étaient aussi curieux de connaître de nous les détails du navire, que nous l'étions d'apprendre d'eux l'état de la colonie et les particularités relatives au sort des révoltés qui s'étaient établis sur l'île, ce qui avait été raconté de diverses manières par les différents visiteurs. Mais ce que nous souhaitions avant tout, c'était d'obtenir la relation de ces circonstances d'Adams lui-même; et rien ne nous semblait plus intéressant que de tenir ce récit d'un des acteurs, qui se considérait maintenant comme exempt des peines encourues précédemment par son crime.

« J'espère que si je rappelle les détails de cette affaire, on n'en induira pas que mon intention est de blesser ou d'affliger les parents ou les amis des personnes qui y étaient impliquées; mais il est toujours satisfaisant pour l'humanité de montrer que ceux qui ont souffert par suite de la sentence de condamnation rendue par la cour martiale avaient été justement punis, et ce fait est corroboré par la déclaration d'un de leurs complices qui n'avait aucun motif de cacher la vérité. La relation suivante est presque toute de la bouche d'Adams lui-même, et signée par lui.

« Mais, pour rendre cette narration plus complète, j'ai cru devoir y ajouter des faits qui sont venus à ma connaissance par l'intermédiaire d'habitants qui les tenaient de leurs parents.

« Le bâtiment de S. M. *le Bounty* fut acheté pour le service et placé sous le commandement du lieutenant Bligh en 1787. Il quitta l'Angleterre dans le mois de décembre de cette même année, avec ordre de se rendre à Otaïti, de transporter l'arbre à pain de cette contrée dans tous les établissements anglais des Indes occidentales, et d'en rapporter quelques-uns en Angleterre. L'équipage de ce bâtiment consistait en quarante-quatre personnes. Il avait été ordonné au capitaine de faire route par le cap Horn; mais, après avoir été longtemps assailli par de fortes brises contraires et

par un temps excessivement froid, ce bâtiment fut obligé de relâcher au cap de Bonne-Espérance, d'où, après avoir été réparé, il arriva à sa destination en octobre 1788. Six mois furent employés à Otaïti, d'abord pour rassembler et ensuite arranger à bord le fruit pain; durant ce temps les officiers et marins eurent un libre accès dans l'île, et y firent beaucoup d'amis; un seul matelot s'y maria.

« En avril 1789, ils prirent congé de leurs amis d'Otaïti, et se dirigèrent sur Anamooka, où le lieutenant Bligh remplaça son eau, et prit à bord des cochons, des fruits, des végétaux, etc. etc., et mit ensuite à la mer le 26 du même mois. Pendant la durée du voyage, M. Bligh eut des mésintelligences répétées avec ses officiers, et l'équipage, en général, eut de justes raisons de se plaindre de lui. Cependant, quels qu'aient été les sentiments des officiers à son égard, il n'existait pourtant pas un réel mécontentement parmi l'équipage, et bien moins l'idée de se porter à aucune violence contre leur commandant. On doit pourtant ajouter que les officiers avaient plus de causes de plaintes que les matelots, spécialement le maître et M. Christian. Ce dernier était un protégé du lieutenant Bligh, et malheureusement lui avait quelques obligations pécuniaires; toutes les fois que des différends avaient lieu entre eux, Bligh lui rappelait ces obligations. Christian, excessivement irrité du blâme continuel dont il était l'objet, ainsi que les autres officiers, ne pouvait endurer qu'avec beaucoup de peine ce surcroît de reproches; et, dans un moment d'irritation, il déclara à son commandant que tôt ou tard le jour de rendre ses comptes arriverait.

« Le jour qui précéda la révolte, une querelle sérieuse eut lieu entre Bligh et ses officiers, au sujet de quelques noix de coco qui lui appartenaient et qui avaient été enlevées: Christian éprouva encore la mauvaise humeur de son commandant, qui le même soir l'invita à souper; mais il n'accepta pas, n'ayant pu sitôt oublier ses injures.

« Les choses étaient dans cet état le 28 avril 1789, lorsque *le Bounty* naviguant pour retourner en Angleterre se trouvait dans

le S. de Tofoo, l'une des îles des Amis. C'était par une de ces belles nuits qui ne se rencontrent que sous les régions tropicales, et qui par leur douceur et leur silence appellent l'esprit à la méditation, que Christian, pesant dans son esprit tous les griefs qu'il avait contre son commandant, les jugea tellement intolérables que toute chose au monde lui paraissait préférable plutôt que de les endurer encore; et comme il n'entrevoyait aucune chance de les réprimer, la fuite lui parut le seul moyen d'y mettre un terme. Son éloignement d'Angleterre, puis une longue résidence à Otaïti, où il avait formé de nouvelles liaisons, ces causes réunies affaiblissaient chez lui l'idée du bonheur de revoir sa patrie, et préparaient son esprit à l'exécution d'un plan que la situation du bâtiment et la sérénité de la nuit favorisaient singulièrement. Ce plan, tout extraordinaire qu'il doit paraître, surtout de la part d'un jeune officier déjà avancé dans son honorable profession, était d'essayer d'atteindre l'île en vue, au moyen d'un radeau. Aussi prompt à exécuter qu'à concevoir, le radeau fut bientôt construit; plusieurs objets nécessaires furent mis dessus, et il était sur le point de le lancer à la mer, lorsqu'un jeune officier, qui depuis a péri sur *la Pandore*, et auquel Christian avait communiqué son intention, le conjura de n'en rien faire. Plutôt que risquer sa vie dans une entreprise aussi hasardeuse, disait-il, il valait mieux tâcher de se rendre maître du navire, chose qu'il ne croyait pas être très-difficile, plusieurs des gens de l'équipage étant mal disposés envers le commandant, et beaucoup d'eux désirant retourner à Otaïti et résider dans cette île avec leurs amis. Cette proposition hardie et plus extraordinaire que le plan prémédité de son compagnon, si elle est vraie, absout certainement Christian de tout l'odieux qui a pesé sur lui, comme seul instigateur de la révolte[1].

« Cette manière d'agir s'accordait trop bien avec l'esprit hasardeux de Christian pour qu'il ne se déterminât pas sur-le-champ

[1] Ce récit diffère matériellement d'une note qui se trouve dans la *Biographie navale* de Marschal, vol. II, part. II, pag. 778. Malheureusement ce volume n'était pas publié quand *le Blossom* quitta l'Angleterre; on eût eu sans doute des preuves plus évidentes de ce fait, ainsi que sur d'autres points.

à coopérer avec son ami à l'exécution du projet, résolu, s'il échouait, à se précipiter à la mer; et pour n'avoir aucune chance de salut, il s'attacha au cou un plomb de sonde, qu'il cacha dans ses vêtements.

« Christian se trouvait avoir le quart du matin, et aussitôt qu'il eut relevé l'officier de service, il entra en conversation avec Quintal, le seul matelot qui, d'après le rapport d'Adams, eût formé un attachement sérieux à Otaïti. Après s'être longuement appesanti sur les instants de bonheur qu'ils avaient goûtés dans cet endroit, il lui dévoila ses intentions. Quintal, après quelques moments de réflexion, dit qu'il croyait l'entreprise dangereuse et refusa sa participation. Froudroyé d'être repoussé là où il avait le plus d'espoir de réussir, et particulièrement d'avoir révélé des sentiments qui, s'ils étaient connus, pouvaient le conduire à une mort ignominieuse, Christian devint désespéré; il montra pour preuve de sa résolution le plomb suspendu à son cou, accusant Quintal de lâcheté et déclarant que la peur seule l'empêchait d'agir.

« Quintal repoussa cette accusation, et, pour détruire les arguments de Christian, fondés sur le succès qui devait les rendre tous à cette île tant désirée par eux et où tant de liens les attachaient, il l'engagea à sonder d'autres personnes de l'équipage, afin de savoir à quoi s'en tenir sur la réussite du projet; Isaac Martin, par exemple, qui dans ce moment était près de lui; Martin, plus décidé, répondit avec emphase « qu'il était prêt, et que c'était la « meilleure chose à faire. » Ayant réussi une fois, Christian fit part de son projet à tous les hommes de quart; beaucoup d'entre eux se montrèrent disposés à se joindre à lui, et avant le jour la plus grande partie de l'équipage était à sa disposition.

« Adams dormait dans son hamac lorsque Sumner, un des matelots, vint vers lui et lui dit tout bas que Christian allait s'emparer du commandement du navire et mettre le capitaine et le maître à terre. En entendant ceci, Adams se rendit sur le pont, où il trouva tout en confusion; ne voulant pas participer à cette affaire, il retourna à son hamac et resta couché; mais apercevant Christian au coffre d'armes en distribuer à tous ceux qui en de-

mandaient, et appréhendant de se trouver du parti le plus faible, il changea d'opinion et demanda un coutelas.

« Tous ceux qui s'étaient rangés du côté de Christian étant armés, Adams et d'autres furent chargés de se rendre maîtres des officiers, pendant que Christian et le capitaine d'armes iraient s'emparer du lieutenant Bligh. Ils le saisirent, lui attachèrent les mains derrière le dos et l'amenèrent sur le pont. Bligh leur fit des remontrances sur leur conduite, et il en reçut en retour des paroles insultantes et un coup de plat de sabre du capitaine d'armes. Il fut placé près de l'habitacle, avec les bras liés, par Christian qui le tenait d'une main et une baïonnette de l'autre. Aussitôt qu'on se fut assuré du commandant, les sentinelles qui avaient été placées aux portes des officiers furent relevées; le maître s'élança alors sur le gaillard d'arrière, et tâcha de former un parti pour reprendre le navire; mais on s'empara vivement de lui et on le fit descendre comme prisonnier.

« La conduite du maître, qui, dans cette occasion, fut le seul officier qui essaya de ramener les révoltés à leur devoir, lui fait beaucoup d'honneur, d'autant plus qu'il avait eu de grandes causes de mécontentement contre le lieutenant Bligh, qui était encore plus sévère pour lui que pour aucun des officiers ses camarades.

« Une dispute s'éleva parmi les révoltés; il s'agissait de savoir si l'on donnerait au lieutenant et à son parti la chaloupe ou le cutter, leur intention étant de les abandonner à la merci des flots. La chaloupe ayant eu la priorité, Christian ordonna sa mise à la mer. Martin, qui, on doit se le rappeler, avait été un des premiers à entrer dans le complot, craignant qu'avec l'aide d'un aussi grand bateau les prisonniers ne trouvassent le moyen de regagner l'Angleterre, et par conséquent ne missent l'autorité sur leurs traces, s'écria: « Si vous leur donnez la chaloupe, j'irai avec eux; il vaut « autant leur donner le navire. » Il paraissait être réellement de bonne foi en faisant cette déclaration, car on lui retira la garde du lieutenant, avec lequel il avait échangé un coup d'œil significatif, pour l'envoyer sur les passavants. Adams fut à son tour chargé de la garde de son ancien commandant, qui, le voyant

près de lui, dit : « Et vous, Smith[1], êtes-vous aussi contre moi ? » La réponse d'Adams fut qu'il avait agi comme les autres. Le lieutenant Bligh, ainsi garrotté, reprocha à Christian son ingratitude, lui rappela des services rendus antérieurement, et le pria de se souvenir qu'il avait une femme et des enfants ; à cela, Christian répondit qu'il aurait dû y penser plus tôt.

« Pendant cet intervalle, la chaloupe fut mise à l'eau ; les officiers et matelots du parti du lieutenant Bligh, ayant pris ce qui leur était nécessaire pour le voyage[2], reçurent l'ordre de s'y embarquer. Parmi eux se trouvait Martin. Quintal l'apercevant, l'ajusta avec un mousquet, et déclara que s'il ne rentrait à bord à l'instant, c'était fait de lui, ce que Martin exécuta. L'armurier et l'aide-charpentier n'obtinrent pas la permission de partir, vu le besoin qu'on pouvait avoir d'eux. Le lieutenant Bligh fut ensuite conduit sur les passavants ; on lui ordonna de descendre dans la chaloupe, où ses liens furent ôtés. On laissa alors filer la chaloupe sur l'arrière, et elle y resta tout le temps que le navire se trouva par le travers de l'île. Dans cette position, le lieutenant Bligh demanda quelques mousquets pour le protéger lui et ses hommes contre les naturels ; mais ils lui furent refusés, et on lui jeta seulement quatre coutelas pour remplacer les mousquets. Lorsque *le Bounty* fut à dix lieues de Tofoo, à la requête du lieutenant Bligh, l'amarre de la chaloupe fut coupée, et, immédiatement après, le cri *huzza pour Otaïti!* fut répété par tout le navire.

« Il restait alors à bord Christian, qui était le commandant, les aspirants de marine Haywod, Young et Stewart, le capitaine d'armes, seize matelots, trois artificiers et le jardinier, en tout vingt-cinq.

« Dans la chaloupe se trouvait le lieutenant Bligh, le maître, le chirurgien, le second maître, le botaniste, trois officiers brevetés, l'agent comptable et huit matelots, en tout dix-neuf. Et si

[1] Adams était connu à bord du *Bounty* sous le nom d'Alexander Smith.

[2] Le tout consistait en une petite pièce à eau, cent cinquante livres de biscuit, une petite quantité de rhum et de vin, un octant, un compas, quelques lignes de pêche, des cordes, du fil à voile, de la toile, etc.

les trois personnes mentionnées ci-dessus, obligées de rester par force à bord, avaient pu s'embarquer, le capitaine Bligh se trouvait à la tête de presque la moitié de l'équipage. Il pourra paraître étrange qu'avec une force telle, le lieutenant Bligh n'ait pas tâché de reprendre le navire; mais le complot avait été si habilement conduit, qu'il lui fut de toute impossibilité de parer le coup. D'ailleurs l'élite des hommes était du côté de Christian. Le récit des malheurs et des souffrances éprouvés par le lieutenant Bligh et par son équipage, avant qu'ils eussent pu atteindre l'île de Timor, est assez connu du public pour nous dispenser de le répéter ici.

« Le navire, après avoir gouverné pendant quelque temps à l'O. N. O., afin de tromper l'équipage de la chaloupe sur la route qu'il voulait prendre, gouverna sur Otaïti aussitôt que le vent le permit. Après avoir pendant quelques jours éprouvé des difficultés pour s'y rendre, les révoltés se dirigèrent sur Tobouai, petite île éloignée d'à peu pres trois cents milles dans le S. de l'endroit où ils se trouvaient. Ils convinrent de s'y établir, si les naturels, fort nombreux, ne s'y opposaient pas. Ils eurent bientôt la preuve de leurs mauvaises dispositions, car ces sauvages attaquèrent immédiatement un bateau envoyé pour sonder la rade. Les révoltés poursuivirent cependant l'exécution de leur projet, et le matin suivant *le Bounty* mouilla dans un port formé par des récifs et tout près du rivage. On essaya de débarquer, mais le terrain fut tellement défendu pied à pied par les naturels armés de lances, de pierres et de bâtons, qu'ils ne purent être dispersés qu'au moyen d'une décharge d'artillerie et de mousqueterie. Ils s'enfuirent alors dans l'intérieur et refusèrent toute espèce de communication avec leurs visiteurs.

« Le dessein qu'avaient formé les révoltés de s'établir à Tobouai fut reconnu impraticable, vu l'état d'hostilité permanente de la part des naturels; et, après avoir employé deux jours pour amener une réconciliation, ils quittèrent l'île pour gagner Otaïti. Tobouai leur paraissant cependant un point excellent pour y fonder un établissement, ils conservèrent l'espoir d'y retourner, de faire

comprendre aux naturels que leurs intentions étaient toutes pacifiques, et d'obtenir ainsi que ces derniers ne s'opposassent plus à leur débarquement.

« Le seul moyen d'accomplir ce projet était d'avoir des interprètes qu'on pouvait se procurer à Otaïti; et pour ne pas dépendre des naturels, si l'on voulait se procurer des femmes, ils prirent la résolution d'engager quelques femmes de cette île à les accompagner. Ils arrivèrent après huit jours de traversée à Otaïti; ils furent reçus avec une grande bonté par leurs anciens amis, qui, immédiatement, s'informèrent du capitaine Bligh et des autres officiers. Christian et ses compagnons, qui avaient prévu que de pareilles questions leur seraient adressées, inventèrent une histoire motivant leur absence. Christian leur dit que le lieutenant Bligh ayant rencontré une île convenable pour former un établissement, y était débarqué avec les autres personnes de l'équipage, et les avait envoyés avec le navire pour se procurer des animaux vivants, ainsi que tout ce qui pourrait être utile à la nouvelle colonie, et pour amener aussi avec eux les insulaires d'Otaïti qui voudraient les y accompagner[1].

« Les chefs d'Otaïti, satisfaits de ces renseignements, les approvisionnèrent de tout ce qu'ils purent désirer, leur donnèrent en même temps une vache et un taureau qui avaient été confiés à leurs soins, et les seuls qui se trouvaient dans l'île. Ils furent également heureux auprès de plusieurs insulaires, hommes et femmes, qu'ils décidèrent à les accompagner. Ainsi approvisionnés, ils firent de nouveau voile pour Tobouai, où, par le moyen de leurs interprètes, ils espéraient être à même d'établir des communications avec les natifs.

« L'expérience leur avait appris la nécessité de pourvoir à leur propre défense, et la première chose qu'ils firent en débarquant

[1] Dans les mémoires du capitaine Peter Heywood, extraits de la *Biographie navale* de Marschal, il est dit que les révoltes se servirent, dans cette circonstance, d'une fiction créée par le capitaine Bligh lui-même, à l'égard du capitaine Cook : il prétendait l'avoir rencontré et avoir été envoyé par lui à Otaïti, pour prendre tous les animaux vivants dont les naturels pourraient se passer, afin de former un établissement dans un endroit appelé *Wytootake*, que Bligh avait découvert dans ses courses aux îles des Amis.

fut de construire un fort de quatre-vingts pieds carrés, entouré d'un fossé. Il était à peine terminé que les naturels, s'imaginant que le fossé avait été creusé dans l'intention de les y enterrer, complotèrent une attaque générale, lorsque les révoltés viendraient le matin pour y travailler. Heureusement pour eux, un des insulaires qu'ils avaient amenés, en ayant eu connaissance, vint les prévenir, en gagnant le navire à la nage, du danger qu'ils courraient. Le matin suivant, les révoltés, au lieu d'aller reprendre leurs travaux, attaquèrent les naturels, en tuèrent et blessèrent plusieurs, et obligèrent les autres à se retirer dans l'intérieur de l'île.

« De grands dissentiments s'élevèrent alors parmi l'équipage du *Bounty*. Les uns voulaient abandonner le fort et retourner à Otaïti, d'autres se rendre aux îles Marquises; mais la majorité fut pour le moment d'avis d'accomplir ce qu'ils avaient commencé, et par conséquent de rester à Tobouai. A la fin, continuellement harcelés par les naturels, et contre les intentions de Christian, qui leur démontrait toute la folie de cette résolution et les malheurs qui pourraient s'ensuivre, ils se décidèrent à retourner à Otaïti.

« Ayant opéré l'embarquement des objets qu'ils avaient débarqués, ils firent voile une seconde fois pour Otaïti. Ils y furent reçus amicalement par les insulaires, qui leur remplacèrent encore les provisions qu'ils avaient consommées. Pendant le passage de Tobouai à Otaïti, Christian forma le projet de se diriger, avec le bâtiment, sur quelque île inhabitée, pour y former un établissement permanent, et aussi, sans doute, pour échapper à la punition qu'il méritait, dans le cas où il viendrait à être découvert. Il communiqua ce plan à ses amis : peu furent d'avis de l'exécuter, mais il ne rencontra aucune objection à ce qu'il gardât le navire, pourvu que tout fût partagé également, ustensiles et provisions, etc. etc. etc. Young, Brown, Mills, Williams, Quintal, Mac-Coy, Martin, Adams et six naturels (quatre d'Otaïti et deux de Tobouai), se déterminèrent à partager le sort de Christian. Ils restèrent seulement vingt-quatre heures à Otaïti, prirent congé de leurs compagnons,

et ayant invité à bord plusieurs femmes, pour soi-disant prendre congé d'elles, ils coupèrent les câbles et les emmenèrent avec eux[1].

« Les révoltés, dans cette position, firent leurs adieux au monde, puisqu'ils allaient passer le reste de leurs jours dans l'exil. Mais dans quel lieu cet exil devait-il se passer ? c'était une question non décidée. On parla d'abord des îles Marquises ; mais en lisant le récit que fait le capitaine Carteret, au sujet de l'île de Pitcairn, Christian la crut plus propre que toute autre position à l'accomplissement de ses projets. En conséquence, il fit gouverner dessus, et ils y arrivèrent peu de jours après. Christian et l'un des matelots débarquèrent dans un petit enfoncement qu'ils trouvèrent fort commode; ils reconnurent l'île et la trouvèrent propice à leur projet. Il y avait de l'eau, du bois, un bon sol et quelques fruits. L'ancrage au large était très-mauvais, et le débarquement extrêmement périlleux pour les embarcations. Les montagnes étaient d'un difficile accès, et par des défilés si étroits qu'un petit nombre de personnes auraient pu les défendre avec avantage contre une armée. Il se trouvait aussi beaucoup de cavernes qui, en cas de nécessité, pouvaient servir de retraite, et d'où l'on pourrait défier l'ennemi aussi longtemps que dureraient les provisions. Avec cette connaissance des lieux, ils retournèrent à bord, amenèrent le bâtiment et le mouillèrent au N. de l'île, dans une petite baie qui fut nommée *Bounty-Bay*. Ils débarquèrent tout ce qui pouvait leur être utile; l'on convint ensuite de détruire le bâtiment, soit en le mettant à la côte, soit en le brûlant : Christian, Adams et la majorité furent d'avis du premier expédient; mais pendant qu'ils se mettaient en devoir de l'exécuter, Mathew Quintal mit le feu au magasin du charpentier. Le navire brûla jusqu'à ses lignes d'eau, et dériva sur les récifs ; là, les révoltés brûlèrent la carcasse entièrement, de crainte qu'on ne la découvrît. Ceci se passait le 23 janvier 1790.

« Il se trouvait sur l'île quelques restes d'habitations, et en face

[1] La plus grande partie des révoltés qui restèrent à Otaïti furent enlevés par le bâtiment de S. M. B. *la Flore*, qui fut envoyé pour cet objet aussitôt après le retour du lieutenant Bligh en Angleterre, condamnés par une cour martiale et exécutés.

du lieu où l'on avait détruit le navire, trois ou quatre images grossièrement sculptées; preuves évidentes que l'île avait été habitée autrefois. Cela leur inspira des craintes pour leur sûreté; ils appréhendèrent un instant que les naturels ne se fussent cachés dans l'intérieur, et ne profitassent d'un moment où ils ne seraient pas sur leurs gardes pour les attaquer, etc. etc.; mais peu à peu leurs terreurs s'évanouirent, et ils continuèrent à réaliser leur projet sans interruption.

« On choisit un endroit bien disposé pour la construction d'un village, et, à l'exception de ce lieu, l'île fut divisée en portions égales, partagées entre les révoltés, à l'exclusion des pauvres noirs, qui, bien qu'honorés du titre d'amis des blancs, ne furent pas considérés comme devant avoir les mêmes priviléges qu'eux. Obligés de prêter assistance à leurs soi-disant amis, qui peu de temps après en firent leurs esclaves, ces malheureux ne montrèrent cependant aucun mécontentement et assistèrent volontairement les révoltés dans tous leurs travaux. En préparant l'espace destiné pour le village, on eut le soin de laisser une masse de bois entre lui et la mer, afin de cacher à des navires qui pourraient naviguer le long de ces côtes, la vue des maisons. Il ne fut permis d'élever quoi que ce fût qui pût attirer l'attention. Les voiles du *Bounty* furent destinées à la confection de tentes, en attendant la construction des maisons, et ce qui ne fut pas employé de cette manière servit pour la confection des vêtements.

« Possédant toutes les choses nécessaires à la vie, et même quelques-unes de luxe, les révoltés trouvèrent leur condition confortable et même au-dessus de ce qu'ils auraient pu espérer. Pendant deux années tout marcha paisiblement, et ils jouissaient d'une prospérité toujours croissante; mais à cette époque Williams, qui avait eu le malheur de perdre sa femme deux mois après leur arrivée, par suite d'une chute faite dans un précipice pendant qu'elle cherchait des œufs d'oiseaux, témoigna beaucoup de mécontentement, et menaça, si on ne lui donnait une autre femme, de quitter l'île dans une des embarcations du *Bounty*, demande d'autant plus déraisonnable qu'elle ne pouvait être exécutée qu'au

détriment du bonheur de l'un de ses compagnons ; mais Williams, animé par des considérations intéressées, et persistant dans l'accomplissement de la menace qu'il avait faite, et d'un autre côté les Européens ne voulant pas se séparer d'un homme qui, comme armurier, leur était extrêmement nécessaire, contraignirent un des noirs à lui céder sa femme. Les noirs, outragés de ce second acte de flagrante injustice, firent cause commune avec leur compagnon, et concertèrent contre leurs oppresseurs un plan de vengeance qui, s'il avait réussi, eût été fatal à tous les Européens. Heureusement les conjurés avaient fait part de leur projet aux femmes, et celles-ci le communiquèrent ingénieusement aux blancs, par une chanson dont les paroles étaient : *Pourquoi homme noir aiguiser sa hache? pour tuer homme blanc.* A l'instant Christian, soupçonnant le complot, saisit son fusil et fut à la recherche des noirs, avec l'intention de leur faire entendre que leur dessein était connu, et, par un prompt châtiment, d'en empêcher l'exécution. Il rencontra l'un d'eux (Ohoo) à une petite distance du village, lui dit qu'il avait conspiré contre eux, et, dans l'intention de l'intimider, il déchargea sur lui son fusil qu'il n'avait humainement chargé qu'à poudre. Mais Ohoo, croyant au contraire que la balle n'avait pas été bien dirigée par Christian, se moqua de son peu d'habileté et s'enfuit dans les bois, suivi par l'un des complices, Talaloo, celui-là même dont on avait enlevé la femme. Les autres noirs voyant le complot découvert, achetèrent leur pardon en promettant de tuer leurs complices, ce qu'ils accomplirent par la suite par un acte de la plus odieuse trahison. Ohoo fut livré et assassiné par son propre neveu; Talaloo, après avoir essayé vainement de se détruire par le poison, fut assassiné à son tour par l'un de ses amis et par sa femme, la même qui était la cause première de tous ces malheurs, et pour laquelle Talaloo s'était dévoué pour venger leur commune injure.

« Après ces scènes de destruction, la tranquillité la plus profonde se rétablit et continua à régner pendant deux années, à la suite desquelles un commencement de mécontentement se manifesta parmi les noirs, par suite des mauvais traitements et de

l'oppression dont ils étaient l'objet, surtout de la part de Quintal et de Mac-Coy. Ne trouvant dans leurs maîtres ni compassion, ni justice, ils dressèrent un nouveau plan qui ne tendait à rien moins qu'à l'anéantissement de leurs oppresseurs; ils le mirent à exécution et ne réussirent malheureusement que trop.

« Il fut convenu que deux des noirs, Timoa et Nehow, se pourvoiraient d'armes à feu, abandonneraient leurs maîtres, se cacheraient ensuite dans les bois et maintiendraient de fréquentes communications avec leurs camarades Tataheite et Menalee, et qu'à jour donné ils attaqueraient et mettraient à mort tous les Anglais, pendant que ceux-ci seraient occupés dans leurs plantations. Tataheite, pour fortifier son parti, emprunta ce jour-là à son maître un fusil et des munitions, sous prétexte de tuer des cochons qui, à cette époque, étaient devenus sauvages et très-nombreux; mais, au lieu de cela, il courut rejoindre ses complices, et tous tombèrent sur Williams, qu'ils tuèrent. Martin, qui ne se trouvait pas à une grande distance, entendant l'explosion d'une arme à feu, s'écria : *Bien fait, nous aurons aujourd'hui un glorieux banquet!* Il supposait qu'on venait de tuer un cochon sauvage. Après avoir accompli cette œuvre de destruction, les noirs se dirigèrent sur la plantation de Christian, où Menalee, l'autre noir, travaillait avec Mills et Mac-Coy; et pour prévenir les soupçons que pourraient avoir les blancs du coup de fusil tiré, ils prièrent Mills de permettre à Menalee de venir les aider à rapporter à la maison le cochon qu'ils prétendaient avoir tué. Mills y consentit, et les quatre noirs étant réunis se portèrent au lieu où se trouvait Christian, qui dans ce moment travaillait dans son champ d'ignames, et le tuèrent.

« Ainsi finit un homme qui, comme chef de révoltés, avait obtenu une triste célébrité, et dont le crime peut être en quelque sorte pallié, si l'on considère qu'il ne fut porté à cet acte répréhensible que par suite des injustices sans nombre commises à son égard[1].

[1] Cette dernière réflexion d'Adams et tout ce qu'il a dit précédemment pour atténuer le crime de Christian se trouve en opposition directe avec la déclaration du lieutenant Bligh

« Mac-Coy, entendant les gémissements de Christian, dit à Mills : « Il y a sûrement une personne mourante aux environs ; » mais Mills répliqua : « C'est probablement Manimast (la femme « de Christian) qui appelle ses enfants pour dîner. » Les noirs ne se croyant pas de force à attaquer les blancs, se concertèrent pour tâcher de les séparer. En conséquence deux d'entre eux se cachèrent dans la maison de Mac-Coy, et Tetaheite courut lui annoncer que les deux noirs qui avaient déserté étaient actuellement à le voler dans son habitation. Mac-Coy courut sur-le-champ pour les arrêter ; à l'instant où il entrait, on tira sur lui, mais il ne fut pas atteint par la balle. Mac-Coy communiqua ce fait à Mills, et l'engagea à se sauver dans les bois ; mais Mills, se confiant trop dans la fidélité de l'un des noirs dont il avait fait son ami, se détermina à rester. Mac-Coy, moins confiant, courut à la recherche de Christian, et, le trouvant assassiné, rejoignit Quintal, qui, ayant connaissance de ces tragiques événements, avait envoyé sa femme donner l'alarme à ses compagnons. Ils gagnèrent alors les bois ensemble.

« Mills resté seul fut bientôt victime de sa confiance dans la fidélité de son ami ; les deux noirs l'attaquèrent et le tuèrent. Martin et Brown furent ensuite assassinés séparément par Menalee et Tenina ; Menalee achevant avec une massue ce que le mousquet n'avait pas terminé. Tenina, dit-on, voulait sauver Brown, et tira sur lui à poudre, désirant qu'il fît le simulacre de tomber comme s'il avait été tué ; mais malheureusement il se releva trop tôt, et l'autre noir, Menalee, le tua à bout portant.

« Adams fut informé du danger par la femme de Quintal, qui, arrivant précipitamment dans sa plantation, lui demanda « pour« quoi il travaillait maintenant ? » Il ne comprit pas le sens de ces paroles, mais, voyant cette femme très-alarmée, il la suivit et fut

« Si j'avais, dit-il dans sa relation, donné lieu à cette mutinerie par quelques sujets de plaintes réelles ou imaginaires, des apparences de mécontentement auraient pu m'engager à me tenir sur mes gardes ; mais il n'y avait rien de pareil. Au contraire, Christian surtout était avec moi du ton le plus amical ; je l'avais engagé à dîner ce même jour, et la nuit précédente il s'était excusé de souper avec moi, sous prétexte d'une indisposition. J'en avais été chagriné, parce que je ne doutais nullement de son intégrité et de son honneur. »

à l'instant rejoint par les noirs, dont l'aspect excita sa défiance et le détermina à se sauver dans les bois. Après y être resté trois ou quatre heures, croyant tout tranquille, il se rendit à son champ d'ignames pour prendre un supplément de provisions. Ses mouvements n'échappèrent pas à la vigilance des noirs, qui l'attaquèrent et tirèrent sur lui ; la balle passa par l'épaule droite, et lui traversa la gorge ; il tomba sur le côté et fut à l'instant assailli par l'un d'eux, qui le frappa avec la crosse de son fusil. Il para les coups aux dépens de l'un de ses doigts qui fut cassé. Tetaheite alors lui tira un coup de mousquet dans le côté ; heureusement pour Adams le coup ne partit pas. Alors Adams, un peu revenu du choc que lui avait fait éprouver sa blessure, se releva vivement, s'échappa une seconde fois avec toute la vitesse dont il était capable, et eut le bonheur de réussir à dépasser ses ennemis, qui, voyant qu'il allait leur échapper, lui offrirent protection, s'il s'arrêtait. Adams, épuisé par ses blessures, accepta leur offre et fut conduit dans la maison de Christian, où il fut traité avec bonté. Là se termina cette journée sanglante, où cinq Anglais sur neuf perdirent la vie. Ce fut aussi le jour de l'émancipation des noirs, qui devinrent maîtres de l'île, et un jour d'humiliation pour les blancs qui s'étaient laissé vaincre.

« Les femmes, qui aimaient beaucoup Young, l'avaient caché. Il fut aussi amené à la maison de Christian. Les deux autres, Mac-Coy et Quintal, qui avaient toujours été de grands oppresseurs des noirs, se sauvèrent dans les montagnes, où ils vécurent des produits de la terre.

« Les noirs restèrent en assez bonne intelligence pendant environ une semaine, à la suite de laquelle ils commencèrent à se quereller relativement au choix qu'ils voulaient faire parmi les femmes dont les maris avaient été tués. Cette discussion se termina par la mort de Timoa, qui fut tué d'un coup de feu par Menalee, étant assis à côté de la femme de Young, dont il accompagnait le chant avec sa flûte. Timoa n'ayant pas été tué roide, Menalee rechargea son arme et l'acheva. Il attaqua ensuite Tetaheite, qui dans cet instant consolait la femme de Young de la

perte de son fils favori, et l'aurait aussi assassiné sans l'intervention des femmes. Effrayé maintenant de rester au village, Menalee se sauva par les montagnes, et rejoignit Quintal et Mac-Coy, qui, quoique contents de son arrivée, le reçurent cependant avec défiance.

« Cette augmentation de forces les engagea à défier le parti qui leur était opposé; et, pour montrer qu'ils étaient sans crainte, ils couronnèrent les montagnes qui commandaient le village, et envoyèrent une volée de balles qui alarma beaucoup ses habitants; ceux-ci leur dépêchèrent aussitôt Adams pour leur dire que, s'ils voulaient tuer le noir Menalee et retourner ensuite au village, ils seraient reçus comme amis. La convention fut exécutée, le noir fut tué; mais Mac-Coy et Quintal, doutant encore de la sincérité des autres noirs, refusèrent d'y retourner tant que ceux-ci seraient en vie.

« Adams rapporte que les veuves des blancs ne furent pas longtemps sans regretter profondément la perte de leurs maris; elles se concertèrent pour venger leur mort, et complotèrent la perte des deux hommes de couleur restants. Une autre version, communiquée par les insulaires, dit que ce complot existait avant la mort de Menalee, qui devait aussi être sacrifié, mais que certaines circonstances en empêchèrent la mise à exécution. Quoi qu'il en soit, il fut également fatal aux pauvres noirs. L'arrangement fut que Susan assassinerait Tetaheite, l'un d'eux, pendant qu'il dormirait auprès de sa favorite; et que Young, à un signal donné, tirerait un coup de fusil sur Nehow. Le noir Tetaheite, sans aucune défiance, tomba sous le coup d'une hache; et Nehow, voyant Young charger son mousquet, et croyant que c'était pour tuer un cochon sauvage, l'engagea à y mettre une bonne charge, qu'il reçut lui-même à bout portant.

« De cette manière fut terminée l'existence des derniers noirs, qui, quoique ayant été traîtres et vindicatifs, n'en furent pas moins des victimes amenées là par la conduite de leurs oppresseurs. L'accomplissement de ce plan de destruction fut immédiatement communiqué aux deux blancs absents, et on sollicita en même temps

leur retour. Après tant de trahisons, ils ne voulurent pas croire à ce fait, quoique annoncé par Adams lui-même, et ils ne retournèrent au village qu'à la vue des mains et des têtes des malheureuses victimes. Cet événement eut lieu le 3 octobre 1793.

« Il restait donc maintenant sur l'île Adams, Young, Mac-Coy et Quintal, dix femmes et quelques enfants. Deux mois après cette époque, Young commença un journal manuscrit, qui donne une idée précise de l'état de l'île et des occupations de ses habitants : on les voit vivre paisiblement ensemble, bâtissant leurs maisons, entourant de haies et cultivant leurs terres, allant à la pêche et attrapant des oiseaux ; construisant des trappes pour la destruction des cochons sauvages, qui à ce moment étaient nombreux et détruisaient les champs d'ignames. Le seul mécontentement qui se montra fut parmi les femmes, qui vivaient pêle-mêle avec les hommes, et changeaient fréquemment de demeure.

« Young raconte, à la date du 12 mars 1794 : « Allant un jour « emprunter un râteau pour ratisser mon terrain, je vis Jenny « ayant un crâne entre ses mains ; je lui demandai d'où il prove« nait. Elle me répondit que c'était le crâne de Jean Williams ; je « la priai de l'enterrer ; les femmes qui se trouvaient avec Jenny « me répondirent qu'il ne le serait pas. Je dis qu'il le serait, et je « lui demandai le crâne. Elles voulurent savoir pour quelle raison « j'insistais sur ce fait, lorsque les autres blancs ne l'exigeaient « pas ; je leur répondis que si les autres blancs le permettaient, « moi je ne le permettais pas. Je fus voir immédiatement Mac-Coy, « Smith et Mathew Quintal ; je leur racontai le fait, et je leur dis « que je croyais que si les femmes ne voulaient pas rendre de « bonne volonté les têtes de cinq hommes blancs, pour être ensuite « enterrées, elles devraient y être contraintes par la force. » A cette époque les femmes parurent très-mécontentes ; et on lit dans le journal de Young : « Que, depuis le massacre, l'objet de tous leurs « désirs était de quitter l'île. » Cette résolution continua, et elles devinrent tellement pressantes sur ce point, que, le 14 avril 1794, les hommes commencèrent à leur construire un bateau. Comme on manquait de planches et de clous, Jenny, qui maintenant

réside à Otaïti, dans son ardeur, arracha les planches de sa maison, et encouragea, mais sans succès, ses compagnes à suivre son exemple.

« Le 13 août suivant, la construction du bateau fut terminée, et le 15 il fut lancé; mais, comme le dit Young : « Suivant ce « qu'on espérait, il chavira. » Et cela fort heureusement pour les femmes ; car s'il avait été lancé sur l'Océan, où seraient-elles allées ? et qu'auraient pu devenir, abandonnées à la merci des vents et des flots, quelques femmes ignorantes, si ce n'est d'être sacrifiées à leur propre folie ? Cependant le sort du bateau leur causa un grand désappointement, et elles continuèrent plus que jamais à se plaindre de leur condition, et probablement non sans raison; Mac-Coy et Quintal les obligeaient à une grande subordination, et les battaient fréquemment. Ces deux hommes avaient toujours eu de mauvaises dispositions à leur égard, et Quintal en particulier : ce fut lui qui proposa de ne jouer ni de rire avec les filles, et de ne leur rien donner.

« Le 16 août on creusa une tombe, où l'on enterra les ossements des morts ; et le 3 octobre 1794 on célébra, dans la maison de Quintal, le jour anniversaire de la destruction des hommes noirs. Le 11 novembre on découvrit une conspiration de la part des femmes, ayant pour but le massacre des hommes pendant leur sommeil. On s'empara d'elles; elles convinrent du fait; mais il paraît que leur crime resta impuni, d'après leurs promesses de mieux se conduire à l'avenir, et même de ne donner aucune raison de les suspecter. Cependant, malgré le pardon qui leur avait été accordé, Young écrit : « Nous n'oubliâmes pas aisément « leur manière d'agir, et nous convînmes que la première femme « qui ne se conduirait pas bien serait mise à mort, et successive« ment chacune d'elles, à chaque nouvelle offense, jusqu'à ce qu'on « pût découvrir leurs intentions réelles. » Young paraît avoir été profondément affligé et avoir beaucoup souffert moralement de ces troubles, et il dit qu'après les deux jours qui suivirent la découverte de cette conspiration, il tomba dans l'affaissement et la mélancolie.

« Les soupçons qu'avaient les hommes les engagèrent à cacher en certain endroit deux mousquets, à l'usage de ceux qui seraient assez heureux pour échapper, dans le cas d'une attaque de la part des femmes. Le 30 novembre, elles se réunirent contre eux et les attaquèrent; mais il n'y eut pas encore de sang répandu, et on leur pardonna une seconde fois, en les avertissant que la récidive leur coûterait la vie. Des menaces si souvent répétées et jamais mises à exécution perdirent leur effet; et quelques-unes d'elles prirent la résolution, entraînées peut-être par l'excès de leurs malheurs, à se cacher dans les parties de l'île les moins fréquentées, bien pourvues d'armes à feu. De cette manière la population mâle fut continuellement tenue sur la défensive, la force numérique des femmes excédant la leur.

« Le 4 mai 1795, on commença la construction de deux canots, deux jours après ils furent terminés. On s'en servit pour la pêche, qui se faisait avec beaucoup de succès, particulièrement celle du maquereau. Le 27 décembre, la population de l'île fut grandement alarmée par la vue d'un bâtiment qui s'y dirigeait. Heureusement pour eux la mer brisait avec fureur sur les récifs, et l'aspect peu rassurant de l'horizon obligea le navire à faire porter au S. E., et dans l'après-midi on le perdit de vue. Young paraît avoir considéré cette circonstance comme un bienfait de la Providence; car, dit-il, la mer, après l'éloignement du navire, fut pendant une semaine aussi unie qu'un miroir, chose qui ne s'était pas vue depuis notre arrivée dans l'île.

« Il y eut dans l'année 1796 si peu de chose digne d'être rappelé, qu'une seule page du manuscrit suffit pour en rendre compte. Dans l'année suivante, trois faits seulement se passèrent, qui semblent mériter de fixer l'attention. Le premier, les tentatives qu'ils firent pour se procurer une quantité assez grande de viande fraîche afin de la saler ensuite; secondement, ils essayèrent du sirop de la plante à thé (*dracæna terminalis*) et de la canne à sucre; troisièmement, un accident sérieux arriva à Mac-Coy, qui tomba du haut d'un cocotier: dans cette chute il s'endommagea grièvement la cuisse, se foula les chevilles des pieds et se blessa au côté.

« Les occupations que nous venons de décrire, animées par des visites du côté opposé de l'île (les femmes étant devenues plus sociables), et des invitations fréquentes à dîner dans les habitations les uns des autres, ces circonstances réunies, et l'intérêt que les hommes semblaient prendre aux femmes en leur rendant tous les services en leur pouvoir, amenèrent une réconciliation et l'oubli des faits antérieurs. Il y eut entre eux un mutuel partage des provisions, dont on tenait note. Si l'un avait été heureux à la chasse, il prêtait aux autres autant de viande qu'ils en désiraient, sauf à la lui remplacer dans une autre occasion; on agissait de même pour les fruits, les légumes, etc. Ils vécurent ainsi dans un état heureux et tranquille.

« Mac-Coy ayant été malheureusement employé dans une distillerie en Écosse, et étant très-passionné pour les liqueurs spiritueuses, essaya de distiller la racine de thé, et le 20 avril 1798 il réussit à produire une bouteille d'eau-de-vie de thé. Ce succès donna l'idée à son compagnon Mathew Quintal de transformer sa chaudière en un alambic; ce changement ne réussit que trop, et de fréquentes ivresses en furent la suite. Mac-Coy, en particulier, qui, dans cet état, était presque délirant, se précipita d'un rocher escarpé et se tua. Le triste sort éprouvé par cet homme fit une grande impression sur l'esprit du reste des habitants; ils résolurent de ne plus toucher aux boissons fermentées; et Adams a, je crois, jusqu'à ce jour été fidèle à ce vœu.

« Le journal se termine à l'époque de la mort de Mac-Coy, qui n'y est même pas relatée; mais nous tenons d'Adams qu'en 1799 Quintal perdit sa femme, par suite d'une chute faite d'un rocher en cherchant des œufs d'oiseaux. Il devint de plus en plus mécontent, et quoiqu'il ait eu à choisir parmi plusieurs femmes, rien ne pouvait le satisfaire que la possession de celle de l'un de ses compagnons, ne se rappelant plus les malheurs arrivés par suite d'une demande semblable. Malgré tout, ni Young ni Adams n'étaient disposés à accéder à son exigence, et Quintal, dès lors, guetta un moment opportun pour les assassiner tous les deux. Il fut heureusement déçu dans sa première tentative; mais il jura

d'essayer une seconde fois. Adams et Young, étant convaincus qu'il mettrait à exécution sa menace, et craignant qu'il ne fût plus heureux dans une seconde tentative, conclurent que leur existence serait toujours menacée tant que Quintal existerait, et que, par cette raison, ils étaient justifiés d'avance de sa mort : ils le tuèrent à coups de hache.

« Ainsi se termina le funeste destin de sept des instigateurs de la révolte, qui échappèrent à la justice pour ajouter encore le meurtre à leur premier crime ; car quoique quelques-uns d'entre eux n'aient pas trempé leurs mains dans le sang de leurs semblables, ils furent tous complices.

« Comme Christian et Young descendaient de respectables parents, et avaient reçu une éducation en rapport avec leur position, il est vraisemblable de supposer qu'ils ressentirent plus vivement que leurs compagnons leur situation et la vie dégradée qu'ils menaient. Adams rapporte que tous les deux cachèrent soigneusement leurs regrets, et que jamais un murmure ne leur échappa. Christian, au contraire, paraissait toujours content de sa position, et son exemple rendit un grand service à ses compagnons, en les excitant à travailler. Il était d'une disposition d'esprit agréable, et il savait se faire respecter de ceux qui étaient sous ses ordres, par la bonne opinion qu'il inspirait de lui. Ce qui le prouve, c'est d'avoir su se maintenir dans les circonstances extraordinaires où il se trouva, et d'avoir pu, jusqu'à sa mort, conserver l'amour et le respect de ceux qui s'étaient associés à son sort. Jusqu'au moment présent, Adams, lorsqu'il parle de lui, ne l'appelle jamais que M. Christian.

« Adams et Young étaient maintenant les seuls survivants de quinze hommes, noirs ou blancs, débarqués sur l'île. Ils avaient tous deux, et particulièrement Young, l'esprit tourné vers des idées sérieuses. En effet, il eût été extrêmement étonnant qu'après les scènes épouvantables auxquelles ils avaient participé, la solitude et la tranquillité ne les eût pas disposés au repentir. Pendant la vie de Christian, une seule lecture religieuse eut lieu ; mais après son décès, elle se faisait exactement tous les dimanches. Ils

arrêtèrent ensuite que les familles assisteraient aux prières du matin et du soir, et qu'il y aurait un service dans l'après-midi du dimanche. De cette manière, ils amenèrent, sans secousse, leurs enfants et ceux de leurs infortunés compagnons dans la voie de la piété et de la vertu.

« Dans l'exécution de ces mesures, l'éducation qu'avait reçue Young fut d'une grande utilité; mais la Providence ne le laissa pas longtemps survivre à son repentir. Un asthme, qui le tourmentait depuis longtemps, termina son existence une année environ après la mort de Quintal. Il ne resta donc plus qu'Adams de tous les révoltés du *Bounty*. La perte de son seul ami et de son unique compagnon lui causa une profonde affliction : elle dura longtemps. Cette catastrophe le porta, plus que jamais, au repentir, et le détermina à se dévouer au salut de tous, dans l'espoir d'expier par là toutes ses fautes.

« Son projet réformateur ne pouvait avoir lieu dans un moment plus opportun. Dix-neuf enfants existaient maintenant sur l'île; ils étaient âgés de sept à neuf années. Si on les avait laissés suivre leurs propres inclinations, ils auraient pris des habitudes qu'il eût été fort difficile de déraciner. Au contraire, dans un âge aussi tendre, les desseins d'Adams furent couronnés d'un plein succès, qui surpassa même ses plus grandes espérances. Toutefois, il eut une tâche bien difficile à remplir. Indépendamment de l'éducation des enfants, il fallut convertir les femmes otaïtiennes. Ce précédent devait exercer une prodigieuse influence sur tout le reste. Il réussit également dans cette partie de ses desseins. Les Otaïtiens étant généralement d'un caractère doux et facile, il eut beaucoup moins de peine qu'il ne le supposait à en tirer le parti qu'il désirait. Tous les enfants éprouvèrent un tel désir de connaître l'Écriture sainte, qu'Adams pouvait à peine suffire pour répondre à toutes leurs demandes et les maintenir dans la bonne voie. En prenant des années, ces enfants acquirent des habitudes de moralité et de piété; la colonie s'améliora grandement; les mariages entre eux se succédèrent; ils forment maintenant une société heureuse et établie sur des bases régulières. Le mérite

de cette situation appartient presque en totalité à Adams, et tend à atténuer les erreurs de sa vie. »

« Ici se termine cette relation si touchante, qui forme le troisième chapitre du voyage du capitaine Beechey. Le quatrième renferme la description de l'île, ses productions, les mœurs, les costumes, les occupations et les amusements de ses habitants; il est aussi question du mariage d'Adams. Lorsque *le Blossom* appareilla (décembre 1825), le total de la population était de soixante-six individus, dont trente-six mâles. En 1831, ainsi qu'on l'a vu au commencement du voyage de M. Donsther, cette population était augmentée, les maisons étaient bien tenues, et il y avait une belle école.

« Depuis cette époque, divers autres navigateurs ont aussi visité l'île Pitcairn, et l'on sait, par leurs rapports, quelles ont été jusqu'aujourd'hui les vicissitudes de cette colonie, si petite, mais si extraordinaire et si intéressante. Voici ce qu'on en lit dans le *Journal asiatique* et les *Mémoires de la Société géographique de Londres*, années 1832 et 1833:

« John Adams, le patriarche de l'île Pitcairn, craignant qu'à une époque future l'eau qui s'y trouvait ne pût suffire aux besoins de la population, dont l'accroissement était très-rapide, remit à un capitaine de navire une lettre adressée au gouvernement britannique; il demandait au nom de tout son monde à être transporté ailleurs.

« Un des missionnaires des îles de la Société se trouvait en Angleterre lorsque cette requête parvint. On le consulta, pour qu'il indiquât le lieu le plus convenable pour y déposer les gens de l'île Pitcairn; il recommanda Taïti, dont il représenta les habitants comme le peuple le plus vertueux du monde.

« En conséquence, des ordres furent expédiés aux autorités de New-South-Wales d'envoyer à Pitcairn des vaisseaux pour y prendre les colons. *La Comète* et le navire de transport *Lucy-Ann* partirent de Sidney le 13 octobre 1830, touchèrent à la Nouvelle-Zélande, puis continuèrent leur voyage. A l'arrivée de ces vaisseaux, les colons semblaient avoir changé d'avis; ils mon-

trèrent naturellement une grande répugnance pour quitter l'île, où presque tous étaient nés et avaient été élevés. Ils avaient été dépeints comme étant des hommes très-supérieurs, et leur éducation morale et religieuse avait été très-soignée; ce qui frappa d'autant plus l'équipage de *la Comète* qu'à la Nouvelle-Zélande il avait observé absolument le contraire; car le plus grand relâchement de mœurs y régnait, et toutes les tentatives des missionnaires pour y répandre de bonnes semences avaient été inutiles.

« Après un court séjour, les deux navires embarquèrent toute la population de l'île, qui se montait à quatre-vingt-sept personnes. Tout ce monde fut heureusement débarqué à Taïti : la reine avait préparé de grandes concessions de terrains pour ces nouveaux venus. On doit se rappeler que les hommes de l'équipage du *Bounty*, en partant pour Pitcairn, avaient emmené des femmes de Taïti. Deux d'entre elles revinrent au lieu de leur naissance; leur entrevue avec leurs parents présenta une scène comique.

« Un contrat fut passé avec des habitants de Taïti pour fournir à ceux de Pitcairn des vivres pendant les premiers six mois; mais ces derniers furent tellement dégoûtés par le spectacle de la dépravation des premiers, qu'ils refusèrent de s'en laisser approcher.

« Tout ce que voyaient ces hommes paisibles leur faisait horreur. Dans leur affliction extrême d'avoir été déçus par les faussetés qu'on leur avait débitées sur le caractère moral des Taïtiens, plusieurs tombèrent malades; douze moururent de chagrin, et douze s'embarquèrent sur une petite goëlette pour retourner dans leur île. Il en décéda deux dans la traversée. Le reste a été ramené à Pitcairn par un brick américain, après avoir été obligés, pour payer leur passage, de se défaire des couvertures de laine que le gouvernement britannique leur avait données.

« Le 11 janvier 1833, M. Freemantle, capitaine d'un navire anglais, ayant abordé à l'île Pitcairn, en trouva les habitants enchantés de le voir revenir, mais il crut s'apercevoir que la simplicité et la franchise primitives de leur caractère avaient souffert

une grande altération depuis leur séjour à Taïti. La présence parmi eux de trois déserteurs anglais, d'un caractère pervers, contribuait beaucoup à ce mal, ces hommes ayant enseigné à distiller une liqueur spiritueuse avec la racine d'une plante, et ayant ainsi grandement encouragé l'ivrognerie.

« Cependant un M. Josué Hill, Anglais, qui remplissait les fonctions de ministre ecclésiastique et de surintendant, s'occupait sérieusement de surmonter ces fâcheuses conséquences.

« Ses lettres confirment les faits que l'on vient d'énoncer, et insistent fortement sur la nécessité d'éloigner les gens dont on se plaint. Il exprime l'espoir que des vêtements, des médicaments et des livres seront envoyés aux insulaires par le gouvernement du roi.

« La lecture du journal du capitaine Waldegrave nous apprend qu'en mars 1830, lorsqu'il visita l'île Pitcairn, avant le départ de la population pour Taïti, elle consistait en dix-neuf hommes, vingt et une femmes et trente-six enfants; en tout soixante-seize individus, indépendamment des trois Anglais Buffart, Evans et Noobs: ils s'étaient mariés dans l'île ; ce n'étaient pas des vauriens décidés, quoique leur conduite ne fût pas aussi régulière qu'on eût pu le désirer. Noobs aspirait à la dignité de chef des insulaires comme successeur du vieil Adams défunt; le capitaine Waldegrave ne pensait pas qu'il eût des chances de succès; les habitants répugnaient à l'idée d'avoir un supérieur, et en supposant qu'ils y eussent consenti, ils l'auraient pris plutôt parmi eux. Si la famille Christian eût été douée de talent, elle eût probablement fourni le chef.

« Ces insulaires ont une vive affection pour l'Angleterre, et souhaitent ardemment d'être regardés comme sujets britanniques. Ils sont épiscopaux décidés.

« Il paraît, d'après le mémoire du capitaine Sandiland, que l'île Pitcairn est si petite qu'il est impossible qu'elle nourrisse plus de quelques centaines d'habitants. D'ailleurs, elle est mal pourvue d'eau, elle manque de port et même d'un bon mouillage; on ne pourra jamais y établir un commerce avec les étrangers. Ces

motifs font penser qu'il serait à propos de transporter ailleurs la population pendant qu'elle n'est pas nombreuse; et on doit regretter qu'un amour passionné pour son pays l'y ait ramenée.

« Les papiers communiqués à la Société ne montrent pas clairement la cause de la répugnance conçue par ces insulaires pour les Taïtiens; peut-être la conduite dissolue de ceux-ci leur causa-t-elle du dégoût; peut-être les dissensions dont ils furent témoins leur causèrent-elles des alarmes, et leur amour de l'indépendance leur fit-il supporter avec impatience la subordination envers les chefs taïtiens. L'événement voulut qu'ils payassent très-cher leur retour, ayant été obligés de fréter un navire exprès pour eux et de donner les clous et les morceaux de cuivre qu'ils avaient sauvés du naufrage du *Bounty*, et qui composaient presque entièrement les objets susceptibles d'être offerts en échange qui leur appartinssent. »

Note 9, p. 91.

La relation ci-jointe, écrite avec une simplicité et un naturel qui en garantissent, pour ainsi dire, la vérité, donnera au lecteur une idée de ce genre de commerce et des dangers que courent les bâtiments qui le font.

(Extrait des *Annales maritimes*, 19e année, décembre 1834.)

« Je partis sur un trois-mâts, très-fin voilier, le 5 novembre 1831, de Valparaiso, nous dirigeant vers les îles de la Société, dans le but d'aller faire la pêche au milieu des îles environnantes. Nous passâmes en vue de l'île de Pâques, et le vingt-cinquième jour nous nous trouvâmes en vue de celle de Pitcairn, qui est fort haute et n'a guère plus de huit milles de circonférence. Un canot vint tout de suite à bord, avec quelques-uns des habitants; peu de temps après, nous nous rendîmes à terre, afin d'engager quelques hommes à nous accompagner dans l'exploration de plusieurs îles voisines. Cinq d'entre eux y consentirent, et nous nous dirigeâmes, le lendemain, vers les îles de Gambier qui forment un petit archipel par les 135° longitude O. et 23° 12′ latitude S.

« Les habitants de Pitcairn sont les descendants des rebelles du navire anglais *le Bounty*, capitaine Bligh, expédié par le gouvernement anglais pour se procurer l'arbre à pain à Otaïti, et le transporter dans les colonies des Indes occidentales. Aucun de ceux qui avaient fait ce soulèvement n'existait. Le dernier, Adams, était mort depuis deux ans. Christian Fletcher, le chef de la révolte, n'existait plus depuis longtemps. Le nombre des habitants était de soixante-douze; nous fûmes surpris d'y trouver des maisons bien propres et une belle école : parmi les hommes qui nous accompagnaient, se trouvait un des fils de Christian. En deux jours nous nous rendîmes parmi les îles de Gambier, où nous jetâmes l'ancre au pied de la plus grande, qui se reconnaît de loin par deux pics assez élevés. Nous explorâmes ces diverses îles; mais n'ayant pas trouvé les huîtres perlières assez abondantes, nous repartîmes après un séjour de huit jours. Les naturels de ces îles sont bien faits; moins grands et moins robustes que ceux des îles de la Société, leur teint est beaucoup plus blanc; les femmes sont très-jolies, et se couvrent avec une ceinture de natte. Les hommes vont entièrement nus; ils ne connaissent encore ni l'eau-de-vie, ni le tabac. Je ne pus parvenir à leur en faire goûter. La manière de se saluer consiste à se frotter nez contre nez, en aspirant fortement l'haleine. Ils n'ont pas de pirogues, ni d'armes, excepté une espèce de pique; le fruit à pain, le cocotier et le platane y sont abondants; ils n'ont aucune espèce de quadrupèdes, à l'exception des rats, qui paraissent apprivoisés; nous y vîmes quelques poules. La corvette anglaise *le Blossom*, qui visita ces îles il y a peu d'années, eut une querelle avec les naturels, dont il y eut bon nombre de tués et de blessés.

« Je vis un de ces derniers qui avait eu le bras emporté par un boulet de canon. Ces Indiens sont très-voleurs; ce qu'ils désirent par-dessus tout, c'est le fer. Nous reconduisîmes les hommes de Pitcairn à leur île et fîmes route immédiatement pour Otaïti, où nous arrivâmes le 2 janvier 1832. Je m'occupai de suite (m'étant décidé à aller à la pêche des nacres dans les îles basses à l'E.) de me procurer autant de vivres qu'il me fut possible, en fruits à

pain, ignames, pommes de terre, noix de coco, cochons, etc. etc. J'engageai vingt-quatre plongeurs, et nous repartîmes le 16 du même mois; pendant notre séjour, nous eûmes une difficulté à cause du nom du navire, qui s'appelait *la Pomarée*, nom de la reine d'Otaïti, et nous fûmes forcés de l'effacer de la poupe. Nous visitâmes plusieurs îles, les unes désertes, les autres habitées, et nous en découvrîmes une; nous restâmes pendant huit jours à l'ancre dans les roches de la Matilde, qu'un bâtiment de ce nom découvrit en se perdant en 1792; nous y trouvâmes encore existants sur le récif, les ancres et quelques pièces de fer qui avaient appartenu à ce navire. Je dois faire observer que ces prétendus rochers sont, comme toutes les îles basses, un récif en circuit, formant une espèce d'île, avec un lac à l'intérieur. On y voyait quelques bouquets d'arbres, mais pas un cocotier : nous fûmes bien près d'y abandonner une ancre qui se trouvait engagée; mais, après beaucoup d'efforts et de peines, on parvint à la dégager. Nous vîmes une douzaine d'habitants, et une seule pirogue très-petite. Nos plongeurs, en allant à terre, et malgré les chefs des embarcations qui s'y opposaient, poursuivirent les habitants, entrèrent dans leurs maisons, et pillèrent tout ce qui s'y trouvait en nattes, morceaux de fer, ceintures de plumes, hameçons, etc. Avant de mettre à la voile, nous leur fîmes tout reporter à terre, et nous y laissâmes une douzaine de noix de coco, que les naturels auront sans doute trouvées et plantées.

« N'ayant pas trouvé dans ces diverses îles la nacre assez abondante pour nous faire espérer un voyage avantageux, nous nous dirigeâmes vers l'île de la Harpe, dans l'Archipel dangereux, où nous arrivâmes le 24 février 1832. Nous y trouvâmes les huîtres en assez grande quantité : nous avions quatre embarcations, et chacune d'elles pêchait chaque jour son chargement complet, de sorte que tout me faisait espérer un bon résultat; et j'étais alors d'autant plus tranquille sur le succès du voyage, que les naturels de l'île paraissaient très-bien disposés et commençaient à travailler avec nos plongeurs. Le roi de l'île était à bord depuis notre arrivée; il mangeait avec nous et couchait dans la chambre du bâ-

timent ; nous lui donnions tout ce qu'il paraissait désirer, et faisions ce qui était possible pour le rendre satisfait. Nous étions dans la plus parfaite sécurité, lorsque le plus horrible malheur vint fondre sur nous. Le 28 février, le navire étant à l'ancre, et n'ayant pas pu la lever pour changer de mouillage, le capitaine s'embarqua dans un canot pour aller porter des vivres aux plongeurs, qui étaient à environ huit milles de là, pour leur épargner ce trajet, et gagner ainsi un jour de travail ; il prit avec lui quelques provisions pour le cas où il aurait été obligé de coucher à terre, et recommanda d'avoir le soin de mettre une lanterne, la nuit, à la grande vergue, afin de le guider à son retour, s'il revenait de suite comme cela était probable. La nuit vint ; on suivit les ordres du capitaine, mais il n'arrivait pas, ce qui me fit présumer qu'il était resté à terre ; à dix heures et demie, j'allai me coucher bien tranquille et bien loin de m'attendre à ce qui devait m'arriver à mon réveil.

« Vers minuit, un de nos canots vint à bord, n'apportant que très-peu de nacre ; les plongeurs racontèrent au second que le canot avait chaviré et qu'ils avaient perdu beaucoup d'écailles ; ils s'informèrent si le capitaine était à bord, et dirent qu'ils ne l'avaient point vu. Notre second était un homme incapable de rien prévoir ; tout autre à sa place, sur l'indice de voir revenir un canot de nuit, ce qui n'était jamais arrivé, aurait conçu des soupçons et m'aurait fait prévenir de ce qui se passait, ce qui sans doute aurait évité notre malheur. Lorsque je me retirai dans ma chambre, nous n'avions à bord que le roi de l'île et deux de ses hommes ; mais, à la pointe du jour, il vint de terre quelques pirogues, chacune avec trois ou quatre hommes ; de sorte qu'avec l'équipage du canot arrivé pendant la nuit, les sauvages se trouvaient deux ou trois fois plus nombreux que nous. Ils prirent alors leurs mesures, et mirent deux ou trois des leurs auprès de chacun des hommes de notre équipage, afin d'être prêts à s'en saisir au premier signal. J'étais encore couché, la porte de ma chambre ouverte à cause de la chaleur, lorsqu'à six heures et demie du matin, un cri inusité se fit entendre, et au même moment j'aper-

çus deux ou trois individus qui descendaient dans la chambre. Je ne me trompai pas sur leur intention, et, persuadé que le navire était attaqué, je résolus de vendre chèrement ma vie ou de repousser les ennemis si cela était possible. Je sautai à bas du lit où les Indiens croyaient me trouver et me lier, et, saisissant un pistolet, je jetai sur le plancher le premier qui s'offrit à ma vue; le roi de l'île, au lieu d'être effrayé du coup, ne me laissa pas le temps de prendre un autre pistolet, et, s'élançant sur moi comme un tigre, il me força de lutter corps à corps avec lui; je n'étais pas assez fort pour soutenir l'attaque d'un homme aussi vigoureux, et de toute manière je devais succomber. D'ailleurs, l'Indien que je croyais mort et qui n'était que blessé, ranima ses forces, et pendant que je me débattais avec le roi, me lia les pieds, ce qui me fit tomber et m'ôta toute possibilité de résister davantage. On m'attacha alors les mains derrière le dos, et l'on se disposait à me transporter ainsi sur le pont, en chemise et tout couvert du sang de l'Indien que j'avais blessé, lorsqu'un de nos plongeurs, qui était un des chefs de l'île de la Chaîne, descendit dans la chambre et me fit donner une paire de pantalons, un gilet, une veste et une casquette; on me fit ensuite monter sur le pont, où je trouvai l'équipage qui s'était laissé amarrer sans opposer beaucoup de résistance. Dans cet accoutrement, on me mena à terre ainsi que tous les autres; on nous attacha chacun à un arbre, et nous pûmes à loisir faire nos réflexions sur ce triste événement. Peu de temps après, les plongeurs m'apportèrent du biscuit, une bouteille de rhum, de l'eau et quelques cigares; cela nous donna quelque espoir que l'on ne nous tuerait pas immédiatement; mais nous étions dans une position si désespérée que, pour ma part, je ne tenais nullement à la vie, et j'étais bien disposé à en faire le sacrifice avec courage. En m'approchant, les plongeurs me firent entendre que l'on ne nous tuerait pas, malgré le désir qu'en avaient les habitants de l'île; que le navire mettrait à la voile le lendemain pour l'île de la Chaîne; qu'ils me prendraient à bord, ainsi que quelques hommes de l'équipage, et que là, ils nous rendraient le navire aussitôt qu'ils seraient débarqués. Je m'informai de ce qui

était arrivé au capitaine; ils me dirent qu'il était en vie et ne tarderait pas à arriver à l'endroit où nous étions; qu'il avait été pris la veille, et que son canot, entièrement chargé d'écailles, avait coulé bas pendant qu'il se défendait. Vers dix heures, on amena à terre l'homme que j'avais blessé; le coup avait porté sur le téton gauche, et le pistolet étant chargé de quatre petites balles, on voyait quatre blessures à la distance d'environ un pouce l'une de l'autre. On le débarqua à une trentaine de pas du lieu où j'étais attaché : aussitôt que la nouvelle s'en répandit, toutes les femmes se réunirent autour de lui et firent retentir l'air de cris, de sanglots et de gémissements lamentables; rien de plus affreux que ces accents sauvages ne frappa jamais l'oreille de personne.

« Malgré ce que m'avaient dit les plongeurs, je crus mon dernier instant arrivé, et je m'attendais à ce que l'on vînt me chercher pour me lapider ou me brûler, afin de venger sur moi le traitement qu'avait essuyé cet Indien.

« Dans cet instant critique, je m'assurai si je n'avais pas dans les poches de mon gilet un canif que je portais toujours sur moi, dans le dessein de m'en servir, si je le pouvais, pour me frapper et me tuer moi-même si je voyais les sauvages me préparer des tourments; j'acquis bien vite la certitude que mon canif m'avait été pris, et qu'ainsi je me voyais privé d'un moyen de disposer moi-même de ma vie : ce moment fut pour moi le plus pénible de tous, et si j'avais été assez faible pour me livrer au désespoir, c'est certainement alors que je l'eusse fait. Cependant les cris cessèrent, et mes craintes se dissipèrent peu à peu. J'avais toujours bien traité mes plongeurs, et l'un d'eux m'en marqua sa reconnaissance en me rapportant ma montre, que je cachai soigneusement dans mon gousset, et que j'ai conservée, ainsi qu'une boîte à cigares. Vers onze heures, arriva le capitaine avec les hommes de l'embarcation; je pus voir qu'il s'était défendu vigoureusement. Un de ses yeux était dans un état affreux; mais les hommes qu'il avait avec lui ne se défendirent pas plus que ceux qui étaient à bord du navire et ne montrèrent pas plus de courage. Nous res-

tâmes ainsi jusqu'au coucher du soleil : nos liens n'étaient pas assez serrés pour nous faire souffrir beaucoup; mais alors un Indien de l'île s'approcha de moi et me serra les pieds et les mains de toute sa force, avec une corde grosse comme le doigt; il m'attacha ensuite les pieds et les mains ensemble avec une corde longue d'environ un pied, de manière qu'il m'était impossible de remuer et de changer de position. Quelques sauvages me demandèrent ironiquement, de temps en temps, si je me trouvais bien et si j'étais à mon aise. Je ne disais mot et ne me plaignais pas, sachant combien cela était inutile avec des gens aussi féroces; cependant je souffrais cruellement. Après être resté longtemps dans cet état, je demandai enfin qu'on me tournât sur l'autre côté, mais on me répondit que non; un besoin naturel et pressant se fit sentir, on refusa également de me laisser y satisfaire : il fallait bien se résigner. Un peu avant le milieu de la nuit, deux de ces sauvages sentant le besoin de dormir et voulant en même temps faire bonne garde auprès de moi, se couchèrent sur mon corps; je ne pus résister longtemps à ce nouveau supplice, je me sentis défaillir, et une fièvre brûlante commençait à me dévorer. Alors la douleur m'arracha quelques cris, et je demandai à ces barbares qu'ils me tuassent promptement. L'un d'eux me tâta les tempes, et commença à défaire mes liens, ce qu'il ne put achever en moins d'une demi-heure de temps; il me lia ensuite légèrement les mains sur le devant, ce qui me permit de m'étendre sur le dos, et je pus respirer tranquillement jusqu'au jour.

« Nous avions deux hommes qui se faisaient assez bien entendre des sauvages et qui comprenaient tout ce que ceux-ci disaient: nos plongeurs, pour justifier la prise du navire, disaient que le bâtiment portait le nom de la reine d'Otaïti; on leur avait recommandé, avant notre départ de cette île, de faire tous leurs efforts pour s'en emparer, car c'était une insulte insupportable qu'un navire osât porter ce nom, et que quand bien même *King Georges* eût été à bord, ils auraient tenté de le prendre. Ils prétendaient que mon capitaine avait déterré la tête d'un de leurs chefs; qu'il avait tué plusieurs habitants de l'île de la Chaîne et d'autres faus-

setés semblables; ils ajoutaient qu'on voulait les faire trop travailler, ne pas leur donner assez à manger, et que le capitaine était un méchant homme. Sous ce dernier rapport, ils avaient quelque raison, car c'était un homme d'une violence extraordinaire.

« Les naturels disaient, pour leurs raisons, qu'ils n'avaient pas été bien payés par un capitaine nommé Start, et que c'était pour se payer eux-mêmes qu'ils s'étaient concertés avec nos plongeurs pour attaquer le navire; on les entendait quelquefois raisonner à ce sujet, et voici ce qu'ils disaient : « Si nous n'avions « pas réussi dans notre attaque sur le bâtiment, les blancs nous « auraient tués; nous avons par conséquent le droit de les tuer « maintenant, puisqu'ils sont en notre pouvoir. » Cette logique ne nous paraissait guère rassurante, et elle nous engageait à ne pas les irriter hors de propos.

« J'avais un autre canot avec des plongeurs dans une autre partie du lac, sous la conduite d'un nommé Middleton, qui était un interprète que j'avais embarqué à Otaïti; il arriva vers onze heures, le 1er mars; cet homme avait été souvent à l'île de la Chaîne, où il était assez aimé, à ce qu'il paraît, car les plongeurs le laissèrent libre et lui dirent qu'ils voulaient lui donner le commandement du navire, pour les conduire à leur île. Il vint nous trouver et nous demander ce qu'il devait faire, s'offrant à partager notre sort si nous le jugions convenable. Nous fîmes faire la proposition aux plongeurs de nous laisser deux canots, afin de tâcher, par ce moyen, de nous rendre à Otaïti; ils ne voulurent pas en entendre parler; nous demandâmes aussi qu'ils nous rendissent le bâtiment et qu'ils prissent tout ce qu'ils voulaient à bord, et cela sans plus de succès; enfin pour dernier moyen, nous les priâmes de nous laisser à bord liés et garrottés, afin de n'être pas abandonnés dans l'île; mais tout fut inutile, ils nous répondirent que nous sortirions de l'île comme nous pourrions et qu'ils ne s'en inquiétaient guère. Jusque-là j'avais conservé l'espoir qu'ils me permettraient de me rembarquer; mais leur ayant fait demander cette permission, en leur observant que je n'étais que passager à bord, ils le refusèrent également.

« Les Indiens employèrent le reste du jour à débarquer tout ce qu'ils voulaient dans l'île, pour la part de ceux des naturels du pays qui avaient aidé nos plongeurs dans la prise du navire. Cependant les plongeurs ne leur donnèrent que peu de chose, et gardèrent tout ce qu'il y avait de meilleur ; rien de ce qui appartenait au capitaine ou à moi ne fut débarqué.

« Enfin, le 2 mars, on nous ôta nos liens ; on nous laissa environ quarante livres de biscuit, trente livres de viande, trois bouteilles de vin, vingt-six noix de coco, deux livres de thé, vingt livres de tabac, une poêle à frire et deux tasses : nous fûmes ensuite abandonnés au nombre de quatorze hommes dans cette île fatale. Middleton fut embarqué avec deux hommes de l'équipage pour diriger le navire, qui mit à la voile, vers dix heures du matin, après avoir laissé filer la chaîne qui était mouillée. Il nous fit la promesse de faire ce qu'il pourrait pour sauver le navire des mains des plongeurs de l'île de la Chaîne, et, de quelque manière que tournât la navigation, de faire en sorte que la nouvelle de notre désastre parvînt à Otaïti promptement, afin que l'on pût venir à notre secours. Nous sentîmes un soulagement à notre situation en nous voyant sans liens ; mais lorsque nous réfléchissions sur le peu de probabilité que l'on sût promptement notre malheur à Otaïti, nous pensions qu'il devait se passer des années avant que nous fussions délivrés. Quelle perspective ! Trois ou quatre d'entre nous étaient fort maltraités ; le capitaine était presque borgne ; moi, j'étais couvert de plaies ; les liens avaient enlevé la peau de mes pieds et de mes poignets, et j'avais plusieurs meurtrissures et contusions occasionnées par ma résistance à bord ; un des matelots avait reçu des coups violents. Étant beaucoup plus délicat que les autres, j'eus beaucoup plus de peine à me guérir, et trois mois après ce n'était pas encore fini. La manière de me traiter consistait à bien laver les plaies, et à appliquer dessus des feuilles d'arbres. Tous les Indiens de l'île, avec leurs femmes et leurs enfants, s'étaient réunis au nombre d'environ trois cents à l'endroit où nous étions ; mais dès le moment que le navire fut parti, ils commencèrent à se séparer pour aller chacun chez soi ; ce que nous vîmes

avec plaisir. Nous nous occupâmes immédiatement de faire deux espèces de huttes avec des feuilles de cocotier, l'une pour les matelots, et l'autre pour moi, le capitaine, le second, le charpentier et le maître-d'hôtel. Dès le premier jour, nous partageâmes équitablement nos provisions entre tout l'équipage; mais les matelots, mangeant avec la même insouciance que s'ils eussent été à bord, eurent consommé leur part en six jours. Quant à nous, ramassant des coquillages, et économisant autant que possible, nos provisions en biscuit et en viande nous durèrent environ douze jours.

« L'endroit où nous étions se trouvait être à environ douze milles de l'entrée de la lagune, et le poisson y est très-peu abondant; cependant quelquefois les Indiens nous en apportaient, lorsque leur pêche avait été favorable et qu'ils en avaient trop. Le second jour après le départ du navire, on nous en apporta une assez grande quantité, suffisante pour deux repas; nous partageâmes encore avec les matelots; mais ceux-ci firent cuire le tout sans que nous nous en aperçussions, et le mangèrent sans dire un mot. Cet acte de gourmandise et de manque d'attention me fit une douloureuse impression; je jugeai qu'il était impossible de compter sur des hommes qui en étaient capables et qui ne considéraient plus le capitaine et moi que comme leurs égaux ou peut-être moins. Rien n'est sans doute plus propre à faire connaître le caractère des matelots en général qu'un pareil acte, qui donne la mesure, à la fois, de leur ingratitude, de leur insubordination et de leur perversité. Depuis lors, nous changeâmes de conduite à leur égard et nous prîmes un peu plus soin de nous-mêmes.

« Notre maison avait six pieds de large et douze de long; elle était couverte de feuilles de cocotier, ce qui nous mettait bien à l'abri du soleil, mais ne nous servait nullement contre la pluie; et comme il pleuvait fort souvent, nous étions presque toujours mouillés. Nous avions ramassé quelques feuilles d'arbres et un peu d'herbe dont nous avions fait notre lit; j'avais une natte que j'étendais dessus, et sur laquelle je me couchais. Pendant le jour nous étions très-incommodés par les mouches, qui étaient tellement nombreuses qu'il m'était presque impossible de reposer un

instant. La nuit, des centaines de rats se promenaient près de nous, et souvent nous passaient sur la figure; et une multitude de crabes de terre, de crabes ermites, de lézards, de fourmis et d'autres insectes ne nous laissaient pas un moment tranquilles. Il était bien rare que je pusse dormir pendant un quart d'heure; et chaque fois que cela m'arrivait, je me réveillais au milieu d'un rêve où, me croyant attaqué à bord, je faisais, à moi seul, un grand carnage des Indiens et je sauvais le navire.

« Le septième jour après le départ de notre bâtiment, les matelots n'ayant plus rien à manger, se décidèrent à se rendre à l'entrée de la lagune où il y avait beaucoup plus d'habitants, et où ordinairement le poisson était assez abondant. Nous restâmes encore six jours dans le même endroit, n'ayant auprès de nous que le chef de l'île et deux ou trois Indiens, qui se montraient aussi confiants au milieu de nous que si jamais ils ne nous eussent fait de mal. Nous partîmes alors également pour l'entrée de l'île, avec le chef seul pour guide : nous suivîmes le récif intérieurement pendant six à sept milles; alors tournant à l'O. nous allâmes sur le récif extérieur, et nous marchâmes environ six milles, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Ici nous fîmes une nouvelle maison; mais comme on ne nous permit pas de prendre des feuilles de cocotier pour la couvrir, nous y étions encore moins bien à l'abri de la pluie que dans l'autre; cependant nous y étions beaucoup moins incommodés des mouches, et il n'y avait pas de rats, ce qu'il faut sans doute attribuer à la présence de quelques chiens qui se trouvaient en cet endroit; il y avait aussi un assez bon nombre de grands arbres qui nous procuraient quelque fraîcheur et un agréable ombrage pendant la chaleur du jour. Les matelots s'étaient établis tout à fait à l'entrée de la lagune d'où l'on découvrait parfaitement la mer, et nous choisîmes un emplacement plus à l'intérieur, à environ cent cinquante pas de là.

« Nous étions alors vers la fin de la saison des pluies, qui dure ordinairement depuis le mois d'octobre jusqu'en mars, et l'on pouvait supposer que nous n'en souffririons plus que très-peu de temps; nous nous trompions beaucoup : le temps changea, et une

pluie continuelle qui tomba par torrents nous tint pendant sept jours entiers mouillés jusqu'aux os, sans que nous pussions nous sécher un instant. Cette situation était déplorable; il était impossible de se reposer sur l'herbe, et je préférai me coucher sur des débris de coraux, où l'eau, du moins, ne séjournait pas; mais je laisse à penser comme j'avais les membres moulus après avoir ainsi passé la nuit. Le jour ne nous apportait guère de soulagement; car, comme toutes nos provisions étaient consommées, à l'exception de cinq noix de coco, nous nous trouvions maintenant, pour le manger, à la discrétion des Indiens, qui nous laissaient quelquefois plusieurs jours sans nous donner de poisson. Nous tâchions de remédier à ce mal en faisant bouillir dans de l'eau salée une espèce de petite plante grasse qui contenait quelque substance, et partageant une noix de coco entre six, nous passions ainsi la journée. Nous ne pouvions pêcher nous-mêmes; les Indiens se refusèrent constamment à nous prêter une pirogue et des hameçons, et lorsqu'ils nous apportaient quelque peu de poisson, ils nous obligeaient à le leur payer en tabac; en outre, ils tâchaient de nous voler le peu de choses que nous avions: ils nous dérobèrent les deux tasses et un rasoir qui nous servait à nettoyer le poisson; depuis lors, nous nous servîmes d'écailles tranchantes; ils nous auraient pris tout absolument si nous n'avions pas été vigilants et sur nos gardes. Ce n'est pas qu'ils eussent besoin de couteaux ou autres instruments de fer; ils en avaient beaucoup, et presque toutes les femmes avaient, pour ornement, un rasoir pendu au cou.

« Le temps devint enfin plus favorable, et je pus laver moi-même et faire sécher toute ma garde-robe. Aucun des matelots ne s'offrit pour me rendre ce léger service. Ils devaient bien savoir, cependant, que si on envoyait jamais quelque bâtiment pour les délivrer, ce serait à cause de moi, et qu'alors il dépendrait de moi de disposer de leur sort. Pendant les pluies continuelles dont j'ai parlé, nous avions fait tous nos efforts pour allumer et entretenir un grand feu, comme unique moyen de diminuer notre malaise; le second, le charpentier et le maître étaient toujours assis autour de ce feu, et souvent me laissaient derrière eux, debout, et l'eau de-

gouttant de toutes parts de mes habits ; le capitaine fut plus sensible que moi-même à ce manque d'égards, et les apostropha d'une manière qui les fit rentrer en eux-mêmes.

« Après ces huit jours de mauvais temps, je me trouvai beaucoup affaibli, et j'étais déjà devenu très-maigre. Mon esprit était toujours le même, mais mon corps souffrait. Une insomnie cruelle m'empêchait quelquefois de reposer pendant quatre ou cinq nuits de suite, et de bien amères réflexions étaient les compagnes de ces longues et douloureuses nuits. Je pensais à ma mère, à mes frères, à mes amis, mais surtout à mon frère avec lequel je me figurais être en Europe, mangeant des huîtres, de bon pain et de bon beurre. Cette idée singulière me poursuivait quelquefois des jours entiers, surtout lorsque nous n'avions rien à manger. Je pensais aussi quelquefois que je ne reverrais jamais aucune des personnes qui m'étaient chères, et je regrettais un peu alors de terminer mon existence d'une manière aussi misérable.

« Les Indiens eux-mêmes manquaient quelquefois de nourriture, lorsqu'il faisait mauvais temps et qu'ils n'allaient pas à la pêche.

« Toutes les îles basses de l'archipel dans lequel nous nous trouvions sont formées d'un récif de corail, d'une hauteur qui excède rarement dix pieds au-dessus du niveau de la mer dans les endroits les plus élevés, et d'une largeur moyenne de cent cinquante à deux cents pas. Ce récif contient un lac à l'intérieur, quelquefois sans issue, mais plus souvent avec des communications avec la mer. Les habitants de ces îles n'ont de nourriture que le poisson, le fruit d'un arbre qui ne contient que bien peu de suc nutritif, et les cocotiers, dont beaucoup d'îles même sont dépourvues. A l'île de la Harpe, il s'en trouve quelques bouquets ; mais nous ne pûmes jamais obtenir qu'une seule fois des Indiens qu'ils nous donnassent une demi-douzaine de noix ; ordinairement ils ne donnent pas le temps à ces fruits de parvenir à maturité, et les abattent de bonne heure pour en boire l'eau dont ils sont remplis. Il existe dans toutes les îles basses une espèce d'arbres dont la feuille sert à faire des nattes et à couvrir les maisons ; le

fruit, de forme ovale et de huit pouces de long sur cinq de large, est composé d'un grand nombre de morceaux d'une forme conique, qui se détachent lorsque le fruit est parvenu à maturité. La partie adhérente est d'un beau jaune, d'une saveur très-douce, et le tout composé de filaments extrêmement déliés ; à l'intérieur se trouve une ou deux petites amandes d'un bon goût. Les naturels mangent beaucoup de ces fruits, et les femmes sont occupées la majeure partie du temps à les briser avec de grosses pierres, pour en retirer les amandes après que l'on en a sucé la partie la moins dure. Nous tâchions de faire de même ; mais lorsque nous en mangions pendant une demi-journée, nos dents s'en ressentaient pendant plusieurs jours, tant la substance est dure et filandreuse.

« Il arrivait parfois que nous étions dans l'abondance lorsque la pêche avait été très-favorable ; mais alors la crainte que le poisson ne se gâtât, car dans un climat aussi chaud et aussi humide il ne se conserve pas plus de douze heures, faisait que nous le dévorions avec une extrême avidité. Le seul moyen de conserver le poisson qu'emploient les naturels et que nous avons aussi trouvé le meilleur, est de le fumer pendant douze à quinze heures, de l'ouvrir ensuite pour en tirer les arêtes, et de le faire bien sécher au soleil. Par ce moyen, on peut le conserver sain pendant plusieurs jours, mais cela n'est pas toujours praticable ; il faut qu'il fasse beau temps pour le sécher.

« Le capitaine était presque toujours à la recherche des provisions, et il se trouvait heureux lorsqu'il pouvait rapporter quelques morceaux de poisson parmi lesquels il s'en trouvait qui n'étaient pas entièrement pourris. L'Indien que j'avais blessé, et qui, trente-cinq jours après, n'était pas encore guéri, était le plus généreux. Un jour le capitaine s'approcha des naturels qui étaient occupés à manger une grande tortue, et sans qu'il leur demandât ou leur dît la moindre des choses, ils mirent leurs chiens après lui, qui le mordirent à la jambe ; une autre fois, je faillis être mordu moi-même. Les tortues sont assez abondantes ; il n'y avait pas de semaine que les Indiens n'en prissent deux ou trois. Il paraît que c'est pour eux une espèce de poisson sacré ; ils n'en donnent jamais

aux femmes que lorsqu'elles n'ont rien autre chose à manger. Une seule fois, ils nous en donnèrent un petit morceau de la partie extérieure, qu'il était de toute impossibilité de manger. Les naturels de ces îles sont très-vigoureux et agiles; ils vont nus, et n'ont qu'une ceinture de natte qui leur sert à cacher les parties naturelles. Les femmes portent une natte qui leur pend depuis les hanches jusqu'au milieu des cuisses. Cependant ils commencent à aimer les étoffes; car c'est au désir de s'en procurer que l'on doit attribuer la prise du navire. Entre eux ils m'ont paru tres-doux, vivant d'une manière patriarcale, se donnant réciproquement et partageant leur nourriture. Jamais je n'ai vu la moindre querelle. Ils paraissent aimer beaucoup leurs enfants. Leurs maisons ont l'aspect le plus misérable : elles sont toujours d'environ douze pieds de long, larges de cinq et hautes de quatre ; elles sont couvertes de nattes grossières qui les mettent assez bien à l'abri de la pluie. Leur lit consiste en une natte, et leur oreiller en une espèce de petit banc de bois. Chaque ménage a une pirogue d'une petite dimension, avec un balancier et une voile de natte ; cette pirogue est composée de plusieurs pièces ajoutées et amarrées ensemble avec des cordes ou tresses faites avec l'enveloppe de la noix de coco, qui forme un excellent cordage. Chaque homme a une lance longue de dix ou douze pieds avec laquelle il poursuit le poisson et le transperce ; il a aussi un filet et des hameçons de bois, de nacre ou de fer. Le roi a plusieurs femmes et est un peu plus à son aise que les autres : il a une grande pirogue double, longue de trente-six pieds. Deux autres Indiens avaient aussi chacun une pirogue double, mais un peu moins grande. Tous les naturels sont remplis de poux, qu'ils se cherchent mutuellement et qu'ils mangent. Aucun de nous, malgré le soin que nous prenions constamment, n'a échappé entièrement à cette vermine. Les naturels sont gais et chantent assez souvent pendant des heures entières. Ils ont quelques idées de religion, et nous avons remarqué quelquefois l'un d'eux faire pendant toute la nuit une ronde continuelle en frappant des pierres ou des morceaux de fer l'un contre l'autre, et proférant quelques paroles. Un seul endroit m'a paru sacré.

c'est celui où les Indiens déposent les écailles des tortues qu'ils prennent ; ils les suspendent à des arbres, ainsi que les os. Je n'ai vu rien autre chose qui ressemblât à un lieu religieux ou à des cérémonies religieuses ; ils paraissaient faire beaucoup de cas de deux livres de navigation qu'ils nous avaient pris, et le roi passait quelquefois des journées entières à les regarder attentivement, ainsi qu'un morceau de petit miroir dans lequel il contemplait sa figure avec beaucoup de complaisance. Souvent des idées de vengeance fermentaient dans nos têtes, et si, dans le principe de notre captivité, nous eussions été délivrés et qu'il nous eût été possible de satisfaire notre désir, je crois que nous aurions tout exterminé ; mais, après un mois, nous étions revenus à des sentiments moins cruels, et nous convenions que le meilleur moyen de nous venger serait de détruire toutes les pirogues des Indiens, leurs maisons, leurs nattes, etc. C'était une bien triste consolation que ces idées, mais enfin elles servaient à nous conserver quelque espoir. Nous avions toujours pensé, que si on savait promptement à Otaïti notre accident, nous ne pouvions être délivrés au plus tôt qu'un mois après, et, au plus tard, deux mois. Il fallait donc laisser écouler ce temps, et nous concilier autant que possible l'amitié des Indiens, et surtout souffrir tout sans se plaindre. Nous étions bien décidés, passé ce temps, à tâcher de nous emparer, par surprise, de quelques pirogues, et de nous abandonner à la Providence. C'était cependant une chose bien difficile et dangereuse, attendu que nous n'avions jamais de provisions en vivres, ni rien pour contenir de l'eau ; mais tout était préférable à la situation dans laquelle nous nous trouvions. Le capitaine et moi aurions seuls tenté cette entreprise, car nous ne pouvions compter sur personne de l'équipage : nous étions convaincus que si nous avions confié ce projet à nos gens, ils nous auraient trahis, et en auraient informé les naturels de l'île, pour se les rendre favorables, ce qui aurait rendu notre situation pire qu'auparavant. La latitude de l'île de la Harpe étant par 17° S., les vents réguliers d'E. y règnent presque constamment ; cependant, vers la fin de mars, le 30 ou le 31, le vent tourna à l'O. et souffla pendant cinq ou six

jours d'une jolie brise; c'était le plus beau temps du monde pour venir d'Otaïti : aussi étions-nous en alerte et en vigie dans l'espoir d'apercevoir quelques voiles secourables qui vinssent tenter de nous délivrer. Vaine espérance! Le vent changea de nouveau et reprit son cours accoutumé: nous nous figurions que les Indiens, en voyant paraître quelque bâtiment, ne nous relâcheraient qu'en exigeant une bonne rançon; aussi nous pensions que tous nos dangers n'étaient pas finis, et qu'il nous faudrait encore passer par bien des épreuves. Afin d'obvier à ce péril qui était bien réel, nous avions recommandé à nos matelots, s'ils apercevaient quelques voiles, de ne pas le faire connaître aux naturels, mais, au contraire, de rester parfaitement tranquilles, afin qu'ils ne s'en aperçussent que le plus tard possible. Les matelots devaient cependant venir nous en donner avis, afin que nous pussions agir selon les circonstances. Nous étions bien certains qu'à la vue d'un bâtiment tous nos gens nous obéiraient et concourraient de toutes leurs forces à nous sauver tous de cette île funeste. Les vivres manquant totalement, les Indiens s'embarquèrent en assez grand nombre, le 7 avril, dans deux de leurs doubles pirogues, pour en chercher dans une île voisine au N., que nous pouvions apercevoir lorsque le temps était bien clair, et dont nous n'étions pas éloignés de plus de douze milles; les Indiens restants n'étaient guère plus nombreux que nous, si l'on ne compte pas les femmes et les enfants.

« Nous passâmes la journée du 8 sans rien manger qu'un peu d'herbe bouillie, et le lendemain ne se présentait pas sous un plus favorable aspect. J'allai avec mon capitaine, vers dix heures, faire un petit tour de promenade, et j'essayai de marcher sans souliers, les miens ayant été abîmés par la pluie, et ne servant presque plus; mais il m'aurait fallu bien longtemps avant de pouvoir m'y accoutumer, car toute l'île n'étant composée que de coraux en tiers ou brisés, la surface du sol est on ne peut plus raboteuse et tranchante.

« J'étais très-faible, et après avoir marché environ un demimille, je me trouvai fatigué, et nous nous arrêtâmes pour nous

reposer un instant à l'ombre de quelques arbres. Nous parlâmes naturellement de notre affreuse position, et comme c'était un dimanche, le capitaine me dit qu'il croyait que ce serait le dernier que nous passerions d'une manière aussi malheureuse ; je répondis *amen,* et nous revînmes à notre habitation. Il n'y avait pas plus d'une demi-heure que nous étions rentrés, lorsque je vis venir à nous un des matelots, marchant, à ce qu'il me paraissait, un peu plus vite que de coutume, et je crus voir sur sa figure qu'il nous apportait des nouvelles; je n'osai pas cependant faire partager mon espoir à ceux qui se trouvaient près de moi, de crainte de le voir encore déçu, comme cela avait déjà eu lieu, et j'attendis que le matelot approchât : aussitôt qu'il fut près de nous, il nous dit que lui, ainsi que les autres matelots, voyaient une embarcation baleinière ramant dans l'entrée de l'île ; que depuis longtemps ils la distinguaient, mais qu'ils n'avaient rien voulu nous dire avant d'être certains de ce que c'était. Qu'on juge de notre joie! Nous lui dîmes de s'en retourner, et que nous le suivrions dans quelques minutes afin de ne pas donner l'éveil aux Indiens, ce que nous fîmes en effet. Mais au lieu d'apercevoir la baleinière bien loin comme nous nous y attendions, nous la vîmes au milieu de l'entrée, et déjà près de nous. Les naturels l'aperçurent aussi en ce moment et se mirent à crier pour réunir tous ceux qui étaient écartés dans des pirogues ou autrement, pour empêcher l'embarcation d'approcher. Le roi fit même tirer dessus deux coups de fusil; mais comme nous étions alors aussi forts que lui, nous l'empêchâmes de continuer. Le chef commença à trembler de tous ses membres, comme s'il s'attendait à recevoir le prix de tout ce qu'il nous avait fait souffrir; mais il fut forcé de laisser arriver l'embarcation, qui, en moins de cinq minutes, se trouva près de nous : il en descendit le capitaine T. Ebrils, du brick-goëlette *l'Élisa*, de 50 tonneaux, de Valparaiso, qui m'appartenait sans que j'en eusse connaissance. Ce brave capitaine me dit que notre navire était arrivé à Otaïti, le 9 mars, avec Middleton et les deux hommes de notre équipage, auxquels les plongeurs avaient donné la permission de s'embarquer, mais pillé de tout ce qu'il y avait à

bord et hors d'état de reprendre la mer. Il y avait dix-huit jours que le capitaine était parti d'Otaïti pour venir nous délivrer ; que, son bâtiment à dix-huit milles sous le vent, hors de vue, et le vent étant extrêmement faible, il s'était décidé, à la pointe du jour, à venir dans son canot, avec six hommes bien armés, tenter de prendre les Indiens à l'improviste et de nous délivrer.

« Il réussit parfaitement, comme on le voit, dans son but, et il se mit, ainsi que son bâtiment, à ma disposition ; nous nous revîmes donc libres après trente-neuf jours de captivité sur ce récif affreux : il faut avoir souffert beaucoup pour se faire une idée de nos sensations dans ce moment fortuné. Quelle transition de notre état présent à celui dans lequel nous nous trouvions une demi-heure auparavant! Personne de nous n'était mort, mais un des matelots était très-malade et n'aurait pas vraisemblablement survécu trois jours. Pour moi, mes forces diminuaient tellement chaque jour, que je prévoyais bien ne pas pouvoir résister plus de deux mois à des maux aussi inouïs. Le capitaine Ebrils avait eu la prévoyance de nous apporter du biscuit, de la viande, et une bouteille de vin, ce qui arrivait dans un temps bien opportun, car il y avait plus de trente-six heures que nous n'avions pris un morceau de nourriture.

« Vers une heure nous nous embarquâmes tous, à l'exception d'un matelot qui était allé le matin dans un autre endroit de l'île ; nous étions vingt et un dans l'embarcation, qui était tellement remplie et chargée, que le moindre mouvement menaçait de la faire chavirer ; cependant nous n'eûmes pas d'accident et nous arrivâmes à bord à quatre heures : à peine étais-je arrivé, que l'émotion que j'éprouvai m'occasionna une légère attaque de nerfs, qui n'eut néanmoins aucune suite fâcheuse. Nous fîmes route immédiatement vers l'entrée de l'île, afin de délivrer le matelot qui s'y trouvait encore, et le lendemain, de très-bonne heure, nous en étions à une si petite distance que nous pouvions apercevoir notre marin à terre. Après le déjeuner nous mîmes nos deux embarcations à la mer, l'une aux ordres de mon capitaine, et l'autre sous le commandement du capitaine Ebrils, pour aller prendre

notre matelot et pour tâcher, en même temps, de tirer quelque vengeance de ce que les cruels et sauvages habitants de cette île nous avaient fait souffrir.

« Tous nos gens étaient armés de fusils et de baïonnettes; mais j'avais bien recommandé et nous étions bien convenus qu'on ne ferait feu sur les naturels qu'à la dernière extrémité. Aussitôt que notre marin s'aperçut qu'on venait à son secours, il sauta dans la mer et fut bientôt à bord des canots, qui continuèrent leur course et abordèrent promptement dans l'île.

« Pendant la nuit, le roi avait réuni près de lui une soixantaine d'Indiens, et une douzaine de pirogues étaient en ligne sur le rivage, devant sa demeure, pour faire parade sans doute de sa puissance. Aussitôt abordé, le capitaine Ebrils, qui parle parfaitement le langage des Indiens, lui ordonna de venir dans son canot, ce qu'il fit sans difficulté, et on lui lia immédiatement les pieds et les mains sans qu'il cherchât à opposer la moindre résistance : on fit venir à bord, de la même manière, le second, qui n'avait jamais voulu nous donner la moindre chose à manger; le propriétaire des chiens qui avaient failli me mordre et qui avaient mordu mon capitaine, et un jeune Indien qui, lorsque nous ne possédions presque rien au monde, nous avait volé une aiguille qui nous était du plus grand secours pour réparer nos effets. Dès que ceux-ci furent en notre pouvoir, tous les autres Indiens se débandèrent et prirent la fuite. On commença aussitôt à brûler toutes les maisons qui se trouvaient en cet endroit; les nattes, les cocos qui leur servent à garder de l'eau; les filets, les pirogues, paniers, voiles, etc. furent également brûlés. Nos canots, pour se rendre au côté opposé, traversèrent ensuite l'entrée de la lagune; on y débarqua également, on y fit la même exécution, et ils revinrent ensuite à bord, rapportant tout ce que l'on avait trouvé nous appartenant, et je retrouvai ainsi le pistolet avec lequel je m'étais défendu lors de la prise du navire. On fit monter les quatre prisonniers; le capitaine Ebrils leur fit un sermon, et leur fit avouer le crime qu'ils avaient commis sur nous, et leur fit promettre de ne jamais récidiver. On les attacha ensuite l'un après l'autre au grand mât, et

on leur administra, à chacun, quatre douzaines de coups de corde bien appliqués, après quoi nous les fîmes sauter par-dessus le bord, et ils gagnèrent le rivage à la nage. Le capitaine Ebrils m'avait appris qu'on avait connaissance à Otaïti du naufrage du brick américain *la Sultane*, de Boston, allant à la côte N. O., sur l'île Furneaux à 1° 30′ O. N. O. de l'île de la Harpe. Nous nous dirigeâmes donc vers ce côté, dans l'espoir de sauver l'équipage et ce qu'il serait possible de la cargaison. Le lendemain, 11 avril, nous fûmes en vue de l'île, et nous ne tardâmes pas à distinguer à terre deux tentes, ainsi que la carcasse d'un navire. Avant la nuit, nous communiquâmes avec l'équipage, qui était de huit hommes; et l'on convint que puisqu'il n'y avait pas d'entrée dans la lagune pour notre bâtiment, on transporterait au moyen de radeaux sur le récif sous le vent, afin de pouvoir l'embarquer avec plus de facilité, tout ce qu'on avait pu sauver de la cargaison et du gréement. La distance à parcourir était d'environ vingt-quatre milles. Pendant le temps qu'on faisait cette opération, nous restions à croiser dans les environs, mais toujours fort près de l'île, afin de ne pas retarder d'un moment l'embarquement des marchandises ou autres objets. Pour activer ce transport, nous avions envoyé nos deux embarcations avec le capitaine Clark, et nous n'avions gardé à bord que le moins de monde possible; nous n'y étions que six. La même insomnie que j'avais eue à l'île de la Harpe continua à me tracasser, et je ne pus fermer l'œil pendant les deux ou trois premières nuits que je passai à bord; mais ensuite j'eus le bonheur de m'endormir, et je jouissais du sommeil le plus profond, lorsqu'une forte secousse du bâtiment et un roulis épouvantable me réveillèrent en sursaut. Je jugeai que nous étions à la côte, au milieu des brisants; je m'élançai sur le pont, et je vis en effet que nous étions sur les roches. Comme nous nous trouvions sous le vent, la mer était fort peu agitée. Cependant le navire présentait le travers à la lame, roulant de manière à faire craindre que la mâture ne tombât, et recevant à chaque instant de rudes secousses. Le capitaine fit brasser les voiles d'avant et fit essayer de se dégager, en appuyant des morceaux de bois contre les roches; mais ce der-

nier moyen était bien insuffisant : heureusement les voiles s'enflant, firent tourner la proue vers la mer, et le bâtiment recevant une secousse plus violente que toutes les précédentes, et étant démonté de son gouvernail, il se trouva dégagé, et nous fûmes bientôt hors de ce péril ; mais nous n'étions pas hors de tout danger. Le bâtiment faisait beaucoup d'eau, et on pompa pendant cinq quarts d'heure avant de pouvoir maîtriser la voie d'eau. Dès qu'on y fut parvenu, cela donna du courage et l'on s'occupa de suite à réparer le gouvernail, qui ne tenait plus que par la tête. C'est une chose fort difficile que de remettre à la mer un gouvernail dans ses gonds. Cependant, après bien des efforts et des tentatives, on y parvint, et nous pûmes nous considérer comme hors de tout péril. Un de nos canots vint à bord le lendemain, et on envoya de suite des ordres au capitaine Clark et aux officiers du brick américain de se rendre immédiatement à bord avec leurs gens et d'abandonner tout ce qu'on ne pouvait sauver de la cargaison et du gréement; on leur fit part en même temps de la situation critique de *l'Élisa*, qui nous forçait à faire voile le plus tôt possible pour Otaïti. Pendant l'intervalle nous reçûmes quelques grains très-violents qui nous forcèrent, pour la sécurité du navire, à nous éloigner de la terre, que nous perdîmes de vue pendant trente-six heures. Nous restâmes ensuite pendant quatre jours à une fort petite distance de l'endroit où un premier radeau avait été transporté. On envoya diverses fois à terre, mais on ne vit personne; d'ailleurs du haut des mâts nous pouvions distinguer un canot jusque dans le milieu de la lagune. Tout nous fit donc supposer que, ne voyant pas de bâtiment pendant deux jours, ils s'étaient décidés à partir dans leurs embarcations, et nous pensions fermement les trouver à Otaïti, où nous fîmes voile et où nous arrivâmes heureusement le 29 avril. Nous apprîmes alors qu'ils n'étaient pas arrivés ; nous étions cependant tranquilles sur leur compte, parce qu'ils avaient de très-bons canots, des provisions, des armes, et qu'il n'y avait dans l'île que sept habitants.

« Je retrouvai à Otaïti notre navire *la Pomarée* dans l'état le plus déplorable, pillé de tout ce qu'il avait été possible d'empor-

ter; les manœuvres courantes coupées, et n'ayant que quelques vieilles voiles en vergue. Une chose bien étonnante cependant, c'est que Middleton avait réussi à sauver le chronomètre, en faisant croire aux Indiens que c'était une petite boussole qui lui était nécessaire pour naviguer; je fis alors l'abandon de ce navire pour compte des assureurs, et je le fis vendre publiquement.

« Pendant mon séjour dans cette île, il m'arriva un accident assez singulier : il y avait alors dans la baie deux baleiniers, l'un américain, *l'Orion*, du Nantucket, et l'autre *le Narrins*, de Londres. Il arriva qu'une nuit les matelots de ces bâtiments, qui étaient à terre, prirent querelle entre eux, se battirent, et un des matelots anglais fut tué de deux coups de couteau par un de ceux du navire américain; et il se trouva que le criminel était né près d'Amsterdam. Celui-ci fut arrêté, lié, garrotté par les naturels, qui remirent à lui faire son procès à trois jours de là. Ce jour arrivé, les juges, les chefs et un très-grand concours de peuple se réunirent dans le temple bâti par les soins des missionnaires anglais. Je vis passer devant la maison où je demeurais le prisonnier, et quelques moments après, mû par la curiosité de voir comment les naturels agiraient dans cette circonstance, je me rendis aussi à l'église. Je la trouvai remplie, et je me glissai dans une tribune où se trouvaient quelques femmes de missionnaires. Le tribunal était un peu en avant de la chaire; le grand juge et les chefs étaient assis sur des bancs des deux côtés, ainsi que quelques Européens, et trois missionnaires étaient placés plus avant dans l'église; l'un d'eux devait faire l'office d'interprète. Le coupable se trouvait encore un peu plus loin, assis entre deux Indiens qui le gardaient; une table se trouvait au milieu, sur laquelle étaient placés une Bible et le livre de la loi. A peine étais-je entré et assis, que le grand juge requit le silence, et commença un discours qui dura fort longtemps, et il me semblait qu'en le prononçant il me regardait toujours, ce qui ne laissait pas de me surprendre beaucoup. Dès qu'il eut fini, un des missionnaires s'avança vers moi, et me dit que le discours du juge s'adressait à moi seul, et qu'il avait pour objet de me proposer de juger à moi seul le criminel; que le

juge savait que j'étais consul en Espagne et que le coupable était de mon pays; il consentait (le juge) à s'en remettre à ma décision à ce sujet, si je voulais bien m'en charger. Quoique surpris d'une pareille proposition, qui me laissait seulement entrevoir le désir qu'avaient le juge et les missionnaires de sauver le coupable s'il était possible, je répondis que, si telles avaient été leurs intentions, il était bien inutile de réunir le grand concours de peuple au milieu duquel nous nous trouvions, mais que je ne pouvais admettre cette proposition; que ma juridiction ne s'étendait pas si loin, et que, d'ailleurs, jamais consul n'avait eu droit de vie et de mort sur aucun individu; que cependant, s'ils voulaient me remettre le coupable, je me chargeais de son transport dans sa patrie et m'engageais à y faire parvenir la procédure intentée contre lui, afin qu'on l'y pût juger en conséquence. Le juge me dit alors que, puisque je refusais de juger le prisonnier sur-le-champ, il espérait que je ne trouverais pas mauvais que les lois d'Otaïti eussent leur cours; et on procéda immédiatement à l'audition des témoins.

« L'exaspération était au comble contre ce pauvre diable, surtout parmi un grand nombre de blancs, vagabonds et déserteurs, qui fourmillent dans l'île et qui, pour se donner un air de vertu, ne cessaient de répéter qu'il fallait le pendre; et comme c'était le premier crime de cette espèce que l'on eût commis à Otaïti, ils tâchaient de faire partager leur exagération par les Indiens. Il n'eût donc pas été prudent de sauver d'une manière aussi directe le criminel, que je ne pouvais protéger contre leur malveillance, et qui ne pouvait que me compromettre vis-à-vis de quelques brigands et scélérats capables de tout. Je résolus de faire tout ce qui dépendrait de moi pour arracher ce malheureux au sort qui l'attendait, et je me rendis immédiatement chez moi; j'écrivis une lettre au grand juge, par l'intermédiaire des missionnaires, afin qu'ils la lui traduisissent. Dans cette lettre je répétais une partie de ce que j'avais dit verbalement; je renouvelais la proposition de prendre à ma charge le soin d'envoyer le criminel devant les tribunaux de sa patrie, et je priais le juge de mettre ma lettre sous les yeux de la reine, dans le cas où le criminel serait con-

damné à la peine capitale, afin de l'engager à lui accorder sa grâce, ou bien à le remettre entre mes mains. Je m'en retournai à l'église et donnai ma lettre aux missionnaires, qui la traduisirent aux juges.

« Pendant mon absence, on avait terminé l'audition des témoins et nommé un jury, composé de six blancs et de six naturels, pour prononcer la sentence; ils s'étaient retirés dans un appartement séparé : ils ne tardèrent pas à rentrer, et ils prononcèrent le mot de *coupable*. Le grand juge se leva aussitôt, ouvrit le livre de la loi, lut l'article concernant le meurtre, qui condamnait le prisonnier au supplice de la corde, et indiqua le lendemain à midi pour le jour de l'exécution.

« Pendant toute cette cérémonie, le juge se comporta de la manière la plus décente, la plus grave et la plus respectable, et tout aussi bien qu'aucun président de tribunal d'Europe. Je revis, dans le courant de la journée, le juge et les principaux chefs, qui me dirent qu'ils pensaient que la reine se rendrait à ma demande; en effet, le lendemain de fort bonne heure, ils vinrent me voir, et me dirent qu'elle remettait le prisonnier entre mes mains; que cependant on le garderait jusqu'au moment de mon départ. J'eus donc le bonheur de contribuer à sauver un de mes compatriotes; j'en fus d'autant plus flatté, qu'il paraît que c'est un très-brave homme, dont son capitaine faisait le plus grand éloge, et qui n'avait commis ce crime qu'étant dans un état complet d'ivresse.

« Aussitôt après mon arrivée à Otaïti, je commençai à faire donner un radoub complet à *l'Élisa,* afin d'aller de nouveau à la recherche de mon capitaine, des cinq hommes et des Américains qui étaient restés avec lui sur l'île Hournano, et pour me rendre ensuite à Valparaiso. »

Note 10, p. 130.

Il faut attribuer cette dangereuse agglomération de nègres de même origine à l'imprudence que commirent pendant le siècle dernier les maîtres de Rio-Janeiro, en permettant à la com-

pagnie qui était en possession du privilége de fournir d'esclaves Fernambouc et Bahia, de n'y introduire que des noirs achetés au fort la Mine, établissement portugais fondé sur un point de la côte d'Afrique où les habitants sont intelligents et vigoureux, mais indociles et entreprenants.

MÉMOIRE

SUR

LES OPÉRATIONS GÉOGRAPHIQUES,

PAR M. SERVAL,

OFFICIER CHARGÉ DES OBSERVATIONS ET DES MONTRES MARINES.

Le 28 décembre 1829, les quatre montres marines désignées par les n^{os} 126, 36, 136 et 97 [1], de Louis Berthoud, furent transportées à bord de la corvette. Depuis plus d'un mois, ces montres étaient journellement comparées à la pendule de l'observatoire; et leur état sur le temps moyen de Toulon, ainsi que leur marche diurne, avaient été définitivement fixés par une suite d'observations faites pendant les dix derniers jours qui précédèrent leur embarquement.

Nous avons admis que l'observatoire de la marine à Toulon est situé par..... 43° 7′ 23″ de latitude N.
et par... 3° 35′ 26″ de longitude E.

TRAVERSÉE DE TOULON A GORÉE.

Le 30 décembre, à une heure après midi, nous mîmes sous voiles avec une jolie brise d'O. S. O. qui dans la nuit varia au N., grand frais, et nous permit de faire route pour passer au vent de l'île Majorque.

Les vents n'ayant pas cessé de nous favoriser, le 3 janvier, à onze heures du matin, nous relevions la pointe

[1] La dernière de ces montres (le n° 97) n'était point montée sur un balancier, et on ne s'en est servi que pour transporter l'heure.

de l'entrée de Malaga au N. du monde. Trois séries d'angles horaires, calculées avec la marche diurne observée à Toulon, donnèrent, pour la longitude de cette pointe, les résultats suivants :

Par le n°	126	6° 45′ 30″
	36	6° 47′ 30″
	136	6° 45′ 15″
Longitude moyenne égale		6° 46′ 15″
La longitude insérée dans la Connaissance des temps est de		6° 45′ 17″

Dans la soirée du même jour, nous franchîmes le détroit de Gibraltar avec une faible brise de S. : le lendemain on n'apercevait plus le cap Spartel, et nous dirigeâmes notre route vers les Canaries.

Le 10, à la pointe du jour, nous eûmes connaissance de cet archipel, que nous traversâmes dans la matinée suivante, en rangeant de très-près l'île Canarie. Les relèvements pris sur le pic de Ténériffe et sur plusieurs autres points remarquables de l'archipel donnèrent des longitudes qui ne différaient que d'une ou deux minutes de celles de nos montres.

Le 19 dans la matinée, nous reconnûmes le cap Vert, et à une heure nous jetâmes l'ancre devant l'établissement de Gorée [1].

RELACHE A GORÉE.

Le lendemain de notre arrivée dans cette colonie, on installa l'observatoire sur le fort, et les montres y furent réglées par une série d'observations que je fis depuis le 20 jusqu'au 24 janvier.

[1] De ce mouillage on relève:

	le fort au	S. 55° O.
	la batterie au	N. 84° O.
	les Mamelles du cap Vert au	N. 47° O.

La marche diurne du n° 126, déduite de ces observations, fut trouvée de — 5″,730, au lieu de — 1″,650 qu'elle était au départ de Toulon ; celle du n° 36, de + 0″,450, au lieu de + 1″,350 ; celle du n° 136, de — 1″,850, au lieu de — 2″,890.

LONGITUDE.

En employant la moyenne de ces marches diurnes, nous avons obtenu pour la longitude du fort de Gorée :

Par le n°	126	19° 49′ 8″
	36	19° 47′ 37″
	136	19° 39′ 12″
Longitude moyenne égale		19° 45′ 19″ O.

La longitude assignée au même point par M. le baron Roussin est de...... 19° 46′ 40″

LATITUDE.

La moyenne de plusieurs hauteurs méridiennes du soleil croisées au cercle ayant donné une latitude qui ne différait que de peu de secondes de la latitude insérée dans la Connaissance des temps, nous avons adopté cette dernière, qui est de 14° 40′ 10″ N.

La déclinaison de l'aiguille, également observée au fort, a été trouvée de 17° N. O.

COURANTS.

La résultante générale des courants, dans la traversée de Toulon à Gorée, a donné 70ᵐ au S. et 57ᵐ à l'E., dans le rapport suivant :

De Toulon au détroit	8ᵐ S.	44ᵐ E.
Du détroit aux îles Canaries	26ᵐ S.	7ᵐ E.
Des îles Canaries au cap Vert	36ᵐ S.	6ᵐ E.

TRAVERSÉE DE GORÉE A L'ILE BOURBON.

Le 26 janvier, nous appareillâmes de Gorée pour nous rendre à Bourbon.

Les vents de N. et N. N. E. nous conduisirent rapidement jusqu'à l'équateur, que nous coupâmes dans la journée du 3 février, entre le 20ᵉ et le 21ᵉ degré de longitude O.

Le 4, nous commençâmes à ressentir de petits vents de S. S. E. qui ne tardèrent pas à varier au S. E., et nous permirent ainsi de continuer notre route au plus près, bâbord amures : nous eûmes le bonheur d'échapper ainsi aux calmes auxquels les marins sont si fréquemment exposés dans ces parages.

Depuis notre départ de Gorée, les courants avaient constamment porté au S. S. O., avec une vitesse moyenne de 10 à 12 milles en 24 heures; mais le 3 nous trouvâmes une différence de 41 milles à l'E., que nous ne pûmes attribuer qu'à la forte houle de l'O. que nous avions ressentie pendant toute cette journée et la précédente.

Le 16, entre les 28ᵉ et 29ᵉ degrés de latitude S., les vents généraux nous abandonnèrent pour faire place à de faibles brises du N. N. E. et N. N. O., qui plus tard tournèrent à l'O. et O. S. O. et nous permirent de faire route, à grandes journées, vers le cap de Bonne-Espérance.

Le 5 mars, à midi, nos vigies signalèrent ce cap, dont les relèvements n'indiquèrent qu'une erreur de 3′ en moins dans la longitude moyenne de nos chronomètres.

L'intention du capitaine Laplace était de relâcher à Table-Bay; mais la violence des vents de N. O., que nous trouvâmes à l'attérage, ne nous ayant pas permis de gagner ce mouillage, nous continuâmes notre route pour Bourbon.

Le 27, après avoir eu à lutter sans cesse contre des vents

violents et une très-grosse mer, nous étions parvenus à peu près à la hauteur de cette île, lorsque nous fûmes assaillis par un de ces terribles ouragans qui désolent si souvent les mers de l'Inde, depuis décembre jusqu'en mai. Grâce à l'excellence de sa construction, *la Favorite* supporta heureusement cette bourrasque, et vint, le 1er avril, jeter l'ancre devant la ville de Saint-Denis, au milieu d'un grand nombre de navires du commerce, presque tous abandonnés par leurs équipages, et dans l'état le plus déplorable.

Le 3 avril à la pointe du jour, un autre ouragan, non moins violent que celui du 27, nous força d'appareiller en toute hâte de cette côte dangereuse. *La Favorite*, après avoir échappé à cette seconde bourrasque tout aussi heureusement qu'à la première, atteignit enfin le mouillage du Port-Louis de l'Ile-de-France, dans la matinée du 7 avril[1].

Ces longues contrariétés, jointes à de fréquentes et brusques variations dans la température, furent sans doute la cause des altérations qu'éprouva la marche de nos montres, dont les longitudes, à l'attérage, se trouvèrent fort différentes de celles que me donnèrent les relèvements.

RELACHE AU PORT-LOUIS DE L'ILE-DE-FRANCE.

Nous établîmes notre observatoire sur la terrasse de la maison de M. Feel, négociant danois (tout près de la grande caserne), et les montres y furent réglées par plusieurs séries d'observations.

La marche diurne du n° 126, déduite de ces observations, fut trouvée de — 6",740; celle du n° 36, de — 0",518; celle du n° 136, de — 10",100.

[1] Relèvements de notre mouillage dans le Port Louis.........

Relèvements de notre mouillage dans le Port Louis	Le pavillon au...............	S. 22° E.
	La pointe N. E. du port au...	N. 34° E.
	La pointe O. au..............	S. 64° O.

LONGITUDE.

En combinant ces nouvelles marches diurnes avec celles que j'ai observées à Gorée, j'ai obtenu les résultats suivants :

Par le n°	126...............	55° 1′ 00″ E.
	36...............	54° 0′ 15″
	136 rejeté.........	» » »

Longitude moyenne de l'observatoire.. 54° 00′ 37″,5 E.

Nous négligerons ce résultat, pour les raisons que nous avons signalées plus haut, et nous adopterons de préférence la longitude assignée au Port-Louis par le capitaine Duperrey, dans le voyage de *la Coquille ;* cette longitude étant la moyenne d'un grand nombre d'observations faites par cet officier, et combinées avec les résultats obtenus à différentes époques par MM. d'Après de Mannevillette, de la Caille, Stenders, Horsburgh, et autres savants ou navigateurs célèbres.

LATITUDE.

La latitude de l'observatoire a été déterminée par plusieurs hauteurs méridiennes du soleil, dont la moyenne donne 20° 9′ 35″ S. La déclinaison de l'aiguille a été trouvée au même point de 14° N. O.

ACTION DES COURANTS SUR LA CORVETTE DEPUIS GORÉE JUSQU'A BOURBON.

L'action des courants, dans cette traversée, a donné une résultante de 59^m au S. et 341^m à l'O.; savoir :

De Gorée au Cap....... 21^m S. et 148^m O.
Du Cap à Bourbon..... 38^m S. et 193^m O.

SÉJOUR A BOURBON.

Le 20 avril à huit heures du soir, nous quittâmes le

Port-Louis de l'Ile-de-France, pour retourner à Saint-Denis de Bourbon, que nous atteignîmes dans la matinée du 22 [1].

Pendant les douze jours que nous restâmes sur cette rade, nous trouvâmes peu de circonstances favorables pour observer. La houle étant toujours très-forte et les accidents fréquents sur la barre, c'eût été compromettre les instruments que d'essayer de les transporter à terre. Quelques observations furent pourtant faites à bord; mais l'état constamment brumeux de l'horizon en rendit les résultats trop incertains, pour nous permettre de les adopter : nous avons donc conservé à nos montres la marche que nous leur avions assignée au Port-Louis, et qui avait été déduite d'un grand nombre d'observations faites à terre, dans les circonstances les plus favorables. Par conséquent, c'est au méridien de ce dernier port, pour lequel nous adoptons 55° 9′ 30″ de longitude E., que nous avons rapporté les longitudes des points déterminés dans la traversée suivante.

TRAVERSÉE DE BOURBON AUX SEYCHELLES.

En quittant le mouillage de Saint-Denis, nous dirigeâmes notre route vers le N., afin de reconnaître l'île de Sable et de fixer la position de cet écueil dangereux sur lequel ont déjà péri plusieurs navires du commerce.

ILE DE SABLE.

Le 5 mai à midi, étant par 15° 51′ de latitude S., et à environ 30 milles à l'E. de la position assignée à ce danger sur la carte du capitaine Horsburgh, nous courûmes tout le reste du jour à l'O. du monde, sans avoir connaissance

[1] Relèvements de notre 2^e mouillage à Saint-Denis.........

La pointe Sainte-Suzanne au......	S. 62° E.
Le pavillon du Barachoix au......	S. 6° E.
Le cap Bernard au..............	O. 7° S.

de la terre. Nous nous tînmes donc pendant la nuit sous peu de voiles, faisant de petits bords de deux heures; et le 6, à la pointe du jour, nous continuâmes nos recherches en gouvernant toujours à l'O. A huit heures, les vigies signalèrent, droit de l'avant, une île basse et de peu d'étendue. A onze heures, nous n'en étions plus qu'à deux milles, relevant son milieu à l'O. du monde. Nous nous maintînmes jusqu'à midi dans cette position, de manière à avoir une latitude exacte.

LATITUDE.

La moyenne de plusieurs hauteurs méridiennes, observées avec le plus grand soin, par MM. de Boissieu, de Sholten et moi, place le milieu de l'île de Sable par 15° 53′ 52″ de latitude S.

Sur la carte du capitaine Howen, dressée en 1822, on trouve, pour la latitude du même point, 15° 54′.

LONGITUDE.

Trois séries d'angles horaires, prises à quatre heures du soir, lorsque nous n'étions qu'à trois milles dans le N. de l'écueil, l'ont placé à l'O. du méridien du Port-Louis de l'Ile-de-France :

Par le n° 126, dont la marche diurne n'a pas varié dans cette traversée, de	2°	58′	35″	
Par le n° 36, corrigé à Pondichéry, de	2°	58′	6″	
Quantité moyenne dont l'île de Sable est à l'O. du Port-Louis	2°	58′	20″,50	
Nous avons placé le Port-Louis par	55°	9′	30″	E.
La longitude de l'île de Sable sera donc de	52°	11′	9″,50	E.
Long^de de la carte du capitaine Howen	52°	9′	45″	E.

La longitude donnée par Horsburgh est de 20 minutes plus E. que la nôtre.

La moyenne de deux azimuts observés le matin et le soir a donné pour la déclinaison de l'aiguille 11° N. O.

Nous avons remarqué que dans le voisinage et au large de l'île de Sable les courants portaient à l'O. avec force, car dans les journées du 5 et du 6, la corvette fut drossée de 40 milles dans cette direction. Il sera donc toujours prudent d'en passer à 50 ou 60 milles au large, surtout la nuit, et quand on ne sera pas bien certain de sa position; car un navire qui serait entraîné sur le rocher par la houle ou les courants s'y perdrait immanquablement.

La plus grande étendue de l'île de Sable est d'environ quatre ou cinq cents toises du N. au S.; mais dans ces deux directions les hauts-fonds s'étendent encore à un grand mille au large, et la mer y déferle à une hauteur prodigieuse. Nous la vîmes également briser sur les deux plages de l'E. et de l'O., qui ne parurent offrir aucun point abordable pour nos canots : aussi le capitaine Laplace renonça-t-il au projet qu'il avait d'abord conçu d'envoyer un officier à terre; cependant pour ne pas quitter ce dangereux écueil sans avoir acquis la conviction qu'il ne recélait pas quelques malheureux naufragés, nous tirâmes plusieurs coups de canon, en le contournant de très-près : mais aucune créature humaine ne se montra à la surface de l'écueil. Des myriades de frégates et autres oiseaux aquatiques, auxquels cette triste solitude sert d'asile, y répondirent seuls en jetant de grands cris au moment où ils prirent leur vol vers la pleine mer.

Nous distinguâmes sur un petit monticule qui est le seul point un peu élevé de cette terre basse et sablonneuse, une croix de bois plantée derrière une case en ruine. Sur la plage, et à peu de distance de ce monticule, on distinguait

aussi les restes d'une carcasse de navire que nous supposâmes être celle du bâtiment français *l'Utile,* qui se perdit sur cet écueil en allant de Madagascar à l'Ile-de-France, avec un chargement d'esclaves. Le capitaine Tromelin, quelques années plus tard, sauva au péril de ses jours, et recueillit à son bord, le petit nombre de malheureux qui avaient échappé aux suites de ce naufrage. C'est sans doute pour consacrer le souvenir de cette action généreuse que le capitaine Howen a donné à l'île de Sable, sur sa carte de l'Océan Indien, le nom d'*île Tromelin.*

JEAN DE NUEVA.

En nous éloignant de cet écueil, nous gouvernâmes au N., de manière à nous mettre en latitude avec le milieu de Jean de Nueva, dont le capitaine Laplace désirait aussi reconnaître la position.

Le 9 mai à deux heures du matin, ayant atteint la latitude de cette île, nous nous trouvions à environ 40 milles à l'E. de la longitude qui lui est assignée sur les cartes d'Horsburgh et de d'Après. La route fut alors donnée à l'O., et nous chassâmes tout le jour dans cette direction. Les résultats de trois séries d'angles horaires combinés avec l'estime, plaçaient la corvette, à six heures du soir, par 49° 26′ de longitude E., c'est-à-dire 20 milles au delà de la position de l'île sur l'une et l'autre carte. L'horizon était magnifique et aurait permis de distinguer facilement une terre de moyenne élévation à une distance de 30 milles au moins; mais nos vigies n'aperçurent rien du tout. Nous sûmes plus tard, quand nous eûmes connaissance de la carte du capitaine Howen, que la partie la plus E. de Jean de Nueva n'est que par 48° 49′ de longitude E.: nous étions donc

encore, d'après nos montres, à 37 milles de la côte orientale de cette île, quand nous cessâmes nos recherches. Nous dûmes naviguer, pendant toute la nuit, avec la plus grande circonspection, pour éviter le dangereux écueil de la Providence et les autres récifs dont cette mer est semée.

Le 13 à quatre heures du matin, nous eûmes connaissance des îles Mahé ou Seychelles, et dans la soirée du même jour nous laissâmes tomber l'ancre devant la petite île Sainte-Anne, qui forme avec les autres îles voisines et la côte septentrionale de Mahé le port principal de cet archipel[1].

RELACHE A MAHÉ.

Notre observatoire, que nous plaçâmes sur la terrasse de M. Savy, seul habitant de Sainte-Anne, fut déterminé en latitude par plusieurs hauteurs méridiennes du soleil, dont la moyenne a donné 4° 36′ S.

Cette latitude est exactement la même que celle qu'assigne au même point le capitaine Howen.

LONGITUDE.

Les deux montres nos 126 et 36 ont été employées, mais d'une manière différente, à la détermination de la longitude. La première de ces montres n'ayant éprouvé qu'une variation à peine appréciable dans la traversée, on n'a rien changé à ses résultats; tandis que ceux du n° 36 sont corrigés de la variation diurne qu'on lui a plus tard trouvée à Pondichéry. Le n° 136 a été rejeté, et l'on verra que cette montre a rarement pu contribuer à la détermination de nos longitudes. Le n° 126, ainsi employé, avec sa marche

[1] Relèvements de notre mouillage au port Mahé..........
- L'île Sainte-Anne (le milieu) au.. S. 62° E.
- La maison du gouverneur au...... S. 54° O.
- La pointe O. de la baie au....... N. 34° O.

diurne observée à l'Ile-de-France, a placé notre observatoire de Sainte-Anne à l'O. du Port-Louis de. 2° 00′ 30″

Le n° 36, corrigé à Pondichéry, donne. 2° 00′ 05″

Quantité moyenne dont l'observatoire est à l'O. du Port-Louis . . .	2° 00′ 17″,50
Longitude du Port-Louis	55° 9′ 30″ E.
Longitude de l'observatoire de *la Favorite*.	53° 9′ 12″,50 E.
La longitude du même point, d'après Howen, est de	53° 7′ 45″ E.

On voit que la faible différence qui existe entre ces deux résultats est, à quelques secondes près, la même que celle que nous avons trouvée dans la détermination de l'île de Sable. Ainsi d'après nos observations la position de cet écueil, par rapport au méridien de Sainte-Anne, sera celle que donne le capitaine anglais.

L'intervalle de temps compris entre les premières et les dernières observations que nous avons pu faire à Sainte-Anne n'était pas assez grand pour nous permettre d'en conclure une nouvelle marche diurne pour nos montres; et d'ailleurs, comme cette nouvelle marche eût à peine différé de celle que nous leur avions trouvée au départ de l'Ile-de-France, nous avons cru devoir continuer à nous en servir.

Le peu de jours que nous avons passés au Port-Mahé ont été employés par M. Paris à dresser un plan détaillé de ce port, de ses sondes et de ses différentes passes.

TRAVERSÉE DE MAHÉ A PONDICHÉRY.

Le 20 à la pointe du jour, nous prîmes congé de M. Savy, dont nous avions reçu l'accueil le plus amical. Nous consacrâmes cette journée et celle du lendemain à compléter

l'hydrographie des Seychelles ; et le 21 au soir, ce travail étant terminé, nous continuàmes notre route pour Pondichéry.

Le 30, nous coupâmes la ligne entre le 67ᵉ et le 68ᵉ degré de longitude E., avec de petits vents de N. O. variables à l'O. N. O., et un temps magnifique.

Les courants qui, depuis notre départ de Mahé, nous avaient journellement porté de 20 à 25 milles dans l'E., semblèrent augmenter de vitesse à mesure que nous approchâmes de l'équateur. Dans les journées des 29 et 30, leur action alla jusqu'à 40 milles.

La déclinaison, qui est de 7° N. O. aux Seychelles, a diminué jusque vers la ligne, où on l'a trouvée nulle.

Le 1ᵉʳ juin, nous traversàmes l'attole d'Adunati des îles Maldives, sans découvrir aucune terre. Les courants continuaient à porter à l'E. avec beaucoup de rapidité.

Le 4 dans la soirée, on crut reconnaître quelques points élevés de l'île de Ceylan. Nous naviguâmes toute la nuit, sous peu de voiles, avec grand frais de S. O. et grosse mer, de manière à prolonger la côte méridionale de cette île, dont il est important de ne pas trop s'éloigner, à cause des courants qui portent au S. E. ; et comme la route que nous suivions nous faisait passer à peu de distance des *Deux-Basses,* récifs fort dangereux et célèbres par plus d'un naufrage, le capitaine Laplace ordonna de sonder d'heure en heure. Mais quoiqu'on filât chaque fois jusqu'à cent brasses de ligne, nous n'eûmes jamais le fond.

Le 5 au matin, contre notre attente, les vigies ne signalèrent point la terre, dont notre estime nous plaçait cependant à peu de distance. Présumant que les courants à l'E. nous en avaient éloignés, le commandant fit gouverner au N. O., et à dix heures on découvrit enfin les montagnes de la

partie S. E. de Ceylan. Les angles horaires, observés dans la matinée du même jour, nous donnèrent la conviction que, depuis la veille, la corvette avait effctivement été portée de 34 milles à l'E.

A l'abri de la côte orientale de Ceylan, que nous prolongeâmes dans les journées du 6 et du 7, avec un joli vent d'O. variable au N. O., nous trouvâmes la mer calme et un temps superbe. Jusqu'à Trinquemale, le rivage que dominent de hautes montagnes couvertes d'une forêt d'arbres odoriférants, offre l'aspect le plus agréable; mais au-delà de ce port, on ne distingue plus qu'une plage de sable basse et aride, dont la monotonie est à peine interrompue par quelques pics isolés qu'on aperçoit de loin en loin, à de grandes distances dans l'intérieur.

Le 7 au matin, la côte de l'Inde fut signalée par nos vigies : nous la suivîmes toute la journée, à très-petite distance, de manière à faire voir notre pavillon aux divers établissements européens situés sur cette partie de la presqu'île; et à huit heures, nous laissâmes tomber l'ancre sur un fond de 8 brasses, devant la ville de Pondichéry, au moment où nous relevions le mât de pavillon à 2 milles environ dans l'O. 13° N.

RELACHE A PONDICHÉRY.

M. de Saint-Hilaire, commissaire ordonnateur de cette colonie, voulut bien nous permettre d'établir notre observatoire sur la terrasse de sa maison, placée à une centaine de toises seulement au N. du mât de pavillon.

La marche diurne du n° 126, déduite d'une série d'observations faites depuis le 10 jusqu'au 17 juin, a été trouvée de—6",752, au lieu de—6",740 qu'elle était au Port-Louis. Une aussi faible variation, après une traversée de cinquante-

cinq jours, ne donnant point de correction appréciable, on n'a rien changé aux résultats de cette montre.

Le n° 36 a varié de — 0″,518 à + 1″,741, et le n° 136 de — 10″,100 à — 8″,414.

LONGITUDE.

En employant les deux premières montres conformément à ces derniers résultats, nous plaçons le méridien de Pondichéry à l'E. de celui du Port-Louis :

Par le n° 126, de.	22° 20′ 51″
Par le n° 36, de.	22° 23′ 34″
Quantité moyenne.	22° 22′ 12″,5
Longitude du Port-Louis.	55° 9′ 30″ E.
Longitude conclue de Pondichéry. .	77° 31′ 42″,5E.

LATITUDE.

Nous avons trouvé pour la latitude de l'observatoire, déduite de plusieurs hauteurs méridiennes du soleil :

11° 55′ 40″ N.

Et on en a conclu pour le mât de pavillon. . . . . 11° 55′ 30″

La déclinaison de l'aiguille, observée à bord, a été trouvée de 2° N. E.

COURANTS.

L'action générale des courants, dans cette traversée, a présenté le résultat suivant :

De Bourbon aux Seychelles. . 24ᵐ au N., et 170 à l'O.

Des Seychelles à Pondichéry. 6ᵐ au S., et 396 à l'E.

Ces résultats indiquent suffisamment que les eaux de l'Océan Indien suivent généralement d'une manière invariable le cours des vents régnants, puisque, dans la pre-

mière de ces traversées, nous n'avons pas cessé de ressentir des brises dépendant de l'E., tandis que dans la seconde, elles ont constamment soufflé de l'O. Cette règle peut être, je crois, considérée comme à peu près générale dans toutes les mers où le voisinage des grands archipels ou des continents ne peut influer sur le cours des eaux en les détournant de leur direction. Ne pourrait-on pas, en combinant un grand nombre d'observations de ce genre, faites à diverses époques et recueillies avec soin, arriver à des résultats moyens, dont une table pourrait, dans bien des circonstances, être d'un grand secours pour la navigation ?

Le 18 juin à huit heures du soir, nous quittâmes la rade de Pondichéry, et mouillâmes le lendemain devant la ville de Madras.

LONGITUDE DE MADRAS [1].

Trois séries d'angles horaires, observées à bord dans la matinée du 23, ont placé la corvette à l'E. du méridien de Pondichéry :

Par le n°	126, de............	0° 26′ 53″
	36, de............	0° 26′ 35″
	136, de............	0° 26′ 24″
Quantité moyenne égale.........		0° 26′ 37″
Longitude adoptée de Pondichéry.		77° 31′ 42″ E.
Longitude de la corvette.......		77° 58′ 19″ E.
Mais la corvette est à l'E. du mât de pavillon du fort Saint-George de......		0° 1′ 00″
La longitude de ce mât de pavillon est donc, d'après nous, égale à........		77° 57′ 19″ E.

[1] Relèvements de notre mouillage à Madras................

Le pavillon du fort au.........	O. 7° S.
Les deux pagodes au.........	N. 36° O.
La partie N. de la ville au....	N. 12° O.

Le peu de temps écoulé depuis notre départ de Pondichéry, et l'accord parfait qui existe dans les résultats des trois montres, ne permettent pas d'appliquer à ces résultats la correction relative à la variation de marche qu'on a trouvée trois mois plus tard à Manille.

LATITUDE.

Plusieurs observations méridiennes du soleil, également faites à bord, ont placé le mouillage par 13° 4′ 10″ de latitude N.

Mais le mouillage est plus N. que le mât de pavillon de 6″.

On aura donc pour la latitude du mât de pavillon .... 13° 4′ 4″ N.

La déclinaison de l'aiguille est de ..... 3° N. E.

ÉCHOUAGE SUR LA FAUSSE POINTE DIVY.

En appareillant de Madras, le 27 juin, nous fîmes route pour aller visiter le petit établissement français de Yanaon, situé dans la baie de Coringui; mais dans la nuit du 29, au moment où l'on venait de sonder, et tandis que la sonde, par la maladresse du sondeur sans doute, n'avait pas indiqué le fond à 30 brasses, la corvette échoua subitement sur un grand banc de vase que les eaux fangeuses du fleuve Chrisna amoncellent autour de la fausse pointe Divy.

Après de pénibles efforts et d'inexprimables angoisses, nous parvînmes enfin à remettre la corvette à flot, dans la soirée du 7 juillet. Les quatre montres étaient restées dans un hamac suspendu, confié à la surveillance d'un timonier, et les comparaisons que l'on continua de faire

régulièrement n'annoncèrent aucune variation dans leur marche réciproque. Malheureusement, comme la côte bornait l'horizon dans les deux directions convenables pour observer le matin ou le soir, il ne fut pas possible de faire servir les montres à la détermination exacte du lieu de notre échouage; aussi la position que nous avons donnée à cette partie du banc Divy, dans la table qui accompagne ce Mémoire, a été déduite de la première observation faite un peu plus tard au mouillage de Mazulipatnam, au moyen de l'estime corrigée de l'effet des courants.

Le 10 juillet, l'ordre étant entièrement rétabli à bord et le gouvernail remonté, nous continuâmes notre route, et dans la matinée du lendemain nous mouillâmes devant l'établissement anglais de Mazulipatnam, de manière à relever le mât de pavillon à 5 milles environ dans l'O. 30° N.

RELACHE A MAZULIPATNAM.

Pendant notre courte relâche dans ce port, nous ne pûmes faire qu'un petit nombre d'observations. Cependant la moyenne de deux hauteurs méridiennes du soleil, prises à des jours différents par M. de Boissieu et moi, a donné pour la latitude du mouillage de la corvette 16° 3′ 44″ N.

Mais le mât de pavillon est au N. de la corvette de.		2′	42″
On aura donc pour sa latitude.	16°	6′	26″
Horsburgh place le même point par. . .	16°	11′	

LONGITUDE.

Les trois montres, employées avec la moyenne des marches diurnes observées à Pondichéry et à Manille, ont placé notre mouillage à l'E. du mât de pavillon de Madras

de..............................	0° 59′ 21″
Nous avons placé ce mât de pavillon par........................	77° 57′ 34″ E.
Longitude conclue du lieu de notre mouillage....................	78° 56′ 55″ E.
Mais la corvette est à l'E. du mât de pavillon de Mazulipatnam de......	4′ 25″
Il restera pour la longitude du mât de pavillon de Mazulipatnam........	78° 52′ 30″ E.
La longitude donnée par Horsburgh est de........................	78° 52′ 43″ E.

RELACHE DANS LA BAIE DE CORINGUI.

Le 15, nous partîmes de Mazulipatnam, et dans la soirée du 16 nous entrâmes dans la baie de Coringui[1].

Les bancs nombreux qui obstruent les environs de cette baie rendant son abord assez difficile, il ne sera peut-être pas inutile d'entrer dans quelques détails sur la route qu'il convient de suivre pour s'y rendre, en venant de Mazulipatnam.

On devra, en quittant ce mouillage, gouverner à l'E. du monde pour doubler la pointe de Narsapour à une distance convenable. Toute la côte comprise entre cette pointe et celle de Divy est très-basse et inondée par le fleuve Godavery, dont les eaux charrient des monceaux de vase qui encombrent le fond de la baie de Coringui. Après avoir fait environ 40 milles à l'E., on pourra sans crainte venir sur bâbord et gouverner successivement au N. E. 1/4 E., puis au N. E., en se maintenant par 12 ou 13 brasses pour longer

[1] Relèvements de notre mouillage dans la baie de Coringui...
- La tour du fanal au.......... S. 22° E.
- L'entrée de la rivière au...... S. 28° O.
- Les pagodes de Jagnapora au... N. 66° O

le rivage depuis la pointe de Narsapour jusqu'à celle de Godeware, à une distance de 4 ou 5 milles environ. Cette partie de la côte indienne est basse, très-boisée, et la mer y brise constamment avec force.

La pointe de Godeware est remarquable par un bouquet de trois palmiers qui la couronne et se trouve tout à fait isolé de quelques autres massifs d'arbres qu'on aperçoit plus à l'O. On peut également doubler cette pointe à une distance de 5 à 6 milles. Quand on la relèvera à l'O., et que le fanal de Hope-Island restera au N. N. O., on gouvernera au N. 1/2 E., de manière à prolonger le grand banc du N. qu'il ne faut pas approcher à moins de 12 brasses; car le fond décroît très-rapidement auprès de ce banc, sur lequel la mer déferle à une grande hauteur. Dès qu'on n'apercevra plus de brisants au N. O., on pourra gouverner à l'O. et O. 1/4 S. O., pour donner dans la baie. Depuis la tête du grand banc du N. jusqu'au mouillage, le fond décroît graduellement jusqu'à 4 et 5 brasses.

La baie de Coringui, dont on trouve un plan détaillé dans l'ouvrage d'Horsburgh, a environ 12 milles de large du N. au S., depuis les pagodes de Jagnapora jusqu'au grand banc du N., et 6 milles de profondeur de l'E. à l'O. Au N. des pagodes de Jagnapora commence la haute chaîne des Circars septentrionaux qui donnent leur nom à cette province. La côte occidentale de la baie, depuis le pied de ces montagnes jusqu'à l'embouchure de la rivière de Coringui, est garnie de cocotiers d'un aspect agréable. La partie méridionale est obstruée par des bancs de vase et des îles de sable[1] très-basses, où vont se perdre les eaux du Godavery. Une des branches de ce fleuve forme la petite rivière de

[1] C'est sur une de ces îles qu'est situé le fanal de Hope-Island, dont le feu peut être aperçu à une distance de 10 milles au large.

Coringui. Pendant la mousson du N. E., les bâtiments qui ne calent que 11 à 12 pieds d'eau trouvent un excellent abri dans cette rivière et peuvent s'y réparer commodément.

A environ 7 ou 8 milles de son embouchure, la petite rivière de Coringui confond ses eaux avec une autre branche du Godavery, appelée *rivière d'Ingheram;* et c'est près du confluent de ces deux rivières, sur une langue de terre adhérente au continent, qu'est situé le petit territoire de Yanaon.

La grande distance qui séparait notre mouillage du village de Coringui, et la violence des marées, nous empêchèrent de déterminer la position géographique de cet établissement. Il ne nous fut guère possible non plus de faire à bord des observations astronomiques, car l'horizon était borné de tous les côtés par des plages bordées de brisants que nos embarcations ne pouvaient approcher.

TRAVERSÉE DE CORINGUI A MANILLE.

Le 30 juillet, après avoir réparé quelques légères avaries causées par notre échouage sur la fausse pointe Divy, nous mîmes sous voiles et gouvernâmes vers le détroit de Malaca.

Le 5 avril, nous prîmes connaissance des îles Nicobar, et nous déterminâmes la position du cap S. de la plus grande de ces îles, que nos observations ont placé

par.................... 6° 45′ 50″ N.
et.................... 91° 31′ 58″ E.

Le 9, nous donnions dans le détroit de Malaca avec une brise favorable et un temps magnifique, dont nous jouîmes pendant toute notre traversée jusqu'à Malaca, où nous arrivâmes le 14 au matin[1].

[1] Relèvements du mouillage de la corvette à Malaca........
- Le pavillon au............... N. 65° E.
- L'île aux Pêcheurs au........ N. 66° O.
- La grande île à l'Eau au...... S. 54° E.

Notre route, dans cette première partie du détroit, fut trop rapide pour nous permettre d'y faire quelques observations géographiques. Du reste, la carte et l'instruction du capitaine Horsburgh sont, pour cette navigation, les documents les plus sûrs auxquels on puisse recourir, puisque l'une et l'autre sont le résultat d'une immense quantité d'observations puisées par ce navigateur à des sources authentiques.

RELACHE A MALACA.

N'ayant séjourné que vingt-quatre heures dans ce port, il ne nous a pas été possible d'en fixer la latitude, et nous avons dû adopter celle de la Connaissance des temps.

LONGITUDE.

Nous fûmes plus heureux pour la longitude. Plusieurs séries d'angles horaires, observées dans la soirée du 14 et dans la matinée du 15, nous ont permis de la déterminer d'une manière exacte.

En nous servant de la marche diurne de nos montres, corrigée à Manille, la corvette se trouvait alors à l'E. du méridien de Pondichéry, suivant

Le n°	126, de	22° 26′ 17″
	36, de	22° 19′ 55″
	136, de	22° 20′ 24″
Quantité moyenne égale		22° 22′ 12″
Pondichéry est par		77° 31′ 42″ E.
La corvette était donc par		99° 53′ 54″ E.
Quantité dont la corvette se trouvait à l'O. du fort		54″
La longitude du fort égale		99° 54′ 48″ E.

Celle que donne Horsburgh, comme le résultat d'une foule de distances lunaires et d'observations chronométriques, est de........................ 99° 54′ 45″

La Connaissance des temps donne.... 99° 45′ 00″

Dans ce port, et en général dans tout le détroit, la déclinaison a été trouvée à peu près nulle.

COURANTS.

La résultante des courants, depuis la baie de Coringui jusqu'à Malaca, a donné............... 78^m au N.

et........................... 59^m à l'E.

Mais la direction des marées dans le détroit paraît très-incertaine, et exigerait elle-même, pour être bien connue, une plus longue suite d'expériences que celles que peut faire un navire qui traverse à la hâte, et dont le principal but est de profiter de toutes les chances favorables pour abréger sa navigation dans ce passage difficile. Néanmoins nous avons toujours apporté le plus grand soin, soit à l'ancre, soit à la voile, à apprécier la vitesse et la direction des eaux; et l'on trouvera, dans le résumé nautique qui fait suite à ce Mémoire, le résultat circonstancié de ces observations.

En nous rendant de Malaca à Sincapour, nous fûmes à même de déterminer plusieurs positions, entre autres celle de Poulo-Pisang et de l'île aux Arbres, deux points remarquables du détroit.

RELACHE A SINCAPOUR.

Nous atteignîmes ce port le 18 dans la soirée, et notre séjour s'y prolongea jusqu'au 25[1].

[1] Relèvements de notre mouillage devant Sincapour.........
- La maison du gouverneur au..... N. 39° O.
- Le mont Johoreau.............. N. 61° E.
- Ile John (la pointe S.) au....... S. 30° O.

Nous en profitâmes pour fixer, par un nombre suffisant d'observations, sa position par rapport au méridien de Malaca ; nous avons obtenu le résultat suivant :

Différence des méridiens par le n°	126........	1° 39′ 15″
	36........	1° 37′ 43″
	136........	1° 39′ 35″
Quantité moyenne dont Sincapour est à l'E. du méridien de Malaca.....		1° 38′ 51″
Nous avons placé Malaca par........		99° 54′ 48″ E.
Donc la longitude de Sincapour égale..		101° 33′ 39″ E.

LATITUDE.

La latitude, observée à bord et ramenée au même point, a été trouvée de............. 1° 16′ 30″ N.

Suivant Horsburgh, elle serait de.... 1° 17′

La déclinaison de l'aiguille est de..... 2° N. E.

TRAVERSÉE DE SINCAPOUR A MANILLE.

Le 25, en quittant Sincapour, nous éprouvâmes des brises faibles et variables, qui nous obligèrent à mouiller près de la pointe Romania. Pendant la nuit que nous passâmes à ce mouillage, la marée fut observée attentivement. Depuis huit heures jusqu'à onze heures, elle porta à l'E. avec une vitesse d'un mille à $1^m,8$; puis entre onze heures et deux heures du matin, elle suivit une direction toute contraire, sans dépasser $0^m,6$.

Nous louvoyâmes pendant toute la matinée du 26 ; mais un violent orage qui éclata vers les deux heures nous força de mouiller de nouveau, à 2 ou 3 milles de Poulo-Bintang; une légère brise de S. E. qui s'éleva à la suite de l'orage, nous permit bientôt de continuer notre route, en rangeant

de très-près la côte septentrionale de cette île, de manière à laisser sur bâbord la roche de Pedra-Branca, située tout à fait à l'entrée du détroit.

Le 27, nous eûmes connaissance de Poulo-Aor. La mousson de S. O., alors dans toute sa force, nous conduisit rapidement en vue de l'île de Luçon, que nous reconnûmes dans la matinée du 3 septembre.

ILE AUX CHÈVRES.

Trois séries d'angles horaires, prises auprès de l'île aux Chèvres, nous ont permis de fixer la position de cette île, que la moyenne de nos trois montres, réglées sur le méridien de Manille, a placée à l'O. de ce méridien de.............................. 0° 55′ 34″

Manille, on le verra plus tard, est par.............................. 118° 40′ 15″ E.

Donc, longitude du milieu de l'île aux Chèvres, égale.............. 117° 44′ 41″ E.

Dans la soirée du même jour, nous atteignîmes l'entrée de la baie de Manille, et le 4, à une heure du matin, nous laissâmes tomber l'ancre dans le fond de cette baie, à peu de distance de la ville[1].

COURANTS.

L'action du courant sur la corvette, depuis Sincapour, avait été de 59 milles au N. et 38 milles à l'E.

SÉJOUR A MANILLE.

Notre observatoire fut installé sur la terrasse de la maison de MM. Vidi frères, négociants français, de qui nous

[1] Relèvements de notre mouillage dans la baie de Manille....
- Le fanal au.................. N. 37° E.
- La pointe de Cavite au........ S. 32° O.
- Le cap Marivelle au.......... S. 84° O.

reçûmes la plus obligeante hospitalité. Cette maison est située sur la rive droite de la rivière, en face du pont qui joint le quartier de Bidondo à la ville espagnole.

Les observations que nous y fîmes se divisent en deux séries. La première, comprise entre le 14 et le 19 septembre, a donné la nouvelle marche diurne de nos montres, et par conséquent les corrections à appliquer à la longitude de ce port et à celle des divers points que nous avions déterminés sur notre route.

Le mouvement diurne du n° 126, déduit de ces observations, a été trouvé de — 8",425, au lieu de — 6",752 qu'il était à Pondichéry; celui du n° 36, de + 1",997, au lieu de + 1",741; celui du n° 136, de — 10",709, au lieu de — 8",814.

LONGITUDE.

En employant la moyenne de ces marches diurnes, nous avons obtenu, pour différence entre les méridiens de Manille et de Pondichéry, les résultats suivants :

Par le n°	126	41° 12′ 37″
	36	41° 01′ 02″
	136	41° 12′ 00″
Quantité moyenne dont l'observatoire est à l'E. de Pondichéry		41° 8′ 33″
Longitude de Pondichéry		77° 31′ 42″
Longitude conclue de l'observatoire		118° 40′ 15″ E.

M. Daussy, sous-directeur du dépôt des plans et cartes de la marine, dans son Mémoire sur la longitude de Manille, publié en 1830, a placé la cathédrale de cette ville par 118° 38′ 39″.

Cette longitude est le résultat de deux occultations obser-

vées pendant l'expédition de Malaspina, et que M. Daussy a recalculées avec la plus rigoureuse exactitude.

Les officiers de *la Thétis* et de *l'Espérance,* par un grand nombre de distances de la lune au soleil, ont trouvé pour le même point.................... 118° 38′ 24″ E.

Horsburgh, dans son instruction de 1822, donne...................... 118° 42′ E.

Ces divers résultats approchent beaucoup du nôtre et prouvent que nous pouvons admettre, sans erreur sensible, les longitudes que nous avons fait dépendre du méridien de Pondichéry. Du reste, notre but n'étant pas de combiner nos observations avec celles de nos prédécesseurs, pour parvenir à des déterminations plus exactes, mais seulement de donner quelques matériaux qui puissent un jour, entre des mains plus exercées, devenir utiles pour arriver à de nouveaux et plus rigoureux résultats, nous nous abstiendrons de toute espèce de discussion à cet égard.

La deuxième série de nos observations, comprise entre le 15 et le 26 octobre, a servi à constater l'altération que pouvaient avoir éprouvée nos montres dans leur mouvement diurne, pendant notre long séjour à Manille.

LATITUDE.

Nous avons adopté celle de Malaspina, qui a été déterminée par les hauteurs méridiennes de six étoiles, et qui, rapportée à notre observatoire, l'a placé par 14° 16′ 30″ N.

La déclinaison de l'aiguille, observée à bord, a été trouvée de 1° N. E.

TRAVERSÉE DE MANILLE A MACAO.

Le 3 novembre, nous quittâmes la baie de Manille, et dirigeâmes notre route vers les côtes de Chine.

Jusqu'au 7, nous éprouvâmes, le long de l'île de Luçon, des brises faibles, et une grande houle de N., qui semblait annoncer que déjà la mousson était établie à peu de distance de l'endroit où nous étions : nous ne tardâmes pas effectivement à la ressentir, dès que la corvette eut dépassé le parallèle du cap Bolinao.

Du 7 au 10, nous louvoyâmes à petits bords, sans nous éloigner de la côte de l'île, le long de laquelle nous avions remarqué que les courants portaient violemment au N.

Du 10 au 15, le vent souffla par tourmente du N. N. E., avec une très-grosse mer, et nous força de mettre à la cape sous le grand hunier : cependant nous ne cessâmes pas de ressentir l'influence favorable des courants, dont l'action sur la corvette fut telle qu'elle compensa presque entièrement l'effet de la dérive.

Nous fûmes aussi à même, pendant ce coup de vent, de faire sur le baromètre une remarque assez singulière : la colonne de mercure, constamment très-haute quand nous étions au large, baissait graduellement à mesure que nous approchions de la terre ; et nous l'avons vue ainsi, en moins d'une heure, tomber de 5 à 6 lignes, et remonter aussi rapidement, non qu'il se fût opéré le moindre changement dans l'atmosphère, mais parce que nous nous étions rapprochés, puis éloignés de la côte.

Le 17 au soir, le vent étant tout à fait tombé, nous prîmes notre point de départ sur le cap Boyador. En continuant à courir au large, nous trouvâmes la mer moins forte ; et le vent, qui jusqu'alors avait sans cesse soufflé au N. N. E., varia au N. E. et à l'E. N. E.

Nous en profitâmes pour doubler le banc de Pratas ; mais nous ferons remarquer ici que les courants qui se dirigent au N. avec force le long de la côte occidentale de Luçon,

prennent une direction toute contraire à mesure qu'on s'en écarte, et portent alors au S. avec une vitesse à peu près égale. Cette remarque peut avoir une grande importance pour les navires qui, durant la mousson du N. E., passent, comme nous l'avons fait, au N. du banc de Pratas, et qui, ignorant ce mouvement des eaux, ne donneraient pas assez de tour à ce dangereux écueil.

Le 19, nous fûmes avertis du voisinage de la côte de Chine par l'immense quantité de bateaux pêcheurs qui nous entouraient, et le 20, à quatre heures du soir, nous mouillâmes près d'un groupe de petits îlots appelés les *Neuf-Iles*, situé à 5 ou 6 milles environ dans le N. E. de Macao; mais le lendemain la corvette alla mouiller beaucoup plus près de cette ville, sur un fond de 4 brasses à marée haute et 3 1/2 à marée basse [1].

COURANTS.

La résultante des courants, dans la traversée, a été trouvée de 62^m au N. et 47^m à l'O.

La traduction (par M. le Prédour, lieutenant de vaisseau) de la partie de l'ouvrage d'Horsburgh qui traite de l'attérage de Macao et des Bouches du Tigre, ne laissant rien à désirer pour la clarté et l'exactitude, nous croyons inutile d'entrer dans aucun détail sur ces parages.

RELACHE A MACAO.

Les observations propres à régler la marche des montres furent faites à bord, et eurent lieu entre le 29 novembre et le 16 décembre.

La nouvelle marche diurne du n° 126, déduite de ces

[1] Relèvements de notre 2e mouillage à Macao:

Le fort San-Francesco, au	N. 62° O.
Cow-Point, au	S. 16° E.
La plus N. des Neuf-Iles, au	N. 36° E.

observations, a été trouvée de — 3",751, au lieu de — 7",091 qu'elle était au départ de Manille.

On a trouvé, pour le n° 36,—0",753, au lieu de—0",853.

Cette faible variation du n° 36, en quarante-quatre jours, ne donne point de correction apparente; et même en jetant un coup d'œil sur le registre des comparaisons, on voit que, jusqu'au 29, cette montre et le n° 126 n'ont pas cessé de marcher avec le plus parfait accord, et que ce n'est que le 30 au matin que la comparaison a indiqué une différence de 2 ou 3 secondes dans leur marche diurne. Or, cette variation ne peut être attribuée qu'au n° 126, puisque les observations du 29 au 16 indiquent une différence à peu près semblable dans la marche diurne de cette dernière montre, tandis qu'elles n'en indiquent aucune dans celle du n° 36. Aussi les trois séries d'angles horaires d'après lesquelles on a conclu la longitude n'ayant été observées que dans la journée du 29, il ne serait pas raisonnable d'appliquer à cette longitude une correction résultante d'une altération de marche qui, suivant toute apparence, ne s'est manifestée que le lendemain, et dont on peut trouver la cause dans les fortes et brusques variations de température que nous éprouvâmes pendant notre séjour à Macao.

D'après cela, employées simplement avec leur marche diurne observée à Manille, les deux montres ont donné le résultat suivant :

La corvette, à l'O. de Manille, par le n°	126, de...	7° 24′ 32″
	36, de...	7° 21′ 42″
Moyenne égale..............		7° 23′ 07″
La longitude de Manille est de...		118° 40′ 15″ E.
Il reste pour celle de la corvette..		111° 17′ 08″

Longitude de la corvette.	111° 17′ 08″
Mais la corvette est à l'E. du fort San-Francesco de.	1′ 43″
La longitude de ce fort sera donc de.	111° 15′ 25″

C'est celle que nous avons adoptée et dont nous avons déduit la longitude de Tourane, qui a servi plus tard de point de départ à nos opérations hydrographiques dans le golfe de Tunquin et dans les Natunas et Anambas.

LATITUDE.

Un grand nombre d'observations méridiennes faites avec soin ont donné pour la latitude ramenée au même point. . . . . 22° 12′ N.

La déclinaison de l'aiguille est de. . . 1° N. E.

TRAVERSÉE DE MACAO A TOURANE.

Dans cette traversée, qui s'effectua du 18 au 21 décembre, nous pûmes rectifier une erreur assez considérable qui existe sur la carte de la côte orientale de l'île d'Haynan, publiée en 1819 par le capitaine Kergariou.

ILES TINOSA ET FALSE-TINOSA.

Sur cette carte, la petite île de False-Tinosa est placée par 19° 3′ de latitude N.

Mais le 19 à midi, la moyenne de plusieurs observations croisées au cercle ayant placé la corvette par 19° 15′ 48″ N., nous n'atteignîmes le parallèle de cette île qu'après avoir couru 26 milles au S.; ce qui donna pour sa

latitude.	18° 49′ 48″
au lieu de.	19° 3′

La même erreur n'existe pas dans la position de Tinosa, que le capitaine Kergariou place par 18° 46′, et que nous plaçons par 18° 44′; mais il en résulte que, sur la carte de cet officier, la distance de l'une à l'autre île se trouve de 17 milles, tandis qu'elle n'est réellement que de 6.

LONGITUDES.

Les longitudes que nous avons assignées à Tinosa et à False-Tinosa, ne diffèrent que très-peu de celles que leur donne le capitaine Kergariou.

COURANTS.

L'effet des courants sur la corvette dans ces trois jours, pendant lesquels nous avons été sans cesse favorisés par une grande brise de N. E., a été de...... 50^{m} à l'O.
et........................... 34^{m} au S.

RELACHE A TOURANE.

Notre observatoire, placé sur le petit îlot pres duquel mouillent habituellement les grands navires[1], fut déterminé en latitude par des hauteurs méridiennes et circumméridiennes, dont la moyenne a donné 16° 7′ 21″ N.

C'est, à peu de chose près, le résultat qu'ont obtenu les officiers de *la Thétis* et de *l'Espérance*, en 1824.

LONGITUDE.

Nous faisons dépendre la latitude de Tourane de celle que nous avons assignée à Macao, en employant encore nos

[1] De ce mouillage on relève { le mât de Tourane au............. S. 11° E. / la pointe N. de l'îlot au........... N. 46° O. / la pointe N. O. de la presqu'île au... N. 51° O. }

montres 126 et 36, avec la moyenne de leurs marches diurnes observées dans ces deux ports :

La première place notre observatoire à l'O. du fort San-Francesco de	5° 20′ 50″
La deuxième de	5° 20′
Ce qui donne pour différence moyenne.	5° 20′ 25″
Mais nous avons placé le fort San-Francesco par	111° 15′ 25″ E.
Nous aurons donc pour l'observatoire..	105° 55′ 00″ E.
L'expédition de *la Thétis* place le même point par	105° 57′

Sur le plan de Tourane dressé dans l'expédition du lord Macartney, on trouve 105° 54′.

Cette dernière longitude, dont la nôtre ne diffère que d'une minute, est aussi celle qu'a adoptée M. Dayot, ingénieur français au service du précédent empereur de la Cochinchine, et à qui nous devons de très-belles cartes de cette partie de l'Asie.

EXPLORATION DU GOLFE DE TUNQUIN.

Nous quittâmes la baie de Tourane dans la journée du 24 janvier, après avoir déterminé la marche diurne de nos trois chronomètres et leur état sur le temps moyen, par de nombreuses séries d'observations faites dans les circonstances les plus favorables.

ILE DU TIGRE.

Le 27 dans la soirée, nous eûmes connaissance de l'île du Tigre, qui devait servir de point de départ à nos travaux hydrographiques dans le golfe de Tunquin. Nous nous maintînmes toute la nuit à peu de distance de cette île,

sondant d'heure en heure, sur un fond de 25 à 30 brasses.

Un bateau caboteur, que nous questionnâmes dans la matinée du 28, nous donna les renseignements suivants :

Le passage entre l'île du Tigre et la côte est sain et le fond y est très-régulier. Les marées, dans le golfe, portent au S. avec force pendant le jour, et en sens contraire, mais avec moins de rapidité, pendant la nuit. Cette remarque était parfaitement d'accord avec nos observations sur les courants, qui, depuis le départ de Tourane, avaient journellement donné une résultante de 12 ou 15 milles au S.

Dès que la brise se fit sentir, nous fîmes route pour passer à l'O. de l'île, et à onze heures du soir, quand nous relevâmes son milieu, à 6 milles à l'E. environ, nous laissâmes tomber l'ancre à jet par 25 brasses. De ce mouillage, on ne distinguait la côte que comme une ligne blanche à l'horizon.

LONGITUDE ET LATITUDE.

Trois séries d'angles horaires, prises dans la matinée du 29, ont placé le sommet de l'île du Tigre par 105° 1′ 25 de longitude E.; et la moyenne des hauteurs méridiennes observées le même jour par MM. de Sholten, de Boissieu et moi, a donné pour la latitude du même point 17° 10′ 18″ N.

Sur la carte de M. Dayot, qui convient, du reste, que les positions au delà d'Hué-Fou sont très-incertaines, l'île du Tigre est placée en latitude par 16° 58′.

C'est par conséquent 12′ trop au S.

Horsburgh, dont la carte, en cet endroit, semble avoir été calquée sur celle de l'ingénieur français, reproduit à peu près la même erreur. La description que cet hydrographe

donne de l'île du Tigre n'est guère plus exacte ; car ce n'est point, comme l'indique son instruction, une terre très-haute qu'on puisse apercevoir de huit ou dix lieues au large. Le petit piton, situé au milieu de l'île, n'a pas plus de 50 à 55 toises d'élévation : il est à peine visible, par un temps clair, de 15 ou 18 milles. Son étendue est de près d'un mille de l'E. à l'O. et du N. au S. Dans cette dernière direction, le haut-fond qui borde la plage s'étend à quelques encâblures au large. Il y a même, vis-à-vis la pointe S., un petit plateau de rochers qui paraissent hors de l'eau.

Cette pointe est coupée à pic, tandis que celle du N. se termine par une langue de terre longue et étroite, sur laquelle les lames déferlent avec fureur. Le fond, dans les environs de cette île, et à une assez grande distance au large, varie de 20 à 30 brasses, et généralement il est vasard.

COTE DU CONTINENT (CAP LAY).

Après avoir observé la hauteur méridienne, nous fîmes voiles, dirigeant notre route vers l'O., pour nous rapprocher de la côte du continent, qui, vis-à-vis l'île du Tigre, et aussi loin que la vue peut s'étendre dans le N., n'offre que des dunes de sable très-blanc, avec quelques rares broussailles sur leurs sommités. Un cap, entouré de roches, et dont le sommet est couronné de plusieurs touffes d'arbres, termine au S. cette plage monotone.

Ce cap, que nous désignons sur notre carte sous le nom de *cap Lay*, est assez élevé et se projette beaucoup au large. Il gît à l'O. 19° S., à 12 ou 13 milles environ de l'île du Tigre, et nos observations, combinées avec les relèvements, l'ont placé

par................ 17° 6′ de latitude N.
et.................. 104° 49′ de longitude E.

CÔTE ENTRE LE CAP LAY ET LE FORT QUIA-HOY.

La partie de la côte que nous avons prolongée dans les journées du 30 et du 31, est aride, sablonneuse, et n'offre aucun autre relèvement que des touffes de broussailles, dont la teinte sombre tranche d'une manière triste avec la blancheur éclatante des dunes. Nous n'y avons remarqué ni villages, ni cabanes isolées; mais des groupes d'hommes que nous aperçûmes sur la grève, et le grand nombre de bateaux occupés à pêcher dans le voisinage, me firent supposer que ces collines de sable nous cachaient de nombreuses habitations.

Le fond, à deux milles au large de la côte, est un plateau de vase très-uni, sur lequel on trouve régulièrement de 18 à 20 brasses d'eau. Une seule fois la sonde rapporta 10 brasses; il est vrai que nous étions en ce moment fort près de terre.

Le calme et la nécessité de ne pas confondre le petit nombre de points qui pouvaient nous servir de relèvements, nous obligeaient de passer chaque nuit à l'ancre. Une brume très-épaisse que chassait une forte brise de S. E., nous y retint pendant toute la journée du 1er février. Nous profitâmes de cette circonstance pour apprécier la vitesse et l'action des marées. Depuis neuf heures du soir jusqu'à quatre heures du matin, elles portèrent au N. O., avec une vitesse d'un demi-mille à l'heure environ; après quatre heures, et pendant le reste du jour, le courant suivit une direction opposée, et fila plus d'un mille. Ces observations confirment encore l'exactitude des renseignements que nous avaient donnés les pêcheurs.

FORT DE QUIA-HOY.

La plage que nous explorâmes le 2 février n'était ni

moins basse ni moins sablonneuse que celle dont nous avions complété l'hydrographie les jours précédents; mais de hautes chaînes de montagnes la dominaient. Ces montagnes, dont la chaîne suit la côte, c'est-à-dire se dirige au S. S. E., présentent plusieurs plans parallèles, avec des pics d'une forme bizarre, dont quelques-uns nous rappelaient les mornes de l'Ile-de-France.

Au pied d'une de ces montagnes, et à peu de distance du rivage, nous aperçûmes un petit fort situé près de l'embouchure d'une rivière peu considérable, et que les pêcheurs nous dirent s'appeler *Quia-Hoy*, et être peu distant d'une ville considérable nommée *Dong-Hay*, qui donne son nom à cette partie de la province de Tunquin.

Un peu au delà de Quia-Hoy que nous plaçons
par............ 17° 26′ 18″ de latitude N.
et............. 104° 16′ 40″ de longitude E.
les dunes prennent une teinte rougeâtre et les broussailles recouvrent entièrement leurs sommets. Cette partie de la côte est élevée et présente deux enfoncements assez profonds, après lesquels elle nous sembla se terminer brusquement par un gros cap entouré de quelques ilots.

Dans chacun de ces enfoncements, nous avons aperçu l'embouchure d'une petite rivière. Plusieurs gros bateaux se dirigeaient vers celle du S., qui nous parut la plus considérable. Des collines revêtues d'une belle verdure, et d'un aspect très-riant, s'élèvent en amphithéâtre autour de l'enfoncement du N., et sont elles-mêmes dominées par une haute montagne qu'on aperçoit dans l'intérieur, et de laquelle nous avons vu s'élever à diverses reprises des colonnes de fumée. Une pointe peu saillante, d'une teinte rougeâtre, et bordée de petites roches, forme au S. la limite de cette espèce de baie.

CAP BOONG-QUIOUA.

Le gros cap dont nous avons parlé plus haut, et auprès duquel nous vînmes mouiller le 3 février au matin, gît à 30 milles dans le N. 1/4 N. O. du fort Quia-Hoy, et il figure sur notre carte sous le nom de *cap Boong-Quioua*. Outre de larges taches rouges qui le font reconnaître de loin, il est encore remarquable par sa forme et son élévation, qui frappent d'autant plus qu'à l'exception du cap Hay, toute la côte jusqu'à Tourane n'offre qu'une longue bande de sables.

Les îlots qui entourent le cap Boong-Quioua sont au nombre de trois, et forment avec la grande terre un petit bassin, que M. de Boissieu a sondé, et dont il a tracé un plan qui figure dans notre atlas. On peut passer à terre de celui de ces deux îlots situé le plus au large, et que nos observations ont placé par.. 17° 56′ 30″ de latitude N.
et............ 104° 13′ 20″ de longitude E.

Mais à terre des deux autres, le passage n'est praticable que pour les bateaux. Des traces de feux récemment éteints ont fait supposer à M. de Boissieu que cette espèce de port était fréquenté par les caboteurs et les pêcheurs de la côte; un petit village a été aperçu sur la terre ferme à côté du cap. M. de Boissieu a jugé qu'un grand navire, mouillé derrière l'îlot du N., par 30 à 35 brasses, serait parfaitement abrité de tous les vents de la partie du N., mais qu'il y serait entièrement exposé à ceux du S.

SOUTH-WATCHER.

A 7 ou 8 milles environ au large de ces petites îles, on remarque un rocher aride et escarpé, auquel sa forme et sa position isolée ont sans doute fait donner par les Anglais le nom de *South-Watcher* ou *Sentinelle du Sud*. Les

observations que nous avons faites, lorsque nous étions mouillés E. et O. de son sommet, l'ont placé

par............ 17° 55′ 10″ de latitude N.

et............. 104° 20′ 20″ de longitude E.

Pendant qu'on s'occupait de ces observations, et que M. de Boissieu sondait l'espace compris entre le lieu de notre mouillage et les îlots du cap Boong-Quioua, M. Paris se dirigeait dans le même but vers South-Watcher. A moins d'une encâblure au large de ce rocher la sonde indiquait encore 20 et 25 brasses de fond.

ILE SOVEL.

En quittant le mouillage du cap Boong-Quioua, nous ne tardâmes pas à découvrir la petite île de Sovel, qui, sur notre carte, gît à 14 milles au N. 23° O. de ce cap, et à 18 milles au N. 40° O. de South-Watcher. Son sommet, qui est assez élevé, présente, quand on vient du S., la forme d'un plateau légèrement incliné vers l'O. A un mille environ de sa pointe du large, on remarque un petit îlot d'une forme très-bizarre, et lié à cette pointe par une suite non interrompue de petites roches hors de l'eau.

Le canal qui sépare l'autre pointe de l'île de la côte du continent est très-étroit, et nos vigies y ont vu la mer briser. Les pêcheurs nous ont aussi assuré que ce passage était impraticable. Les contrariétés que nous avons éprouvées ne nous ont pas permis d'éclaircir ce fait, qui du reste est peu important.

ASPECT DE LA COTE DEPUIS BOONG-QUIOUA JUSQU'A SOVEL.

Après le cap Boong-Quioua, et jusque par le travers de Sovel, la côte du Tunquin décrit une courbe bordée de hautes falaises qui commencent au cap Boong-Quioua et

finissent vers le N. à une espèce de presqu'île, auprès de laquelle nous avons aperçu plusieurs gros bateaux mouillés.

Dans la soirée du 4, après que nous eûmes achevé l'exploration de cet endroit, une brume très-épaisse enveloppa tout l'horizon : alors nous laissâmes tomber l'ancre sur un fond de 13 brasses et à peu de distance de terre.

Pendant la nuit, la brise souffla fortement de l'E. et fit lever une grosse houle qui nous incommoda d'autant plus, que le courant de la marée porta presque sans interruption au S. S. E. et nous tint souvent en travers au vent.

Le 5, une légère brise de N. E. s'éleva, et nous voulûmes continuer nos travaux ; mais la brume enveloppa de nouveau la côte, et nous fûmes obligés de reprendre notre mouillage un peu plus près de terre et sur un fond de 11 à 12 brasses. De cette position, on relevait au S. O., à 3 milles environ, un morne dont les deux sommets, en forme de mamelles, peuvent être considérés comme un des relèvements les plus remarquables de cette côte. En venant du large, ces deux sommets, vus par celui de Sovel, paraissent se confondre et n'en faire qu'un seul. Une vaste plaine s'étend depuis ce morne jusqu'au pied de la chaîne de montagnes que l'on aperçoit dans l'intérieur. Tout ce pays ressemble assez aux environs de la baie de Tourane : il nous a paru bien cultivé et couvert de hameaux. La côte, jusque par le travers de Sovel, offre une plage basse, sablonneuse et plantée de cocotiers, sur laquelle nous avons aperçu de nombreuses bandes de pêcheurs occupés à tendre leurs filets. Un îlot, que nous supposons être le Frakaki d'Horsburgh, nous restait au N. O., à 18 milles environ. Dans la même direction, la côte du continent présente de hautes montagnes.

A dater de cette époque, nous n'éprouvâmes plus que

des dangers et des contrariétés : des vents de N. E. violents, une mer courte et fatigante, des torrents de pluie, ou des brumes froides et épaisses, mirent forcément un terme à nos travaux, et nous empêchèrent de pénétrer plus avant dans le golfe. L'intention de notre commandant était de pousser ses explorations jusqu'à l'embouchure de la rivière de Tunquin, après avoir toutefois visité les îles Ouké-Sima, situées à peu de distance de notre mouillage. Nous devions rectifier ensuite la position douteuse de l'île Nightingall, et enfin faire l'hydrographie de toute la partie occidentale d'Haynan, dont la côte, en cet endroit, est hérissée de bancs à peine connus, qui rendent son abord redoutable aux navigateurs. C'était une belle entreprise, et dont le succès aurait complété entièrement la géographie de cette partie importante du continent d'Asie; aussi n'y renonçâmes-nous qu'après avoir attendu longtemps des chances favorables pour l'exécuter.

Nous avions passé dix-sept jours dans une des situations les plus critiques et les plus pénibles que puisse présenter la navigation, lorsque M. Laplace, ne voyant aucune apparence de changement dans le temps, et jugeant que le court espace de temps qui nous restait encore à passer dans ces parages pourrait être plus utilement employé ailleurs, prit à son grand regret le parti de quitter ce triste mouillage, et l'ordre du départ fut donné dans la matinée du 22.

Les montres n^os^ 126 et 36, qui avaient servi à la détermination de nos longitudes précédentes, et qui, jusqu'à cette époque, avaient marché avec une admirable précision, se ressentirent des brusques variations qu'avait éprouvées la température pendant les derniers mauvais temps. Nous attribuâmes aussi, et peut-être avec raison, aux chocs violents que ne cessait d'éprouver la corvette, en tanguant

sur la chaîne, l'énorme différence qui se manifesta dans la marche réciproque de ces deux montres, et dont nous fûmes avertis par les comparaisons du 13 au matin.

Mais les observations faites ultérieurement à Tourane nous ont convaincus que cette altération devait être en grande partie attribuée au n° 36, dont le mouvement diurne avait varié de — $0^s,412$ à — $13^s,355$, tandis que le n° 126 n'avait éprouvé qu'une variation infiniment moins considérable. Nous avons donc adopté, pour la construction de notre carte, les longitudes de cette dernière montre, corrigées proportionnellement à cette dernière variation. Mais l'accord qui a régné dans les premiers résultats, ainsi que dans les comparaisons, depuis le départ de Tourane jusqu'au 13 février, ne permettant pas de douter que ce ne soit à dater de ce jour que les variations ont commencé, nous avons cru ne pas devoir affecter de la correction les longitudes obtenues antérieurement : on verra plus tard qu'en agissant ainsi, nous avons obtenu des résultats très-satisfaisants.

A mesure que nous nous éloignâmes du mouillage où nous étions demeurés si longtemps, le temps prit un autre aspect ; et tandis que les côtes que nous laissions derrière nous restaient ensevelies sous une brume épaisse, une longue ligne d'azur, qui se dessinait à l'horizon dans le S., nous annonçait que de ce côté du golfe nous trouverions un ciel moins sombre et un climat plus doux. Nous eûmes alors la conviction que la mousson du N. E. et la mauvaise saison se font encore sentir dans le N. de Sovel quand déjà les beaux temps et les brises variables de S. E. règnent à Tourane et sur la côte voisine.

Cette circonstance décida le commandant à entreprendre l'exploration de la partie de côte comprise entre le cap Lay et

la baie de Tourane. Toute cette partie étant portée dans la carte de M. Dayot, ce travail avait paru d'abord une répétition inutile; mais l'erreur considérable que nous avions découverte dans la position de l'île du Tigre, en démontrant l'impossibilité de lier nos opérations à celles de cet ingénieur, fit peut-être aussi sentir à M. Laplace l'importance de vérifier les autres points du golfe gisant au S. de cette île.

Le 23, nous eûmes de nouveau connaissance de l'île du Tigre et du cap Lay. Un bon relèvement N. et S. de ce dernier, et plusieurs séries d'angles horaires observées au même instant, ont donné un résultat qui diffère d'une minute de la longitude que nous lui avions assignée antérieurement. Nous sommes donc en droit d'en conclure que les longitudes du n° 126, corrigées comme nous l'avons dit plus haut, à dater du 13 février seulement, sont d'une exactitude suffisante.

COTE AU S. DU CAP LAY (RIVIÈRE AUX PALMIERS).

Au S. du cap Lay, la côte forme un enfoncement considérable, que borne du côté de Tourane une petite rivière, près de laquelle nous vînmes mouiller, dans la soirée, sur un fond de 12 brasses, la prenant d'abord pour celle de Hué-Fou. Son embouchure que nous plaçons

par........... 16° 56′ de latitude N.
et............ 104° 53′ 45″ de longitude E.

est reconnaissable, au milieu d'une plage basse et uniforme, à deux palmiers plantés sur sa rive gauche. Une barre, sur laquelle la mer brise avec force, semble en défendre l'entrée, qui du reste paraît fort étroite et n'est accessible qu'aux bateaux. Le pays qu'elle arrose, et les petites îles semées sur son cours offrent une verdure fraîche et épaisse.

Elle gît au S. S. E., à 11 milles du cap Lay, et au S. 30° O., à 16 milles de l'île du Tigre. Le fond, à un mille et demi au large, est de 10 à 12 brasses. Le marnage de la marée, pendant la nuit que nous avons passée au mouillage, a été observé de 5 ou 6 pieds. Le flot a porté au N. O., et le jusant au S. E., avec une vitesse progressive de $0^m,2$ à 1^m par heure.

Dans les journées des 24 et 25, nous avons exploré la côte comprise entre cette petite rivière et celle de Hué-Fou. Cette côte offre une plage déserte, aride et sablonneuse: seulement, à mesure qu'on approche de Hué-Fou, on commence à découvrir quelques misérables villages avec un grand nombre de bateaux de pêche échoués sur la plage; celle-ci peut être prolongée sans crainte. À moins de 2 milles de distance on trouve encore un fond de 10 brasses, qui augmente graduellement en allant au large. Sa qualité est généralement de sable et roche, tandis qu'au N. du cap Lay nous l'avons presque toujours eu de vase, particularité assez remarquable le long d'une plage de sable.

RIVIÈRE DE HUÉ-FOU.

La rivière de Hué-Fou, près de laquelle nous vînmes jeter l'ancre le 26 au soir [1], est reconnaissable au fort, au mât de pavillon, à la pagode et aux autres édifices situés sur la rive gauche de son embouchure. Ces points de reconnaissance empêcheront de la confondre avec l'autre rivière dont nous venons de parler, et qui du reste est beaucoup moins considérable. La rive droite est moins élevée que celle de gauche, mais elle avance plus au large et projette une langue de sable extrêmement basse. L'a-

[1] De ce mouillage on relevait le mât de pavillon de l'entrée de la rivière au S. S. E., à 6 milles; le fond était de 16 brasses, sable.

bord de la rivière de Hué-Fou n'est nullement dangereux, et sa barre, que d'assez forts navires peuvent franchir à marée haute, s'étend peu au large. A un mille et demi de terre, on trouve 16 et 17 brasses d'eau.

POSITION GÉOGRAPHIQUE.

Le 26 au jour, nous appareillâmes avec une faible brise d'E., variable à l'E. N. E., pour nous rapprocher de la côte et venir nous mettre dans un relèvement N. et S. du mât de pavillon.

Trois séries d'angles horaires, observées dans cette position, et une hauteur méridienne, prise E. et O. du même point, ont donné le résultat suivant :

Latitude N. . . . . 16° 34′ 50″
Longitude E. . . . . 105° 25′ 25″[1]

La moyenne de deux azimuts, observés le matin et le soir, a donné pour la déclinaison de l'aiguille . . 2° 30′ E.

Au S. de la rivière de Hué-Fou, les dunes de sable continuent; mais leurs sommets sont couronnés d'un grand nombre de villages entourés de bois et de champs. C'est une particularité qui empêchera de confondre cette partie de la côte avec celle qui est située au N. de Hué-Fou, où les villages occupent le penchant et non le sommet des dunes.

La grande quantité d'hommes qu'on aperçoit sur les grèves, la multitude de bateaux occupés à pêcher au large, en un mot, tout le mouvement qui règne le long de cette côte, ne permettent pas de douter que le pays qu'elle borde ne soit fort peuplé. Un canal intérieur, qui débouque près du cap Choumay d'un côté, et à Hué-Fou de l'autre, rend très-faciles pour les caboteurs les relations de cette capitale

[1] On trouve pour la position du même point, sur la carte de M. Dayot, 16° 38′ 30″ N. et 105 8′ E.

de la Cochinchine avec la baie de Tourane. Le premier point élevé qu'on rencontre sur le rivage, en venant du N., est un mondrain entouré de terres basses et qui vu de loin a toute l'apparence d'une île. Ce mondrain est séparé du cap Choumay par une baie, qu'en 1824 la frégate *la Thétis* prit pour celle de Tourane, confondant sans doute ce point avec l'île de Collao-Han, et le cap Choumay avec la partie N. de la presqu'île. La plage de sable qui borde cette baie, dans laquelle se jettent les eaux du canal intérieur, se prolonge jusqu'au cap Choumay. Toute cette partie de la côte est dominée par de hautes montagnes, parmi lesquelles celles de Tourane s'élèvent en dernier plan.

CAP CHOUMAY.

La portion de ce cap qui regarde le large est ronde, abrupte et accore. Nous l'avons prolongée à moins d'un mille sur un fond de 10 à 12 brasses. Elle est liée au reste de la côte par un isthme de sable assez large, qui, à l'E. et à l'O., présente deux petites criques où les bateaux trouvent de bons abris.

Entre le cap Choumay et Collao-Han, la côte forme encore un enfoncement assez considérable, que borne au S. la baie de Tourane.

COLLAO-HAN.

Cette île est haute, boisée et accore; elle est séparée du continent par un canal étroit, où l'on ne trouve pas moins de 16 brasses d'eau. Sur la partie S., il existe une petite pagode, et tout à côté un ruisseau qui descend du sommet de l'île jusqu'à l'aiguade, près de laquelle M. Paris et moi avons fait une station qui a donné pour résultat

$16° 11' 48''$ de latitude N.
et $105° 54' 30''$ de longitude E.

Ce point et l'îlot de l'Observatoire étant sur le même méridien, on s'est servi de leur différence en latitude pour rectifier la base adoptée dans la construction du plan de la baie qui figure dans notre atlas.

SECONDE RELACHE A TOURANE.

Le 27 dans l'après-midi, nous vînmes reprendre notre ancien mouillage près de l'îlot de l'Observatoire. Pendant cette seconde relâche, qui dura jusqu'au 5 mars, le plan de la baie, commencé par MM. de Boissieu et Paris, fut entièrement achevé, et nous déterminâmes, au moyen de nouvelles observations, la marche de nos montres sur le temps moyen du lieu, ainsi que la variation survenue dans leur mouvement diurne depuis notre départ de ce port.

Le n° 126, celle de nos montres qui a paru marcher avec le plus de précision, avait éprouvé dans son retard diurne, pendant cet intervalle de temps, une accélération de 2ˢ602; et la nouvelle longitude de l'observatoire, corrigée à dater du 13 février, proportionnellement à cette variation, a été trouvée de 105° 57′ 30″; c'est-à-dire 2′ 30″ plus E. que la longitude assignée au même lieu par nos précédentes observations, et dont nous nous étions servis comme point de départ.

Cette légère différence a été l'objet d'une deuxième correction proportionnelle, dont on a affecté les stations comprises entre le cap Lay et le méridien de Tourane.

TRAVERSÉE DE LA BAIE DE TOURANE AUX ILES NATUNAS.

Le lendemain de notre départ, les vents étant au S. E., nous louvoyâmes toute la journée pour doubler l'île Sham-Callao, située à 12 milles environ au large de la presqu'île

de Tourane, vis-à-vis l'embouchure d'une rivière qui conduit à Faï-Fou, ville considérable de l'empire cochinchinois. Cette île est assez élevée, et les îlots qui l'entourent empêchent de la confondre avec le cap Nord de la presqu'île de Tourane. Sa partie du S. O. offre, dit-on, un excellent mouillage, où les jonques chinoises, qui sont trop grosses pour descendre de Faï-Fou avec tout leur chargement, s'arrêtent afin de le compléter. Le canal qui la sépare du continent est sain, mais peu profond.

POULAO-CANTON.

Le 7, nous eûmes aussi connaissance de Poulao-Canton, île plus basse et moins étendue que Sham-Callao, dont elle est distante de 43 milles dans le S. E. Ce gisement est celui qu'indique la carte de M. Dayot, et nous le croyons très-exact, d'après nos propres observations et les relèvements que nous avons pu prendre sur ces deux points.

Les vents continuèrent à souffler au S. E. et S. S. E. Ils fraîchissaient la nuit, et rendaient la mer très-dure.

Le 9, sur le parallèle de 14°, la brise tourna peu à peu à l'E., et nous permit de continuer notre bordée dans le S., en laissant sur bâbord le dangereux archipel des Paracels. Cette route nous fit prolonger la côte de Cochinchine à une distance de 40 à 50 milles, et nous permit de prendre quelques relèvements sur le cap Varella ainsi que sur quelques autres points élevés de cette côte.

Par le travers de Poulao-Sapata, que nous doublâmes dans la journée du 10, le vent souffla au N. E. et N. N. E., grand frais; la mer était très-grosse. Quand nous eûmes dépassé le parallèle de cette île, nous gouvernâmes au S. 1/4 S. O., pour aller reconnaître l'archipel des Natunas, dont nous devions entreprendre l'exploration.

ARCHIPEL DES NATUNAS (PARTIE N.).

Le 12, à la pointe du jour, la partie de cet archipel généralement désignée sous le nom de *Natunas du Nord*, fut signalée par nos vigies. La principale île du groupe est appelée *Poulao-Laot* par les naturels, et n'a pas plus de 8 milles d'étendue du N. N. E. au S. S. O. Le sol en est inégal et coupé par de hautes montagnes qui, séparées par des vallées profondes, ressemblent, vues du large, à de petites îles. Un rocher très-élevé, appelé *Poulao-Hokong*, gît à peu de distance de l'extrémité de Poulao-Laot, à laquelle il est lié par une ligne de brisants non interrompue. A partir de ce rocher, toute la côte occidentale de l'île est bordée par un récif qui s'étend vers le S. O., et forme un large plateau circulaire que les lames couvrent d'écume à plus de 5 milles au large. Sur ce côté du récif, et tout près de la pointe du S. O. de Poulao-Laot, on voit un autre rocher appelé *Batou-Imon*, beaucoup plus petit que Poulao-Hokong.

La partie S. O. de Poulao-Laot est moins élevée, mais plus boisée et d'un aspect plus agréable que celle du N. Les plages y sont garnies de cocotiers qui ombragent plusieurs hameaux entourés de champs cultivés.

Après avoir prolongé Poulao-Laot d'un bout à l'autre, le commandant, n'espérant pas d'atteindre avant la fin du jour la partie méridionale de l'archipel, jugea qu'il serait imprudent de s'engager pendant la nuit au milieu de ces îles inexplorées, et fit mouiller par 33 brasses, fond de sable vasard, à un mille environ sous le vent de l'accore du récif dont j'ai parlé plus haut.

POULAO-SEMIONE, OU L'ILE DE LA SELLE D'HORSBURGH.

De ce mouillage, dont la position fut très-exactement

déterminée par les observations du 12 et du 13, M. Paris put prendre des relèvements sur tous les points remarquables du groupe, et particulièrement sur une île appelée *Poulao-Semione* par les naturels, mais qui, sur la carte d'Horsburgh, à cause sans doute de la ressemblance de son sommet avec une selle, est désignée sous le nom de *Saddle-Island.*

Elle est située, d'après nos observations,

par........... 4° 30′ 40″ de latitude N.
et............ 105° 22′ 20″ de longitude E.

Pendant la journée du 13, il venta du N. E., grand frais; la mer fut très-grosse: nous restâmes à l'ancre. Mais le lendemain, dès la pointe du jour, quoique le temps parût encore incertain, nous remîmes à la voile, et dirigeâmes notre route vers le S. E., pour prendre connaissance de la plus considérable des îles de l'archipel, que nous désignerons indistinctement sous le nom du *grand Natuna* ou *Boong-Ooran.*

RÉCIF DU SUCCÈS.

A 9 heures, la vigie signala un récif, que nous jugeâmes, à sa position, être l'écueil aperçu en novembre 1815 par le navire anglais *le Succès,* mais dont l'existence était regardée comme douteuse, ou du moins était signalée comme telle sur les cartes d'Horsburgh et du capitaine Ross.

Ce danger, auquel nous conservons le nom du navire qui le découvrit, est composé de deux plateaux parallèles, que la mer assiégeait de toutes parts avec fureur. Sa plus grande étendue est d'environ 2 milles 1/2 du S. E. au N. O. Comme tous les bancs formés par le corail, il est extrêmement accore, et nous l'avons rangé à 3 ou 4 encâblures, sans trouver moins de 24 brasses. De son milieu,

que nos observations, combinées avec les relèvements de M. Paris, ont placé

par.................... 4° 22′ 30″ de latitude N.
et.................... 105° 35′ de longitude E.

on relève la pointe S. de Poulao-
Semione, au N. 58° O. à 15 milles.
L'îlot Batou-Imon, au N. à 20 milles.
La pointe N. de l'île N. O., au S. 25° O. à 20 milles.

A dix heures, nous commençâmes à distinguer la côte du grand Natuna, ou Poulao-Boong-Ooran, dont tout le côté septentrional est bas et sablonneux. L'intention du capitaine était de prolonger d'abord cette île à l'E., de la contourner par le S., et de venir ensuite explorer sa côte orientale, qui, entourée de brisants et d'îlots, n'avait jamais été visitée par les navigateurs; mais le vent ne nous permettant pas de doubler à la bordée le cap Nord, on se décida, pour ne pas perdre des heures précieuses en luttant contre une grosse mer et une brise très-forte, à hydrographier d'abord cette partie importante de l'archipel.

POULAO-PANDJANG.

Cette île, la plus septentrionale des Natunas du centre, est longue, étroite et boisée. Elle peut avoir environ 2 milles 1/2 d'étendue du N. au S., et touche le grand banc de corail qui ceint Boong-Ooran à peu près de tous côtés. En venant du large, elle semble se confondre avec le cap Nord de cette dernière, dont elle n'est séparée que par un canal étroit, dans lequel on remarque un petit îlot très-plat, appelé *Poulao-Poanda.*

La pointe septentrionale de Poulao-Pandjang gît à 25 ou 26 milles dans le S. S. E. de Poulao-Laot, et nous avons trouvé, en parcourant cet espace, d'abord 30 et 35 brasses;

puis le fond a diminué graduellement, à mesure que nous avons approché de Boong-Ooran ; et enfin, par le travers du cap Nord, il n'était plus que de 17 ou 20 brasses.

POULAO-SELOUANN, OU ILE NORD-OUEST.

Après avoir dépassé le parallèle de Poulao-Pandjang, nous continuâmes à faire route vers le S., sous petites voiles et la sonde à la main, pour nous rapprocher de Poulao-Selouann, île haute couverte d'arbres, et séparée de la côte O. de Boong-Ooran par un canal large de 11 à 12 milles. L'existence d'un passage dans cet endroit, et la possibilité de pénétrer par là au centre de l'archipel, étaient des questions aussi périlleuses que difficiles à résoudre. En effet, lorsque nous donnâmes entre les deux îles, les vigies ne tardèrent pas à annoncer qu'elles découvraient un récif très-étendu qui semblait occuper tout le milieu du canal, et à terre duquel il était fort douteux que nous pussions trouver un chenal. Nous n'en continuâmes pas moins notre route ; seulement nous vînmes sur tribord, de manière à contourner de très-près sous le vent ce dangereux récif, qu'assaillaient des lames d'une hauteur prodigieuse.

Nous ne tardâmes pas à reconnaître, avec une inexprimable satisfaction, que ce banc, quoique très-étendu, n'était point lié à celui de la côte de Boong-Ooran, et qu'il restait entre eux un canal de 2 ou 3 milles environ, où la mer ne brisait point. Après avoir heureusement franchi ce passage critique, nous nous trouvâmes tout à fait à l'abri du récif, et au milieu d'un bassin parsemé d'îlots que paraient des massifs de verdure d'un aspect enchanteur.

RÉCIF SEMAPI. — PASSE DE LA FAVORITE.

Le récif découvert par *la Favorite*, et appelé *Semapi* par les naturels, a de 4 à 5 milles du N. au S., sur 2 ou 3 de l'E.

à l'O. Il occupe à peu près le milieu de l'espace qui sépare l'île Nord-Ouest, ou Poulao-Selouann, de la côte occidentale du grand Natuna, et forme ainsi deux passes qui sont également praticables. Celle de l'E., à laquelle nous avons donné le nom de *la Favorite*, est resserrée, comme nous l'avons dit, entre le côté méridional du récif et l'accore du banc qui borde le grand Natuna. Sa plus grande largeur est d'une lieue. La sonde, à 3/4 de mille du récif, ne rapporte que 9 brasses; mais un peu plus en dedans, on en trouve 13, 14, 15 et 19.

Nous n'avons pas exploré la passe de l'O., comprise entre le récif et l'île Nord-Ouest; mais s'il existait quelque écueil dans cette passe, la mer était trop forte quand nous visitâmes ces parages pour que nous ne l'eussions pas aperçu. D'ailleurs, les Malais nous ont assuré que ce passage était praticable, et en général nous n'avons eu qu'à nous louer de l'exactitude de leurs renseignements.

A quatre heures, nous laissâmes tomber l'ancre à peu de distance au large d'un joli petit îlot situé près du grand Natuna, et appelé *Poulao-Boutonn.*

GOUNONG-BEDONG, OU LE COIN DE MIRE.

Comme nous l'avons dit plus haut, toute la partie septentrionale du grand Natuna est basse et d'un aspect monotone. La première montagne qu'on découvre dans l'intérieur, en venant du S., gît à 14 ou 15 milles de Tandjong-Datto, ou cap Nord. Les naturels la désignent sous le nom de *Gounong-Bedong*. Son sommet présente tout à fait la forme d'un coin de mire, et c'est un des points de relèvement les plus remarquables de l'archipel.

Nos observations l'ont placé

par	4° 2′ 40″	de latitude N.
et	105° 52′	de longitude E.

ILES SEDOUA. — TANDJONG-PAYOU, OU CAP DE L'OUEST.

Le 15, dès la pointe du jour, nous remîmes à la voile, avec une jolie brise de N. E. et un temps superbe. Nous rangeâmes d'abord deux petites îles, assises l'une et l'autre sur un large pâté de corail.

Ce petit groupe, qui figure sur notre carte sous le nom de *Poulao-Sedoua,* gît à 5 milles au S. E. de l'île Nord-Ouest, et à la même distance du grand Natuna, vis-à-vis un cap rond et très-élevé qui forme l'extrémité O. de cette île. Deux îlots, appelés *Poulao-Sabay* et *Poulao-Selimos,* gisent aussi à peu de distance au large de ce cap, que nous désignerons sous le nom de *Tandjong-Payou,* et que nous avons placé

par........... 4° 1′ 50″ de latitude N.
et............ 105° 37′ 15″ de longitude E.

POULAO-SALAOR, OU ILE DU PIC.

A 8 ou 9 milles environ de Tandjong-Payou gît une île appelée *Poulao-Salaor,* dont le pic est également un des points les plus élevés et les plus remarquables de l'archipel. Au S. de cette île s'étend un large plateau de corail d'où s'élèvent plusieurs touffes de cocotiers. Le côté du N. O. est sain et offre une jolie anse de sable qu'on peut approcher de très-près, jusque par 16 ou 18 brasses.

La montagne est revêtue, jusqu'au sommet, d'une végétation sombre et épaisse.

Une autre île appelée *Batou-Bilis,* assez facile à reconnaître aussi par la forme de son sommet, et située en dedans du récif du Natuna, forme avec Poulao-Salaor un passage dont le milieu est occupé par un petit pâté de corail, qu'on peut ranger de très-près, car à 5 ou 6 toises de distance, notre canot avait à peine le fond à 16 brasses.

Nous voulûmes, malgré cet obstacle, franchir le passage dont il s'agit; mais les vigies ayant signalé de nouveaux dangers dans le prolongement de cette route, nous virâmes de bord, et nous vînmes contourner toute la partie extérieure de Poulao-Salaor, en la rangeant à moins d'un demimille, par 20 et 25 brasses.

ILE BELLE, OU POULAO-SEDANAONG.

A deux heures, nous jetâmes l'ancre par 30 brasses, à 3 ou 4 milles de la pointe N. O. d'une autre île assez considérable, que nous appelâmes *île Belle*, à cause de l'aspect enchanteur de ses rivages. A peine fûmes-nous mouillés, que deux petites pirogues quittèrent la plage et se dirigèrent vers la corvette; mais les naturels qui les montaient, intimidés vraisemblablement par ses grandes dimensions, n'osèrent se hasarder à nous rendre visite, malgré tous les signes d'amitié qu'on leur fit.

Le 16, nous appareillâmes pour nous rapprocher de l'île Belle, et à neuf heures nous prîmes notre mouillage, à 1 mille 1/2 environ de son extrémité méridionale.

La côte O. de cette île présente deux enfoncements tellement obstrués par le corail, que nos canots pouvaient à peine y pénétrer à marée haute : aussi ne devra-t-on ranger cette partie qu'avec précaution et sans jamais venir en dedans d'une ligne qui passerait par la pointe N. de l'île Belle et le sommet de Batou-Bilis. L'anse du S., vis-à-vis laquelle nous étions mouillés, renferme une bonne aiguade, située sur la grève près d'un bois de cocotiers.

A l'E. de l'île Belle, la côte du grand Natuna forme un bassin profond qui offrirait un port excellent pendant les deux moussons, si le corail qui s'accroît rapidement dans ces mers, n'en obstruait à peu près toute l'étendue. Trois

petites îles hautes et boisées occupent la partie méridionale de ce vaste enfoncement; celle de Poulao-Combang, remarquable par son sommet en forme de mamelles, est située vis-à-vis la pointe S. de l'île Belle, sur l'accore du récif qui s'étend depuis cette pointe jusqu'au cap Sud-Ouest du grand Natuna, et rend inaccessible même aux embarcations l'abord de cette baie et de la côte septentrionale de l'île Belle.

Nous passâmes deux jours à ce mouillage, sans que le moindre incident fâcheux vînt altérer la bonne harmonie qui régnait entre nos hommes et les naturels. Ce petit laps de temps fut employé par MM. de Boissieu et Paris à l'exploration des parties orientale et septentrionale de l'île, qu'ils prolongèrent dans tout son contour. Plusieurs observations astronomiques furent aussi faites à bord et rapportées à la pointe du S. E., qu'elles ont placée

par... .... 3° 45′ 00″ de latitude N.
et............. 105° 42′ 15″ de longitude E.

Le 18 au matin, nous prîmes congé du raja et du peuple de l'île Belle, et dirigeâmes notre route vers un autre groupe d'îles situé vis-à-vis le cap Sud-Ouest du grand Natuna, qui, dans cette partie, au lieu d'une côte aride et basse, présente de hautes montagnes, recouvertes jusqu'à leur sommet d'une épaisse forêt.

Cette route dangereuse, que deux canots sondaient en avant de la corvette, nous faisait prolonger à l'O. l'accore du grand banc de corail dont il a été parlé, et qui lie la pointe S. E. de l'île Belle à la côte S. O. du Natuna. Nous ne tardâmes pas à découvrir sur la droite plusieurs dangers, entre autres celui que nous avons désigné sur notre carte sous le nom de *récif Serval*, et sur le milieu duquel nos canots n'ont trouvé que 2 ou 3 pieds d'eau. Le passage, dans cet

endroit, a moins de 1^m 1/2 de largeur, et le fond y est de 8 à 13 brasses.

ILES SUD-OUEST, OU DUPERRÉ. — CANAL LAPLACE.

Ces îles, ainsi nommées par nous en l'honneur de l'amiral Duperré, sont au nombre de sept, et forment avec la côte voisine du grand Natuna un canal ou bassin qui a reçu le nom du chef de l'expédition. Les deux principales sont Tandjong-Lagong et Tandjong-Batang. Cette dernière est la plus septentrionale de l'archipel, et projette vers le N. O. un récif qui s'étend à environ 2 milles au large, c'est-à-dire jusqu'au petit îlot de Poulao-Bourong, placé vis-à-vis et à peu de distance du récif Serval. Le passage, en cet endroit, est extrêmement resserré, mais très-profond, et il le devient de plus en plus à mesure qu'on pénètre en dedans. Cependant la diminution graduelle qu'éprouve la sonde à mesure que l'on ouvre l'extrémité S. E. de Tandjang-Batang, annonce le voisinage du petit banc situé à peu près au milieu du canal : c'est le seul danger qu'on y rencontre, et on l'évitera aisément en serrant un peu la côte du grand Natuna, que, dans cette seule partie peut-être, on peut hanter sans crainte.

Une île basse et très-boisée, appelée *Poulao-Serantas* (qui fait partie du groupe Duperré), forme avec le cap Sud de Boong-Ooran, l'issue du canal Laplace. Cette passe est étroite, mais profonde et facile, car l'île et le cap sont également accores.

CAP SUD DE BOONG-OORAN.

Le cap Sud de Boong-Ooran (ou grand Natuna) est une haute montagne taillée à pic, presque dépouillée de verdure, et reconnaissable à ses sommets arrondis en forme de mamelons.

Nos observations l'ont placé

par. . . . . 3° 38′ 20″ de latitude N.

et. . . . . 105° 48′ 15″ de longitude E.

Cette partie est, sans contredit, un des endroits les plus intéressants de l'archipel. Un navire y trouverait dans les deux moussons, mais principalement dans celle du N. E., un abri sûr et commode. Plusieurs ruisseaux, qui descendent des montagnes, forment autant d'aiguades. Nous avons bien aperçu quelques cases sur la partie méridionale de Tandjong-Batang, mais en général ce joli havre paraît peu habité.

COTE MÉRIDIONALE DE BOONG-OORAN.

Après le cap Sud, la côte de cette île court à l'E. quelques degrés N., et décrit un enfoncement où nous avons distingué, sous des massifs d'arbres, quelques cases bâties à l'embouchure d'une petite rivière. Plusieurs mornes dominent cette partie de l'île, entre autres Gounoung-Tetchaton, dont nous avons estimé l'élévation à 228 toises. Gounoung-Sintou, situé à quelques milles dans le N. O., est encore plus élevé, et nous l'avons désigné par le nom de *pic du Sud.*

Pendant la mousson de N. E., un navire serait parfaitement mouillé à l'abri de cette côte : le récif s'éloigne à peine de la plage, dont on peut approcher sans crainte; le fond, à 2 milles au large, varie de 13 à 20 brasses, sable très-fin. La pointe de l'E. est bordée d'un petit banc de roches hors de l'eau, qui s'avance peu au large; mais un peu plus au N. recommence le grand banc madréporique qui enveloppe toute la côte orientale de Boong-Ooran.

COTE ORIENTALE.

A 12 milles environ dans le N. E. de cette pointe, on

remarque les deux petites îles de Kamody et Djantaji, désignées sous le nom des *Deux-Frères* par le capitaine Ross, qui a contourné à grande distance cette partie extérieure de l'archipel, dont il a dressé une carte assez exacte, mais incomplète. Au S., et à peu de distance de ces deux îles, on découvre aussi quelques roches hors de l'eau, que ce capitaine a appelées *Dry-Rock* ou *Roche sèche*.

Vis-à-vis Poulao-Kamody, il existe une rivière assez considérable, qui figure sur notre carte sous le nom de *Sougnay-Eotou,* mais dont la position est peu certaine; celle de Sougnay-Ranay, que nous plaçons à quelques milles plus N., et dont l'embouchure est beaucoup plus large, a été parfaitement reconnue, et sa position résulte de plusieurs relèvements combinés avec les observations astronomiques. Toute cette côte offre une plage basse et sablonneuse, où nous n'avons aperçu aucun vestige d'habitations. Le banc se prolonge à environ 2 milles au large, et laisse voir de loin en loin quelques blocs de rochers, dont le ressac a, par son frottement, usé et poli la face extérieure.

TANDJONG-SENOUBING, OU CAP DE L'EST.

Un cap élevé et saillant termine à l'E. le grand Natuna.

Sa latitude est de......... 3° 59′ 20″ N.

Et sa longitude de.........106° 2′ 40″ E.

GOUNONG-RANAY, OU LE PLATEAU.

La montagne qu'on aperçoit derrière ce cap est peut-être le point le plus élevé de l'archipel. Son sommet a environ 600 toises d'élévation et forme un plateau très-régulier. Il gît à 7 milles dans l'E. de Gounong-Bedong, ou le Coin de Mire, dont nous avons déjà parlé. Ce sont les deux seules montagnes qu'on remarque dans cette partie

de l'île, et tout l'espace compris entre elles et le pic du Sud offre une immense plaine, que les naturels nous ont assuré être fertile et peuplée.

A 2 milles 1/2 dans le N. N. E. de Tandjong-Senoubing, ou cap de l'Est, gît une petite île entourée de récifs qui, au rapport des naturels, ne laisse point de passage entre elle et la côte, bien qu'autour du cap le grand récif nous ait paru interrompu.

RÉCIF DE MIEULLE.

Dans la matinée du 20, nous rangions cette île à environ 2 milles de distance, sondant sur un fond de 40 brasses, lorsque M. Mieulle, élève de première classe, en vigie sur les barres, signala un danger par le travers et à très-peu de distance au large de la corvette. Le canot envoyé de suite dans cette direction trouva un banc assez étendu, sur le milieu duquel la sonde rapportait à peine 5 pieds d'eau; ce danger, auquel nous avons donné le nom de M. Mieulle, n'est point indiqué sur la carte du capitaine Ross, qui en a passé beaucoup trop loin pour en avoir connaissance; et peu s'en est fallu que son existence nous échappât à nous-mêmes, bien que nous le rangeassions à moins de deux encâblures; car la mer étant fort calme en cet instant, M. de Mieulle ne le reconnut qu'au changement de couleur de l'eau.

TANDJONG-DATTO, OU CAP NORD.

Au delà de Tandjong-Senoubing, ou cap de l'Est, et jusqu'à Tandjong-Datto, ou cap du Nord, la côte est encore basse et sablonneuse. Le grand banc de corail qui la borde continue sans interruption jusqu'à Poulao-Pandjong, ou l'île du Nord qui, comme nous l'avons dit en commençant, est assise à peu près sur sa limite septentrionale.

Tandjong-Datto est une langue de terre assez longue et parsemée de monticules rougeâtres. Son extrémité, d'après nos observations et les relèvements de M. Paris, est située

par.......... 4° 16′ 15″ de latitude N.
et............ 105° 51′ 20″ de longitude E.

Après avoir aussi terminé le plan de Boong-Ooran, nous jetâmes l'ancre sur un fond de 37 brasses, à 5 ou 6 milles dans le N. N. E. de Tandjong-Datto; le 21, nous remîmes à la voile, de grand matin, et contournâmes de très-près le récif du Succès, afin de fixer par de nouveaux relèvements la forme et l'étendue de cet écueil.

Cette journée fut également employée à l'exploration de la partie extérieure de l'île Nord-Ouest, ainsi qu'à la recherche des récifs que la carte du capitaine Ross indique dans le voisinage de cette île. Quoique la sonde ne nous ait indiqué que deux de ces récifs, nous avons cru devoir placer les deux autres sur notre carte, en leur conservant la position qu'ils occupent par rapport à l'île Nord-Ouest, sur celle du navigateur anglais.

Nous passâmes la nuit du 21 à l'ancre sur un fond de 40 brasses, et dans les relèvements suivants :

Le pic, au..................... S. 80° E.
Le sommet de l'île Nord-Ouest, au. N. 34° E.

Dans la journée du 22, nous complétâmes nos observations géographiques et nos recherches dans cet archipel, en achevant l'hydrographie du groupe des îles Sud-Ouest, ou Duperré.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES NATUNAS.

L'étendue de cet archipel en latitude, en prenant pour limites d'un côté l'îlot de Poulao-Stokong, qui est le point le

plus N., et de l'autre Poulao-Sededap, la plus S. des îles Duperrré, est de 1° 16′ 40″.

Sa largeur, entre Poulao-Senoang à l'E., et Poulao-Semione ou l'île de la Selle, à l'O., est de 0° 41′ 30″.

La partie de l'O. est celle où le corail paraît s'étendre avec le plus de promptitude, et l'on ne devra par conséquent y aborder qu'avec la plus grande circonspection, sous petites voiles, avec des hommes très-exercés, soit en vigie, soit à la sonde. La côte de l'E. est plus saine, et à l'exception du récif de Mieulle, la route extérieure ne présente aucun danger de ce côté.

Le fond, autour de ces îles et de ces récifs, excepté dans les canaux resserrés, paraît être un large plateau de vase, sur lequel on trouve généralement de 30 à 40 brasses d'eau. L'action des marées y est très-faible, et celle des courants semble soumise à l'influence de la mousson régnante. Leur résultat journalier ne dépassait pas 6 à 7 milles dans le S. O.

La déclinaison de l'aiguille a été généralement observée de 1 à 2 degrés vers l'E.

Pendant la durée de nos travaux hydrographiques, c'est-à-dire depuis notre passage dans le canal de *la Favorite* jusqu'au 21, nous n'avons pas cessé de jouir d'un temps magnifique : l'atmosphère était rafraîchie par la brise du N. E. Un ciel serein et un horizon ordinairement très-pur ont contribué à donner à nos observations astronomiques toute la précision désirable : nos montres, sous l'influence d'une température égale et d'une pression atmosphérique presque invariable [1], ont conservé jusqu'à Java

[1] Le baromètre, depuis notre départ de Tourane jusqu'à notre arrivée à Java, n'a pas varié de plus de 2 lignes, et s'est presque constamment maintenu entre 27 pouces 11 lignes et 28 pouces.

un accord parfait, et nous avons pu les faire concourir toutes les trois à la détermination de nos longitudes.

TRAVERSÉE DES NATUNAS AUX ANAMBAS.

Le 22 dans la soirée, nous prîmes notre point de départ sur les îles Duperré, et la route fut donnée à l'O. 1/4 N. O., pour aller reconnaître l'archipel des Anambas, que le capitaine Laplace voulait explorer. Bien que les naturels de l'île Belle nous eussent assuré qu'il n'existait aucun danger dans le canal qui sépare les Natunas de cet archipel, nous n'en naviguâmes pas moins pendant toute la nuit avec une grande circonspection et en sondant plusieurs fois par heure. Le fond, d'abord de 40 et 45 brasses, augmenta graduellement; et le 23 à midi, quand les vigies signalèrent la terre dans l'O. S. O., à 25 ou 30 milles, il était de 55 brasses.

ANAMBAS (ILES DU NORD-EST).

Nous prîmes les premiers relèvements sur un groupe de trois îlots que nous appelâmes, à cause de leur position, *îles du Nord-Est*. La plus au N. est située, d'après nos observations,

par.................... 3° 26′ 39″ N.
et..................... 104° 4′ 20″ E.

Elle gît à 40 milles à l'O. 12° S. de la plus S. des îles Duperré.

POULAO-TABIGN. — POULAO-MATA. — POULAO-MOBOUR.

A 5 ou 6 milles à l'O. de ce groupe, gisent trois îles tellement rapprochées les unes des autres qu'elles semblent ne faire qu'une seule terre, et que les canaux sinueux qui les séparent, ne peuvent être distingués que très-difficilement.

Poulao-Tabign est la plus orientale. Son extrémité N., appelée *Tandjong-Capinis,* gît à 6 milles dans l'O. 1/4 N. O. de la plus occidentale des îles du Nord-Est.

Poulao-Mata, la plus grande des trois, occupe le milieu.

Et enfin Poulao-Mobour, la plus petite, mais la seule dont nous ayons pu complétement tracer le contour, est à l'O. des deux autres.

Les pointes septentrionales de ces trois îles se relèvent mutuellement sur une même ligne E. et O., et leur ensemble forme une masse d'environ 6 à 7 milles d'étendue. Le canal de l'E., compris entre Tandjong-Capinis et la pointe N. de Poulao-Mata, est obstrué par une ligne de brisants non interrompue qui va de l'un à l'autre cap. Il n'en est pas de même du canal de l'O., qui sépare Poulao-Mata de Poulao-Mobour, et dont il sera parlé plus tard sous le nom de *canal Selamata.*

BATOU-BLAYAR, OU LA GUÉRITE.

A 2 milles 1/2 au N. de ces côtes, et à peu près à l'ouvert du canal Selamata, on remarque un rocher aride et d'une forme très-bizarre, qui figure sur nos cartes sous le nom de *Batou-Blayar* ou *la Guérite.* Il est accore, et on peut le ranger sans crainte. C'est le point le plus septentrional de cet archipel, et nos observations l'ont placé

par.......... 3° 29′ 40″ de latitude N.
et............ 103° 52′ 18″ de longitude E.

A six heures, quand l'obscurité ne permit plus de distinguer les objets, nous diminuâmes de voiles et restâmes ainsi toute la nuit près de terre, et sondant sur un fond de 50 à 55 brasses.

Le 24, dès la pointe du jour, on laissa arriver pour donner dans l'archipel, de manière à ranger à l'O. Poulao-

Mobour, qu'entourent du côté du large plusieurs îlots, parmi lesquels Poulao-Padjantay est le plus près de terre, Poulao-Pât le plus N., et Poulao-Douray le plus S. et le plus au large. A mesure que nous pénétrions au milieu de ces îlots, une infinité d'autres se découvraient à nos regards dans la direction du S. et du S. O., et semblaient assez nous indiquer que c'était de ce côté que nous devions tourner principalement nos recherches. A dix heures, deux petites pirogues partirent de Poulao-Mobour, et se dirigèrent vers la corvette. Les trois naturels qui les montaient, nous abordèrent sans défiance et consentirent volontiers à nous piloter vers un enfoncement qu'on distinguait dans le S. E., et qu'ils désignèrent comme la résidence d'un raja. Il fallut louvoyer quelque temps avant d'atteindre l'endroit indiqué; enfin, à une heure, nous laissâmes tomber l'ancre par 23 brasses, devant le petit village de Terempa, situé à la partie méridionale de cette espèce de baie, au pied d'une haute montagne et dans une position délicieuse[1].

BAIE TUPINIER.

Nous avons ainsi nommé, en l'honneur de M. le baron Tupinier, directeur de la deuxième division du ministère de la marine, tout ce vaste enfoncement formé au S. par Poulao-Mobour, à l'E. par la côte occidentale de Poulao-Mata, et enfin par la partie septentrionale de Poulao-Siantann.

POULAO-SIANTANN.

Cette dernière île a 8 milles dans sa plus grande étendue (du N. O. au S. E. environ). Son sol est inégal et boisé,

[1] Relèvements de ce mouillage:

Le village de Terempa au....................	S. 18° E.
Tandjong-Pedasse (pointe N. O. de Siantann), au	S. 65° O.
Un îlot, tout couvert d'arbres de l'espèce des saules, appelé Poulao-Rigni, au............	N. 49° O.

surtout dans la partie S. où s'élève une haute montagne, appelée *Gounong-Samang*. Le joli village de Terempa est sur le bord septentrional au fond d'une petite crique abritée de tous les vents excepté de ceux de N., qui, au rapport des naturels, y soufflent quelquefois avec violence durant la mauvaise saison. Une ligne de bancs et de récifs ferme ce bassin à l'E., et empêche de pénétrer par ce côté dans l'intérieur de l'archipel.

CANAL SELAMATA.

Les naturels désignent ainsi le canal compris entre Poulao-Mata ou l'île du Milieu et Poulao-Mobour ou celle de l'Ouest, dont nous aperçûmes l'entrée lorsque nous prolongeâmes la côte septentrionale de ces îles. Il a 8 ou 9 milles de long du N. au S., sur une largeur d'un mille environ. Les côtes en sont hautes et couvertes de forêts comme toutes celles qui avoisinent la baie Tupinier, où ce canal vient aboutir, à peu près vis-à-vis le village de Terempa. La ligne de brisants qui borde les plages ne s'étend pas à plus d'une demi-encâblure au large. L'eau y est profonde presque partout, et M. Paris n'a jamais trouvé moins de 25 à 30 brasses. La partie N. n'a pas été visitée par cet officier, mais les Malais nous ont assuré que le fond y était encore plus grand. On y voit quelques îlots qui sont liés à la côte de Poulao-Mobour par une traînée de récifs, et qu'il faudrait par conséquent laisser sur tribord, si l'on voulait pénétrer dans ce canal en venant du N. Cette route intérieure abrégerait la distance pour un navire qui voudrait gagner la baie Tupinier, puisqu'elle dispense de contourner Poulao-Mobour; mais on ne devra la tenter qu'avec vent sous vergue et une brise faite.

M. Paris a également visité et sondé un havre assez spa-

cieux situé dans le N. O. de la baie Tupinier, et formé par la pointe S. de Poulao-Mobour et la petite île de Poulao-Mangar. Son étendue est d'environ une lieue; l'entrée en est très-étroite, et un navire n'y pourrait pénétrer qu'en se touant; mais une fois en dedans, il y serait comme dans une darse, et il pourrait faire toutes sortes de réparations.

POSITION GÉOGRAPHIQUE.

Pendant qu'on s'occupait à explorer tous les environs du mouillage et à dresser la carte de ce point important de l'archipel, les observations astronomiques n'étaient pas négligées. Plusieurs séries d'angles horaires observées dans la matinée et la soirée du 25, en les rapportant au village, ont donné pour sa longitude........................ 103° 49′ 5″ E.

La latitude, déduite de deux hauteurs méridiennes croisées au cercle dans les journées des 24 et 25, ramenée au même point, a été trouvée de.............. 3° 14′ 0″ N.

La déclinaison de l'aiguille est de.. 1° vers l'E.

L'action des marées est un peu plus sensible qu'aux Natunas; elle suffit quelquefois pour neutraliser l'effet du faible courant qui porte au S. O., et se fait aussi sentir dans cet archipel. Les brises régnantes dépendaient généralement du N. E.; elles étaient faibles, irrégulières et entremêlées de calmes qui annonçaient la fin prochaine de la mousson de N. E. et l'approche de la belle saison. Celle-ci, d'après le rapport des naturels, commence en avril et dure jusqu'en juillet, époque où la mousson de S. O. commence à prendre de la force et ramène les pluies et les mauvais temps.

Le 26, nous quittâmes la baie Tupinier, emmenant avec nous trois hommes du village de Terempa, qui, avec l'auto-

risation du raja, consentirent sans difficulté à nous accompagner dans la tournée que nous allions faire au milieu de ces îles.

POULAO-TELAGA-BESSAR, OU L'ILE DU PIC.

Dès que l'on s'éloigne de Tandjong-Pedasse ou pointe N. O. de Siantann, on rencontre un groupe de cinq ou six îlots, à l'E. desquels les Malais nous ont assuré qu'il n'existait point de passage, et effectivement la mer brise dans l'espace qui les sépare de la côte O. de Siantann. Nous laissâmes donc sur bâbord Poulao-Lignay, le plus au large de ces îlots, pour nous rapprocher d'un autre groupe reconnaissable à un morne semblable au pic des Natunas, et recouvert, comme ce dernier, d'une végétation sombre et épaisse. Son sommet, d'après nos observations combinées avec une multitude de relèvements pris par M. Paris, est situé

par...... 3° 4′ 00″ de latitude N.
et par.... 103° 35′ 00″ de longitude E.

Poulao-Telaga-Bessar, ou l'île du Pic, a une étendue de 3 milles du S. au N. Dans cette dernière direction, on voit une autre île, appelée par les Malais *Poulao-Telaga-Kitchill* ou la *petite Telaga*. Plusieurs rochers, plus ou moins grands, gisent au couchant de l'île du Pic, et occupent avec cette île et la petite Telaga une surface d'environ 5 milles du S. S. E. au N. N. O.

A cinq heures du soir, nous jetâmes l'ancre sur un fond de 31 brasses, à 2 ou 3 milles dans le S. de ces îles, où, de même que nous, cinq pros destinés pour Sincapour et Rhio passèrent la nuit. Nos pratiques profitèrent de cet instant de repos pour jeter leurs lignes, et ils eurent bientôt attrapé plusieurs beaux poissons.

Les journées des 27 et 28 furent employées à contourner Poulao-Djimadja, île considérable qui, avec quelques autres plus petites qui l'avoisinent, compose la partie S. O. de l'archipel.

POULAO-DJIMADJA.

Poulao-Djimadja a une étendue de plus de 16 milles en latitude sur 10 ou 11 en longitude. Sur la côte septentrionale on remarque une baie, au fond de laquelle il existe un mouillage excellent, mais seulement pendant la mousson du S. O. La pointe N. O. de cette baie forme avec un groupe de trois ou quatre petites îles, dont la plus voisine de Poulao-Djimadja se nomme *Poulao-Mobour-Bessar,* un canal étroit où nous n'avons pas trouvé moins de 10 brasses. Les terres d'alentour sont hautes, revêtues d'une riche végétation, et offrent un aspect qui charme l'œil. De l'autre côté de la pointe N. O., il y a une autre petite baie au fond de laquelle on aperçoit un village, dont le chef, au dire de nos Malais, était un haut personnage. Cette baie est abritée des vents du large par plusieurs îlots; et si, comme on nous l'a assuré, il est possible d'y pénétrer en laissant sur tribord Poulao-Toulij, le plus N. des îlots, on doit y trouver un très-bon mouillage pendant l'une et l'autre mousson.

Les côtes de cette île sont en général hautes et très-accores. On peut les ranger de près sans trouver moins de 25 à 30 brasses d'eau. La partie du S. O. est celle qui doit être approchée avec le plus de précaution, à cause du corail qui la borde, et qui, dans plusieurs endroits, s'étend à quelque distance au large.

POULAO-DOMAR.

Une île de moyenne élévation, appelée *Poulao-Domar,*

gît à 19 ou 20 milles dans l'O. S. O. de Djimadja. Sa forme est circulaire et sa position remarquable en ce qu'elle forme la limite de l'archipel dans cette direction ; nous la plaçons

par........ 2° 43′ 45″ de latitude N.
et par...... 102° 59′ 40″ de longitude E.

Les observations astronomiques faites en vue de Djimadja et combinées avec les relèvements ont donné les positions suivantes :

Extrémité N.... 3° 3′ 30″ N. et 103° 18′ 15″ E.
Extrémité E.... 2° 58′ 40″ N. et 103° 27′ 15″ E.
Extrémité S.... 2° 50′ 15″ N. et 103° 24′ 5″ E.

ILES DE RIGNY.

A environ 17 ou 18 milles dans l'E. de Djimadja, est un groupe d'îles que nous avons appelées *îles de Rigny*, en l'honneur de l'amiral de ce nom.

La plus considérable et en même temps la plus au S. des îles de Rigny est *Poulao-Riabou*. Elle a 7 milles du N. N. O. au S. S. E., et l'étendue totale du groupe est de 18 milles.

Les divers canaux qui séparent toutes ces îles, sont pour la plupart obstrués par des hauts-fonds et des bancs, qu'on ne doit approcher qu'avec circonspection. Du reste, la navigation est bien moins dangereuse dans cet archipel que dans les Natunas. Le corail madréporique s'y montre en bien moins grande quantité ; ses envahissements ne s'étendent guère au delà des côtes, et on ne le voit pas former, comme aux environs de Boong-Ooran, d'immenses plateaux, sur lesquels il est si facile de se perdre.

POULAO-SRA.

Cette petite île occupe le milieu à peu près de l'espace qui sépare le groupe de Rigny de la grande Djimadja. Elle

est remarquable par sa position isolée, et nous la plaçons

par....... 2° 49′ 20″ de latitude N.

et par..... 103° 37′ 5″ de longitude E.

Le corail la borde sans interruption dans tout son contour, mais il se projette peu au large.

Le 29, après avoir fixé par de nombreux relèvements l'étendue et le gisement de toutes ces îles, nous louvoyâmes pour revenir sur nos pas et nous élever vers la partie N. de l'archipel, que l'intention du commandant était de parcourir de nouveau, pour ensuite aller explorer le côté de l'E., qu'avait visité, en 1824, l'expédition commandée par le capitaine de vaisseau Bougainville.

PARTIE ORIENTALE DE L'ARCHIPEL.

Le 1er avril, nous eûmes connaissance des îles du Nord-Ouest, que nous rangeâmes de très-près, et dont nous achevâmes de fixer la position et les gisements. Continuant ensuite notre route vers le S., nous traversâmes les deux archipels désignés sur la carte de *la Thétis* sous les noms de *Beautemps-Beaupré* et *Chabrol de Crousol*. Les principales de ces îles, auxquelles nous avons conservé les noms indigènes, sont : Poulao-Selaë, Poulao-Telann, Poulao-Mankiann-Pandjang, Poulao-Sagoudampar, Laë-Pandjang, où il existe deux aiguades; Poulao-Penguending, reconnaissable à ses deux sommets d'égale hauteur; et enfin Mentala ou l'île aux Cocos, à l'E. et près de laquelle nous vînmes jeter l'ancre dans la soirée du 1er avril. Pour atteindre ce mouillage, nous passâmes par un canal très-étroit compris entre la pointe E. de Poulao-Penguending et la petite île de Pempang, puis nous prolongeâmes la côte méridionale de Poulao-Penguending. Ce joli mouillage est parfaitement abrité des vents de N. E.; et sans doute qu'à l'O. de l'île aux Cocos

on trouverait aussi un abri contre la mousson du S. O., en se rapprochant de Poulao-Mankiann-Pandjang. Nous n'avons point exploré cette partie, non plus que l'espace compris entre les îles dont il a été parlé plus haut et la côte orientale de Poulao-Tabign et Poulao-Mata. Nous avons préféré hydrographier le contour extérieur de ces îles, dont *la Thétis* avait visité l'autre côté.

ILE AUX COCOS, OU POULAO-MENTALA.

L'île aux Cocos peut avoir 15 milles d'étendue du N. au S.; elle est peu élevée et couverte de cocotiers.

A 3 ou 4 milles au S. S. O. de Poulao-Mentala gît le petit groupe des îles Baba, Akar et Nonseu, qui, sur la carte de *la Thétis,* sont désignées sous le nom d'*îles Ducamper.* Le milieu du passage qui sépare ce groupe du reste de l'archipel est occupé par une roche que les officiers de *la Thétis* ont appelée *Roche-Maingan;* elle est entourée d'un large banc de brisants qui ne laisse à droite et à gauche qu'un chenal très-étroit. Nous prîmes celui de l'O., en rangeant de très-près l'île Rossel (ainsi nommée par le capitaine Bougainville), dont la pointe S. ne nous a pas paru s'avancer au large tout à fait autant qu'on l'a indiqué sur la carte dressée par M. Lapierre.

Le commandant ne comptant pas prolonger ses recherches plus longtemps dans cette partie de l'archipel, les trois hommes du village de Terempa qui avaient consenti à nous suivre furent congédiés, puis nous gouvernâmes sur Poulao-Riabou, et le reste de la journée fut employé à contourner cette île et à prendre de nouveaux relèvements sur le groupe de Rigny, dont nous n'avions encore vu que la partie occidentale.

POULAO-RITTANN.

Le 3, nous vîmes et déterminâmes les petites îles Rittann, situées à 6 ou 7 milles au S. 1/4 S. E. de la pointe S. E. de Poulao-Riabou.

POULAO-BAOUA.

Les îles Baoua forment un groupe qui gît à 14 ou 15 milles dans l'O. 23° S. de Poulao-Rittann. Elles sont très-petites et occupent à peine un espace de 2 milles.

POULAO-REPON (la *Selle* D'HORSBURGH).

A midi, une île située à 10 ou 11 milles au S. O. de Poulao-Baoua, et qui figure sur la carte d'Horsburgh sous le nom de *Saddle-Island*, nous restait à peu de distance par le travers. Après avoir fixé sa position, nous mîmes le cap au S. E. pour aller reconnaître la partie de l'archipel désignée par l'hydrographe anglais sous le nom d'*Anambas du Sud*. Avant la nuit, nous eûmes atteint la position assignée à ces îles, et quoique le temps fût très-clair, les vigies ne signalèrent aucune nouvelle terre. Nous eûmes alors la conviction que, par ces *Anambas du Sud*, Horsburgh a voulu désigner Poulao-Riabou et les îles voisines, dont les positions sont en effet très-défectueuses sur sa carte de la mer de Chine.

LA PIERRE BLANCHE.

Un rocher très-remarquable, et qui gît à 13^m,5 dans l'O. 15° S. de la Selle ou Poulao-Repon, forme au midi la limite de l'archipel des Anambas. Il est rond, d'une couleur blanche, et dépouillé de verdure jusqu'à son sommet. Son élévation est de 70 à 80 toises, et sa position, d'après

les relèvements combinés avec les observations, a été trouvée

de........... 2° 19′ 30″ N.

et........... 103° 13′ 35″ E.

Là se terminèrent, dans cet archipel, nos travaux hydrographiques, pendant lesquels nous n'avions pas cessé de jouir d'un temps magnifique. Si la circonstance du soleil, qui se trouvait alors à notre zénith, a jeté quelque doute sur une ou deux de nos latitudes, ces faibles erreurs ont été facilement rectifiées par les relèvements que nous avons toujours eus sur plusieurs points dont la position avait été fixée d'une manière certaine. Nos montres ont continué à marcher avec la même précision; et comme leurs résultats différaient à peine, nous avons encore pu les faire concourir toutes les trois à la détermination de nos longitudes.

Nous n'avons rien à ajouter à ce qui a été dit relativement aux courants; du reste, on trouvera dans les tableaux qui font suite à ce Mémoire le résultat détaillé de ces sortes d'observations.

La déclinaison de l'aiguille est la même qu'aux Natunas, c'est-à-dire de 1 à 2 degrés vers l'E.

ÉTENDUE DE L'ARCHIPEL.

Depuis la Guérite, qui est le point le plus N., jusqu'à la Pierre Blanche, les Anambas occupent en latitude un espace de 1 degré 11 minutes.

Leur étendue en longitude, depuis Poulao-Pandjang à l'E. jusqu'à Poulao-Domar à l'O., est de 1 degré 8 minutes.

ROUTE DES ANAMBAS A JAVA.

Le 4 au soir, nous nous éloignâmes de l'archipel des Anambas, et gouvernâmes au S. E., pour pénétrer dans la mer de la Sonde par le détroit de Carimata.

Nous eûmes successivement connaissance des îles Saint-Julien, Saint-Esprit et Sainte-Barbe ; mais nous en passâmes malheureusement trop loin pour pouvoir rectifier leur position ; toutefois leur latitude nous a paru exacte sur la carte d'Horsburgh.

Dans la nuit du 5 au 6, nous coupâmes la ligne pour la troisième fois, entre le 104^e et le 105^e degré de longitude E. La brise, qui avait jusque-là soufflé au N. O. et N. N. E. joli frais, ne tarda pas à haler le N. O. Le temps était magnifique et la mer d'un calme parfait.

DÉTROIT DE CARIMATA.

Le 6, nos vigies signalèrent une terre très-éloignée, que nous reconnûmes pour le pic de l'île Carimata. Nous en étions, d'après nos observations, à près de 75 milles. Le lendemain, nous donnâmes dans le détroit de Carimata, rangeant de près la partie occidentale de Souroutou. Les relèvements que nous prîmes sur cette dernière, portés sur la carte d'Horsburgh, nous ont donné un résultat semblable à celui fourni par nos montres pour la position de cette île.

Le 8, nous distinguâmes dans l'E. le pic de Bornéo, et une terre basse que nous pensâmes être la petite île du Rendez-vous, ainsi nommée parce qu'en 1811 elle servit de point de ralliement à la flotte anglaise qui s'empara de Java.

RÉCIF ONTARIO.

Notre route nous a fait passer à 6 milles à l'E. environ du récif Ontario, ainsi appelé du nom d'un bâtiment américain qui s'y perdit dans la nuit du 4 janvier 1798. Il est situé, d'après Horsburgh,

par....... 2° 1′ 40″ de latitude S.
et........ 106° 19′ 00″ de longitude E.

et gît à 20 ou 21 milles dans le S. 1/4 S. O. de l'extrémité O. de Souroutou. Le récif Ontario est composé de plusieurs roches très-aiguës taillées en forme de spirales, et dont quelques-unes seulement découvrent à marée basse. Le fond n'indique pas son approche, et la mer ne brisant pas toujours dessus, il faut en être extrêmement près pour l'apercevoir; aussi plusieurs navires s'y sont-ils perdus depuis *l'Ontario*.

COTE DE JAVA.

Le 12 dans la soirée, après avoir éprouvé des brises variables et quelques orages de peu de durée, nous eûmes connaissance de l'île Lubeck et de quelques points élevés de Java. Dans la matinée du 14, nous rangions de très-près et avec un temps magnifique le rivage de cette île compris entre Tanjong-Troëre et la pointe Panca, située à l'entrée du canal de Maduré.

La meilleure reconnaissance de cette côte est un morne dont le sommet ressemble aux murailles d'une forteresse du moyen âge.

POINTE PANCA.

La pointe Panca qui termine la côte de Java est une langue de sable longue et basse, à l'extrémité de laquelle flotte le pavillon hollandais. Avant d'y arriver, on laisse sur tribord cinq monticules qui dominent la plage, et à chacun desquels les Anglais ont donné un nom qui désigne une ressemblance plus idéale que réelle.

CANAL DE MADURÉ.

A une heure, après avoir rangé de près la pointe Panca,

nous ne tardâmes pas à être accostés par un pilote qui nous fit de suite donner dans le canal compris entre Java et Maduré. Les bancs qui obstruent ce canal ne laissent entre eux qu'un chenal étroit qui a été balisé d'un bout à l'autre, mais qu'on ne peut cependant franchir que sous la conduite d'un pratique du pays, connaissant parfaitement l'action des marées. La route à suivre jusqu'au fort d'Orange est à peu près le S. S. E.

L'emplacement de ce fort, bâti sur l'accore d'un banc et dans la partie la plus resserrée du détroit, est bien choisi, car aujourd'hui l'attaque de Sourabaya serait très-difficile de ce côté. Depuis le fort d'Orange jusqu'au joli village de Gressy, où mouillent ordinairement un grand nombre de navires, il faut mettre le cap au S.; et de ce village jusqu'à la rivière de Sourabaya, la meilleure route à faire est le S. E. Les marées suivent invariablement la direction du canal. Leur vitesse, lors de la nouvelle lune, ne dépasse pas 3 milles; habituellement elle est de 1^m,5. Les côtes de Maduré sont basses et noyées. Celles de Java ne paraissent guère plus hautes, mais on voit des montagnes dans l'intérieur.

Le courant de jusant ne nous ayant pas permis de dépasser le fort d'Orange, nous fûmes obligés de rester cette nuit à l'ancre, sur un fond de 9 brasses; mais le 15, dès la pointe du jour, on appareilla, et à la faveur du flot qui commençait à se faire sentir, la corvette fut bientôt rendue au mouillage de Sourabaya.

POSITION DE NOTRE OBSERVATOIRE.

Nous avons réglé nos montres sur la petite batterie qui termine la jetée du port; et leur nouvelle marche diurne,

déduite des observations faites depuis le 21 jusqu'au 25 avril, a été trouvée :

Par le n° { 126, de—6s,728, au lieu de—6",840 (à Tourane).
36, de—12s,586, au lieu de—13",355 (*idem*).
136, de—12s,256, au lieu de—11",372 (*idem*).

En se servant de la moyenne de ces marches, on a obtenu les longitudes suivantes :

Par le n°	126	110° 21′ 24″ E.
	36	110° 24′ 44″
	136	110° 23′ 14″
Dont la moyenne égale		110° 23′ 07″

La longitude de Sourabaya, déterminée, pendant l'expédition d'Entrecasteaux, par l'immersion de l'étoile du Lion, observée le 11 avril 1794, et par les calculs de M. le contre-amiral Rossel, est de 110° 23′ 12″.

La concordance de cette longitude avec la moyenne de nos chronomètres, et la précision avec laquelle ceux-ci ont marché depuis notre départ de Tourane, garantissent l'exactitude de la position que nous avons assignée au méridien de ce dernier port; et comme c'est à ce méridien que sont assujetties nos deux cartes des Natunas et des Anambas, nous sommes en droit d'espérer que les nombreuses stations astronomiques faites dans ces îles offriront toute l'exactitude désirable.

LATITUDE.

Plusieurs séries de hauteurs du soleil ont donné pour la latitude de l'observatoire 7° 14′ 20″ S.

La déclinaison, observée du bord, a été trouvée de 0° 40′ N. E.

COURANTS.

Le tableau des courants observés depuis notre départ de la baie de Tourane offre le résultat suivant :

De cette baie aux Natunas....	72ᵐ O. et 15ᵐ S.
Dans les Natunas et Anambas..	83ᵐ O. et 96ᵐ S.
Des Anambas à Carimata.....	19ᵐ O. et 52ᵐ S.
De Carimata à la pointe Panca.	71ᵐ E. et 64ᵐ S.

DÉPART DE SOURABAYA.

Le 10 mai, nous quittâmes Sourabaya, adoptant pour la longitude de ce port celle que donnaient nos trois montres.

Après avoir louvoyé plusieurs jours entre les bancs qui obstruent l'extrémité septentrionale du détroit de Maduré et franchi tous les obstacles qu'oppose à la navigation ce passage difficile, où à chaque jusant la corvette restait échouée pendant plusieurs heures, nous atteignîmes enfin, dans l'après-midi du 15, le port de Bézuki, chef-lieu d'une résidence.

RELACHE A BÉZUKI.

Trois séries d'angles horaires ont placé le mât de pavillon de cet établissement à l'E. de Sourabaya

de........................	0° 54′ 14″
Mais nous avons placé Sourabaya par.	110° 23′ 07″
Nous aurons donc pour la longitude de Bézuki	111° 17′ 21″ E.
La latitude du même point a été trouvée de......................	7° 44′ 12″ S.

RELACHE A SOUMANAP (ILE DE MADURÉ).

De Bézuki nous nous rendîmes à Soumanap, autre établissement considérable situé à l'extrémité E. de Maduré, et où réside un des trois sultans qui se partagent la propriété de cette île.

D'après nos observations, le mât de pavillon de cette place serait à l'E. du méridien de Bézuki

de........................	0° 12′ 41″
Ce qui donne pour sa longitude...	111° 30′ 02″ E.
Sa latitude est de...............	7° 00′ 07″ S.

CAP SANDANA.

Le 27 à midi, nous rangions de près le cap Sandana, qui forme l'extrémité E. de la partie septentrionale de Java, et que notre observation méridienne a placé par 7° 43′ 00″ S.

Un morne élevé, dont les divers sommets laissent voir entre eux une gorge très-profonde, domine ce cap et le fait reconnaître de loin. Au pied de la montagne est une plage de sable dont l'extrémité orientale est bordée par un haut-fond, sur lequel la mer brise à quelque distance au large.

DÉTROIT DE BALY.

En continuant de courir au S., nous ne tardâmes pas à voir la partie septentrionale de l'île de Baly, dont les terres sont très-hautes, couvertes de forêts et d'un aspect sombre.

Le banc désigné sous le nom de *banc de Deux-Brasses*, et que les cartes placent à 2 milles au large de la côte, ne s'étend pas, à beaucoup près, autant au large.

ILE AUX PIGEONS.

Cette petite île, située à l'ouvert du détroit de Baly, git

à 12 ou 13 milles au S. 1/2 O. du cap Sandana. Elle est peu élevée et il faut éviter de l'approcher de trop près, tant à cause du récif dont elle est entourée que des courants qui portent dessus avec force. L'action des marées est en général très-violente dans le canal; et comme celui-ci est trop profond pour qu'on puisse y mouiller, on doit profiter sans relâche de la marée favorable, et ne rien négliger pour gagner au plus tôt les petits fonds, qui ne commencent guère que vis-à-vis Banjoewangy, établissement situé sur la côte de Java, dans l'intérieur du détroit. Nous eûmes le bonheur de l'atteindre avant le reversement de la marée; et après un louvoyage long et pénible, nous mouillâmes à environ un demi-mille à l'E. du fort, par 7 brasses.

POSITION DE BANJOEWANGY.

Les observations du 30 mai placent le méridien de ce fort, à l'E. de celui de Soumanap, de...	0° 27′ 55″
On en a conclu pour sa longitude...	111° 57′ 57″ E.
La hauteur méridienne, observée le même jour au fort, l'a placé par..	8° 11′ 40″ S.
Ici, et dans tous ces parages, la déclinaison de l'aiguille ne dépasse pas.	1° vers l'E.

TRAVERSÉE DU DÉTROIT DE BALY A VAN-DIÉMEN.

Le 1er juin, nous appareillâmes de Banjoewangy, et le 2, nous étions hors du détroit, faisant notre route au plus près du vent, bâbord amures, la brise au S. E. variable vers l'E. S. E.

Les vents ne changèrent pas et fraîchirent même à mesure que nous gagnâmes dans le S. Cependant, entre les 21 et

23°, ils cédèrent la place, pendant vingt-quatre heures, à une forte brise de N., qui ne tarda pas à tomber à l'O. puis au S. E., en passant par le S. Après avoir lutté ainsi longtemps contre des brises contraires et une mer toujours houleuse, nous trouvâmes enfin, entre les 40 et 41 degrés de latitude, les grands vents d'O. et de S. O., qui règnent habituellement dans ces hautes latitudes.

Dans la nuit du 5 au 6 juillet, étant par les 43° de latitude et 136° de longitude, nous jouîmes du magnifique spectacle d'une aurore australe, qui resta visible depuis six heures du soir jusqu'à trois heures du matin. Le phénomène se manifesta par une vive clarté qui commença dans l'O., et qui, s'étendant rapidement vers le S., eut bientôt dessiné dans le ciel une ligne courbe, embrassant plus de 160 degrés. Des jets de lumière tantôt parallèles, tantôt divergents, s'échappaient de différents points de cette courbe comme d'autant de foyers, qui s'éteignaient et se ranimaient alternativement. La clarté montait vers le zénith jusqu'à une hauteur de plus de 70°, et se reflétait sur la surface de la mer, par autant de lignes brisées, semblables à celles que produisent les rayons de la lune, durant une belle nuit.

ATTÉRAGE A VAN-DIÉMEN.

Le 8, dès la pointe du jour, nous eûmes connaissance du cap Sud-Ouest de Van-Diémen, sur lequel l'intention du commandant était d'attérir; mais les courants nous ayant drossés de 12 milles au S. dans les dernières vingt-quatre heures, au lieu de nous faire passer entre le cap Sud-Ouest et le rocher de Mew-Stone, la route nous força de ranger ce dernier à plus de 3 milles au S. La longitude déduite des relèvements offrait une différence de 29 milles environ avec la moyenne de nos trois montres, circonstance peu étonnante

eu égard à la durée de la traversée et au changement considérable qui s'était opéré dans la température depuis notre départ de Java.

La journée et la nuit du 8 furent employées à louvoyer contre une forte brise de N., variable au N. N. O., qui ne nous permit d'atteindre l'entrée du canal d'Entrecasteaux que vers le milieu de la journée du lendemain. Nous eûmes encore à exécuter un louvoyage long et pénible, avant de pouvoir doubler l'île aux Perdrix, près de laquelle nous laissâmes enfin tomber l'ancre, au commencement de la nuit.

Le temps étant resté sombre et pluvieux pendant la journée du 10, nous ne mîmes sous voiles que le 11 au matin. Favorisés alors par une jolie brise d'O., nous franchîmes rapidement le canal; et à la pointe Riche, qui forme l'extrémité septentrionale de l'île Bruni, nous fûmes accostés par un pilote anglais, qui nous conduisit en peu d'heures au mouillage d'Hobart-Town.

La description géographique de la partie méridionale de Van-Diémen, que l'on trouve dans la relation du voyage de l'amiral d'Entrecasteaux, ne laisse rien à dire sur ce pays; et la carte dressée pendant cette expédition par les soins de M. Beautemps-Beaupré, est d'une rare exactitude et digne en tout point de l'ingénieur habile qui a réduit la science de l'hydrographie à des principes aussi simples que faciles, dont l'application, aujourd'hui universellement adoptée, est si féconde en heureux résultats.

RELACHE A HOBART-TOWN.

Nous établîmes notre observatoire au fort Mulgrave, et les montres y furent de nouveau réglées par plusieurs séries

d'observations faites depuis le 16 juillet jusqu'au 6 août, et dont les résultats sont :

Pour le n°	126. .	— 0s,890, au lieu de. .	— 7s,100
	36. .	—10s,465, au lieu de. .	—12s,446
	136. .	— 9s,328, au lieu de. .	—11s,731

Il est à remarquer que cette variation a eu lieu de la même manière pour les trois montres, ce qui semblerait dénoter qu'elle ne provient que du refroidissement considérable de la température.

En nous servant de la moyenne de ces marches diurnes, nous placerions le méridien de notre observatoire à l'E. de la jetée de Sourabaya,

Par le n°	126, de.	34° 21′ 19″
	36, de.	34° 14′ 53″
	136, de.	34° 11′ 28″
Dont la moyenne donne.		34° 15′ 53″,5
Mais la longitude de la jetée de Sourabaya égale.		110° 23′ 07″ E.
Nous aurions donc pour celle d'Hobart-Town.		144° 39′ 00″,5E.

Ce résultat diffère de 24′ en moins de celui qu'a trouvé le général d'Entrecasteaux : nous avons donc cru devoir le rejeter, et nous avons, plus tard, déterminé la longitude d'Hobart-Town d'après celle du Port-Jackson.

LATITUDE DU FORT MULGRAVE.

Plusieurs observations faites au fort, l'ont placé par 42° 52′ 32″ S.

Et cette latitude est parfaitement conforme à celle que nous y avons trouvée enregistrée, comme quantité moyenne d'une foule d'observations faites, à diverses époques, par des capitaines anglais.

COURANTS.

Leur action sur la corvette, depuis le détroit de Baly jusqu'à l'attérage, a été trouvée de....... 15′ S.
et.............................. 413′ O.

Ce résultat confirme encore la remarque que nous avons faite plus haut, qu'en pleine mer, loin de l'influence des continents ou des grands archipels, la direction des eaux de l'Océan est presque invariablement soumise à celle du vent régnant; car en jetant les yeux sur le résumé nautique annexé à ce Mémoire, on s'assurera que, pendant cette traversée, la somme des vents d'E. l'a de beaucoup emporté sur celle des vents d'O.; tandis que ceux du N. et du S. se sont à peu près compensés.

Cette circonstance, du reste, est tout à fait particulière à notre navigation, car en général les vents dépendent beaucoup plus de l'O. que de l'E. dans les parages que nous venions de parcourir; et tous les marins qui font les voyages de l'Inde aux Terres Australes, prétendent que les courants portent presque constamment à la côte occidentale d'Amérique.

TRAVERSÉE D'HOBART-TOWN AU PORT-JACKSON.

Après un séjour de près d'un mois à Van-Diémen, nous mîmes à la voile, le 7 août au matin, pour nous rendre au Port-Jackson.

Nous eûmes successivement connaissance des îles Shouten, du cap Howe et de la pointe Dromadaire, mais à trop grande distance pour que nous pussions en déterminer la position.

Le 14, la corvette était à peu près sur le parallèle du Port-

Jackson, quand elle fut assaillie par un coup de vent d'O. violent, qui la rejeta à 25 lieues au large.

Le 15 au coucher du soleil, le vent se calma, mais sans changer de direction.

Une chute très-brusque dans la colonne de mercure du baromètre nous avait annoncé cette bourrasque. Le 13 au soir, elle était tombée à 27^{p} 4^{l}. Pendant la journée du 14, elle descendit encore jusqu'à 25^{p} 5^{l}; et ce ne fut que lorsqu'elle eut remonté à 5^{p} 9^{l}, que le temps commença à s'embellir.

Le 17, à onze heures du matin, nous eûmes connaissance du phare bâti sur la pointe S. de l'entrée du port; et dans la soirée, nous mouillâmes devant la ville de Sidney, par 11 brasses [1], à peu de distance de la corvette anglaise *la Comète*, que nous avions déjà rencontrée à Madras.

RELACHE AU PORT-JACKSON.

Nos observations, dans ce port, ont été faites sur l'îlot Pinchgutt, situé à peu de distance de notre mouillage.

LATITUDE.

Plusieurs séries de hauteurs du soleil ont donné pour la latitude de cet îlot 31° 51′ S.

LONGITUDE.

Les montres, employées avec la moyenne de leurs marches diurnes observées à Hobart-Town et à l'îlot Pinchgutt, placent cet îlot à l'E. de ces deux premières stations,

Le n°	126, de................	3° 57′ 42″
	36, de................	3° 50′ 47″
Dont la moyenne est	....	3° 54′ 14″,5

[1] Relèvements du mouillage..

Le phare au....................	N. 80° E.
L'îlot Pinchgutt au...............	N. 70° E.
La tour du fort Macquarie au........	S. 59° O.

Au lieu d'employer ce résultat à la détermination de l'îlot Pinchgutt, nous nous en servirons pour fixer la longitude du fort Mulgrave à Hobart-Town, que nous n'avons pas pu, comme on l'a vu plus haut, déduire du méridien de Sourabaya.

On trouve dans le mémoire publié par M. le capitaine Duperrey le résumé d'une grande quantité d'observations faites à différentes époques, au Port-Jackson, par Broughton, Bernier, Flinders, etc., qui, combinées avec les observations plus récentes de MM. Brisbane, Rumker, Simonoff, des officiers de *la Thétis*, de *l'Espérance* et de *la Coquille*, ont donné pour longitude moyenne de ce port........................... 148° 50″ 9″ E.

En adoptant ce résultat, et en tenant compte de 0′ 34″, dont notre observatoire était plus à l'E. que le fort Macquarie, auquel se rapportent ces diverses observations, nous avons obtenu pour la longitude de l'îlot Pinchgutt..................... 148° 50′ 43″

Nos montres plaçaient cet îlot à l'E. d'Hobart-Town, de............ 3° 54′ 14″

Donc, la longitude d'Hobart-Town égale......................... 144° 56′ 29″ E.

C'est celle que nous avons adoptée.

COURANTS.

La résultante des courants, dans cette dernière traversée, a été de.................... 120^{m} à l'E.

et........................... 13^{m} au S.

TRAVERSÉE DU PORT-JACKSON A LA BAIE DES ILES DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Nous quittâmes le Port-Jackson le 21 septembre dans l'après-midi ; et le 30 au soir, après avoir éprouvé alternativement de fortes brises de N. N. O. et de S. S. E., nous aperçûmes les Trois-Rois, groupe d'îlots qui avoisine le cap Nord de la Nouvelle-Zélande. Les calmes et les petites brises contraires nous empêchèrent quelque temps d'avancer, et ce ne fut que dans la matinée du 3 octobre que nous parvînmes à la hauteur du cap Brett, qui forme l'extrémité orientale de la vaste baie des Iles. Nous louvoyâmes encore toute cette journée et une partie de celle du lendemain, avant de gagner l'excellent mouillage situé au fond de cette baie, derrière la pointe Wayhihi, et devant le petit village de Korora-Reka[1].

RELACHE A KORORA-REKA, DANS LA BAIE DES ILES.

L'observatoire fut établi sur l'îlot de Kaïraro, et les montres y furent réglées par plusieurs séries d'observations qui eurent lieu depuis le 4 jusqu'au 9 novembre.

POSITION DE L'OBSERVATOIRE.

La latitude, déduite de plusieurs hauteurs du soleil croisées au cercle, est de 35° 15′ 02″ S.

Les montres, employées avec la moyenne des marches diurnes trouvées au Port-Jackson, ont placé Kaïraro à l'E. de l'îlot Pinchgutt,

Le n°	126, de	22° 59′ 25″
	36, de	22° 57′ 08″

[1] Relèvements du mouillage ; le fond est de 4 brasses 1/2, vase. ...

Le village (le milieu)	N. 40° E.
La maison des missionnaires	S. 25° O.
La pointe extérieure	N. 40° O.

Dont la moyenne donne.......	22° 58′ 16″,5
Nous plaçons l'îlot Pinchgutt par...	148° 50′ 43″ E.
Nous aurons donc pour la longitude de l'îlot Kaïraro.............	171° 48′ 59″,5 E.
La variation a été observée de.....	11° N. E.

COURANTS.

La résultante des courants a donné......	90^m E.
et..............................	77^m S.

depuis le départ du Port-Jackson.

Pendant qu'on s'occupait des observations astronomiques, M. Paris levait le plan de la rivière Kawa-Kawa, et fixait, par de nombreux relèvements, la position d'un banc qui n'est qu'imparfaitement indiqué sur le plan dressé en 1824 par le capitaine Duperrey, et ne figure sur aucune autre carte, bien qu'un navire anglais s'y soit perdu il y a quelques années.

BANC DE LA FAVORITE.

Ce banc auquel nous avons donné le nom de *la Favorite*, s'étend au large de la pointe Manawororoa, et occupe à peu près la moitié de l'espace compris entre cette pointe et celle de Wayhihi, situées l'une et l'autre à l'entrée de la rivière Kawa-Kawa. Sa position et son étendue au large rendent le louvoyage long et difficile, tant pour arriver au mouillage que pour en sortir.

Voici quelques renseignements sur les diverses routes à suivre pour franchir ce passage en louvoyant. Les îlots qui entourent au large la pointe Wayhihi sont accores et peuvent être rangés de près; mais comme en continuant la bordée vers le S. O. pour entrer, on aura le cap sur la tête du banc, quand il sera temps de virer de bord, on relèvera la Senti-

nelle par la pointe E. du plus oriental des *Ilots Noirs*. L'autre bordée vers la côte de Wayhihi peut être prolongée jusqu'à terre. On sera averti que la tête du banc est doublée lorsqu'on aura fermé par cette même pointe E. du plus oriental des Ilots Noirs, dont il a été question plus haut, le cap Nord de l'île Tippahi. Alors on pourra sans crainte prolonger les bordées sur l'une et l'autre côte, jusqu'au mouillage de la Favorite, qui nous a été indiqué comme le meilleur de la baie, et où nous nous sommes trouvés, en effet, abrités de tous les vents et de la houle du large. Cette dernière se fait sentir avec beaucoup de force sur la rive gauche de la rivière Kawa-Kawa, où est situé, vis-à-vis Korora-Reka, l'établissement des missionnaires anglais.

TRAVERSÉE DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE A VALPARAISO.

Le 11 octobre au matin, nous appareillâmes de Korora-Reka. Le temps était sombre et menaçant, les vents soufflaient grand frais du N. O. Aussi ne parvînmes-nous à sortir d'abord de la rivière Kawa-Kawa, puis de la baie des Iles, qu'après un long et périlleux louvoyage; mais une fois en dehors, nous ne tardâmes pas à perdre les terres de vue.

Pendant les premiers jours de notre traversée, nous ne cessâmes pas d'être favorisés par de fortes brises de N. O., variables au S. O.; mais le 18, les vents halèrent le S. E., et nous retinrent vingt-quatre heures à la cape, avec une très-grosse mer. Une seconde série de vents favorables reprit bientôt après et dura jusqu'au 28, que nous reçûmes une nouvelle bourrasque de S. E., à laquelle succédèrent encore de bons vents, qui nous conduisirent jusqu'au Chili.

ILE MASAFUERO.

Le 13 novembre à midi, nous eûmes connaissance de Masafuero.

Les observations faites en vue de cette île, et corrigées de la variation diurne qu'ont éprouvée nos montres dans la traversée, placent son milieu à l'O. du méridien de Valparaiso,

Le n°	126, de..................	9° 9′ 17″
	36, de..................	9° 9′ 00″
Différence moyenne des méridiens égale.		9° 9′ 8″,5

RELACHE A VALPARAISO.

Le 16, à la pointe du jour, nos vigies aperçurent le cap Coroumilla, qui ferme du côté du S. la baie de Valparaiso, et à onze heures nous étions mouillés dans cette baie [1], auprès des bricks de guerre français *le Nisus* et *le Griffon*, sous les ordres du capitaine de vaisseau Henri Villeneuve, commandant la station du Chili.

Nos observations dans ce port furent faites à l'endroit de la plage qu'on désigne généralement sous le nom de *cap Horn*, elles eurent lieu entre le 17 novembre et le 7 décembre.

La nouvelle marche diurne des montres, déduite des observations du 17 au 26, a été :

Pour le n°	126, de—1^s,030,	au lieu de—0^s,610	(à la baie des Iles).
	36, de—6^s,838,	au lieu de—7^s,771	(*idem*).
	136, de—7^s,307,	au lieu de—8^s,149	(*idem*).

[1] Relèvements du mouillage ; le fond est de 34 brasses......

L'écueil du cap de l'Entrée..............	N. 48° O.
La vigie..............................	S. 32° O.
La pointe du N........................	N. 16° E.

En adoptant la moyenne de ces marches diurnes, nous avons obtenu pour la longitude de l'observatoire :

Par le n°	126	73° 52′ 46″ O.
	36	73° 51′ 28″
Dont la moyenne est de		73° 52′ 07″ O.

Anticipant sur nos observations ultérieures, si, au lieu de faire dépendre la longitude de Valparaiso de celle de Korora-Reka (à la baie des Iles), nous voulons la déduire de celle de Rio-Janeiro, nous trouverons que les mêmes montres, employées avec la moyenne de leurs marches diurnes observées dans ce dernier port et au Chili, donnent pour différence entre les méridiens :

Le n°	126.	28° 17′ 59″
	136.	28° 21′ 52″
Moyenne égale		28° 19′ 55″ dont

Valparaiso est à l'O. de Rio-Janeiro.

Mais la longitude de Rio-Janeiro, suivant les observations du vice-amiral Roussin, est de	45° 35′ 14″ O.
Nous aurons pour celle de Valparaiso.	73° 55′ 09″
D'un autre côté, nous avons obtenu . .	73° 52′ 07″
Longitude moyenne égale donc	73° 53′ 48″ O.

C'est celle que nous avons adoptée.

LATITUDE.

La latitude a été observée de	33° 1′ 55″ S.
La déclinaison de l'aiguille égale	14° 50′ vers l'E.

COURANTS.

Les courants, depuis la baie des Iles jusqu'à l'attérage, ont porté la corvette de................ 279m au N.
et........................... 104m à l'E.

En arrivant à Valparaiso, le commandant a ordonné de reprendre la date d'Europe, sur laquelle nous étions en avance d'un jour, ayant parcouru environ 286° de longitude vers l'E.

TRAVERSÉE DE VALPARAISO A RIO-JANEIRO.

Le 10 décembre, nous mîmes à la voile pour Rio-Janeiro.

Le 18, nous eûmes de nouveaux relèvements sur l'île Masafuero, que nos montres, corrigées à Rio, placèrent à l'O. de Valparaiso,

Le n° 126, de...............	9° 8′ 40″
Le n° 36, de...............	9° 11′ 40″
dont la moyenne égale........	9° 10′ 10″
Mais les observations du 13 octobre ont placé le même point à l'O. de Valparaiso, de...............	9° 9′ 8″5
La moyenne de ces deux résultats égale.......................	9° 9′ 39″25
Nous avons placé Valparaiso par....	73° 53′ 41″ O.
Nous en conclurons que la longitude du milieu de l'île Masafuero est de.	83° 03′ 27″25 O.

LATITUDE.

Jusque par la latitude de 44°, nous eûmes assez généralement de petits vents de N. N. E., variables au N. N. O..

accompagnés d'une brume épaisse. Alors les vents tournèrent au S. et à l'O., puis sous les 52^{e} et 53^{e} degrés, nous fûmes contrariés par une série de faibles brises de S. E. et S. S. E., qui durèrent plusieurs jours. Le temps était beau, mais froid, et parfois il tombait de la neige ou de la grêle.

Le 3 janvier, les vents se déclarèrent enfin au S. O. et à l'O., bon frais, et nous conduisirent rapidement au cap Horn, que nous doublâmes dans la nuit du 5 au 6, avec toutes les voiles dehors. Nous étions à l'époque des plus longs jours de l'année dans ces parages, et à onze heures et demie on lisait aisément sur le pont. Le crépuscule du soir n'était pas encore fini que déjà on voyait poindre le jour.

Ces mêmes vents nous accompagnèrent jusque sur la lisière des vents alisés de S. E., que nous commençâmes à sentir vers les 30°.

Le 21, nos vigies signalèrent les côtes du Brésil; et le 23 à quatre heures du soir, nous vînmes jeter l'ancre sur la rade de Rio-Janeiro, par le travers de la frégate *l'Herminie,* commandée par le capitaine de vaisseau Villeneuve de Bargemont, chef de la station française dans ces mers [1].

SÉJOUR A RIO-JANEIRO.

Notre observatoire fut établi sur l'île aux Rats, et les montres y furent réglées par plusieurs séries d'observations faites entre le 31 janvier et le 8 février.

LONGITUDE.

Nous avons adopté celle que donne l'amiral Roussin, et nous nous sommes servis, comme on l'a vu plus haut, de

[1] Relèvements du mouillage; fond de 21 brasses.........

L'île aux Rats........................	S. 33° O.
Le fort Sainte-Croix....................	S. 28° E.
La montagne du Pain de Sucre...........	S. 1° E.

la différence corrigée de nos deux montres 126 et 36, pour déduire du méridien de ce port la longitude de Valparaiso, dont la détermination laisse encore beaucoup d'incertitude, tant les observations des navigateurs sur ce point diffèrent entre elles.

LATITUDE.

Nous avons adopté la moyenne de plusieurs hauteurs méridiennes croisées qui met notre observatoire par	22° 52′ 47″ S.
M. Roussin a placé Villegagnon par	22° 54′ 02″
Mais l'île aux Rats est plus N. que Villegagnon de	00° 01′ 00″
Sa latitude sera donc de	22° 53′ 02″
Résultat qui ne diffère du nôtre que de	15″

COURANTS.

Leur résultante, dans cette traversée, a été trouvée de	126 au N.
et	129 à l'O.

La déclinaison de l'aiguille, d'après nos observations, est de 2° vers l'E.

TRAVERSÉE DE RIO-JANEIRO A TOULON.

Le 9 février, nous quittâmes la baie de Rio-Janeiro pour effectuer notre retour en Europe.

Dans cette dernière traversée, nous eûmes à lutter contre de longues séries de calmes ou de vents contraires ; et ce ne fut que le 11 avril, après soixante-deux jours de mer, que nous eûmes connaissance du cap Spartel. Plusieurs obser-

vations faites dans la matinée et la soirée du même jour, nous ont permis de comparer le résultat des deux montres 36 et 136, avec celui que nous donnèrent les relèvements que nous prîmes sur le cap Spartel et sur la ville de Tanger.

Ces relèvements, portés sur le grand plan de Tofino, plaçaient la corvette à l'O. de Paris, de...... 8° 9′ 15″

Les montres, corrigées à Toulon, donnaient :

Le n°	36....................	8° 4′ 55″
	136....................	8° 3′ 29″
dont la moyenne égale............		8° 4′ 12″

Nous trouvâmes encore des calmes et de faibles brises le long de la côte d'Espagne, que nous rangeâmes à très-petite distance jusqu'au cap Palamos; mais à la hauteur de ce cap, où nous parvînmes dans la soirée du 20 avril, nous trouvâmes des vents de N. et N. N. O., qui nous conduisirent rapidement en vue des côtes de Provence.

Le 21 à neuf heures du soir, nous mouillâmes sur la petite rade de Toulon, après un voyage de circumnavigation qui avait duré vingt-huit mois, et pendant lequel *la Favorite* avait parcouru 16,301 lieues marines, qui équivalent à 20,376 lieues terrestres.

Les montres marines furent immédiatement déposées à l'observatoire de la marine, où par une suite de comparaisons faites journellement à la pendule, depuis le 25 avril jusqu'au 7 mai, on a trouvé pour leur nouvelle marche diurne les résultats suivants :

Pour le n°	126,—0″,200, au lieu de—5″,259	marche
	36,—5″,920, au lieu de—7″,793	observée
	136,—8″,330, au lieu de—11″,116	à Rio.

COURANTS.

L'action des courants sur la corvette a été trouvée:

Depuis Rio-Janeiro jusqu'au détroit de Gibraltar.	284^{m}	à l'O.
	39	au N.
Depuis le détroit jusqu'à Toulon.	16	à l'O.
	19	au N.

TABLEAU N° 1.

DE L'ÉTAT DES MONTRES SUR LE TEMPS MOYEN DU LIEU DES OBSERVATIONS.

NOTA. Le signe + indique une avance et le signe — un retard.

NOMS DES LIEUX.	ÉPOQUES DES OBSERVATIONS.	N° 126 de BERTHOUD.	N° 36 de BERTHOUD.	N° 136 de BERTHOUD.
TOULON	Le 20 décembre 1829, à 9^h m.	— 0^h 1′ 45″,76	+ 0^h 0′ 39″,12	— 0^h 0′ 17″,86
GORÉE (Sénégal)	Le 20 janvier 1830, à 8^h 34′	+ 1 30 00,04	+ 1 34 42,99	+ 1 30 24,49
	Le 24 janvier, à 8^h 47′	+ 1 29 37,07	+ 1 34 44,82	+ 1 30 17,07
PORT-LOUIS (Ile-de-France)	Le 10 avril, à 8^h 26′	+ 3 23 4,86	+ 3 24 16,11	+ 4 11 7,61
	Le 19 avril, à 8^h 22′	+ 3 22 4,30	+ 3 24 11,45	+ 4 9 36,70
PONDICHÉRY (Inde)	Le 10 juin, à 7^h 32′	+ 1 46 50,93	+ 1 55 12,18	+ 2 33 30,18
	Le 17 juin, à 8^h 7′	+ 1 46 03,71	+ 1 55 24,41	+ 2 32 31,09
MANILLE (Philippines)	Le 14 septembre, à 3^h 58′ s.	— 1 10 7,81	— 0 45 50,81	— 0 26 17,31
	Le 19 septembre, à 3^h 43′	— 1 10 49,86	— 0 45 40,84	— 0 27 10,76
	Le 15 octobre, à 8^h 1′	— 1 14 12,50	— 0 46 5,90	— 0 31 57,16
	Le 26 octobre, à 7^h 56′	— 1 15 30,48	— 0 46 15,28	— 0 34 9,18
MACAO (Chine)	Le 29 novembre, à 8^h 3′	— 0 49 53,46	— 0 17 17,47	— 0 11 5,26
	Le 16 décembre, à 8^h 24′	— 0 50 57,27	— 0 17 30,27	— 0 14 36,27
TOURANE (Cochinchine)	Le 3 janvier 1831, à 8^h 34′	+ 0 30 37,72	+ 0 3 45,28	+ 0 4 42,28
	Le 22 janvier, à 8^h 43′	+ 0 31 58,27	+ 0 3 37,45	+ 0 2 1,01
Idem	Le 27 février, à 4^h 15′ s.	— 0 35 0,96	+ 0 1 26,24	— 0 5 7,26
	Le 1^er^ mars, à 4^h 15′	— 0 35 14,65	+ 0 0 58,51	— 0 5 31,49
	Le 5 mars, à 4^h 10′	— 0 35 42	+ 0 0 6,21	— 0 6 15,49
SOURABAYA (île Java)	Le 21 avril, à 8^h 17′ m.	— 0 58 43,87	— 0 27 57,87	— 0 33 2,95
	Le 25 avril, à 8^h 13′	— 0 59 10,69	— 0 28 48,19	— 0 33 51,95
	Le 10 mai, à 8^h 19′	— 1 0 58,83	— 0 31 54,34	— 0 36 45,84
HOBART-TOWN (terre de Van-Diémen)	Le 31 juillet, à 9^h 15′	— 5 38 42,62	— 6 36 16,62	— 4 31 56,44
	Le 6 août, à 9^h 23′	— 5 38 47,96	— 6 37 19,41	— 4 32 52,41
PORT-JACKSON (Nouvelle-Galles du Sud)	Le 24 août, à 8^h 31′	— 5 54 50,87	— 6 55 42,71	— 4 51 15,54
	Le 16 septembre, à 8^h 25′	— 5 54 51,42	— 6 59 0,42	— 4 53 39,42
BAIE-DES-ILES (Nouvelle-Zélande)	Le 4 octobre, à 3^h 45′ s.	— 7 26 52,76	— 8 33 19,64	— 6 28 2,53
	Le 9 octobre, à 3^h 39′	— 7 26 55,81	— 8 33 58,47	— 6 28 43,25

NOMS DES LIEUX.	ÉPOQUES DES OBSERVATIONS.	N° 126 de BERTHOUD.	N° 56 de BERTHOUD.	N° 156 de BERTHOUD.
VALPARAISO (Chili).....	Le 17 novembre, à 7h 41′ m....	— 3h 4′ 43″,67	— 4h 16′ 8″,67	— 2h 13′ 36″,95
	Le 26 novembre, à 7h 41′.......	— 3 4 52,94	— 4 17 10,21	— 2 14 42,71
	Le 7 décembre, à 7h 45′........	— 3 5 0,93	— 4 18 23,79	— 2 15 49,19
RIO-JANEIRO (Brésil)....	Le 31 janvier 1832, à 7h 33′.....	— 5 1 1,87	— 6 18 29,87	— 4 17 54,86
	Le 8 février, à 8h 13′..........	— 5 1 44,09	— 6 19 32,43	— 4 19 24,09
DÉTROIT DE GIBRALTAR..	Le 11 avril, à 4h s.............	— 7 35 46,03	— 8 57 3,53	— 7 0 15,03
TOULON[1]..............	Le 25 avril, à 11h m..........	+ 3 22 54	+ 2 0 30,70	+ 3 55 53,80
	Le 5 mai, à 11h...............	+ 3 21 50,50	+ 1 58 13,80	+ 3 53 8

[1] L'état des montres à Toulon est donné sur la pendule de l'observatoire, dont la marche diurne sur le temps moyen était de + 5″,49.

TABLEAU N° 2.

DE LA MARCHE DIURNE DES MONTRES.

NOMS DES LIEUX.	ÉPOQUES DES OBSERVATIONS.	N° 126 de BERTHOUD.	N° 36 de BERTHOUD.	N° 156 de BERTHOUD.
Toulon	Du 10 au 20 décembre 1829	— 1",650	+ 1",350	— 2",890
Gorée (Sénégal)	Du 20 au 24 janvier 1830	— 5,730	+ 0,450	— 1,850
Port-Louis (Ile-de-France)	Du 10 au 19 avril	— 6,740	— 0,518	—10,100
Pondichéry (Inde)	Du 10 au 17 juin	— 6,752	+ 1,741	— 8,814
Manille (îles Philippines)	Du 14 au 19 septembre	— 8,425	+ 1,997	—10,709
	Du 15 au 26 octobre	— 7,091	— 0,853	—12,006
Macao (Chine)	Du 29 novembre au 16 décembre	— 3,751	— 0,753	—12,411
Tourane (Cochinchine)	Du 3 au 22 janvier 1831	— 4,238	— 0,412	— 8,485
Idem	Du 27 février au 1er mars	— 6,845	—13,865	—12,115
	Du 27 février au 5 mars	— 6,840	—13,355	—11,372
Sourabaya (île Java)	Du 21 au 25 avril	— 6,708	—12,586	—12,256
	Du 21 avril au 10 mai	— 7,103	—12,446	—11,731
Hobart-Town (terre de Van-Diémen)	Du 31 juillet au 6 août	— 0,890	—10,465	— 9,328
Port-Jackson (Nouvelle-Galles du Sud)	Du 24 août au 16 septembre	— 0,024	— 8,596	— 6,255
Baie-des-Iles (Nouvelle-Zélande)	Du 4 au 9 octobre	— 0,610	— 7,771	— 8,149
Valparaiso (Chili)	Du 17 au 26 novembre	— 1,030	— 6,838	— 7,307
	Du 17 novembre au 7 décembre	— 0,862	— 6,754	— 6,611
Rio-Janéiro (Brésil)	Du 31 janvier au 8 février 1832	— 5,259	— 7,793	—11,116
Détroit de Gibraltar	Rectifiée le 11 avril	— 4,047	— 7,366	—10,539
Toulon	Du 25 avril au 5 mai	+ 0,200	— 5,920	— 8,330

TABLEAU N° 3.

DES POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DÉTERMINÉES PENDANT LE VOYAGE DE LA FAVORITE.

NOTA. Les positions imprimées en caractères plus gros désignent nos principales stations.

NOMS DES LIEUX.		LATITUDE.	LONGITUDE
TOULON	Observatoire de la marine	43° 7′ 9″N.	3° 35′ 26″E.
	ESPAGNE.		
MALAGA	Pointe de l'entrée	36 43 30	6 46 5O.
	SÉNÉGAL.		
GORÉE	Le fort (observatoire de *la Favorite*)	14 40 10	19 45 19
	ILE-DE-FRANCE.		
PORT-LOUIS	La caserne royale (observatoire de *la Favorite*)	20 9 25 S.	55 9 30E.[1]
	MER DE L'INDE.		
ILE DE SABLE	Le milieu	15 53 52	52 11 9,5
	ILES SEYCHELLES.		
ILE SAINTE-ANNE	L'observatoire de *la Favorite*	4 36 0	53 9 13
ILE MAHÉ	Pointe N.	4 33 0	53 5 13
	La ville	4 37 12	53 6 5
	Pointe S.	4 48 25	53 11 0
ILE SILHOUETTE	Le milieu	4 29 15	52 52 8
	COTE DE L'INDE.		
PONDICHÉRY	Le pavillon	11 55 30 N.	77 31 42
MADRAS	Le pavillon du fort Saint-George	13 4 4	77 57 19
FAUSSE POINTE DIVY	Partie du banc sur lequel nous échouâmes	15 36 40	78 37 38
MASULIPATNAM	Le pavillon	16 6 26	78 52 30
	ILES NICOBAR.		
GRANDE-NICOBAR	Pointe S.	6 45 50	91 31 58
	DÉTROIT DE MALACA.		
MALACA	Le fort	2 10 0[2]	99 54 48
POULAO-PISANG	Le sommet	1 28 0	100 57 36
ILE OU SÈCHE-AUX-ARBRES	Partie N.	1 8 0	101 21 21
SINCAPOUR	Le Gouvernement	1 16 30	101 33 39

[1] Longitude prise dans le voyage de *la Coquille*.

[2] Connaissance des Temps, 1830

NOMS DES LIEUX.		LATITUDE.	LONGITUDE
MER DE CHINE.			
Ile aux Chèvres	Le milieu	13°52′ 0″N.	117°44′41″E
MANILLE	La rive droite de la rivière au pont de Bidondo	14 36 30	118 40 15
MACAO	Le fort San-Francesco	22 12 0	111 15 25
COTE D'HAYNAN.			
Ile False-Tinosa	Pointe E.	18 49 48	106 20 0
Ile Tinosa	Pointe E.	18 44 0	106 18 0
COCHINCHINE.			
Presqu'ile de Tourane	Cap N.	16 9 0	105 59 0
BAIE DE TOURANE	L'ilot de l'Observatoire	16 7 21	105 55 0
	Le village de Tourane	16 3 51	105 55 24
	Ile Collao-Han, partie S.	16 11 48	105 54 30
Cap Choumay [1]	Partie du large	16 21 20	105 44 0
Rivière d'Hué-Fou	Le mât de pavillon	16 34 50	105 25 25
2e rivière au N. O. de celle-ci.	Les palmiers	16 56 0	104 53 45
Ile du Tigre	Le sommet de l'île	17 10 18	105 1 25
	La pointe S. E.	17 9 35	105 1 30
COTE DE TUNQUIN.			
Cap Lay	L'extrémité	17 6 0	104 49 9
Quia-Hoy	Le fort	17 26 18	104 16 40
Cap Boong-Quioa	L'ilot du large	17 56 30	104 13 40
Ile South-Watcher	Le sommet	17 55 10	104 20 20
Ile Sovel	La pointe E.	18 9 20	104 8 10
Montagne aux Deux-Mamelles.	Le sommet le plus élevé	18 10 15	103 55 20
Ilot Frakaki [2]	Le sommet	18 25 0	103 42 20
ARCHIPEL DES ILES NATUNAS.			
Poulao-Stokong	Le sommet	4 50 30	105 42 30
Poulao-Laot	Pointe N.	4 49 0	105 41 30
	Pointe S.	4 41 40	105 38 00
	Batou-Imon ou ilot du S.	4 43 0	105 35 30
Poulao-Semione ou la Selle d'Horsburgh. — Le sommet		4 30 40	105 22 20
Récif du Succès	Partie N. O.	4 23 0	105 34 0
	Le milieu	4 22 30	105 35 0
	Partie S. E.	4 21 30	105 36 15
Grand-Natuna ou Ile Boong-Ooran	Tandjong-Datto ou cap N.	4 16 15	105 51 20
	Tandjong-Payou ou cap O.	4 1 50	105 37 15
	Cap S.	3 38 20	105 48 15
	Tandjong-Senoubing ou cap E.	3 59 20	106 2 40

[1] Position douteuse.

[2] Position douteuse.

NOMS DES LIEUX.		LATITUDE.	LONGITUDE
Poulao-Pandjang	Pointe N.	4° 18′ 40″ N.	105° 50′ 0″ E
	Pointe S.	4 16 20	105 49 30
Poulao-Samarago	Le milieu de l'îlot	4 9 45	105 45 15
Récif Semapi	Extrémité N.	4 15 0	105 41 15
	Extrémité S.	4 11 10	105 38 30
Poulao-Selouann ou ile N. O.	Pointe N.	4 11 15	105 29 30
	Pointe S.	4 8 40	105 29 0
Poulao-Sedoua	Le plus O. des deux îlots	4 3 45	105 33 0
Batou-Bilis	Le sommet de l'île	3 56 40	105 35 50
Poulao-Salaor ou ile du Pic	Le sommet	3 53 0	105 33 45
L'ilot aux Cocos	Le milieu	3 52 0	105 35 15
Sedanaong ou ile Belle	Pointe N. O.	3 48 15	105 39 15
	Pointe S. E.	3 45 0	105 42 15
Récif Serval	Le milieu	3 43 15	105 41 0
Iles SudOuest ou Duperré	Tandjong Batang; le sommet	3 39 0	105 44 0
	Poulao-Sidenap; le sommet	3 34 0	105 42 50
	Poulao-Serantas; pointe E.	3 37 45	105 47 30
Poulao-Kamody	Le milieu de l'île	3 49 0	106 3 15
La Roche-Sèche	Le milieu	3 46 0	106 4 15
Poulao-Senoang	Le sommet de l'île	4 2 30	106 3 50
Récif de Mieulle	Le milieu	4 4 0	106 6 0

MONTAGNES REMARQUABLES DE L'ARCHIPEL DES NATUNAS.

Gounoung-Bedong ou le Coin-de-Mire		4 2 40	105 52 0
Gounoung-Ranay ou le Plateau		4 0 20	105 58 40
Pics du Sud	Gounoung-Tchaton	3 39 40	105 49 20
	Gounoung-Sintou	3 42 0	105 46 0

ARCHIPEL DES ILES ANAMBAS.

La Guérite ou Batou-Blayar	Le sommet	3 29 40	103 52 18
Poulao-Tabing	La pointe N. ou Tandjong-Capinis	3 27 30	105 57 30
Poulao-Mata	La pointe N	3 27 15	105 52 50
Poulao-Mobour	La pointe N. ou Tandjong-Battou	3 26 40	105 49 38
Poulao-Paat	Le milieu	3 24 20	103 43 30
Poulao-Rigny	Le milieu	3 19 30	103 46 15
Ile-Siantann	Tandjong Pedasse ou pointe N. O.	3 14 50	103 47 45
	Village de Terempa	3 14 0	103 49 5
	Aer-Pouti ou pointe S.	3 8 45	103 52 40
	Gounoung-Samang ou la montagne du S.	3 11 15	103 50 0
Telaga-Bessar ou Ile-du-Pic	Pointe N.	3 5 50	103 35 0
	Pointe S.	3 2 50	103 35 10
Poulao-Djimadja	Extrémité N.	3 3 30	103 18 15
	Extrémité E.	2 58 40	103 27 15
	Tandjong-Rapann ou pointe S. O.	2 51 50	103 19 15
	Tandjong-Djibang ou pointe S.	2 50 15	103 24 5
Poulao-Toulay	Le milieu de l'îlot	2 59 30	103 18 20

NOMS DES LIEUX.		LATITUDE.	LONGITUDE.
Poulao-Domar	Le sommet	2° 43' 45" N.	102° 59' 40" E.
Poulao-Sra	Le milieu	2 49 20	103 37 5
Iles Baoua	La partie N.	2 32 30	103 40 30
	La partie S.	2 30 50	103 40 0
Poulao-Repon ou la Selle d'Horsburgh. — Le sommet		2 24 35	103 31 35
La Pierre-Blanche	Le sommet	2 19 30	103 13 35
ILES DE RIGNY.			
Poulao-Baouann	Le milieu	3 1 0	103 49 20
Poulao-Teliban	Pointe N.	3 0 50	103 43 30
Poulao-Entagnio	Le milieu	2 54 45	103 42 35
Poulao-Guenting	Le milieu	2 53 0	103 44 15
Poulao-Riaboû	Pointe N.	2 51 0	103 49 40
	Pointe S.	2 45 50	103 52 25
	L'îlot de la pointe S. E.	2 46 0	103 54 30
Poulao-Piling	Le milieu	2 47 50	103 48 0
ILES RITTANN.			
L'ilot du N. E.	Le milieu	2 40 15	103 55 30
L'ilot du S. O.	Le milieu	2 38 35	103 54 15
ILES DU NORD-EST.			
La plus N.		3 26 45	104 4 20
La plus E. ou Poulao-Lantinn		3 25 30	104 5 15
La plus S.		3 24 30	104 4 30
ILES BEAUTEMPS-BEAUPRÉ (de la Thétis).			
Poulao-Matiana	Le milieu	3 22 50	104 1 0
Poulao-Telann	La pointe S.	3 18 45	104 2 30
Mankiann-Pandjang ou l'ile de la Thétis. — Pointe S.		3 17 0	104 1 45
Poulao-Sagoudampar	L'extrémité S. E.	3 15 50	104 5 30
Laë-Bosson	Le milieu de l'ilot	3 16 15	104 6 10
Laë-Pandjang	Pointe E.	3 15 0	104 7 50
Poulao-Penguending	Pointe E.	3 11 45	104 4 50
L'ile aux Cocos [1]	Pointe N.	3 11 0	104 1 50
	Pointe S.	3 9 35	104 1 50
Ile Rossel de la Thétis	Pointe S.	3 6 20	103 59 20
Roche Maingan	Le milieu	3 6 35	104 0 20
Iles Ducamper de la Thétis	Poulao-Akar (le milieu)	3 4 30	104 2 30
	Poulao-Nonseu (le milieu)	3 1 50	104 3 20
Poulao-Brala	(Ilot près la pointe S. de Siantann)	3 8 0	103 56 0
MER DE LA SONDE (ile Java).			
Sourabaya	A la batterie près de l'entrée de la rivière	7 14 20 S.	110 23 7

[1] Position douteuse.

NOMS DES LIEUX.		LATITUDE.	LONGITUDE
Bézuki	Le mât de pavillon	7° 44′ 12″ S.	111° 17′ 21″ E
Banjoewanguy	Dans le détroit de Baly	8 11 40	111 57 57
ILE MADURÉ.			
Somanap	Le pavillon	7 0 7	111 30 2
TERRE DE VAN-DIÉMEN.			
HOBART-TOWN	Fort Mulgrave	42 52 32	144 56 29
NOUVELLE-GALLES DU SUD (côte de la Nlle Hollande).			
PORT-JACKSON	Ilot Pinchgutt	33 51 0	148 50 43 [1]
NOUVELLE-ZÉLANDE (Baie des Iles).			
RIVIÈRE KIDIKIDI	L'îlot de l'observatoire	35 15 2	171 48 59
	Le milieu du village Korora-Reka	35 14 36	171 49 7
	La maison des missionnaires anglais	〃	〃
	Pointe Tapéka	35 13 53	171 48 35
	Pointe Wayhihi	35 13 13	171 48 59
	Extrémité du banc de *la Favorite*	〃	〃
	Le plus E. des Ilots Noirs	35 11 36	171 48 38
GRAND OCÉAN PACIFIQUE AUSTRAL.			
Ile Masafuero	Le sommet	33 45 30	83 3 27 O.
CHILI.			
VALPARAISO	Le point de la côte dit *Cap-Horn*	33 1 55	73 53 41 [2]
BRÉSIL.			
RIO-JANEIRO	L'île aux Rats	22 52 47	45 35 14 [3]
Toulon	Observatoire de la marine	43 7 9 N.	3 35 26 E.

[1] Longitude prise dans le Voyage de *la Coquille*.

[2] Cette longitude a été déduite des méridiens de la Baie-des-Iles et de Rio-Janeiro.

[3] Longitude déterminée par M. le baron Roussin.

RÉSUMÉ

DES

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES,

MÉTÉOROLOGIQUES ET AUTRES,

PAR M. SERVAL.

NOTE.

Les tableaux suivants offrent le résumé nautique du voyage de la corvette *la Favorite*.

Les observations du baromètre et du thermomètre avaient été confiées à M. de Fougeroux, élève de première classe, qui était chargé de les noter six fois par jour sur un registre destiné à cet usage.

Les latitudes ou longitudes qui sont précédées du signe * proviennent de l'estime; celles qui sont précédées du signe △ ont été déduites des relèvements; celles qui ne sont précédées d'aucun signe sont, pour les latitudes, le résultat des observations méridiennes, et pour les longitudes, celui des montres marines.

Les courants sont exprimés en milles nautiques. On les a évalués en comparant la différence entre deux observations consécutives de latitude ou de longitude avec la différence obtenue par l'estime de la route. Cette méthode, peu exacte il est vrai, est la seule que nous possédions, et pour lui donner le plus de vraisemblance possible, on a apporté le plus grand soin à la mesure de la route. Le loch a toujours été jeté au moins deux fois et souvent quatre fois par heure. Les lignes étaient mesurées deux fois par semaine, et les horloges comparées chaque jour à la montre marine.

La déclinaison de l'aiguille, donnée pour chaque jour à midi, est ordinairement la moyenne de deux observations d'azimut et d'amplitude faites le matin et le soir.

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Janvier.													
1.	3° 5.	4° 0.	4° 0.	4° 0.	5° 0.	5° 0.		$28^p\ 2^l\ 5.$	$28^p\ 2^l\ 5.$	$28^p\ 2^l\ 5.$	$28^p\ 2^l\ 5.$	$28^p\ 2^l\ 0.$	$28^p\ 2^l\ 5.$
2.	6. 0.	7. 0.	9. 0.	9. 0.	8. 0.	8. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
3.	8. 0.	8. 0.	10. 0.	10. 0.	8. 0.	8. 0.	☾	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
4.	8. 0.	9. 0.	10. 5.	10. 5.	10. 0.	9. 5.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
5.	11. 0.	12. 0.	12. 0.	12. 0.	11. 8.	12. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
6.	13. 0.	13. 2.	13. 0.	13. 0.	12. 5.	12. 0.		28. 2. 5.	28. 3. 0.	28. 2. 5.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 5.
7.	14. 0.	13. 5.	13. 8.	14. 0.	13. 2.	13. 7.		28. 1. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 7.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 1. 5.
8.	14. 0.	14. 8.	15. 0.	15. 2.	15. 0.	14. 6.		28. 0. 4.	28. 1. 4.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 3.	28. 2. 5.
9.	15. 3.	16. 0.	16. 3.	16. 3.	16. 0.	16. 0.	🌑	28. 0. 8.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 3.
10.	16. 4.	16. 4.	17. 0.	17. 2.	16. 7.	16. 0.		28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 2. 0.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 2.
11.	16. 7.	16. 5.	17. 0.	17. 2.	17. 0.	16. 8.		28. 1. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 2.	28. 2. 7.
12.	16. 0.	16. 7.	17. 4.	17. 0.	16. 5.	16. 0.		28. 2. 2.	28. 2. 5.	28. 2. 3.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 1. 5.
13.	16. 1.	17. 0.	18. 0.	18. 2.	18. 0.	17. 4.		28. 0. 5.	28. 0. 8.	28. 0. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
14.	17. 0.	17. 5.	18. 0.	18. 0.	17. 5.	16. 2.		28. 0. 6.	28. 1. 0.	28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 0.	28. 0. 5.
15.	17. 7.	18. 0.	18. 3.	19. 9.	18. 7.	18. 1.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 1. 0.
16.	18. 1.	18. 2.	18. 2.	18. 2.	18. 0.	17. 3.		28. 1. 0.	28. 1. 2.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 3.	28. 1. 0.
17.	17. 3.	18. 4.	18. 7.	18. 3.	18. 0.	18. 0.	☽	28. 1. 4.	28. 1. 6.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 0. 6.	28. 1. 0.
18.	18. 0.	18. 5.	19. 0.	19. 0.	18. 7.	18. 7.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 2.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 0. 7.
19.	18. 5.	18. 7.	19. 0.	19. 2.	18. 6.	18. 0.		28. 0. 9.	28. 1. 0.	28. 1. 4.	28. 1. 4.	28. 1. 0.	28. 0. 5.
20.	18. 0.	18. 0.	18. 7.	19. 0.	18. 5.	18. 0.		28. 1. 5.	28. 0. 9.	28. 1. 2.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 5.
21.	18. 5.	18. 5.	18. 0.	19. 0.	19. 0.	18. 0.		28. 0. 4.	28. 0. 9.	28. 1. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 0.
22.	17. 5.	17. 7.	18. 0.	18. 6.	18. 4.	18. 4.		28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 4.
23.	15. 7.	16. 3.	17. 0.	17. 0.	16. 5.	16. 5.		28. 1. 0.	28. 1. 2.	28. 1. 2.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
24.	16. 0.	17. 4.	18. 0.	18. 0.	17. 4.	17. 0.	🌕	28. 1. 3.	28. 1. 4.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 2.	28. 1. 0.
25.	15. 5.	16. 0.	17. 0.	17. 2.	17. 0.	16. 0.		28. 0. 1.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 2.	28. 1. 2.	28. 1. 0.
26.	15. 7.	15. 3.	17. 0.	17. 0.	16. 4.	16. 4.		28. 0. 9.	28. 1. 3.	28. 1. 6.	28. 1. 9.	28. 1. 5.	28. 1. 2.
27.	16. 5.	17. 4.	18. 0.	18. 0.	17. 5.	17. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 4.	28. 1. 4.	28. 1. 0.
28.	17. 6.	18. 0.	18. 2.	18. 0.	17. 4.	17. 8.		28. 1. 5.	28. 1. 4.	28. 2. 0.	28. 1. 6.	28. 2. 0.	28. 1. 5.
29.	17. 9.	18. 0.	19. 5.	19. 3.	19. 0.	19. 0.		28. 1. 9.	28. 2. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 7.
30.	18. 5.	19. 7.	21. 0.	22. 0.	21. 5.	21. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 8.	28. 1. 8.	28. 2. 0.	28. 1. 6.
31.	21. 0.	21. 7.	22. 0.	22. 3.	22. 0.	21. 7.	☾	28. 1. 2.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 6.	28. 1. 4.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE A MIDI. Latitude nord.	Longitude ouest.	DÉCLINAISON de l'aiguille N. O.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Janvier.									
1.	Ciel couvert. Grosse mer. N. E. Grand frais.	39°45′26″	* 1°27′ 0″	20	11m 5.	//	//	//	La corvette a appareillé de Toulon le 30 décembre 1829, mais les observations générales n'ont commencé que le 1er janvier 1830.
2.	Temps à grains. Grosse mer. N. N. E. Grand frais.	37. 0. 0.	* 4.13. 0.	20.	//	10m 5.	//	//	En vue du cap Palos.
3.	Temps couvert. Mer houleuse. E. N. E. variable au S. O.	36.25. 0.	6.51. 0.	20.	//	6. 0.	43m 7.	//	Traversé le détroit de Gibraltar.
4.	Temps pluvieux. Mer houleuse. S. S. E. variable au S. S. O.	*35.18.57.	* 9.57. 0.	21.	//	//	//	//	
5.	Temps couvert. Houle de N. E. Brises très-variables.	34.34. 3.	12.45. 0.	22.	//	//	//	20m 5.	
6.	Temps couvert. Mer houleuse. Brise variable du N. N. E. au N. E.	33.43.23.	*14. 0. 0.	22.	1. 0.	//	//	//	
7.	Même temps. Belle mer. Même vent.	32.43.46.	14.20. 0.	20.	//	13. 0.	23. 0.	//	
8.	Beau temps. Faible brise variable de l'E. N. E. à l'E. S. E.	*31.32.10.	*15.44.30.	20.	//	//	//	//	
9.	Même temps. Brise de N. O. et de N. E.	30.23.40.	17.17.16.	21.	//	10. 5.	//	9. 0.	
10.	Même temps. Belle mer. Même vent.	29. 6.30.	*17.22.16.	20.	7. 0.	//	6. 0.	//	Vu les îles Canaries.
11.	Ciel nuageux. Calme. Faible brise de l'E. S. E.	*28.14. 6.	*18.14. 0.	20	//	10. 7.	8. 8.	//	Traversé ces îles entre Canarie et Ténériffe.
12.	Beau temps. Bonne brise d'E. S. E.	26.19. 1.	19. 4. 0.	19.	//	6. 0.	2. 7.	//	A midi on voit encore le pic à une distance de 90 milles.
13.	Temps couvert. Belle mer. Faible brise de S. O. Calme.	23.11.13.	20.30. 0.	19	16. 0.	//	7. 0.	//	Coupé le tropique du Cancer.
14.	Même temps. Mer houleuse. Brise de S. O.	21.44.30.	21. 2. 0.	19.	//	3. 5.	//	6. 0.	
15.	Même temps. Mer houleuse. Brise de N. O. variable à l'O.	19.56.16.	20.15. 0.	19.	//	6. 0.	22. 5.	//	
16.	Beau temps. Mer houleuse. Brise de N. N. E.	18.47.14.	20.12. 0.	20.	//	17. 0.	1. 0.	//	
17.	Même temps. Belle mer. Même vent.	17.13. 3.	20.28. 0.	19.	//	6. 0.	//	10. 5.	Des éclairs dans le N. E.
18.	Même temps. Mer un peu houleuse. Même vent.	15.48.49.	20.12. 0.	18.	//	5. 0.	4. 0.	//	Aperçu la terre dans l'E. S. E. Beaucoup de requins.
19.	Mêmes circonstances.	△14.35. 0.	19.49. 0.	18.	//	7. 0.	//	14. 0.	En vue du cap Vert. Mouillé à Gorée à 2 heures du soir.
20.	Beau temps. Belle mer. Même vent.	Mouillé sur la rade de Gorée.				//	//	//	Pendant notre séjour à Gorée, les vents ont généralement soufflé du N. E, grand frais, surtout depuis 8 heures du matin jusqu'à 10 ou 11 heures du soir; quelquefois ils ont veillé pendant les nuits, qui étaient habituellement fraîches et humides : la chaleur, dans le jour, y était modérée.
21.	Même temps. Jolie brise de N. E.								
22.	Mêmes circonstances.								
23.	Beau temps. Mer houleuse. Jolie brise.	La résultante des courants depuis Toulon jusqu'à Gorée a été de			//	70. 0.	57. 0.	//	
24.	Même temps. Belle mer. Même vent.								
25.	Mêmes circonstances.								
26.	Même temps. Petite brise de N. E.	//	//			//	//	//	La corvette appareille le 26, à 4 heures du soir.
27.	Même temps. Brise du N. variable au N. N. E.	13.27. 3.	19.49.30.	17.		16. 0.	//	//	
28.	Ciel un peu couvert. Brise de N. E.	11.52.12.	*19.55.30.	17.		26. 0.	//	//	
29.	Beau temps. Même brise de N. E.	9. 8.20.	20.11.30.	18.		15. 5.	//	27. 0.	
30.	Même temps. Mer houleuse du N. E.	6.30.49.	20.28. 0.	17.	4.	//	//	2. 5.	
31.	Même temps. Grosse mer. Petite brise de N. E.	4.43.54.	20.44. 0.	17.	2.	//	//	15. 0.	

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Février.													
1.	21° 0.	21° 7.	21° 7.	21° 5.	22° 0.	21° 7.		$28^{p}\ 1^{l}\ 2.$	$28^{p}\ 1^{l}\ 0.$	$28^{p}\ 1^{l}\ 3.$	$28^{p}\ 1^{l}\ 3.$	$28^{p}\ 1^{l}\ 0.$	$28^{p}\ 1^{l}\ 0.$
2.	21. 0.	21. 0.	21. 0.	21. 4.	21. 0.	21. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
3.	22. 0.	22. 0.	22. 0.	22. 5.	22. 5.	22. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 2.	28. 1. 2.	28. 1. 4.	28. 1. 4.
4.	22. 0.	22. 0.	21. 8.	22. 0.	22. 0.	22. 3.		28. 0. 3.	28. 0. 3.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 1. 0.
5.	22. 0.	22. 2.	22. 0.	22. 4.	22. 4.	22. 2.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
6.	21. 5.	21. 8.	22. 2.	22. 4.	22. 4.	22. 4.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 5.
7.	22. 0.	22. 5.	22. 0.	22. 0.	22. 2.	21. 5.	○	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 4.	28. 1. 4.	28. 1. 4.
8.	22. 0.	22. 0.	22. 2.	22. 2.	22. 0.	22. 0.		28. 1. 7.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
9.	21. 5.	21. 5.	21. 6.	22. 0.	22. 0.	21. 5.		28. 2. 0.	28. 2. 2.	28. 2. 2.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 2.
10.	21. 0.	21. 0.	21. 0.	21. 3.	21. 3.	21. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 3.	28. 2. 3.
11.	21. 0.	21. 5.	22. 0.	22. 0.	22. 0.	21. 5.		28. 2. 3.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 5.
12.	20. 5.	20. 7.	21. 5.	21. 7.	21. 7.	21. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 5.
13.	20. 5.	21. 0.	21. 8.	21. 8.	21. 0.	21. 0.		28. 2. 5.	28. 2. 7.	28. 2. 7.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 0.
14.	20. 7.	21. 0.	21. 6.	21. 6.	21. 2.	21. 2.		28. 2. 0.	28. 2. 5.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 5.
15.	21. 0.	21. 3.	21. 5.	21. 5.	21. 0.	21. 0.	☾	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 7.	28. 2. 7.
16.	20. 0.	20. 5.	21. 5.	21. 5.	21. 0.	20. 5.		28. 2. 7.	28. 2. 7.	28. 2. 7.	28. 2. 7.	28. 2. 5.	28. 2. 5.
17.	20. 0.	20. 5.	21. 3.	21. 5.	21. 0.	20. 4.		28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 3. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 0.
18.	19. 5.	20. 0.	20. 2.	20. 3.	20. 0.	19. 0.		28. 1. 5.	28. 2. 0.	28. 1. 7.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.
19.	18. 5.	19. 0.	19. 0.	19. 5.	19. 7.	19. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 6.	28. 0. 6.	28. 0. 6.
20.	18. 5.	18. 7.	19. 5.	20. 0.	19. 7.	19. 0.		28. 0. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
21.	18. 7.	19. 0.	20. 0.	19. 7.	19. 7.	19. 3.		28. 1. 0.	28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
22.	19. 0.	19. 5.	20. 0.	20. 3.	20. 0.	19. 4.		28. 1. 3.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 7.
23.	19. 0.	19. 0.	19. 2.	19. 0.	18. 7.	18. 7.	●	28. 1. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 2.	28. 2. 2.
24.	18. 4.	18. 4.	18. 0.	18. 0.	18. 0.	17. 7.		28. 2. 0.	28. 2. 5.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 2.
25.	18. 0.	18. 0.	19. 0.	19. 0.	18. 5.	18. 6.		28. 1. 5.	28. 2. 3.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 2.	28. 2. 2.
26.	18. 6.	18. 7.	19. 5.	19. 5.	19. 7.	19. 2.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 0.
27.	19. 0.	19. 5.	19. 9.	20. 0.	19. 7.	19. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 7.	28. 2. 2.	28. 2. 2.	28. 2. 2.	28. 2. 2.
28.	18. 7.	18. 7.	19. 0.	19. 0.	18. 5.	18. 5.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 3.	28. 2. 3.	28. 2. 0.	28. 2. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude nord.	Longitude ouest.	DÉCLINAISON de l'aiguille N. O.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Février.									
1.	Temps couvert. Mer houleuse. Faible brise de N. E.	3°34'32"	20°41' 0"	17° 0	″	1m 0.	″	5. 0.	Des éclairs dans l'E.
2.	Temps à grains. Houle du N. Vent variable du N. à l'O.	* 1.29.32.	*20.32. 0.	15. 0	″	″	″	″	
3.	Temps couvert. Grosse mer. Jolie brise variable du S. à l'O.	Sud. 0.27.29.	20.46. 0.	16. 0	2m 5.	″	41m 0.	″	Coupé la ligne et passé dans l'hémisphère austral. Des éclairs dans le N.
4.	Beau temps. Grosse mer. Jolie brise variable de l'O. au S.	0.44.13.	22.14. 0.	16.11.	″	″	″	6m 0.	
5.	Beau temps. Belle mer. Bonne brise de S. E.	2.42.45.	23.38.20.	″	″	6. 9.	″	28. 0.	
6.	Même temps. Grosse mer. Même vent.	4.43.12.	24.22. 0.	13.20	3. 0.	″	″	20. 0.	
7.	Même temps. Mer houleuse. Même vent.	7.13.58.	25. 8. 0.	13. 0	4. 0.	″	″	11. 0.	Un fou. Poissons volants.
8.	Même temps. Belle mer. Même vent.	9.34.41.	25.58. 0.	12.30	19. 0.	″	″	10. 0.	
9.	Ciel nuageux. Belle mer. Même vent.	12.17. 3.	26.42. 0.	11.40	10. 0.	″	″	12. 0.	
10.	Petite pluie. Calme. Faible brise d'E. variable à l'E. S. E.	14.34.45.	*26.41.54.	10.51	″	″	″	″	Un fou.
11.	Temps à grains. Belle mer. Bonne brise d'E. S. E.	17. 7.56.	27. 8. 0.	10. 0	″	8. 8.	″	27. 0.	
12.	Même temps. Mer houleuse. Même vent.	19.53. 0.	26.44. 0.	9.15	1. 0.	″	″	12. 0.	
13.	Beau temps. Vent frais, variable de l'E. S. E. à l'E.	22.14. 7.	*25.45. 0.	8.40	4. 0.	″	″	″	
14.	Temps couvert. Mer houleuse. Même vent.	24.42.16.	25.54. 0.	11. 0	″	3. 0.	″	39. 0.	Coupé le tropique du capricorne.
15.	Beau temps. Brise variable de l'E. au S. E.	27. 6.47.	26. 6.40.	11. 0	″	8. 5.	″	10. 0.	
16.	Temps nuageux. Belle mer. Brise variable de l'E. au N. E.	28. 9.48.	25.56.18.	9.2	″	13. 0.	″	10. 0.	
17.	Temps à grains. Jolie brise variable du N. au N. O.	29. 0.51.	*24.18.18.	9.20	″	11. 0.	″	″	
18.	Même temps. Brise variable du N. N. E. au N. N. O.	30. 3.53.	21.40. 0.	9.40	″	1. 0.	″	11. 0.	
19.	Beau temps. Houle. Brise variable du N. N. O. à l'O. S. O.	30.26.54.	19.20. 0.	9.3	5. 0.	″	2. 0.	″	Pétrels bruns (de l'espèce de ceux que les marins nomment cordonniers).
20.	Même temps. Brise variable de l'O. S. O. à l'O. N. O.	30.42.54.	17.27. 0.	10.30	3. 0.	″	11. 0.	″	
21.	Même temps. Jolie brise de N. O., variable au S. O.	31. 8.15.	14.48. 0.	11.3	″	″	6. 0.	″	
22.	Même temps. Mer houleuse. Même vent.	31. 7.25.	*13.23. 0.	11.4	11. 0.	″	″	″	Un pétrel brun.
23.	Même temps. Brise variable de l'O. N. O. au S. O.	31.22.57.	10.47.20.	14.3	2. 0.	″	1. 0.	″	
24.	Ciel couvert. Jolie brise de S. S. O. variable au S. S. E.	31.35. 0.	7.51. 0.	15. 0	21. 0.	″	″	7. 0.	
25.	Beau temps. Houle. Calme. Brise de N.	31.36. 0.	6.34. 0.	17. 0	1. 0.	″	2. 0.	″	
26.	Même temps. Mer houleuse. Bon frais de N.	31.53. 0.	2.39. 0.	18.4	″	3. 0.	″	″	Deux souffleurs.
27.	Temps couvert. Belle mer. Bon frais de N. O.	32.25.38.	Est. 0.37. 0.	19.1	″	″	2. 0.	″	Coupé le méridien de Paris.
28.	Même temps. Belle mer. Brise de N. O.	32.54.40.	2.58.46.	21.1	″	5. 0.	12. 0.	″	Pétrel brun à gorge blanche.

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Mars.													
1.	18° 0.	18° 0.	18° 3.	19° 0.	18° 0.	18° 0.	☾	28^p 2^l 5.	28^p 2^l 5.	28^p 2^l 0.	28^p 2^l 0.	28^p 2^l 0.	28^p 1^l 3.
2.	17. 5.	18. 0.	18. 9.	18. 5.	18. 3.	18. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 5.
3.	17. 5.	17. 7.	18. 0.	18. 0.	17. 5.	18. 0.		28. 0. 7.	28. 0. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 7.	28. 0. 0.
4.	17. 0.	17. 0.	17. 3.	17. 5.	17. 3.	18. 2.		28. 0. 4.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 3.	28. 0. 3.
5.	16. 7.	16. 7.	16. 9.	17. 0.	17. 0.	18. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 6.	28. 0. 6.	28. 0. 0.	27.11. 5.
6.	17. 0.	17. 3.	17. 3.	18. 0.	18. 0.	17. 3.		27.11. 5.	27.11. 0.	27.11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 1. 4.
7.	16. 7.	16. 7.	17. 0.	17. 0.	17. 0.	16. 3.		28. 3. 0.	28. 3. 4.	28. 4. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 4. 3.
8.	19. 0.	20. 0.	20. 7.	20. 7.	20. 0.	17. 9.		28. 1. 7.	28. 1. 5.	28. 0. 7.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 5.
9.	19. 0.	18. 0.	18. 0.	17. 0.	17. 0.	16. 5.	🌕	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27.11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 1. 0.
10.	15. 0.	16. 0.	16. 4.	17. 0.	17. 0.	16. 4.		28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 5.
11.	17. 0.	18. 0.	18. 0.	18. 0.	18. 0.	16. 8.		28. 2. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
12.	19. 7.	20. 0.	19. 5.	19. 0.	18. 0.	18. 5.		28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 3.
13.	17. 0.	17. 0.	17. 0.	17. 9.	17. 0.	18. 0.		28. 4. 0.	28. 4. 0.	28. 4. 5.	28. 4. 5.	28. 4. 7.	28. 2. 7.
14.	16. 0.	16. 0.	17. 0.	17. 3.	17. 0.	17. 4.		28. 4. 7.	28. 4. 5.	28. 5. 7.	28. 5. 7.	28. 5. 7.	28. 4. 5.
15.	16. 5.	17. 0.	17. 0.	17. 0.	16. 5.	16. 5.		28. 5. 5.	28. 5. 7.	28. 5. 7.	28. 5. 5.	28. 4. 7.	28. 5. 5.
16.	16. 5.	17. 0.	18. 0.	17. 0.	16. 5.	16. 5.		28. 4. 7.	28. 4. 7.	28. 4. 7.	28. 4. 5.	28. 4. 5.	28. 4. 3.
17.	17. 5.	17. 0.	17. 0.	18. 0.	17. 5.	16. 5.	☽	28. 3. 7.	28. 3. 3.	28. 2. 7.	28. 2. 7.	28. 2. 7.	28. 3. 0.
18.	16. 5.	17. 0.	18. 0.	17. 0.	16. 5.	17. 2.		27.11. 5.	28. 0. 0.	27.11. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 1. 0.
19.	16. 0.	16. 0.	17. 0.	16. 5.	16. 5.	17. 2.		28. 0. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 2.	28. 0. 4.	28. 0. 0.
20.	16. 0.	16. 5.	17. 0.	17. 0.	16. 5.	16. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.
21.	16. 0.	16. 0.	17. 0.	17. 0.	17. 0.	16. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	27.11. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.
22.	16. 0.	16. 5.	17. 9.	17. 5.	17. 0.	19. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	27.11. 9.
23.	19. 5.	17. 0.	18. 0.	18. 0.	17. 0.	17. 7.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	27.11. 3.
24.	18. 0.	18. 0.	19. 0.	18. 0.	17. 5.	18. 0.	🌑	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 6.
25.	18. 0.	18. 7.	18. 9.	19. 4.	19. 4.	18. 5.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.
26.	18. 0.	19. 7.	20. 5.	20. 5.	20. 4.	19. 0.		28. 1. 5.	28. 2. 3.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
27.	18. 7.	19. 7.	21. 0.	21. 5.	20. 9.	20. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27.11. 0.
28.	19. 0.	19. 0.	19. 0.	21. 0.	22. 0.	22. 5.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 5.	27.11. 0.	27.11. 0.
29.	20. 0.	20. 0.	22. 0.	22. 0.	19. 0.	20. 5.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 1. 0.
30.	22. 0.	20. 0.	22. 0.	22. 0.	22. 5.	20. 5.		28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 0. 1.	28. 0. 5.	28. 0. 7.
31.	22. 0.	22. 0.	22. 0.	22. 5.	22. 5.	21. 9.	☾	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude sud.	Longitude est.	Déclinaison à l'aiguille N. O.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Mars.									
1.	Beau temps. Légère brume. Faible brise de N. O.	33° 6′ 44″	5° 4′ 10″	[illegible]	0.	//	14m 0.	//	Alcyons. Pétrels bruns.
2.	Temps humide. Belle mer. Brise variable	33.25. 0.	7.28.40.	[illegible]	0.	//	7. 0.	//	
3.	Temps couvert. Belle mer. Brise de N. O., variable au S. O.	*33.50.54.	* 9.54.40.	[illegible]		//	//	//	Grand nombre d'alcyons et pétrels autour de la corvette.
4.	Beau temps. Mer houleuse. Bonne brise de N.	33.51.50.	11.52.80.	[illegible]	0.	//	//	//	
5.	Temps couvert. Grosse mer. Brise de N., variable à l'O.	34.17. 7.	15.33.40.	[illegible]	0.	//	8. 0.	//	En vue du cap de Bonne-Espérance. Albatros et pétrels.
6.	Temps à grains. Grand frais de S. O. variable à l'O.	36.12.20.	18.12. 0.	[illegible]	0.	//	7. 0.	//	Poissons volants. Albatros et pétrels.
7.	Beau temps. Grosse mer. Très-faible brise	36.58.32.	19.24. 0.	[illegible]	//	10m 0.	//	48m 0.	
8.	Temps nuageux. Grosse mer. Brise du N. variable au N. E.	37.27.15.	21.33. 0.	[illegible]	0.	//	//	60. 0.	Beaucoup d'albatros et de pétrels. Passé dans un grand banc d'asudiens.
9.	Ciel couvert. Forte houle. Bonne brise d'O. S. O.	*37.15.30.	*24.31. 0.	[illegible]	//	//	//	//	
10.	Ciel beau. Mer houleuse. Faible brise du S. O.	36.33.25.	27. 7.20.	[illegible]	0.	//	//	21. 0.	Sondé par 90 brasses sans trouver le fond.
11.	Beau temps. Mer houleuse. Brise de N. E.	37.35.50.	29.44. 0.	[illegible]	//	32. 0.	19. 0.	//	Quelques albatros.
12.	Ciel nuageux. Mer grosse. Brise inégale	37.48. 5.	31.50. 0.	[illegible]	//	7. 0.	//	13. 0.	
13.	Même temps. Grande brise de S. S. E.	*37. 5. 0.	*33.48. 0.	[illegible]	//	//	//	//	Les albatros et pétrels sont très-nombreux et volent très-près du navire pendant le mauvais temps.
14.	Même temps. Grosse mer. Jolie brise	38.20.40.	34.26. 0.	[illegible]	//	11. 0.	5. 0.	//	
15.	Même temps. Mer houleuse. Brise d'E. N. E.	39.14.17.	36. 9. 0.	[illegible]	0.	//	//	33. 0.	Pétrels et albatros en moins grande quantité quand le temps est beau.
16.	Même temps. Grosse mer. Même brise	39.36.47.	*38.58. 0.	[illegible]	//	8. 0.	//	//	Grande phosphorescence de la mer. Troupes de marsouins.
17.	Beau temps. Houle. Brise de N. variable au N. E.	39.41.27.	*41.18. 0.	[illegible]	[illegible]	24. 0.	//	//	On peut observer que la déclinaison de l'aiguille commence à diminuer vers le 36e degré de longitude orientale, sur le parallèle de 39 degrés.
18.	Temps pluvieux. Belle mer. Brise variable	38.48.24.	43.41. 0.	[illegible]	[illegible]	15. 0.	32. 0.	//	
19.	Même temps. Belle mer. Même vent	*37.46. 0.	*44.33.30.	[illegible]	//	//	//	//	
20.	Même temps. Mer houleuse. Presque calme	37. 8.59.	45.12. 0.	[illegible]	5.	//	6. 0.	//	Pêché un requin ayant 2 m. 65 c. de longueur.
21.	Même temps. Houle. Bonne brise de N. E.	36. 6.29.	*46.54. 0.	[illegible]	//	6. 0.	//	//	Albatros et pétrels bruns.
22.	Ciel nuageux. Mer belle. Brise très-inégale	34.58.29.	*49.13. 0.	[illegible]	//	17. 0.	//	//	On n'aperçoit plus d'albatros.
23.	Pluie. Mer houleuse. Presque calme	31.52.39.	49.23. 0.	[illegible]	//	2. 0.	//	24. 0.	Quelques pétrels.
24.	Beau temps. Très-forte houle. Faible brise de S. O., var. au S. E.	32.17.19.	50.23.30.	[illegible]	0.	//	2. 0.	//	
25.	Même temps. Mer très-houleuse. Petite brise	31. 5.28.	51. 5.45.	[illegible]	0.	//	//	2. 0.	
26.	Temps couvert. Grand frais de S. S. E.	27.55. 0.	52.27. 0.	[illegible]	//	15. 0.	//	24. 0.	
27.	Même temps. Pluie. Mer très-forte. Même vent	*24.13. 0.	*53.33. 0.	[illegible]	0.	//	//	//	
28.	Temps couvert et à la pluie. Mer énorme. Ouragan N. E.	*23. 9. 0.	*53.11. 0.	[illegible]	//	//	//	//	Beaucoup d'éclairs.
29.	Temps couvert et à grains. Brise de N. E.	23.49.11.	53.37. 0.	[illegible]	[illegible]	7. 0.	//	16. 0.	Troupe de dorades. Pris un pétrel.
30.	Beau temps. Forte houle. Jolie brise du S. E.	23. 6.10.	*53.52. 0.	[illegible]	[illegible]	5. 0.	//	//	Albatros et paille-en-queue. Nous avons traversé les parages fréquentés par les damiers sans en voir un seul.
31.	Pluie par intervalles. Quelques grains. Forte houle	21.19. 0.	53.25. 0.	[illegible]	//	//	//	20. 0.	

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	6 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Avril.													
1.	20° 0.	21° 0.	22° 0.	22° 5.	22° 0.	21° 5.		28p 1l 0.	28p 1l 0.	28p 1l 0.	28p 1l 5.	28p 1l 0.	28p 1l 0.
2.	21. 0.	21. 4.	22. 4.	23. 0.	22. 5.	22. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 0.
3.	19. 0.	19. 0.	20. 0.	20. 5.	19. 0.	19. 0.		28. 0. 0.	27.11. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 8. 0.	27. 4. 0.
4.	18. 5.	19. 0.	20. 5.	21. 5.	21. 0.	19. 5.		27. 7. 5.	27. 7. 5.	27. 7. 5.	27. 7. 7.	27. 7. 9.	27.10. 0.
5.	19. 0.	19. 5.	21. 0.	22. 0.	21. 0.	20. 0.		27.10. 5.	27.10. 5.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 6.
6.	19. 0.	20. 0.	20. 7.	22. 0.	22. 0.	21. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 1. 3.
7.	21. 0.	22. 5.	23. 0.	23. 0.	22. 5.	22. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 5.
8.	22. 0.	22. 5.	23. 0.	23. 4.	23. 4.	23. 0.	○	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 9.	28. 1. 9.
9.	22. 0.	23. 0.	23. 5.	23. 5.	22. 7.	22. 0.		28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 5.
10.	22. 0.	22. 0.	23. 0.	23. 0.	22. 5.	22. 5.		28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	22. 2. 0.
11.	22. 0.	23. 0.	22. 8.	22. 8.	22. 5.	22. 0.		28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
12.	22. 0.	22. 5.	22. 7.	23. 0.	23. 0.	22. 5.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 5.
13.	21. 5.	21. 5.	22. 0.	22. 0.	21. 5.	21. 5.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 7.	28. 2. 7.
14.	21. 0.	21. 5.	21. 5.	21. 5.	22. 0.	21. 7.		28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 7.	28. 2. 7.
15.	21. 0.	21. 5.	22. 5.	22. 5.	22. 0.	22. 0.		28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 7.	28. 2. 7.
16.	22. 5.	22. 5.	23. 0.	23. 4.	23. 0.	23. 0.	☾	28. 2. 7.	28. 2. 7.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 8.	28. 2. 2.
17.	22. 0.	22. 5.	23. 0.	23. 7.	23. 0.	22. 5.		28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 7.	28. 2. 7.
18.	22. 0.	22. 5.	23. 0.	23. 5.	23. 0.	22. 5.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 2.	28. 2. 2.
19.	22. 0.	22. 0.	23. 0.	23. 5.	23. 0.	22. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 4.	28. 2. 4.	28. 2. 0.
20.	22. 0.	22. 5.	23. 0.	23. 0.	22. 0.	22. 0.		28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 3.	28. 2. 3.
21.	21. 0.	22. 7.	23. 5.	23. 0.	22. 5.	22. 0.		28. 2. 0.	28. 1. 7.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.
22.	22. 0.	22. 0.	22. 5.	22. 7.	22. 0.	22. 0.	●	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 7.	28. 1. 5.
23.	21. 7.	22. 0.	22. 0.	22. 5.	22. 0.	21. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
24.	21. 5.	21. 5.	22. 8.	23. 0.	22. 8.	22. 8.		28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
25.	22. 5.	22. 5.	22. 7.	22. 7.	22. 0.	22. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 4.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
26.	21. 7.	21. 7.	22. 5.	22. 5.	22. 0.	22. 3.		28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 2. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.
27.	21. 0.	21. 0.	21. 5.	21. 7.	21. 0.	21. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 1. 0.
28.	21. 3.	21. 0.	21. 7.	21. 7.	21. 5.	21. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
29.	21. 0.	21. 5.	22. 0.	22. 5.	22. 0.	21. 7.	☽	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 5.
30.	21. 5.	21. 5.	21. 7.	21. 7.	21. 0.	21. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 7.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude sud.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguille N. O.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Avril.									
1.	Temps couvert et à grains. Bon frais d'E. S. E......	″	⚓	″	″	″	″	″	Mouillé en rade de Saint-Denis, sans pouvoir communiquer avec la terre.
2.	Pluie par intervalles. Houle. Même vent........................	″	″	″	″	″	″	″	Rafales des plus violentes. Mer énorme. Éclairs fréquents. La terre nous a signalé d'appareiller au plus vite.
3.	Temps à grains E. S. E. Ouragan. Forte pluie..................	″	″	″	″	″	″	″	
4.	Temps couvert. Forte brise de N. O. variable au N.	*20°36'48"	*53°46'00"	11° 0'	″	″	″	″	La mer un peu moins grosse le 4 au soir.
5.	Beau temps. Jolie brise de N. variable au N. O................	20.35.13.	*55.13.00.	14 0'	0.	″	″	″	
6.	Très-beau temps. Belle mer. Faible brise de S. E..............	20.40.45.	*55.24.02.	14 0'.	0.	″	″	″	En vue des côtes S. de l'Ile-de-France.
7.	Très-beau temps. Légère brise de S. E. Calme............ .. .	″	⚓	14 0'		″	″	″	Au mouillage du Port-Louis. (Ile-de-France.)
8.	Mêmes circonstances.								
9.	Même temps. Même vent. Calme.								
10.	Même temps. Même vent. Calme plat.								
11.	*Idem.*								
12.	*Idem.*								
13.	Temps en partie couvert. Petite pluie. Calme plat.	La résultante des courans depuis Gorée au Cap a été de........			″	21ᵐ 5.	″	147ᵐ5.	Pendant notre séjour au Port-Louis, le temps a été généralement assez beau, le ciel souvent nuageux dans la matinée, mais très-pur avec le calme qui régnait habituellement pendant la nuit. Les brises du fond du port amenaient parfois des grains de pluie abondants mais de peu de durée. Pendant ces grains, la température était étouffante. Les vents ont peu varié du N. E. à l'E. S. E.
14.	Même temps. Brise d'E. et d'E. S. E.	Du Cap à Bourbon..............			″	37. 5.	″	193.7.	
15.	Petite pluie par grains. Bonne brise d'E. variable au S. E.								
16.	Beau temps. Petite brise du N. E. Calme.	TOTAL de Gorée à Bourbon				59. 0.	″	341.2.	
17.	*Idem.*								
18.	Même temps. Petite brise de S. E.								
19.	Même temps. Même vent. Calme.								
20.	Même temps. Mer houleuse. Petite brise d'E. S. E...............	″	″	″	″	″	″	″	Sous voiles pour Bourbon.
21.	Très-beau temps. Mer houleuse. Jolie brise de S. E............	*20.55. 0.	*54. 4. 0.	14. 0'	″	″	″	″	
22.	Beau temps. Bonne brise d'E. variable au N. E.	″	⚓	″	″	″	″	″	Au mouillage de Saint-Denis (Ile Bourbon).
23.	Même temps. Petite brise de N. variable au N. O..	″	″			″	″	″	Raz de marée.
24.	Même temps. Petite brise de N. Presque calme	″	″			″	″	″	Pendant notre séjour à Saint-Denis, nous avons ressenti des courants très-forts variant alternativement de l'E. N. E. à l'O. Les vents ont été presque toujours du S. E. à l'E. S. E.; très-faibles pendant la nuit.
25.	Temps couvert et pluvieux. Mer houleuse. Brise de N. E.........	″	″			″	″	″	
26.	Beau temps. Houle. Petite brise de N........................	″	″			″	″	″	
27.	Même temps. Bonne brise d'E. S. E............................	″	″			″	″	″	
28.	Beau temps. Mer un peu houleuse. Faible brise.................	″	″			″	″	″	
29.	Beau temps. Mer belle. Presque calme	″	″			″	″	″	
30.	Beau temps. Mer belle. Petite brise d'O.......................	″	″			″	″	″	La tempér. chaude, mais mitigée par les brises journalières. Le temps génér.ᵗ beau.

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR. 6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.	PHASES de la lune.	BAROMÈTRE. 6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Mai.													
1.	21° 0.	21° 3.	21° 7.	22° 0.	22° 0.	22° 0.		28p 2l 0.	28p 2l 0.	28p 2l 0.	28p 2l 3.	28p 2l 3.	28p 2l 0.
2.	21. 5.	21. 5.	21. 7.	22. 0.	22. 0.	21. 7.		28. 2. 0.	28. 2. 7.	28. 2. 7.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.
3.	21. 0.	21. 4.	21. 9.	21. 9.	22. 0.	21. 7.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 2.	28. 2. 2.	28. 2. 0.
4.	21. 5.	21. 7.	21. 3.	22. 7.	21. 7.	21. 7.		28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 9.	28. 1. 7.	28. 1. 7.
5.	22. 0.	22. 5.	23. 0.	23. 0.	23. 2.	22. 5.		28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
6.	22. 0.	22. 3.	22. 8.	22. 8.	22. 0.	21. 7.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 2.	28. 1. 2.
7.	22. 0.	22. 0.	22. 7.	23. 0.	22. 3.	22. 0.		28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 2. 0.	28. 2. 2.	28. 2. 2.	28. 2. 0.
8.	22. 3.	22. 3.	22. 9.	23. 0.	23. 0.	22. 3.	☺	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 2.	28. 1. 2.	28. 1. 2.	28. 1. 2.
9.	22. 0.	22. 7.	22. 8.	23. 0.	23. 0.	22. 7.		28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
10.	22. 0.	22. 5.	23. 2.	23. 2.	22. 7.	22. 7.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 2.	28. 1. 2.
11.	23. 0.	23. 0.	23. 5.	23. 7.	22. 9.	22. 0.		28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
12.	23. 0.	23. 5.	23. 7.	23. 5.	22. 0.	22. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 0.
13.	22. 7.	23. 3.	24. 0.	24. 0.	23. 0.	22. 5.		28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 7.
14.	23. 0.	23. 3.	24. 0.	24. 0.	23. 0.	22. 2.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 2.
15.	23. 2.	23. 5.	24. 0.	24. 0.	23. 7.	22. 7.	☾	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 2.	28. 1. 2.
16.	23. 2.	23. 4.	24. 0.	24. 2.	24. 0.	23. 3.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
17.	23. 0.	23. 3.	24. 0.	24. 2.	23. 7.	23. 0.		28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 2.
18.	23. 3.	23. 5.	24. 3.	25. 0.	24. 3.	24. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 2.	28. 1. 2.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
19.	23. 0.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	23. 2.	23. 0.		28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 9.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
20.	23. 5.	23. 5.	24. 2.	24. 5.	24. 3.	24. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 7.	28. 1. 5.
21.	23. 5.	23. 5.	24. 0.	24. 2.	24. 2.	23. 2.		28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 7.
22.	23. 3.	23. 5.	24. 0.	24. 0.	24. 3.	23. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
23.	23. 2.	23. 7.	24. 2.	24. 0.	24. 2.	24. 0.	●	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
24.	24. 0.	24. 0.	24. 5.	25. 0.	24. 7.	24. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 6.	28. 0. 6.	28. 0. 5.	28. 0. 3.	28. 0. 3.
25.	24. 0.	24. 5.	24. 7.	24. 0.	24. 2.	23. 5.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 2.	28. 1. 2.	28. 1. 0.
26.	24. 0.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 5.	24. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 8.	28. 0. 8.	28. 0. 8.	28. 1. 0.
27.	24. 2.	24. 2.	25. 0.	25. 2.	24. 5.	23. 5.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
28.	24. 0.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 7.	23. 5.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 6.	28. 1. 3.	28. 1. 3.
29.	24. 3.	24. 2.	24. 3.	25. 2.	24. 7.	24. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 3.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
30.	24. 0.	24. 3.	24. 5.	24. 5.	24. 3.	21. 7.	☽	28. 1. 2.	28. 1. 0.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
31.	24. 0.	24. 0.	24. 3.	24. 2.	24. 3.	24. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 3.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude sud.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguille. N. O.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Mai.									
1.	Temps couvert. Mer houleuse. Jolie brise de N.	//	⚓			//	//	//	
2.	Beau temps. Ciel couvert. Jolie brise de S. E. variable à l'E.	//	//			//	//	//	Quitté le mouillage de Saint-Denis à 8 heures du matin.
3.	Beau temps. Légère pluie. Belle mer. Faible brise.	18°54'53"	52°18'50"	12.3[illegible]		5m 0.	//	30m 0.	Paille-en-queue.
4.	Calme et pluie par intervalles. Temps à grains. Bellemer.	17.33.50.	52.19.10.	11.11.		5. 0.	//	24. 0.	Sondé par 100 brasses, sans trouver le fond.
5.	Beau temps. Belle mer. Presque calme.	15.55.28.	52.58.25.	11.[illegible]		4. 0.	//	9. 0.	*Idem*. Aperçu des frégates.
6.	Ciel très-beau. Belle mer. Petite brise d'E. S. E.	15.53.52.	52. 8.57.	11. 0.[illegible]	0.	//	//	18. 0.	Nous avons reconnu l'île de Sable et fixé sa position.
7.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise d'E. S. E.	14.12.27.	51.38.28.	11. [illegible]	0.	//	//	13. 0.	Grande quantité de frégates, mouettes, fous et goëlands.
8.	Temps nuageux et à grains. Jolie brise de S. S. E.	11.21.23.	51.22.42.	10. [illegible]	0.	//	//	11. 0.	
9.	Beau temps. Mer houleuse. Jolie brise de S.	10. 9.12.	49.55.10.	9. 3[illegible]	0.	//	//	9. 0.	Sondé sans trouver de fond. Frégates, poissons volants.
10.	Même temps. Belle mer. Bonne brise de S. E.	9.24.42.	50.. 5.27.	9.30.	0.	//	//	19. 0.	Grand nombre de frégates, un fou.
11.	Même temps. Même vent.	7.52. 2.	51.38.25.	8.[illegible]		10. 0.	//	19. 0.	
12.	Même temps. Mer un peu houleuse. Même vent.	6.19.21.	53.14.20.	6. [illegible]		//	//	1. 0.	Sondé par 100 brasses, sans trouver le fond.
13.	Même temps. Belle mer. Petite brise.	4.46.50.	53.10.16.	5.3[illegible]	0.	//	//	16. 0.	A quatre heures du matin, sondé par 35 brasses, fond de corail et gravier. A trois heures du soir, mouillé à l'entrée de la rade de Mahé (Seycheles), par 11 brasses, fond de sable. Appareillé le 14 au matin, pour prendre le mouillage de Sainte-Anne. A neuf heures du matin, jeté l'ancre par 12 brasses, fond de sable.
14.	Très-beau temps. Bonne brise de S. E.	//	⚓			//	//	//	
15.	Même temps. Bon frais de S. E.								
16.	Même temps. Même vent.								
17.	Même temps. Même vent.								
18.	Même temps. Même vent.	Résultante des courants de Bourbon à Mahé			0.	//	//	170.0.	
19.	Même temps. Presque calme.								
20.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise de S. S. E.								
21.	Même temps. Même vent.	//	//			//	//	//	Appareillé à cinq heures du matin. Gouverné toute la journée de manière à longer de près la côte O. de l'île pour en faire la géographie.
22.	Même temps. Mer un peu houleuse.	3.28.27.	55. 2. 0.	6. [illegible]	0.	//	//	15.0.	
23.	Même temps. Mer houleuse. Brise de S. O. variable à l'O.	2.53. 2.	57.35.50.	5. [illegible]		//	25m 0.	//	
24.	Même temps. Mer houleuse. Brise de N. O.	2.20.45.	59.42. 0.	[illegible]		6. 0.	27. 0.	//	Un fou.
25.	Même temps. Brise de N. N. E. variable au N. Quelques grains.	1.55.42.	61.49.25.	3. [illegible]		3. 0.	19. 0.	//	
26.	Même temps. Mer un peu houleuse. Faible brise d'E.	1.55. 0.	62.57.45.	1.5[illegible]		10. 0.	19. 0.	//	
27.	Même temps. Mer houleuse. Calme.	1.10.10.	63.49. 0.	1.3[illegible]		1. 0.	28. 0.	//	
28.	Mêmes circonstances.	1.10.32.	64.29.15.	1.15.		5. 0.	40. 0.	//	Pris un requin avec son pilote. Une frégate planant au-dessus du bâtiment.
29.	Beau temps. Belle mer. Faible brise d'O.	0.49.52.	65.54. 0.	0.21.		5. 0.	45. 0.	//	
30.	Mêmes circonstances.	0.18.18.	67.30.30.	0.30.		1. 0.	29. 0.	//	
31.	Mêmes circonstances.	Nord. 1. 43. 13.	69.16.55.	0.2[illegible]	0.	//	26. 0.	//	Coupé la ligne.

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR. 6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.	PHASES de la lune.	BAROMÈTRE. 6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Juin.													
1.	24° 0.	24° 0.	24° 5.	24 °7.	24° 5.	24° 0.		28p 1l 5.	28p 1l 5.	28p 1l 5.	28p 1l 8.	28p 1l 4.	28p 1l 4.
2.	23. 5.	24. 0.	24. 0.	24. 3.	24. 0.	23. 5.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 2.	28. 1. 2.	28. 1. 2.	28. 1. 2.
3.	23. 5.	23. 7.	24. 0.	24. 2.	24. 0.	24. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 2.	28. 1. 2.
4.	23. 2.	24. 0.	24. 0.	24. 3.	24. 0.	23. 5.		28. 1. 2.	28. 1. 0.	28. 1. 2.	28. 1. 2.	28. 1. 2.	28. 1. 0.
5.	23. 0.	24. 2.	24. 2.	24. 5.	24. 0.	24. 0.		28. 0. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
6.	23. 0.	24. 0.	24. 4.	24. 4.	24. 0.	23. 7.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
7.	24. 0.	24. 0.	24. 2.	24. 5.	24. 2.	23. 9.	○	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 2.	27. 11. 2.	27. 11. 2.	27. 11. 0.
8.	24. 0.	25. 0.	25. 2.	25. 0.	25. 0.	24. 3.		27. 11. 2.	27. 11. 2.	27. 11. 2.	27. 11. 4.	27. 11. 4.	27. 11. 2.
9.	24. 0.	25. 0.	25. 5.	25. 5.	25. 2.	24. 2.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
10.	24. 0.	24. 7.	25. 0.	25. 2.	25. 0.	24. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
11.	24. 0.	24. 2.	25. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 0.		27. 10. 2.	27. 10. 2.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 2.	27. 10. 2.
12.	24. 0.	24. 0.	25. 2.	25. 3.	24. 2.	24. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 7.	27. 10. 7.
13.	23. 7.	24. 0.	25. 3.	25. 3.	24. 0.	24. 2.		27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
14.	24. 2.	24. 5.	25. 0.	25. 0.	24. 0.	24. 0.	☾	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.
15.	24. 0.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 7.	25. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
16.	24. 0.	24. 0.	24. 3.	23. 3.	23. 0.	24. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.
17.	24. 0.	24. 0.	24. 3.	23. 7.	24. 5.	24. 0.		27. 11. 7.	27. 11. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
18.	23. 7.	24. 0.	24. 2.	24. 5.	24. 0.	24. 2.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.
19.	24. 0.	24. 2.	24. 2.	24. 0.	24. 0.	24. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
20.	24. 2.	24. 3.	24. 3.	24. 5.	24. 2.	24. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.
21.	24. 4.	24. 7.	24. 7.	24. 9.	24. 0.	23. 7.	●	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 5.
22.	25. 0.	25. 0.	25. 2.	25. 6.	25. 0.	24. 5.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 0.
23.	24. 0.	25. 2.	26. 5.	27. 0.	27. 5.	27. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
24.	24. 2.	25. 0.	26. 3.	27. 9.	28. 0.	27. 5.		28. 0. 0.	28. 0 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 0.
25.	24. 0.	25. 2.	26. 7.	27. 0.	27. 9.	27. 5.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 2.	27. 11. 5.
26.	23. 3.	24. 0.	25. 0.	25. 5.	25. 7.	25. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
27.	24. 0.	24. 0.	25. 5.	25. 2.	26. 0.	25. 5.		28. 0. 5,	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 7.
28.	24. 0.	24. 5.	25. 0.	25. 5.	26. 0.	25. 7.	☽	27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
29.	23. 0.	23. 5.	24. 2.	25. 0.	25. 5.	25. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
30.	"	"	"	"	"	"		"	"	"	"	"	"

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude nord.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguill. N. E.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Juin.									
1.	Ciel nuageux. Belle mer. Petite brise d'O. N. O.	1°25'40"	71°06'00"	0° 15'	1m O.	//	17m O.	//	Traversé l'attole d'Adunati des îles Maldives.
2.	Temps couvert. Belle mer. Joli frais d'O. N. O.	2.03.42.	72.58.00.	0. 30.	//	3m O.	38. O.	//	
3.	Temps à grains. Mer houleuse. Brise d'O.	3.42.45.	75.09.30.	0. 40.	//	10. O.	18. O.	//	
4.	Temps couvert et à grains. Houle. Brise de S. O.	5.17.43.	77.47.00.	0. 56.	//	5. O.	20. O.	//	Pêché une bonite, pris un poisson volant.
5.	Même temps. Mer houleuse. Bon frais d'O. S. O.	6.48.04.	79.34.00.	1. 00.	//	//	34. O.	//	Aperçu les terres de Ceylan. Banc de marsouins. Beaucoup d'oiseaux. Dans la journée du 5 au 6, doublé les Basses.
6.	Beau temps. Belle mer. Bonne brise de S. O.	8.48.24.	78.56.30.	1. 15.	3. O.	//	11. O.	//	
7.	Beau temps. Belle mer. Petite brise de S. O.	11.15.48.	77.31.00.	3. 00.	[illegible]. O.	//	11. O.	//	A 3 heur. du matin, sondé par 100 brasses, sans fond. A 8 heur., trouvé 45 brasses (sable fin). De midi à quatre heures, sondé constamment par 7 et 12 brasses. A 8 heures, mouillé par 7 brasses, fond de vase, à environ 1m 5 de terre.
8.	Séjour à Pondichéry.	//	⚓	//	//	//	//	//	
9.	Temps couvert. Belle mer. Petite brise de S.	//	//		//	//	//	//	Pendant notre séjour à Pondichéry, le temps a été beau; cependant, presque tous les soirs, nous avons éprouvé quelques orages du S. O. et du N. O. qui ont donné de fortes pluies. La brise du large s'établissait ordinairement vers 3 heures de l'après-midi, et durait jusqu'à 10 ou 11 heures.
10.	Beau temps. Belle mer. Bonne brise de S. E.								
11.	*Idem.*								
12.	Beau temps. Petite brise de S.								
13.	Beau temps. Mer belle. Même brise.	Résultante des courants de Midi à Pondichéry			//	6. O.	396.	//	
14.	Même temps. Vers le soir, temps orageux.								
15.	Beau temps. Belle mer. Vers six heures du soir, orage.								
16.	Beau temps. Belle mer. Orage pendant la nuit.	//	//	//	//	//	//	//	
17.	Temps couvert. Petite brise de S. O.	//	//	//	//	//	//	//	
18.	Beau temps. Petite brise de S. O.	//	//	//	//	//	//	//	
19.	Temps couvert. Petite pluie. Brise de S. O.	//	⚓	//	//	//	//	//	Mis sous voiles le 18 au soir. Sondé constamment par 11 et 12 brasses. Mouillé le 19, à une heure de l'après-midi, devant Madras.
20.	Séjour à Madras.	//	//	//	//	//	//	//	
21.	Beau temps. Mer houleuse. Bonne brise	//	//	//	//	//	//	//	
22.	Petite pluie. Grosse mer. Bonne brise de S. O	//	//	//	//	//	//	//	
23.	Houle du S. Brise de S. O. très-chaude	//	//	//	//	//	//	//	
24.	Houle du S. Bon frais de S. O	//	//	//	//	//	//	//	Chaleur excessive. Brise de terre.
25.	Petite pluie pendant la nuit. Vent de S. O.	//	//	//	//	//	//	//	
26.	Beau temps. Belle mer. Vent de S. O	//	//	//	//	//	//	//	Pendant notre séjour à Madras, la mer a été toujours houleuse, la chaleur excessive, le temps très-sec. Appareillé de Madras, à 8 heures du soir, le 27.
27.	Beau temps. Pluie et grain. Brise de S. E.	//	//	//	//	//	//	//	
28.	Petite pluie. Houle. Jolie brise de S.	//	//	//	//	//	//	//	Orage. Des éclairs et de la pluie.
29.	Beau temps. Mer grosse. Brise de S. E.	La corvette est échouée.			//	//	//	//	A 4 heures du matin, sondé par 30 brasses, sans trouver fond. A 4 heures 10 minutes nous nous sommes échoués sur un banc de sable et de vase situé près de la pointe Divy, à l'embouchure de la rivière Krisna (côte de Golconde).
30.	Mer moins grosse. Bon frais de S. O. et S. S. O.	//	//		//	//	//	//	

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Juillet.													
1.	″	″	″	″	″	″		″	″	″	″	″	″
2.	″	″	″	″	″	″		″	″	″	″	″	″
3.	″	″	″	″	″	″		″	″	″	″	″	″
4.	″	″	″	″	″	″		″	″	″	″	″	″
5.	″	″	″	″	″	″		″	″	″	″	″	″
6.	″	″	″	″	″	″	🌑	″	″	″	″	″	″
7.	″	″	″	″	″	″		″	″	″	″	″	″
8.	″	″	″	″	″	″		″	″	″	″	″	″
9.	″	″	″	″	″	″		″	″	″	″	″	″
10.	23° 0.	23° 0.	23° 7.	24° 0.	23° 5.	23° 2.		$27^p\ 11^l$ 5.	$27^p\ 11^l$ 5.	$27^p\ 11^l$ 5.	$27^p\ 11^l$ 5.	$27^p\ 11^l$ 5.	$27^p\ 11^l$ 2.
11.	23. 0.	23. 2.	24. 0.	24. 0.	23. 7.	23. 2.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 3.	27. 11. 3.
12.	23. 2.	23. 2.	24. 3.	24. 3.	24. 0.	23. 7.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 0.
13.	22. 0.	22. 5.	23. 2.	23. 3.	24. 0.	23. 7.	☽	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 5.
14.	22. 0.	22. 4.	23. 0.	23. 2.	23. 7.	22. 7.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 7.	27. 10. 7.	27. 10. 5.
15.	22. 0.	22. 0.	23. 0.	23. 2.	23. 0.	22. 9.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 7.
16.	21. 0.	22. 0.	22. 7.	23. 4.	23. 2.	22. 5.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 7.
17.	22. 0.	23. 0.	24. 5.	25. 0.	24. 7.	23. 5.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
18.	22. 3.	23. 2.	25. 7.	25. 9.	25. 0.	24. 0.		28. 0. 0.	27. 11. 8.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
19.	22. 0.	23. 4.	25. 0.	26. 3.	25. 7.	24. 3.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 7.	27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
20.	23. 0.	24. 2.	25. 0.	26. 2.	25. 7.	24. 5.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 4.	27. 10. 4.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
21.	22. 0.	23. 7.	25. 2.	25. 7.	26. 0.	24. 2.	🌕	27. 10. 4.	27. 10. 4.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
22.	22. 0.	23. 0.	24. 2.	25. 0.	24. 2.	23. 7.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
23.	23. 0.	23. 2.	24. 0.	24. 7.	23. 2.	23. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 4.	27. 10. 0.
24.	22. 0.	23. 0.	24. 2.	24. 7.	23. 0.	23. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
25.	23. 0.	23. 2.	24. 5.	25. 0.	24. 0.	22. 7.		27. 10. 0.	27. 9. 5.	27. 9. 7.	27. 9. 7.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
26.	23. 0.	23. 5.	25. 0.	25. 9.	24. 7.	23. 3.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
27.	23. 0.	24. 0.	25. 0.	26. 0.	25. 2.	24. 2.		27. 10. 0.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 7.	27. 9. 7.
28.	23. 0.	23. 5.	24. 5.	25. 0.	24. 7.	24. 0.	☾	27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
29.	22. 7.	23. 2.	24. 7.	24. 2.	24. 0.	23. 5.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 3.	27. 11. 0.
30.	22. 5.	23. 0.	23. 7.	24. 2.	24. 0.	23. 0.		27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 7.	28. 0. 0.	28. 00. 0.	28. 0. 5.
31.	22. 9.	23. 2.	24. .0	24. 2.	23. 2.	22. 7.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 5.	28. 0. 7.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude nord.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguill. N. E.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Juillet.									
1.	Mer très-houleuse. Bon frais de S. O. et S. S. O.	La corvette est échouée.		//	//	//	//	//	Pendant l'échouage, les instruments ont été démontés, pour qu'il ne leur arrivât aucun accident.
2.	Même temps jusqu'à 1 h. du soir. Légère brise S. O. Presque calme.	//	//	//	//	//	//	//	
3.	Belle mer. Bon frais d'O. S. O. A midi, presque calme	//	//	//	//	//	//	//	On travaille à mettre la corvette à flot.
4.	Belle mer. Petite brise de S. O. Apparence de grains	//	//	//	//	//	//	//	Mêmes travaux.
5.	Beau temps. Belle mer. Légère brise de S. O	//	//	//	//	//	//	//	Mêmes travaux.
6.	Beau temps. Faible brise de S. A 4 h. du matin, jolie brise d'O. S. O.	//	//	//	//	//	//	//	Le 6 au matin, la corvette est à flot.
7.	Très-beau temps. Brise de S. S. O. Pend. la nuit, jolie br. de S. O.	//	//	//	//	//	//	//	
8.	Mer houleuse. Le matin, bonne brise de S. O. Le soir, faible brise.	//	//	//	//	//	//	//	
9.	Pendant la nuit, temps couv. Petite br. de S. O. Bon frais de S. O.	//	//	//	//	//	//	//	
10.	Temps couvert. Pluie et grains. Belle mer. Petite brise	//	//	//	//	//	//	//	A neuf heures du matin, mis sous voiles. Resté toujours en vue de la côte.
11.	Temps couvert. Belle mer. Bonne brise d'O. S. O	Mouillé à Mazulipatnam.		//	//	//	//	//	Mouillé devant Mazulipatnam, à 5 milles environ de l'entrée de la rivière.
12.	Temps à la pluie. Petite brise d'O., variable au N. N. O	//	//	//	//	//	//	//	
13.	Temps assez beau. Belle mer. Petite brise de S. O	//	//	//	//	//	//	//	
14.	Pluie continuelle. Bon frais de S. O. et S. S. O. Grains très-forts	//	//	//	//	//	//	//	
15.	Temps nuageux. Petite brise d'O. S. O., variable au S	//	//	//	//	//	//	//	Mis sous voiles à quatre heures du soir.
16.	Temps couvert et à grains. Éclairs dans l'O	*16°25′ 0″	*79°52′ 0″	2° 5	//	//	//	//	Mouillé dans la baie de Coringui à sept heures du soir, à 5 ou 6 milles de l'entrée de la rivière.
17.	Légère pluie. Brise de S. E. Calme pendant la nuit	Mouillé dans la baie de Coringui		//	//	//	//	//	
18.	Beau temps, quoique couvert. Petite brise	//	//	//	//	//	//	//	
19.	Beau temps. Belle mer. Vent de S. Bon frais	//	//	//	//	//	//	//	Le temps a été généralement beau, mais le ciel nuageux. Nous avons éprouvé de fortes brises de S. O. Les marées ont été trouvées assez régulières au mouillage. Nous avons eu souvent des orages dans l'après-midi.
20.	Beau temps. Belle mer. Petite brise de S. O.	//	//	//	//	//	//	//	
21.	Beau temps. Ciel couvert. Vent à l'O. Petit frais	//	//	//	//	//	//	//	
22.	Même temps. Forte brise d'O	//	//	//	//	//	//	//	
23.	Même temps. Forte brise d'O. S. O. et d'O	//	//	//	//	//	//	//	
24.	Pluie par intervalles. Forte brise d'O. S. O	//	//	//	//	//	//	//	
25.	Temps couvert. Bonne brise de S. O	//	//	//	//	//	//	//	
26.	Beau temps. Bon frais de S. O. et S. S. O	//	//	//	//	//	//	//	
27.	Bon frais de S. et S. S. O. pendant la nuit. Bonne brise de S. O.	//	//	//	//	//	//	//	
28.	Temps couvert. Petite brise d'O. S. O	//	//	//	//	//	//	//	
29.	Pluie dans la soirée. Petite brise de S. O	//	//	//	//	//	//	//	
30.	Temps couvert. Pluie. Brise de S. S. O., variable au N. O.	//	//	//	//	//	//	//	Mis sous voiles à 11 heures 30 minutes du matin.
31.	Pluie continuelle. Mer houleuse. Brise de S. O	*15.12.30.	*81.50. 0.	2. 0	//	//	//	//	

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Août.													
1.	22° 5.	23° 0.	23° 5.	23° 0.	23° 0.	22° 7.		28^p 0^l 0.	28^p 0^l 0.	28^p 0^l 5.	28^p 0^l 5.	28^p 0^l 5.	28^p 0^l 5.
2.	23. 0.	23. 0.	23. 7.	23. 2.	23. 0.	22. 7.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
3.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	24. 2.	23. 7.	23. 5.		28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
4.	23. 3.	23. 5.	24. 0.	24. 0.	23. 7.	23. 3.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
5.	23. 5.	23. 5.	24. 0.	24. 5.	24. 0.	23. 3.	○	28. 1. 0.	28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 3.	23. 1. 3.
6.	23. 0.	23. 5.	24. 3.	24. 7.	24. 2.	23. 7.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
7.	23. 0.	23. 2.	23. 2.	24. 0.	24. 0.	23. 6.		28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
8.	22. 7.	23. 0.	23. 2.	23. 2.	23. 5.	23. 3.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
9.	22. 5.	23. 0.	23. 5.	23. 5.	23. 3.	23. 2.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 7.	28. 0. 5.
10.	22. 3.	23. 5.	24. 0.	24. 0.	24. 2.	23. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
11.	23. 3.	22. 5.	24. 0.	24. 2.	23. 5.	23. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
12.	22. 0.	22. 7.	23. 3.	23. 7.	24. 0.	23. 7.	☽	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 3.	28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
13.	22. 7.	23. 0.	23. 0.	23. 5.	23. 7.	23. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
14.	22. 0.	22. 0.	23. 0.	23. 3.	23. 0.	22. 5.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
15.	21. 0.	21. 3.	22. 0.	22. 3.	23. 0.	22. 5.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 7.
16.	23. 0.	23. 4.	24. 0.	24. 0.	24. 5.	23. 7.		28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
17.	23. 0.	23. 0.	23. 2.	23. 5.	23. 3.	23. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
18.	23. 0.	23. 0.	25. 5.	24. 0.	24. 0.	24. 5.		28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.
19.	23. 0.	23. 5.	24. 0.	24. 2.	24. 2.	24. 0.	●	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
20.	22. 0.	23. 0.	23. 0.	23. 3.	23. 7.	23. 5.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
21.	21. 0.	22. 0.	23. 0.	23. 3.	23. 7.	23. 7.		28. 0. 5.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
22.	21. 5.	22. 0.	23. 0.	23. 4.	23. 3.	23. 0.		28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
23.	22. 0.	22. 7.	23. 0.	23. 4.	24. 0.	22. 5.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
24.	23. 0.	23. 3.	23. 7.	24. 0.	24. 0.	23. 7.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
25.	22. 3.	22. 5.	23. 0.	23. 7.	24. 0.	23. 0.		28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 9.	28. 0. 9.	28. 0. 9.
26.	23. 0.	23. 0.	23. 3.	24. 7.	25. 0.	23. 5.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
27.	22. 0.	22. 5.	23. 2.	23. 0.	23. 0.	23. 0.	☾	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
28.	23. 3.	22. 0.	24. 3.	25. 0.	24. 3.	23. 2.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
29.	23. 0.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	24. 3.	23. 7.		27.11. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
30.	23. 5.	23. 7.	24. 2.	24. 0.	24. 5.	24. 0.		27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 1.	27.11. 5.	27.11. 5.
31.	22. 0.	23. 0.	23. 0.	23. 0.	23. 5.	23. 0.		27.11. 5.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude nord.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguill. N. E.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Août.									
1.	Temps couvert. Forte pluie. Mer grosse. Brise inégale...........	*12°57′24″	*83°21′10″	2° 0.	//	//	//	//	
2.	Temps couvert. Pluie. Mer houleuse. Bonne brise de S. O........	10.58.26.	84.53.28.	0.51.	0.	//.	4ᵐ 0.	//	
3.	Ciel nuageux. Mer très-dure. Bon frais de S. S. O..............	9.42.24.	86.46. 0.	2. 0.	0.	//	7. 0.	//	
4.	Temps à grains. Mer houleuse. Même vent......................	8. 0. 0.	89.15. 0.	3. 0.	0.	//	27. 0.	//	
5.	Beau temps. Ciel nuageux. Mer un peu houleuse. Même vent.....	6.40.10.	91.38.18.	3.36.	0.	//	//	3ᵐ 0.	Gouvernant sur la grande Nicobar. Doublé la pointe S. de cette île à midi.
6.	Beau temps. Le ciel nuageux. Belle mer. Jolie brise............	6.33.12.	94. 5. 0.	4. 0.	0.	//	//	14. 0.	Entré dans le détroit de Malaca. On a pêché une dorade.
7.	Beau temps. Belle mer. Calme....................................	6.59. 0.	94.52. 0.	4. 0.	0.	//	21. 0.	//	Beaucoup de troncs d'arbres flottants couverts d'oiseaux.
8.	Temps nuageux. Belle mer. Calme. Faible brise................	6.34. 7.	96. 5. 0.	3.30.		11ᵐ 0.	31. 0.	//	A 6 heures du soir, relevé Pulo-Bouton à l'E. 10° N.
9.	Même temps. Belle mer. Brise variable.........................	5.52. 2.	*97.26. 0.	3. 0.	0.	//	//	//	A 4 heures du soir, relevé Pulo-Laddas au N. 2° E.
10.	Beau temps. Écl. dans la soirée, avec forte pluie. Belle mer. B. folle.	4.38.39.	97.50.56.	2.30.		10. 0.	//	15. 0.	A midi, Pulo-Pinang N. 13° E. Pulo-Dinding S. 56° E. A 6 h. du s. Pulo-Garra S. 24° O.
11.	Temps couvert. Belle mer. Jolie brise. Quelques grains..........	3.13.44.	98.30.25.	2.30.	//	4. 0.	1. 0.	//	Mouillé pour la nuit par 19 brasses.
12.	Beau temps. Le soir, des éclairs. Belle mer. Faible brise........	* 2.51.34.	98.50.31.	2.	//	//	//	//	En vue du mont Parcelar. Plusieurs bateaux malais en vue.
13.	Légère pluie. Des éclairs. Belle mer. Faible brise.............	A midi, cap Rachado N. 13° O. à 4 milles.			//	//	//	//	Mouillé pour étaler le courant à 12 milles de Malaca.
14.	Ciel orageux. Belle mer. Petite brise.....	Mouillé à Malaca.				//	//	//	Appareillé à 7 heures du matin, mouillé à 9 heures devant Malaca.
15.	Beau temps. Petite fraîcheur.......................................	//	//	//		//	//	//	A 3 heures du soir, appareillé de Malaca pour Sincapour.
16.	Beau temps. Faible brise. Quelques grains......................	A midi, mont Formose S. 81° E.				//	//	//	En vue des îles à l'Eau et du mont Moor.
17.	Temps couvert. Pluie et grains. Brise très-variable..............	A midi, Pulo-Pisang S. 71° E. Mont Formose N. 22° O.				//	//	//	En vue de la grande et de la petite Carimon.
18.	Beau temps. Jolie brise. Le soir, calme........................	Mouillé à Sincapour.				//	//	//	A 10 heures du soir, mouillé par 7 brasses devant Sincapour.
19.	Même temps. Faible brise de S. E. La nuit, calme plat.								Le temps, pendant notre séjour sur cette rade, a été très-variable. Nous avons eu plusieurs orages qui ont donné de fortes pluies. Les marées ont paru très-irrégulières. La température très-chaude pendant le jour, mais fraîche et légèrement humide pendant la nuit.
20.	Même temps. Ciel couvert. Calme plat.								
21.	Beau temps. Petite brise de S. et de S. O. pendant la nuit.	Résultante des courants de Coringui au mont Parcelar.........			0.	//	59. 0.	//	
22.	Beau temps. Brise fraîche de S. O.								
23.	Beau temps. Brise de S.								
24.	Beau temps. Brise variable. Calme.								
25.	Beau temps. Belle mer. Faible brise..............................	//	//			//	//	//	A 5 h. du m., mis sous voiles. A 7 h. du s., mouillé par 14 brasses. Marées violentes.
26.	Même temps. Le soir, orage. Faible brise d'E.....................	//	//			//	//	//	A 5 h. du m., mis sous v. A 1 h. du s., mouillé dans un grain et appar. de suite après.
27.	Temps couvert. Pluie continuelle. Brise de S.....................	* 3. 3. 0.	*102-37. 48.	1.55.		//	//	//	En vue du mont Barbucet. Aperçu Pulo-Aor.
28.	Même temps. Ciel nuageux. Jolie brise...........................	5.49.42.	103. 22. 0.	2.55.	0.	//	//	18. 0.	Sondé par 34 brasses, fond de sable.
29.	Beau temps. Jolie brise de S. O. Grains..........................	* 7.20. 4.	*104. 11. 18.	2.55.		//	//	//	Sondé par 37 brasses, fond de sable.
30.	Temps nuageux. Pluie continuelle. Grains.......................	9.40.56.	107. 9. 0.	3. 0.	0.	//	25. 0.	//	Des éclairs dans le S. O.
31.	Temps couvert et à grains. Des éclairs. Belle mer...............	11.19.48.	*108. 56. 0.	2.15.		//	//	//	Sondé par 90 brasses sans trouver fond.

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Septembre.													
1.	22° 7.	23° 0.	23° 0.	23° 2.	23° 2.	22° 0.		27^{p} 11^{l} 0.	27^{p} 11^{l} 0.	27^{p} 11^{l} 0.	27^{p} 11^{l} 0.	27^{p} 11^{l} 0.	27^{p} 11^{l} 0.
2.	23. 0.	23. 3.	23. 3.	24. 0.	24. 0.	23. 3.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
3.	23. 0.	23. 5.	24. 0.	24. 0.	24. 2.	23. 0.	○	28. 0. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 5.
4.	22. 0.	23. 0.	24. 0.	24. 5.	24. 0.	23. 0.		27. 11. 7.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
5.	23. 0.	23. 5.	24. 0.	24. 3.	24. 0.	23. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
6.	23. 0.	24. 0.	24. 3.	24. 2.	23. 5.	23. 3.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
7.	22. 7.	23. 5.	24. 0.	24. 5.	23. 7.	23. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.
8.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	24. 3.	24. 0.	23. 5.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
9.	22. 0.	23. 0.	23. 7.	23. 3.	23. 0.	22. 5.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
10.	22. 5.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	23. 5.	23. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.
11.	22. 5.	23. 0.	23. 4.	23. 7.	24. 0.	23. 5.	☽	27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 7.	27. 11. 3.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
12.	23. 0.	23. 0.	23. 7.	24. 0.	23. 7.	23. 5.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 7.
13.	23. 0.	23. 0.	23. 5.	24. 0.	24. 7.	24. 0.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
14.	22. 0.	23. 0.	23. 7.	24. 0.	24. 0.	23. 5.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
15.	23. 0.	24. 0.	24. 3.	25. 0.	25. 0.	24. 0.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
16.	23. 0.	24. 0.	24. 7.	24. 5.	24. 3.	23. 7.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 3.
17.	23. 0.	24. 0.	24. 5.	24. 5.	24. 0.	23. 0.		27. 10. 3.	27. 10. 3.	27. 10. 3.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
18.	22. 0.	23. 5.	23. 5.	24. 0.	23. 3.	23. 0.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 3.	27. 10. 3.
19.	23. 0.	23. 3.	23. 5.	24. 0.	24. 0.	22. 7.		27. 10. 7.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 7.	27. 10. 5.
20.	22. 5.	23. 0.	24. 0.	24. 2.	24. 0.	23. 0.	●	27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
21.	22. 0.	23. 3.	24. 0.	24. 5.	24. 0.	22. 7.		27. 10. 7.	27. 10. 7.	27. 10. 7.	27. 10. 7.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
22.	22. 0.	22. 7.	24. 0.	24. 5.	24. 0.	23. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
23.	22. 0.	22. 5.	23. 0.	23. 3.	24. 0.	23. 3.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
24.	22. 0.	23. 0.	23. 3.	24. 0.	24. 0.	22. 7.		27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
25.	21. 7.	22. 0.	23. 3.	23. 5.	23. 2.	22. 0.		27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
26.	22. 0.	22. 0.	22. 7.	23. 0.	23. 5.	22. 5.		27. 10. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 3.
27.	22. 0.	22. 3.	22. 7.	23. 3.	23. 4.	22. 0.		27. 9. 0.	27. 9. 3.	27. 8. 5.	27. 8. 0.	27. 8. 5.	27. 9. 0.
28.	22. 0.	22. 5.	23. 0.	23. 3.	23. 5.	22. 2.	☾	27. 9. 0.	27. 9. 3.	27. 9. 5.	27. 9. 7.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
29.	23. 0.	23. 3.	23. 4.	23. 7.	24. 0.	23. 3.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 7.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
30.	23. 0.	23. 5.	23. 5.	24. 0.	23. 3.	22. 2.		27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 10. 7.	27. 10. 7.	27. 10. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude nord.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguille. N. E.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Septemb.									
1.	Temps couvert. Pluie. Quelques grains. Faible brise.	*12°48′ 0″	111° 2′ 0″	1° 12′	//	//	//	//	
2.	Même temps. Pluie par intervalles. Mer houleuse. Brise fraîche.	13.41.45.	114.48. 0.	1. 30	[illegible] 0.	//	30^m 0.	//	
3.	Beau temps. Ciel nuageux. Belle mer.	14.13. 0.	117.43.40.	1. 00	[illegible] 0.	//	1. 0.	//	En vue des côtes de Luçon et autres îles voisines.
4.	Beau temps. Mer houleuse. Jolie brise d'O. S. O.	Mouillé à Manille (île Luçon).		//	//	//	//	//	Mouillé à Manille à une heure du matin, le 4.
5.	Temps couvert. Temps à grains pendant la nuit. Petite br. d'O. S. O.	//	//	//	//	//	//	//	Pendant ce premier mois de notre séjour à Manille, le temps fut très-variable. Les brises, peu fixes, soufflaient de l'O. et du S. O. Il y eut quelques grains de forte pluie. Le 27 et le 28, un coup de vent de S. O. très-violent, accompagné de torrents de pluie, sembla indiquer la fin de la mousson du S. O. Pendant les premiers jours du mois d'octobre, nous éprouvâmes encore quelques grains de cette direction, avec de fortes ondées; mais après, les brises de N. prévalurent et le temps fut plus beau.
6.	Pendant la nuit temps à gr. Pluie continuelle. Jolie brise de S. O.								
7.	Temps couvert et à grains. Pluie pendant la nuit. Brise de S. O.								
	Résultante des courants de Pedra-Branca à Manille.				[illegible]. 3.	//	38. 2.	//	
8.	Temps couvert. Pluie sans vent pendant la nuit. Petite brise de S.								
9.	Temps couvert. Même temps pendant la nuit. Petite brise d'O.								
10.	Ciel couvert. Beau temps. Calme.	//	//	//	//	//	//	//	
11.	Pendant la nuit des grains. Jolie brise d'O. variable au N. O.	//	//	//	//	//	//	//	
12.	Beau temps presque calme. Vent du S. E.	//	//	//	//	//	//	//	
13.	Pluie pendant la nuit. Mer houleuse. Bonne brise d'O.	//	//	//	//	//	//	//	
14.	Beau temps. Faible brise d'O. variable au S. O.	//	//	//	//	//	//	//	
15.	Beau temps. Petite brise de N.	//	//	//	//	//	//	//	
16.	Petite brise de N. O.	//	//	//	//	//	//	//	
17.	Variable à l'O. Même brise.	//	//	//	//	//	//	//	
18.	Mer houleuse. Bon frais de S. O. et O.	//	//	//	//	//	//	//	
19.	Forte pluie. Mer houleuse. Jolie brise de S. O. et S.	//	//	//	//	//	//	//	
20.	Petite brise de S. O. variable au S.	//	//	//	//	//	//	//	
21.	Beau temps. Pendant la nuit forte pluie. Brise de N. O.	//	//	//	//	//	//	//	
22.	Pluie et grains. Vent de S. Bon frais de S. O.	//	//	//	//	//	//	//	
23.	Pluie pendant la nuit. Grosse mer. Bon frais de S. O.	//	//	//	//	//	//	//	
24.	Pendant la nuit pluie et vent. Grand frais d'O.	//	//	//	//	//	//	//	
25.	Mer houleuse. Grand frais de S. O.	//	//	//	//	//	//	//	
26.	Même vent. Grosse mer.	//	//	//	//	//	//	//	
27.	Temps à grains. Les vents sautant du S. Grand frais au S. S. O. La mer très-grosse. Coup de vent.	//	//	//	//	//	//	//	
28.	Pendant la nuit pluie et grand frais de S. O. variable au S. S. E. La mer très-grosse. Coup de vent.	//	//	//	//	//	//	//	
29.	Grand frais de S. O. Pendant la nuit, petite brise de S. E.	//	//	//	//	//	//	//	
30.	Ciel couvert. Beau temps. Pendant la nuit, pluie.	//	//	//	//	//	//	//	

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Octobre.													
1.	22° 7.	23° 0.	24° 0.	24° 3.	23° 5.	23° 3.		27p 11l 5.	27p 11l 5.	27p 11l 5.	27p 11l 0.	27p 11l 0.	27p 11l 2.
2.	21. 5.	22. 7.	23. 4.	24. 0.	24. 0.	23. 7.	○	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 11. 0.
3.	22. 2.	23. 3.	24. 0.	24. 5.	24. 0.	23. 5.		27. 11. 0.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 3.
4.	23. 0.	23. 4.	24. 5.	24. 5.	24. 0.	23. 5.		27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
5.	22. 5.	23. 0.	24. 7.	24. 3.	24. 0.	23. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.
6.	23. 0.	23. 3.	24. 7.	24. 0.	24. 3.	22. 7.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
7.	22. 0.	22. 5.	23. 3.	24. 0.	23. 7.	23. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 3.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
8.	22. 0.	22. 7.	23. 5.	24. 0.	23. 7.	22. 7.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	37. 11. 0.
9.	22. 0.	23. 3.	23. 5.	23. 7.	23. 7.	22. 5.	☾	27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
10.	22. 0.	23. 3.	24. 3.	24. 3.	24. 5.	23. 3.		27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
11.	21. 3.	22. 0.	23. 3.	24. 0.	23. 7.	23. 0.		27. 11. 3.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
12.	21. 4.	22. 0.	23. 5.	23. 7.	24. 0.	23. 5.		27. 11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 7.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
13.	22. 3.	22. 5.	23. 0.	23. 3.	23. 5.	23. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 3.	27. 11. 3.
14.	22. 0.	22. 7.	23. 5.	23. 7.	24. 0.	23. 5.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
15.	21. 0.	21. 7.	22. 0.	23. 0.	23. 5.	23. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
16.	22. 0.	22. 0.	22. 7.	23. 3.	23. 4.	23. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 2.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
17.	22. 0.	23. 0.	24. 0.	24. 5.	25. 0.	23. 5.	●	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 3.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
18.	23. 0.	23. 5.	24. 0.	25. 0.	25. 3.	24. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
19.	23. 0.	23. 7.	24. 5.	24. 5.	24. 3.	23. 3.		27. 11. 7.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 5.
20.	23. 0.	24. 0.	24. 5.	26. 0.	26. 0.	25. 2.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
21.	23. 0.	24. 0.	25. 3.	26. 0.	25. 5.	24. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 3.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
22.	23. 0.	24. 0.	24. 5.	25. 0.	24. 0.	23. 5.		27. 11. 0.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
23.	23. 0.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	25. 3.	24. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 7.
24.	22. 5.	24. 0.	24. 7.	25. 0.	25. 3.	24. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 7.	27. 10. 7.
25.	23. 0.	23. 7.	24. 0.	25. 5.	25. 7.	24. 0.	☽	27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
26.	23. 5.	24. 0.	24. 7.	25. 0.	25. 0.	23. 7.		27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
27.	24. 0.	24. 0.	24. 7.	25. 5.	25. 7.	24. 3.		27. 11. 5.	27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 5.	37. 11. 5.	27. 11. 0.
28.	24. 0.	24. 5.	25. 7.	26. 0.	25. 7.	25. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 3.
29.	24. 0.	24. 7.	25. 4.	26. 0.	26. 0.	24. 7.		27. 11. 7.	27. 11. 5.	27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 5.	27. 11. 3.
30.	23. 7.	24. 0.	25. 5.	26. 3.	26. 0.	25. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 7.	27. 10. 7.
31.	24. 0.	24. 3.	25. 3.	25. 3.	25. 7.	24. 3.		27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 0.	27. 11. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI.		DÉCLINAISON de l'aiguill. N. O.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES.				REMARQUES.
		Latitude nord.	Longitude est.		N.	S.	E.	O.	
Octobre.									
1.	Beau temps. Ciel couvert. Pluie. Petite brise de N. O.	Mouillé dans la baie de Manille.		//	//	//	//	//	Pendant ce mois, le temps a été généralement beau, mais lourd, et la chaleur souvent accablante. Les brises ont été faibles, variables et entremêlées de calmes fréquents. Le ciel a été souvent nuageux. Nous avons eu presque tous les soirs des orages accompagnés de tonnerre. Les courants de jusant, dont la vitesse était parfois considérable, portent vers le S. O. Le flot ne se fait pas sentir. Pendant les dix derniers jours, des brises de N. et N. E., faibles, mais constantes, semblent annoncer que la mousson de cette partie est tout à fait établie au large.
2.	Pend. la nuit, pluie et vent. Mer grosse. Grand frais de S. O. et O. S. O.	//	//	//	//	//	//	//	
3.	Temps couvert. Bon frais de S. O.	//	//	//	//	//	//	//	
4.	Beau temps. Calme plat	//	//	//	//	//	//	//	
5.	Même temps. Petite brise d'O	//	//	//	//	//	//	//	
6.	Brise de N. Des grains accompagnés de pluie	//	//	//	//	//	//	//	
7.	Beau temps. Jolie brise de N. E.	//	//	//	//	//	//	//	
8.	Même temps. Brise de N. O.	//	//	//	//	//	//	//	
9.	Beau temps.	//	//	//	//	//	//	//	
10.	Même temps. Petite brise de N. pendant la nuit.	//	//	//	//	//	//	//	
11.	Beau temps. Brise de S.	//	//	//	//	//	//	//	
12.	Beau temps. Le s., temps couv., br. de S., pluie abond., écl. dans le N.	//	//	//	//	//	//	//	
13.	Très-beau temps. Pendant la nuit, calme	//	//	//	//	//	//	//	
14.	Beau temps. Petite brise d'O	//	//	//	//	//	//	//	
15.	Beau temps. La nuit, pluie. Jolie brise de N. O	//	//	//	//	//	//	//	
16.	Beau temps. Presque calme pendant la nuit	//	//	//	//	//	//	//	
17.	Mêmes circonstances.	//	//	//	//	//	//	//	
18.	Beau temps. Faible brise d'O.	//	//	//	//	//	//	//	
19.	Beau temps. Calme. Le soir, jolie brise de N. E. La nuit, calme...	//	//	//	//	//	//	//	
20.	Petite brise de N. O. Pendant la nuit, calme, petite pluie	//	//	//	//	//	//	//	
21.	Temps couvert. Brise de N.	//	//	//	//	//	//	//	
22.	Beau temps	//	//	//	//	//	//	//	
23.	Beau temps. Brise de N. E.	//	//	//	//	//	//	//	
24.	Beau temps. Brise de N. E. Pluie pendant la nuit.	//	//	//	//	//	//	//	
25.	Petite pluie. Calme plat.	//	//	//	//	//	//	//	
26.	Beau temps. Petite brise de N. E	//	//	//	//	//	//	//	
27.	Temps à grains. Brise de N.	//	//	//	//	//	//	//	
28.	Beau temps. Calme.	//	//	//	//	//	//	//	
29.	Beau temps. Petite brise de N. N. E.	//	//	//	//	//	//	//	
30.	Temps pluvieux et à grains. Pluie pendant la nuit.	//	//	//	//	//	//	//	
31.	Temps couvert. Petite brise de N. E.	//	//	//	//	//	//	//	

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Novembre.													
1.	20° 0.	20° 5.	24° 0.	24° 0.	24° 0.	23° 5.	○	$27^{p}10^{l}$ 5.	$27^{p}10^{l}$ 5.	$27^{p}10^{l}$ 0.	$27^{p}10^{l}$ 0.	$27^{p}10^{l}$ 0.	$27^{p}10^{l}$ 5.
2.	21. 5.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	24. 3.	23. 0.		27.11. 0.	27.11. 0.	27.10. 5.	27.10. 5.	27.10. 0.	27.10. 0.
3.	22. 0.	23. 5.	24. 0.	24. 5.	24. 0.	23. 5.		27.10. 0.	27.10. 5.	27.10. 5.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.
4.	22. 0.	23. 3.	23. 7.	24. 2.	24. 0.	22. 0.		27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.
5.	21. 3.	22. 0.	23. 3.	23. 4.	24. 0.	22. 0.		27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 8. 7.	27. 8. 7.	27. 9. 0.
6.	21. 0.	22. 0.	23. 4.	23. 0.	22. 7.	21. 0.		27. 8. 5.	27. 8. 5.	27. 8. 5.	27. 9. 3.	27.10. 3.	27. 9. 7.
7.	20. 0.	21. 3.	22. 3.	22. 0.	21. 5.	20. 3.		27. 8. 7.	27. 8. 7.	27. 9. 0.	27.11. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 0.
8.	21. 0.	22. 0.	22. 5.	22. 5.	21. 0.	20. 0.	☽	27.10. 5.	27.10. 0.	27.11. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.
9.	20. 0.	21. 0.	22. 0.	22. 0.	20. 5.	20. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.
10.	20. 0.	21. 3.	21. 5.	21. 7.	20. 7.	20. 3.		28. 1. 5.	27.11. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.
11.	20. 3.	[illegible]. 0.	23. 0.	21. 7.	21. 0.	20. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 0. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.
12.	19. 7.	20. 5.	21. 3.	21. 3.	21. 0.	20. 0.		28. 3. 5.	28. 4. 0.	28. 4. 0.	28. 2. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
13.	20. 0.	20. 0.	21. 0.	21. 0.	20. 3.	20. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27.11. 5.	27.11. 0.
14.	20. 4.	20. 5.	21. 0.	21. 3.	20. 7.	20. 0.		27.11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27.11. 5.	27.11. 0.	27.10. 0.
15.	21. 0.	21. 7.	22. 0.	22. 0.	21. 5.	20. 5.		27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 0.	27.11. 0.
16.	20. 3.	20. 3.	21. 0.	21. 3.	21. 0.	20. 3.	●	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 7.	27.11. 7.
17.	19. 5.	21. 0.	21. 0.	21. 4.	20. 2.	20. 0.		27.11. 5.	27.11. 7.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.
18.	20. 0.	20. 0.	20. 7.	20. 7.	20. 0.	19. 7.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27.11. 5.
19.	20. 0.	20. 0.	20. 3.	20. 5.	20. 0.	19. 3.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 3.
20.	19. 5.	19. 7.	19. 7.	19. 0.	19. 0.	19. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	27.11. 3.
21.	16. 7.	17. 0.	18. 0.	18. 0.	17. 7.	17. 5.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
22.	15. 0.	15. 5.	16. 0.	16. 0.	15. 7.	15. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
23.	15. 0.	15. 0.	15. 3.	15. 0.	15. 0.	15. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
24.	15. 0.	15. 0.	15. 2.	15. 3.	15. 0.	15. 0.	☾	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 7.
25.	15. 0.	15. 2.	15. 3.	15. 0.	15. 0.	15. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 0. 0.
26.	15. 7.	15. 7.	16. 0.	16. 0.	15. 3.	15. 2.		28. 1. 5.	28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 0.	28. 0. 5.
27.	17. 0.	17. 3.	18. 0.	18. 0.	17. 5.	17. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 3.	28. 1. 3.
28.	18. 0.	18. 5.	20. 0.	19. 5.	19. 0.	18. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
29.	16. 5.	17. 0.	17. 0.	17. 5.	17. 0.	17. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 3.
30.	16. 7.	16. 7.	17. 3.	17. 3.	17. 0.	16. 0.	○	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 0.	28. 1. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude nord.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguil. N. E.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Novemb.									
1.	Beau temps. Ciel nuageux. Faible brise	Mouillé à Manille.			//	//	//	//	
2.	Même temps. Belle mer. Presque calme	//	//	//	//	//	//	//	
3.	Beau temps. Calme et brises inégales	Δ14°46′54″	Δ117°35′25″	1°40.	//	6ᵐ 0.	//	3ᵐ 0.	La corvette appareille de Manille.
4.	Temps nuageux. Houle. Brise de N. variable au N. E	15.° 9.18.	*117.23. 0.	1.20.	//	//	//	//	En vue du cap Marivelle.
5.	Ciel nuageux. Forte houle de N. Petite brise	15.47.49.	116.39.41.	1.20.	//	10. 0.	//	12. 0.	Éclairs dans le N. En vue de la pointe Capone.
6.	Beau temps. Mer houleuse. Brise très-variable	15.58.29.	117. 3. 0.	2. 0.	2ᵐ 0.	//	8ᵐ 0.	//	
7.	Beau temps. Forte houle de N. Brise de N. N. E	16.43.11.	116.54. 0.	2. 0.	[illegible]. 0.	//	4. 0.	//	
8.	Ciel couvert. Houle. Brise très-variable	16.38.38.	*117.32. 0.	2. 0.	//	//	//	//	Le cap Bolinao en vue dans le S. E.
9.	Ciel couvert. Grosse mer. Jolie brise de N. N. E	17.17.45.	117.26.30.	2. 0.	[illegible]. 0.	//	//	5. 0.	En vue des mêmes terres.
10.	Grosse mer. Grand frais de N. E. Fortes rafales	18. 0.12.	*117.57.30.	2. 0.	[illegible]. 0.	//	//	//	La terre devant nous.
11.	Même temps. Même vent. Petite pluie	18.18.30.	*118.13.30.	2. 0.	[illegible]. 0.	//	//	//	La terre dans le S. E. à toute vue.
12.	Même vent. La mer très-grosse	18.21. 0.	*118. 7.30.	2. 0.	//	3. 0.	//	//	
13.	Mêmes circonstances	17.59. 8.	*117.59.30.	2. 0.	//	10. 0.	//	//	La côte en vue, mais trop embrumée pour la reconnaître.
14.	Ciel nuageux. Houle. Petite brise de N. variable au N. E.	17.18.15.	117.20. 0.	2. 0.	//	11. 0.	//	21. 0.	En vue de la côte.
15.	Beau temps. Forte houle. Petite brise de N. N. E	17.34.37.	*117.45. 0.	1.30.	[illegible]. 0.	//	//	//	*Idem.*
16.	Ciel couvert et à grains. Mer houleuse. Brise de N. N. E.	*17.44.36.	*117.51. 0.	1.30.	//	//	//	//	*Idem.*
17.	Ciel couvert. Belle mer. Jolie brise de N. N. E	*18.36. 0.	*117. 3. 0.	1.30.	//	//	//	//	En vue du cap Bojador.
18.	Ciel couvert. Mer houleuse. Bon frais de N. E	20.21.38.	116. 1. 0.	2. 0.	[illegible]. 0.	//	//	3. 0.	
19.	Ciel nuageux. Jolie brise d'E. N. E	21.45.28.	113.17. 0.	1.30.		18. 0.	//	4. 0.	Une grande quantité de bateaux pêcheurs chinois.
20.	Ciel couvert. Belle mer. Jolie brise d'E.	22.13.40.	111.54. 0.	1.30.		6. 0.	//	10. 0.	Sondé par 30 brasses, fond de vase. La terre à tribord dans la brume.
21.	Belle mer. Jolie brise de N. E. et E. N. E	Mouillé à Macao.				//	//	//	Mouillé devant Macao à 3 heures 50 minutes du soir.
22.	Temps en partie couvert. Même brise.								
23.	Ciel couvert. Brise de N. E.	Résultante des courants de Manille à Macao			[illegible]. 0.	//	//	46. 7.	
24.	Beau temps. Jolie brise de N. variable.								
25.	Beau temps. Bonne brise de N.								Les courants d'E. très-forts.
26.	Beau temps. Belle mer	//	//	//	//	//	//	//	
27.	Bonne brise de N. et N. N. E.	//	//	//	//	//	//	//	
28.	Beau temps. Jolie brise de S. et S. E.	//	//	//	//	//	//	//	
29.	Beau temps. Jolie brise de N. E. et N. N. E.	//	//	//	//	//	//	//	
30.	Petite pluie. Grand frais de N.	//	//	//	//	//	//	//	

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Décembre.													
1.	12° 0.	12° 3.	13° 0.	13° 5.	12° 5.	12° 0.		28^{p} 0^{l} 5.	28^{p} 0^{l} 5.	28 0^{l} 5.	28^{p} 0^{l} 0.	28^{p} 0^{l} 0.	28^{p} 0^{l} 0.
2.	13. 0.	13. 0.	13. 8.	13. 5.	14. 0.	12. 7.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
3.	14. 0.	14. 3.	15. 0.	15. 0.	14. 5.	14. 3.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
4.	14. 0.	14. 5.	15. 0.	15. 0.	14. 7.	14. 2.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
5.	13. 0.	13. 5.	14. 6.	15. 0.	14. 3.	14. 0.		28. 0. 7.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.
6.	11. 0.	11. 0.	11. 3.	12. 0.	12. 3.	11. 5.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 0.
7.	11. 0.	11. 0.	11. 2.	12. 0.	11. 5.	11. 3.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
8.	12. 0.	12. 0.	12. 7.	13. 4.	13. 3.	12. 5.	☽	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
9.	12. 5.	13. 7.	14. 5.	16. 0.	15. 7.	15. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
10.	12. 0.	13. 5.	16. 0.	16. 7.	16. 0.	15. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 5.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 0.
11.	11. 0.	11. 3.	12. 0.	12. 0.	12. 0.	11. 0.		28. 2. 0.	28. 1. 7.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.
12.	13. 0.	13. 3.	14. 0.	14. 0.	13. 7.	13. 5.		28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 3.	28. 2. 3.	28. 2. 5.
13.	11. 5.	11. 7.	12. 0.	13. 0.	13. 3.	12. 7.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 7.
14.	12. 0.	13. 0.	13. 5.	14. 0.	14. 0.	12. 5.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.
15.	11. 5.	12. 0.	13. 0.	13. 4.	12. 7.	12. 5.		28. 1. 7.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 7.
16.	12. 3.	13. 0.	13. 3.	13. 5.	13. 0.	12. 7.	○	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 7.	28. 1. 3.	28. 1. 5.
17.	13. 3.	13. 5.	14. 0.	14. 0.	14. 2.	12. 5.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 7.	28. 1. 7.
18.	14. 0.	14. 3.	14. 6.	15. 0.	14. 7.	13. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
19.	14. 0.	15. 0.	16. 0.	16. 0.	15. 7.	14. 3.		28. 2. 7.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.
20.	16. 3.	17. 0.	18. 0.	18. 3.	17. 3.	17. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 1. 5.
21.	17. 5.	18. 0.	19. 2.	19. 0.	18. 5.	18. 5.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
22.	17. 7.	18. 0.	19. 0.	19. 0.	18. 0.	17. 5.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.
23.	16. 7.	17. 0.	17. 5.	17. 7.	18. 0.	15. 5.	☾	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 7.	28. 1. 7.
24.	16. 0.	16. 5.	17. 0.	17. 5.	17. 0.	15. 3.		28. 2. 5.	28. 2. 3.	28. 2. 3.	28. 2. 3.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
25.	17. 0.	17. 5.	17. 7.	17. 3.	16. 5.	16. 0.		28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.
26.	16. 0.	16. 5.	16. 5.	16. 3.	15. 7.	15. 3.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 7.	28. 1. 7.
27.	17. 0.	17. 3.	17. 3.	17. 0.	16. 5.	15. 7.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
28.	17. 0.	18. 0.	19. 3.	18. 0.	17. 7.	16. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.
29.	17. 0.	17. 0.	17. 7.	18. 0.	17. 8.	15. 7.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
30.	17. 3.	17. 7.	18. 0.	18. 0.	17. 3.	17. 0.	●	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
31.	18. 0.	18. 0.	18. 5.	18. 5.	18. 0.	18. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude nord.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguille.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. S.	E.	O.	REMARQUES.
Décemb.								
1.	Ciel très-couvert. Peu de mer. Bon frais de N.	Mouillé à Macao.		N. E. 1° 0.	〃	〃	〃	Pendant notre séjour à Macao, la brise souffla assez régulièrement du N. E., quelquefois, mais rarement, au S. E. Lorsque le vent du N. était frais, le ciel était grisâtre et la température froide, surtout dans la matinée. Ce vent est sec et ressemble assez aux vents de N. O. de la Méditerranée. Les courants de la rivière rendent la marée du jusant beaucoup plus forte que celle du flot. Nous n'avons guère observé que 4 ou 5 pieds de marnage.
2.	Mêmes circonstances.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
3.	Pendant la nuit, ciel clair. Joli frais de N. et N. E.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
4.	Bon frais du N. Le soir, presque calme.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
5.	Ciel en partie couvert. Bon frais de N. E.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
6.	Même temps. Même vent.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
7.	Même temps. Même vent.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
8.	Beau temps. Belle mer. Petite brise de N. E.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
9.	Petite brise de N. E. variable à l'E. Le soir, calme.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
10.	Beau temps. Ciel nuageux. Petite brise.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
11.	Mêmes circonstances.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
12.	Beau temps. Vent d'E., variable au N. E.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
13.	Joli frais de N. et N. E. La nuit, petite brise.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
14.	Beau temps. Joli frais de N. E. et E. N. E.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
15.	Même temps. Même vent.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
16.	Beau temps. Petite brise de N. E.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
17.	Ciel clair. Calme. Petite fraîcheur d'E.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
18.	Beau temps. Grosse mer. Brise d'E. N. E.	21° 34′ 36″	110° 56′ 0″	N. O. 0.30	〃	〃	〃	La corvette appareille de Macao à 6 heures du matin.
19.	Beau temps. Mer très-houleuse. Bon frais de N. E.	19. 15. 48.	108. 29. 40.	1. 0	13m 0.	〃	21m 0.	Le 19, en vue des côtes d'Haynan. Reconnu les îles Tinosa et False-Tinosa.
20.	Beau temps. Forte houle. Brise de N. et N. N. E.	17. 51. 10.	106. 33. 0.	1. 0	17. 0.	〃	30. 0.	Le 20, les côtes S. d'Haynan en vue.
21.	Temps couvert. Bon frais de N. et N. N. E.	16. 18. 13.	105. 54. 0.	1. 0	4. 0.	〃	〃	Le 21, à 2 heures après midi, mouillé à Tourane (côte de Cochinchine).
22.	Ciel en partie couvert. Forte mer. Jolie brise.	Mouillé à Tourane.		〃	〃	〃	〃	
23.	Ciel couvert. Petite pluie. Brise de N. O.							
24.	Temps couvert et pluvieux. Bonne brise de N. N. O.							
25.	Ciel couvert. Joli frais de N. N. O.	Résultante des courants de Macao à Tourane.			34. 0.	〃	50. 5.	
26.	Beau temps. Joli frais de N. E.							
27.	Ciel couvert. Petite brise de N. O.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
28.	Temps couvert. Pluie. Petite brise d'O.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
29.	Beau temps. Ciel nuageux. Joli frais de N. O.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
30.	Ciel couvert. Joli frais de N. O. et O. N. O.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
31.	Même temps.	〃	〃	〃	〃	〃	〃	

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Janvier.													
1.	18° 0.	18° 3.	19° 0.	18° 5.	18° 0.	18° 0.		$27^{p}11^{l}$ 9.	$27^{p}11^{l}$ 7.	$27^{p}11^{l}$ 9.	$27^{p}11^{l}$ 9.	$27^{p}11^{l}$ 9.	$27^{p}11^{l}$ 5.
2.	18. 0.	18. 5.	19. 7.	19. 5.	18. 7.	18. 3.		27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 7.	27.11. 7.	27.11. 5.
3.	17. 5.	18. 0.	19. 0.	19. 0.	18. 3.	18. 0.		27.10. 7.	27.10. 7.	27.11. 5.	27.11. 7.	27.11. 7.	27.11. 5.
4.	18. 0.	18. 3.	20. 0.	20. 0.	19. 0.	19. 0.		27.10. 5.	27.11. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
5.	18. 5.	19. 0.	20. 0.	20. 0.	19. 5.	19. 0.		27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 0.	27.11. 0.
6.	19. 0.	19. 0.	20. 0.	20. 3.	20. 0.	20. 0.	☽	27.11. 0.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 7.	27.11. 7.	27.11. 7.
7.	18. 0.	18. 5.	19. 5.	20. 0.	20. 0.	19. 5.		27.11. 7.	27.11. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
8.	19. 0.	19. 0.	20. 0.	20. 3.	20. 0.	20. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
9.	19. 0.	19. 0.	20. 0.	19. 3.	19. 0.	19. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 7.
10.	18. 0.	18. 7.	20. 0.	20. 0.	19. 5.	20. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 5.
11.	17. 0.	18. 0.	19. 0.	19. 0.	18. 0.	18. 3.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
12.	17. 0.	18. 0.	18. 0.	18. 0.	18. 0.	17. 7.		28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.
13.	17. 0.	17. 0.	18. 0.	18. 0.	18. 3.	19. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 5.	28. 2. 0.
14.	17. 0.	17. 5.	18. 0.	18. 0.	17. 7.	18. 0.		28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
15.	17. 0.	17. 3.	18. 0.	18. 3.	18. 0.	18. 0.	○	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
16.	17. 3.	18. 0.	19. 0.	19. 0.	17. 7.	18. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 7.
17.	17. 0.	17. 3.	18. 0.	18. 0.	18. 0.	18. 5.		28. 1. 7.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
18.	18. 0.	18. 5.	19. 0.	19. 5.	19. 0.	18. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 7.	28. 1. 7.	28. 1. 5.
19.	18. 0.	18. 5.	19. 5.	19. 7.	19. 0.	18. 7.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.
20.	17. 0.	17. 0.	18. 0.	19. 0.	19. 0.	19. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 3.	28. 1. 3.
21.	17. 0.	17. 0.	19. 0.	20. 0.	19. 5.	18. 3.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
22.	17. 5.	17. 5.	19. 0.	20. 0.	19. 0.	18. 0.	☾	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 7.
23.	17. 0.	17. 5.	19. 0.	20. 0.	20. 0.	19. 5.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
24.	18. 0.	18. 0.	19. 0.	19. 5.	18. 0.	17. 7.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
25.	17. 0.	17. 0.	18. 0.	18. 0.	17. 5.	17. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
26.	17. 0.	17. 0.	18. 5.	18. 3.	18. 0.	17. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
27.	17. 0.	17. 5.	17. 7.	18. 0.	18. 3.	18. 5.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27.11. 5.
28.	17. 0.	17. 5.	18. 0.	18. 5.	18. 3.	18. 3.		27.11. 7.	27.11. 5.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 5.	27.10. 5.
29.	17. 3.	18. 0.	19. 0.	19. 5.	19. 0.	19. 0.	●	27.10. 5.	27.10. 5.	28. 0. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
30.	18. 0.	19. 0.	20. 0.	20. 0.	19. 5.	19. 5.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.
31.	18. 0.	19. 0.	19. 7.	20. 0.	20. 0.	19. 7.		27.11. 5.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI.		DÉCLINAISON de l'aiguill.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES.				REMARQUES.
		Latitude nord.	Longitude est.		N.	S.	E.	O.	
Janvier.									
1.	Très-beau temps. Ciel pur. Brise de N. et N. N. E.	Mouillé à Tourane.		N. O. 1° 0.	//	//	//	//	Pendant le séjour de la corvette à Tourane, le temps a été extrêmement variable, généralement pluvieux et mauvais avec les grands vents du N. variables à l'E., beau et agréable lorsque la brise était faible. Nous y avons joui d'une température modérée et comparable à celle du printemps des pays méridionaux de la France. La mer est toujours calme dans cette rade, et les marées s'y font peu sentir. MM. Paris et de Boissieu ont levé un plan très-détaillé de toute la baie.
2.	Même temps. Presque calme.	//	//	//	//	//	//	//	
3.	Même temps. Petite fraîcheur d'O. et de S. O.	//	//	//	//	//	//	//	
4.	Même temps. Brise de N. E.	//	//	//	//	//	//	//	
5.	Ciel couvert. La nuit, petite pluie. Presque calme.	//	//	//	//	//	//	//	
6.	Même temps. Brise de N. E.	//	//	//	//	//	//	//	
7.	Ciel couvert. Petite pluie. Petite fraîcheur de N. O.	//	//	//	//	//	//	//	
8.	Ciel couvert. Pluie. Brise de N. E. par rafales.	//	//	//	//	//	//	//	
9.	Ciel couvert. Joli frais d'E. et d'E. N. E.	//	//	//	//	//	//	//	
10.	Ciel en partie couvert. Jolie brise de N. E.	//	//	//	//	//	//	//	
11.	Ciel couvert. Pluie presque continuelle. Faible brise de N.	//	//	//	//	//	//	//	
12.	Ciel couvert. Pluie. Bonne brise d'E. N. E.	//	//	//	//	//	//	//	
13.	Ciel couvert. Brume. Pluie continuelle. Bon frais de N. E.	//	//	//	//	//	//	//	
14.	Ciel couvert. Pluie par intervalles. Bonne brise de N. E.	//	//	//	//	//	//	//	
15.	Ciel couvert. Presque calme.	//	//	//	//	//	//	//	
16.	Ciel en partie couvert. Grand frais de N. O.	//	//	//	//	//	//	//	
17.	Beau temps. Petite brise de N. Pendant la nuit, calme.	//	//	//	4	//	//	//	
18.	Même temps. Petite fraîcheur de N. O.	//	//	//	//	//	//	//	
19.	Très-beau temps. Calme.	//	//	//	//	//	//	//	
20.	Même temps.	//	//	//	//	//	//	//	
21.	Même temps. Calme plat.	//	//	//	//	//	//	//	
22.	Même temps. Pendant la nuit, petite pluie.	//	//	//	//	//	//	//	
23.	Le ciel en partie couvert. Joli frais de N. N. O.	//	//	//	//	//	//	//	
24.	Beau temps. La brise un peu faible.	//	//			//	//	//	A 9 h. du matin, mis sous voiles. Louvoyant pour sortir de la baie de Tourane.
25.	Ciel couvert. Houle de N. E. Brise très-faible.	∗16°28′45″	∗105°56′30″	2° 0.	//	//	//	//	
26.	Ciel couvert. Légère pluie. Brise inégale et très-variable.	∗16.52.42.	∗105.36.30.	2. 0.	//	//	//	//	Mer un peu houleuse.
27.	Beau temps. Presque calme. Petite brise d'E.	16.52. 3.	105. 9.30.	2. 0.	//	25. 0.	5. 0.	//	Aperçu la terre à 4 heures 1/2 (l'île aux Tigres).
28.	Très-beau temps. Belle mer. Faible brise.	16.56.36.	105. 2. 0.	2. 0		17. 0.	//	//	A 10 heures du soir, calme. Mouillé une ancre à jet. Les courants portent à terre.
29.	Beau temps. Très-belle mer. Très-faible brise.	17. 9.40.	104.55.40.	2.30		5. 0.	6. 0.	//	Appareillé à 1 heure du soir. Travaillé à la géographie de la côte. A 6 h., mouillé.
30.	Beau temps. Presque calme.	17. 9.45.	104.47.15.	2.30.	1. 5.	6. 0.	4. 0.	//	Appareillé à 10 h. Continué la géographie. Mouillé à 5 heures du soir.
31.	Beau temps. Belle mer. Faible brise de N. E.	17.18.45.	104.39.10.	3. 0		5. 0.	2. 0.	//	A 7 heures, levé l'ancre. Suivant la côte à petite distance. A 6 heures, mouillé.

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Février.													
1.	18° 0.	18° 5.	19° 0.	19° 0.	17° 7.	17° 3.		27p 10l 5.	27p 10l 5.	27p 11l 0.	27p 11l 0.	27p 11l 0.	27p 11l 5.
2.	19. 0.	19. 0.	20. 0.	20. 0.	19. 5.	18. 0.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
3.	19. 0.	19. 0.	20. 0.	20. 0.	18. 7.	18. 0.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 0.
4.	18. 0.	18. 5.	19. 0.	19. 0.	19. 0.	18. 5.	☽	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
5.	18. 0.	18. 0.	18. 5.	19. 0.	19. 0.	18. 5.		27. 10. 7.	27. 10. 7.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
6.	18. 0.	18. 0.	20. 0.	20. 0.	19. 0.	19. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
7.	18. 0.	18. 0.	19. 0.	19. 0.	19. 0.	17. 7.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.
8.	18. 0.	19. 0.	19. 5.	19. 5.	19. 0.	18. 0.		27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 11. 0.
9.	17. 0.	18. 0.	18. 5.	18. 5.	18. 0.	17. 0.		27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 7.	27. 11. 0.
10.	17. 0.	17. 0.	18. 9.	18. 0.	17. 5.	17. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
11.	16. 0.	16. 0.	16. 5.	16. 0.	16. 0.	15. 5.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 9. 7.	27. 9. 5.	27. 9. 3.	27. 10. 0.
12.	15. 0.	15. 0.	15. 5.	16. 0.	15. 5.	15. 0.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 3.	27. 11. 0.
13.	15. 0.	15. 5.	15. 5.	15. 0.	15. 0.	15. 0.	○	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
14.	15. 5.	16. 0.	16. 0.	15. 5.	15. 5.	15. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	27. 11. 5.	27. 10. 0.
15.	15. 0.	16. 5.	16. 0.	16. 0.	15. 7.	15. 3.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.	27. 10. 7.	27. 10. 0.
16.	15. 0.	16. 0.	16. 0.	15. 5.	15. 5.	15. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 9. 7.	27. 11. 7.
17.	15. 5.	15. 5.	16. 0.	16. 5.	16. 0.	15. 5.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
18.	16. 0.	16. 5.	16. 0.	16. 3.	16. 0.	15. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.
19.	14. 7.	15. 0.	14. 0.	14. 5.	14. 5.	15. 0.	☾	28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
20.	14. 0.	14. 0.	14. 3.	14. 3.	14. 5.	15. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.
21.	15. 0.	15. 0.	15. 7.	16. 0.	16. 0.	15. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
22.	16. 0.	17. 0.	17. 0.	18. 0.	18. 0.	17. 5.		27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
23.	18. 0.	20. 0.	22. 0.	22. 0.	21. 7.	18. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
24.	18. 0.	21. 0.	21. 0.	23. 0.	23. 0.	22. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
25.	19. 0.	19. 5.	20. 0.	20. 0.	20. 0.	20. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
26.	19. 0.	19. 0.	20. 0.	20. 0.	20. 0.	19. 0.	●	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
27.	19. 0.	19. 0.	19. 5.	19. 5.	20. 0.	18. 5.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
28.	19. 0.	20. 0.	22. 0.	23. 0.	22. 0.	21. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude nord.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguill. N. E.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Février.									
1.	Brume très-forte. Belle mer. Calme. Le soir, brise d'E..........	17°26′ 3″	104°30′ 8″	3° 0.	″	″	″	″	Les courants portant, le jour, dans le S. E., et la nuit dans le N. O., avec une vitesse d'un demi-mille environ par heure.
2.	Le temps assez beau. Petite houle de N. E. Faible brise..........	17.36.55.	104.20.40.	3. 0.	″	″	″	″	Mis sous voiles pour continuer la géographie. Mouillé à 7 heures du soir. On a observé les mêmes courants.
3.	Beau temps. Légère brume. Petite brise de S. S. E..............	17.55.15.	104.17. 1.	3. 0.	″	″	″	″	Appareillé à 7 heures du matin. Mouillé à 11 h., E. et O. avec le cap Boong-Quioua, près duquel sont plusieurs îlots.
4.	Temps très-humide. Belle mer. Faible brise de S. O.............	18. 9.50.	104.13.50.	3. 0.	″	″	″	″	Appareillé à 6 h. du matin. Mouillé à 7 h., par 13 brasses. Courants très-irréguliers.
5.	Temps très-humide. Ciel couvert. Houle. Bonne brise de S. E....	Mouillé près de la côte de Tunquin.			″	″	″	″	Le temps extrêmement brumeux. La terre est cachée entièrement.
6.	Ciel couvert. Brume. Petite pluie. Brise de N. N. E..............	″	″	″	″	″	″	″	Mer houleuse. Courants dans le S. E., avec une vitesse de 0^m3 à 1^m5 par heure.
7.	Ciel très-couvert. Pluie continuelle. Mer houleuse.......... ...	″	″	″	″	″	″	″	Brume très-épaisse. On ne peut distinguer la côte. Mêmes courants dans le S. E.
8.	Assez beau temps. Légère brume. Petite brise de N. O............	″	″	″	″	″	″	″	La terre se découvre un peu. Appar. à 3 h. 45 m. pour nous éloigner. Mouillé à 4 h. 30 m.
9.	Ciel couvert. Brume. Petite pluie. Brume. Mer houleuse.........	″	″	″	″	″	″	″	Les courants portent au S. E. avec une vitesse moyenne d'un mille par heure.
10.	Ciel couvert. Pluie. Grosse mer. Brise fraîche de N. O..........	″	″	″	″	″	″	″	Courants dans le S. E., avec une vitesse moyenne de 1 mille à 2 milles.
11.	Ciel couvert. Pluie. Grosse mer. Vent de N.....................	″	″	″	″	″	″	″	Courants dans le S. E. et S. S. E., avec une vitesse de 0^m5 à 1^m6.
12.	Ciel couvert. Pluie. Grosse mer. Brise de N. N. E..............	″	″	″	″	″	″	″	*Idem*.. *idem.*
13.	Temps assez beau. Houle moins forte. Brise de N. N. O..........	″	″	″	″	″	″	″	*Idem*.. *idem.*
14.	Même temps. Mêmes circonstances..........................	″	″	″	″	″	″	″	*Idem*.. *idem.*
15.	Temps couvert et à grains. La mer grosse....................	″	″	″	″	″	″	″	*Idem*.. *idem.*
16.	Temps brumeux. Petite pluie. Brise de N.....................	″	″	″	″	″	″	″	*Idem*.. 0, 2 à 1, 3.
17.	Ciel couv. Pluie continuelle. La mer grosse. Grand frais de N. N. O.	″	″	″	″	″	″	″	*Idem*.. *idem.*
18.	Même temps. Mêmes circonstances..........................	″	″	″	″	″	″	″	*Idem*.. 0, 4 à 1, 4.
19.	Forte pluie. Temps à grains. Mer très-houleuse...............	″	″	″	″	″	″	″	*Idem*.. 0, 2 à 1, 5.
20.	Ciel en partie couvert. Petite pluie. Houle...................	″	″	″	″	″	″	″	*Idem*.. 0, 8 à 1, 2.
21.	Ciel nuageux. La mer un peu houleuse. Brise de N. O..........	″	″	″	″	″	″	″	Mis sous voiles. Communiqué avec plusieurs bateaux pêcheurs faisant route pour la baie de Tourane.
22.	Le temps très-beau. La mer belle. Brise d'E..................	17.40. 0.	104.28. 0.	2.45.	″	″	″	″	Courants de 14 milles en 24 heures au S., et 12 milles à l'E.
23.	Même temps. Très-faible brise.............................	17.11.30.	105. 3. 0.	2.15.	″	″	″	″	*Idem*..... 6 milles en 24 heures au S., et 8 milles à l'E. Bateaux pêcheurs.
24.	Beau temps. Faible brise. Mer un peu houleuse................	16.55.53.	105.10. 0.	2. 0.	″	″	″	″	A midi, E. et O. avec l'embouchure d'une rivière. Courants, 1 m. S. et 6 m. E.
25.	Beau temps. Faible brise de N. O., variable..................	16.43.13.	105.27.43.	2. 0.	″	″	″	″	Reconnu notre point de départ pour la géographie de la côte. Mouillé le soir et appareillé au jour. Courants, 4 m. S. et 4 m. E.
26.	Beau temps. Belle mer. Brise de S. E........................	16.34.15.	105.50.25.	2. 0.	″	″	″	″	Continué la géographie de la côte. A midi, E. et O. avec l'embouchure de la rivière de Hué. Courants, 6 m. N. et 8 m. E.
27.	Légère brume. Belle mer. Jolie brise.........................	16. 7.15.	105.55. 0.	2. 0.	″	″	″	″	Doublé le cap Choumay. Courants, 24 m. en 24 h. dans l'O., 7 m. S.
28.	Très-beau temps. Belle mer. Jolie brise......	″	″	″	″	″	″	″	Doublé Collao-Han, et mouillé dans la baie de Tourane.

RELÈVEMENT DU MOUILLAGE.

La pointe N. de l'île de l'observatoire, N. 41° O.

Le mât de pavillon sur la rive gauche de la rivière, S. 2° O.

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Mars.													
1.	20° 0.	20° 0.	22° 0.	22° 5.	22° 0.	21° 0.		28^p 0^l 0.	28^p 0^l 0.	28^p 0^l 0.	28^p 0^l 0.	28^p 0^l 0.	28^p 0^l 0.
2.	20. 0.	21. 0.	22. 5.	22. 5.	23. 0.	22. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
3.	20. 0.	21. 7.	22. 0.	22. 0.	22. 5.	21. 0.		28. 0. 0.	27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
4.	20. 0.	21. 5.	22. 0.	22. 5.	23. 0.	22. 0.		27. 11. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.
5.	20. 3.	21. 5.	22. 3.	22. 3.	23. 0.	22. 0.		27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
6.	21. 0.	22. 0.	22. 0.	21. 7.	22. 0.	21. 0.	☽	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
7.	21. 0.	22. 0.	23. 0.	22. 0.	21. 3.	21. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 5.
8.	21. 0.	22. 0.	22. 0.	22. 5.	22. 0.	21. 3.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
9.	21. 0.	22. 0.	22. 0.	22. 5.	22. 5.	20. 3.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
10.	22. 0.	22. 3.	22. 5.	22. 5.	22. 0.	20. 7.		27. 11. 7.	27. 11. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
11.	22. 0.	22. 5.	23. 0.	23. 0.	23. 0.	21. 5.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
12.	22. 0.	22. 3.	23. 0.	23. 0.	23. 5.	22. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
13.	22. 0.	22. 5.	23. 0.	23. 0.	23. 5.	22. 0.		27. 10. 0.	27. 9. 0.	27. 8. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 5.
14.	22. 0.	23. 0.	23. 5.	23. 5.	23. 4.	22. 0.		27. 9. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.
15.	22. 0.	23. 0.	23. 0.	23. 3.	23. 2.	22. 7.	●	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
16.	23. 0.	23. 0.	23. 3.	23. 5.	23. 5.	22. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
17.	23. 0.	23. 3.	23. 5.	23. 5.	23. 0.	21. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 0.
18.	23. 0.	23. 5.	23. 5.	23. 0.	23. 0.	21. 5.		27. 10. 7.	27. 11. 7.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
19.	23. 0.	23. 5.	23. 5.	24. 0.	24. 0.	22. 7.		27. 11. 5.	27. 11. 7.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
20.	23. 3.	23. 5.	23. 7.	23. 7.	23. 5.	22. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
21.	23. 3.	23. 5.	23. 7.	23. 5.	23. 0.	22. 5.	☾	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 0.
22.	23. 0.	23. 7.	23. 7.	23. 7.	23. 5.	23. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
23.	23. 0.	23. 7.	23. 7.	23. 4.	23. 4.	23. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 2.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
24.	23. 0.	23. 5.	23. 9.	23. 7.	23. 7.	23. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
25.	23. 3.	23. 3.	23. 5.	23. 7.	23. 7.	22. 5.		27. 11. 7.	27. 11. 5.	27. 11. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 7.
26.	22. 0.	23. 0.	23. 0.	23. 5.	23. 0.	23. 0.		27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
27.	23. 0.	23. 0.	23. 7.	23. 7.	24. 0.	23. 3.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 7.	27. 11. 7.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
28.	22. 0.	23. 0.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	22. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.
29.	22. 7.	23. 5.	23. 7.	24. 0.	23. 7.	23. 7.	○	27. 11. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
30.	23. 0.	23. 5.	23. 7.	23. 5.	22. 0.	21. 5.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
31.	23. 3.	23. 3.	23. 0.	23. 7.	23. 5.	23. 0.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude nord.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguille N. E.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. S.	E.	O.	REMARQUES.
Mars.								
1.	Beau temps. Petite fraîcheur de S. E	Mouillé à Tourane.		//	//	//	//	Pendant ce second séjour à Tourane, le temps a été très-beau, les brises faibles et très-variables. Les nuits calmes et magnifiques. La température de 3 ou 4° plus élevée qu'au mois de janvier.
2.	Beau temps. Presque calme	//	//	//	//	//	//	
3.	Très-beau temps. Petite fraîcheur de S. O. et d'O	//	//	//	//	//	//	
4.	Même temps. Petite brise de S. S. E et S. E.	//	//	//	//	//	//	
5.	Même temps. Mer belle. Bonne brise de S. E	//	//	//	//	//	//	*La Favorite* appareille de Tourane à 3 heures du soir.
6.	Mêmes circonstances	16° 6′ 00″	106° 19′ 0″	2° 10.	//	5^m 0.	//	En vue de Cham-Callao.
7.	Mêmes circonstances	15.47.20.	106.55. 0.	2.1[illegible]	//	//	9^m 0.	Aperçu Pulo-Canton.
8.	Très-beau temps. Faible brise d'E. S. E. variable au S	15.25.40.	107.52. 0.	2. [illegible]	//	5. 0.	//	
9.	Même temps. Brise très-irrégulière	13.45.00.	107.40.30.	1.48	5^m 0.	//	3. 0.	Aperçu le cap Varella à grande distance.
10.	Beau temps. Mer un peu grosse. Forte brise de N. N. E	10.19.20.	107.30. 0.	1.45	15. 0.	//	22. 0.	Dépassé Pulo-Sapata sans voir cette île.
11.	Ciel nuageux. Grosse mer. Grande brise de N. E	7.26.00.	106.13. 0.	1.40	//	//	20. 0.	
12.	Beau temps. Mer houleuse. Bonne brise de N. E	4.47.20.	105.34.24.	1.36	16. 0.	//	26. 0.	Aperçu les îles du N. des Natunas.
13.	Temps pluvieux. Mer houleuse. Grains fréquents	4.38.35.	105.31. 0.	1.36	2. 0.	//	2. 0.	A une h. après-midi, mouillé (33 br. S. c. vase) sous le récif de la Natunas du N.
14.	Temps couvert et à grains. Mer assez belle	4.16.43.	105.46.20.	1.30	1. 0.	//	1. 0.	Appareillé. Découvert le passage de la Favorite. (Grande Natunas. Mouillé 17 br.)
15.	Beau temps. Quelques grains et pluie. Brise de N. E	4.00.43.	105.33. 0.	1.[illegible]	//	//	//	Appareillé. (A 2 h. 30 m., mouillé par 29 br.)
16.	Même temps. Belle mer. Faible brise de N. N. E	3.44.40.	105.40.30.	1.[illegible]	15. 0.	//	5. 0.	Appareillé. (A 9 h., mouillé par 16 br.) Communiqué avec les naturels de l'île Belle.
17.	Très-beau temps. Belle mer. Petite brise de N. O	Mouillé près l'île Belle.		//	//	//	//	
18.	Même temps. Jolie brise de N. O. variable à l'O	*3.38.38.	*105.46.36.	1.3[illegible]	//	//	//	Appareillé à 6 h. du matin. Exploré le passage du S. O. ou canal de la Favorite. Doublé le cap S.
19.	Même temps. Calme	3.45. 3.	106.17. 0.	1.3[illegible]	//	13. 0.	//	(A 6 h., mouillé par 33 brasses côte E. de la grande Natunas.)
20.	Même temps. Faible brise de N. E	4. 4.13.	106. 6. 0.	1.3[illegible]	//	//	5. 0.	Appareillé. Découvert un récif. A 4 h. mouillé par 35 br. près du cap Nord.
21.	Mêmes circonstances. Belle mer	4.17.58.	105.32.17.	1. [illegible]	//	//	6. 0.	Appareillé à 6 h. du mat. Exploré l'île N. O. (A 6 h. du soir, mouillé par 39 br.)
22.	Même temps. Presque calme	3.39.34.	105.32. 0.	1. [illegible]	8. 0.	//	3. 0.	Exploré les îles du Sud-Ouest.
23.	Même temps. Belle mer. Jolie brise de N.	3.40. 6.	104.23. 0.	1. [illegible]	4. 0.	//	8. 0.	Aperçu les Anambas.
24.	Ciel couvert. Quelques grains. Brise de N. E	3.17.18.	103.48. 0.	1. [illegible]	11. 0.	//	8. 0.	Mouillé à Terampa par 23 br. v.
25.	Très-beau temps. Presque calme	Mouillé à Terempa.		//	//	//	//	Communiqué avec les naturels.
26.	Même temps. Brise très-faible de N. E	//	//	//	//	//	//	Appareillé à 6 h. du mat. (A 5 h. mouillé par 31 br.) Exploré Pulo-Djimaio.
27.	Même temps. Même vent	3. 2.57.	103.24. 0.	1. [illegible]	5. 0.	//	4. 0.	A 5 heures du matin, appareillé. A 5 heures du soir, mouillé par 27 brasses.
28.	Beau temps. Légère pluie. Même vent	2.44.25.	103.22.30.	1.1[illegible]	3. 0.	//	4. 0.	A 5 heures, appareillé. Continué l'exploration de ces îles.
29.	Même temps. Belle mer. Jolie brise de N	2.59.47.	103.39. 0.	1.1[illegible]	11. 0.	//	4. 0.	Louvoyé pour passer au N. de l'archipel, afin d'explorer cette partie et la côte de l'E.
30.	Très-beau temps. Mer houleuse. Brise de N. et N. E	3.25.36.	103.35.20.	1.3[illegible]	15. 0.	//	8. 0.	
31.	Même temps. Mer belle. Même vent	3.32.34.	103.48. 0.	1.3[illegible]	9. 0.	//	8. 0.	A 8 h. du m., aperçu le groupe du N. O. A m., en vue des Deux-Frères, de l'île du Pic, de la grande Siantann. A 4 h., la Guérite nous restait au N. 22° E. à un m. environ.

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Avril.													
1.	23° 0.	23° 0.	24° 0.	24° 3.	24° 3.	24 °0.		7^p 10^l 0.	27^p 10^l 0.	27^p 10^l 5.	27^p 10^l 5.	27^p 11^l 0.	27^p 11^l 0.
2.	23. 0.	23. 3.	24. 0.	24. 0.	23. 7.	23. 7.		7. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
3.	23. 0.	23. 7.	24. 0.	24. 0.	24. 2.	24. 0.		10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 7.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 11. 0.
4.	23. 5.	23. 5.	24. 0.	24. 3.	24. 3.	23. 7.		10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.
5.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	24. 5.	24. 0.	24. 0.		10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0	27. 10. 7.
6.	23. 0.	23. 0.	23. 5.	24. 0.	24. 0.	23. 5.	☽	10. 5.	27. 10. 9.	27. 10. 9.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
7.	22. 7.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 7.		10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
8.	23. 5.	24. 7.	25. 0.	25. 0.	24. 7.	24. 5.		10. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 5.
9.	23. 5.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 5.	24. 5.		10. 7.	27. 10. 7.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
10.	23. 7.	25. 0.	25. 0.	25. 0.	25. 3.	25. 0.		11. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
11.	24. 0.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 5.	24. 7.		10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 10. 5.
12.	23. 7.	24. 0.	25. 0.	25. 3.	25. 0.	24. 0.		10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
13.	23. 7.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 3.	24. 0.	●	11. 0.	27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
14.	24. 0.	24. 0.	24. 7.	24. 7.	24. 5.	24. 3.		10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
15.	23. 0.	24. 0.	24. 5.	24. 5.	24. 0.	24. 0.		10. 5.	27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
16.	23. 0.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 3.	24. 0.		11. 3.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
17.	24. 0.	24. 0.	24. 7.	24. 7.	23. 5.	23. 0.		11. 0.	27. 10. 7.	27. 10. 7.	27. 10. 7.	27. 10. 7.	27. 10. 7.
18.	23. 0.	24. 5.	24. 5.	24. 7.	25. 0.	24. 0.		10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 11. 0.
19.	24. 0.	24. 7.	25. 0.	25. 0.	23. 5.	23. 0.		10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
20.	24. 0.	25. 0.	25. 5.	25. 5.	25. 0.	24. 0.	☾	10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
21.	24. 0.	23. 7.	24. 0.	24. 0.	24. 0.	23. 5.		10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 3.	27. 10. 0.
22.	23. 5.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 0.		10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
23.	24. 0.	23. 3.	24. 0.	24. 4.	24. 0.	23. 0.		10. 7.	27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
24.	23. 7.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	24. 0.	23. 5.		11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
25.	22. 5.	24. 5.	25. 0.	25. 5.	25. 5.	24. 3.		10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.
26.	24. 0.	25. 0.	25. 5.	26. 0.	25. 5.	24. 0.		11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
27.	24. 0.	25. 0.	25. 5.	25. 5.	24. 0.	24. 0.		11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 3.	27. 10. 3.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
28.	23. 0.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 3.	24. 2.	○	10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
29.	23. 0.	24. 5.	25. 0.	25. 3.	24. 3.	23. 0.		10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
30.	23. 0.	24. 2.	25. 0.	25. 0.	24. 5.	23. 3.		10. 5.	27. 10. 7.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude nord.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguille.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. S.	E.	O.	REMARQUES.
Avril.								
1.	Très-beau temps. Belle mer. Faible brise de N. E.	3°25′48″	104°08′28″	[illegible]	6^m 5.	//	5^m 3.	La corvette mouille à 7 heures du soir près de l'île aux Cocos.
2.	Même temps. Même vent.	3.07.40.	103.54.17.	[illegible]	1. 2.	//	5. 5.	La corvette appareille, et franchit le passage entre la pointe S. E. de l'île Rossel et la roche Maingan.
3.	Mêmes circonstances.	2.29.50.	103.37.33.	[illegible]	6. 2.	//	10. 0.	A midi, N. et S. du Pic; les Anambas du N., D'jimaïo, Pulo-Riabou, en vue; île de la Selle à grande distance.
4.	Mêmes circonstances. Quelques grains.	2.22.50.	103.14.08.	[illegible]	3. 0.	//	11. 4.	A midi, N. et S. avec la roche Blanche. En vue de Sadle, Pulo-Riabou, du Pic et de D'jimaïo à Siantann.
5.	Mêmes circonstances.	0.44.10.	104.02.24.	[illegible]	18. 0.	//	16. 4.	Coupé la ligne et passé dans l'hémisphère S. Aperçu, le soir, les îles Saint-Esprit et Sainte-Barbe.
6.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise de N. E.	Sud. 0.46.34.	105.18.45.	[illegible]	34. 0.	//	3. 0.	Entré dans le détroit de Carimata.
7.	Même temps. Faible brise. Grains.	1.41.26.	106.10.44.	[illegible]	25. 0.	9^m 0.	//	A trois heures, N. et S. avec la pointe O. de Souroutou. Plusieurs îlots en vue à grande distance.
8.	Même temps. Jolie brise variable du N. O. à l'O.	2.21.56.	107. 8.25.	[illegible]	17. 0.	15. 0.	//	
9.	Même temps. Légère pluie. Faible brise de N. N. O.	4.10.00.	107.32.40.	[illegible]	21. 0.	7. 0.	//	Éclairs fréquents dans le S.
10.	Même temps. Ciel nuageux. Même vent.	4.43.50.	108.14.36.	[illegible]	3. 5.	12. 5.	//	*Idem.* Un bateau malais près de nous.
11.	Temps couvert et à grains. Brise irrégulière.	5.11.10.	108.55.45.	[illegible] 0.	//	12. 4.	//	
12.	Même temps. Même vent.	5.43.20.	109.17.45.	[illegible] 0.	//	4. 4.	//	Aperçu les hautes montagnes de Java et l'île Lubeck.
13.	Beau temps. Faible brise de N. E. variable à l'E. N. E.	6.18.14.	109.40.00.	[illegible]	5. 4.	11. 0.	//	Une grande quantité de bateaux et la côte de Java près de nous.
14.	Ciel couvert. Grains. Le soir, orage.	*6.53.26.	*110.08.30.	[illegible]	//	//	//	A une heure, par le travers de la pointe Panca. A 6 heures, la marée de jusant très-forte nous force de mouiller dans le canal de Maduré.
15.	Beau temps. Le soir, orage. Faible brise.	⚓	//		//	//	//	La corvette appareille avec la marée de flot et mouille, à 8 heures du matin, devant l'établissement hollandais de Sourabaya.
16.	Très-beau temps. Presque calme. Pendant la nuit, brise de N.	Séjour à Java.			//	//	//	
17.	Mêmes circonstances.	//	//		//	//	//	
18.	Très-beau temps. Pendant la nuit, orage et pluie.							
19.	Assez beau temps. Le soir, orage très-violent. Pluie.							
20.	Temps humide. Pluie presque continuelle.							
21.	Temps couvert, pluie. Le soir, assez beau temps.							
22.	Assez beau temps. Le soir, pluie et orage.							
23.	Mêmes circonstances.	//	//		//	//	//	
24.	Temps couvert. Petite brise d'E.	//	//		//	//	//	
25.	Beau temps. Petite brise.	//	//		//	//	//	
26.	Beau temps. Petite brise de N. E.	//	//		//	//	//	
27.	Mêmes circonstances.	//	//		//	//	//	
28.	Beau temps. Le soir, des grains.	//	//		//	//	//	
29.	Beau temps. Dans la soirée, orage.	//	//		//	//	//	
30.	Beau temps. Calme plat.	//	//		//	//	//	

Résultante des courants	S.	E.	O.
de Touran à l'île Belle des Natunas	37.0.	//	78. 0.
De l'île Belle à Sourabaya	197.6.	//	17. 0.

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Mai.													
1.	24° 0.	24° 0.	25° 0.	25° 0.	24° 0.	24° 0.		$27^p\ 11^l$ 0.	$27^p\ 11^l$ 0.	$27^p\ 11^l$ 0.	$27^p\ 11^l$ 0.	$27^p\ 11^l$ 0.	$27^p\ 11^l$ 0.
2.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	25. 5.	24. 0.	23. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
3.	24. 0.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 0.	23. 5.		27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 7.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
4.	23. 0.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 3.	24. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
5.	23. 5.	24. 0.	25. 3.	25. 5.	25. 0.	25. 0.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
6.	23. 0.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	23. 7.	23. 0.	☽	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.
7.	24. 0.	24. 5.	25. 5.	25. 5.	25. 0.	24. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
8.	24. 0.	25. 0.	25. 5.	24. 0.	24. 0.	23. 5.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
9.	24. 0.	24. 0.	25. 5.	25. 7.	25. 0.	24. 0.		27. 10. 7.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
10.	23. 5.	25. 0.	25. 0.	24. 0.	24. 0.	23. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.
11.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	25. 0.	23. 5.	23. 0.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
12.	23. 0.	23. 5.	24. 0.	24. 0.	23. 0.	23. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
13.	22. 0.	23. 0.	23. 0.	23. 0.	23. 0.	22. 5.	●	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
14.	23. 0.	23. 5.	24. 7.	23. 0.	23. 0.	22. 5.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
15.	23. 0.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	23. 5.	23. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
16.	23. 0.	24. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 0.	24. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 5.	27. 11. 3.	27. 11. 3.
17.	23. 0.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	23. 5.	23. 0.		27. 10. 7.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
18.	22. 0.	23. 0.	24. 0.	23. 5.	23. 0.	23. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
19.	22. 0.	22. 5.	24. 0.	23. 7.	23. 5.	23. 0.	☾	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
20.	22. 0.	23. 0.	24. 5.	25. 0.	24. 0.	23. 3.		27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
21.	22. 0.	23. 0.	23. 7.	24. 0.	24. 0.	23. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 3.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
22.	23. 0.	24. 0.	25. 0.	24. 0.	23. 5.	23. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 3.	17. 11. 3.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
23.	22. 0.	23. 0.	23. 5.	23. 5.	23. 0.	22. 7.		27. 10. 7.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
24.	22. 2.	23. 0.	24. 0.	25. 0.	24. 3.	24. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 3.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
25.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	24. 5.	24. 0.	23. 0.		27. 11. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
26.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	24. 5.	2[illegible]. 0.	23. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 7.	27. 11. 7.
27.	23. 0.	23. 5.	24. 0.	23. 5.	23. 2.	22. 0.	○	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
28.	23. 0.	24. 0.	25. 0.	24. 3.	23. 0.	23. 0.		27. 11. 7.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 3.
29.	23. 0.	24. 0.	24. 3.	24. 3.	23. 0.	22. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.
30.	22. 5.	23. 3.	24. 0.	24. 0.	23. 3.	23. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 3.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
31.	23. 0.	24. 0.	24. 0.	24. 0.	23. 0.	22. 5.		27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude sud.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguille. E.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Mai.									
1.	Beau temps. Faible brise. Le soir, pluie	⚓	″	0°40′	″	″	″	″	
2.	Temps à la pluie. Faible brise	″	″	″	″	″	″	″	
3.	Beau temps. Dans la soirée, orage	″	″	″	″	″	″	″	Le temps, pluvieux et à grains dès les premiers jours de notre arrivée à Sourabaya, devint tout à fait beau sur la fin. Les brises variables ne commencèrent à se faire sentir de l'E. que vers l'époque de notre départ. Les marées sont très-fortes et assez régulières : celle du flot porte à l'E. et celle du jusant à l'O., avec une vitesse ordinaire de 1m à 2m5. Les brises de N. O. soufflèrent avec assez de force avant de faire place à la mousson de S. E., pendant les premiers jours qui suivirent notre arrivée. Les nuits et les matinées furent habituellement calmes et très-chaudes.
4.	Très-beau temps	″	″	″	″	″	″	″	
5.	Beau temps. Jolie brise	″	″	″	″	″	″	″	
6.	Très-beau temps	″	″	″	″	″	″	″	
7.	Même temps	″	″	″	″	″	″	″	
8.	Même temps	″	″	″	″	″	″	″	
9.	Même temps	″	″	″	″	″	″	″	
10.	Même temps. Petite brise	″	″	″	″	″	″	″	Départ de Sourabaya. Nous louvoyons pour nous élever dans l'E., entre les bancs qui bordent les côtes de Java et de Maduré, dans un chenal très-étroit et si peu profond que la corvette laboure la vase. Le soir, mouillé. Le 11 au matin, appareillé; mouillé quelques heures après, à cause du jusant. Le 12 au matin, mis sous voiles, louvoyé, et le soir à 9 heures, mouillé près de la côte de Java, dans l'E. de Passarowang.
11.	Beau temps. Faible brise d'E. variable	″	″	″	″	″	″	″	
12.	Même temps. Brise d'E. variable à l'E. S. E.	″	″	″	″	″	″	″	
13.	Même temps. Brise d'E., variable au N. E.	″	″	″		″	″	″	Le 13, au jour, appareillé, louvoyé tout le jour, et à 5 heures du soir, mouillé près de la côte de Java.
14.	Beau temps. Ciel nuageux. Houle. Brise variable	″	″	″	″	″	″	″	Le 14, louvoyant près de la côte de Java. Mouillé le soir à cause du calme.
15.	Beau temps. Presque calme	7°42′40″	111°15″ 0″	1.3[illegible]		″	″	″	La corvette appareille au jour, et mouille à Bézuki dans l'après-midi.
16.	Très-beau temps. Faible brise	⚓	″	″	″	″	″	″	
17.	Même temps. Calme plat	″	″	″		″	″	″	Pendant notre relâche devant cet établissement, la température a été très-variable, d'une chaleur excessive pendant les heures de calme, et très-fraîche pendant la durée des brises journalières du S. E. Ces transitions brusques et répétées ont produit de nombreuses indispositions dans l'équipage, et ont amené les premiers symptômes de la maladie cruelle qui ne tarda pas à se manifester à bord après notre départ de Java.
18.	Très-beau temps. Jolie brise de N. E.	″	″	″		″	″	″	
19.	Mêmes circonstances	″	″	″	″	″	″	″	
20.	Même temps. Presque calme	″	″	″	″	″	″	″	
21.	Mêmes circonstances	″	″	″		″	″	″	Appareillé de Bézuki, prolongeant la côte de Java pour nous élever de manière à gagner Soumanap en traversant le canal.
22.	Beau temps. Bonne brise d'E. S. E. Belle mer	⚓	″	″	″	″	″	″	Mouillé à Soumanap (île Maduré).
23.	Très-beau temps. Petite brise de N. E.	7. 4.10.	111.29. 0.	1.30		″	″	″	Pendant notre séjour à Soumanap, les brises ont soufflé très-modérément de l'E. S. E. à l'E. N. E.; le temps a été généralement beau, mais à grains.
24.	Même temps. Pendant la nuit, petite pluie	″	″	″	″	″	″	″	
25.	Beau temps. Petit frais de S. E.	″	″	″	″	″	″	″	
26.	Ciel nuageux. Petite pluie. Brise de N. E., variable	″	″	″	″	″	″	″	Observé une trombe dans le petit canal entre l'île du S. E. et la côte. Appareillé de Soumanap.
27.	Très-beau temps. Belle brise de N. N. E.	⚓	″	″	″	″	″	″	A une heure, doublé le cap Sandana et l'île aux Pigeons, pour entrer dans le détroit de Baly. A 9 heures du soir, mouillé à Banjoewangy, sur la côte E. de Java.
28.	Mêmes circonstances	8.11.40.	111.54. 0.	1. 0		1	″	″	
29.	Mêmes circonstances	″	″	″	″	″	″	″	
30.	Très-beau temps. Forte brise de N. N. E. rafales	″	″	″	″	″	″	″	
31.	Même temps. Même vent	″	″	″	″	″	″	″	

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Juin.													
1.	23° 0.	24° 0.	24° 7.	25° 0.	23° 7.	23° 0.		27p 11l 0.	27p 11l 0.	27p 11l 0.	27p 11l 5.	27p 11l 5.	27p 11l 0.
2.	23. 0.	24. 5.	25. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 3.		27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
3.	23. 5.	24. 0.	24. 0.	24. 5.	24. 3.	22. 7.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 0.
4.	23. 0.	23. 0.	23. 3.	23. 5.	22. 5.	22. 0.	☽	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 3.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
5.	22. 5.	23. 0.	23. 3.	23. 0.	22. 0.	21. 5.		27. 10. 3.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
6.	22. 0.	22. 5.	23. 0.	23. 0.	22. 5.	21. 5.		27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 0.	27. 9. 0.
7.	21. 0.	21. 5.	21. 5.	21. 0.	20. 7.	20. 5.		27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 8. 7.	27. 8. 7.	27. 8. 7.	27. 9. 0.
8.	20. 0.	20. 0.	21. 5.	21. 0.	20. 5.	20. 0.		27. 7. 5.	27. 7. 5.	27. 7. 5.	27. 7. 5.	27. 7. 5.	27. 7. 0.
9.	20. 0.	20. 0.	20. 5.	20. 5.	20. 5.	20. 0.		27. 6. 5.	27. 6. 5.	27. 6. 0.	27. 5. 5.	27. 5. 0.	27. 5. 0.
10.	18. 0.	19. 5.	20. 0.	20. 0.	19. 0.	19. 0.		27. 6. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 3.	27. 7. 3.	27. 7. 0.
11.	16. 5.	16. 5.	17. 0.	17. 0.	17. 3.	17. 0.	○	27. 7. 0.	27. 7. 7.	27. 7. 5.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
12.	17. 0.	17. 0.	17. 3.	17. 3.	17. 0.	17. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
13.	17. 0.	17. 0.	17. 5.	17. 5.	17. 3.	17. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
14.	16. 5.	17. 0.	17. 3.	17. 5.	17. 0.	17. 0.		27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 3.	27. 10. 0.
15.	17. 0.	17. 5.	18. 0.	18. 5.	18. 0.	17. 5.		27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 5.	27. 9. 0.
16.	17. 0.	17. 0.	17. 7.	18. 0.	17. 5.	17. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
17.	16. 5.	17. 0.	17. 0.	17. 0.	16. 5.	16. 5.		27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
18.	16. 0.	16. 5.	17. 0.	17. 0.	16. 7.	16. 5.	☾	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
19.	15. 5.	16. 0.	15. 0.	15. 0.	15. 5.	15. 0.		27. 11. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
20.	13. 5.	13. 5.	14. 0.	14. 0.	14. 0.	13. 5.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
21.	13. 0.	13. 5.	14. 0.	14. 0.	14. 0.	13. 3.		27. 10. 0.	27. 10. 3.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
22.	13. 0.	13. 3.	14. 0.	13. 5.	13. 0.	13. 0.		27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 11. 0.
23.	12. 5.	12. 7.	13. 0.	13. 0.	12. 5.	12. 0.		28. 0. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
24.	12. 5.	13. 0.	13. 0.	14. 0.	13. 0.	12. 7.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
25.	12. 7.	13. 0.	14. 0.	14. 0.	13. 0.	13. 0.		27. 11. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
26.	11. 5.	11. 5.	12. 0.	12. 0.	11. 5.	11. 5.	●	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
27.	11. 5.	12. 0.	12. 5.	12. 7.	12. 3.	12. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
28.	12. 0.	13. 0.	13. 0.	13. 0.	12. 5.	12. 5.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 9. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
29.	13. 0.	13. 5.	14. 0.	14. 0.	12. 7.	12. 5.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 5.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
30.	11. 0.	11. 0.	11. 5.	12. 0.	12. 0.	11. 7.		27. 8. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 5.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude sud.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguill.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Juin.				N.E.					
1.	Très-beau temps. Belle mer. Faible brise, très-variable..........	//	//	//	//	//	//	//	Appareillé de Banjoewangy. A 6 heures, la pointe S. E. de Java nous reste à 6 milles environ dans le S. E.
2.	Beau temps. Ciel nuageux. Belle mer. Petite brise.............	//	//	//	//	//	//	//	Louvoyé pour sortir du détroit de Baly. La côte de Java par le travers à tribord. Les terres de Baly à l'E., à grande distance.
3.	Même temps. Même vent......................................	9°28' 0"	111°50' 0"	3° 0'	//	//	//	//	
4.	Beau temps. Mer houleuse. Bonne brise de S. E..................	10.55.30.	*110.13.27.	3. 0.	//	2ᵐ 9.	//	//	Pétrels bruns et paille-en-queue.
5.	Même temps. Houle du S. E. Même vent.........................	12.43.34.	107.40. 8.	5. 0.	//	//	//	32ᵐ 0.	Mêmes oiseaux et une frégate.
6.	Même temps. Houle. Même vent. Grains.........................	14.46.20.	106.20.45.	1.40.	//	3. 0.	//	13. 8.	Paille-en-queue.
7.	Même temps. Ciel couvert. Petite pluie. Houle. Même vent.......	16.33.40.	*105.24.45.	0.15.	//	3. 0.	//	//	Mêmes oiseaux.
8.	Même temps. Belle mer. Joli frais d'E. S. E....................	18.36. 0.	104.23. 0.	N.O. 3.30.	0ᵐ 6.	//	//	16. 0.	Mêmes oiseaux.
9.	Ciel nuageux. Petite pluie. Jolie brise de N. Quelques grains......	20.49.30.	*103.41. 0.	5. 0.	//	4. 0.	//	//	Mêmes oiseaux.
10.	Beau temps. Mer houleuse. Bon frais d'O. et S. O................	23.12.26.	102.43. 0.	5. 0.	3. 8.	//	//	15. 0.	Pétrels et alcyons.
11.	Ciel couvert. Grosse mer. Même vent, variable du S. E. au S. S. E.	23.55. 0.	*101.37. 0.	9. 0.	2. 0.	//	//	//	Pétrels bruns.
12.	Même temps. Grosse mer. Même vent. Grains....................	24.27. 0.	100. 5.20.	9.30.	0. 0.	//	//	34. 0.	Paille-en-queue, damiers, pétrels.
13.	Beau temps. La mer plus belle. Houle. Petite brise...............	25.21.22.	* 99. 0.40.	10. 0.	//	4. 0.	//	//	Damiers et pétrels.
14.	Temps couvert. Mer un peu houleuse. Calme....................	26.13. 0.	98. 0.15.	10. 0.	2. 0.	//	//	33. 0.	Mêmes oiseaux.
15.	Beau temps. Mer assez belle. Brise très-faible..................	26.26.40.	* 98.17.15.	10. 0.	4. 0.	//	//	//	Mollusques à la surface de la mer.
16.	Même temps. Grande houle de S. O. Faible brise du S., var. au S. E.	26.48.25.	98. 8.33.	10. 0.	3.	//	//	26. 0.	Une baleine, oiseaux océaniques.
17.	Même temps. Houle de S. O. Même vent.........................	27. 7.40.	* 97.45.33.	9. 0.	//	2. 0.	//	//	Damiers.
18.	Mêmes circonstances. Le soir, des grains.......................	28.27.10.	97. 5.30.	10. 0.	//	11. 0.	//	36. 0.	Mêmes oiseaux.
19.	Même temps. Ciel nuageux. Forte brise de N. variable au N. N. E..	31. 0.40.	* 99.50.30.	10. 0.	//	15. 8.	//	//	*Idem*, plusieurs baleines.
20.	Ciel couvert et pluie. Houle. Bon frais de S. variable au S. E.....	*32.17.48.	*102.14.30.	10. 0.	//	0. 8.	//	//	On commence à voir des albatros.
21.	Temps brumeux. Pluie. Rafales. Bonne brise de S. E. var. au S. O..	*33.43.30.	*101.14.30.	10. 0.	//	//	//	//	Albatros, damiers, pétrels.
22.	Beau temps. Forte houle de S. O. Bonne brise de S. O.	34.33. 0.	102.18. 0.	10. 0.	//	0. 4.	//	55. 3.	*Idem.*
23.	Même temps. Ciel nuageux et grains. Grosse mer...............	35.13.10.	*104.18. 0.	10. 0.	0.	//	//	//	*Idem.*
24.	Même temps. Mer houleuse. Presque calme......................	36.21.50.	103.27. 7.	10. 0.	//	7. 0.	//	6. 5.	*Idem.*
25.	Mêmes circonstances..	36.46.50.	*103.32. 7.	9. 0.	//	10. 4.	//	//	*Idem.*
26.	Très-beau temps. La mer belle. Jolie brise d'E. N. E............	38. 1.30.	*105. 2. 7.	9. 0.	//	6. 1.	//	//	Albatros en plus grand nombre.
27.	Beau temps. Ciel couvert. Bon frais de N. E. par rafales.........	*39.29.18.	*108.20. 7.	8.30.	//	//	//	//	*Idem.*
28.	Même temps. Ciel couvert. Brise variable du N. O. au N. N. E. ...	40.34.30.	110.35.30.	8. 0.	//	44. 0.	//	62. 0.	*Idem.*
29.	Temps à grains. Pluie. Houle de S. O. Bonne brise de S. O.	40.42.40.	114. 5.15.	5. 0.	0.	//	//	10. 0.	Pendant les nuits des 29 et 30, la mer charrie d'immenses zoophytes semblables à des boules lumineuses.
30.	Ciel nuageux. Mer très-houleuse. Fortes rafales du S............	40.45.40.	117.50.25.	6. 0.	0.	//	//	15. 4.	

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Juillet.													
1.	8° 0.	8° 0.	8° 5.	8° 3.	8° 0.	7° 5.		27^{p} 8^{l} 0.	27^{p} 8^{l} 0.	27^{p} 9^{l} 0.	27^{p} 9^{l} 0.	27^{p} 9^{l} 3.	27^{p} 9^{l} 3.
2.	9. 0.	9. 5.	9. 7.	10. 0.	9. 5.	9. 0.	☽	27. 8. 0.	27. 8. 3.	27. 8. 3.	27. 8. 3.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
3.	9. 0.	9. 0.	9. 7.	8. 5.	8. 5.	8. 0.		27. 7. 5.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
4.	8. 0.	8. 5.	9. 0.	9. 0.	8. 5.	8. 0.		27. 7. 0.	27. 7. 7.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
5.	8. 7.	8. 3.	8. 5.	9. 0.	8. 0.	7. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
6.	8. 5.	8. 7.	8. 9.	8. 9.	8. 7.	8. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
7.	8. 7.	9. 0.	9. 5.	10. 0.	10. 0.	9. 7.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 5.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
8.	8. 7.	9. 0.	10. 0.	10. 5.	10. 5.	10. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.
9.	8. 5.	8. 7.	9. 0.	9. 5	9. 7.	9. 0.		27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
10.	8. 0.	8. 0.	8. 7.	8. 5.	9. 0.	7. 7.	●	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
11.	7. 5.	7. 7.	8. 5.	9. 0.	9. 0.	8. 5.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
12.	6. 0.	6. 7.	7. 7.	8. 0.	8. 7.	8. 0.		27. 8. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
13.	5. 0.	5. 8.	6. 3.	7. 0.	7. 0.	7. 0.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
14.	5. 5.	5. 7.	6. 5.	7. 0.	7. 0.	7. 0.		27. 7. 3.	27. 7. 3.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
15.	4. 0.	4. 0.	5. 9.	5. 7.	5. 0.	5. 0.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
16.	3. 3.	3. 5.	4. 0.	5. 5.	5. 0.	4. 3.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
17.	0. 0.	0. 3.	4. 3.	4. 7.	6. 0.	5. 0.	☾	27. 7. 5.	27. 7. 3.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
18.	4. 0.	4. 0.	5. 3.	6. 5.	6. 0.	6. 0.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 6.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
19.	5. 0.	5. 0.	6. 7.	6. 7.	7. 3.	5. 4.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
20.	5. 7.	6. 0.	7. 0.	7. 0.	7. 3.	5. 7.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 5.	27. 7. 5.	27. 7. 3.
21.	6. 0.	6. 5.	7. 5.	7. 7.	7. 3.	6. 4.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
22.	6. 4.	7. 7.	8. 0.	8. 5.	7. 7.	5. 0.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
23.	7. 7.	7. 7.	8. 4.	8. 5.	8. 0.	7. 3.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
24.	8. 0.	8. 0.	9. 7.	10. 0.	9. 7.	9. 0.		27. 7. 3.	27. 7. 3.	27. 7. 5.	27. 7. 5.	27. 7. 5.	27. 7. 3.
25.	8. 4.	9. 0.	9. 7.	10. 0.	9. 0.	8. 4.	○	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 3.	27. 7. 3.	27. 7. 5.	27. 7. 5.
26.	9. 0.	9. 0.	10. 0.	10. 5.	9. 5.	9. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
27.	9. 3.	9. 5.	10. 5.	11. 0.	10. 5.	10. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
28.	7. 5.	7. 7.	9. 0.	10. 0.	10. 0.	10. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 7. 7.
29.	7. 7.	8. 0.	8. 5.	8. 7.	9. 0.	9. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 5.	27. 8. 5.	27. 8. 0.
30.	7. 5.	9. 5.	10. 0.	10. 0.	9. 7.	9. 7.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
31.	6. 0.	6. 5.	10. 0.	11. 5.	12. 0.	11. 7.		27. 8. 5.	27. 8. 7.	27. 8. 5.	27. 8. 5.	27. 8. 5.	27. 8. 5.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude sud.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguill. N. O.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Juillet.									
1.	Ciel nuageux. Mer grosse. Jolie brise de S. variable au S. S. O....	40°53′50″	121° 8′15″	8°40′	2.	//	//	19ᵐ 1.	Grand nombre d'oiseaux océaniques. La mer phosphorescente.
2.	Beau temps. Grosse houle. Jolie brise variable du N. E. au S. O....	41.34.15.	123.27.45.	8. 0.	3.	//	//	19. 3.	Grande quantité d'oiseaux océaniq. La mer continue à rouler des masses lumineuses.
3.	Même temps. Jolie brise de N. Quelques grains....	42.51.10.	126.11.12.	5.30.	3.	//	//	20. 1.	Mêmes oiseaux.
4.	Temps nuageux et à grains. Pluie. Très-grosse mer....	43.32.40.	130.15.45.	3. 0.	//	2ᵐ 7.	//	6. 4.	Mêmes oiseaux.
5.	Beau temps. Forte houle de S. O. Jolie brise d'O....	43.29.30.	133.56.45.	N. E. 2. 0.	1.	//	//	11. 0.	Aurore australe, embr. envir. 160° de l'horizon, visib. dep. 6 h. du s. jusqu'à 2 h. du m.
6.	Temps assez beau. Petite pluie. Jolie brise de N. variable au N. E ..	43.25.31.	136.53.54.	3. 0.	1.	//	//	12. 4.	Oiseaux océaniques.
7.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise de N. O....	43.43.47.	139.53.27.	5.10.	//	2. 6.	//	8. 5.	Mêmes oiseaux.
8.	Mêmes circonstances....	*43.41.47.	143.42.15.	6. 0.	//	9. 8.	//	1. 4.	Mêmes oiseaux.
9.	Beau temps. La mer assez belle. Jolie brise de N. N. E....	△43.33. 0.	144.50.45.	6. 0.	//	11. 0.	8ᵐ 0.	//	Le 8 au matin, aperçu les côtes de Van-Diémen et le rocher de Mew-Stone.
10.	Ciel couvert. Petite pluie. Faible brise de N. E....	//	//	//	//	//	//	//	Le 9, entré dans le canal d'Entrecasteaux. (Mouillé par 28 b., près de l'île aux Perdrix).
11.	Ciel couvert. Brises d'E. très-variables. Rafales. Le soir, pet. pluie..	Mouillé à Hobart-Town.		//	//	//	//	//	Appareillé le 11 de l'île aux Perdrix, et, le soir, mouillé à Hobart-Town, p. 15 br.
12.	Ciel couvert. Dans la matinée, petite pluie. Le soir, beau temps...	//	//	//	//	//	//	//	
13.	Beau temps. Jolie brise de N. O. Pendant la nuit, forte br. de S. O.								
14.	Ciel couvert. Pluie. La nuit belle.								
15.	Très-beau temps. Brise de N. O.	Résultante des courants de Java à Hobart-Town....				15. 0.	//	413.0.	
16.	Même temps. Même vent.								
17.	Même temps. Petite brise de N....	//	//	//	//	//	//	//	
18.	Assez beau temps. Légère pluie. Le soir, beau temps. Brise fraîche.	//	//	//	//	//	//	//	
19.	Très-beau temps. Ciel nuageux. Fortes rafales de N. O. et N. N. O.	//	//	//	//	//	//	//	
20.	Mêmes circonstances....	//	//	//	//	//	//	//	
21.	Ciel couvert. Petite pluie. Le soir, temps assez beau. Rafales....	//	//	//	//	//	//	//	
22.	Ciel nuageux. Vent de N. O. var. au N. N. E. Pend. la nuit, grains..	//	//	//	//	//	//	//	
23.	Beau temps. Brise de N. et N. N. O. Rafales de N. pendant la nuit.	//	//	//	//	//	//	//	
24.	Ciel couvert et à grains. Fortes rafales de N. N. O....	//	//	//	//	//	//	//	
25.	Ciel nuageux. Petite brise de N. O. et N. N. O....	//	//	//	//	//	//	//	
26.	Ciel couvert. Grande brise de N. et N. N. O....	//	//	//	//	//	//	//	
27.	Très-beau temps. Fortes rafales du N. variables au N. O....	//	//	//	//	//	//	//	
28.	Ciel couvert. Petite brise de N. Le soir, fortes rafales....	//	//	//	//	//	//	//	
29.	Temps à grains. Ciel couvert. Légère pluie. Vent d'O. et O. S. O...	//	//	//	//	//	//	//	
30.	Grand frais de N. O. et d'O. Fortes rafales....	//	//	//	//	//	//	//	
31.	Beau temps. Fortes rafales de N. et N. E....	//	//	//	//	//	//	//	

Pendant notre séjour à Hobart-Town, les vents ont généralement soufflé du N. et N. O.; quelquefois par fortes rafales. Quand les vents de S. O. régnaient au large, nous avions des grains et de la pluie. On s'accorde à dire que ces vents remontent rarement dans le canal jusqu'à Hobart-Town. Dans les belles journées, avec du calme, ou après de faibles brises du N., nous avons quelquefois éprouvé un léger vent de mer. Les courants ont sans cesse suivi la direction des vents régnants. Pendant et après les fortes brises de N., ils ont porté au S. avec une vitesse de 1ᵐ 5 à 2ᵐ. Cependant, l'action de la marée est sensible à terre, son marnage est d'environ 4 pieds. La température d'Hobart-Town, à l'époque où nous y étions, peut être comparée à celle des hivers peu rigoureux du midi de la France. Le thermomètre, dans les matinées les plus froides, est rarement descendu au-dessous de zéro. L'air vif et fortifiant de cette colonie a hâté la convalescence de nos malades.

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Août.													
1.	5° 0.	6° 0.	10° 0.	10° 0.	9° 5.	7° 7.		28p 2l 0.	28p 2l 0.	28p 2l 5.	28p 2l 5.	28p 2l 5.	28p 2l 0.
2.	5. 0.	6. 6.	7. 0.	10. 0.	10. 0.	6. 3.	☽	28. 2. 5.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.
3.	5. 0.	7. 0.	7. 7.	10. 0.	8. 3.	7. 0.		28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 7.	28. 2. 7.	28. 2. 7.
4.	3. 0.	4. 5.	8. 0.	8. 7.	8. 0.	5. 5.		28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 7.	28. 3. 0.
5.	3. 4.	4. 0.	6. 6.	9. 6.	8. 7.	6. 7.		28. 3. 0.	28. 3. 5.	28. 3. 5.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.
6.	1. 5.	3. 0.	7. 7.	9. 0.	7. 5.	7. 5.		27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.
7.	5. 5.	6. 0.	10. 5.	12. 0.	11. 0.	10. 0.	○	27.11. 0.	27.11. 0.	27.10. 5.	27.10. 5.	27.10. 5.	27. 9. 0.
8.	7. 7.	8. 5.	11. 5.	11. 5.	10. 7.	9. 5.		27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 0.	27. 9. 0.
9.	9. 7.	10. 0.	12. 5.	12. 7.	13. 0.	12. 0.		27. 9. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
10.	11. 0.	12. 0.	13. 5.	13. 5.	12. 3.	11. 5.		27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 7.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.11. 0.
11.	10. 0.	11. 0.	12. 0.	13. 0.	12. 7.	11. 0.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 3.	27. 7. 3.
12.	11. 0.	11. 5.	12. 5.	13. 0.	13. 0.	11. 5.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
13.	12. 0.	12. 5.	12. 5.	12. 0.	11. 5.	11. 0.		27. 6. 0.	27. 6. 0.	27. 5. 0.	27. 4. 5.	27. 5. 0.	27. 5. 0.
14.	12. 0.	12. 0.	12. 3.	12. 5.	11. 5.	11. 3.		27. 7. 0.	27. 8. 0.	27. 9. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
15.	12. 0.	13. 0.	13. 0.	13. 5.	13. 5.	11. 7.	☾	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 5.	27. 8. 5.	27. 8. 0.	27. 8. 5.
16.	13. 0.	13. 5.	14. 0.	14. 0.	13. 5.	12. 3.		27.10. 0.	27. 9. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
17.	14. 0.	15. 0.	15. 6.	15. 0.	14. 3.	13. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
18.	14. 0.	15. 0.	16. 0.	16. 5.	14. 0.	13. 5.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	28. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
19.	13. 5.	14. 0.	15. 5.	15. 5.	14. 0.	13. 7.		27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 8. 9.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
20.	14. 0.	15. 5.	16. 0.	16. 5.	16. 0.	15. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
21.	13. 5.	14. 0.	15. 7.	15. 7.	15. 0.	14. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
22.	14. 0.	14. 5.	16. 5.	16. 7.	16. 0.	13. 7.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.
23.	14. 0.	15. 0.	15. 5.	15. 0.	14. 0.	13. 5.	●	27. 8. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 5.	27. 7. 5.
24.	14. 0.	14. 5.	16. 0.	16. 0.	15. 0.	15. 0.		27. 7. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.11. 0.
25.	14. 5.	15. 0.	16. 0.	16. 0.	15. 5.	14. 7.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 5.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
26.	14. 0.	14. 5.	14. 0.	14. 0.	13. 3.	13. 0.		27.10. 0.	27.10. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	27.11. 7.
27.	10. 0.	10. 5.	11. 0.	13. 0.	12. 0.	11. 7.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	27.11. 5.	27.11. 5.
28.	7. 0.	10. 5.	11. 0.	14. 0.	11. 7.	11. 5.		27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.
29.	7. 0.	9. 0.	15. 0.	15. 5.	13. 0.	12. 5.		28. 2. 5.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.
30.	6. 0.	9. 0.	13. 0.	13. 7.	13. 0.	11. 0.	☽	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 7.	27. 2. 7.	28. 3. 0.
31.	9. 0.	10. 0.	12. 0.	13. 0.	11. 3.	10. 0.		28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 5.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude sud.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguille N. E.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. S.	E.	O.	REMARQUES.
Août.								
1.	Assez beau temps. Brise de N. O. et S. O. Pendant la nuit, calme..	//	⚓	//	//	//	//	Au mouillage d'Hobart-Town.
2.	Beau temps. Petite brise de N. O., variable à l'O. N. O...........	//	//	//	//	//	//	
3.	Même temps. Petite brise d'O. et S. O..........................	//	//	//	//	//	//	
4.	Même temps. Faible brise de N. E., très-variable................	//	//	//	//	//	//	
5.	Très-beau temps. Jolie brise de N. N. O. Belle nuit.............	//	//	//	//	//	//	
6.	Même temps. Petite brise de N.................................	//	//	//	//	//	//	Brume épaisse. Froid rigoureux.
7.	Même temps. Belle mer. Petite brise très-variable...............	△43°23′ 0″	△145°36′ 0	6° 0′ //	//	//	//	Appareillé d'Hobart-Town.
8.	Beau temps. Forte houle. Jolie brise d'O., très-variable.........	42.44.28.	*146.31. 0.	6. 0. 0.	//	//	//	Aperçu l'île Maria. Plus tard, les îles Shouten.
9.	Même temps. La mer un peu houleuse. Même vent.................	40.48. 4.	147.37. 0.	6. 0. 0.	//	45m 0.	//	Albatros.
10.	Même temps. Houle. Presque calme. Faible brise d'O............	39.41.40.	*147.30. 0.	6. 0. 0.	//	//	//	
11.	Même temps. Mer houleuse. Jolie brise de N., variable...........	39.13. 0.	147.48. 0.	8. 0 //	3m 0.	11. 4.	//	En vue du cap Howen.
12.	Très-beau temps. Jolie brise, variable du N. E. au N. O..........	37.30. 0.	148.18.40.	9. 0. 5.	//	//	2m 0.	E. et O. du cap Dromadaire. } Les courants ont porté au N. jusqu'à la latitude du Port-Jackson; mais sur ce parallèle et au N., ils ont porté en sens contraire avec force. Ceux à l'E. sont constants.
13.	Ciel couvert. Grosse mer. Bonne brise de N. O., variable à l'E....	36.17.35.	*148.10.40.	9.30 //	//	//	//	Coup de vent d'O.
14.	Ciel couvert. Grosse mer. Grand frais d'O. et S. O..............	34.20.19.	*149.26.40.	9.[illegible] 0.	//	//	//	
15.	Beau temps. Mer houleuse. Rafales d'O. et S. O.	33.35. 0.	150.46. 0.	9. [illegible]	//	70. 0.	//	
16.	Très-beau temps. Belle mer. Jolie brise d'O., variable au N. O....	34.35. 0.	150. 2. 0.	10. [illegible]	31. 3.	//	5. 0.	
17.	Beau temps. Belle mer. Joli frais d'O..........................	34.15.57.	149. 0.50.	10. 0	13. 8.	8. 0.	//	Mouillé, à 6 heures du soir, près du fort Macquarie.
18.	Très-beau temps. Brise d'O., variable à l'O. N. O. Le soir, calme..	Mouillé au Port-Jackson.			//	//	//	
19.	Même temps. Presque calme. Le soir, faible brise de S. O.							
20.	Beau temps. Ciel en partie couvert. Presque calme.	Résultante des courants d'Hobart-Town au Port-Jackson..................			13. 0.	120.0.	//	
21.	Même temps. Faible brise de N. E.							
22.	Très-beau temps. Faible brise d'O., variable au N. O.							
23.	Même temps.......................................	//	//	//	//	//	//	
24.	Même temps. Pendant la nuit, ciel couv. Vent de N. E., var. au N. N. E.	//	//	//	//	//	//	
25.	Même temps. Brise d'O., variable au N. O. Le soir, forte rafale...	//	//	//	//	//	//	
26.	Ciel couvert. Petite pluie. La nuit belle. Rafales d'O............	//	//	//	//	//	//	
27.	Très-beau temps. Jolie brise, très-variable du N. N. E. au S. S. E..	//	//	//	//	//	//	
28.	Ciel couvert. Petite pluie. Fortes rafales. Vent de S. S. O.........	//	//	//	//	//	//	
29.	Ciel couvert. Pluie par intervalles. Brise de S. S. E............	//	//	//	//	//	//	
30.	Même vent. Brise fraîche du S................................	//	//	//	//	//	//	
31.	Même temps. Pendant la nuit, pluie. Brise d'E. S. E., variable à l'E.	//	//	//	//	//	//	

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	à 3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Septembre.													
1.	10° 0.	11° 0.	13° 0.	13° 0.	13° 3.	12° 0.		28p 3l 0.	28p 3l 0.	28p 3l 0.	28p 3l 0.	28p 3l 0.	28p 3l 0.
2.	10. 0.	10. 7.	13. 0.	12. 7.	12. 7.	11. 0.		28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 3. 0.	28. 2. 0.	28. 0. 0.
3.	11. 0.	12. 0.	14. 0.	13. 5.	13. 0.	12. 0.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
4.	10. 0.	13. 0.	15. 0.	15. 0.	14. 0.	13. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
5.	11. 0.	12. 0.	14. 0.	14. 5.	14. 0.	11. 5.		28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 0. 0.
6.	10. 5.	12. 0.	13. 5.	15. 0.	15. 0.	13. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
7.	11. 0.	12. 0.	13. 5.	14. 0.	13. 5.	12. 0.	🌑	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
8.	12. 0.	13. 0.	14. 0.	14. 5.	14. 0.	13. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
9.	13. 0.	13. 0.	15. 0.	14. 5.	14. 5.	13. 7.		27.11. 5.	27.11. 5	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 0.
10.	13. 0.	14. 0.	16. 0.	16. 3.	16. 0.	14. 0.		27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.
11.	13. 0.	14. 3.	16. 0.	16. 0.	15. 5.	15. 0.		27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.
12.	13. 0.	14. 0.	16. 0.	16. 0.	15. 0.	14. 0.		27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 5.	27.10. 5.	27.10. 0.
13.	13. 3.	14. 0.	16. 5.	16. 7.	16. 0.	13. 7.		27.10. 5.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
14.	14. 0.	15. 0.	16. 5.	16. 5.	15. 5.	14. 0.		27.11. 0.	27.11. 5.	27.11. 0.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 0.
15.	14. 0.	14. 7.	16. 0.	16. 5.	15. 7.	13. 0.	🌓	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.
16.	14. 0.	14. 5.	16. 7.	16. 0.	15. 5.	14. 0.		27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
17.	14. 0.	16. 0.	18. 0.	18. 0.	16. 0.	15. 5.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
18.	15. 0.	15. 7.	16. 0.	17. 0.	17. 5.	16. 0.		27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.
19.	14. 0.	15. 0.	15. 5.	16. 0.	17. 0.	15. 5.		27.10. 5.	27.10. 5.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 5.	27.10. 5.
20.	13. 5.	14. 5.	16. 0.	17. 0.	17. 0.	15. 0.		27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.10. 5.	27.10. 5.	27.10. 5.
21.	14. 0.	16. 0.	17. 0.	17. 0.	16. 0.	14. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
22.	14. 0.	15. 0.	17. 0.	18. 0.	16. 7.	14. 0.	🌕	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 1. 0.
23.	14. 0.	14. 5.	16. 0.	16. 0.	16. 0.	15. 0.		28. 1. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.
24.	13. 0.	13. 5.	14. 0.	14. 5.	13. 0.	13. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
25.	13. 0.	14. 0.	14. 5.	14. 5.	14. 0.	13. 7.		28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27 11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.
26.	13. 0.	14. 0.	14. 0.	14. 3.	14. 0.	13. 5.		27.11. 0.	27.11. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 0.
27.	13. 0.	14. 5.	14. 0.	14. 0.	14. 0.	13. 5.		27. 9. 0.	27. 9. 5.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.
28.	13. 0.	13. 5.	14. 0.	13. 5.	13. 0.	13. 0.		27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 5.	27. 9. 5.
29.	12. 5.	13. 0.	14. 0.	13. 5.	13. 5.	13. 0.	🌗	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.
30.	13. 0.	13. 0.	13. 5.	13. 3.	13. 0.	13. 0.		27.11. 0.	27.11. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude sud.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguille N. E.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Septemb.									
1.	Pluie contin. Vent de N. N. E. variab. au N. E. Pend. la nuit, beau.	″	⚓	″	″	″	″	″	Pendant le séjour de la corvette au Port-Jackson, le temps a été généralement beau et la température agreable, surtout avec les petits vents du N. O. variables au N. E. Les vents d'E. et de S. sont pluvieux. Ceux du N. O., lorsqu'ils soufflent avec force, amènent une chaleur suffocante, et il arrive quelquefois que ces vents, venant à changer brusquement pour faire place à des brises de mer, cette temperature est remplacée par un air vif et froid qui fait subitement baisser le thermomètre de 7 et 8 degrés. Du 28 août au 2 septembre, avec de grandes brises de S. variables à l'E., nous avons éprouvé une pluie forte et presque continuelle, avec une température froide et désagréable. Vers le 7 ou le 10 septembre, le temps s'est mis au beau fixe avec des brises faibles et très-variables, la température est devenue plus chaude; les nuits étaient calmes et sereines; tout, en un mot, semblait annoncer la fin de l'hiver de ces contrées et le retour du printemps.
2.	Beau temps. Brise d'O. S. O. très-var. Petite pluie pendant la nuit.	″	″	″	″	″	″	″	
3.	Très-beau temps. Vents d'O. variables au S. O. Nuit belle.	″	″	″	″	″	″	″	
4.	Ciel couvert. Pluie par intervalles. Belle mer. Brise de S. O.	″	″	″	″	″	″	″	
5.	Ciel nuageux. Belle mer. Bonne br. de S. S. O. var. au S. S. E. Raf.	″	″	″	″	″	″	″	
6.	*Idem*.	″	″	″	″	″	″	″	
7.	*Idem*. Pluie toute la nuit. Brise de S. S. O. et S. O. Rafales.	″	″	″	″	″	″	″	
8.	Ciel couvert. Pluie. Jolie brise d'O. très-variable. Rafales.	″	″	″	″	″	″	″	
9.	Beau temps. Brume. Brise d'O. variable au N. Rafales.	″	″	″	″	″	″	″	
10.	*Idem*. Grains et pluie. Brise de N. N. O. variable à l'O. Rafales.	″	″	″	″	″	″	″	
11.	*Idem*. Brise d'O. pendant la nuit. Rafales.	″	″	″	″	″	″	″	
12.	Très-beau temps. Pluie. Jolie brise d'E. N. E. variable au N. N. E.	″	″	″	″	″	″	″	
13.	Beau temps. Grains de pluie. Brise d'O. et O. N. O.	″	″	″	″	″	″	″	
14.	Très-beau temps. Belle nuit. Forte brise de S.	″	″	″	″	″	″	″	
15.	*Idem*. Belle nuit. Presque calme.	″	″	″	″	″	″	″	
16.	*Idem*. Brise légère de S. S. O. variable au S. O. Grain.	″	″	″	″	″	″	″	
17.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise d'E. S. E. variable au N.	″	″	″	″	″	″	″	
18.	Très-beau temps. Belle mer. Brise d'O. variable au S.	″	″	″	″	″	″	″	
19.	Beau temps. Belle mer. Vent d'O. variable au S. O.	″	″	″	″	″	″	″	
20.	*Idem*. Beau temps. Belle mer. Bonne brise de N. E. var. au N. N. E.	″	″	″	″	″	″	″	
21.	Beau temps. Houle. Brise var. N. O., O. N. O., S. S. O. S. Calme.	″	″	″	″	″	″	″	La corvette appareille du Port-Jackson.
22.	*Idem*. Mer houleuse. Brise d'E. N. E. assez forte.	33°54′40″	*150°12′ 0″	11′ 0.	″	6ᵐ 0.	″	″	En vue des côtes de la Nouvelle-Hollande. Quelques éclairs dans diver. directions.
23	*Idem*. Mer houleuse. Bon frais d'E. N. E. variable à l'E.	35.42.20.	151.15.40.	11. 0.	″	26. 0.	11. 0.	″	Grande quantité d'oiseaux, tels que pétrels, albatros et alcyons. Troupe de souffleurs
24.	Ciel couv. Petite pluie. Mer houleuse. Jolie br. de N. N. E. var. au N.	36.41.50.	152.34. 0.	10. 0.	″	17. 0.	″	5ᵐ 0.	Mêmes oiseaux en grand nombre.
25.	*Idem*. Mer assez belle. Jolie brise de N. variable au N. N. O.	36.52. 0.	*155. 3. 0.	10. 0.	″	11. 0.	″	″	*Idem*.
26.	*Idem*. Petite pluie. Houle. Bon frais de N. variable au N. N. O.	36.38. 0.	159. 9. 0.	10. 0.	″	14. 0.	39. 0.	″	*Idem*.
27.	*Idem*. Bonne brise var. N. N. O., N. O., S. S. E.	36.11.34.	*162.21. 0.	10. 0.	″	6. 0.	″	″	*Idem*.
28.	*Idem*. Mer houleuse. Jolie brise de S. E.	*34.51.30.	*165.27. 0.	10. 0.	″	″	″	″	*Idem*.
29.	Beau temps. Mer houleuse. Jolie brise variable du S. E. au S.	33.37.49.	169. 6.40.	10. 0.	0.	″	30. 0.	″	La mer est très-phosphorescente. Mêmes oiseaux.
30.	*Idem*. Mer houl. Pet. br. très-var. S. S. E., S. E., O. S. O., S. E.	33.43.50.	170.14. 0.	11. 0.		″	12. 0.	″	En vue des Trois-Rois et du cap Nord de la Nouvelle-Zelande.

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Octobre.													
1.	13° 5.	14° 0.	15° 0.	15° 0.	14° 0.	14° 0.		28^p 0^l 0.	28^p 0^l 0.	28^p 0^l 0.	28^p 0^l 0.	28^p 0^l 5.	28^p 0^l 5.
2.	13. 0.	14. 0.	15. 0.	15. 3.	14. 2.	14. 0.		28. 0. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.
3.	12. 0.	12. 0.	15. 0.	15. 5.	14. 0.	13. 5.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
4.	13. 0.	14. 0.	15. 5.	16. 0.	15. 0.	14. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.
5.	14. 0.	14. 5.	16. 0.	16. 0.	15. 0.	13. 7.		27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
6.	14. 0.	15. 0.	16. 0.	16. 0.	15. 5.	14. 3.	○	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
7.	13. 5.	14. 0.	16. 0.	16. 0.	15. 5.	14. 0.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
8.	14. 0.	15. 0.	16. 5.	16. 0.	15. 0.	14. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
9.	14. 0.	15. 0.	16. 0.	15. 5.	15. 0.	14. 3.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
10.	13. 0.	14. 0.	15. 0.	16. 0.	15. 3.	13. 5.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
11.	13. 0.	14. 0.	15. 5.	15. 5.	14. 5.	14. 0.		27. 10. 0.	27. 9. 5.	27. 8. 5.	27. 8. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 5.
12.	13. 0.	14. 0.	15. 5.	16. 0.	15. 0.	14. 0.		27. 9. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 5.	27. 8. 0.
13.	13. 0.	14. 0.	14. 0.	14. 5.	14. 0.	13. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 5. 0.
14.	13. 5.	14. 0.	14. 0.	14. 3.	13. 7.	13. 0.		27. 5. 0.	27. 6. 0.	27. 6. 0.	27. 6. 0.	27. 6. 0.	27. 6. 0.
15.	13. 0.	13. 5.	14. 5.	15. 5.	15. 3.	13. 7.	☾	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 7. 5.	27. 7. 5.	27. 7. 5.	27. 7. 0.
16.	12. 0.	12. 5.	14. 0.	14. 0.	13. 5.	12. 0.		27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
17.	11. 0.	12. 0.	13. 0.	13. 0.	12. 7.	12. 0.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
18.	10. 0.	12. 0.	13. 0.	13. 0.	13. 0.	11. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
19.	11. 0.	12. 0.	12. 3.	12. 0.	11. 5.	11. 0.		28. 0. 0.	27. 10. 0.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.
20.	12. 0.	12. 5.	14. 0.	14. 0.	14. 3.	12. 0.		27. 7. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 7. 0.	27. 6. 7.	27. 7. 0.
21.	12. 0.	13. 0.	14. 0.	14. 3.	13. 7.	13. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 5.	27. 8. 5.
22.	12. 0.	13. 3.	14. 5.	15. 0.	15. 5.	15. 0.	●	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 10. 0.
23.	11. 0.	12. 0.	13. 0.	13. 0.	12. 5.	12. 0.		27. 9. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.
24.	11. 0.	12. 0.	12. 0.	12. 5.	12. 0.	12. 0.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 5.	27. 7. 5.	27. 7. 5.	27. 7. 0.
25.	10. 0.	11. 0.	12. 0.	12. 3.	11. 7.	11. 0.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
26.	10. 0.	11. 0.	12. 0.	12. 5.	12. 0.	11. 0.		27. 6. 0.	27. 6. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
27.	11. 0.	11. 5.	12. 3.	12. 5.	12. 0.	11. 0.		27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
28.	11. 0.	11. 7.	12. 5.	13. 0.	13. 0.	11. 0.		27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 9. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
29.	11. 0.	11. 5.	12. 0.	12. 0.	11. 5.	11. 0.	☽	27. 10. 0.	27. 9. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
30.	10. 5.	11. 7.	12. 0.	13. 0.	11. 5.	12. 0.		27. 7. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 7. 0.
31.	11. 0.	12. 0.	12. 0.	13. 0.	12. 0.	12. 0.		27. 7. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude sud.	Longitude est.	DÉCLINAISON de l'aiguill. N. E.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Octobre.									
1.	Beau temps. Petite brise, variable de l'E. S. E. au S. E. Calme.	34°10′19″	170°14′30″	13° 0′	″	4ᵐ 0.	″	3ᵐ 0.	En vue du cap Nord de la Nouvelle-Zélande.
2.	Très-beau temps. Belle mer. Jolie br., var. du S. au S. S. E. et au S. E.	34.17.15.	170.40. 0.	13. 0.	″	4. 0.	″	0. 5.	Mêmes terres. Oiseaux en grande quantité. Paille-en-queue.
3.	Beau temps. Belle mer. Brise très-variable du S. O. au S. S. O.....	34.57.49.	172. 7.15.	11. 0.	2ᵐ 5.	″	8ᵐ 0.	″	En vue de la baie des Iles.
4.	Beau temps. Belle mer. Faible brise, très-variable...............	Mouillé à Korora-Reka.			″	″	″	″	Mouillé par 23ᵖ (fond de vase), à Korora-Reka, dans la baie des Iles.
5.	Très-beau temps. Belle mer. Jolie brise de N. variable au N. N. O.								
6.	Beau temps. Petite pluie pend. la nuit. Belle mer. Jolie brise de N. E.								
7.	Ciel nuageux. Belle mer. Jolie brise de N. E. Pend. la nuit, rafales.	Résultante des courants du Port-Jackson à la baie des Iles.			″	76. 6.	90. 5.	″	
8.	*Idem.* Pendant la nuit, petite pluie. Belle mer. Jolie brise de S. E.								
9.	Beau temps. Ciel nuageux. Belle mer. Fortes rafales de N. E.								
10.	Ciel couvert. Pluie. Belle mer. Grand frais de N. E. et N. N. E. Raf.								
11.	*Idem.* Mer houleuse. Bonne brise de N. N. O....................	△35. 7. 0.	△172. 9. 0.	11. 0.	″	″	″	″	Appareillé. Louvoyé entre le cap Tapeka et le banc de roches déterminé par *la Favorite.*
12.	Beau temps. Mer houleuse. Jolie brise de N. N. O. variable au N..	35.20.45.	174.52.45.	12. 0.	″	10. 9.	″	″	Alcyons, pétrels bruns.
13.	Ciel couvert. Forte houle. Bonne brise de N....................	∗35.56.45.	∗178.23.45.	12.30.	″	″	″	″	Alcyons et pétrels. Coupé le premier méridien. Vu une baleine.
14.	Beau temps. Forte houle. Bon frais d'O et O. S. O..............	36.32.55.	Ouest. 177. 27. 0.	12. 0.	″	27. 0.	15. 0.	″	Alcyons, pétrels, albatros. Éclairs dans l'O.
15.	Beau temps. Ciel couvert. Forte houle. Bon frais de N. O. et S. O..	36.27.45.	173.46. 9.	12. 0.	4. 7.	″	4. 0.	″	Alcyons, pétrels, albatros.
16.	*Idem.* Houle. Jolie brise de S. O., S. et S. S. O..................	36.17.45.	170. 3.27.	12. 0.	3. 0.	″	2. 0.	″	Albatros et pétrels.
17.	Ciel couvert. Houle. Jolie brise de S., S. S. E. et S. O............	36.26.45.	∗166.39.27.	11. 0.	0. 5.	″	″	″	*Idem.*
18.	*Idem.* Grosse mer. Rafales. Bon frais d'E. et d'E. S. E...........	34.45.42.	∗164.41.27.	10. 0.	2. 6.	″	″	″	Pétrels, albatros. On a pris un de ces oiseaux ayant 13 pieds d'envergure.
19.	*Idem*........... Fortes rafales. Grand frais d'E................	∗33.30. 0.	∗164.26.27.	10. 0.	″	″	″	″	Mêmes oiseaux. Coup de vent d'E.
20.	*Idem*........... Rafales. Grand frais de N. var. à l'O..........	33. 0.19.	∗163.32.27.	10. 0.	3. 0.	″	″	″	Mêmes oiseaux. Banc de marsouins.
21.	*Idem*.. O. et S. O..	34.27.41.	158.27. 0.	10. 0.	″	6. 4.	39. 0.	″	Mêmes oiseaux.
22.	*Idem.* Beau temps. Jolie brise, var. de l'O. à l'O. S. O. et O. N. O..	35.21.45.	154.33. 0.	10. 0.	5. 8.	″	2. 0.	″	On aperçoit beaucoup moins d'oiseaux.
23.	*Idem*........... Houle. Bon frais de S. O....................	36. 6.56.	∗151.12.45.	10. 0.	8. 5.	″	″	″	Les albatros et pétrels reviennent.
24.	*Idem*........... Grosse mer. Joli frais de S. O., O. et O. S. O..	35. 8.40.	146.55.30.	9. 0.	5. 0.	″	″	3. 0.	Mêmes oiseaux.
25.	*Idem*................................... O., S. S. O., S. O....	37.25.42.	∗142.22.30.	9. 0.	7. 0.	″	″	″	*Idem.*
26.	*Idem*........................ Grand frais d'O..................	37.35.12.	138. 1. 0.	9. 0.	4. 5.	″	″	8. 0.	*Idem.*
27.	Très-beau temps. Grosse mer. Jolie brise d'O., variable..........	37.50.40.	134.10. 0.	9. 0.	3. 5.	″	1. 0.	″	*Idem.*
28.	Ciel couv. Mer assez grosse. Brise très-var. de S. E., S. S. E., E. S. E.	37.48.11.	131.51.54.	8.40.	9. 8.	″	9. 0.	″	Mêmes oiseaux, damiers et alcyons.
29.	*Idem.* Grosse mer. Grand frais de S. E. et S. par rafales..........	∗36.40.50.	∗129.47.54.	9. 0.	″	″	″	″	Coup de vent de S. E.
30.	*Idem*.......................... S. et S. O. *idem*..............	35.53.39.	∗128.48.50.	9. 0.	1. 0.	″	″	″	Albatros et damiers.
31.	*Idem*..	35.33.54.	∗124. 8.54.	9. 0.	8. 0.	″	″	″	Mer très-phosphorescente.

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Novembre.													
1.	12° 0.	13° 0.	14° 0.	14° 5.	14° 0.	13° 0.		27^p 8^l 0.	27^p 8^l 5.	27^p 8^l 0.	27^p 8^l 0.	27^p 8^l 0.	27^p 8^l 0.
2.	12. 0.	13. 5.	14. 0.	15. 0.	14. 3.	13. 3.		27. 8. 5.	27. 8. 5.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 8. 5.
3.	13. 0.	14. 0.	15. 0.	15. 0.	14. 5.	13. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
4.	13. 5.	14. 5.	15. 0.	15. 0.	14. 0.	12. 5.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
5.	13. 7.	14. 5.	15. 0.	15. 5.	15. 5.	13. 0.	●	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
6.	13. 5.	14. 0.	15. 5.	16. 0.	15. 5.	14. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
7.	13. 0.	13. 5.	14. 0.	14. 0.	13. 0.	12. 5.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
8.	12. 0.	12. 5.	13. 0.	13. 0.	12. 5.	12. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
9.	11. 0.	11. 5.	12. 0.	12. 5.	12. 0.	11. 5.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.
10.	11. 0.	11. 5.	12. 0.	13. 5.	12. 0.	11. 5.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
11.	12. 0.	13. 5.	14. 0.	14. 0.	14. 0.	13. 0.		28. 1. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
12.	11. 0.	11. 5.	12. 0.	12. 0.	11. 5.	11. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
13.	12. 0.	13. 0.	14. 0.	14. 0.	13. 5.	13. 0.	☾	28. 2. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
14.	12. 0.	13. 0.	14. 3.	14. 0.	12. 5.	12. 0.		28. 2. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
15.	13. 0.	13. 5.	14. 0.	13. 5.	13. 0.	13. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
16.	13. 0.	14. 0.	15. 0.	16. 0.	15. 5.	15. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
17.	14. 0.	15. 0.	15. 0.	17. 0.	17. 0.	15. 5.		28. 0. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
18.	14. 0.	15. 0.	16. 0.	16. 0.	16. 5.	14. 0.		27. 11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
19.	14. 0.	16. 0.	18. 0.	19. 0.	17. 0.	14. 5.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
20.	15. 0.	16. 0.	20. 0.	20. 0.	17. 0.	14. 0.	○	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
21.	14. 0.	15. 0.	17. 0.	17. 0.	15. 0.	13. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
22.	15. 0.	16. 0.	16. 5.	17. 0.	16. 5.	15. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
23.	15. 0.	15. 0.	16. 0.	16. 5.	14. 5.	13. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
24.	15. 0.	16. 0.	17. 0.	17. 0.	16. 0.	15. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
25.	15. 0.	16. 3.	16. 5.	17. 0.	17. 0.	14. 5.		27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
26.	15. 3.	15. 5.	16. 0.	16. 7.	17. 0.	14. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
27.	14. 5.	15. 0.	17. 0.	17. 0.	17. 3.	14. 0.	☽	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
28.	15. 0.	15. 0.	16. 0.	16. 0.	15. 0.	13. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
29.	15. 0.	16. 0.	16. 5.	16. 0.	16. 5.	14. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.
30.	14. 0.	15. 0.	16. 5.	17. 0.	16. 0.	13. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude sud.	Longitude ouest.	DÉCLINAISON de l'aiguille N. E.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. S.	E.	O.	REMARQUES.
Novemb.								
1.	Ciel couvert. Grains. Grosse mer. Bon frais de S. O., S. S. O. et S..	36° 6' 0	120°13'30	7. 0. 0.	//	//	25m 0.	Grande quantité d'oiseaux océaniques.
2.	Ciel couv. Beau temps. Houle. Faible br. S. S. E., var. au N. O. Calme.	36.34. 0.	117. 5.45.	7. 0. 0.	//	3m 1.	//	
3.	Ciel couv. Petite pluie. Belle mer. Joli frais de N. N. E., var. au N..	*37. 5. 0.	*115. 5.40.	6.40.	//	//	//	Point d'albatros avec les vents de N
4.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise d'O., O. S. O., N. O., N. N. O. et N.	38.28. 0.	110.49.40.	7. 0.	34m 0.	25. 0.	//	
5.	Ciel couvert. Belle mer. Grains et pluie. Joli frais de N. et N. N. O.	39. 3. 0.	106.51.15.	8.30.	11. 5.	15. 0.	//	
6.	Ciel couv. Belle mer. Gr. et pluie. Jolie br. N., N. N. O., N. O., O. N. O.	39. 8. 0.	102.41. 0.	9. 0. 0.	//	2. 0.	//	Damiers et pétrels.
7.	Beau temps. Ciel couv. Gr. et pl. Houle. Jolie br. d'O., O. S. O. et S.	38.32 0.	99.10. 0.	11.50. 8.	//	7. 0.	//	*Idem.*
8.	Ciel couv. Forte houle. Brise très-variable de S., S. E. et S. S. E..	37.46. 0.	* 94.48. 0.	15. 0. 6.	//	//	//	Albatros en grande quantité.
9.	Ciel couvert. Forte houle. Brise très-var. et inégale de S. et S. E..	37. 2. 0.	91.29. 0.	14. 0. 0.	//	//	13. 0.	
10.	Légère pluie. Houle. Jolie brise de N., variable au N. N. O. et N. O.	36.52. 0.	* 89.51. 0.	14. 0. 0.	//	//	//	
11.	Ciel couv. Belle mer. Brise irrég. d'O. N. O., O., S. O., S. et E. N. E.	36.36. 0.	* 86. 9. 0.	15. 0.	6. 0.	//	//	
12.	Très-beau temps. Belle mer. Brise inégale d'E. N. E., variable à l'E.	35.59. 0.	84.27.30.	16. 0. 7.	//	18. 0.	//	
13.	Très-beau temps. Houle. Petite brise variable de l'E. S. E. au S. E.	34.42. 0.	83.16.30.	16. 0. 5.	//	//	//	Aperçu l'île Masafuero, et fixé sa position.
14.	Beau temps. Houle. Jolie brise de S. S. E., variable au S. S. O....	34.20. 0.	80. 7. 0.	16. 0. 5.	//	6. 5.	//	Aperçu l'île Juan-Fernandez à grande distance.
15.	Temps couvert. Belle mer. Jolie brise de S., S. S. O. et S. S. E...	33.39. 0.	76.23.26.	15. 0. 5.	//	4. 0.	//	Beaucoup de damiers depuis plusieurs jours.
16.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise variable du S. au S. S. O......	33. 2. 0.	73.51. 0.	15. 0. 0.	//	1. 0.	//	
17.	Très-beau temps. Faible brise de N. Grand frais de S...........	Mouillé à Valparaiso.			//	//	//	
18.	Même temps. Calme presque toute la journée. A 11 h., vent du S.							
19.	Même temps. Petite brise de S. La nuit, calme.							
20.	Même temps. Br. de S., var. au S. S. E., avec rafales. La nuit, calme.	Résultante des courants depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à Valparaiso.		0.	//	104.0.	//	
21.	Même temps. Brise fraîche de S. et S. E. Calme toute la nuit.							
22.	Temps brumeux le matin. Brise de N. O. au S. E. Faible br. la nuit..							
23.	Même temps. Brise de N. N. O., variable au S. S. O.							
24.	Beau temps. Brise de N. N. O. Joli frais de S. S. E............	//	//	//	//	//	//	
25.	Même temps. Brume. Faible brise de N. N. E. Calme la nuit......	//	//	//	//	//	//	
26.	Très-beau temps. Faible brise de N. N. E. var. au N. N. O. Calme..	//	//	//	//	//	//	
27.	Temps brumeux et couv. Vent de N. var. au N. O. Calme la nuit..	//	//	//	//	//	//	
28.	Même temps. Petite brise de N. O. La nuit belle...............	//	//	//	//	//	//	
29.	Même temps. Brise d'O. N. O. variable au S. S. O...............	//	//	//	//	//	//	
30.	Même temps. Petite brise de S. variable au S. S. O..............	//	//	//	//	//	//	Le 30 novembre, dans la soirée, le temps étant calme et lourd, on a ressenti à Valparaiso plusieurs fortes secousses de tremblement de terre.

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR. 6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.	PHASES de la lune.	BAROMÈTRE. 6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Décembre.													
1.	14° 0.	16° 0.	16° 0.	17° 0.	16° 0.	15° 0.		$27^{p}11^{l}$ 5.	$27^{p}11^{l}$ 5.	$27^{p}11^{l}$ 5.	$27^{p}11^{l}$ 5.	$27^{p}11^{l}$ 5.	$27^{p}11^{l}$ 5.
2.	14. 0.	15. 3.	15. 7.	16. 0.	16. 0.	14. 0.		27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 0.	27.11. 0.
3.	14. 0.	15. 0.	16. 0.	16. 0.	15. 5.	14. 0.		27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.
4.	14. 0.	15. 5.	16. 0.	16. 5.	16. 0.	16. 0.		27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 0.
5.	15. 0.	16. 0.	17. 0.	17. 0.	16. 0.	14. 5.	●	27.11. 0.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 0.
6.	14. 5.	16. 0.	17. 0.	17. 0.	16. 5.	15. 0.		27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.
7.	15. 0.	16. 5.	17. 7.	18. 0.	17. 0.	15. 0.		27.11. 8.	27.11. 8.	27.11. 8.	27.11. 8.	27.11. 8.	27.11. 8.
8.	15. 3.	16. 0.	17. 0.	18. 0.	16. 0.	14. 0.		27.11. 8.	27.11. 8.	27.11. 8.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 8.
9.	15. 0.	16. 0.	17. 5.	17. 5.	16. 0.	15. 0.		27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.
10.	16. 0.	17. 0.	18. 0.	18. 5.	17. 0.	16. 0.		27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 7.	27.11. 7.	27.11. 7.
11.	15. 0.	15. 3.	16. 0.	16. 0.	15. 5.	14. 7.		27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.
12.	15. 0.	15. 0.	16. 0.	15. 5.	15. 5.	14. 0.	☾	27.11. 5.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.
13.	14. 0.	15. 5.	15. 5.	15. 0.	14. 5.	13. 5.		27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.
14.	14. 0.	15. 0.	15. 4.	15. 0.	14. 0.	13. 5.		27.11. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 0. 0.
15.	14. 0.	15. 0.	15. 4.	16. 0.	14. 3.	14. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 1.	27.11. 7.	27. 1. 0.
16.	15. 0.	16. 0.	16. 5.	15. 5.	17. 0.	14. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	27. 0. 5.
17.	15. 0.	16. 5.	17. 7.	18. 0.	17. 0.	15. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
18.	16. 0.	17. 7.	18. 5.	19. 0.	17. 5.	15. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.
19.	16. 0.	17. 5.	18. 0.	19. 0.	19. 0.	14. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
20.	16. 0.	18. 0.	18. 5.	17. 0.	17. 0.	15. 0.	○	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.
21.	14. 0.	15. 5.	15. 5.	16. 0.	16. 0.	15. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
22.	14. 0.	15. 5.	11. 5.	15. 0.	15. 0.	14. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
23.	13. 5.	15. 0.	14. 5.	14. 0.	13. 0.	13. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
24.	13. 0.	15. 0.	15. 0.	15. 5.	13. 3.	13. 0.		27.11. 7.	27.11. 7.	28. 0. 0.	27.11. 7.	27.11. 7.	27.11. 7.
25.	13. 0.	13. 0.	14. 0.	13. 0.	13. 0.	13. 0.		27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.
26.	12. 0.	13. 0.	12. 0.	11. 0.	10. 0.	10. 0.		27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.
27.	8. 0.	8. 0.	9. 0.	9. 0.	8. 0.	7. 0.	☽	27.11. 0.	27.10. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.
28.	6. 0.	8. 0.	8. 0.	7. 6.	6. 0.	5. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.
29.	5. 0.	6. 0.	6. 0.	7. 0.	6. 3.	5. 5.		27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.	27.11. 0.
30.	6. 0.	8. 0.	8. 0.	7. 0.	5. 5.	5. 0.		27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.
31.	4. 0.	5. 0.	6. 0.	6. 0.	5. 0.	4. 0.		27.10. 0.	27.10. 0.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude sud.	Longitude ouest.	DÉCLINAISON de l'aiguille N. E.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. S.	E.	O.	REMARQUES.
Décemb.								
1.	Brume. Belle mer. Joli vent de S. variable au S. S. E.	Mouillé à Valparaiso.		//	//	//	//	Pendant notre séjour à Valparaiso, le temps a été habituellement beau; les brises du N. N. O. au N. N. E. le matin, variant après-midi au S. S. E. et S. S. O. Les soirées et les nuits ordinairement calmes, mais fraîches et humides. Nous avons remarqué que, lorsque les sommets des montagnes étant très-degagés, la brume existait au large, c'était un indice à peu près certain de fraîche brise de S. O. pour l'après-midi, bien que les matinées fussent parfaitement calmes. Cette brise, qui commençait vers les deux heures, durait habituellement jusqu'à sept ou huit heures: une seule fois elle dura jusqu'à minuit. Lorsqu'au contraire la brume se montrait sur les montagnes dès le matin, nous avions du calme et de folles brises dans le jour. La rade de Valparaiso est ordinairement peuplée d'une foule de goëlands, damiers et autres oiseaux de mer. On y voit paraître journellement des cachalots, souffleurs, loups marins, &c. Ses côtes abondent aussi en autres espèces de poissons. On y pêche, en outre, beaucoup de coquillages et de fucus ou algues marines.
2.	Beau temps. Belle mer. Br. d'O. S. O. var. au S. S. O. Calme la nuit.	//	//	//	//	//	//	
3.	Forte brume. Belle mer. Faible brise de N. N. E., N. N. O. et S. E.	//	//	//	//	//	//	
4.	Forte brume. Belle mer. Faible brise de N. et N. N. O.	//	//	//	//	//	//	
5.	Très-beau temps. Belle mer. Faible br. de N. var. au S. S. O. Joli fr.	//	//	//	//	//	//	
6.	Très-beau temps. Belle mer. Faible br. de N. var. S. E. Calme la nuit.	//	//	//	//	//	//	
7.	Très-beau temps. Br. de N. le mat. Raf. du S. ap. midi. Calme la nuit.	//	//	//	//	//	//	
8.	Très-beau temps. Belle mer. Mêmes vents	//	//	//	//	//	//	
9.	Mêmes circonstances	//	//	//	//	//	//	
10.	Beau temps. Houle de S. O. Faible brise d'O. S. O.	△32°52' 0	△73°59' 0	15° [illegible]	//	//	//	Départ de Valparaiso pour Rio-Janeiro, avec le trois-mâts *l'Ernestine* sous notre escorte.
11.	Beau temps. Brume. Houle. Brise de N. O. Calme	32.51. 0.	74.23. 0.	15. [illegible] 9.	//	//	//	Grand nombre de baleines près de nous.
12.	Brume. Forte houle. Très-faible brise de N. O. et calme	33. 8. 0.	74.38. 0.	15. [illegible]	6m 7.	4m 0.	//	Deux baleines, damiers, banc de poissons.
13.	Ciel nuageux. Houle. Très-faible br. d'O. S. O. var. au N. O. Calme	33.25. 0.	*75.05. 0.	15. [illegible]	3. 5.	//	//	Marsouins, baleines, damiers, fucus.
14.	Brume. Belle mer. Joli frais. Brise de S. E. variable au N. E.	33.31. 0.	75.19. 0.	15. [illegible] 5.	//	16. 0.	//	
15.	Beau temps. Belle mer. Faible brise de S. O. variable au S.	33.15. 0.	77.40. 0.	13. [illegible] 3.	//	//	3m 5.	Très-peu d'oiseaux.
16.	Brume. Belle mer. Joli frais. Brises variables du S. S. O. au S. E.	32.37. 0.	79.36. 0.	12. [illegible] 7.	//	8. 6.	//	
17.	Temps couvert. Houle. Joli frais de S. et S. S. E.	32.59. 0.	*82. 2. 0.	13. [illegible] 9.	//	//	//	
18.	Très-beau temps. Belle mer. Faible brise du S. variable au S. O.	32.56. 0.	83.53. 0.	13. [illegible] 3.	//	//	4. 0.	Aperçu et déterminé de nouveau l'île Masafuero.
19.	Temps pluvieux. Houle. Brises variables du S. E. au N. E.	33.19. 0.	*84.26. 0.	15. [illegible] 2.	//	//	//	
20.	Temps pluvieux. Belle mer. Brise fraîche de N. O. variable au S. E.	34.26. 0.	*84.48. 0.	15. [illegible] 6.	//	//	//	Baleines et marsouins.
21.	Beau temps. Belle mer. Joli frais d'E. S. E. variable à l'E. N. E.	36.39. 0.	85.54. 0.	15. [illegible] 5.	//	//	16. 0.	
22.	Très-beau temps. Belle mer. Joli frais d'E. N. E. variable au N.	38.24. 0.	86.46. 0.	16. [illegible] 9.	//	//	12. 0.	
23.	Très-beau temps. Belle mer. Joli frais de N. N. O. variable au N. O.	40.37. 0.	87.36. 0.	17. [illegible]	10. 0.	//	1. 0.	
24.	Brume. Houle. Joli frais d'O. N. O. variable à l'O. S. O.	43. 6. 0.	*87.19. 0.	17. [illegible]	5. 1.	//	//	Marsouins.
25.	Brume. Houle. Joli frais d'O. N. O.	*44.35. 0.	*87. 8. 0.	17. [illegible]	//	//	//	
26.	Brume. Très-grosse mer. Bonne brise d'O. variable au S. O.	*47.16. 0.	*86.14. 0.	17. [illegible]	//	//	//	Depuis trois jours, brume très-épaisse.
27.	Beau temps. Pluie. Grosse mer. Bon frais de S. S. O.	49.53. 0.	84.23. 0.	17. [illegible]	13. 6.	1. 3.	//	Grand nombre d'albatros et pétrels de neige.
28.	Très-grosse mer. S. O. variable au S. S. E. Grand frais et à grains.	52.18. 0.	81.58. 0.	21. [illegible]	1. 4.	6. 8.	//	Mêmes oiseaux.
29.	Neige. Très-grosse mer. Même temps	52.12. 0.	82. 6. 0.	21. [illegible] 0.	//	//	5. 8.	*Idem.*
30.	Pluie. Houle. Joli frais de S. S. O. variable à l'E. S. E.	52.41. 0.	82. 1. 0.	23. [illegible] 7.	//	2. 0.	//	*Idem.*
31.	Grosse houle. Bon frais de S. E. et S. S. O. Grains	53.34. 0.	83.18. 0.	22. [illegible] 0.	//	//	25. 3.	*Idem.*

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du matin.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Janvier.													
1.	4° 0.	5° 0.	6° 0.	5° 5.	5° 0.	5° 0.		27^p 8^l 0.	27^p 8^l 0.	27^p 8^l 0.	27^p 8^l 0.	27^p 8^l 5.	27^p 8^l 5.
2.	5. 0.	5. 0.	7. 0.	6. 0.	5. 0.	4. 0.		27. 8. 5.	27. 8. 5.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.
3.	5. 0.	6. 0.	7. 0.	7. 0.	6. 0.	5. 0.	●	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 7. 5.	27. 7. 5.
4.	5. 5.	5. 5.	6. 7.	5. 5.	5. 5.	5. 7.		27. 5. 0.	27. 5. 5.	27. 5. 5.	27. 5. 0.	27. 5. 0.	27. 5. 0.
5.	6. 6.	8. 8.	8. 0.	5. 5.	5. 7.	5. 0.		27. 4. 0.	27. 4. 0.	27. 4. 5.	27. 4. 5.	27. 4. 5.	27. 4. 0.
6.	5. 0.	6. 0.	7. 7.	5. 5.	4. 5.	4. 5.		27. 3. 0.	27. 3. 0.	27. 3. 0.	27. 3. 0.	27. 3. 0.	27. 3. 0.
7.	5. 5.	5. 5.	7. 0.	8. 0.	6. 0.	6. 0.		27. 4. 5.	27. 4. 5.	27. 5. 0.	27. 5. 0.	27. 5. 0.	27. 5. 0.
8.	5. 5.	6. 0.	6. 5.	7. 7.	7. 0.	6. 6.		27. 5. 0.	27. 5. 0.	27. 5. 0.	27. 5. 0.	27. 5. 0.	27. 5. 0.
9.	6. 0.	7. 0.	8. 5.	8. 0.	7. 5.	7. 5.		27. 5. 0.	27. 6. 0.	27. 6. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 5.	27. 7. 5.
10.	8. 0.	9. 0.	9. 0.	9. 5.	9. 0.	8. 5.		27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 0.
11.	9. 0.	10. 0.	11. 0.	13. 0.	14. 0.	11. 0.	☽	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
12.	11. 0.	13. 0.	13. 0.	13. 5.	12. 5.	12. 0		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 9. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 0.
13.	12. 0.	13. 0.	13. 0.	13. 0.	12. 0.	11. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 6. 0.	27. 6. 0.	27. 6. 0.	27. 6. 0.
14.	11. 0.	12. 0.	12. 0.	12. 0.	11. 0.	11. 0.		27. 7. 0.	27. 7. 0.	27. 7. 5.	27. 7. 5.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
15.	11. 0.	11. 5.	13. 0.	13. 0.	13. 0.	12. 0		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.
16.	12. 0.	13. 0.	13. 5.	13. 5.	13. 0.	12. 0.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 11. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
17.	13. 0.	13. 0.	15. 0.	15. 0.	14. 0.	12. 5.	○	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 0.
18.	14. 0.	15. 0.	15. 0.	15. 3.	14. 0.	14. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 3.
19.	15. 0.	16. 0.	17. 0.	18. 0.	19. 0.	16. 0.		28. 2. 0.	28. 3. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.
20.	16. 0.	17. 0.	20. 0.	20. 0.	19. 5.	19. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
21.	17. 0.	17. 5.	20. 0.	20. 0.	18. 0.	15. 5.		28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
22.	17. 0.	18. 0.	20. 0.	20. 0.	19. 0.	17. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
23.	17. 0.	18. 0.	20. 0.	20. 0.	19. 7.	19. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
24.	18. 0.	18. 0.	23. 0.	23. 0.	22. 0.	17. 0.	☾	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
25.	17. 0.	18. 0.	21. 0.	22. 0.	21. 0.	17. 0.		27. 11. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
26.	18. 0.	20. 0.	20. 0.	22. 0.	22. 0.	20. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
27.	18. 0.	20. 0.	22. 0.	22. 0.	21. 0.	18. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
28.	18. 0.	20. 0.	22. 0.	23. 0.	20. 5.	20. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.
29.	19. 0.	20. 0.	21. 0.	22. 0.	22. 0.	20. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
30.	20. 0.	20. 0.	22. 0.	23. 0.	21. 0.	20. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
31.	20. 0.	20. 0.	23. 0.	24. 0.	21. 5.	21. 0.		27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude sud.	Longitude ouest.	DÉCLINAISON de l'aiguille N. E.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Janvier.									
1.	Beau temps. Houle. Faible brise de S. S. E. var. au S. S. O. et au S. .	*54° 19' 0	*82° 20' 0	23° 6	//	//	//	//	Grande quantité d'albatros et pétrels de neige.
2.	Beau temps. Belle mer. Faible brise de S. varieb. au S. S. E. et S. E. .	54. 43. 0.	82. 20. 0.	23.37	4^{m} 8.	//	21^{m} 3.	//	*Idem.*
3.	Beau temps. Nuages. Belle mer. Faible br. de S. E. var. au S. et S. O. .	*55. 23. 0.	*80. 46. 0.	24. 0	//	//	//	//	*Idem.*
4.	Ciel couvert. Légère pluie. Belle mer. Br. d'O. S. O. var. à l'O. N. O.	56. 19. 0.	*77. 6. 0.	24. 0	1. 3.	//	//	//	*Idem.*
5.	Ciel couvert. Pluie. Houle. Brise inégale du N. O. var. à l'O. S. O. .	56. 58. 0.	73. 1. 0.	24. 0	//	5^{m} 4.	10. 8.	//	Dans la nuit du 5 au 6, doublé le cap Horn, à 8 lieues dans le S. de Diego-Ramirez. Communiqué avec le brick français *le Télégraphe.*
6.	Beau temps. Grains. Houle. Bon frais d'O. S. O. et O.	56. 53. 0.	68. 47. 0.	24. 0	1. 9.	//	9. 3.	//	
7.	Beau temps. Grosse mer. Jolie brise de S. S. O. et S. Rafales	*55. 33. 0.	*62. 57. 0.	23. 0	//	//	//	//	
8.	Beau temps. Grosse mer. Grand frais de S. S. O. et S. O.	*53. 13. 0.	*59. 7. 0.	22. 0	//	//	//	//	
9.	Ciel couv. et à gr. Pluie. Grêle. Grosse mer. Br. de S. O. et S. S. O.	*49. 47. 0.	57. 21. 0.	21. 0	0. 5.	//	//	30^{m} 5.	Albatros, marsouins, une baleine, fucus à la surface de l'eau.
10.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise de S. et S. S. E. var. au S. E. . .	47. 27. 0.	56. 5. 0.	17. 0	1. 1.	//	//	15. 0.	
11.	Beau temps. Ciel nuag. Belle mer. Brise de S. E. et S. S. E. Calme.	46. 36. 0.	55. 14. 0.	15. 4	//	16. 8.	21. 5.	//	Mer très-phosphorescente. Troupe de marsouins.
12.	Beau temps. Ciel nuag. Grosse houle. Brise de N. O., N. et N. N. O.	46. 25. 0.	55. 7. 0.	15. 0	//	//	//	//	Pétrels. Albatros.
13.	Temps couv. Brume. Grosse mer. Brise de N. N. O. var. à l'O. S. O.	45. 25. 0.	52. 20. 0.	15. 0	//	24. 5.	32. 5.	//	*Idem.*
14.	Beau temps. Forte houle de N. Brise de S. O. variable au S. S. O. . .	43. 5. 0.	50. 20. 0.	11. 6	1. 2.	//	//	6. 0.	Pétrels, albatros. Aperçu un navire baleinier.
15.	Temps assez beau. Grains. Gr. houle. Br. de S. S. E. et S. E. var. au S.	40. 0. 0.	48. 29. 0.	11. [illegible]	[illegible]. 0.	//	//	10. 0.	Albatros et pétrels.
16.	Beau temps. Ciel nuag. Gr. houle. Jolie br. S. O. var. S. S. O. et S. .	38. 2. 0.	46. 24. 0.	8. 0	//	3. 5.	8. 0.	//	*Idem.*
17.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise de S. variable au S. S. E.	35. 10. 0.	*45. 37. 0.	5. 0	[illegible]. 0.	//	//	//	*Idem.*
18.	Ciel nuageux. Houle. Jolie brise de S. S. E. variable à l'E. N. E. . .	32. 29. 0.	45. 15. 0.	5. 0	[illegible]. 7.	//	//	18. 5.	*Idem.*
19.	Beau temps. Petite pluie. Belle mer. Br. d'E. variable au N. N. E. . . .	29. 47. 0.	45. 5. 0.	4.32	//	4. 0.	//	10. 8.	Perdu les albatros. Une baleine.
20.	Beau temps. Mer assez grosse. Bon frais d'E. N. E. variable à l'E. .	26. 48. 0.	44. 51. 0.	2. 4	//	3. 3.	//	12. 0.	
21.	Beau temps. Nuages. Belle mer. Jolie brise d'E. N. E. variable à l'E. .	24. 12. 0.	45. 11. 0.	2. 0	//	1. 1.	//	21. 5.	Aperçu la côte de Rio-Janeiro.
22.	Ciel nuag. Grains. Belle mer. Petite brise d'E. variable au N. N. E. .	23. 41. 0.	*45. 0. 0.	2. 0	//	13. 0.	//	//	En vue des mêmes terres.
23.	Beau temps. Belle mer. Faible brise de N. E. variable à l'E.	*23. 10. 0.	*44. 16. 0.	2. 0	//	1. 5.	//	49. 0.	La corvette mouille à Rio-Janeiro à 5 heures du soir.
24.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise d'E. variable à l'E. S. E.	Mouillé à Rio-Janeiro.							
25.	Beau temps. Belle mer. Le matin, calme. Brise de S. O. var. à l'O.								
26.	Ciel couvert et pluvieux. Petite brise d'E. S. E. Le matin, brise d'E.								
27.	Beau temps. Pluie. Presque calme. Le soir, brise de S. S. O.								
28.	Beau temps. Presque calme. Le soir, brise du large.								
29.	Ciel couvert. Pluie pendant la nuit. Jolie brise de S. S. O.	Résultante des courants de Valparaiso à Rio-Janeiro.			6.0.	//	//	129.0.	
30.	Ciel couvert. Pluie pendant la nuit. Jolie brise d'E. S. E.								
31.	Beau temps. Ciel couvert. Belle mer. Calme.								

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Février.													
1.	19° 0.	20° 0.	21° 0.	22° 0.	23° 0.	21° 0.	🌕	$27^{p}\ 11^{l}\ 5.$	$27^{p}\ 11^{l}\ 5.$	$27^{p}\ 11^{l}\ 5.$	$27^{p}\ 11^{l}\ 5.$	$27^{p}\ 11^{l}\ 5.$	$27^{p}\ 11^{l}\ 5.$
2.	20. 0.	21. 0.	22. 0.	23. 0.	22. 0.	21. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 3.	27. 11. 3.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
3.	21. 0.	22. 0.	23. 0.	23. 0.	22. 5.	20. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
4.	22. 0.	23. 0.	25. 0.	25. 0.	24. 0.	21. 0.		27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 10. 0.
5.	20. 0.	23. 0.	24. 0.	23. 3.	21. 0.	20. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
6.	21. 0.	23. 0.	23. 0.	24. 0.	21. 0.	19. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
7.	20. 0.	22. 0.	22. 0.	22. 0.	20. 0.	19. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
8.	21. 0.	21. 0.	22. 0.	23. 0.	21. 5.	20. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 3.	27. 10. 3.
9.	21. 0.	21. 0.	23. 0.	23. 0.	22. 0.	20. 0.	🌗	27. 10. 3.	27. 10. 3.	27. 10. 3.	27. 10. 3.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
10.	19. 0.	20. 0.	21. 0.	20. 0.	20. 0.	18. 0.		27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.
11.	20. 0.	21. 0.	23. 0.	23. 0.	22. 0.	20. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
12.	20. 0.	21. 5.	22. 0.	23. 0.	21. 0.	20. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
13.	20. 0.	21. 0.	21. 0.	22. 0.	21. 0.	19. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.
14.	21. 0.	21. 3.	23. 0.	23. 0.	22. 0.	20. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 7.	28. 0. 7.
15.	20. 0.	21. 0.	22. 0.	22. 0.	21. 5.	20. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
16.	20. 0.	21. 0.	22. 5.	22. 0.	21. 0.	20. 0.	🌑	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
17.	20. 0.	21. 3.	22. 5.	22. 5.	21. 0.	19. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
18.	20. 0.	21. 0.	21. 0.	21. 5.	21. 0.	20. 0.		28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
19.	20. 0.	20. 0.	21. 0.	22. 0.	21. 5.	19. 5.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
20.	20. 0.	20. 0.	21. 0.	22. 0.	20. 0.	19. 5.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
21.	20. 0.	21. 0.	22. 0.	22. 0.	21. 0.	20. 0.		28. 0. 7.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
22.	20. 0.	20. 5.	21. 0.	22. 0.	20. 0.	19. 7.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 7.	28. 0. 7.	28. 0. 5.
23.	20. 0.	21. 0.	22. 0.	22. 0.	19. 0.	19. 0.	🌓	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
24.	20. 0.	21. 0.	21. 5.	22. 0.	20. 0.	19. 0.		28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
25.	20. 0.	21. 0.	21. 0.	21. 0.	21. 5.	19. 0.		28. 1. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
26.	20. 0.	21. 0.	21. 5.	21. 0.	20. 5.	19. 5.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.
27.	20. 0.	21. 0.	21. 5.	22. 0.	20. 0.	17. 5.		28. 0. 5.	28. 0. 7.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
28.	20. 0.	21. 0.	22. 0.	21. 5.	20. 5.	18. 0.		28. 0. 3.	28. 0. 3.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
29.	20. 0.	21. 0.	22. 0.	22. 0.	21. 5.	20. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 3.	28. 0. 0.	28. 0. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI.		DÉCLINAISON de l'aiguill.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES.				REMARQUES.
		Latitude sud.	Longitude ouest.		N.	S.	E.	O.	
Février.				N. E.					
1.	Très-beau temps. Le soir, bonne brise de S. E. La nuit, calme...	Mouillé à Rio-Janeiro.		〃	〃	〃	〃	〃	Pendant notre séjour à Rio-Janeiro, la température a été chaude, mais humide; de fréquents orages, accompagnés de torrents de pluie, éclataient fréquemment le soir, surtout lorsque la brise avait été variable et faible pendant le jour. Lorsqu'au contraire la brise du large avait été fraîche, nous étions exempts de ces orages et les nuits étaient fort belles, bien que toujours un peu humides. On a remarqué que lorsque les montagnes du Corcovado et du Pain de Sucre se couvraient de nuages, c'était un indice à peu près certain de pluie et d'orage.
2.	Même temps. Faible brise de S. E. Pendant la nuit, calme.......	〃	〃	2° 0'	〃	〃	〃	〃	
3.	Même temps. Belle mer. Brise du large toute la journée.........	〃	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
4.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise d'E. variable à l'E. S. E.......	〃	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
5.	Ciel nuageux. Le s., pluie. Belle mer. Jolie br. d'O. N. O. var. à l'O..	〃	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
6.	Ciel nuageux. La pluie cesse. Belle nuit. Belle mer.............	〃	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
7.	Ciel nuageux. Belle mer. Jolie brise de S. S. O. La nuit, calme...	〃	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
8.	Beau temps. Belle mer. Brise de N. N. O., variable au N. O.......	〃	〃	〃	〃	〃	〃	〃	
9.	Très-beau temps. Belle mer. Joli frais de S. et S. S. O. Le m., br. d'O.	23°14' 0"	45°20' 0"	2. 0.	〃	〃	〃	〃	Départ de Rio-Janeiro.
10.	Pluie. Houle. Brise irrégulière de S. S. O., O. S. O. et O..........	23.26. 0.	43.53. 0.	2. 0.	2m 0.	〃	〃	〃	Aperçu le cap Frio.
11.	Beau temps. Houle. Petite brise d'O., var. au S. S. O., S., E. S. E.	23.42. 0.	43.27. 0.	1.34.	〃	13m 7.	〃	〃	
12.	Beau temps. Quelques grains. Grosse mer. Brise de S. S. E. et S. E.	*24.28. 0.	*42.30. 0.	1. 0.	〃	〃	〃	〃	
13.	Beau temps. Quelques grains. Grosse mer. Bon fr. de N. E. et N. N. E.	25.53. 0.	40.33. 0.	2. 0.	〃	20. 5.	19. 0.	〃	
14.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise de N. E......................	27.13. 0.	38.19. 0.	0.18.	〃	8. 9.	4. 2.	〃	
15.	Beau temps. Belle mer. Petite brise de N. E. variable à l'E........	28.32. 0.	37.16. 0.	N. O. 0.18.	〃	16. 2.	〃	〃	
16.	Beau temps. Belle mer. Petite brise de N. E. variable à l'E. N. E...	29.36. 0.	36.12. 0.	1. 0.	〃	9. 1.	3. 1.	〃	Un pétrel.
17.	Beau temps. Belle mer. Petite brise d'E. N. E. variable au N........	29.29. 0.	*34.30. 0.	2. 0.	2. 6.	〃	〃	〃	
18.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise de N. var. au N. N. O. et N. N. E..	29. 5. 0.	32.36. 0.	5. 0.	〃	10. 6.	11. 4.	〃	
19.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise de N. variable au N. N. E.......	28.32. 0.	30.37. 0.	6.33.	〃	1. 3.	1. 3.	〃	
20.	Beau temps. Belle mer. Faible brise de N. E. variable au N. N. E..	28.26. 0.	29.34. 0.	7. 0.	4. 0.	〃	〃	〃	
21.	Beau temps. Belle mer. Brise variable du N. E. au N. N. E.........	28.50. 0.	27.54. 0.	6. 0.	〃	6. 4.	3. 2.	〃	Un oiseau d'une espèce inconnue.
22.	Beau temps. Grains. Belle mer. Faible brise de N. N. E. et N......	28.59. 0.	26. 9. 0.	6. 0.	〃	8. 3.	12. 2.	〃	
23.	Beau temps. Gr. Houle. Faible brise de N. et N. N. E. var. E. N. E..	29. 9. 0.	25.21. 0.	7. 0.	〃	2. 8.	19. 6.	〃	Un pétrel brun.
24.	Beau temps. Nuages. Houle. Bonne brise d'E. N. E. variable à l'E..	26.33. 0.	25.24. 0.	9.15.	〃	3. 2.	〃	5m 0.	Coupé notre route de 1830.
25.	Beau temps. Nuages. Houle d'E. Bonne brise d'E. et E. S. E......	23.51. 0.	25.22. 0.	11.30.	〃	15. 9.	〃	24. 5.	
26.	Beau temps. Nuages. Houle d'E. Bonne brise d'E. S. E. var. à l'E..	20.43. 0.	25. 7. 0.	10.30.	〃	5. 2.	〃	23. 0.	
27.	Beau temps. Grains. Houle. Grand frais d'E. variable à l'E. S. E...	17.36. 0.	25. 2. 0.	11. 0.	〃	3. 8.	〃	30. 1.	
28.	Beau temps. Grains. Houle d'E. Joli frais d'E. S. E.............	14.36. 0.	24.57. 0.	12.25.	〃	8. 6.	〃	28. 8.	
29.	Beau temps. Ciel couv. Houle d'E. Joli frais d'E. S. E. var. au S. E..	11.45. 0.	24.48. 0.	13.20.	〃	4. 5.	〃	18. 5.	

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Mars.													
1.	21° 0.	21° 0.	22° 5.	22° 5.	21° 5.	20° 0.		28^{p} 0^{l} 3.	28^{p} 0^{l} 3.	28^{p} 0^{l} 3.	28^{p} 0^{l} 0.	28^{p} 0^{l} 0.	28^{p} 0^{l} 0.
2.	21. 0.	22. 0.	23. 0.	23. 3.	22. 0.	20. 0.	🌑	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
3.	20. 0.	21. 0.	22. 0.	22. 0.	22. 0.	20. 3.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
4.	21. 0.	22. 0.	23. 0.	23. 5.	23. 5.	21. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 10. 0.
5.	22. 0.	22. 0.	23. 0.	23. 5.	22. 0.	20. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
6.	22. 0.	22. 5.	23. 4.	23. 4.	22. 0.	21. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
7.	21. 0.	22. 0.	23. 0.	23. 0.	23. 0.	20. 0.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
8.	21. 0.	23. 0.	23. 0.	23. 0.	22. 0.	21. 0.		27. 10. 5.	27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
9.	21. 0.	22. 0.	23. 0.	22. 5.	21. 0.	20. 0.	☾	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.
10.	20. 0.	22. 0.	22. 0.	21. 5.	21. 0.	19. 5.		27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 0.
11.	20. 0.	21. 0.	21. 0.	20. 0.	20. 0.	19. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
12.	19. 0.	20. 0.	20. 0.	20. 0.	20. 0.	19. 0.		27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.	27. 10. 0.
13.	19. 0.	20. 0.	20. 3.	20. 0.	20. 0.	19. 0.		27. 10. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
14.	18. 5.	19. 0.	20. 0.	19. 0.	19. 0.	18. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.
15.	19. 0.	19. 0.	20. 3.	19. 7.	19. 5.	18. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
16.	11. 0.	19. 0.	19. 0.	19. 0.	18. 5.	18. 0.	🌕	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
17.	17. 0.	18. 0.	18. 0.	18. 3.	18. 0.	17. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
18.	17. 0.	18. 0.	18. 0.	18. 2.	17. 7.	17. 0.		27. 11. 5.	27. 11. 5.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
19.	18. 0.	19. 0.	19. 0.	19. 0.	18. 0.	17. 5.		27. 11. 0.	27. 11. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
20.	17. 0.	17. 5.	18. 0.	18. 0.	17. 7.	17. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
21.	17. 0.	17. 0.	18. 0.	18. 0.	17. 5.	17. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
22.	16. 5.	17. 0.	18. 0.	18. 0.	17. 7.	17. 0.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
23.	17. 0.	17. 0.	18. 0.	18. 5.	17. 3.	16. 5.		28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
24.	16. 0.	17. 0.	17. 5.	18. 0.	17. 0.	16. 0.	☽	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 0. 5.
25.	16. 5.	17. 0.	17. 0.	18. 0.	17. 5.	16. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.
26.	16. 5.	17. 0.	17. 0.	17. 5.	17. 0.	16. 3.		28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 5.	28. 2. 0.
27.	16. 5.	17. 0.	18. 0.	18. 0.	17. 5.	16. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.
28.	16. 0.	17. 0.	18. 0.	18. 0.	17. 0.	16. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
29.	17. 0.	17. 0.	18. 0.	18. 0.	17. 0.	16. 0.		27. 11. 0.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.	27. 10. 5.
30.	16. 0.	6.	17. 0.	17. 0.	16. 5.	15. 5.		27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.	27. 11. 0.
31.	15. 5.	16. 0.	17. 0.	17. 0.	16. 0.	15. 0.		27. 11. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude.	Longitude.	DÉCLINAISON de l'aiguill. N.O.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. S.	E.	O.	REMARQUES.
Mars.		Sud.	Ouest.					
1.	Beau temps. Belle mer. Houle. Jolie brise de S. E. var. à l'E. S. E. .	8°49′ 0″	24°32′ 0″	13°54′	2m 6.	//	8m 9.	
2.	Quelques grains. Belle mer. Houle. Jolie brise d'E. S. E. et S. E. .	6.11. 0.	24.27. 0.	13.25′	11. 8.	//	21. 8.	
3.	*Idem*.	3.39. 0.	*24. 6. 0.	14.18′	10. 0.	//	//	
4.	Quelq. gr. Belle mer. Houle. Jolie br. d'E. S. E. et S. E. v. au S. S. E.	1. 6. 0.	24.35. 0.	14. 0′ 0.	//	//	49. 9.	Un banc de marsouins.
5.	Quelq. gr. Belle mer. Petites brises variables de l'E. au S. S. E.	Nord. 0.22. 0.	24.39. 0.	16. 8′ 0.	//	//	12. 0.	Coupé l'équateur. Grande quantité de mollusques.
6.	Beau temps. Belle mer. Brise de S. E. et S. S. E. Presque calme . .	1.25. 0.	24.36. 0.	16.40′ 4.	//	//	3. 2.	Grande quantité de mollusques.
7.	Beau temps. Gr. Pluie. Houle. Brises très-variables.	3. 0. 0.	24.45. 0.	16.10′ 0.	//	//	14. 0.	*Idem.*
8.	Beau temps. Gr. pend. la nuit. Br. d'E. S. E. var. au S. E. et E. N. E.	* 4.21. 0.	*24.43. 0.	17. 0′	//	//	//	*Idem.*
9.	Ciel couvert. Grains. Pluie. Vent d'E. N. E. très-variable. Calme. . .	5.49. 0.	*25.27. 0.	14. 0′ 0.	//	//	//	Un goëland. Un brick espagnol à contre-bord.
10.	Beau temps. Houle d'E. Faible brise de N. E. et N. N. E.	7. 3. 0.	27.49. 0.	13.42′	//	//	59. 7.	Pris une hirondelle. Banc de poissons volants.
11.	Beau temps. Brume. Houle. Jolie brise de N. E. variable au N. N. E.	8.30. 0.	*29.29. 0.	13.17′	2. 1.	2m 0.	//	Banc de poissons volants.
12.	Beau temps. Houle de N. E. Jolie brise de N. E. var. à l'E. N. E. . .	10.14. 0.	31.18. 0.	12.36′	10. 0.	//	22. 7.	*Idem.*
13.	Beau temps. Brume. Belle mer. Jolie brise d'E. N. E. var. au N. E. .	12. 0. 0.	32.25. 0.	12.16′	//	2. 0.	//	
14.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise de N. E. variable à l'E. N. E. . .	13.58. 0.	33.37. 0.	11.58′	1. 8.	//	8. 2.	
15.	*Idem*.	16.14. 0.	34.45. 0.	12.30′	4. 1.	//	4. 0.	Éclairs dans le N. et l'E. N. E.
16.	Beau temps. Ciel couv. Belle mer. E. N. E. v. à l'E. S. E. Jolie brise.	*18.51. 0.	*34.26. 0.	11.58′	//	//	//	
17.	Beau temps. Pluie. Belle mer. Br. de S. S. E. var. au S. S. O. Calme.	*19.58. 0.	*33.45. 0.	12. 0′	//	//	//	
18.	Beau temps. Petite pl. Belle mer. Brise de S. E. et S. S. E. Calme. .	*20.18. 0.	*33.36. 0.	12. 0′	//	//	//	Mollusques à la surface de la mer.
19.	Beau temps. Ciel couv. Petite pl. Faible br. de S. et S. S. O. Calme.	22. 0. 0.	33.51. 0.	12. 0′ 0.	//	//	22. 2.	*Idem.*
20.	Beau temps. Ciel nuag. Brises faibles. Calme. Grains.	23. 7. 0.	33.40. 0.	11.30′ 2.	//	//	//	Un alcyon noir.
21.	Ciel couv. Pluie. Faible brise du N. O. variable à l'O. S. O.	23.37. 0.	33.16. 0.	15. 0	0. 5.	6. 4.	//	Plusieurs alcyons. Beaucoup de mollusques. Coupé le tropique du Cancer.
22.	Beau temps. Belle mer. Faible brise de N. var. au N. N. E. Calme. .	23.41. 0.	32.26. 0.	15.44′	2. 1.	6. 0.	//	
23.	Beau temps. Ciel nuag. Gr. Belle mer. Brise de N. N. E. var. au N. E.	24.12. 0.	32.58. 0.	15. 0.	0. 1.	//	1. 0.	Mollusques.
24.	Beau temps. Ciel nuageux. Belle mer. Faible brise de N. E. variable. .	25.11. 0.	34.27. 0.	16. 0′	2. 0.	//	10. 2.	
25.	Très-beau temps. Belle mer. Faible brise de N. variable au N. E. . .	26.26. 0.	35.40. 0.	16. 0′	3. 9.	//	8. 6.	
26.	Ciel nuageux. Houle de N. E. Bon frais d'E. variable au S. E.	29. 9. 0.	35.54. 0.	18.30′ 7.	//	//	5. 9.	
27.	Beau temps. Grains. Houle. Petite brise d'E. variable au S. E.	30.53. 0.	35.20. 0.	19. 0′ 9.	//	//	3. 5.	
28.	Beau temps. Houle. Brises très-variables et calme.	31.29. 0.	34.43. 0.	18.44′ 8.	//	4. 0.	//	
29.	Beau temps. Ciel couv. Belle mer. Faible br. de N. O. var. au N. N. O.	32. 5. 0.	*33.25. 0.	19. 0′	8. 7.	//	//	
30.	Beau temps. Ciel couv. Houle. Faible br. d'O. N. O. var. à l'O. S. O.	32.43. 0.	31.50. 0.	19. 0′ 4.	//	4. 7.	//	Mer très-phosphorescente.
31.	Beau temps. Ciel nuageux. Houle. Joli frais de S. et S. S. O.	33. 8. 0.	28. 5. 0.	19. 0′ 4.	//	6. 1.	//	

ÉPOQUES.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.						PHASES de la lune.	BAROMÈTRE.					
	6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.		6 heures du matin.	9 heures.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures.	Minuit.
Avril.													
1.	15° 5.	16° 0.	17° 0.	17° 0.	16° 5.	16° 0.	●	28° 0' 0."	28° 0' 0.	27°11' 7.	27°11' 7.	27°11' 7.	27°11' 7.
2.	15. 5.	15. 7.	16. 7.	17. 0.	17. 0.	16. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
3.	15. 0.	15. 5.	16. 0.	16. 0.	16. 0.	15. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 5.
4.	14. 7.	15. 0.	15. 0.	15. 0.	14. 5.	14. 0.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
5.	14. 5.	15. 0.	15. 5.	16. 0.	15. 0.	14. 5.		28. 0. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
6.	14. 5.	14. 5.	15. 0.	15. 5.	15. 0.	14. 0.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.	27.11. 5.
7.	14. 0.	15. 0.	15. 5.	15. 0.	15. 0.	14. 5.		27.10. 5.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.11. 0.
8.	14. 5.	14. 5.	15. 0.	15. 0.	15. 0.	14. 0.	☾	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
9.	14. 0.	14. 5.	15. 0.	15. 0.	14. 5.	14. 0.		27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.	27. 8. 0.
10.	14. 0.	14. 0.	15. 0.	15. 0.	14. 0.	14. 0.		27. 9. 0.	27. 9. 0.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.
11.	13. 5.	14. 0.	15. 5.	16. 0.	16. 0.	14. 0.		27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 5.	27. 9. 7.	27. 9. 7.	27. 9. 5.
12.	13. 5.	13. 7.	14. 5.	15. 0.	15. 5.	15. 0.		27. 9. 5.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.10. 0.	27.11. 0.
13.	13. 0.	13. 5.	14. 5.	15. 0.	15. 0.	13. 7.		28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
14.	13. 0.	13. 5.	14. 5.	14. 0.	13. 5.	12. 5.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 3.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
15.	13. 0.	13. 5.	14. 0.	14. 0.	13. 5.	13. 0.	○	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
16.	12. 5.	13. 0.	14. 0.	14. 5.	14. 0.	13. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 3.	28. 1. 3.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
17.	13. 0.	13. 5.	14. 5.	14. 0.	14. 0.	12. 5.		28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 2. 0.	28. 1. 5.
18.	12. 0.	12. 0.	13. 5.	13. 0.	13. 0.	12. 7.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
19.	10. 0.	11. 0.	12. 5.	12. 0.	13. 0.	12. 0.		28. 1. 0.	28. 0. 5.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.	28. 0. 0.
20.	11. 0.	11. 0.	13. 5.	14. 0.	13. 5.	12. 7.		28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 5.	28. 1. 0.	28. 1. 0.
21.	12. 0.	12. 0.	13. 0.	13. 0.	12. 5.	12. 0.		28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 1. 0.	28. 0. 0.

ÉPOQUES.	ÉTAT DU CIEL ET DE LA MER, DIRECTION DU VENT dans les vingt-quatre heures.	POSITION GÉOGRAPHIQUE À MIDI. Latitude.	Longitude.	DÉCLINAISON de l'aiguille N.O.	COURANTS EN MILLES NAUTIQUES. N.	S.	E.	O.	REMARQUES.
Avril.		Nord.	Ouest.						
1.	Beau temps. Belle mer. Joli frais de S. S. O. variable au S.......	38° 29′ 0″	24° 30′ 0	19° 0	2.	″	″	″	Troupe de marsouins. On aperçoit plusieurs navires, entre autres un vaisseau de la Compagnie des Indes.
2.	Beau temps. Belle mer. Houle. Joli frais de S. S. E. variable au S..	33. 57. 0.	21. 12. 0.	20.30	2.	″	5ᵐ 8.	″	
3.	*Idem*......................................	34. 38. 0.	19. 21. 0.	21.18	6.	″	7. 7.	″	Grand nombre de mollusques à la surface de la mer.
4.	Beau. Ciel couv. Belle mer. Houle. Joli fr. S. E. var. S. S. E. Calme..	35. 55. 0.	18. 56. 0.	20.10	0.	″	″	″	
5.	Beau temps. Ciel couv. Houle. Joli frais d'E. S. E. var. à l'E. N. E..	35. 57. 0.	17. 55. 0.	19.44	4.	″	″	6ᵐ 8.	Plusieurs oiseaux de l'espèce des goëlands.
6.	Beau temps. Ciel couv. Houle d'E. Joli fr. de N. E. var. au N. N. E.	35. 40. 0.	15. 22. 0.	21. 0	″	7ᵐ 7.	″	3. 2.	
7.	Beau. Ciel couv. Houle d'E. Brise inégale d'E. N. E. var. au N. E..	35. 36. 0.	14. 30. 0.	21. 0	5.	″	″	5. 7.	
8.	Beau temps. Gr. et pluie. Calme. Br. inég. S., S. S. E., S. E., S. S. O.	35. 52. 0.	13. 14. 0.	21.30	7.	″	″	″	Éclairs dans le N. et le N. O. Beaucoup de voiles en vue.
9.	Ciel couv. Pluie. Jolie brise de S., S. S. E., S. O., O. S. O., S. S. O..	36. 12. 0.	10. 44. 0.	21.28	5.	″	2. 9.	″	Beaucoup de voiles. Marsouins, goëlands.
10.	Beau. Ciel couv. Grosse mer. Joli fr. S. S. O., S., S. S. E., S. E., E. S. E.	36. 23. 0.	9. 27. 0.	21. 0	6.	″	4. 0.	″	
11.	Beau temps. Belle mer. Faible br. de S. E. var. E. S. E., E., E. N. E.	35. 39. 0.	8. 43. 0.	21.20	8.	″	2. 0.	″	Aperçu le cap Spartel. Franchi le détroit de Gibraltar. Bateaux pêcheurs en vue.
12.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise d'O. et O. N. O. var. au N. N. E.	36. 34. 0.	△ 6. 0. 0.	21. 0	″	2. 0.	12. 0.	″	En vue du cap Sacratif. Plusieurs voiles. Goëlands à tête noire.
13.	Ciel nuag. Belle mer. Calme. Faible br. de S. E., S. O., O., O. N. O.	36. 39. 0.	△ 4. 18. 0.	21.30	″	2. 0.	1. 0.	″	En vue du cap de Gates. Plusieurs voiles et bateaux.
14.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise d'O., S. O., N., var. N. N. E...	*37. 32. 0.	* 2. 44. 0.	19. 0	″	″	″	″	En vue du cap Palos. Plusieurs voiles et bateaux.
15.	Beau temps. Belle mer. Faible brise d'O. S. O., S. O., E. S. E., E.	38. 21. 0.	△ 2. 22. 0.	19. 0	″	3. 0.	″	11. 0.	En vue du cap de Nao. Plusieurs voiles et bateaux.
16.	Beau temps. Belle mer. Faible brise d'E., E. S. E., S. E., E. N. E.	△38. 29. 0.	2. 6. 0.	19. 0	0.	″	″	7. 1.	En vue des mêmes côtes. Beaucoup de voiles.
17.	Beau temps. Belle mer. Brise var. d'E., E. S. E. et S. O. Calme....	39. 15. 0.	1. 12. 0.	19. 0	0.	″	7. 3.	″	En vue des côtes d'Iviça.
18.	Beau temps. Belle mer. Faible br. S., var. E. S. E., S. E., S. O., N. O.	40. 15. 0.	0. 17. 0.	19. 0	0.	″	″	6. 1.	En vue de Majorque. Plusieurs voiles. Goëlands à tête noire.
19.	Très-beau temps. Belle mer. Faible brise d'O. S. O. var. au S. E...	40. 53. 0.	0. 11. 0.	19. 0	0.	″	2. 3.	″	En vue et près de la côte de Barcelone.
20.	Très-beau temps. Houle d'E. Br. de S. S. O. var. à l'O. S. O. Calme.	41. 24. 0.	Est. 0. 35. 0.	19. 0	0.	″	″	14. 0.	En vue de Palamos.
21.	Beau temps. Belle mer. Jolie brise de S. O., N. O. et N. N. O.....	42. 34. 0.	* 2. 33. 0.	19. 0	″	8. 0.	″	″	A midi, aperçu la côte de Provence, et à 9 heures du soir, mouillé sur la petite rade de Toulon, après un voyage de 28 mois, pendant lesquels la corvette a parcouru 16,300 lieues marines dans 482 jours de mer, ce qui donne pour la route moyenne de chaque jour 33 lieues 2/3 environ.
		Mouillé à Toulon.							
		Résultante des courants de Rio-Janeiro à Toulon, savoir :							
		De Rio-Janeiro à Gibraltar......			0.	″	″	284.0.	
		De Gibraltar à Toulon.......			0.	″	″	16.0.	
		TOTAL..............			0.	″	″	300.0.	

TABLE.

Pages.

CHAPITRE XXI. Traversée de Port-Jackson à la baie des Iles. Description de la Nouvelle-Zélande. Mœurs et coutumes de ses habitants. Départ pour le Chili. Arrivée à Valparaiso.................... 1

CHAPITRE XXII. Considérations sur le commerce des Européens avec les états de la côte occidentale d'Amérique, principalement avec le Pérou et le Chili. Description de Valparaiso. Départ pour le Brésil. Traversée. Arrivée à Rio-Janeiro........... 66

CHAPITRE XXIII. Relâche à Rio-Janeiro. Traversée du Brésil jusqu'en France. Arrivée à Toulon............. 127

NOTES.. 148

MÉMOIRE sur les opérations géographiques.................. 242

RÉSUMÉ des observations astronomiques, etc.................. 349

TABLE
DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE VOYAGE DE LA FAVORITE.

NOTA. Les chiffres romains indiquent le volume; les chiffres arabes indiquent les pages.

A.

Abaca, espèce de bananier de l'île de Luçon, I, 381.

Abondance (baie d'), IV, 37.

Achem (royaume d'), I, 305.

Albatros, I, 47.

Albreda, I, 11.

Alceste (*l'*), frégate anglaise, force le passage de Bocca de Tigris, II, 94; son naufrage, 436.

Alger (*la Favorite* reçoit la nouvelle de l'expédition d'), III, 1.

Almendral, faubourg de Valparaiso, IV, 97, 101.

Amboine (île d'), III, 43.

Américains, en concurrence avec les Anglais pour le commerce de la Chine, II, 69.

Amherst (lord), ambassadeur d'Angleterre en Chine, II, 30.

Amyot (le P.), chef des missionnaires de la Chine, II, 266.

Anambas (archipel des), II, 407.

Anda, chanoine de Manille, I, 374; attaque les Anglais, *ibid.*; devient gouverneur de l'île, 377; y rétablit la tranquillité, *ibid.*

Andamans (archipel des), I, 305.

Anglais dans l'Inde, leur puissance, I, 230; force militaire, 231; révolte des Cipayes, 232.

Araucaniens, IV, 70.

Arèque (noix d'), I, 316.

Argyle (comté d'), en Australie, III, 281.

Arica, IV, 76.

Arnheim (Terre d'), III, 253.

Arthur (le général), gouverneur de la Tasmanie, III, 196.

Aroas (îles), I, 321.

Ascension (île de l'), IV, 140.

Attoles des Maldives, leur formation, I, 160; population, 161.

Augustins, missionnaires, I, 362.

Ava (royaume d'), I, 311.

Aventure d'un Anglais avec un mandarin chinois, II, 216.

B

Badican, village, III, 95.
Baléares (îles), IV, 145.
Baleine (pêche de la) en Tasmanie, III, 219. — Extraction de l'huile, 220. — *Idem* à Sidney, 248. — *Idem* en Patagonie, IV, 117.
Baly (île), III, 117. — Les femmes des princes se brûlent après la mort de leurs maris, 119.
Baly-Balou, bourg, III, 118.
Banca (détroit de), II, 435.
Bancalang (sultan de), III, 50. — Visite à ce prince, *ibid.* — Son fils, *ibid.*; son palais, 53; réception qu'il fait, 57 et suiv.; sa personne et son costume, 60; sa partie de cartes, 64. — Sépulture des souverains, 65. — Soirée chez son fils, 76.
Bandes immenses de poissons colorant la mer, I, 23.
Banjoewangy, bourg, III, 120; ses cafeiries, 124.
Bantam (île de), II, 435.
Bass (détroit de), III, 244.
Bateaux à canards en Chine, II, 219; *idem* à poisson, 220.
Bateaux pêcheurs en Cochinchine, II, 313.
Bathurst, ville et comté en Australie, III, 281.
Bâtiments de l'état, indispensables dans les parages lointains, I, 304, 452.
Battam (île de), I, 330.
Bayadères, I, 200, 293; leurs danses comparées à celles de l'Opéra, 295, 296.
Beal (M.); son beau jardin à Macao, II, 267.
Beau sexe en Australie, III, 368 et suiv.; sa manière de vivre à bord des vaisseaux pendant les voyages de long cours, 369.
Beautemps-Beaupré, III, 140.
Bel-Air (cap), I, 24.
Belge (révolution); ses effets désastreux pour le commerce du pays, III, 32.
Belle-Isle, II, 391.
Billiton (île), II, 436.
Bétel, I, 316.
Bézuki, ville, III, 87.
Bidondo, faubourg de Manille, I, 405.
Birmans (royaume des), I, 311; soutient la guerre contre les Anglais, 312.
Bleues (Montagnes), III, 247.
Bocca de Tigris, II, 93.
Boyd (massacre de l'équipage du) par les Nouveaux-Zélandais, IV, 25.
Bolinao (cap), I, 462.
Bomaré, chef nouveau-zélandais, IV, 10.
Bombay, I, 240. — Communication avec Kosseïr par des bateaux à vapeur, 241.
Bonzes chinois, III, 204; leur manière de vivre et leur caractère, *ibid.*
Boon-upas, n'existe pas, III, 127.

Bornéo (île), II, 438.
Botanique (baie), III, 247.
Boufflers (M. de), I, 10.
Bounty (*le*), vaisseau anglais dont l'équipage se révolte et se réfugie dans l'île Pitcairn, IV, 59.
Bourbon (île); son état actuel, I, 101, 102. — Beau sexe, 111.
Boyador (cap), I, 463.
Brésil, IV, 128.
Brett (cap), IV, 42.
Broken-Bay, III, 281.
Bruni (île), III, 141.
Buffles domestiques à Manille, I, 428. — Indien surpris par un buffle, 441.
Bush-rangers, nom donné en Australie aux convicts échappés, III, 337.
Bustamente (M. de), gouverneur de Manille, égorgé avec toute sa famille, I, 370.

C

Cadix, I, 4; IV, 143.
Camboge (le), II, 277.
Camoëns (grotte du), II, 256.
Canal de la Favorite, II, 390.
Canaries (îles), IV, 143.
Cannelé (cap), III, 242.
Canton, factoreries européennes, II, 116, 122, 128; incendiée, 130. — Nouvelle ville, 131. — Ville flottante, 162.
Cap de Bonne-Espérance, I, 40.
Cap-Vert (îles du), IV, 142.
Carimata (île et détroit de), II, 437, 439.
Carimons (îles), repaire de pirates malais, I, 328.
Carpentarie (golfe de), III, 247.
Castle-Huntlay, navire de la compagnie anglaise, II, 104.
Cavite, I, 417.
Cagayan (tremblement de terre à), I, 404.
Ceuta, I, 4.
Ceylan (île de), points remarquables d'attérage au S. E., I, 164. — Commerce et productions, 166.
Chasse au cerf dans l'île de Luçon, I, 437.
Chauderies, auberges indiennes, I, 193.
Chili, IV, 66. — Commerce des Européens avec cette contrée, 67 et suiv.; climat, 105.
Chine, son antiquité, II, 3, 4. — Invasion des Tartares mongols sous Gengis-Kan, 6, 7. — Invasion des Tartares mantchous, ses souverains actuels, 6. — Vices du gouvernement, 8. — Comparée à l'Europe du XII^e siècle, 9, 10. — Menacée d'une révolution prochaine, 15. — Sociétés secrètes, *ibid.* — Mauvaise composition de l'armée, 18. — Manière de rendre la justice sous Gengis-Kan, 19. — Étendue de l'empire, 42. — Confiscation des biens, 43. — Commerce avec l'Europe, *ibid.*; avec les Anglais, 66. — Altercation

avec eux, 48 et suiv. — Femmes publiques, 110 ; leur toilette, 112. — Femmes européennes ne peuvent entrer en Chine, 118. — Processions, 252.

Chinois (conspiration des) pour s'emparer de Manille, I, 365. — Ils sont maltraités par le gouvernement, 400. — Pêcheurs, 465. — Pieds des femmes, II, 113. — Aptitude des ouvriers à imiter les ouvrages européens, 133 ; ils maltraitent les Européens qui se hasardent à descendre à terre, 105, ou à parcourir la ville de Canton hors du rayon des factoreries, 135. — Habitude des boutiquiers, 136. — Porte chinoise, 137. — Manière d'obtenir une réponse du mandarin, *ibid.* — Nourriture dégoûtante, 139. — Barbiers en plein vent, 142. — Ophthalmie, 144. — État moral, 147. — Femmes, 149, 150. — Mariages, 151. — Respect pour les mères, 155. — Exposition des enfants sur le fleuve, 162. — Douceur de la population, *ibid.* — Scènes de nuit sur le Tigre, 164. — Comédjes, 166. — Dîners, 175. — Manière de porter une santé, *ibid.* — Thé, 179. — Maison de campagne, 181. — Papier et encre, 185. — Costume, 188. — Aversion pour les Européens, 189. — Friponnerie, 256. — Établis dans l'île de Java, III, 36. — Révolte et massacre, *ibid.*

Choléra-morbus à Manille, I, 385.

Cigares (manufacture royale de) à Manille, I, 412.

Circular-Head, III, 195.

Cobija, IV, 76.

Cochinchine, II, 277. — Origine supposée des habitants, 278. — Postes et courriers, 284. — Milices, 285. — Punition des crimes, 288. — Fertilité, 291. — Animaux sauvages, 293. — Femmes, 304. — Fêtes de la nouvelle année, 308. — Marine, 325. — Adresse des ouvriers, 326. — Troupes et uniformes, *ibid.* — Commerce, 328. — Consul français, 334; son naufrage et sa misérable situation, 335. — Montagnes de marbre, 353.

Collas, coups de vent, I, 420.

Colleville (le général), gouverneur de l'Ile-de-France, I, 73.

Colonies de déportation (observations sur les), III, 161 et suiv.

Colonisation (observations générales sur la), III, 147 et suiv.

Colons de Van-Diémen. Ligne de démarcation tranchée entre les classes, III, 216. — Leur position générale, 227.

Combats de coqs à l'île de Luçon, I, 396.

Commerce (état du) à l'Ile-de-France, I, 79. — Décadence de celui des Français dans l'Inde, 236.

Compagnie des Indes orientales anglaise, II, 64.

Compagnie du commerce hollandais, III, 28. et suiv.
Comprador, intendant chinois, II, 126; son costume, 127.
Conception (la), IV, 72.
Confucius, II, 198.
Consul français à Canton, II, 115.
Convicts, leur situation à Van-Diémen, III, 205 et suiv. — Aventure effroyable de cinq convicts déserteurs, 210. — Les femmes plus incorrigibles que les hommes, 213.
Cook (le capitaine), III, 140.
Corcovado, montagne, IV, 135.
Coringui (île de), sa destruction instantanée, I, 285.
Cornish (l'amiral) prend deux galions, I, 372.
Coroumilla (cap), IV, 64.
Coseng, pirate chinois, prend Formose, II, 12.
Coupang, III, 44.
Courses de chevaux à Sidney, III, 364.
Crit, arme des Malais, III, 69.
Cygnes (rivière des), III, 301.

D

Dadran, évêque de Cochinchine, II, 315.
Daendels, gouverneur de Java, donne de l'importance à Sourabaya, III, 10; assainit Batavia, 12; étend les possessions hollandaises et y affermit la tranquillité, 13; il est rappelé, 17; il meurt en Afrique, *ibid.*
Dalrymple (port), III, 194.
Dasmarinas, gouverneur de Manille, I, 364; est assassiné, *ibid.*
Daubachi, intendant indien à Pondichéry, I, 172.
Derwent, bras de mer, III, 142.
Détroit du Gouverneur, sa beauté, I, 329.
Devil-dog, espèce de renard, III, 225.
Diémen (cap Van-), III, 139.
Diémen (île de Van-), III, 181. — Naturels du pays, 197; leur adresse et leur férocité, 198.
Dilly, III, 44.
Dîners chez le sultan de Bancalang, III, 60.
Drapeau tricolore, arboré par *la Favorite*, III, 3.
Draper, général anglais, attaque Manille, I, 371.
Duperré (îles), I, 399.

E

Eau-de-vie de coco, ses qualités délétères, I, 435.
Échouage de *la Favorite*, I, 258.
Édels (Terre d'), III, 253.
Endracht (Terre d'), III, 253.
Éléphants de l'île de Ceylan, I, 166; de Cochinchine, II, 294; leur docilité, 295. — Combat

d'un éléphant avec un tigre, 299.
Enseignement mutuel connu en Chine, II, 194.
Entrecasteaux (d'), III, 140.
Entrevue avec le grand mandarin cochinchinois, II, 339.
Épidémie à bord de *la Favorite*, III, 135.
Équipage français massacré par les Chinois, II, 21; un seul matelot échappe, 23. — Punition des coupables, 24.
Espagnols (commerce des) avec la Chine, II, 74.
Eydoux (M.), chirurgien major; son zèle pendant l'épidémie, III, 137.

F

Farm-Cove, III, 315.
Femmes de couleur à l'Ile-de-France, I, 83.
Fête du feu à Pondichéry, I, 202; fête mahométane, 204.
Fleurieu (baie), III, 243.
Fo (religion de), II, 199.
Folie (îlot de la), II, 106.
Français pris par les pirates malais; son histoire, I, 457. — Commerce des Français à la Chine, II, 76.
France (Ile-de-), I, 70, 72.
Frégate, oiseau, I, 157.
Frio (cap), IV, 139.
Furneaux (archipel), III, 244.

G

Gabia (mont), IV, 124.
Gambie (la rivière), I, 11.
Gaspar (détroit de), II, 437.
Gibraltar (détroit de), I, 4; IV, 143.
Gillon (détroit de), III, 115.
Gong, timbale chinoise, II, 114.
Gonnegong, volcan de l'île de Java, III, 101.
Gorée (île de), I, 7; commerce, 10.
Grotte remarquable à Tourane, II, 355.
Guaços, courriers chiliens, IV, 75.
Guayaquil, IV, 80.
Gumpang, rivière, III, 86.
Guia (couvent de la), II, 239.
Gya-Long, roi de la Cochinchine, II, 281; envoie une ambassade à Louis XVI, 316.

H

Hala-Hala, village, I, 436; cascade, 447.
Hawkesbury (rivière), III, 281.
Haynan (île), II, 272; productions et commerce, 273.
Hoay-Tsong, dernier empereur de

la race de Gengis-Kan, II, 33.
Hobart-Town, III, 143, 184, 188 et suiv. — Jardin botanique, 235. — Mœurs et amusements des habitants, 237 et suiv.
Hollandais (commerce des) avec la Chine, II, 76.
Hommes d'eau à la Chine ; ce que c'est, II, 128.
Hong, conseil de commerce chinois, II, 44.
Hoppo, titre du chef des douanes à Canton, II, 160.
Howe (cap), III, 245.
Hué-Fou, ville, II, 290.
Hyde-Park, promenade à Sidney, III, 321.

I

Icono-Gorro, prince javanais, III, 18 ; tue sa fille pour ne pas la donner en mariage au résident hollandais, *ibid.* — La guerre s'ensuit, 19 ; se défend pendant cinq ans, *ibid.* ; est pris et conduit à Amboine, 20.
Ika-na-Mawi, IV, 6.
Iles (baie des), dans la Nouvelle-Zélande, IV, 49.
Illocos, province de Luçon, I, 361.
Inde ; son état du temps de Cyrus et d'Alexandre, I, 195 ; pourquoi ? *ibid.* — Architecture des maisons, 197.
Indiens à l'île de Bourbon, I, 122, 123, 282 ; à Pondichéry, 186 ; leurs mœurs, coutumes et industrie, 187 et suiv. ; à Yanaon, 291. — Femmes bramines se brûlent sur le bûcher de leurs maris, 297 ; moins habituellement qu'on ne le croit en Europe, 300.
Indigo, I, 226.
Invasion de la Chine par les Anglais ; est-elle possible ? II, 55.
Irrigation curieuse des Chinois, II, 215.

J

Jackson (Port-), III, 249.
Jardins chinois, II, 195.
Java, I, 305 ; III, 1 et suiv. — Costumes et caractère des naturels du pays, 14 ; leurs femmes, 15 ; ceux de l'intérieur de l'île, 16. — Toute l'île soumise par les Hollandais, 21 ; son organisation, 22. — Commerce, agriculture et industrie des Hollandais, 26 et suiv. — Chinois, 36. — Malais, 37. — Pirates, 39. — État militaire, 40 et suiv. — Chevaux, 96. — Combats de taureaux, 97. — Volcan, 101. — Combats de coqs, 130.
Jean de Nova (île de), I, 152 ; cherchée en vain, *ibid.*

Johore (sultan de), I, 333; dispute la possession de Sincapour aux Anglais, *ibid.*

Jonques chinoises, II, 96; leur tonnage, 97.

Juan-Fernandez (île de), IV. 62.

Jubi (cap), I, 7.

K

Kawa-Kawa, rivière de la Nouvelle-Zélande, IV, 35.

Kent (îles de), III, 244.

Kidi-Kidi, bourg de la Nouvelle-Zélande, IV, 35.

King (île), III, 244.

Kloyaran, rivière dans l'île de Java, III, 9.

Korora-Reka, village de la Nouvelle-Zélande, IV, 9.

L

Ladronne (île de la grande), II, 270.

Lagune de Manille, rivière, I, 415, 429.

Laos (montagnes de), II, 279.

Lascars; leur caractère perfide, I, 276.

Launceston, village, III, 194.

Leuwin (Terre de), III, 253.

Lemma (île de la grande), II, 270.

Liane du voyageur, I, 448.

Ligne équinoxiale (passage de la), I, 31.

Limahon, pirate, attaque Luçon et est défait, I, 363.

Lintin (île de), II, 90; ses habitants fraudeurs d'opium, *ibid.*

Lombok (île de), III, 109.

Luçon (île de), I, 360; produits, 379; beauté, 400.

M

Macao; pilote chinois, I, 469; prise par les Anglais, II, 58; sa fondation, 227. — Prospérité, 229. — Décadence, 230. — Garnison actuelle, 231. — Révolte des Chinois, 233. — Population, 237. — Perspective, 253. — Description, 255.

Macquarie (Lachlan), gouverneur de Sidney, fonde la prospérité de la colonie, III, 279.

Macquarie-Harbour, III, 208.

Madras, I, 222. — Commerce, 224. — Magnificence, 243, 244. — Société comparée à celle de Pondichéry, 247.

Maduré (île et détroit de), II, 443; III, 9, 50.

Magellan découvre les Philippines en 1520, I, 355.

Mahé, une des îles Seychelles, I, 134. — Son commerce, 142, 143. — Fête et bal donnés à Mahé, 146. — Climat, 149.

Mahomet (la religion de), dans les îles Philippines et leur voisinage,

doit être venue de la mer Rouge, I, 354.
Malaca, I, 321. — Histoire, 322. — Productions, 324. — Habitations, 326.
Malais; leur perversité, I, 315. — Physique et moral, 316. — Habillements et coutumes, 318. — Établis à Java, III, 37. — Leur musique, 55, 63.
Malouines (îles), IV, 114.
Mandarins, II, 189, 272, 287.
Mandharais, marins indiens, III, 109.
Manille, fondée en 1571, par Salcedo, I, 361. — Commerce, 368. — État actuel, 369. — Prise d'assaut et pillée par les Anglais, 373; rançonnée pour quatre millions de piastres, *ibid.*; rendue aux Espagnols, 375. — Autorités civiles et militaires, 382. — Mauvaise qualité des moutons, *ibid.* — Choléra, 385. — Habitants, 387. — Clergé indigène, 388. — Fortifications et garnison, 401. — Manufacture royale de cigares, 412. — Rhum prohibé, 435. — Milice, 446. — Installation de l'archevêque, 453 et suiv.
Manning-River, III, 344.
Maria (île), III, 243.
Marion (baie), III, 243.
Marion, capitaine français, massacré par les Nouveaux-Zélandais, IV, 42. — Vengeance qu'on tire de sa mort, 43.
Martaban (golfe de), I, 311.
Masafuero (île), IV, 62.
Mazulipatnam, I, 265, 270. — Mauvaise relâche, 271.
Melville (île), III, 301.
Mergui (port), I, 314.
Mew-Stone (îlot), III, 139.
Migues-Man, roi de la Cochinchine, II, 318; son courage, 325.
Minas, province du Brésil, IV, 130.
Mindanao (île), I, 456.
Ministres anglicans, I, 344.
Missionnaires; catholiques, II, 206, 263; mahométans, dans l'archipel Asiatique, III, 62; anglais, en Polynésie, IV, 50; comparés avec les catholiques, 57.
Moctar, chef des nègres de Daccara, I, 21.
Mogador, I, 7.
Moluques (îles), III, 43.
Montbasin (port), III, 243.
Monterey, IV, 81.
Moreton-Bay, III, 344.
Moussons, I, 165.
Moyes, noirs indigènes de la Cochinchine, II, 279.

N

Nanga-Ounou (baie), IV, 8.
Nankin, ancienne capitale de la Chine, II, 36.
Natunas (îles), II, 356.
Naufrage d'un canot de *la Favorite*, III, 240.

Nava, ville de l'île de Luçon, I, 375 ; prise par les Chinois révoltés, *ibid.*

Navigation de Java à Hobart-Town, III, 133 et suiv.

Nègres de Gorée. — Pilotes et constructeurs, I, 13. — Superstitieux, 17. — Mama-Combo, 19, 20. — Nègres de Luçon, 356. — Leur origine est inconnue, 358.

Nepean, rivière, III, 325.

New-Town, village de Tasmanie, III, 231 ; site agréable, 232.

Nicobar (îles), I, 305 ; malsaines, 307.

Nids d'oiseaux bons à manger, III, 52.

Nord (rivière du), est la même que la Derwent-River, III, 183.

Norfolk (île), III, 271 ; IV, 2.

Nouvelle-Galles du Sud, III, 254. — Premiers établissements anglais, 267. — Législation, 272 et suiv. — Histoire, 287 et suiv. — Commerce, 305 et suiv.

Nouvelle-Hollande, III, 252 et suiv. — Restes d'animaux fossiles, 255. — Naturels du pays, 256 ; leurs mœurs, 257 ; dents, 259. — Femmes, 260 et suiv. — Sacrifices humains, 264. — Population anglaise, 267.

Nouvelle-Zélande, IV, 5. — Mœurs des naturels, 13. — Anthropophagie, *ibid.* — Guerre, 21. — Religion, 27.

O

Obélisques sur les rivages du Tigre, II, 98.

Oderic de Portenau fait un voyage à la Chine, au XIII^e siècle, II, 34.

Œufs de canards couvés par des hommes, I, 427.

Oiseaux de mer ; leurs œufs sont recherchés, I, 158.

Ohoura (mont), IV, 8.

Ombres chinoises (représentation d') à Maduré, III, 80.

Opium, I, 227. — Commerce de cette drogue à la Chine, II, 48 ; manière de la fumer, 238.

Orange (fort), III, 10.

Oudou-Oudou, IV, 8.

Ouragans, I, 50, 51, 65, 66.

Ouro-Preto, ville, IV, 131.

Ootouijou, bourg, IV, 44.

Ovas, nègres de Madagascar, I, 56.

P

Padang (sultan de), fait la guerre aux Hollandais, I, 306.

Padre Miguel, curé tagal, I, 443.

Pagode du Tien ou Être suprême, II, 199. — Autres, 250.

Pahcha, village de la Nouvelle-Zélande, IV, 35.

Paille-en-queue, I, 156.

Palanquins, I, 176 ; traînés en partie par des bœufs, I, 178.

Palawan (île de), II, 383.
Palembang, II, 435.
Pampas, IV, 74.
Panama, IV, 80.
Panaroucan, III, 92.
Panka, pointe de l'île de Java, II, 443; III, 40.
Pantomime représentée à la cour du sultan de Bancalang, III, 59.
Pâques (île de), IV, 61.
Paramatta (rivière de), III, 269.
Paramatta (ville de), III, 274, 328. — Prison de femmes convicts, *ibid.*
Parias, I, 173.
Passarouang, III, 86.
Passig, village tagal de Luçon, I, 427.
Paysages des rives du Tigre, II, 98.
Pékin, II, 32.
Pétrel des neiges, I, 45.
Phillip (Arthur), premier gouverneur de Sidney, III, 268.
Phoque (pêche du) en Tasmanie, III, 222.
Phormium, IV, 36.
Pic (îles du), II, 391.
Piedra-Blanca (île de), II, 383.
Piedra-Blanca, rocher, I, 467.
Pillar, III, 243.
Pitcairn (île), IV, 58.
Pont d'Adam, I, 168.
Pondichéry, I, 171. — Décadence, 179. — Histoire, 181. — Description, 183 et suiv.
Port-Hunter, III, 281, 343.
Port-Stephens, III, 282.
Port-Macquarie, III, 282.
Pros de Sumatra, I, 307.
Poulao-Bouton (île), I, 311.
Poulao-Condor (île), I, 349. — Climat affreux, *ibid.* — Animaux malfaisants, 350.
Poulao-Mata (île de), II, 414.
Poulao-Mobour (île de), II, 414.
Poulao-Pinang (île), I, 313.

Q

Queda (le roi de) donne l'île de Poulao-Pinang en dot avec sa fille à un jeune Anglais, I, 313.

R

Raja (trait d'un), I, 292. — Raja de l'île Belle, II, 393.
Rangoun, I, 311.
Raoul (cap), III, 243.
Réduit (le), maison de plaisance à l'Ile-de-France, I, 74.
Regentville, maison de campagne en Australie, III, 332.
Relations des convicts avec leurs maîtres, à Van-Diémen, III, 205.
Respondy (détroit de), III, 115.
Révolution de 1830; *la Favorite* en reçoit la nouvelle par le lieutenant d'une corvette hollandaise, à Sourabaya, III, 2.

Rewa, chef nouveau-zélandais, IV, 12, 38.
Rewi-Rewi, chef de Nouveaux-Zélandais, IV, 12.
Rigny (îles de), II, 430.
Rio-Janeiro, IV, 124.
Rose-Hill, III, 274.
Route par Kosseïr, l'Égypte et la Méditerranée, I, 241.
Roxa (évêque), gouverneur de Manille, I, 370.

S

Sable (île de).—Dangereux écueil, I, 129. — Le navire *l'Utile* s'y perd, 130. — Sort de quatre-vingts nègres laissés sur l'écueil, 131.
Succadana, résidence hollandaise à Bornéo, II, 438.
Saï-Gong, capitale de la Cochinchine, II, 281; fortifiée par des ingénieurs français, *ibid.*
Saint-Denis, capitale de l'île Bourbon, I, 98, 117.
Saint-Esprit (archipel du), II, 434.
Saint-Julien (île), II, 434.
Saint-Paul, ville de l'île Bourbon, I, 113; sa rivalité avec Saint-Denis, 114, 115.
Sainte-Croix, I, 7.
Sainte-Hélène, IV, 140.
Samarang, III, 9.
Sambas, résidence hollandaise à Bornéo, II, 438.
San-Blas, IV, 80.
San-Diego, IV, 81.
San-Francisco, IV, 81.
San-Yago, IV, 95.
Sandana (cap), III, 115.
Santa-Cruz, ville de l'île de Luçon, I, 443.
Santa-Isabella, couvent, I, 404.
Santo-Domingo, bourg du Brésil, IV, 136.
Sauvages de la Nouvelle-Hollande (description d'une famille de), III, 354.
Shongui, chef nouveau-zélandais, IV, 23; fait un voyage en Europe, 24.
Shouraki (baie de), IV, 23.
Siantann (île), II, 413.
Sidney, III, 269 et suiv.; son aspect, 316. — Description, 320 et suiv. — Environs, 327 et suiv. — Salines, 373. — Jardin botanique, 375. — Départ, 378.
Signarres, I, 11, 14; leur industrie, 15.
Silang, chef indigène de Luçon, I, 376; prend le titre de roi, *ibid.*
Sincapour, I, 330. — Commerce, 331. — Sol et productions, 334. — Description de la ville, 335. — Maison de plaisance, 339.
Sicié (cap), IV, 146.
Singes (mont aux), IV, 144.
Singes verts; leurs déprédations, I, 75. — Singes de l'île de Luçon, 443.
Société à l'Ile-de-France, I, 85; à Pondichéry, 214.

Solo (sultan de), III, 8.—Événement tragique qui arrive à sa cour, 18.
Sommeil, dangereux à l'air de la nuit sous la ligne, I, 28.
Sonde (détroit de la), I, 305
Soumanap (sultan de), III, 52, 105; bal qu'il donne, 111. — Fort de Soumanap, 108.
Sourabaya (baie de), II, 444; III, 2, 10.
Sourabaya (ville de), III, 34. — Mœurs des habitants, 35, 46. — Environs de la ville, 49. — Mouches à feu, *ibid.*
Spartel (cap), IV, 143.
Stuc indien de Pondichéry, I, 210.
Sumatra, I, 305. — Caractère des habitants, 306. — Castes, *ibid.*
Sumbawa, III, 133.

T

Tabac, croît spontanément à l'île Luçon, I, 379.
Tacoun, vice-roi de la Cochinchine, II, 310.
Tagal, peuple indigène de Luçon, I, 390; ses mœurs, son caractère, 393, 395.
Tagala, province de l'île de Luçon, I, 361.
Tamar (rivière de), III, 194.
Tamise, rivière de la Nouvelle-Zélande, IV, 10.
Tapeka (presqu'île de), IV, 9.
Tariffa, I, 5.
Tasman, III, 140.
Tasmanie, III, 186.—Commerce, 222.
Tavaï-Pounamou, IV, 6.
Tempêtes (baie des), III, 142.
Tenasserim (royaume de), I, 314.
Ténériffe, I, 7.
Thé (récolte du), II, 39.
Tigre, fleuve de la Chine, I, 466.
Tigres en Cochinchine, II, 300; dans l'île de Java, III, 95. — Manière de les chasser, 128.
Timor, III, 44.
Tinosa (îles), II, 271.
Toiles bleues ou guinées de Pondichéry, I, 219.
Tornados, I, 12.
Torrès (détroit de), III, 304.
Toulon, IV, 148.
Tourane, II, 276.
Trafalgar (cap), IV, 143.
Tremblement de terre au Chili, IV, 102.
Trépan, espèce d'holothuries (pêche du), II, 432.
Tombeaux dans la baie de Tourane, II, 349.
Tour de porcelaine de Nankin, II, 36.
Tsiampa (royaume de), II, 280.
Tunquin (golfe de), II, 276, 370, 372.
Tunquin (royaume de), II, 280; réuni à la Cochinchine, 282.— Habitants, 375.
Ty-fongs, ouragans sur la côte de Luçon, I, 421; sur celle de la Chine, II, 242.

V

Vaccine défendue en Cochinchine, II, 306; introduite dans l'île de Java, III, 91.
Valdivia, IV, 72.
Valparaiso, IV, 66.
Vers à soie à Java, III, 130.
Vin de palme, I, 23, 435.
Vigne (culture de la) en Australie, III, 348.
Volcan de l'île de Bourbon.
Voyage de Macao à Canton, II, 88; de Canton à Macao, 212.

W

Wampoa, deuxième barre du Tigre, II, 101.
Wamsley, célèbre brigand convict en Australie, III, 358.
Wangaroa (baie de), IV, 8.
Wellington (mont), III, 193.
Wilson (promontoire), III, 244.
Witt (Terre de), III, 253.

Y

Yanaon, I, 272, 273. — Commerce, 281. — Industrie, 288.

Z

Zébu (île de), une des Philippines, I, 456.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.